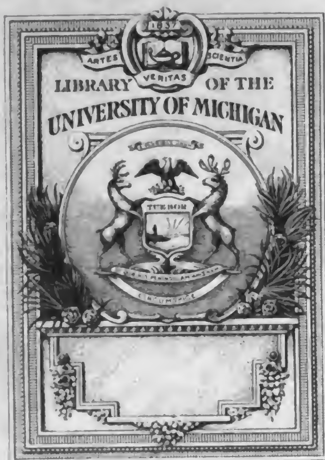

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 30 Mai — 1868

105. — **La langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne.** Histoire. — Grammaire. — Lexique. Par Amédée de Caix de Saint-Aymour. T. I. Paris, Hachette, 1868, in-8°, 452 p. — Prix : 10 fr.

I.

On regrette dans ce volume l'absence d'une préface où l'auteur nous aurait dit précisément quel but il s'est proposé. D'après une des épigraphes qui se lisent sur le titre (« La connaissance du sanskrit conduira à une méthode d'enseigner » le latin tout autre que celle qu'on suit. » Desgranges.), il semblerait que M. Amédée de Caix de Saint-Aymour ait voulu faire un livre d'enseignement classique. On reconnaît cependant à la lecture que tel n'a pas été son but : il ne cherche point assez à être complet, clair ou méthodique. C'est donc un ouvrage purement scientifique, une *étude* sur la langue latine. L'auteur apporte à ce travail deux choses nouvelles, son point de vue et sa méthode.

Son point de vue est clairement indiqué sur le titre. Il étudie le latin *dans l'unité indo-européenne;* c'est-à-dire qu'il néglige d'habitude les faits propres au latin pour ne signaler avec intérêt que ceux qui lui sont communs avec les autres idiomes de la famille indo-européenne. Il en résulte dès lors que son livre est plus que sobre sur le développement particulier qui a fait du latin ce qu'il est, tandis qu'il est une démonstration perpétuelle de la parenté du latin avec les autres idiomes.

Le point de vue détermine la méthode. M. de S. A. ne tient pas compte de l'état classique du latin ; il embrasse la langue dans toute son histoire, depuis le latin archaïque jusqu'aux patois romans modernes, et fait figurer souvent par exemple le sanscrit à côté du wallon. On comprend dès lors qu'il s'en tienne aux faits les plus généraux, et que son livre ne soit qu'une très-rapide esquisse. Des aperçus, des théories, des lois plutôt posées que vérifiées, voilà ce qui constitue surtout ce volume. Le latiniste n'y trouvera donc rien à prendre comme enrichissement de ses connaissances spéciales ; mais il s'y instruira très-largement s'il n'est pas au courant des travaux de la grammaire comparée. Quant à ceux qui suivent ces travaux, ils regretteront de ne pas toujours voir le nouveau livre au courant de la science.

M. de S. A. paraît en effet s'être isolé complètement de l'activité si grande qui depuis quelques années règne dans le domaine qu'il a voulu explorer. Quoi qu'il nous en coûte de parler ainsi d'un travail qui a bien des genres de mérite,

nous sommes obligé de dire qu'un livre sur le latin qui ne cite pas une seule fois les ouvrages de Corssen, ni le premier volume du *Corpus Inscriptionum* de Berlin, ne peut qu'être mis de côté par les personnes adonnées à ces études. Il reste à l'ouvrage dont nous rendons compte une valeur que nous ne contestons pas et qui peut être considérable ; c'est que ce livre, l'un des premiers travaux de philologie comparée écrits en France, fera certainement pénétrer, dans un public pour lequel jusqu'à présent ils ont été lettre close, les résultats les plus généraux de cette belle science qui a déjà fait tant de conquêtes et qui en a tant à faire encore.

M. de Caix de Saint-Aymour ferait d'ailleurs bon marché, nous sommes porté à le croire, de ce qui dans son livre regarde spécialement le latin. Le centre de gravité de son travail est évidemment le *Livre Troisième*, ce qu'il appelle la *Classification lexiologique* (d'après la *Lexiologie indo-européenne* de M. Chavée); or dans cette partie le latin tient moins de place encore que dans le reste du livre, et presque tous les faits qui y sont présentés appartiennent à la période qu'on pourrait appeler *anté-latine*. C'est dans cette partie et dans quelques autres endroits de son travail que M. de S. A. se montre le fidèle disciple de M. Chavée, auquel il a très-justement dédié son livre. Les doctrines, à tout le moins très-ingénieuses, qui ont été enseignées par ce savant et qu'il a communiquées à une école dont M. de S. A. est fier de faire partie (p. 108), demandent une discussion approfondie que nous réservons pour une autre occasion, telle que la publication du second volume de M. de S. A. Nous bornons aujourd'hui nos observations à ce qui précède le *Lexique*.

L'*Histoire* (première partie) est singulièrement écourtée. Elle comprend trente-huit pages, dont six pour un *Coup d'œil historique sur la science du langage*, douze pour les *Diverses branches de la famille indo-européenne*, et vingt pour un *Coup d'œil historique sur le latin et ses dialectes*. M. de S. A. y parle des langues celtiques d'une façon quelque peu surprenante : « [Les Celtes, arrivés à l'extrémité » occidentale de l'Europe,] se partagèrent *alors* (?) en deux grandes tribus, l'une » méridionale, l'autre septentrionale, les Galls et les Kymris, parlant toutes » deux *à cette époque* (?) la même langue, mais la langue la plus usée, la plus » malade, la plus fruste, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de tout le sys- » tème indo-européen. » Nous serions curieux de savoir quels renseignements M. de S. A. peut bien avoir sur le celtique à l'époque reculée où les deux grands dialectes qui le composent n'étaient pas encore séparés ? Si les langues celtiques nous paraissent fort éloignées du type primitif, cela tient surtout à ce que nous n'en avons pas d'anciens monuments; mais ce qu'on sait du gaulois permet d'y voir une langue qui au contraire était à peu près aussi archaïque que le latin antéclassique. — En note, M. de S. A. remarque : « Quelques auteurs, et no- » tamment M. Aug. Schleicher, rapprochent les Celtes des Italo-Pélasges. Pour » nous les similitudes linguistiques qui sont la base de ce système sont venues » de frottements postérieurs à la grande migration. » M. de S. A. ne paraît pas avoir étudié avec soin les raisons données par M. Schleicher (non pas seulement dans le *Compendium*, mais surtout dans les *Beitræge* de Kuhn et Schleicher, *pass.*);

ce sont des faits de phonétique, de flexion et de formation des mots qui embrassent à peu près tout l'ensemble de la langue. — P. 20, M. de S. A. donne un tableau généalogique des langues indo-européennes qui laisse beaucoup à désirer, et comme disposition (des langues qui sont à des degrés bien différents se trouvent sur la même ligne), et comme exactitude : ce qui concerne les langues scandinaves notamment est très-fautif. — M. de S. A. dit (p. 24, n. 1) que « M. Stickel *a prouvé* que la langue étrusque était essentiellement sémitique. » La *démonstration* de M. Stickel n'a paru jusqu'ici convaincante qu'à un bien petit nombre de personnes.

M. de Saint-Aymour a eu une excellente idée en comprenant les langues romanes dans l'histoire de la langue latine et aussi dans leur grammaire (voyez ce que nous avons dit là-dessus à propos du livre de M. Richert, art. 100); mais il n'était pas en mesure d'exécuter cette idée d'une façon satisfaisante. Il s'est évidemment servi de Diez (bien qu'il ne le cite qu'en passant et qu'il écrive Dietz), mais il ne l'a mis à profit que très-superficiellement. Il n'a donc pas des langues romanes une connaissance assez rigoureusement scientifique. Aussi émet-il des opinions qui ne peuvent se soutenir. Nous avouons ne pas comprendre ce qui est dit à la p. 34. S'appuyant sur l'existence en français et en provençal (ancien) d'une déclinaison tronquée, M. de S. A. déclare ces langues « bien supérieures » à l'italien et à l'espagnol, » et il ajoute : « En effet, à aucune époque histo- » rique ou plutôt littéraire, nous ne trouvons un dialecte du sous-genre hispano- » italique possédant les désinences casuelles; il faut donc en conclure, contrai- » rement au préjugé reçu, que ces idiomes se sont plus vite séparés du tronc » commun latin, et conséquemment qu'ils sont inférieurs aux dialectes du groupe » franco-provençal. » Cette théorie est très-douteuse; mais enfin admettons-la : si l'italien *s'est séparé du tronc commun latin plus vite* que le français, s'il a eu plus tôt une existence individuelle, il est clair qu'il est l'*aîné*, et dès lors comment expliquer la note suivante, qui se rattache aux mots « contrairement au » préjugé reçu » : « D'après ce préjugé, l'italien serait le fils aîné du latin; cette assertion est, comme on le voit ici, aussi fausse que celle, etc.? » *Fiat lux!* — P. 36, M. de S. A. nous dit que « le catalogue des vieux mots daces con- » servés dans le roumain a été dressé par Adelung. » Il aurait dû ajouter que ce catalogue est de pure fantaisie. — P. 37 : « Le vieux *sarde*, que M. Pietro » Martini a retrouvé dernièrement dans de précieux manuscrits qu'il vient de » publier..... » M. de S. A. semble ignorer que ces manuscrits sont fortement suspects d'être faux.

Le livre II, ou *Grammaire*, comprend 180 pages ainsi divisées : I. *Les sons et les lettres* (p. 43-96). Ce chapitre contient de fort bonnes choses, entre autres sur le rapport des *sons* et des *lettres*. Nous louerons particulièrement l'auteur de la base physiologique qu'il a donnée à ses considérations phonétiques. Mais nous ne saurions approuver tout ce qui concerne le latin. La théorie de la prononciation latine est des plus contestables. M. de S. A. ne distingue aucunement les époques : *ae*, *oe*, suivant lui, se prononçaient *ai*, *oi* (p. 50); mais le changement, dans l'orthographe, d'*ai*, *oi* en *ae*, *oe* prouve précisément que la pronon-

ciation s'était modifiée aussi. — On voudrait bien trouver quelques preuves à l'appui de la proposition (p. 62) que le *v* latin se prononçait *toujours* comme le *w* anglais. « Jamais, dit l'auteur, le *v* n'avait la valeur que nous lui avons exclu- » sivement attribuée dans le français moderne. » Si le *v* latin paraît avoir eu en effet une prononciation *analogue* au *w* anglais, ce n'était en tous cas qu'au milieu des mots, et non au commencement (voy. Corssen, *Aussprache*, etc., I, 132-139). — P. 64 ss., la théorie de M. de S. A., sur la prononciation des désinences en *-um*, *-an*, *-im*, qu'il assimile au français *on*, *en*, *in*, est contredite par les faits; nous le renverrons au livre de M. Corssen. Mais que signifie ce passage : « Dans les inscriptions on trouve quelquefois à la fin des mots » *-om* pour *-um* : mortu*om* = mortu*um*; *et* OM *exprime un son beaucoup plus* » *sourd que* UM. » ? — M. de S. A. dit (p. 67) que, grâce à notre mauvaise prononciation du latin, « nous ferions fuir Horace, Virgile et Cicéron en leur » lisant leurs ouvrages, *qu'ils prendraient certainement pour le grimoire de quelque* » *sorcier*. » Nous pensons que Cicéron ne reconnaîtrait pas davantage sa langue s'il entendait, comme le veut M. de S. A., *wiwon* ou *wiwentan* au lieu de *vivum* et *viventem*. — P. 79, il règne dans ce que dit l'auteur sur les rapports des muettes latines, grecques et sanscrites une confusion dont, pour notre part, nout n'avons pas su nous dégager. En revanche, les exemples, si intéressants, de mots latins où *p* répond à *k* originaire (*popina*, *palumbes*, etc.), font défaut. — P. 77, le changement de *m* originaire en *v* latin est loin d'être aussi bien établi que le pense M. de Saint-Aymour. — Nous devons ajouter qu'en général toute cette phonétique est confuse, mal ordonnée et surtout extrêmement incomplète. Croirait-on qu'il n'y a pas un mot sur l'accent?

II. *Les trois parties essentielles du discours* (p. 97-109). M. S. A. établit que tout mot est *interjection*, *pronom* ou *verbe*, et que les verbes se réduisent tous à deux classes : ceux qui renferment des *imitations de bruits* (crier — souffler — détruire), et ceux qui renferment des *imitations d'efforts* (presser — tendre). Cette théorie est celle de M. Chavée : elle a présidé à la composition de la partie *lexiologique*. Nous ne l'examinerons pas [1].

III. *Dérivation*, 1° *Formation des thèmes* (p. 110-150) : l'auteur examine successivement les thèmes d'origine *pronominale* et *verbale*. — 2° *Flexions ou désinences* (*Flexions nominales*, p. 150-182; *Flexions pronominales*, p. 182-186 [2]; *Flexions verbales*, p. 186-205).

IV. *Composition* (p. 206-212). Ce chapitre est encore plus insuffisant que celui qui traite de la formation des thèmes.

M. de Saint-Aymour termine enfin sa *Grammaire* (?) par quelques pages sur « la marche des idées dans les idiomes indo-européens. » Les considérations de

---

1. Nous ferons remarquer à l'auteur qu'*adjectivus* ne vient pas de « ad + jacere = se tenir auprès (p. 101); » mais bien de *adjicere*, ajouter; c'est un nom qui s'*ajoute* à un autre.

2. Le livre de M. de S. A. ne manque pas de fautes d'impression; l'auteur ne donne encore qu'un *erratum provisoire*; il fera bien de mettre dans l'*erratum définitif* le *te* qu'il donne (p. 184) pour vocatif à *tu*.

ce genre sont évidemment ce qui l'intéresse le plus. Nous ne nions pas que la grammaire comparée, telle que l'ont faite les grands savants allemands, n'ait parfois trop négligé le côté idéologique de l'histoire du langage; mais en revanche l'école à laquelle appartient M. de S. A. fait à cette partie de la science une place beaucoup trop large et surtout prématurée. Avant de prétendre établir les lois primordiales des phénomènes du langage, il faudrait avoir de celui-ci une connaissance exacte et sûre. C'est ce qu'ont senti les hommes éminents qui, pour la plupart, n'ont pas été dénués de ces vues générales que croit pouvoir leur refuser M. de S. A., mais qui ont sacrifié le plaisir de dire des choses nouvelles à la satisfaction bien autrement scientifique de découvrir des choses vraies, qui ont mieux aimé établir l'édifice sur des bases solides que de lui improviser un couronnement trop sujet à s'écrouler quelque jour.

Nous regrettons de trouver chez M. de S. A. la méthode inverse. Avant d'écrire son livre, il faut bien le dire, il aurait dû se procurer des notions plus précises du sujet qu'il voulait traiter. On verra plus loin tout ce qui lui manque pour posséder suffisamment la langue latine. Il n'est pas plus familier avec la grammaire romane. Quand il dit par exemple (p. 75) que si l'it. *certo* n'a pas l'*i* de l'esp. *cierto*, « c'est le chuintement italien de *certo* (*tcherto*), qui a sauvé dans » cette langue le mot *certus* de l'itacisme; » quand il voit (p. 84) dans le *j* de l'it. *muojo, muojamo* une transformation de l'*r* de *morior, moriamur;* quand il suppose (p. 76) une forme intermédiaire *caveya* pour expliquer *cage;* quand il donne (p. 122) l'it. *egli* pour un diminutif, etc., etc., il montre trop clairement qu'il a mieux aimé rechercher les idées générales qu'étudier les faits particuliers. Et quelque louable que puisse être en soi cette direction de l'esprit, nous pensons qu'elle n'est pas celle qu'il conviendrait de suivre dans notre pays pour y répandre une science aussi nouvelle que la grammaire comparée. Nous avons plus besoin d'être instruits que stimulés, et dans l'état actuel des choses c'est seulement à force de certitude, pour ainsi dire, que les études pour lesquelles M. de Saint-Aymour montre un zèle si digne d'éloge pourraient s'établir chez nous, et, ce qui vaut mieux, y progresser. G. P.

II.

En lisant le gros volume de M. de Caix de Saint-Amour, mon attention s'est plus spécialement concentrée sur le second livre. On remarque assez vite que l'auteur n'est pas au courant des derniers travaux de la grammaire comparée, particulièrement de ceux de M. Corssen. En les consultant, M. Amédée de Caix de Saint-Aymour eût sans doute gagné de s'abstenir d'énoncer certaines propositions, dont il me paraît être par trop facile de contester l'exactitude.

P. 61. « Les Latins écrivaient indifféremment *rosai* et *rosæ*. » *Indifféremment?* Si Virgile eût écrit *patulāī* au lieu de *patulæ*, *Bucoliques*, I, 1 : *Tityre tu patulāī recubans sub tegmine fagi*, ou encore *cretāī* au lieu de *cretæ*, *ibid.*, I, 65 : *Pars Scythiam et rapidum cretāī veniemus Oaxen*, il eût fait deux vers faux. Et s'il eût écrit *aulæ* au lieu de *aulāī*, *Énéide*, III, 355 : *Aulæ in medio libabant pocula Bacchi*,

ou bien *pictæ* au lieu de *pictāī, ibid.*, IX, 26 : *Dives equum, dives pictæ vestis et auri,* il eût encore fait deux vers faux. Le génitif en *āī* qui valait deux longues ne se prononçait donc pas comme le génitif en *æ* qui ne vaut qu'une longue, et Virgile n'écrivait pas indifféremment *aulāī* et *aulæ*, *pictāī* et *pictæ*.

P. 63. « Les Latins représentent l'I consonne par deux I, le second plus » grand que l'autre, *eiIus*, ou encore plus simplement *eIus*. » *L'I consonne par deux I?* Ne serait-ce pas plutôt la voyelle *i* (lorsqu'elle est longue) que les Latins représentaient par le signe I : FILIÆ... VIXIT ANNIS, Boissieu, *Inscript. antiques de Lyon*, p. 98, *apud* H. Weil et L. Benlœw, *Théorie générale de l'accentuation latine*, p. 335 ?

P. 69. « Ainsi *a* devient *e*, puis *i* : r*a*pere, corr*e*ptus, corr*i*pere ; c*a*put, præ» c*e*ps, præc*i*pitis; f*a*cere, eff*e*ctus, eff*i*cere. » A première vue l'assertion semble être acceptable, mais qu'on y regarde de près et l'on verra qu'elle laisse à désirer ; car il y a dans les exemples cités un fait dont la loi a été énoncée ainsi par d'autres auteurs : En composition un *a* devient *e* lorsqu'il est suivi de deux consonnes : r*a*pere, corr*e*ptus ; c*a*put, præc*e*ps ; f*a*cere, eff*e*ctus ; mais il devient *i*, lorsqu'il n'est suivi que d'une consonne : r*a*pere, corr*i*pere; c*a*put, præc*i*pitis; f*a*cere, eff*i*cere.

P. 71. « Si l'*ā* long du nominatif singulier des noms féminins de la première » déclinaison (*rosa*) est devenu bref en latin (*rosă* pour *rosā*), c'est uniquement » parce qu'il y avait nécessité de distinguer le nominatif de l'ablatif devenu long » par suite de la chute du D terminal (*rosā* = *rosăd*) comme *populo* = *populŏd*. » *Uniquement?* Si l'on dit : Sing. N. *rosă*, par un *ă* bref, G. *rosāī*, Abl. *rosād, rosā*, par un *ā* long, comme l'on dit : Sing. N. *labŏr*, par un *ŏ* bref, G. *labōris*, Abl. *labōred*, *labōre*, par un *ō* long, cela pourrait bien être, parce qu'en latin un nominatif sing. long devient aisément bref. Est-ce *uniquement* la nécessité de distinguer le nominatif *labŏr* de l'ablatif *labōred, labōre*, qui a fait abréger l'*ŏ* dans *labŏr*, anciennement *labōs?* J'ajoute qu'il faudrait des exemples de *rosăd* par *ăd* bref et de popul*ŏd* par *ŏd* bref.

P. 75. « Lēgi = lĕlĕgi, dēdi = dĕdĕdi, ēgi = ĕgĭgi, fēci = fĭfĭci, etc. » — Il n'eût pas été superflu de citer quelque exemple du parfait *dēdi* commençant par une longue ; car il commence ordinairement par une brève : *Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ*. Virgile, *Énéide*, II, 53.

P. 111. « Aux autres cas (du pronom sanscrit *a-hâm*, grec ἐ-γώ, latin *e-go*, » allemand *i-ch*, etc., par exemple, à l'acc. sing.) la syllabe pronominale *ga* » n'a pas été conservée dans les langues indo-européennes. » — *Indo-européennes?* Il faudrait prouver : 1° qu'en latin la finale *-he* dans l'acc. sing. arch. *me-he*, cité par Quintil, I, v, 21 (ce qui a engagé Otto Ribbeck à le restituer au *Dulorestes* de Pacuvius, fragm. XXI, *Tragicorum latinorum reliquiæ*, p. 78) ne représente pas la finale pronominale *ga*, 2° qu'en allemand la finale *-ch* dans l'acc. sing. *mi-ch* ne représente pas non plus l'ancienne syllabe pronominale *ga*, comme elle la représente au nom. sing. *i-ch*.

P. 121. « Le grec εἱς (*sic*) pour Ϝεις, a perdu le *ai*. » Il s'agit là d'un *aiwa* quelconque. Mais le grec εἷς, gén. ἑνός, ayant un esprit rude, est plutôt pour σεἱς, que pour Ϝεἱς. De plus, s'il représente p. 121 l'*aiwa* en question, comment peut-il encore représenter p. 133 je ne sais quel *wanas?*

P. 148. « (Le suffixe) *mentum* sert à former des mots analogues à *liga-mentum*, » *certa-mentum*, etc. » — *Certa-mentum?* Il y a des auteurs de dictionnaires latins qui ont ignoré l'existence de *certamentum;* ils ne donnent que *certamen*.

P. 155. « Comme on a *liber* à côté de *liberus*. » — Il faudrait quelque exemple de *liberus*.

P. 161. « La seconde déclinaison latine nous fournit des exemples analogues » (de nominatifs du plur. en *us*) ... nous citerons *Castorus, Venerus*. » — M. Egger n'a jamais dit (p. 188, note 1) de l'ouvrage intitulé : *Latini sermonis vetustioris Reliquiæ selectæ* (*Reliquiæ* et non *Reliquæ*) que dans ce passage : *in æde Castorus,* et dans cet autre : *heisce magistreis VenerusIoviæ* (p. 252 et p. 246 de l'ouvrage cité) les génitifs de la 3e déclinaison *Castorus* et *Venerus* fussent des nominatifs du pluriel et des nominatifs de la seconde déclinaison. Mais je m'aperçois qu'un « *erratum* provisoire » porte : « page 161, ligne 1; *dele* Castorus, » Venerus. » Je vois encore qu'ailleurs (p. 169) les génitifs archaïques *Castorus* et *Venerus* sont pris pour ce qu'ils sont, pour des génitifs. L'auteur s'est donc aperçu de son erreur, je le reconnais très-explicitement; mais pourquoi l'*erratum* n'indique-t-il pas que M. Egger n'y a jamais été pour rien?

P. 166. « Prædăd, populŏd... rosăd. » — Si *ă* et *ŏ* sont ici légitimement marqués longs dans les ablatifs *rosăd* et *populŏd*, et je ne conteste pas la légitimité de cette quantité, pourquoi sont-ils marqués brefs ailleurs (p. 71) dans les mêmes ablatifs *rosăd* et *populŏd*, quantité que j'ai déjà signalée comme suspecte?

P. 167. « La terminaison *bos* ne se rencontre plus dans les monuments même » les plus anciens de la langue latine. » — Je lis dans une copie de l'Inscription de la colonne Rostrale, *apud* E. Egger, *Lat. serm. vet. Reliquiæ sel.*, p. 102 : « Enque eodem mac [estratod prospere r] em *navebos* marid consol primos » c[eset]. » De même dans Fabretti.

P. 167. « Pour les thèmes consonnantiques un *i* intercalaire rattache le thème à la terminaison *-bus : soror-i-bus, av-i-bus, corpor-i-bus*. » — Il est difficile de croire que dans *avi-s* le thème se termine par une consonne. On croirait plus volontiers qu'il se termine par une voyelle. Au génitif plur. l'on a d'une part *soror-um, corpor-um,* par une consonne, et de l'autre *avi-um,* par une voyelle. Conséquence : l'*i* est radical et non intercalaire dans *avi-bus*.

P. 174. « On dit aussi bien *eo Romam* que *eo Romæ*. » *Aussi bien* me paraît insuffisant; il me semble que *mieux* ne serait pas de trop.

P. 183. « (Le nominatif sing. masc. du pronom) *qui* est contracté de *quis*... » *quæ* est aussi contracté de *quă-s*. » — Il faudrait quelques autres exemples de contraction de ce genre pour faire admettre une telle explication. Puis, admettons-la. De quoi le nominatif-accusatif pluriel neutre *quæ* sera-t-il la contraction?

Après ces observations, que je pourrais multiplier, je me permettrai d'adresser

à M. de Saint-Aymour une critique plus générale. Le volume qu'il vient de faire paraître est un ouvrage qui suppose beaucoup de lecture et de travail. Abstraction faite de quelques assertions trop manifestement contestables, il peut et doit même avoir d'incontestables mérites. En le lisant, j'ai rencontré parfois, souvent même, des théories qui m'ont paru être très-vraies, très-ingénieuses, très-profondes. Il serait naturel d'en citer ici quelques-unes, mais je n'ose me risquer à le faire, parce que je ne voudrais pas citer comme neuves des théories déjà anciennes, parce que je voudrais n'en louer que de vraiment originales, de vraiment propres à l'auteur. Or discerner, dans le livre dont je parle, le personnel de l'impersonnel, si je puis m'exprimer ainsi, est chose fort difficile. Pourquoi cela? C'est que l'auteur de ce livre ne m'aide pas suffisamment, à mon gré du moins, dans la distinction qu'il serait si important de pouvoir établir ici entre ce qui a déjà été dit et ce qui ne l'a pas encore été; c'est qu'il ne se met pas suffisamment en peine de citer les auteurs qui ont écrit avant lui sur le sujet qu'il traite.

Il ne s'agit ici, ai-je besoin de le dire? que d'une question de méthode plus ou moins parfaite. Je reconnais qu'il n'est pas toujours facile d'établir une ligne de démarcation bien apparente entre le personnel et l'impersonnel dans des livres de ce genre. Je crois cependant que quelques auteurs ont trouvé le moyen le plus court et le plus sûr d'atteindre ce but. Je demande donc la permission d'en recommander l'emploi à tous ceux qui pourraient se proposer de publier des lexiques de philologie comparée.

Au nombre des auteurs qui ont usé du moyen que je voudrais voir généralement adopté, est G. Curtius. L'*Étymologie grecque* de G. Curtius (*Grundzüge der griechischen Etymologie*) est un ouvrage qui fait autorité en Allemagne, où il est déjà parvenu à sa seconde édition. Curtius, lorsqu'il explique l'étymologie d'un mot grec, dresse à côté de ce mot le tableau des mots congénères dans les autres langues indo-européennes. Au-dessous de ce tableau il place le nom de ceux qui ont avant lui rapproché les uns des autres quelques-uns des mots cités dans le tableau. C'est l'affaire d'une ligne, ou tout au plus d'une ligne et demie. Exemple, n° 20, p. 106, 1re édition :

« ἑκυρό-ς Schwiegervater, ἑκυρά Schwiegermutter.

Skt. *çvaçura-s socer, çvaçru-s socru-s.*

Lat. *socer* (st. *socero*), *socru-s.*

Goth. *svaihra* (st. *svaihran*) *socer, svaihrō socrus.*

Ksl. *svekrŭ socer, svekrŭvi* oder *svekry socrus,* lit. *szeszura-s socer.*

Bopp. Gl. — Pott. I, 127. — Benf. II, 176. — »

S'il n'y a aucun nom au bas du tableau, c'est que tous les rapprochements tentés par Curtius lui appartiennent en propre et sont neufs. Exemple, n° 544, p. 334, 1re édit. :

« St. λῖτ (γλιτ) λί-ς (st. λῖτ) glatt, kahl, λῖτ-ό-ς glatt, schlicht, λισσό-ς, λίσπο-ς, λίσφο-ς glatt, λίσ-τρο-ν Hacke.

Lat. *glit-tus* glatt, *gli-s* (st. *glit*) *humus tenax.*

Lit. *glitu-s* glatt, klebrig.

Der kürzeste Stamm liegt nur im hom. λῖς πέτρη vor. »

Outre que cette méthode a l'avantage de rendre à César ce qui appartient à César, le lecteur y gagne d'abord d'acquérir des connaissances historiques multiples, et ensuite d'avoir plus de confiance dans le résultat de ses lectures. En effet, lorsqu'au-dessous des tableaux de Curtius je lis les noms de ceux qui ont tenté avant lui les rapprochements qu'il place sous mes yeux, par exemple, les noms de Bopp, de Pott et de Benfey, je me dis : ces rapprochements datent de Bopp, de Pott et de Benfey, ils sont anciens. Si je ne lis aucun nom au-dessous de ces tableaux, je me dis : ces rapprochements ne datent que de Curtius, ils sont assez récents. J'acquiers ainsi peu à peu la connaissance du développement historique de la science. Voilà pour la multiplicité des connaissances.

Voici maintenant pour la confiance dans le résultat. Quand je lis au-dessous d'un des tableaux de Curtius plusieurs noms tels que ceux de Bopp, de Pott, de Benfey, comme je dois en outre y placer mentalement celui de Curtius qui est toujours sous-entendu, je sais que les rapprochements faits dans le tableau en question ont pour eux de nombreuses et graves autorités. Ils peuvent être faux malgré cela, mais ils ont néanmoins beaucoup de chance d'être vrais. Quand je ne lis aucun nom au-dessous d'un tableau, je sais que ce qu'il contient n'est garanti que par Curtius. Cela n'est certainement pas une raison pour que le contenu en soit faux, mais je suis averti par là que la justesse de ces rapprochements n'a pas encore subi l'épreuve du temps et le contrôle d'une longue critique.

Chaque rapprochement philologique signé du nom de celui qui l'a fait le premier et des noms de ceux qui l'ont ensuite admis, tel serait donc mon idéal en *lexiologie* (ou plutôt en *lexigraphie*, car λεξιγράφος est grec, et λέξις ne paraît pas avoir fait λεξιο en composition). Peut-être cet idéal paraîtra-t-il trop absolu à quelques-uns de ceux qui composeront par la suite des lexiques de philologie comparée, mais tous ceux qui en ont déjà composé ne le trouveront sans doute que juste. Or il n'est pas inaccessible, et M. Curtius me paraît l'avoir réalisé.

En employant ce procédé, M. de S. A. aurait certainement ajouté du prix à son livre. Le surcroît de travail qu'il se serait imposé par là ne l'eût pas effrayé, son zèle pour les progrès de la science m'en est un sûr garant; et la tâche n'aurait pas été au-dessus de ses forces; car l'érudition dont il fait preuve dans le livre dont je parle est véritablement des plus remarquables. M. Amédée de Caix de Saint-Aymour est un homme du monde. J'ai lu néanmoins son livre comme j'aurais lu celui d'un savant de profession. Il m'eût été facile de rendre compte de l'ouvrage comme on peut rendre compte d'un ouvrage de science écrit par un homme du monde. J'ai cru que je rendrais un plus juste et un plus digne hommage aux mérites de l'auteur en appréciant son travail comme j'aurais fait pour un livre publié par un professeur de l'Université ou par un docteur d'Outre-Rhin. J'espère, en agissant ainsi, lui avoir prouvé, mieux que par les compliments les plus flatteurs, le cas que je fais d'un livre que je ne me suis pas borné à lire, mais que j'ai étudié et que j'étudierai encore.

F. MEUNIER.

106. — **Histoire romaine de Dion Cassius**, traduction de Gros, continuée par V. Boissée. Tomes VIII et IX. Firmin Didot, 1866 et 1867.

Ces deux nouveaux volumes de la traduction de M. Boissée sont incontestablement supérieurs aux deux précédents. Ce n'est là qu'une appréciation relative : mais elle peut suffire aux lecteurs de la *Revue critique*, s'ils veulent bien se reporter à ce qui a été dit ici même des tomes VI et VII (1867, II, art. 246).

Voici quelques phrases dont la traduction nous paraît défectueuse.

Livre LVI, chap. 36. Τί τοιοῦτον ἢ Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν, ἢ Ρωμύλος ὁ ἡμέτερος, οἵπερ που μάλιστα νεαροὶ ὄντες ἐλλόγιμόν τι ποιῆσαι δοκοῦσιν, ἔπραξαν; Cette phrase est rendue comme il suit par M. Boissée : « Qu'ont donc fait de pareil, soit Alexandre » de Macédoine, soit chez nous, Romulus, qui semblent avoir, tout jeunes encore, » accompli une action digne d'être remarquée ? » Peut-être serait-il plus exact de traduire : « Qui passent, si je ne me trompe, pour avoir été les plus précoces » de tous les hommes en fait de belles actions. »

Ibid., chap. 37. Dans le même discours, Tibère caractérise la politique par laquelle Auguste avait réussi à se débarrasser de ses rivaux : Ἑλόμενος καθ' ἑκάστους αὐτοῖς ἐπιτηδείως πως προσενεχθῆναι, ὥστε μὴ πᾶσιν ἅμα πολεμῆσαι. M. Boissée interprète : « En se décidant à tenir une conduite propre à le mettre séparément » aux prises avec les divers partis, afin de ne pas avoir à les combattre tous à » la fois. » Nous entendrions plutôt : « Ayant pris le parti de s'unir successivement avec chacun d'eux par un semblant d'alliance, afin, etc. »

Ibid., chap. 40. Τίς δ'ἂν ἄμεινον τοῦ Αὐγούστου τῆς ἰδίας οἰκίας μόνης, μήτοι γε καὶ ἄλλων ἀνθρώπων τοσούτων, ἦρξεν. Voici la traduction de M. Boissée : « Qui a mieux » qu'Auguste gouverné, je ne dis pas seulement sa maison privée, mais aussi » les autres citoyens malgré leur nombre ? » Le sens paraît avoir échappé ici au traducteur, ou bien l'expression lui a manqué. Dion Cassius veut dire certainement : « Quel homme aurait pu gouverner, je ne dis pas une telle quantité » d'hommes, mais seulement sa propre maison, mieux qu'Auguste ne gouverna » l'empire ? »

Ibid., ibid. Selon M. Boissée, Tibère loue son prédécesseur d'avoir augmenté *sagement* ses richesses personnelles. L'éloge serait singulier. Mais le texte porte σωφρόνως, qui ne peut guère signifier ici qu'une chose, à savoir : « Avec retenue. »

Livre LVIII, chap. 12. La traduction française porte : « Ils défendirent en » termes exprès d'accorder à qui que ce fût des honneurs exagérés et de prêter » serment à un autre qu'à l'empereur. » La phrase grecque, μήτε τοὺς ὅρκους ἐπ' ἄλλου τινὸς πλὴν τοῦ αὐτοκράτορος ποιεῖσθαι, signifie : « Et de jurer par qui que ce fût, » l'empereur excepté. » En effet, Dion Cassius nous dit plus haut (ibid. ch. 2) qu'on jurait également par la fortune de Tibère et par celle de Séjan.

Livre LXII, chap. 16. Il s'agit de l'incendie de Rome sous Néron. Οὔτε γὰρ θεάσασθαι ἄλλο τι ἦν ἢ πυρὰ πολλὰ, ὥσπερ ἐν στρατοπέδῳ. M. Boissée traduit : « On » n'avait d'autre spectacle que celui d'un immense brasier, comme dans un » camp. » Πυρὰ πολλά signifie « beaucoup de feux » et non « un immense » brasier. »

LA

LANGUE LATINE

Avis au relieur. — Le présent titre est provisoire ; le relieur trouvera au commencement du second fascicule le titre définitif, la préface et les errata.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LA

LANGUE LATINE

ÉTUDIÉE

DANS L'UNITÉ INDO-EUROPÉENNE

HISTOIRE — GRAMMAIRE — LEXIQUE

PAR

AMÉDÉE DE CAIX DE SAINT-AYMOUR

« Nous savons mieux le latin depuis que nous savons le sanskrit. »
(Eug. Burnouf.)

« La connaissance du sanskrit conduira à une méthode d'enseigner le latin tout autre que celle qu'on suit. »
(Desgranges, *Grammaire sanskrite-française*, t. I, p. XVIII.)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

A

M. H. CHAVÉE

N. B. — La seconde partie de cet ouvrage paraîtra dans le courant de l'année 1868.

Ce fascicule complémentaire comprendra, outre la fin du classement lexiologique des mots latins et romans en familles naturelles, les tables suivantes :

1° Tables analytiques ;

2° Table-dictionnaire des mots latins expliqués dans l'ouvrage ;

3° Table des mots provençaux ;

4° — italiens ;

5° — espagnols ;

6° — portugais ;

7° — roumains.

Quelle que soit l'importance de cette seconde partie, qui comprendra au moins trente feuilles d'impression (480 pages), le prix en est fixé dès à présent à 10 francs.

ERRATUM PROVISOIRE

Page 3, note; après *on appelle*, ajoutez *langues*.
Page 7, ligne 13; au lieu de 1865, lisez 1866.
Page 27, note 1, ligne 2; au lieu de **g'iwasai**, lisez **gwigwasai.**
Page 46, ligne 21; au lieu de *ŭō*, *ŭœ*, lisez ōŭ, œ̄ŭ.
Page 64, ligne 24; au lieu de *pags*, lisez *pacs*.
Page 82, ligne 19; au lieu de *termulare*, lisez *tremulare*.
Page 114, ligne 26; au lieu de *rec*, lisez *grec*.
Page 125, ligne 27; après **Ak**, ajoutez **Ṛk**.
Page 132, ligne 22; au lieu de **ONA**, lisez **ANA**.
Page 158, ligne 22; au lieu de peTs, lisez peDs.
Page 161, ligne 1; *dele* Castorus, Venerus.
Page 162, ligne 9; *dele* securiem.
Page 175, ligne 10; au lieu de *quo*, lisez *cui*.
Page 207, ligne 2; au lieu de PRAES–TO, lisez PRAE-STO.
Page 273, ligne 5; au lieu de *buleze*, lisez *buzele*.
Page 296, ligne 3, et 3e ligne avant la fin: ῥεω et ῥημα sont pour Fρεω et Fρημα, et doivent par conséquent se placer à côté de ῥητορ, page 301.
Page 329, ligne 17; au lieu de ΧΥμβη, lisez ΚΥμβη.
Page 329, ligne 21; après (v. rac. **KṚ**), ajoutez: (classe TENDRE).
Page 352, ligne 5 avant la fin; au lieu de ΘΣ, lisez ΘΩ.
Page 360, ligne 12; au lieu de Σφίδη, lisez Σφῖδη.
Page 360, ligne 20; au lieu de FIFUuculi, lisez FIFUnculi.
Page 363, ligne 21; au lieu de sou(s)pire, lisez sou(s)pirer.
Page 411, ligne 4; au lieu de **DRa**, lisez **DRA**.
Page 413, ligne 15; au lieu de in-GI-sio, lisez in-CI-sio.

LIVRE PREMIER

HISTOIRE

« Les langues étant le produit immédiat de la conscience humaine, se modifient sans cesse avec elle, et la vraie théorie des langues n'est, en un sens, que leur histoire. »

E. Renan, *Histoire des Langues sémitiques* (2e édit. *Paris*, 1858), page ix.

I

COUP D'ŒIL HISTORIQUE SUR LA SCIENCE DU LANGAGE

INTRODUCTION

Avant de commencer le résumé succinct que nous avons cru devoir faire de l'histoire des données ethniques et linguistiques qui résultent du classement généalogique des idiomes *indo-européens*[1] par la méthode comparative, il nous paraît utile d'initier en quelques mots le lecteur à l'histoire même de la philologie moderne. Ces courtes notions nous serviront d'ailleurs d'introduction et nous permettront de rendre hommage à tous les savants nos maîtres, qui, de près ou de loin, ont concouru à la formation de la science du langage.

Avant la fin du dix-septième siècle et malgré les louables tentatives faites auparavant, dès le seizième, par des savants tels que Bibliander, Guichard, J. J. Scaliger, Thomassin, et surtout Robert et Henri Estienne, les auteurs du *Thesaurus Linguæ græcæ* et du *Thesaurus Linguæ latinæ*, la philologie se traînait encore dans les langes du préjugé. On croyait

[1] On appelle *Indo-européennes* un système de langues sœurs qui se parlent dans l'Inde, la Perse et toute l'Europe, excepté en Turquie, en Finlande, en Hongrie, en Laponie et dans le pays Basque (voir la suite de ces notions historiques).

à cette époque, comme quelques hommes de bonne foi l'ont cru presque jusqu'à nos jours, que l'hébreu était la langue primitive de l'humanité, et conséquemment la langue mère de toutes les autres; cette croyance engendrée par la foi et exagérée par le fanatisme biblique des catholiques aussi bien que des protestants, empêchait toute étude sérieuse, et l'hébreu avec sa pauvreté de dérivation et son absence presque complète de composition, était le lit de Procuste sur lequel on attachait successivement chacune de nos langues européennes, voire le grec et le latin, si riches en composés, si harmonieux et si clairs à la fois.

Il était réservé à un illustre philosophe allemand, au plus grand homme peut-être de la fin du dix-septième et du commencement du dix-huitième siècle, à *Leibnitz*, dont un savant français a eu l'honneur de publier le premier les *œuvres complètes*[1], de porter les premiers coups à ce préjugé; et pour cela, il s'y prit d'une manière qui réussit presque toujours, quand on n'en abuse pas, par le ridicule : « Il y a autant de raison, disait-il, pour regarder l'hébreu comme la langue primitive de l'humanité, que pour adopter l'opinion de Goropius, qui publia un ouvrage à Anvers, en 1580, pour prouver que le hollandais fut la langue parlée dans le paradis. » Même à l'époque de Leibnitz, on était assez familiarisé avec la filiation des langues germaniques pour sentir toute l'ironie de ce rapprochement. Ailleurs, dans une lettre à Tenzel, il écrivait encore : « Appeler l'hébreu la langue primitive, c'est comme si l'on appelait primitifs des troncs d'arbres, ou que l'on dit que dans certaines contrées les troncs poussent avant les arbres. De telles idées se peuvent

[1] C'est chez MM. Didot que M. le comte Foucher de Careil a commencé en 1859 cette belle publication qui doit avoir environ vingt volumes. Six ont déjà paru, et le nom de l'éditeur, si familiarisé avec la philosophie allemande, nous est une garantie que l'œuvre sera menée à bonne fin.

concevoir, mais elles ne sont pas en harmonie avec les lois de la nature ni avec l'ordre de l'univers, c'est-à-dire avec la sagesse divine[1]. »

Mais Leibnitz ne se contenta pas de combattre un préjugé enraciné par l'ignorance; il s'occupa de rassembler le plus grand nombre possible de faits et de matériaux, et sa haute position dans la science européenne lui permit de demander et d'obtenir, des ambassadeurs, des missionnaires et des voyageurs de tout genre, une quantité de renseignements précieux qu'il comptait coordonner plus tard. Ayant fait la connaissance de Pierre le Grand, il lui demanda d'entreprendre le catalogue général des langues de son vaste empire et de publier en ces langues des traductions des dix Commandements, de l'Oraison dominicale, du Symbole des apôtres, etc., *ut omnis lingua laudet Dominum* (Lettre datée de Vienne, le 26 octobre 1713). La demande parut bonne, et fut agréée en principe, mais l'empereur de toutes les Russies avait alors autre chose à faire que des grammaires et des dictionnaires. Cependant l'idée resta en germe, et moins d'un siècle après, Catherine la Grande (1762-1796), héritière du trône et des idées de Pierre le Grand, exécutait le plan de Leibnitz et publiait en 1787 le premier volume d'un *grand Dictionnaire polyglotte* dont une seconde édition paraissait trois ans après en quatre volumes in-folio contenant des mots tirés de deux cent quatre-vingts langues du monde entier. Mais cette tentative, ainsi que celles qui produisirent le *Monde primitif* de Court de Gébelin (1773), le *Catalogue des langues* d'Hervas (1800), et le *Mithridates* d'Adelung (1806-1817), manquaient d'ordre et de clarté. C'étaient des matériaux précieux, mais où la méthode faisait complétement défaut, et l'on ne sait ce que serait devenue la philologie comparative dévoyée dans des classements ar-

[1] Voir les *œuvres philologiques* de Leibnitz, *passim*.

bitraires, si une grande découverte faite en Orient n'était venue apporter aux savants européens le flambeau qui leur manquait. Cette découverte fut celle du *Sanskrit*.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'histoire proprement dite du sanskrit; cette langue n'a d'intérêt pour nous que comme point de comparaison philologique et comme pierre fondamentale de notre science. Nous rappellerons seulement que la première grammaire sanskrite publiée en Europe est celle d'un carmélite allemand, Johann Philip Wesdin, plus connu sous le nom de Paulinus a Sancto Bartholomæo, qui habita l'Inde de 1776 à 1789, et qui imprima son livre à Rome en 1790, sous le titre de : *Sidharubam seu Grammatica Samscrdamica*.

Déjà, six ans auparavant, en 1784, les Anglais, conquérants de l'Inde, avaient fondé à Calcutta une *Société Asiatique* qui se mit à publier des textes, des grammaires, des glossaires, et qui ouvrit ainsi aux savants européens les trésors de la langue et de la littérature brahmaniques.

A peine connut-on le sanskrit, qu'on lui trouva des affinités profondes avec le *Zend*, qu'un français, *Anquetil Duperron*, venait de retrouver et de reconstituer, avec le *Grec*, le *Latin* et presque toutes les langues modernes de l'Europe [1]. C'est un missionnaire français, le père Cœurdoux, qui le premier reconnut cette parenté et la signala, dès l'année 1767, à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres [2]. Après lui, les travaux de *William Jones*, de *Wilkins*, de *Carey*, de *Forster*, de *Colebrooke*, élargirent la voie où se précipita un poëte de génie, *Frédéric Schlegel*, devenu le Christophe Co-

[1] Voir la note, page 3.

[2] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLIX, p. 647 et suiv. Ce fait intéressant, si honorable pour la France, a été dernièrement remis en lumière par M. Michel Bréal, à son cours du Collége de France (voir *Revue des Cours littéraires*, 3e année, p. 49).

lomb de ce nouveau monde intellectuel que l'on appela la linguistique comparée.

Du jour de la publication (en 1808) du livre de Schlegel, *Sur la langue et la sagesse des Indiens*, les travaux et les découvertes se multiplièrent : *Guillaume Schlegel*, frère de Frédéric, et poëte comme lui, *Guillaume de Humboldt*, *Lassen*, *Rosen*, *Pott*, *Grimm*, *Erasme Rask*, *Eugène Burnouf* et surtout *François Bopp* se jetèrent vaillamment dans cette nouvelle lice où ils devaient se couvrir de gloire. En 1816, ce dernier publia à Francfort son *Conjugationssystem*, et l'Europe savante vient de célébrer l'anniversaire cinquantenaire de ce premier livre de la linguistique moderne. On a vu, le 16 mai 1865, à Berlin, le vénérable doyen de la philologie comparée, entouré des survivants de ceux qui l'aidèrent à poser les premières assises de son œuvre, recevoir les hommages des savants qui sont venus après lui glaner dans ce champ inépuisable, et c'est une grande faveur du sort pour ce présent livre, le plus modeste et le dernier de ceux qu'a inspirés depuis cinquante ans le premier travail de l'illustre professeur de Berlin, de pouvoir inscrire sur son frontispice la date du premier jubilé de la science du langage.

Après le livre de Bopp, la victoire était gagnée; malgré certaines oppositions de parti pris qui présageaient un danger dans la fondation d'une science destinée à reculer et à éclairer les origines et la philosophie de l'histoire, la linguistique était enfin constituée sur des bases solides [1].

Depuis ce jour, l'horizon s'est agrandi; l'édifice est devenu encore plus inébranlable; et aujourd'hui, les brahmes du Gange commencent à savoir que les Anglais sont leurs

[1] Pour plus de renseignements sur l'histoire de la linguistique, on pourra consulter *la Science du langage*, par M. Max Müller, professeur à Oxford, traduit en français par MM. Harris et Perrot (1 v. in-8; Paris, Durand, 1864), et principalement la quatrième et la cinquième leçons.

frères, et non plus seulement leurs maitres; et des montagnes de l'Iran aux glaces de l'Islande, de la Néva au Guadalquivir, les peuples que l'on a d'abord nommés Indo-Germaniques et que nous appellerons toujours ici Indo-Européens ou Aryaques[1] ne forment tous qu'une immense famille qui a retrouvé ses papiers généalogiques, et qui resserre de plus en plus, par une science et par une politique communes, les liens millénaires qui l'unissent dans une même origine comme dans une même destinée : la fraternité et le progrès.

Au moment où nous écrivons ces lignes, MM. *Ahrens*, *Benfey*, *Bopp*, *Curtius*, *Dietz*, *Kuhn*, *Lassen*, *Leo Meyer*, *Pott*, *Schleicher*, *Spiegel*, *Weber*, *Zeuss*, etc., en Allemagne; *Max Müller* en Angleterre; *Ascoli*, *Gorresio*, *Lasinio* en Italie; *Michel Bréal*, *Émile Burnouf*, *Chavée*, *Egger*, *Eichhoff*, *Littré*, *Oppert*, *Renan* en France, et tant d'autres hommes illustres ou distingués, enseignent, publient, découvrent, vulgarisent et tiennent haut et ferme le drapeau de la jeune science cosmopolite dont chaque découverte est un pas de plus fait dans la voie de la pacification du monde.

[1] L'expression *Indo-Germanique* semblerait signifier que les Hindous seuls avec les Germains ont formé cette race, ce qui est complétement faux. *Indo-Européens* dit plus sans dire assez, puisque ce mot exclut la branche iranienne. Nous préférons de beaucoup l'expression de *famille aryaque* (voir plus bas l'explication de ce mot (expression proposée pour la première fois par M. Oppert dans sa *Grammaire sanscrite* (2e édit., p. 1), que nous emploierons le plus souvent dans le cours de cet ouvrage.

II

DIVERSES BRANCHES DE LA FAMILLE INDO-EUROPÉENNE

On a voulu voir longtemps dans le sanskrit la langue mère de tous les idiomes indo-européens et c'est encore un préjugé répandu en France, même chez des gens instruits; cependant l'examen le plus superficiel de la langue sacrée de l'Inde suffit pour montrer à un linguiste quelque peu exercé, que cette langue qui, en beaucoup de cas[1] est moins bien conservée que le grec et le latin ne peut être la mère de ces langues, et cela parce qu'il est admis aujourd'hui comme un des principes fondamentaux de la philologie comparée, qu'un idiome est un organisme dans un état pathologique[2] perpétuel et que plus il se rapproche de

[1] Nous voulons seulement parler ici de la conservation des radicaux; pour la pureté et l'intégrité des désinences, le sanskrit est toujours supérieur à ses congénères.

[2] Nous devons un mot d'explication au lecteur, au sujet de cette expression d'*état pathologique*, de *maladie* appliquée aux modifications du langage. Le langage n'est pas une fabrication réfléchie, mais bien une suite d'élans instantanés que nous retrouvons encore tous les jours dans la formation des interjections et dans les verbes onomatopéiques (clic, clac; pif, paf; hu; mu; etc.) créés par les enfants. Les hommes ont donc formé peu à peu leur langage et lorsque les races humaines se sont séparées, alors seulement a commencé la décomposition des éléments qui formaient le parler des Aryas lorsqu'ils étaient réunis. — Mais les langues actuelles sont plutôt modifiées que décrépites; les radicaux se sont usés parce que la race a cessé de comprendre le rôle important de la racine et a cru pouvoir se passer de la perfection du radical, tandis qu'au contraire, elle a senti la nécessité d'avoir des désinences plus nom-

sa source, plus il doit être pur de mélanges et d'altérations. Sir *William Jones*, le fondateur de la Société Asiatique de Calcutta, mort en 1794, était bien mieux inspiré lorsqu'il écrivait la phrase suivante : « Aucun philologue ne saurait examiner le sanskrit, le grec et le latin, sans penser qu'ils sont issus d'une *source commune*, laquelle peut-être, n'existe plus[1]. »

Les progrès de la science ont justifié ces deux hypothèses de l'illustre indianiste. C'est M. Chavée qui, le premier, a constaté par écrit la nécessité de remonter au type primordial de chaque famille de mots. Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'ouvrage intitulé : *Lexiologie indo-européenne* (Paris, Franck, 1849), à la page x de l'introduction :

« Si le dictionnaire expose la signification des mots, la *Lexiologie* explique le *pourquoi* et le *comment* de cette signification. Pour la science lexiologique, l'étude comparative et approfondie des vocabulaires n'est qu'un moyen d'arriver par l'analyse à la connaissance et à la classification des vocables simples ou primitifs dans chaque système de langues... » Plus loin (Introd. p. xi) le même savant ajoute, en parlant des langues indo-européennes : « Ces langues ne sont pour le linguiste que *des variétés d'une langue unique et*

breuses, les besoins linguistiques augmentant avec les progrès matériels et intellectuels. Lors donc que nous disons qu'une langue est dans un état pathologique plus ou moins avancé, nous entendons seulement que cette langue est *relativement* plus ou moins éloignée de la forme primitive aryaque, sans prétendre lui donner aucun degré d'infériorité au point de vue littéraire ou utilitaire. La langue aryaque n'est autre chose que la langue indo-européenne bien portante.

[1] Sir William Jones, cité par M. Max Müller : *Science du langage*, page 166 de la traduction française. — A la même époque (1795). Lord Monboddo disait encore (*Ancient metaphysics*, t. IV, p. 322) : « M. Wilkins a démontré invinciblement une telle ressemblance entre le grec et le sanskrit, qu'il faut que l'un soit un dialecte de l'autre ou qu'ils dérivent tous deux d'une langue originale. Or, le grec n'est certainement pas un dialecte du sanskrit, ni le sanskrit du grec. *Ce sont donc des dialectes d'une même langue....* »

primordiale, parlée jadis au centre de l'Asie par les premières familles de notre race. »

Cette nécessité d'admettre l'existence d'une langue indo-européenne primordiale, et de la reconstituer par la méthode comparative, est reconnue aujourd'hui par tous les linguistes placés à la tête de la science. Tous admettent qu'à l'origine de notre race indo-européenne, il existait une langue dont les racines se sont conservées jusqu'aujourd'hui en divers états d'intégrité dans le sanskrit, le grec, le latin, et toutes les langues sœurs ou filles, anciennes ou modernes, laquelle langue forme avec ses dérivées un système linguistique radicalement séparé des systèmes sémitique, touranien, chinois, etc.

Cette langue primitive était parlée par un peuple qui, dans les plus vieux monuments que nous possédions, s'appelle lui-même la tribu des Aryas ; aussi a-t-on appelé leur langue, langue *arienne* ou *aryaque ;* nous emploierons ce dernier mot à côté de celui d'indo-européen, et à l'exclusion d'arien, qui est déjà connu dans l'histoire d'une façon toute différente[1].

Aussi haut que nous remontions dans l'histoire, nous trouvons les Aryas établis sur les bords de l'Oxus (auj. Amou ou Djihoun) et de l'Iaxartes, dans ce beau pays qui s'est nommé de tout temps Arie ou Bactriane (Bâkhdhî, Bakhtri, etc.), et dont la capitale, Balkh, est encore appelée dans tout l'Orient la *mère des villes* (Um-ûl Bilad). Cette vaste contrée, située entre le 33e et le 44e degré de latitude nord, ayant au nord-est les hautes chaines qui forment aujourd'hui la limite du Turkestan vers l'Asie centrale, traversée par les deux grands fleuves que nous venons de nommer, et placée à l'entrée des immenses steppes de la Scythie, « issue toujours

[1] Les *Ariens* sont les sectateurs d'*Arius*, célèbre hérésiarque fondateur de l'*arianisme*, mort à Constantinople en 336 après Jésus-Christ.

ouverte au déversement d'une population surabondante [1], » était admirablement faite avec son climat tempéré, ses fertiles vallées et ses rudes montagnes, pour servir de berceau à la race noble et vigoureuse qui couvre aujourd'hui le monde de sa force et de son génie.

De leur pays d'origine, les Aryas se répandirent bientôt de différents côtés, à mesure que l'accroissement de la population obligea une partie de ce peuple agriculteur et pasteur à aller chercher plus loin des terres pour ses semences et des pâturages pour ses troupeaux. Mais dans quel ordre se sont accomplies ces migrations ? C'est là une de ces questions obscures que la science est encore loin d'avoir résolue. Dans tous les cas, ce n'est pas dans un ouvrage de la nature de celui-ci que nous pourrions hasarder une solution, si tant est que nous voulussions l'essayer. Nous allons donc tout simplement, pour plus d'ordre et de clarté, établir ici humblement le système de classement qui nous a paru le plus vraisemblable, sans prétendre aucunement être dans le vrai, et uniquement pour pouvoir donner quelques notions précises sur les migrations des Aryas primitifs [2].

Il est probable que, déjà dans la Bactriane, les différentes

[1] Adolphe Pictet, *les Origines Indo-européennes*, Paris, t. I, p. 46. Cherbuliez, 1859. — On pourra consulter ce livre avec intérêt pour tout ce qui se rattache aux Aryas primitifs.

[2] Nous avons besoin de déclarer ici que nous reconnaissons deux sciences ethnologiques : l'*Ethnologie purement anthropologique* dont nous ne nous occupons nullement dans cet ouvrage, et l'*Ethnologie linguistique*, pour laquelle seule nous nous reconnaissons compétent. Ces deux branches d'une même science sont, à notre avis, encore trop nouvelles pour risquer une fusion. Quand nous parlons d'une migration aryaque, celle des Aryo-Celtes, par exemple, nous voulons dire seulement qu'à une époque quelconque pré-historique, les Aryo-Celtes envahirent certaines contrées et y imposèrent leur langue, soit par absorption, soit par domination ; mais nous ne refusons nullement de croire que l'on trouve encore aujourd'hui dans les pays cités des types crâniologiques tout différents de celui que les anthropologistes appellent *type celtique*. Encore une fois, nous nous occupons exclusivement d'ethnologie linguistique.

tribus des Aryas s'étaient assez éloignées les unes des autres par l'accroissement de la population, pour former plusieurs petits centres politiques, et par conséquent dialectiques. Je m'explique : lorsqu'une population, quelle qu'elle soit, et surtout une population primitive qui ne possède jamais un pouvoir central bien puissant, arrive à s'éparpiller sur un assez grand pays, les liens qui rattachaient ses différentes fractions les unes aux autres finissent par se relâcher, sinon par se rompre tout à fait, et il se forme autour d'un certain nombre de points créés par des motifs souvent très-divers, des conglomérats de familles et de tribus peu considérables qui constituent à la longue des petits centres distincts les uns des autres : on voit que c'est la fameuse théorie de la formation des mondes de Laplace transportée dans l'histoire des origines humaines.

Lorsque chacun de ces petits centres est devenu assez considérable pour toucher, et par conséquent pour nuire à ses voisins, la population augmentant toujours, et des luttes continuelles mettant en péril l'existence même des diverses tribus, il arrive un moment où celles qui occupent les frontières du pays commun, ou qui ont devant elles de grandes contrées à peupler, s'élancent dans cet espace vide et émigrent en masse à la recherche d'une patrie plus vaste et partant plus hospitalière.

Si nous avons bien fait comprendre notre pensée, là est tout le secret de l'histoire des grandes migrations aryaques ; ces migrations sont au nombre de *six* : quatre en Europe et deux en Asie.

Les *Aryo*-CELTES furent vraisemblablement les premiers qui s'éloignèrent du tronc commun. Après avoir contourné au sud la mer Caspienne, et s'être arrêté quelque temps (des centaines d'années peut-être) dans l'Ibérie caucasienne et dans l'Albanie, où ils ont laissé des traces évi-

dentes de leur séjour, ils furent forcés de repartir ; toujours poussés par le flot montant incessamment de leurs frères d'origine qui demandaient à prendre leur part des pays envahis, ils se remirent en route ; et, tantôt s'arrêtant, tantôt avançant pour s'arrêter encore, toujours nobles et fiers, toujours *Aryas*[1], mais usant tout le long de la route par les siècles et les contacts avec les indigènes[2] leurs vocables primitifs, ils arrivèrent enfin à l'extrémité occidentale de l'Europe, où la mer les força de s'arrêter.

Ils se partagèrent alors en deux grandes tribus, l'une méridionale, l'autre septentrionale, les Galls et les Kymris, parlant toutes deux à cette époque la même langue, mais la langue la plus usée, la plus malade, la plus fruste, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de tout le système indo-européen ; et cet état de mauvaise conservation nous porte encore à placer la migration des Celtes la première de toutes. Aujourd'hui, cette branche de la grande famille indo-européenne n'est plus représentée que par les *Celtes* d'Irlande, les *Gaels* de la Grande-Bretagne, les *Gaulois* et les *Bretons* de la France, toutes races vaincues et dominées par d'autres races aryaques plus jeunes et plus vigoureuses[3].

La peuplade immigrante qui força ainsi les Celtes à quitter l'Ibérie, leur premier pays d'adoption, fut vraisemblablement

[1] *Arya* en sanskrit veut dire noble, vénérable ; on le traduirait bien en latin par *venerandus*, *colendus*. *Arya* vient de la racine ṛ (voir cette racine à la classe TENDRE, ÉTENDRE).

[2] Nous appelons *indigènes* ou *autochthones* les peuples que les Aryas trouvèrent déjà établis en Europe lorsqu'ils y arrivèrent et qui furent vraisemblablement les constructeurs des monuments de l'âge de pierre, puisque les Celtes, auxquels la routine les attribue ordinairement, connaissaient quatre métaux : l'or, l'airain, le cuivre et l'argent (voir Girard de Rialle, dans les *Bulletins de la société d'anthropologie*, t. V, page 552).

[3] Quelques auteurs, et notamment M. Auguste Schleicher (*Compendium*, p. 81 et aill.), rapprochent les Celtes des Italo-Pélasges. Pour nous, les similitudes linguistiques qui sont la base de ce système sont venues de frottements postérieurs à la grande migration.

celle des *Aryo*-GERMAINS qui, après avoir parcouru les versants du Caucase[1] et les plaines de la mer Noire, fut à son tour poussée par la tribu des Aryo-Slaves qui l'obligea à avancer vers l'ouest. Les Germains remontèrent alors le Danube, et trouvant sa rive droite et tous les pays du sud de l'Europe occupés déjà sans doute par une autre tribu aryaque, celle des Pélasges, dont nous parlerons tout à l'heure, elle fut forcée de peupler au nord les vastes pays compris aujourd'hui entre le Rhin et la mer du Nord, d'une part, et de l'autre s'étendant jusqu'aux glaces de la mer polaire. Comme les Celtes, les tribus germaniques se divisèrent en deux essaims immenses : l'un, que l'on appela depuis *Scandinave*, s'avança tant qu'il put vers le Nord en refoulant devant lui les peuplades indigènes qui allèrent se refugier à l'extrémité glacée de cette terre, qu'ils avaient si longtemps possédée seuls, et où leurs derniers descendants, les Lapons et les Esquimaux, végètent encore aujourd'hui sous le sceptre des arrière-petits-fils de leurs vainqueurs ; tandis que l'autre essaim, celui des *Germains* proprement dits, se fixa au nord du Danube et, après des vicissitudes diverses, devint le grand peuple Germanique ou Allemand qui versa jusqu'en Gaule et dans la Grande-Bretagne le trop-plein de sa population exubérante.

Pendant que les Germains repoussaient ainsi au nord les Celtes vers l'Occident, au sud, une autre tribu aryaque, celle des *Aryo*-PÉLASGES, les refoulait de même vers l'Océan, et s'établissait en Grèce d'abord, en Italie ensuite; mais comme nous devons, dans ce cours précis ethnographique, nous arrêter un peu plus longtemps sur cette tribu dont un

[1] Le grand nombre de dialectes parlés aujourd'hui dans l'isthme caucasien et qui lui a fait donner le nom de *Montagne des langues*, a peut-être pour cause première le passage incessant et nécessaire par ce massif montagneux de tous les émigrants Indo-Européens.

des idiomes fait le sujet de ce livre, nous ne nous en occuperons pas plus en ce moment et nous continuerons notre résumé.

Il nous reste à dire un mot des *Aryo*-SLAVES[1], qui, si l'on en croit des études récentes, auraient eu, avec les Aryo-Germains, qu'ils poussaient en avant, les rapports les plus intimes et les plus longs. Les langues de cette famille slavonne encore en usage dans la Russie, la Pologne, le midi de l'empire d'Autriche et le nord de la Turquie, prouvent par leur étonnant état de conservation que la race qui les parle fut la dernière de celles établies aujourd'hui en Europe qui se sépara du tronc commun.

Enfin, pendant que l'Europe se peuplait ainsi, les deux tribus restées asiatiques de la race des Aryas, les *Aryo-Sanskrits* et les *Aryo-Iraniens* voyaient leurs peuplades ébranlées, soit par la pléthore de la population, soit par quelque grand soulèvement[2] de l'écorce terrestre, se remuer, elles aussi, et s'élancer à la conquête d'une patrie définitive.

La dernière, celle des *Aryo*-IRANIENS, s'était déjà étendue vers le nord-est, comme on en trouve la preuve dans le *Zend-Avesta*[3]; mais trouvant devant elle les hautes montagnes qui

[1] Entre les Slaves et les Germains on trouve une race *Thracique* qui comprend les Gètes, les Daces, etc. Ces peuples étaient-ils Slaves? étaient-ils Germains? ou formés du mélange de ces deux grandes races? C'est une question que la science n'a pas encore résolue; mais, dans tous les cas, ils ne forment pas dans la famille indo-européenne un rameau bien distinct. — Voir à ce sujet : Hérodote (IV, 93), Strabon (III, 33, — VII, 3); Freinsheim. (Supplem. in loc. lib. CXXXIII Liviani, 86); Pline, *Hist. nat.*, IV, 25 — et d'autres anciens cités par Grimm. *Gesch. d. deutsch. Sprache*, p. 204 et suiv.; 182, 439, 179, ainsi qu'Adolphe Pictet, *les Origines Indo-européennes*, t. I, p. 79 et suiv.

[2] C'est la cause attribuée (avec un léger doute, toutefois) aux migrations aryaques par M. Rodier (*Antiquité des races humaines*, p. 386, Amyot, Paris, 1864); on a vu au commencement de ce chapitre que ces migrations pouvaient s'expliquer d'une manière bien plus simple. Dans tous les cas on consultera avec fruit l'ouvrage de M. Rodier qui traite des origines humaines avec autant de sagacité que de raison.

[3] Voir Pictet, ouvrage cité, t. I, p. 35 et suiv.

forment aujourd'hui les limites occidentales de l'empire chinois, elle avait bientôt tourné vers l'Ouest ses regards et ses émigrations; et, peu à peu la place devenant libre par le départ des Celtes, des Germains, des Pélasges et des Slaves, elle arriva, en poussant devant elle les traînards des grandes immigrations européennes, jusqu'au plateau élevé de l'Iran où elle s'établit et où ses descendants, convertis à l'islamisme, existent encore.

Quant aux *Aryo*-SANSKRITS, placés sans doute au sud-est du pays commun, la Bactriane, tenus en respect par leurs frères des autres tribus aryaques de tous les côtés, excepté au sud où de hautes montagnes leur fermaient le passage, ils restèrent forcément stationnaires jusqu'au moment où une force plus puissante que les obstacles naturels qui s'opposaient à leur émigration vers le sud-est, leur fit traverser ou contourner les monts Hindoukouch et s'établir dans la presqu'île indienne où le sanskrit est encore aujourd'hui la langue sacrée des Brahmanes, leurs plus nobles descendants, tandis que le vulgaire parle différents dialectes, l'Hindi, l'Hindoui, l'Hindoustani [1], résultat de l'usure des siècles et du mélange, soit avec les idiomes indigènes, soit avec l'arabe des conquérants musulmans.

Nous devons maintenant dire quelques mots sur chacune des langues parlées par les six branches de la famille aryaque :

Dans l'Inde, à côté du *sanskrit*, ou pour traduire le mot indien, l'idiome parfait, aujourd'hui langue morte, nous trouvons, dès la plus haute antiquité, un patois populaire,

[1] « La langue connue sous le nom d'hindoustani n'est pas fille du sanskrit tel que nous le trouvons dans les védas, ou dans la littérature postérieure des Brahmanes : c'est une branche de l'idiome parlé de l'Inde, sortie de la même tige d'où sortait le sanskrit au moment où il conquit son indépendance littéraire. » (M. Müller, *la Science du langage*, p. 66.)

nommé *Prâkrit*[1], c'est-à-dire, idiome naturel, non perfectionné, employé dans le drame indien, dans la littérature sacrée des *Djaïnas* et dans un petit nombre de compositions poétiques et d'où sont issus, au troisième siècle avant Jésus-Christ, la plupart des dialectes parlés aujourd'hui dans la péninsule indienne et dans les îles circonvoisines, tels que le *Bengali*, l'*Hindoustani*, le *Mahratte*, le *Cingalais*, etc. A côté du prâkrit, nous trouvons le *Pali*, autrefois parlé dans le Magadha (Behar moderne), et qui a le bonheur d'être encore cultivé aujourd'hui comme langue sacrée par les Bouddhistes de l'Indo-Chine et de Ceylan[2]. Nous n'aurons à nous occuper dans cet ouvrage que du vieil idiome des hautes castes, le *sanskrit*, qui nous a laissé, parmi des milliers d'ouvrages admirables, les *Vêdas*, les lois de *Manou*, le *Râmâyana* de Valmiki, et le *Mahâ-Bhârata* de Vyâsa.

Nous aurons quelquefois à citer le *Zend*, vieil idiome de l'Iran, dans lequel Zoroastre écrivit le *Zend-Avesta*, idiome qui, en passant par la forme du *Perse*, la langue des anciennes inscriptions cunéiformes est devenu le *Pehlevi* des Mèdes et le *Parsi* des Persans. Aujourd'hui encore, le *Parsi*, mélangé à l'*Arabe* au dixième siècle, à l'époque de l'invasion mahométane, est parlé dans l'empire Perse et dans le nord de l'Inde; et le *Gulistan* de Saadi et le *Schahnameh* de Firdusi ont prouvé la fécondité de ce langage mélangé.

Les langues slaves forment deux groupes principaux : les idiomes *slaviques* proprement dits, qui sont le Bohémien, le Polonais, le Venède (slavo-latins), et l'Esclavon (conservé seule-

[1] J'appelle ici *prâkrit*, l'ensemble des idiomes populaires nés à côté du sanskrit et dont quelques-uns nous sont connus par des inscriptions que le célèbre roi Açoka fit graver sur les rochers de Dhauli, de Girnar et de Kapurdigiri, inscriptions déchiffrées par Prinsep, Norris, Wilson et Eug. Burnouf.

[2] Nous ne parlons pas ici des vieux idiomes primitifs de l'Inde, que les Aryo-Sanskrits firent disparaître et dont l'Hindoui, sorte de patois littéraire, a peut-être conservé quelques traces (voir les *Rudiments de la langue Hindoui*, par M. Garcin de Tassy. 1847, p. 9 et 12).

ment dans la liturgie), le Russe, le Serbe et le Carnique (slavo-grecs); et les idiomes *lettiques*, comprenant le Lithuanien, le Letton et le Prussique (langue morte). Les langues slaves et particulièrement le Lithuanien sont, nous l'avons déjà dit, les plus admirablement conservées de toutes les langues de l'Europe, aussi les citerons-nous souvent dans nos études comparatives.

Il en sera de même des langues germaniques qui se divisent en quatre rameaux : Le *Nordique* ou *Scandinave*, qui a formé le Suédois, le Norwégien, le Danois et l'Islandais; le *Tudesque*, (Deutsch), ou vieux Haut-Allemand, qui a donné le moyen Haut-Allemand de Charlemagne, père de l'Allemand moderne, la langue de Luther, de Klopstock et de Schiller; le *Bas-Allemand*, d'où sont issus le Frison et le Saxon, ce dernier se subdivisant lui-même en Vieux-Saxon, Anglo-Saxon[1], Bas-Allemand proprement dit (Platt-Deutsch), et Néerlandais[2]; enfin, le *Gothique*, que nous ne possédons plus aujourd'hui que dans une traduction de la Bible, faite vers l'an 360 de notre ère, par le savant évêque de Dacie, Ulphilas ou plutôt Wulphilas.

Les langues celtiques divisées en deux branches : *Kymrique* et *Gaélique*, ont survécu dans l'Erse des paysans irlandais et dans le Calédonien des montagnards de l'Écosse (*branche gaélique*); ainsi que dans le Welsh de l'ouest de l'Angleterre, et le Breyzad ou Bas-Breton (*branche kymrique*). Le mauvais état de conservation des langues celtiques dont nous avons donné les raisons plus haut, sera cause que nous ne les citerons que dans de rares occasions; d'ailleurs, ces langues n'ont jamais eu de littérature[3], et l'absence de

[1] C'est du mélange de l'*anglo-saxon* avec un élément considérable de *français* (langue d'oïl), apporté en Angleterre par les conquérants normands au onzième siècle, qu'est sorti l'anglais moderne.

[3] Du néerlandais sont venus le hollandais et le flamand-wallon.

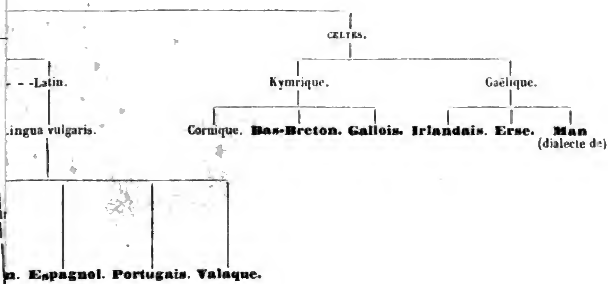
[2] Nous ne faisons allusion ici qu'aux temps les plus reculés de l'existence des langues celtiques, et nous ne parlons pas, à dessein, du réveil relativement moderne des littératures galloise et bretonne.

monuments écrits a toujours rendu plus facile leur absorption ou leur destruction.

Enfin, nous ne nous étendrons pas ici sur les langues *pélasgiques*, dont nous nous occuperons plus longuement tout à l'heure. Nous dirons seulement que ces langues existent encore aujourd'hui, d'un côté dans le Grec ancien (et ses dialectes), devenu le Grec moderne ou Romaïque, et de l'autre dans les vieux dialectes italiques d'où se sont formés le Latin classique, et les langues et patois novo-latins, parmi lesquels nous citerons seulement le Français, le Provençal, l'Italien, l'Espagnol, le Portugais, et le Valaque. Cela nous permettra de compléter le tableau généalogique ci-contre, que nous avons cru devoir dresser pour faciliter l'intelligence de ce que nous venons de dire.

On doit voir maintenant quelle est la méthode suivie pour la composition de cet ouvrage : faire l'histoire de la langue latine dans l'unité aryaque, c'est-à-dire étudier les mots latins dans leur formation lexiologique et dans leur forme idéologique avec tous les mots analogues des langues sœurs, telle sera notre double division grammaticale et lexicologique. Mais avant d'aborder cette partie essentielle du *Livre des Latinistes*, il nous reste à donner quelques notions spéciales sur les migrations de la tribu des *Aryo-Pélasges*, sur sa subdivision en *Grecs* et *Latins*, sur les idiomes que ces derniers rencontrèrent et firent disparaître dans la péninsule italique et enfin, sur les destinées du Latin depuis son établissement définitif jusqu'à la forme qu'il a revêtue en dernier lieu pour devenir sous le nom de *Novo-Latin* ou *Roman*, la langue parlée aujourd'hui encore, en France, en Italie, dans les îles méditerranéennes occidentales, en Roumanie et dans la péninsule hispanique.

Ce sera là l'objet du chapitre qui va suivre.



[A placer en face de la page 20.]

III

COUP D'ŒIL HISTORIQUE SUR LE LATIN ET SES DIALECTES

Nous l'avons déjà vu, pendant que les Germains poussaient au nord les Celtes vers l'extrémité occidentale de l'Europe, au midi, les *Aryo*-PÉLASGES, partis sans doute de la Bactriane à peu près à la même époque, forçaient les Gallo-Kymris à s'avancer vers les Alpes. Séduits sans doute par la richesse de la vallée du Pô (Eridanus), ces premiers envahisseurs de l'Europe se répandirent dans tout le Nord de l'Italie où l'on retrouve encore aujourd'hui dans les noms géographiques des traces de leur séjour ; mais les Aryo-Pélasges les rejoignirent bientôt, et les refoulant vers les Alpes et au delà, ils s'élancèrent dans la péninsule italique, à peu près inhabitée à cette époque[1], et la peuplèrent d'un bout à l'autre.

Pendant ce temps, une partie de l'invasion pélasgique s'arrêtait dans la péninsule hellénique, entre la mer Noire, le Danube et l'Adriatique, et formait la race que nous appellerons *Gréco-Pélasgique*.

Ici se présente naturellement une importante question qu'il nous faut examiner.

Nous faisons venir, comme on l'a déjà vu, les peuples

[1] Nous faisons allusion ici à l'absence presque totale de monuments de l'*âge de pierre*, dans l'Italie centrale et méridionale.

helléniques et les peuples italiques d'une sous-race commune *aryo-pélasgique;* or, il s'agit de savoir si à un moment donné quelconque de leur existence voyageuse, les Aryo-Pélasges ont parlé une seule langue dérivée de l'aryaque. En d'autres termes, y a-t-il eu une langue commune pélasgique entre l'aryaque et les dialectes helléno-pélasgiques? Nous répondrons hardiment : Oui! et comme l'existence de cette langue commune pélasgique a été contestée par des philologues du plus grand mérite[1], nous croyons nécessaire d'entrer dans quelques explications.

Il est bien entendu d'abord qu'il ne s'agit ici que d'une question purement théorique; car aucune langue pélasgique connue ne peut avoir la prétention d'être l'idiome primitif *aryo-pélasgique* conservé. Cette prétention, même théoriquement, serait absurde; en effet, une langue est un organisme vivant qui s'use sans cesse; lorsque cette langue est parlée par un seul grand peuple, elle vieillit également partout et c'est toujours le même idiome dans un état plus ou moins avancé; mais du moment que ce grand peuple s'est fractionné en plusieurs moins considérables, l'équilibre est rompu, et les maladies du langage prennent un caractère spécial et conforme au *milieu* où chaque fraction de la race s'est fixée. Donc, si d'un côté il est certain, comme nous croyons l'avoir prouvé dans nos notions ethnographiques, qu'il a existé une tribu aryo-pélasgique indépendante des Germains, des Slaves et des Celtes, il est bien certain aussi que cette tribu a eu, à un moment donné quelconque, une langue homogène. Si d'un autre côté, aucun dialecte pélas-

[1] Nous citerons entre autres M. Max Müller qui, dans son savant ouvrage sur la *Science du langage* (traduction française, p. 208), regarde cette question comme tranchée et ne daigne même pas entreprendre de discussion à cet égard. Malgré tout notre respect pour l'illustre professeur d'Oxford, nous n'avons pas cru devoir nous ranger à son opinion.

gique actuellement connu n'a pu être la grande langue commune aryo-pélasgique, il faut bien admettre alors l'existence d'une *langue commune pélasgique*, aujourd'hui perdue, mais dont la science doit reconnaître l'existence *théorique*. Nier la vérité de cette théorie, c'est dire que le fils peut n'avoir pas de père, que l'effet peut exister sans cause, et que quelque chose peut sortir de rien.

Revenons à notre point de départ. La langue commune pélasgique a formé deux grandes classes d'idiomes : les idiomes *helléno-pélasgiques* et les idiomes *italo-pélasgiques;* les premiers, fixés avant les seconds dans leur patrie définitive, plus rapprochée de la Bactriane, point de départ des migrations aryaques, ont conservé certaines choses, telles qu'une accentuation et des formes conjugatives plus parfaites, que les dialectes italiques, dont le pays d'habitation est plus éloigné de l'Arie, ont laissé perdre presque partout, en conservant cependant quelquefois des radicaux plus purs que ceux du grec ; car il est une chose digne de remarque, c'est que la forme initiale des vocables résiste dans certaines langues plus longtemps que les désinences et tout ce qui constitue ce que nous appellerons l'armature extérieure du mot.

A son tour, la langue commune *italo*-pélasgique, qui a certainement existé, comme le prouve l'étude comparative des dialectes qu'elle a formés[1], s'est subdivisée en deux familles secondaires.

Mais avant de parler de cette subdivision de la famille italo-pélasgique, il importe de dire quelques mots d'une nation qui contribua, dans une grande mesure, à peupler et à civiliser la péninsule italique et qui n'appartient pas à la famille indo-européenne.

[1] Citons seulement les désinences des *cas* qui restent les mêmes dans les différents dialectes italiques tant que chacun de ces dialectes n'est pas arrivé à un certain développement indépendant.

A une époque qu'il est impossible de déterminer, même approximativement, une colonie aborda par mer en Italie. Cette colonie appartenait à un peuple de race probablement sémitique[1] ou araméenne qui s'appela depuis *Étrusques* et qui, étendant peu à peu sa domination, fut bientôt maître de tout le centre de la péninsule, d'une mer à l'autre[2].

Cependant, quelque avancés qu'ils fussent alors, les Étrusques ne purent absorber l'élément indo-européen qui occupait avec lui la péninsule ; bien plus, ces grossiers immigrants, profitant des leçons du peuple envahisseur, le subjuguèrent lui-même après une lutte acharnée qui dura deux siècles et firent complétement disparaître sa langue en le forçant d'adopter la leur. Les peuples qui firent ainsi disparaître l'élément étrusco-sémitique s'appelaient les Italiotes ou Italiens, et ce sont eux qui doivent nous arrêter ici le plus longtemps.

Au sud et dans la partie de la péninsule (Apulie, Messapie, Lucanie, Brutium) qui fut appelée depuis la Grande-Grèce, étaient installés à l'époque la plus reculée dans l'histoire les *Japiges*, que l'on connait à peine par quelques inscriptions incomplétement expliquées et que la science a quelque peu négligés jusqu'à ce jour. Ces peuples paraissent cependant avoir conservé une langue plus voisine par ses terminaisons du grec et du sanskrit que les Italiotes du Nord[2], et cela se conçoit aisément : les Japiges, dont le pays monta-

[1] M. Stickel a prouvé (*Das Etruskische*, Leipzig 1858) que la langue *Etrusque était essentiellement sémitique*, et les amis des sciences historiques n'ont pas oublié les éloquentes conférences faites en 1865 à la salle de l'Institut musical, conférences où M. Chavée a développé et agrandi la thèse de M. Stickel.

[2] Tite Live dit positivement des Etrusques (V, 33) : *In utrumque mare vergentes*. — On pourra aussi consulter sur ce sujet une brochure du comte Giancarlo Conestabile (*Degli Etruschi*, Perugia, 1859) où le savant professeur s'exprime ainsi (p. 12) : « La nostra grande nazione.... padrona di luoghi importantissimi sulle acque tosche e sulle adriatische, tali che Telamone, Cosa, Populonia, Luni, Adria... »

gneux était presque de tous côtés entouré par la mer, n'avaient que fort peu de contact avec des voisins; or, on sait que l'isolement est la grande condition de la conservation des langues, témoin les Islandais, les Canadiens, etc. La langue des Japiges[1] se maintint donc pendant fort longtemps beaucoup plus pure[2] que celle de leurs frères du Nord, les Italiotes.

Ceux-ci se divisent en deux grandes peuplades: les *Ombro-Samnites* et les *Latins;* les Ombro-Samnites se subdivisent eux-mêmes en Ombriens, Osques, Volsques, Marses et Sabins; les idiomes de ces trois dernières peuplades sont fort peu connus; on en sait à peine assez pour un classement ethnographique et linguistique, mais il nous serait impossible d'en étudier la conformation philologique. Il n'en est pas de même de l'Ombrien et de l'Osque ou Samnite. Aussi, comme notre but n'est point de suivre les petites races italiques dans leurs mouvements et leurs révolutions politiques, mais bien plutôt dans leur langage, afin de voir dans quelle mesure ce langage est intéressant pour l'étude du latin, nous renverrons le lecteur curieux de connaître l'ethnologie des Italo-Pélasges aux ouvrages spéciaux publiés sur la matière et nous aborderons immédiatement l'étude comparative des vieilles langues *Ombro-Samnites* (c'est le nom générique que nous donnerons à tous ces dialectes), et de l'*ancien latin*, qui a formé le latin classique dont l'étude approfondie fait l'objet de ce livre; nous terminerons ces données historiques par quelques mots sur les langues *romanes* ou *novo-latines*, et nous commencerons enfin dans les chapitres qui suivront nos études linguistiques.

[1] Y a-t-il quelques rapports d'origine entre les *Japiges* de l'Italie et les *Japides* qui habitent en Albanie, de l'autre côté du canal d'Otrante. C'est là une question qu'il serait peut-être intéressant d'élucider.

[2] Ils ont, par exemple, un génitif en AIHI et IHI, correspondant à l'ASYA du skr., et à l'OIO du grec. Quant au changement de ASYA en AIHI (H = S), nous ferons remarquer que ce changement se retrouve en zend : aHura = aSura.

Disons d'abord ce que les langues italiques (*vieux latin* et *ombro-samnite*) ont de commun dans leur comparaison avec le grec.

Elles ignorent les aspirées et l'on ne retrouve chez elles rien d'analogue au TH ni au PH grec (θ et φ) ou sanskrit (थ et फ) : en revanche elles possèdent une aspirante toute spéciale F qui ne ressemble en rien au Φ grec, puisqu'elles transcrivent cette lettre par la lettre composée *ph*. Si la prononciation de l'F latin et du Φ grec avait été tout à fait semblable (comme elle nous le paraît aujourd'hui), les Latins auraient transcrit Φίλιππος par *Filippus* et non par *Philippus*.

Le F ou *digamma* (δίγαμμα) que les dialectes grecs, à part l'éolien, ont en horreur, se retrouve la plupart du temps dans les langues italiques ; il en est de même de la sifflante demi-aspirée initiale S (en grec Σ) que les Grecs remplacent souvent par un esprit rude (῾) et que l'on retrouve presque partout chez les Latins et les Ombro-Samnites.

La forme verbale *moyenne* n'a laissé que peu de traces dans les idiomes italiques ; elle y est remplacée par un passif en *r*.

Le *duel* disparaît comme dans l'éolien, et l'*ablatif*, que les Grecs ont perdu, est conservé ; le *gérondif* et le *supin* sont spéciaux au latin, le grec ne les possède pas ; mais M. Mommsen va, selon nous, trop loin, lorsqu'il dit[1] que ces formes étaient inconnues au sanskrit ; le gérondif n'est qu'un participe futur passif, en *ya* dans le sanskrit, et le supin n'est que la conservation d'une vieille forme de *substantif infinitif*[2] que l'on retrouve à chaque page dans les Védas. Enfin, les langues italiques arrivent, à force de se

[1] *Histoire romaine*, traduite par M. Alexandre. Paris, 1863, t. I. page 17.

[2] Remarquez qu'en général l'infinitif n'est qu'un cas des noms d'action, et que, dans le sanskrit védique, on trouve tous les cas employés comme infinitif.

contracter, à la presque complète absorption des désinences. Elles en viennent à faire disparaître à la fin des mots toutes les voyelles brèves et même une partie des longues ; certaines consonnes ne sont pas plus épargnées et l'ombrien en arrive ainsi à ne plus posséder que des formes tronquées et des radicaux d'une brutalité et d'une sécheresse qui rendent cette langue infiniment inférieure au latin.

Ces deux groupes de langues (latine et ombro-samnite) se distinguent, du reste, nettement entre elles, par des caractères qui leur sont propres et dont nous noterons ici quelques-uns. Ainsi l'infinitif en *um* des Ombro-Samnites (*devaum : prononcer un serment, prendre les dieux* (*devas*) *à témoin*), ne se retrouve nulle part dans le latin, lequel en dehors d'un datif aryaque, devenu son infinitif ordinaire[1], ne possède qu'un véritable infinitif composé du radical et du verbe **TU**, *emplir*, *accomplir*, *achever*, Faire (*Datum*, infinitif sanskrit et aryaque de **DA**, donner).

Autre différence : pendant que les Osques et les Ombriens ont conservé la vieille forme du futur H*er*-EST, analogue au λεγ-ΣΩ des Grecs et au *Kama*-SYA-mi des Sanskrits, les Latins empruntent le leur à la forme optative commune (*legam*) ou à une terminaison en *bo*, prise au verbe **BHU**, *exister*, *être* (*ama-bo*)[2], et donnant au futur la signification de : *Je suis à faire telle chose*. Nous devons rapprocher cette forme de celle du futur roman, *j'ai à faire telle chose*, je *faire-ai*, plus tard, je *ferai* (far-o, har-e), etc.

[1] Nous citerons seulement pour exemple le datif sanskrit *g'ivase* (forme organique aryaque : **g'iwasai**) devenu le latin *vivese*=*vivere*. Ces noms neutres en *as*, comme *rñjas*, *cakshas*, d'où les datifs-infinitifs *rñjase*, *cakshase*, sont très-répandus en sanskrit.

[2] La désinence de l'imparfait *bam*, *ba*, *va*, etc., est aussi un débris de ce verbe auxiliaire que nous retrouvons dans le sanskrit *bhav-â-mi*, et dans l'anglo-saxon *beom*, je suis. Cf. *ich bin* (all.), *to be* (angl.), et voir la racine **BHU**, être.

De plus, pendant que le génitif commun en *as* est conservé par les Ombro-Samnites, le Latin l'aiguise en *is*[1] ou le remplace par le *locativo-datif* en *i*, et il dit alors : Le livre à Pierre, *liber Petri*, au lieu de : Le livre de Pierre (*Petri* est contracté pour *Petroi*) ; il dit encore *rosai* (rosæ) de la rose, et *rosai* (rosæ) à la rose, la même forme de locatif-datif servant ainsi aux deux cas : *génitif* et *datif*.

A Rome, les noms en *us* ont donc la terminaison du génitif en *ei*, devenu *i* par contraction, tandis qu'il se termine en *eis* (pour *as*) chez les Samnites, et en *es* (aussi pour *as*) chez les Ombriens. Les *chuintements* sont très-nombreux en ombro-samnite (P*etchetum*=P*eccatum*), tandis que le latin s'est presque complétement préservé du zétacisme.

Enfin, l'Ombro-Samnite met P, là où le Romain met Q ; Exemple : P*is*=Q*uis*, P*od*=Q*uod*, P*um*=Q*uum*, P*am*=Q*uam*, etc. Nous retrouvons, du reste, cette particularité dans la plupart des langues sœurs indo-européennes ; ainsi, le latin C*oquere* (cuire) est le correspondant du grec Πέπτειν, de l'esclavon P*ekon*, et du sanskrit P*akta* ; le latin Q*uinque* équivaut au grec Πέντε, au sanskrit P*ança*, au lithuanien P*enki*, au kymrique P*ump*, au gothique F*imf*, à l'allemand F*ünf*, à l'anglais F*ive*, etc., tandis que le gaëlique C*oig* rappelle le Q*uinq-ue* latin ; nous ajouterons encore que les dialectes grecs nous montrent Κως à côté de Πως, Κις à côté de Πις, etc. Du reste, malgré ces légères différences et quelques autres que nous aurons encore occasion de citer, en donnant dans les chapitres suivants les éléments succincts de la grammaire latine comparée, les dialectes latins et ombro-samnites présentent entre eux une grande affinité qui explique la facilité de l'absorption de l'om-

[1] Le latin a cependant conservé le génitif en *as* dans la locution *paterfamilias*, *materfamilias*, etc.

brien par le latin; seulement, tandis que dans l'Ombrie, le langage se détériorait sous la pression de mille causes diverses, à Rome et à Florence, soutenu par des travaux littéraires, il se modifiait lentement pour devenir le magnifique idiome qui fait l'objet de nos études.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à dire quelques mots des langues *romanes* ou *novo-latines*. Voyons d'abord leur définition générale : *Les langues romanes sont les divers modes de devenir du latin vulgaire sur les différents sols où il fut porté par la conquête*. Le latin vulgaire ou populaire que les auteurs appellent tantôt *lingua vulgaris*, *rustica*, *seu vernacula* (Cicéron), tantôt *usualis* (Sidoine-Apollinaire), tantôt *lingua quotidiana* (Quintilien), et qui est opposé à la *lingua classica*, *urbana*, le latin vulgaire n'est autre chose que le résultat de la fusion des vieux dialectes latins, modifiés par le milieu où ils se parlaient. A cet élément primitif, les langues romanes, lorsqu'elles parvinrent aux honneurs de la littérature, ajoutèrent une foule de mots artificiellement empruntés au latin classique demeuré plus ou moins intègre chez les clercs et les savants. On vit alors quelque chose d'analogue à ce qui s'était passé à Rome à la fin de la république. Les littérateurs, les poëtes, les grammairiens, tous ceux en un mot, qui avaient besoin pour la clarté et la durée de leurs écrits, de se servir d'une langue sérieusement constituée, s'efforcèrent d'enlever à l'idiome dans lequel ils écrivaient les contractions trop fortes, les déperditions trop considérables, de réparer, en un mot, les désordres que le temps et l'usure avaient amenés dans le langage; à Rome, on chercha à reconstituer les vieilles formes; dans l'Europe novo-latine, on habilla les mots du latin classique à la française, à l'espagnole, à l'italienne, etc. En France, en particulier, où ce mouvement s'accomplit du treizième au seizième siècle, il en résulta la langue de Corneille, de Racine, de la Fontaine

et de Bossuet; de même qu'à Rome ce travail des grammairiens et des glossateurs avait rendu possibles les écrits de Cicéron, de Virgile et de tant d'autres hommes illustres. Il suffit de prendre une page de Joinville ou une comédie de Plaute pour voir quelle fut l'importance de cette rénovation linguistique qui, dans les deux pays, précéda et prépara la rénovation littéraire des grands siècles d'Auguste et de Louis XIV.

Les langues romanes sont donc issues du *sermo vulgaris* qui, à vrai dire, n'était que du provençal, du français, de l'italien, de l'espagnol, sous une forme différente, plus ancienne et plus parfaite que celle qu'ils ont revêtue de nos jours.

Presque tous, pour ne pas dire tous les dialectes parlés aujourd'hui en France, en Italie, en Roumanie et dans la péninsule hispanique appartiennent au groupe novo-latin. Ce n'est pas à dire qu'un certain nombre d'éléments hétérogènes ne se soient pas introduits dans ces idiomes pour former les langues novo-latines actuellement parlées; il est bien certain, par exemple, que le français a gardé des invasions germaniques sept cent cinquante mots germains; mais cela ne l'empêche pas plus d'être une langue novo-latine que les nombreux vocables arabes laissés en Espagne par l'invasion musulmane et les quelques formes slaves empruntées par les Valaques-Roumains à leurs voisins du nord, ne font de l'espagnol une langue sémitique et du roumain une langue slave. Tous ces idiomes sont romans ou novo-latins au même titre que l'italien, le provençal, etc.

On ne s'attend certainement pas à nous voir faire l'histoire particulière de chacune de ces langues; pour plusieurs, cette histoire est déjà faite, et pour les autres, il faudrait des connaissances spéciales et un grand espace qui nous manquent également. Nous nous contenterons donc ici de donner une idée générale des principaux idiomes

novo-latins. Pour plus de clarté, nous les diviserons en trois groupes principaux. Le groupe *franco-provençal*, le groupe *italo-hispanique* et le groupe *valaque* ou *roumain*.

On va voir bientôt que cette classification n'a rien d'arbitraire, et ne repose pas seulement, comme on pourrait le croire, sur une division géographique, mais bien sur des distinctions philologiques.

Disons d'abord que l'hypothèse d'une langue romane originaire et unique, dont toutes les autres seraient issues, n'est plus soutenue aujourd'hui par personne[1]. L'amour-propre national d'une fraction quelconque de l'Europe latine pourrait y trouver quelques avantages, mais la vérité scientifique n'a rien à voir avec cet amour-propre, et l'évidence repousse complétement l'idée d'une langue romane primitive encore existante.

Ce qui distingue profondément le groupe roman *franco-provençal*, c'est la conservation des *désinences casuelles*. En effet, entre le système d'une langue latine à sept ou huit cas et celui des langues modernes novo-latines qui sont toutes *analytiques* et qui ont perdu les désinences casuelles, il existe un système mixte, je veux dire transitoire, système *synthético-analytique* que les langues franco-provençales ont conservé et que nous allons examiner brièvement.

Ces langues ont deux désinences[2], une pour le *cas sujet*, une pour le *cas régime*. La marque du sujet est une *s*, tirée de l'*s* de la deuxième déclinaison latine *dominus*, à laquelle

[1] M. Raynouard avait voulu voir ce roman primitif dans le provençal, mais, sur la fin de sa carrière scientifique, il a reconnu son erreur.

[2] C'est Raynouard qui, le premier, a exhumé les cas du provençal de vieilles grammaires du treizième siècle, mais il a mis sa découverte au service de l'erreur qui a bercé toute sa vie. Après lui, MM. Littré (*Histoire de la langue française*) et Guessard (*Grammaires du treizième siècle*, et à son cours de l'*École des Chartes*) ont rendu aux désinences des vieilles langues d'oïl et d'oc leur véritable importance et leur réelle signification.

toutes les autres se sont réduites, et la marque du régime est l'absence de cette *s*[1]. Les noms féminins à terminaison féminine ne sont pas soumis à cette règle[2]. Au pluriel, pour les noms masculins, elle est renversée ; ainsi, le nominatif (type : *domini*) ne prend pas l'*s*; l'accusatif, au contraire (type : *dominos*) la conserve[3].

Pour les cas autres que le régime et le sujet, ces terminaisons sont remplacées maintenant par des prépositions : *De* ou *de le* (du) ; *à* ou *à le* (au), etc., mais au moyen âge, c'était le pronom qui remplissait cet office; ex. : li baillis *le* Roi = ille bajulus *illius* Regis[4].

Nous avons encore des restes de désinences casuelles dans le pluriel en *aux* des singuliers en *al* (*cheval*, *chevaux*), dans l'*s* de *fils*, *bras*, *appas*, etc., et dans quelques autres exemples qu'il serait trop long de citer.

Le provençal a aussi des désinences casuelles.

Un autre caractère extrêmement intéressant pour l'étude du français, c'est l'*accentuation*.

La prédominance de l'accent existait déjà dans le latin, et c'est elle qui est cause des nombreuses contractions que nous rencontrons dans cet idiome. La syllabe accentuée a trop souvent dévoré ses voisines, ce qui n'empêche pas le latin d'être une langue d'une pureté admirable, composée d'éléments homogènes, et égale, sinon supérieure en beauté, au grec et au sanskrit[5].

[1] Li chevals (caballus), le cheval (caballum) ; li chevels (capillus), le chevel (capillum) ; li fils (filius), le fil (filium) ; li bras (brachius), le brac (brachium), li rois (recs=rex), le roi (regem).

La rose (rosa), la rose (rosam) ; au pluriel : les roses, aux deux cas.

[3] Li cheval (caballi), les chevals (caballos).

[4] Quelques philologues veulent que le bas-latin n'ait connu qu'un cas direct, le nominatif et un cas oblique, l'accusatif, servant pour indiquer tous les rapports des mots entre eux ; si l'on admettait cette opinion, il faudrait dire alors : li baillis *le* Roi = ille bajulus *illum* Regem.

[5] Nous pourrions même citer un assez bon nombre de mots appartenant à

En français, l'accent se déplace souvent du sujet au régime et a donné les désinences casuelles d'un grand nombre de mots et surtout des noms latins en *or*, *ior* et *ator*, aujourd'hui en *eur* et *re* dans le français moderne.

Voici quelques exemples où nous avons marqué d'un accent la syllabe tonique :

Imperátor a donné *emperere*, tandis que *imperatórem* donnait *empereor*, *empereur; donere* répondait à *donátor* tandis que *donatórem* formait *doneor*, *donneur; chantre* sortait de *cántor* et *canteor*, *canteur* (chanteur) de *cantórem; sire* correspondait à *sénior* et *seigneur* à *seniórem*.

On voit par ces deux derniers exemples que nous avons conservé, parfois, les deux formes des cas régime et sujet, mais alors nous les employons dans des acceptions un peu différentes.

La même règle d'accentuation a donné aussi les cas des noms en *as* (*abe=ábbas*, *abé=abbátem*), en *o* (*lerre=látro*, *larron=latrónem*), en *er* (*prestre=présbyter*, *prevere=presbyterum*), en *ans* (*enfe=infans*, *enfant=infántem*), etc.

Les langues italienne et espagnole ont conservé l'accentuation latine.

La règle d'accentuation française a persisté jusqu'à nos jours et tyrannise encore notre langue; c'est par elle que l'on doit expliquer notre étrange manière de transcrire certains noms propres étrangers en les dénaturant au point de les rendre méconnaissables.

Mais si l'accentuation est arrivée jusqu'à nous, il n'en a pas été de même des désinences casuelles. La chute de ces désinences qui semble être, selon l'expression de M. Littré[1],

des patois novo-latins qui sont plus purs et plus rapprochés de l'aryaque que les vocables correspondants de la langue des hymnes védiques, ce premier monument des races indo-européennes.

[1] *Histoire de la Langue Française*. Paris, Didier, t. I, Introduction, p. xxxv

« l'*aboutissement* général des langues romanes » a eu lieu en France vers la fin du quinzième siècle.

En prenant pour base de la classification des langues l'état de conservation dans lequel nous les trouvons, on voit donc que le provençal, et surtout le français, sont bien supérieurs à l'italien et à l'espagnol.

En effet, à aucune époque historique ou plutôt littéraire, nous ne trouvons un dialecte du sous-genre *hispano-italique* possédant des désinences casuelles; il faut donc en conclure, contrairement au préjugé reçu[1], que ces idiomes se sont plus vite séparés du tronc commun latin, et conséquemment qu'ils sont inférieurs aux dialectes du groupe franco-provençal.

Ce n'est pas à dire qu'à un moment donné, l'italien et l'espagnol n'aient connu cette période mixte, intermédiaire entre les langues à désinences casuelles, et les langues purement analytiques; au contraire, nous pouvons affirmer hardiment que les langues italo-hispaniques eurent aussi, à une époque quelconque de leur vie, sinon une déclinaison à deux cas, au moins un reste sensible de désinences casuelles; seulement, ce vieux souvenir s'est perdu plus vite chez elles que chez leurs sœurs de Gaule, et dans les monuments les plus anciens de ces idiomes que nous ayons conservés, nous n'en trouvons plus de traces : en d'autres termes, le groupe italo-hispanique est rigoureusement au rameau franco-provençal ce que le neveu est à l'oncle, ou plutôt, il est à un degré généalogique plus bas dans l'échelle de descendance des langues aryaques.

Donc trois états pour les langues latine et novo-latines : 1° un état *commun latin* (sermo vulgaris); 2° un état

[1] D'après ce préjugé l'italien serait le fils aîné du latin; cette assertion est, comme on le voit ici, aussi fausse que celle qui fait du latin le fils du grec, et du sanskrit, le père de toutes les langues indo-européennes.

demi-synthétique et transitoire propre, en théorie, à tous les idiomes novo-latins, et, en réalité, riche de trésors immenses dans les deux dialectes de la France; 3° enfin, un état *analytique*, *définitif* ou *moderne*, c'est-à-dire français, provençal, italien, espagnol, portugais actuels.

Le *provençal* (langue d'*oc*[1]), expira comme langue littéraire avec la seconde période; le *français* (langue d'*oïl*) eut une littérature avant la fin de cette seconde période; l'*italien*, l'*espagnol* et le *portugais* ne la connurent jamais comme langues écrites, et leur littérature ne commence qu'avec la formation de la troisième période, ou période analytique.

La langue *valaque* ou *roumaine* devant son origine à des circonstances toutes différentes, demande à être traitée dans un paragraphe spécial; un mot d'abord sur l'histoire de cette langue. Au deuxième siècle de notre ère, Trajan, ayant après dix ans de guerre acharnée, soumis la Dacie, pris sa capitale Zarmigéthuse, et forcé, en 105 après J. C., Décébale, roi de ce pays, à se donner la mort, prit possession de la contrée et l'annexa à l'empire romain. Mais la défense énergique et meurtrière des Daces[2], et les grandes migrations qui suivirent la conquête romaine, dépeuplèrent tellement le pays, que Trajan fut obligé d'y envoyer des colonies de toutes les parties de l'empire : « *Trajanus*, dit Eutrope (*Hist.*, VIII, 3), *victa Dacia, ex toto orbe romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas; Dacia enim diuturno bello Decebali viris fuerat exhausta.* »

Pendant les deux siècles qui suivirent Trajan, cette émigration romaine continua, et malgré le retour d'une certaine

[1] Ainsi nommé parceque *oui* s'y disait *oc* (hoc=cela, cela est), tandis qu'en Français on disait *oïl* (hoc illud), *oui*.

[2] Les Daces paraissent être une nation de race slave ou plutôt germanique (Voir plus haut, page 16.)

quantité d'anciens indigènes, l'élément romain domina tellement, que c'est à peine si aujourd'hui on retrouve dans la langue roumaine quelques traces de l'idiome des Daces[1].

Mais ces sujets de Rome, colonisateurs de la Dacie, étaient des vétérans et des hommes de basse classe, tirés de toutes les provinces de l'empire, « *copias ex toto orbe romano collectas,* » dit positivement Eutrope; aussi apportèrent-ils dans leur nouvelle patrie, les uns le latin rustique de l'Espagne, les autres, la langue vulgaire des différentes provinces de l'Italie, d'autres encore, le gallo-latin de la Provence; enfin, de tous ces dialectes romains, fondus en une seule langue nationale est dérivée la langue roumaine, *Roumani Limbele*, qui malgré l'abandon de l'empereur Aurélien en 270, et malgré les invasions des barbares dont aucune n'a épargné la Dacie romaine, est restée, avec un léger élément slave introduit plus tard, une langue véritablement latine, sœur du français, de l'italien, de l'espagnol et du provençal.

Parmi les caractères particuliers à la langue roumaine, nous en citerons un seul, le plus spécial de tous ceux qui la distinguent de ses sœurs; tandis que celles-ci placent toujours leur *article* avant le mot qu'il détermine, le valaque place le sien *après le nom déterminé* et le joint à ce nom de façon à ne former avec lui qu'un seul mot. Ainsi, il dit *limbele* pour *le limbe*, la langue (lingua); *omul* pour *l'omu*, l'homme[2]; *soarele* pour *le soare*, le soleil; *perii* pour *i peru* (lat. pel) les cheveux; *canii* pour *i cane*, les chiens; au

[1] Le catalogue des vieux mots daces conservés dans le roumain a été dressé par Adelung (*Mithridates*, t. II).

[2] « Tous les substantifs et les adjectifs masculins qui sont terminés par une consonne comportent, en principe, un *ŭ* final que l'on fait à peine sentir dans la prononciation et que l'on omet dans l'orthographe. » (*Grammaire de la lanque roumaine*, par V. Mircesco (Paris, Maisonneuve, 1863). Cet *ŭ* se retrouve dans les mots accompagnés de l'article : *Om*=homme, *Om-u-l*=l'homme, etc.

féminin, *muierea* pour *a muiere* (lat. mulier) la femme; *floarea*, pour *a floare*, la fleur, etc.

Nous avons terminé le court aperçu historique sur les langues romanes, que nous voulions soumettre au lecteur, afin de faciliter l'intelligence de nos études philologiques; nous ne dirons rien ici ni du vieux *sarde*, que M. Pietro Martini a retrouvé dernièrement dans de précieux manuscrits qu'il vient de publier[1], ni du *grison* ou *roumanche*, ni des nombreux dialectes ou patois parlés encore aujourd'hui en Italie, en Espagne et en France, à côté des langues littéraires. Il nous suffira de dire ici que ces dialectes ont, au point de vue linguistique, la même valeur et par conséquent les mêmes droits que les idiomes officiels. Ils sont les frères de ces idiomes et doivent être étudiés au même titre et avec autant d'attention. Les langues officielles dont le dictionnaire est souvent beaucoup moins riche que celui des patois[2] n'ont sur leurs sœurs moins heureuses qu'une seule supériorité, celle de la fortune; placées dans des conditions géographiques, politiques ou littéraires meilleures que celles de leurs congénères appelées assez dédaigneusement *patois*, ces langues ont reçu la consécration qui dans ce monde prime toutes les autres, celle du succès. Il appartient au linguiste, sinon de faire justice de préjugés impossibles à détruire, au moins de prouver aux dialectes provinciaux en les étudiant avec zèle, que l'on sait apprécier leur utilité et leur valeur.

Nous allons, dans le livre suivant, donner quelques notions succinctes de grammaire comparée de la langue aryo-

[1] *Pergamene, codici e foglj cartacei d'Arborea*, raccolti ed illustrati da Pietro Martini. Cagliari, Timon, 1863-1865, in-4 massimo.

[2] Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, tandis que la langue française littéraire n'a qu'une expression pour dire les *petits* de tous les animaux, les patois ont la plupart du temps un mot spécial pour chaque espèce.

latine; mais fidèles au principe équitable que nous venons de poser, nous ne négligerons aucune occasion de citer les formes ombriennes, osques, etc., ces vieux patois italiens, dont la comparaison, d'ailleurs, pourra nous être de la plus grande utilité.

LIVRE SECOND

GRAMMAIRE

« La grammaire traditionnelle dicte ses prescriptions comme les décrets d'une volonté aussi impénétrable que décousue : la philologie comparée fait glisser dans ces ténèbres un rayon de bon sens, et, au lieu d'une docilité machinale, elle demande à l'enfant une obéissance raisonnable. »

M. Michel Bréal, *De la Méthode comparative appliquée à l'étude des Langues*, p. 16.

Nous allons dans ce livre faire, le plus brièvement possible, la grammaire aryo-latine. Disons d'abord ce que nous entendons par *grammaire.*

La grammaire n'est autre chose que l'histoire de la constitution intime du mot en dehors de l'étymologie de ce mot, c'est-à-dire qu'un mot peut être mixte ou même étranger quant à la famille à laquelle il appartient, mais que sa constitution intime est toujours conforme au système de langues dont fait partie l'idiome qui se l'est approprié.

En d'autres termes, il n'y a pas de langue mixte quant à la grammaire, c'est-à-dire qu'une langue, tout en étant composée de mots pouvant appartenir à une foule d'idiomes différents, ne peut avoir qu'un seul système grammatical.

La grammaire, et non l'origine des mots, voilà donc la base fondamentale, l'élément le plus essentiel de la classification des langues qui ont produit un système grammatical déterminé; par conséquent, la grammaire est le fondement de la philologie comparée. C'est elle, par exemple, qui a fait classer l'anglais dans la famille des idiomes germaniques, bien que les vocables de cette langue soient en grande majorité d'origine franco-normande.

Nous diviserons ce livre en cinq parties :

Dans la première, nous étudierons les règles de la *phono-*

logie aryo-latine, l'histoire de l'*alphabet*, les lois de *prononciation* latine et les *variations phonétiques* de la langue de Rome.

Dans la seconde, nous nous occuperons des parties primitives du discours, c'est-à-dire de l'*interjection*, du *pronom* et du *verbe*.

Dans la troisième et la quatrième, nous essayerons de faire connaître au lecteur, le plus brièvement possible, la *morphologie* du langage aryo-latin ; c'est-à-dire que nous traiterons de la *dérivation* (suffixes), qui donne naissance au *nom* et aux formes désinentielles de la déclinaison et de la conjugaison, et de la *composition*, ce qui nous donnera occasion de présenter l'histoire des préfixes latins.

Enfin, la cinquième partie de ce second livre sera consacrée au tableau des *variations logiques* du langage et de la *marche des idées* dans les idiomes indo-européens, et conséquemment dans la langue aryo-latine.

Nous commencerons donc par la phonologie.

I

LES SONS ET LES LETTRES

§ 1. PHONOLOGIE.

La *voix* est le produit de l'émission du son à travers le larynx et les fosses nasales. Cette émission est modifiée par les vibrations de la membrane glottale et les mouvements de la langue, pour donner naissance aux articulations de la parole.

Le *mot* est un produit mixte se composant d'une *âme* et d'un *corps*, d'un élément logique et d'un élément phonétique, d'un sens et d'un son.

Ces deux éléments psychologique et physiologique sont indispensables pour la formation d'un mot ; un son dépourvu de sens ou d'idée et une idée privée d'expression phonétique ne sont pas des mots.

L'*âme* du mot, c'est donc la combinaison d'une ou de plusieurs sensations et d'une ou de plusieurs idées.

Le *corps* d'un mot, c'est un ou plusieurs sons vocaux modulés (*voyelles*), accompagnés ou non d'un ou plusieurs bruits articulés (*consonnes*).

Ainsi, d'une part l'idée conçue, de l'autre l'idée exprimée ; d'un côté, la pensée à l'état latent, de l'autre la pensée à l'état formulé.

La syllabe parlée est donc un composé de voyelles et de consonnes.

« La voyelle est un *son* laryngien modulé, soit par le pha-

rynx (gosier) et la bouche : *a*, *i*, *o*, soit par le pharynx et les fosses nasales : *an*, *in*, *on*.

« La consonne est un *bruit* imprimé par la bouche à la colonne d'air expulsée des poumons. Ce bruit ou ce mouvement bruyant est une vibration (R, L), une explosion (P, T, K; B, D, G[1]), un sifflement (F, S, CH, H; V, Z, J), ou une résonnance nasale (M, N, GN)[2]. »

On ne peut mieux définir une chose plus étendue.

Ainsi, la voyelle et la consonne sont deux créations absolument distinctes, et il est ridicule de dire que : *la consonne est une lettre qu'on ne peut prononcer sans le secours des voyelles.* La consonne n'est pas une lettre, puisque la lettre est un signe représentatif, tandis que la consonne est un bruit indépendant de toute démonstration graphique ; lorsque vous prononcez B, C, D, sans rien écrire, vous dites bien une consonne, mais où est la lettre?... De plus, la consonne peut fort bien se prononcer sans le secours des voyelles. J'avoue que pour les explosives (P, T, K; B, D, G), et pour les nasales (M, N, GN), cela est un peu difficile, quoique l'on puisse y arriver avec quelque attention ; mais pour les vibrantes, et surtout pour les sifflantes, rien n'est plus simple, et l'expérience est des plus concluantes ; vous pouvez, avec la plus grande aisance, émettre le bruit de R, L, et de F, S, CH, H; V, Z, J, sans faire entendre le moindre son vocal. Essayez de *siffler* F, CH, Z, S et de *rouler* R, vous y parviendrez sans effort, et vous pourrez garder cette pure consonnance tant que votre souffle ne sera pas épuisé. En poursuivant plus loin cette petite expérimentation, vous sentirez

[1] Prononcez toujours G dur, Ghe, et jamais Jé.

[2] M. Chavée. *Français et Wallon*, Bruxelles, 1857; p. 2. — Nous ne saurions trop recommander cet excellent petit ouvrage où l'on trouve, ainsi que dans *La part des femmes dans l'enseignement de la langue maternelle*, du même auteur, (Paris, Truchy, 1859) les plus hautes conceptions de la philosophie du langage mises à la portée de toutes les intelligences.

mieux encore l'indépendance réciproque de la voyelle et de la consonne. Sifflez F, par exemple (et non *e*F), et gardez quelque temps ce mouvement bruyant, pour bien vous rendre compte de la position de vos organes d'articulation : vos dents supérieures sont placées sur votre lèvre inférieure, et vous laissez le plus petit espace possible entre ces deux organes pour produire le sifflement aigu F ; voulez-vous clore maintenant votre syllabe par un A? Voulez-vous dire FA?... votre position change complétement, et pour moduler votre voyelle A, il vous faut desserrer les dents et les lèvres, et laisser à l'émission vocale le chemin le plus large à travers les organes buccaux. Il en sera de même, quoique dans de moindres proportions, pour dire FE, FI, FO, FU, et de même aussi pour renverser l'expérience et pour prononcer AF, EF, IF, OF, UF ; seulement, dans ce dernier cas, la modulation vocale sera plus brève et le sifflement de consonnance plus long. C'est ce qu'ont parfaitement compris, malgré leur ignorance des lois physiologiques du langage, les grammairiens latins qui ont donné aux lettres les noms qu'elles portent encore aujourd'hui, et c'est pourquoi ils ont placé la voyelle avant la consonne devant les vibrantes, devant la plupart des sifflantes, et devant les nasales ; tandis qu'au contraire, ils ont fait suivre et non précéder les explosives de la voyelle, qui, mal à propos du reste, les accompagne. Ainsi, nous disons P*é*, T*é*, K*a*, B*é*, D*é*, G*é*, et non pas *é*P, *é*T, *a*K, *é*B, *é*D, *é*G ; tandis qu'au contraire, nous épelons *e*R, *e*L, *é*F, *e*S, *a*H, *e*M, *e*N, et non R*e*, L*e*, F*e*, S*e*, H*a*, M*e*, N*e*, parce que, dans le premier cas, pour les explosives, le bruit de consonnance est bref, rapide, *explosif;* tandis que chez les vibrantes, les sifflantes et les nasales, ce même bruit articulé est long, tenu et prolongé.

Il nous faut maintenant examiner les voyelles et les consonnes de l'alphabet *théorique* latin.

Nous mettons à dessein alphabet *théorique*. En effet, il y a une profonde distinction à faire entre l'alphabet naturel et théorique, ou ensemble des éléments phoniques employés par un peuple, et l'alphabet dessiné et pratique, ou ensemble des signes graphiques représentant aux yeux les sons et les bruits de la parole. C'est le second que nous étudierons dans le deuxième paragraphe de ce chapitre, sous le titre d'*Alphabet latin*, et c'est du premier que nous allons présentement nous occuper.

Lors donc que nous dirons alphabet, cela signifiera, dans le présent paragraphe, la gamme d'émission des sons et des bruits dont sont composés les vocables latins; tandis que dans le paragraphe suivant, le même mot exprimera l'ensemble des lettres (*litteratura*), des signes graphiques, au moyen desquels les Latins écrivaient.

Parvenu, dans la langue française, à un degré très-élevé de développement, le système des voyelles aryo-latines offre *vingt* sons divers à l'observateur attentif. Nous y trouvons d'abord *quatre nasales* (an, in, on, un), *deux* voyelles *neutres* (é, eu), et sept paires de voyelles bissexuelles (ā, ă ; ē, ĕ; ī, ĭ ; ō, ŏ; ū, ŭ; u͞o, o͝u ; u͞œ, œ͝u).

L'étude des *sept paires* de voyelles *bissexuelles* suppose l'intelligence préalable de la loi de polarité d'après laquelle sont construits, et les astres, notre terre, par exemple, et les êtres animés, tels que l'homme.

Au pôle positif, qu'il faudrait appeler mâle ou majeur, correspond un son fort, âpre, dur, bref et sec, opposé de tous points au son du pôle négatif, que nous nommerons femelle ou mineur, lequel est faible, mou, doux, long et moelleux[1].

[1] « Que le nom de la femme soit facile à prononcer, doux, clair, agréable, propice ; qu'il se termine par des *voyelles longues*, et ressemble à des paroles de bénédiction. » (*Lois de Manou*, II, 32. Trad. de Loiseleur Deslongchamps. Paris, 1838.)

Si donc l'Ā de *pâle* appartient au pôle mineur, l'Ă de *opale* appartient au pôle contraire, c'est-à-dire au pôle majeur. Sont opposés de la même façon le Ē femelle de *fête* et le Ĕ mâle de *jet*, *filet;* le Ī femelle de *gîte* à l'Ĭ mâle de *pituite;* le Ō femelle de *môle* à l'Ŏ mâle de *robe;* le Ū femelle de *plûre* à l'Ŭ mâle de *tu;* le ŌŪ femelle de *roue* à l'ŎŬ mâle de *roux;* le ŒU femelle de *cœur* au ŒŬ mâle de *seul.*

Maintenant que nous avons étudié la grande loi de polarité des voyelles, il nous faut revenir sur nos pas pour faire l'histoire de leur origine phonologique.

Les seules voyelles primitives de l'alphabet latin, comme de l'alphabet aryaque, sont A, I, U.

La voix pure, le son vocal parfait, la voyelle par excellence, c'est l'A, produit par l'émission libre et franche du fluide sonore à travers le gosier, la bouche et les fosses nasales.

Au point de vue de la gamme des sons, A tient le milieu, tandis que I, légèrement sifflé par la compression de la langue sur le palais, occupe l'extrémité aiguë de cette gamme, et pendant que l'U (prononcez toujours OU), produit d'une légère contraction des lèvres et des joues, se tient sur l'échelon le plus bas et le plus grave de l'échelle phonique.

Mais entre ces points extrêmes se placent les deux premières voyelles secondaires. Essayez de passer de l'A à l'I, dites d'une seule émission de voix AI, et vous entendrez toujours un son intermédiaire qu'il ne vous sera possible d'éviter qu'en émettant successivement et avec un temps d'arrêt le son A, puis le son I. Cette voyelle intermédiaire que la voix rencontre toujours, à mi-chemin de l'A et de l'I, c'est l'E, d'abord l'*é* fermé, plus près de l'A que de l'I, et ensuite l'*è* ouvert (prononcez comme *ais* dans franç*ais*) plus près de l'I aigu que de l'A.

Une autre voyelle secondaire se forme de la même manière, entre l'A et l'U (*ou*). Cette voyelle n'est autre chose

que l'O ; d'abord l'*ô* profond, grave, puis l'*o* plus léger, plus clair, notre *au* actuel français.

Au sujet de ce dernier, remarquez qu'en latin l'assemblage des lettres A + U = *au*, se prononçait toujours, non pas *ô*, comme chez nous, mais *a-ou*, en deux émissions. Ce n'est qu'à une époque relativement moderne que ces deux éléments se sont confondus en un point central *o*, après avoir longtemps résisté ; mais nous avons encore heureusement conservé l'orthographe *au*, qui nous donne l'acte de naissance du son *o* comme les noms réunis du père et de la mère donneraient nécessairement à un enfant les preuves de sa filiation. Il en est de même de *ai* devenu *ê*, que les Latins prononçaient toujours *ai*.

Un mot, maintenant, sur les deux voyelles neutres, dont la première É fermé occupe le centre de l'axe palatal E — I (voir plus bas la figure), et dont la seconde EU (le *ö* avec *umlaut* des Allemands) occupe le milieu de la ligne intermédiaire OEU — Ü.

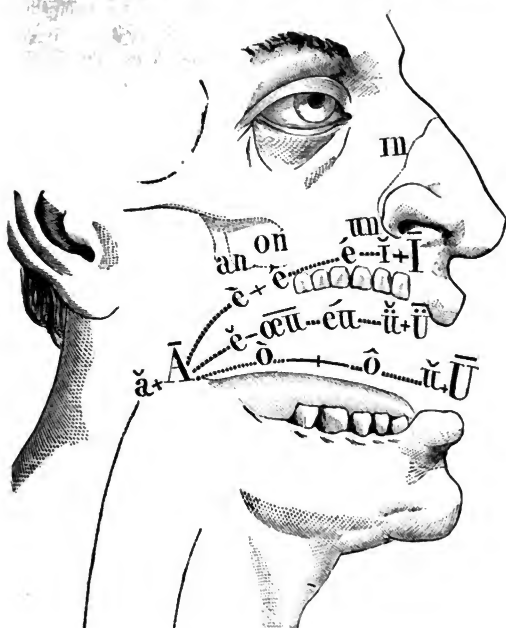
L'É fermé se trouve sur le chemin de l'*ê* à l'*i*, comme l'EU se trouve intermédiaire entre l'OEU et l'Ü.

Les Latins n'avaient pas d'*œu* fermé, cet *œu* que nous prononçons dans *jeu*, *Dieu*, *feu*, *lieu*, etc., mais ils possédaient l'*é* fermé. Quant aux autres paires, l'ancienne latinité ne manquait guère que des sons Ū (ü) et Ŭ (ü), constituant la paire intermédiaire entre OU et I. On verra, au troisième paragraphe de ce chapitre, les lois de prononciation du signe graphique U, que les Latins disaient toujours OU, et jamais comme notre U français (ü).

Nous avons encore à rappeler les quatre voyelles nasales AN (ne dites pas *anne*), IN, ON, UN, nunnation que les Latins représentaient à la fin des mots par un M, les Grecs par un N (voir le troisième paragraphe de ce chapitre sur la *Prononciation latine*), et que les Portugais représentent encore au-

jourd'hui par le signe ~, ancien M sténographique. Nous imiterons ces derniers, et nous dirons comme eux : *an* = *ã*, *in* = *ĩ*, *on* = *õ*, et *un* = *ũ*.

Nous avons rapproché de leurs formes premières et communes les voyelles de la langue maternelle dont il importe de connaître et le mécanisme et la parenté. Nous allons maintenant, dans la figure suivante, les placer à l'endroit



même où les organes buccaux leur donnent naissance ; nous prierons seulement le lecteur de ne pas oublier que quatre

de ces voyelles n'existent pas en latin ; ce sont : *œu*, *ě*, *ŭ* et *eu*, sans parler de *ü* introduit postérieurement par l'υ des Grecs.

Enfin, il nous reste à dire un mot des diphthongues. La diphthongue est, comme son nom l'indique (δὶς = deux + φθόγγος = son), un double son vocal, dont il faut faire sentir l'un et l'autre élément; c'est la réunion de deux voyelles prononcées par une seule émission de voix. Le latin avait conservé beaucoup de diphthongues : *ai* (*saeculum*, pron. *saiculum*), *ei* (*diei*, *fidei*), *oi* (*coelum*, pron. *coilum*), que l'on retrouve aujourd'hui en allemand, *au* (*aurum*, *claudere*), et plus rarement *eu* (*rheuma*, *neuter*).

Les langues novo-latines ont perdu plusieurs de ces diphthongues.

On s'étonnera sans doute que nous n'ayons pas encore parlé des sons Y ou YE, et W ou WE; c'est que ces sons se trouvent tout à l'extrémité de l'échelle vocale, et portent tantôt le nom de demi-voyelles, tantôt celui de demi-consonnes. Elles sont en effet bien liquides, ces consonnes qui viennent se placer d'elles-mêmes, soit dans notre palais entre I et une voyelle moyenne, comme dans *il i Ya*, soit sur nos lèvres entre U et O et une voyelle moyenne quelconque, comme dans *douane*, *tuer*, *huer*, etc. ; aussi, nous aurons la proportion suivante :

I : Ye et Ye : Je :: U : We et W : Ve.

Nous voici donc amenés, par une transition très-simple, à parler des consonnes, et c'est ici, plus que jamais, le lieu de répéter le vieux proverbe : *Non fit saltus in natura !*

Les consonnes aryo-latines se divisent en trois classes : *labiales*, *dentales* et *palatales*, et chaque classe se subdivise elle-même en trois degrés : *explosives*, *sifflantes* et *nasales*; nous ne parlons pas ici d'une quatrième classe spéciale, celle des *linguales* ou *vibrantes*, classe mixte, que nous étudierons après les trois autres.

Nous donnerons à chacune de ces classes de consonnes le nom de la plus parfaite de celles dont elle est composée, et ce sera toujours l'explosive forte formée de l'effort compressif des appareils buccaux sans mélange de sifflement ou de nasalité, comme on en trouve dans les sifflantes et les nasales. Nous aurons donc la classe P, la classe T et la classe K. Les grammairiens hindous ont introduit chez nous l'usage de classer les consonnes en commençant par les palatales; nous préférons de beaucoup le système que nous adoptons dans ce livre. Il nous semble meilleur de passer du simple au compliqué, du facile au difficile; et, au lieu de placer les premières les palatales, qui se forment par un pénible effort compressif au fond du gosier, nous préférons mettre d'abord les labiales, dont la facture est plus simple[1], pour arriver ensuite aux dentales, et passer de là aux palatales; en un mot, nous croyons beaucoup plus naturelle l'échelle P, T, K, que l'échelle K, T, P. Que le lecteur veuille bien prendre la peine de dire seulement K, T, P, puis P, T, K, il sentira de suite le côté ascendant et le côté descendant de la difficulté.

Labiales. — Classe P.

Voici le tableau des consonnes labiales :

Labiales. . . .	Explosives. . .	Fortes . . .	P
			PH
		Faibles. . .	B
			BH
	Sifflantes. . . .	Forte	F
		Faible. . . .	V
		Liquide. . .	W
	Nasale.		M

[1] Tout le monde sait, en effet, que c'est par les labiales P et B (*PaPa*, *BaBa*, *BoBo*) que l'enfant s'essaye à la parole.

Si, comme nous l'avons déjà dit, les consonnes labiales sont les plus faciles à produire, elles sont aussi les plus commodes à étudier, puisque tout le monde peut observer le mouvement des lèvres qui les forment.

Nous n'avons que très-peu d'observations à faire au sujet de cette classe : les quatre explosives labiales sont quelquefois emphatiques, c'est-à-dire se prononcent, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, d'une manière exagérée : P, PH; B, BH[1].

Disons encore que les consonnes de cette classe ont une grande prédilection pour les voyelles U et Û; nous verrons plus tard les racines **PU**, **BHU**, **FU**, **MU**, etc. Cela tient au voisinage des labiales de U, par l'intermédiaire de la sifflante liquide W[2]. A ce sujet, nous ferons encore remarquer que consonnes et voyelles ont toujours une certaine tendance à s'unir à leurs plus proches voisines dans l'échelle des sons et des bruits, plutôt que d'aller faire des mariages plus éloignés. C'est ainsi que nous trouvons, par exemple, le latin VO*mere* (prononcez WO*mere*) pour VA*mere* (du verbe **VAm**, vomir). Cela tient à ce que l'O est plus près du V ou W que le A. Cette même loi explique encore bien des bizarreries de prononciation de certains idiomes. Pourquoi, par exemple, l'Anglais dit-il toujours WO quand il y a WA, *was*, *what*, *want*, *water* prononcés *wos*, *whot*, *wont*, *woter*, etc.? C'est encore parce que le son W (frère de U) est beaucoup plus voisin de O que de A dans l'échelle phonique.

[1] Dans notre partie *lexiologique*, les consonnes emphatiques seront habituellement marquées par un point souscrit.

[2] Remarquez que l'U latin long et accentué persiste toujours dans les langues novo-latines, preuve de sa force de résistance. (Cf. Dietz. *Gramm. der romanisch. Sprach.*, I, 152).

DENTALES. — Classe T.

Les dentales se divisent en deux classes : les dentales proprement dites, et les cérébro-dentales, qui ne sont autre chose que l'articulation emphatique des dentales ordinaires.

Dentales. . .	Explosives. . .	Fortes . . .	T
			TH
		Faibles. . .	D
			DH
	Sifflantes. . . .	Forte. . . .	S
		Faible . . .	Z
	Nasale.		N

Nous ne ferons pas ici un tableau distinct des *cérébro*-dentales ; nous y sommes d'autant moins engagé, que les langues latine et novo-latines ne possèdent pas ces consonnes qui sont particulières au sanskrit.

PALATALES. — Classe K.

Cette classe présente deux ordres distincts : celui des palatales *ordinaires* et celui des palatales *chuchotantes ;* nous distinguerons les secondes des premières en ajoutant aux lettres représentant des palatales pures le signe *minute* (′).

Palatales . . .	Explosives. . .	Fortes . . .	K
			KH
		Faibles. . .	G
			GH
	Sifflantes. . . .	Représentées seulement en allemand.	
	Nasale.		Ñ

Les renforcements KH et GH, ainsi que la naso-palatale Ñ, n'existent pas dans les langues italiques. Le C, représentant

du K, et le G y sont souvent confondus à l'origine, au moins dans l'écriture ; ainsi, on trouve dans les inscriptions *Caius* et *Gaius*, etc. (Voir plus loin, p. 60.)

Palatales chuchotantes...	Explosives...	Fortes...	K'
			K'H
		Faibles...	G'
			G'H
	Sifflantes....	Forte....	Ç
		Faible...	J
		Liquide..	Y
	Nasale..............		N'

A part la liquide Y, le latin n'a aucune de ces consonnes; mais, en revanche, quelques-unes d'entre elles jouent un grand rôle dans la phonologie des langues novo-latines. Ainsi, K' (= tch) et G' (= dj) se retrouvent, en italien, dans des mots tels que *cicerone* (tchitcherone), *cicisbea* (tchitchisbea), *gente* (djente), et *gigante* (djigante); Ç (= ch) et J, apparaissent dans les vocables français, tels que *chapeau*, *cheval*, *jeune*, *joli*, etc.

Ajoutons que le K et le G, à cause de leur vigueur explosive, sont les deux consonnes qui ont contribué le plus souvent à conserver l'A radical primitif. Nous citerons en latin AG*ere* et ANG*ere*.

Il nous reste à parler des linguales ou vibrantes R et L. Ces consonnes, qui se rapprochent plus des dentales et des palatales que des labiales, puisqu'elles sont, comme les premières, issues de la bouche interne, n'appartiennent cependant, ni à la classe T, ni à la classe K; car T et K ne sont que de simples explosions linguales, tandis que R et L sont des vibrantes prolongées.

Bien que les linguistes connaissent trois R, nous ne nous occuperons, dans cet ouvrage, que du R ordinaire et du R at-

ténué que les Aryo-Sanskrits accompagnaient d'un *i* ou d'un *e* faible, et que les orientalistes modernes ont cru devoir transcrire R*i*. C'est là, selon nous, une erreur contre laquelle nous protesterons en écrivant tout simplement cette demi-voyelle avec un point souscrit Ṛ, toutes les fois que nous le rencontrerons dans un radical primitif. R, la vibrante vocale, devient, par le renforcement AR ou RA, parfois IR ou RI, UR ou RU.

L'L n'est pas une consonne primitive; c'est seulement un affaiblissement de l'R, dont les tremblotements se changent en mouvements ondulatoires. Ce qui prouve bien que l'L n'est pas primitif, c'est que les grammairiens indo-sanskrits, qui multipliaient à plaisir les racines, en confondant avec elles de simples radicaux, n'en ont pu trouver qu'un seul sur les quelques milliers qu'ils ont recueillis, où l'L fut partie constitutive. Ce verbe-radical est *KḶP*, travailler. (Voir la racine **KṚ**, *faire*, à notre partie lexiologique.)

En latin, la parenté de l'R et de l'L est toujours restée sensible. Ainsi, certaines terminaisons adjectives sont indifféremment en *a*R*is* et en *a*L*is;* le choix dépend alors de l'euphonie : on emploie *a*R*is*, quand dans le corps du mot il y a un L : vuLg-aRis, ocuL-aRis; — et on met *a*L*is* lorsqu'il se rencontre un R dans le thème: auguR-aLis, moRt-aLis.

§ 2. ALPHABET LATIN.

Nous venons de nous occuper de l'alphabet *naturel*, nous devons maintenant dire un mot de l'alphabet *graphique* latin.

Le mot *alphabet* (ἀλφάβητος) est un vocable de date moderne formé par l'union des noms qui désignent les premiers signes des alphabets européens, *alpha* + *bêta*.

Chez les Grecs, le son exprimé par une lettre se rendait par στοιχεῖα, tandis que la lettre elle-même s'appelait γράμμα; en latin, le son se disait *elementa*, et le signe de ce son *littera*, lettre.

L'alphabet gréco-latin, devenu européen, est d'origine sémitique; les Grecs appelaient les signes dont il se compose φοινικικά ou φοινικήϊα γράμματα, ou encore Καδμήϊα γράμματα, du nom de Cadmus, qui passait pour les avoir apportés.

Les savants Ewald et Gesenius[1] ont péremptoirement démontré que les seize ou dix-huit lettres primitives de l'alphabet gréco-latin, ne sont autre chose que des signes hiéroglyphiques dénaturés. Ces hiéroglyphes sont, comme nous venons de le dire, d'origine sémitique, et il faudrait bien se garder de tirer de là quelque conséquence de fusion entre les races. Nous protestons ici contre une pareille affirmation, que démentent, du reste, les faits philologiques et l'histoire des langues[2]. Quoi qu'il en soit, les Grecs furent les premiers qui empruntèrent aux Phéniciens leurs signes idéographiques, qui représentaient primitivement, comme nous venons de le dire, non des sons, mais des objets extérieurs, des actions, des idées. « Ainsi, dit M. Chavée[3], en parlant de ces hiéroglyphes, la tête de bœuf 𐤀, 𐤀, A (*Aleph*, Gr. Αλφα, signifie *bœuf*), rappelait le chef du troupeau, et métaphoriquement les idées de prééminence, de commencement, de direction. La maison ou demeure 𐤁, B (*Beit*, Gr. Βητα, signifie *maison*), reproduisait l'idée d'habitation, de séjour. La porte de tente Δ, D (*Dalet*, Gr. Δελτα, signifie

[1] Consultez surtout : ***Kritische Grammatik*** et ***Geschichte des Volkes Israel***, 1854, par Ewald; ***Geschichte der hebr. Spr.*** ainsi que le ***Thesaurus linguae hebraeae et chaldaeae***, par Gesenius.

[2] Voir en particulier sur la séparation radicale des idiomes sémitiques et des idiomes indo-européens, les ***Langues et les Races***, par M. Chavée et l'***Histoire des langues sémitiques***, par M. Renan, 2e édit. 1858, p. 454 et suiv.

[3] ***Lexiologie indo-europ.***, p. 16.

porte), redisait l'entrée. Le crochet ו, Υ, V (*Vau* = *crochet*); l'œil O (*Oïn* = *œil*); le fouet, ל, Λ, L (*Lamed* = *fouet*); les flots de la mer, מ, M, M (*Mein* = *ondes*); la dent ש, ש, Σ (*Sin* = *dent*), etc., avaient aussi leur valeur idéale symbolique. Vous avez encore un exemple de cette écriture toute idéographique chez les Chinois, dont les clefs ou lettres rappellent directement, non des voyelles et des consonnes, mais bien des choses et des faits. »

Lorsqu'on eut oublié l'idée attachée à chaque signe, on ne lui fit plus représenter que le son initial de l'objet qu'il représentait. « Alors[1], *Aleph*, le bœuf, figura le son A; *Lamed*, le fouet, peignit le son L*a; Beit*, la maison, traça le son B*e; Dalet*, la porte, rappela le son D*a;* et cet alphabet tout syllabique écrivit les noms B*e*D*a*L*a*, B*e*D*o*L*e*, B*i*D*e*L, par les trois signes, lettres ou caractères *Beit* + *Dalet* + *Lamed*, tracés de droite à gauche. Vous le voyez, l'art n'est pas bien grand dans ce passage de l'écriture symbolique à l'écriture phonétique, et ce n'est là qu'une trouvaille d'enfant. »

L'alphabet latin, qui est évidemment de même origine que l'alphabet grec, se rapproche plus de l'alphabet dit cadméen ou archaïque que de l'alphabet plus moderne dit *Ionien*, et « dont l'emploi fut consacré, en Attique, pour les actes officiels, depuis l'an 403 avant notre ère, sous l'archontat d'un certain Euclide[2]. »

L'alphabet cadméen est, comme on le sait, celui dans lequel écrivaient les Grecs Doriens-Éoliens, et c'est celui avec lequel la langue latine a le plus de conformité. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les Éoliens seuls, parmi les Grecs, ont conservé comme lettre le digamma F, signe d'aspiration douce, que nous retrouvons en latin sous la forme de l'F.

Outre cette parenté de l'alphabet latin avec l'alphabet

[1] *Lexiolog. indo-eur.*, p. 16.
[2] *Grammaire comparée*, par M. Egger. 6e édit., p. 11.

grec, le premier a emprunté directement au second certaines lettres, telles que X (=Ks, Cs, etc.), Y (=Υ= ü) et Z (=Ζ=Dse), dont les deux dernières ne se trouvent que dans des transcriptions.

Ces signes graphiques phéniciens arrivèrent chez les Grecs avec leurs noms nationaux, et les Grecs conservèrent ces noms sans les comprendre, tandis que les Latins, plus intelligents ou plus avancés en civilisation lorsqu'ils les reçurent, rejetèrent ces noms étrangers, dont la forme baroque choquait leur délicatesse auditive, et donnèrent tout simplement pour nom à ces signes le son qu'ils leur semblaient rendre. Les voyelles devinrent donc A, E, I, O, U. Quant aux consonnes, elles prirent pour signe de dénomination leur son articulé accompagné d'une voyelle. C'était là, comme on peut le voir, un grand progrès sur le système grec. Malheureusement, les grammairiens latins auteurs de cette réforme ne la poussèrent pas jusqu'au bout, et au lieu de prendre une voyelle telle que A, ou, ce qui aurait beaucoup mieux valu, E muet ou sourd, et de placer régulièrement cette voyelle avant ou après les consonnes pour en former des séries uniformes, telles que : A*b*, A*c*, A*d*, A*f*; — B*a*, C*a*, D*a*, F*a*; — E*b*, E*c*, E*d*, E*f*; — ou enfin B*e*, C*e*, D*e*, F*e*; ils ont laissé dans leur choix un vague désordonné qui, plaçant une voyelle quelconque indifféremment[1] avant ou après l'articulation, nous a donné le bizarre alphabet encore en usage aujourd'hui : B*é*, C*é*, D*é*, *e*F, G*é*, K*a*, *e*L*le*, *e*M*me*, *e*N*ne*, P*é*, Q*u*, *e*R*re*, *e*S*se*, T*é*, V*é*, *i*X, Z*ed*.

Cet alphabet se compose, en latin, de vingt-cinq lettres, six voyelles et dix-neuf consonnes.

Nous ne reproduirons pas ici ces lettres dans l'ordre ou plutôt le désordre que la routine grammaticale leur a imposé;

[1] Voir cependant ce que nous disons plus haut (page 45) des raisons qui ont pu déterminer la place de la voyelle, avant ou après la consonne.

mais nous les placerons d'après un système alphabétique qui permettra, au premier abord, de saisir la valeur de chaque lettre et sa position dans l'échelle phonologique des sons.

Parlons d'abord des signes-voyelles :

			A		
	I	E		O	U
ae	oe			au	eu

Au sommet de la colonne du milieu s'élève l'A, la voyelle parfaite, formée par la complète émission de la voix. Un peu plus bas, l'E et l'O, les voyelles secondaires, placées chacune du côté où leur son se dirige pour s'affaiblir, l'E à gauche en I, la voyelle aiguë palatale, la note la plus élevée de la gamme des sons, l'O à droite en U, la voyelle grave labiale, le son le plus sourd et le plus bas de l'échelle phonique.

Enfin, sous chacune de ces deux voyelles I et U, nous plaçons les voyelles composées *ae* et *oe*, *au* et *eu*, produit de leur union avec les voyelles mères E et U. L'Y (*i* grec), qui ne figure pas dans notre tableau, est la sixième des voyelles latines dans les grammaires classiques. Cette voyelle représente dans les mots transcrits du grec (*thymus*, *zephyrus*), etc., le son *ü* de l'υ.

Les lettres-consonnes latines sont au nombre de 19. Les voici, dans leur ordre naturel :

Explosives. . .	P	T	K, Ç, Q
	B	D	G
Sifflantes. . . .	F	S	H
	V	Z	I = Y devant une voyelle.
Nasales.	M	N	
Mixte.			X
Linguales.		R	L

La première de ces colonnes est occupée par les labiales P, B, F, V, M ; la seconde par les dentales T, D, S, Z, N ; et la troisième par les palatales : K, remplacé ordinairement en latin par C ou Q[1] (*coppa* des Sémites), G, H, et X. Nous avons placé le I entre la colonne des dentales et celles des palatales, parce qu'il tient également de ces deux classes de consonnes ; il en est de même de l'R et de l'L que nous avons placés de manière à indiquer leur indifférence ; nous avons, à dessein, omis le Ñ palatale qui n'existe pas en latin.

Le consonantisme de l'ombro-samnite correspond en général à celui du latin ; mais la vieille écriture ombrienne ne sait pas distinguer G de C (*Gaius* = *Caius*), D de T. Il ne faut cependant pas douter que la langue primitive n'ait possédé le G et le D aussi bien que le C et le T distincts ; seulement l'écriture n'était pas précise, et elle ne l'est devenue que dans des monuments beaucoup plus modernes, où l'on trouve les lettres employées toujours dans des conditions toutes spéciales.

§ 3. LA PRONONCIATION.

Le latin est une langue essentiellement musicale, ce qui peut paraître un paradoxe d'après la manière dont on le prononce en français. Mais cette prononciation est complétement erronée. Les grammairiens latins nous ont laissé dans leurs écrits les règles qui déterminent la valeur qu'avaient chez eux les lettres d'après leurs différentes positions. Ces règles peuvent se résumer ainsi :

1° Toutes les lettres se prononçant en latin indépendamment de leur position, la voyelle mixte AU sonne AOU et non

[1] Sauf quelques exceptions archaïques, on met ordinairement Q devant *u* demi-voyelle (suivi d'une autre voyelle), et C devant les autres lettres : *Cor*, *deCem*, *Cludere*, *Quis*, *Quærere*, etc.

O; il ne faut donc pas confondre, par exemple, *aura* (aoura) avec *ora* (ora). Nous avons une preuve de la prononciation bi-phonique du signe graphique latin AU dans la manière dont les Italiens font sonner encore aujourd'hui les lettres issues d'un AU latin. Écoutez un habitant de Florence dire les mots *povero*, *poco*, *lode*, il fera sonner les syllabes *po* et *lo* d'une manière aussi aiguë qu'il lui sera possible, presque comme un A bref : *paovero*, *paoco*, *laode*. C'est un reste de l'*a* de la diphthongue AU : *pauper*..., *pauc*..., *laud*... Nous devrons donc toujours dire AU = AOU et non O.

2° Il en sera de même des diphthongues AE et OE, que nous imprimons ordinairement *æ* et *œ*, et qui ne sont autre chose que des voyelles mixtes, qui doivent faire entendre distinctement, quoique par une seule émission de voix, la voyelle moyenne (*a* ou *o*) et la voyelle aiguë (*i*) dont elles sont composées. En effet, l'écriture *æ* et *œ* n'est qu'une variante de l'ancienne orthographe *ai* et *oi*; mais, si la forme a changé, la prononciation est restée la même. Les Latins écrivaient indifféremment *ros*ai et *ros*æ, Cai*sar* et Cæ*sar*, *lun*ai et *lun*æ, *coiperit* et *cœperit*, *coilum* et *cœlum*, mais ils prononçaient toujours *ros*ai, Cai*sar*, *lun*ai, *coiperit* et *coilum*. L'habitude routinière des Français a le grand inconvénient de confondre des cas tout différents d'un même mot ou même des mots qui n'ont ensemble aucun rapport : ainsi, comment distinguer *domin*ai de *domine*, *ir*ai de *ire*, ai*quus* de e*quus*, etc., si l'on prononce *ai* ou *æ* comme nous le faisons maintenant *ê*. Pour nous, nous suivrons le système du plus grand nombre des savants allemands, et nous écrirons toujours dans cet ouvrage *ae* et *oe* au lieu de *œ* et de *æ*. La séparation de ces lettres, *a* et *e*, *o* et *e*, rappellera sans cesse au lecteur qu'il a affaire à des diphthongues et non à de simples lettres.

3° L'U latin équivant à l'*u* des Italiens que nous pronon-

çons *ou*. N'aurions-nous pas à ce sujet le témoignage des Latins eux-mêmes que celui des Grecs nous suffirait ; en effet, ceux-ci, dont l'Υ (υ) n'a que le son attenué de l'*ü* allemand et de notre français *u*, transcrivaient l'*u* latin par ου et ils disaient *Jesus* = Ἰησοῦς et non pas Ἰησυς.

Quant à l'Y (*i* grec) latin, c'est une importation relativement très-moderne usitée seulement dans les mots transcrits du grec.

4° La lettre V représentait en latin deux sons. Lorsqu'elle était suivie d'une consonne, elle figurait la voyelle U : pVrVs = pUrUs (pourous). Lorsque, au contraire, elle était suivie d'une voyelle la lettre V était alors une demi-consonne qui se prononçait comme notre W français ou plutôt comme le *w* anglais, par une articulation molle se rapprochant autant que possible du son vocal U, précédé d'une sorte de digamma, F[1]. Mais jamais le V n'avait la valeur que nous lui avons exclusivement attribué dans le français moderne. Ainsi dIVVs se prononçait *diwous* et non pas *divüs*.

5° La sifflante V du français n'avait donc pas de correspondant en latin. Du reste, ce V n'est qu'un adoucissement de la sifflante aspirée F qui, comme nous l'avons déjà dit (page 26) ne se prononçait pas comme PH (φ grec). Nous en avons la preuve dans Cicéron, qui se moque d'un Grec qui ne pouvait parvenir à prononcer F*ontanius*. De plus, l'F latin peut se redoubler : F*e*F*elli*, et, dans le système indo-européen, jamais les aspirées ne se redoublent ; l'F latin peut subsister à côté d'une nasale : *co*NF*ero*, ce qui n'existe pas ailleurs pour les vraies aspirées. PH est donc une explosive aspirée (suivie d'une aspiration ou d'un H), tandis que F n'est qu'une sifflante aspirée. Du reste c'est là une nuance

[1] L'empereur Claude, pénétré des inconvénients résultant du double emploi de ce signe graphique V, voulut essayer de faire représenter à ses sujets le son F (W) par un digamma renversé Ⅎ, mais sa tentative ne réussit pas.

très-délicate, difficile à saisir et que nous ne rappelons que pour mémoire.

6° Nous venons de voir que le signe V était voyelle devant les consonnes et demi-consonne devant les voyelles. C'est absolument la même règle qui régit le signe graphique I. La chuintante faible J (*je*, *jeu*, *jeune*) est le résultat d'une création, ou plutôt d'une altération relativement très-moderne, et le I demi-consonne du latin (devant une voyelle) représentant la sifflante palatale liquide Y*a*[1], doit toujours se prononcer I et non J. Nous dirons donc I*uvenis* au lieu de J*uvenis*, I*anus* au lieu de J*anus*, I*acere* au lieu de J*acere*. Au point de vue graphique, la parenté du *j* avec l'*i* est très-sensible chez les Latins; ils représentent l'I consonne par deux I, le second plus grand que l'autre *eIIus*, ou encore plus simplement *eIus*. On trouve dans les auteurs latins un certain nombre d'exemples analogues[2].

7° Mais nous ne dirons pas I*acere* en adoucissant le *c* en *s*; C, K, Q n'expriment en latin qu'un seul son, le son K[3]. Dans les plus anciens monuments on trouve ces lettres employées indifféremment les unes pour les autres : K*alendae* et C*alendae*, K*arthago* et C*arthago*, CoQ*ui* et CoC*i*, Q*ura* et C*ura*, etc. L'affaiblissement de C en S devant *e* et *i* est une faute déplorable qui dénature complétement l'organisme du mot et tendrait à rendre la recherche des racines impossible; aussi supplions-nous le lecteur de toujours lire I*a*K*ere* et

[1] Les deux éléments phonétiques représentés par I et la double fonction qui les crée se succèdent dans notre *il y a* = *il i-y a*.

[2] Tandis que les Allemands écrivent *Iam*, *Iupiter*, *Iuvare*, etc., à la manière des Romains, nous écrivons et nous imprimons *Jam*, *Jupiter*, *Juvare*.

[3] « K et Q superante numero litterarum inseri doctorum plerique contendunt scilicet quod C littera harum officium possit implere. . non nihil tamen interest utra earum prior sit, C seu Q sive K, quarum utramque exprimi faucibus, alteram distento, alteram producto rictu manifestum est. » (Marii Victorini *Ars Grammatica*, I, vi, p. 41, *in* Scriptores latini rei metricae, édit. Gaisford, 1837.)

non *JaSere*. Outre l'avantage immense de faciliter ainsi ses recherches linguistiques, il évitera de détestables calembourgs tels que ceux-ci : *Cinis* (cendre), confondu avec S*inis* (tu permets), — *Cervus* (cerf), avec S*ervus* (esclave), — *Citus* (prompt), avec S*itus* (posé); en prononçant à la romaine : K*inis*, K*ervus*, K*itus*, toute équivoque disparaît. Et puis, n'est-ce donc rien pour un bon esprit que de se rendre à l'évidence et à la verité, et de parler latin comme le parlaient les Latins eux-mêmes?

8° De même que *c*, *q*, *k*, ne s'affaiblissent jamais en *ç* ou *s*, G ne devient jamais J; lisez donc *le*G*i*, G*estio* (leGHi, GHestio), avec une palatale franche et non pas *le*J*i*, J*estio*, avec une sifflante palatale faible.

9° T reste toujours la dentale explosive forte, et ne devient jamais la sifflante dentale forte S, de même que celle-ci ne s'affaiblit jamais en sifflante dentale faible Z. Lisez donc *ora*T*io* et non *ora*S*io* et ne changez jamais *Cae*S*ar* en *Cae*Z*ar*.

Du reste, la lettre Z n'est qu'une importation du grec dont elle représente le Z (Ζῆτα), et sa véritable prononciation est par conséquent *tse* ou *dse* et non pas *ze*. Dites donc *Zephirus* = DS*ephirous* et non *Zephirus*.

10° La lettre X a été aussi empruntée par les Latins aux Grecs dont elle représente le Ξ. Les vieux Latins écrivaient *regs* et *pags* ce que leurs descendants ont transcrit depuis *rex* et *pax*.

11° Il ne nous reste plus à parler que des nasales M et N. La naso-labiale M forme en latin les noms neutres, les accusatifs singuliers, les génitifs pluriels, etc., tandis qu'en grec le même office est rempli par la naso-dentale N. Mais ces lettres, qui gardaient toute leur force au commencement des mots, prenaient dans les terminaisons, un son nasal qui s'exprimerait fort exactement par le signe de nasalisation portugais ~. Quintilien dit positivement en parlant des mots

terminés par une M : « ..... pleraque nos illa (vocabula) quasi *mugiente*, littera cludimus M, qua nullum græce verbum cadit. » (*Inst. Orat.*, lib. XII, 10, 31. Édit. Lemaire, p. 534, 535.) Ailleurs il dit encore, à propos d'une phrase de Caton le Censeur : « Et illa Censorii Catonis, *Diee hanc* æque M littera in E mollita : quæ in veteribus libris reperta mutare imperiti solent, et dum librariorum insectari volunt inscientiam, suam confitentur. Atqui eadem illa littera, quoties ultima est, et vocalem verbi sequentis ita contingit, ut in eam transire possit, *etiamsi scribitur*, *parum exprimitur*, ut « *Multum ille*, » et, « *Quantum erat;* » adeo ut pæne cujusdam novæ litteræ sonum reddat; neque enim eximitur, sed obscuratur... » (*Inst. Orat.*, lib. IX, 3, 39, 40. Éd. Lemaire, p. 470, 471.) Verrius Flaccus veut que l'on remplace cet M final qui, au dire de Quintilien, « *cujusdam novæ litteræ sonum reddat*, » par un demi M, Ꟈ. De son côté, Priscien écrit : « M *obscurum in extremitate dictionum sonat.* » Dans les inscriptions[1] on trouve quelquefois à la fin des mots *om* pour *um* : mortu*om* = mort*uum*; et *om* exprime un son beaucoup plus sourd que *um*. Dans les chants des Arvales[2] trouvés à Rome en 1777, nous lisons à l'accusatif singulier *lue* et *rue* au lieu de *luem*, la peste, et de *ruem* (ruinam)[3], la ruine; ce qui prouve que l'M finale était prononcée bien fortement dans

[1] Je citerai notamment celles de Pompeï d'où est tiré l'exemple de *mortuom* que je donne ici.

[2] Ces chants ont été publiés entre autres par M. Egger, dans les *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ* (Paris, 1843), p. 68 et seq.

[3] On trouve dans le chant des Arvales les lettres suivantes : *Neveluerue marmar sins incurrere in pleores.* M. O. Müller (*Præf. ad Festum*, page 34, note 5), coupe ainsi le premier mot : *ne veluerem*, faisant de *ve* un préfixe analogue à celui que l'on trouve dans *ve*-Jovis, *ve*-Dius, etc. — M. Lanzi traduit : *Neve luerhem* (*luem*). — M. Hermann : *neve luem*, — M. Grotefend : *neu luem*, — M. Klausen : *neve luem*. On voit donc que, à part M. Lanzi, qui en fait du reste bon marché, tous ces savants considèrent la syllabe *rue* comme complétement nulle; pour nous qui adoptons, quant à *ve*, l'explication de M. O. Müller, nous croyons voir dans *lue* et *rue* des accusatifs singuliers pour *luē* et *ruē*, et nous livrons à

le nez, puisqu'on ne sentait pas même la nécessité de l'écrire. Dans des documents beaucoup plus modernes, dans Plaute et Térence par exemple, nous trouvons assez souvent l'M finale élidée devant une voyelle : *bon' est* pour *bonum est;* et c'est par cette élision de l'M que se sont formés les verbes *animadverto* (= *animum* + *adverto*) et *veneo* (= *venum* + *eo*); *pessundare* vient de *pessum* + *dare*, et a pris seulement en composition sa véritable transcription sourde *pesson* (*pessō*) au lieu de *pessum* (*pessomme*).

La prosodie vient d'ailleurs nous donner une preuve irrécusable de la prononciation sourde du latin. Si l'M se prononçait *emme* comme en français, pourquoi l'éliderait-on devant une voyelle? Rien n'est plus facile que de prononcer à la manière française le fameux vers :

> Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.
> *Monstromme horrendomme, informe*, etc.
> (Virg. *Æneid.*, III, 658.)

Cela est aussi simple que de dire, par exemple : la pom*me est* tombée ; l'hom*me est* mort ; com*me il* l'aime, etc. Mais si l'M au lieu d'un son plein, n'a plus qu'un son nasal, la difficulté se présente. L'oreille délicate des Latins ne pouvait supporter une suite d'hiatus comme celle qui résultait de la diction de ce vers :

> Monstrō horrendō informe ingens.....
> *Monstron horrendon informe.....*

Aussi évitent-ils ces hiatus par une série d'élisions. Nous autres Français, nous avons le sens auditif moins fin, aussi disons-nous sans scrupule, sinon sans effort : Le chem*in est* bon; le mel*on est* mur ; l'*on ai*me ce que l'*on n'a* pas, etc.

l'appréciation des personnes compétentes cette lecture, qui a l'immense avantage de serrer le texte de beaucoup plus près que toutes les autres. — Cf. Egger, *loco cit.* — Fabretti, *Glossarium italicum*, voc. *luere* et *rues*, etc

La règle générale est donc celle-ci : En latin les voyelles *a*, *i*, *o* suivies d'une M à la fin des mots, prennent le son nasal de ã, ĩ, õ : ros*am* = ros*ã* ; secur*im* = secur*ĩ* ; mortu*om* = mortu*õ*. Quant à l'orthographe mortu*um*, elle est relativement moderne, et nous avons déjà dit que les Latins ne connaissaient pas la voyelle nasale *ũ*. (Voir ci-dessus p. 50.)

Il résulte de tout ce qui précède qu'en France, nous prononçons tellement mal le latin, qu'il serait impossible, même à celui d'entre nous qui le parle le mieux, de se faire comprendre d'un Romain de bonne maison, et que nous ferions fuir Horace, Virgile et Cicéron en leur lisant leurs ouvrages qu'ils prendraient certainement pour le grimoire de quelque sorcier. Sommes-nous du moins les seuls qui pratiquions cette erreur routinière? Ce serait peu flatteur pour notre pays, mais alors nous pourrions aller chercher au delà de nos frontières des maîtres et des exemples. Hélas! l'universalité de l'erreur nous retire jusqu'à cette pitoyable ressource. Chaque pays prononce le latin à sa manière ; le latin de Paris n'est pas celui de Rome, et celui que l'on parle à Berlin, à Leipzig ou à Bonn ne ressemble nullement à celui des professeurs de Londres ou d'Oxford; si bien que, non-seulement les anciens Romains ne nous comprendraient plus, mais qu'il nous serait impossible de nous faire entendre de leurs descendants, les Italiens modernes, non plus que des Allemands, des Anglais ou des Espagnols. Aussi, cette belle langue latine qui a si longtemps servi d'interprète à la pensée des savants européens, et que quelques-uns emploient encore comme moyen de généraliser leurs écrits, est-elle condamnée à ne pouvoir jamais servir de truchement pour les rapports directs des hommes entre eux.

Mais il y a, à la mauvaise prononciation de la langue latine, un inconvénient plus grave encore et dont nous avons déjà dit un mot tout à l'heure, et ce serait une belle et

grande chose que de revenir à l'ancienne prononciation romaine. Avec cette prononciation, le radical apparaît plus pur, les terminaisons moins tronquées, la prosodie se raisonne et les variations phonétiques s'expliquent ; sans elles tout cela tombe dans un chaos inextricable, et la langue latine parlée, si belle et si riche pourtant, devient une sorte de patois vulgaire qui n'a pas même l'avantage de pouvoir servir de moyen de communication entre les hommes[1].

Nous connaissons maintenant les sons et les lettres de la langue latine et la manière dont il faut les prononcer; il nous reste à étudier les lois qui président à leurs *variations phonétiques*.

§ 4. VARIATIONS PHONÉTIQUES.

Les mots latins pouvant avoir leurs éléments modifiés par un *affaiblissement*, par un *renforcement*, par une *permutation* ou par une *suppression* des sons, nous aurons donc quatre sortes de variations phonétiques :

Variations par affaiblissement ;
Variations par renforcement ;
Variations par permutation ;
Variations par suppression.

Nous ajouterons à ces lois de variations les lois d'*assimilation* par lesquelles les syllabes influent les unes sur les autres.

1° VARIATIONS PAR AFFAIBLISSEMENT.

En composition ou en redoublement, les voyelles latines tendent à monter d'une note dans la gamme des sons. Ainsi,

[1] On pourra consulter avec fruit sur la prononciation latine les ouvrages spéciaux dont voici les titres : K. L. Schneider, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache;* 1re section, Berlin 1819-1821. — K. M. Rapp, *Versuch einer Physiologie der Sprache*. — N. Loumyer. *De la prononciation du grec et du latin*. Bruxelles, Voglet. 1840, etc.

A devient E, puis I : *rapere*, *correptus*, *corripere; caput*, *praeceps*, *praecipitis; facere*, *effectus*, *efficere*[1]; etc. Souvent l'E intermédiaire manque dans le dictionnaire, et nous trouvons ainsi *facilis* immédiatement à côté de *difficilis*, *pangere* à côté de *pignus;* mais ce n'est pas là le cas le plus fréquent. Ordinairement, ce sont les radicaux latins en E qui tendent le plus à le remplacer par un I en composition : *legere*, *colligere; regere*, *corrigere; tenus*, *protinus; sedere*, *assidere;* etc.

La même règle existe du reste en grec et en sanskrit, surtout dans les redoublements. Ainsi, nous avons δίδωμι pour δαδαμι (racine **DA**) *donner;* μιμνήσκω pour μαμνασκω (rac. **MNA**) *se souvenir;* etc.; — et, en sanskrit : *tI-shthâmi* pour *tA-shthâmi* (rac. **STA**) *se tenir; pI-bâmi* pour *pA-bâmi* (de la racine **PA**, *boire*); dans ce dernier mot nous avons un double affaiblissement, celui de la voyelle d'abord, puis celui de l'explosive forte en explosive faible, P en B.

L'affaiblissement dans les mots redoublés est aussi très-fréquent en latin; nous citerons seulement *sistere* de *stare; bibere* de la racine **PA** (affaiblissement de la consonne); *gignere* de la racine **GAN**; etc.

L'A se change quelquefois aussi, mais moins souvent, en U. Ainsi, *taberna* forme *contubernium*, *saltare* devient *insultare*, *calcare* donne *inculcare*, etc. Avant d'arriver à l'U, l'A a dû nécessairement passer par l'O, seulement presque toutes les formes transitoires en O ont péri en latin; parmi celles qui ont survécu nous ne connaissons guère que *ollus*, qui a donné *ulterior* et *ultimus*. Mais l'U tend encore à monter et à se changer en Ü (notre *u* français) puis en I ; aussi trouve-t-on *optumus* et *optimus*, *decumus* et *decimus*, *septumus* et *se-*

[1] A propos des variations du verbe *facere*, nous ferons remarquer qu'en composition ce verbe est tantôt sous la forme *facere* (ludi-facere), tantôt sous la forme *ficere* (ef-ficere), tantôt enfin sous la forme *ficare* (ludi-ficare.)

ptimus, *volumus* et *volimus*, *monumentum* et *monimentum*, etc. En général, la forme en U est plus ancienne, ce qui est bien naturel, puisque l'échelle des sons donne U, puis Ü, puis I. On a du reste, la preuve que Cicéron et César prononçaient déjà I, mais l'Ü a si bien persisté que Claude inventa un signe ⊦ pour l'exprimer. L'italien a gardé l'I dans presque tous les mots où le latin avait une tendance à le prendre : *prossimo* = *proxumus*; *ottimo* = *optumus* ou *optimus*, etc. Cependant nous trouvons *monumento* absolument semblable à *monumentum*[1].

En grec, cette propension à changer l'U en I, phénomène auquel on a donné le nom de *Itacisme*, prend des proportions considérables. Déjà, dans le grec ancien, on trouve 'Υδωρ pour ὑδωρ (U contracté pour **wa**, répandre, couler), etc., et enfin, dans le grec moderne, l'υ (*upsilon* = ü) de même que l'η (*êta*) se prononce I, comme l'ι (*iota*). Nous n'avons pas à nous appesantir ici sur les défauts de la prononciation du grec moderne; il nous suffira de dire qu'elle est déplorable au point de vue de la philologie comme au point de vue de l'harmonie des sons.

Cet affaiblissement des voyelles ne se fait pas au hasard; nous avons bien constaté, il est vrai, A devenant E puis I, et A devenant O puis U, mais nous ne rencontrerons jamais U devenant E. Quant aux changements de O en I en composition, ils sont extrêmement rares; nous citerons *locus* formant *illico*, *incolere* donnant *inquilinus;* mais ces changements sont plutôt apparents que réels.

Ordinairement, comme nous l'avons vu, le tableau d'affaiblissement des voyelles latines en composition ou en redoublement est celui-ci :

$$A \begin{cases} E - I \\ O - U \end{cases}$$

[1] L'affaiblissement de U en Ü se retrouve à chaque instant en composition dans la langue allemande : gut, gütig ; fug, füglich, etc.

A devient d'une part E puis I, de l'autre O puis U, marchant d'un côté, de plus en plus vers la vocalisation *palatale aiguë*, de l'autre vers la vocalisation *labiale grave*.

Avant de passer à l'affaiblissement des consonnes latines, nous rappelerons seulement que si l'Ā long du nominatif singulier des noms féminins de la première déclinaison (*rosa*) est devenu bref en latin (*rosă* pour *rosā*), c'est uniquement parce qu'il y avait nécessité de distinguer le nominatif de l'ablatif devenu long par suite de la chute du D terminal (*rosā* = *rosă*d comme *populō* = *populŏ*d) et d'après la loi de compensation que nous verrons tout à l'heure (p. 76), qui veut que toute syllabe brève qui perd une consonne devienne longue[1].

Nous arrivons aux variations phonétiques par affaiblissement des consonnes latines. Nous ferons remarquer à ce sujet que les consonnes de l'osque sont soumises en général à beaucoup moins de variations phonétiques que celles de l'ombrien et du latin. La consonne latine, surtout lorsqu'elle est terminale, tend sans cesse à s'affaiblir : **aPa**, **uPa**, deviennent *a*B et *su*B, **aPi** devient *o*B, *ra*T*i* pour **praTi** se change en *re*D*i*, *re*D et enfin *re*. Dans ce dernier cas, la consonne a totalement disparu.

C'est le contraire qui a lieu chez les Germains qui changent B, D, G primitifs en P, T, K et P, T, K primitifs en F, TH, H ou CH.

Dans les redoublements, le latin affaiblit volontiers la consonne explosive ; ainsi le verbe B*i*B*ere* devrait faire P*i*P*ere*, puisque il est issu de la racine aryaque **PA** ou **PI**, *abreuver*, *boire*.

[1] A ce sujet, nous ferons remarquer que l'accent que l'on a coutume de placer sur l'ablatif de *rosa* (rosâ) pour indiquer qu'il est long, est d'invention très-moderne.

2° VARIATIONS PAR RENFORCEMENT.

Guna. — Le *guna* (vertu, force, attribut, qualité) est le renforcement, soit d'une voyelle extrême I, U, soit de la demi-consonne Ṛ.

Le renforcement des voyelles extrêmes I et U s'obtient à l'aide d'une voyelle moyenne sur laquelle on passe rapidement avant de prononcer la voyelle extrême; I guné devient ainsi *aï*, *eï*, *oï*, tandis que U guné devient *au*, *ou* et *eu*. Seule la voyelle extrême des lèvres possède un guna spécial très-familier à la langue anglaise; il consiste à faire sonner un *i* devant le U, ce qui donne *iu* (prononcez *iou*), pour tous les U longs renforcés non soumis au guna ordinaire, c'est-à-dire au guna par la voyelle moyenne.

La demi-consonne Ṛ subit une double espèce de guna : 1° le guna par la voyelle moyenne; 2° le guna par l'une ou l'autre des deux voyelles extrêmes.

Renforcée par la voyelle moyenne, cette demi-consonne se consonnantise tout à fait et devient dans ce groupe nouveau AR, d'où ER et OR.

Il en est de même lorsqu'elle est renforcée par une voyelle extrême; seulement, dans ce cas, Ṛ devient UR et RU, IR et RI, par métathèse (voir plus bas, p. 95) de l'R devenu consonne.

Le guna extraordinaire du Ṛ appartient surtout aux variations phonétiques des radicaux; c'est ainsi que, à côté de **PṚ**, *emplir*, nous trouverons non-seulement la forme gunée ordinaire **PAR** (sanskr. pi-*PAR*-mi, *j'emplis*) mais encore les formes **PUR** (sanskr. *PUR*-u, *pleinement*, *beaucoup*, *PUR*-i, *la ville*) et **PRI** (sanskr. racine *PRI*, *combler*, *satisfaire*, *aimer*).

Un mot encore : les gunas les plus fréquents en latin sont ceux de I en *ei* et en *oi* :

Ainsi, par exemple, DIC était bref à l'origine, comme le

prouvent *judĭcare*, *judĭcis*, *praedĭcare*, *caussidĭcus*, *fatidĭcus*, etc. Mais le guna est intervenu, et a formé DEI*cere*, que l'on trouve encore dans les inscriptions (cf. gr. δείκνυμι). DEI*cere*, en se contractant, a donné DĪ*cere*, long. De même pour FI*dere* : *fĭdes*, *perfĭdus* prouvent que l'*i* était d'abord bref ; mais *fĭd* bref guné en *feid* a donné par contraction FĪ*dere*, long, et guné en *foid*, FOI*dus* puis FOE*dus* (cf. gr. λείπω, λέλοιπα). De même pour DIV : le guna en *e* donne DEI*vus* et DĪ*vus*, long, et le guna en *o* donne DOI*v* que l'on retrouve dans le mot D*iovpiter*, J*oupiter*.

Mĭser (bref) vient de la racine **MIS**, qui, gunée en *o*, donne MOI*sere* = MOI*rere*, MOE*rere*, et guné en *a* MAE*stus*. AE*mulus* n'est autre chose que le guna par *a* du verbe I*mitare*. Par le même procédé AU*rum* et AU*rora* sont frères de U*rere*, AE*des* est issu de la racine **IDH**, *brûler*, etc.

A l'origine, le guna est toujours d'accord avec l'accentuation ; plus tard, la langue oublie cette règle.

En latin, le renforcement a lieu surtout dans les mots dérivés : *văcare* = *vāgina* ; *sĕdeo* = *sēdes* ; *sŏpor* = *sōpire* ; *păciscor* (de **PAK**, *serrer*, *lier*, *unir*) = *pāx*.

Du reste, le guna est beaucoup plus difficile à reconnaître en latin qu'en grec, parce que dans la première de ces langues la plupart des diphthongues se sont contractées en longues ; ainsi : AI = AE = E = Ī ; *lAIdere* = *lAEdere* = *lEdere* = *collīdere* ; *AIstimo* = *AEstimo* = *Estimo* = *exīstimo* ; *quAIrere* = *quAErere* = *quErere* = *inquīrere*. EI = Ī : *mEIlites* = *mīlites* ; *amEIserunt* = *amīserunt*. OU = U = O : *poUblicus* = *pUblicus* = *populus*. OI = OE = U : *mOInia* = *mOEnia* = *mUnire* ; *pOIna* = *pOEna* = *pUnire*. AU = O = U : *frAUs* = *frUstrari*.

Mais, comme nous l'avons déjà dit plus haut (p. 61) à propos de la prononciation, dans le latin antique comme dans celui du grand siècle, les groupes orthographiques AE, OE et AU doivent toujours sonner séparément comme

Aï, Oï, Aou, c'est-à-dire en faisant entendre les deux sons[1].

En grec, les diphthongues ont vécu plus longtemps qu'en latin; mais en définitive on en est arrivé au même résultat, et on a même été au delà; car aujourd'hui, dans le grec moderne, les diphthongues ont totalement disparu.

Dans les langues germaniques, au contraire, le guna et conséquemment les diphthongues qui en sont le résultat, existent encore en grand nombre; ainsi le radical *bit* (mordre) se trouvait en gothique sous la forme simple *bitum* (nous mordîmes), à la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif, et sous la forme gunée *bait* (je mordis) à la première personne du singulier du même temps. Ce verbe *bit* est devenu en allemand moderne beißen (forme gunée), et ce verbe fait au parfait ich biß, du bißt, er biß (forme non gunée): er biß sich auf die Zunge, il se mordit (sur) la langue.

Wriddhi. — Le *wriddhi* (augmentation, accroissement) n'est que le renforcement de la voyelle par elle-même. Lorsqu'un A bref, par exemple, reçoit en appogiature un autre A bref, leur union forme un A long : $\breve{A} + \breve{A} = \bar{A}$.

Le *wriddi* est plus particulier au sanskrit; cependant on le rencontre quelquefois en latin.

Ainsi *dŭc* bref devenant le verbe long *dūcere*, n'est autre chose qu'un renforcement de *u* par lui-même ou wriddhi de *u*.

Allongement par contraction. — Le latin possède des lois de contraction qui ne se trouvent dans aucune grammaire et qui n'en existent pas moins. En grec, les dialectes, en nous conservant des formes entières, ont fait reconnaître

[1] C'est dans l'osque que les diphthongues primitives sont surtout bien conservées; car dans le vieux latin et l'ombrien, elles sont déjà remplacées en grand nombre par des voyelles simples contractées. Du reste, le vieil ombrien est très-pauvre en sons vocaliques; il possède seulement *a*, *e*, *i*, auxquels le nouvel ombrien a ajouté *o* et *u*.

facilement les contractions. Il n'en a pas été de même du latin qui, n'ayant pas de dialectes classiques, ne nous offre pas en lui-même de points de comparaison. Ce n'est donc qu'en rapprochant attentivement le latin de l'aryaque que l'on peut arriver à trouver les lois qui, dans la langue de Rome, régissent les contractions. Nous voyons d'abord qu'en latin, la conjugaison est contracte : *amo* = *amao*, *amas* = *amais*, *doces* = *doceis*, *audis* = *audiis*, *lēgi* = *lĕlĕgi*, *dēdi* = *dĕdĕdi*, *ēgi* = *ĕgĭgi*, *fēci* = *fĭfĭci*, etc.

Dans les déclinaisons nous trouvons aussi des exemples de contraction : *manus* = *manuis*, *manum* = *manuem*, etc., et ces formes de conjugaisons et de déclinaisons contractées sont presque toujours longues.

Renforcement par Y et par W. — Les demi-consonnes Y et W servent souvent, trop souvent même, à renforcer les racines et les radicaux.

Y se place non-seulement devant la voyelle extrême U comme dans **DYU** pour **DU**, mais encore devant la voyelle moyenne A (et par suite, devant *e* et *o*) comme dans **DYAm** pour **DAm**. L'importance relative de cet Y prolongeable à volonté nuit tellement à l'impression produite par la consonne explosive initiale, que celle-ci tombe trop souvent pour ne plus laisser subsister que la fin de la syllabe armée de son renforcement accidentel, et c'est ainsi que le **DYU** et le **DYAM**, que nous citions plus haut, nous laissèrent les formes inorganiques *YU* et *YAM*, *serrer*, *lier*.

C'est par le même phénomène d'itacisme que *teneo* est devenu le français *tiens*, que *certo* est devenu en espagnol *cierto* [1], que *fero* est devenu en français *fier*, en espagnol *fiero*, etc.

[1] Le chuintement italien de *certo* (tcherto) a sauvé dans cette langue le mot *certus* de l'itacisme.

L'Y furtif intercalaire (voir p. 65) contenu dans un grand nombre de mots latins explique la formation du G (J) français dans les vocables, tels que : *echanGer* (= *excambiare*), *sinGe* (= *simium*), *piGeon* (= *pipio*), *caGe* (= *caveYa*), etc. Dans ce dernier exemple, l'Y n'est même pas écrit et ne se trouve que dans la prononciation.

Quant au renforcement par W, il est beaucoup moins fréquent ; il exige toutefois une mention spéciale, car c'est par ce mode de redoublement que **TA** est devenu TWA, que **KAS** est devenu KWAS, que **KIS** est devenu KWIS (*quis* latin), que **TAKS** est devenu TWAKS, que **DHṚ** est devenu DHWṚ, etc. Malheureusement, cette intercalation d'un W fait trop souvent perdre au radical sa consonne initiale et TWA devient WA de même que DHWṚ se change en HWṚ, puis en WṚ (cf. p. 88)[1].

Allongement par compensation. — Lorsqu'une lettre tombe dans une syllabe brève, cette syllabe brève devient longue : *pĕds* = *pēs*, *milēs* = *milĕts*, *arĭets* = *ariēs*, *novŏus* = *novōs*, *meliŏnsis* (sanskrit = *ians*) = *meliŏnris* = *meliōris*, *rosăd* = *rosā*, *populŏd* = *populō*.

C'est donc sans aucune raison que les fabricants de prosodie factice ont prétendu que les créments étaient naturellement longs ; ils ne sont longs que parce qu'ils obéissent, pour le devenir, à la loi générale de compensation.

Nous aurions encore à parler ici du renforcement latin de H (reste de l'explosive aspirée BH, DH, GH) en la sifflante labiale forte F ; mais ce phénomène est d'une telle importance dans la langue latine qu'il mérite une étude toute particulière. Que le lecteur veuille donc se reporter à la page 88.

[1] L'italien, l'espagnol et le portugais ont conservé un grand nombre de renforcements par U (= W) : *suelo*, *bueno* ; *pueblo*, *mueble* ; *buono*, *muovere*, etc.

3° VARIATIONS PAR PERMUTATION DES SONS.

Les voyelles sont beaucoup plus fragiles que les consonnes, aussi s'échangent-elles entre elles avec la plus grande facilité; les voyelles extrêmes I et U, qui se rapprochent des consonnes par une sorte de demi-articulation (Y et W), sont conséquemment beaucoup plus solides que les voyelles moyennes A, E, O et s'échangent aussi moins souvent. Il en est de même des diphthongues AI et AU, formées avec les voyelles simples I et U, et qui prennent la force de résistance de ces voyelles.

La grande loi de permutation des voyelles latines est celle qui force presque toujours la voyelle radicale à s'affaiblir en composition ou en dérivation; ainsi *fAcere* devient *effEctus*, puis *effIcere; pOmo* devient *pUnire*, etc. (Voir p. 75.)

Les permutations des consonnes ont une tout autre importance; car se sont elles qui constituent la forme réelle du mot, tandis que les voyelles ne font, pour ainsi dire, qu'y apporter une coloration plus ou moins vive.

Il peut y avoir, entre les consonnes, trois sortes de permutations :

1° Entre consonnes de différents degrés dans la même classe ; ainsi, la labiale P peut devenir B ou F, etc.

La naso-labiale M remplace souvent en latin la labiale douce prolongée aryaque W; ainsi, nous trouvons *Mare*, mer, au lieu du sanskrit *W*ari; de même encore les terminaisons thématiques latines en M*en*, M*in*, M*ent*, etc., sont pour des organiques **Wan, Want** (sanskr. *V*an, *V*ant), etc. (Voir plus loin au chap. de la *Dérivation*.)

En osque, le BH est presque toujours transcrit en F : *tu*BH*yam* = *te*F*e*, *ta*B*ula* = *ta*F*la*, (K)*u*B*i* = *mu*F*i* (P = K, voir plus haut, p. 28), *sa*B*inus* = *sa*F*inus*, etc.

Dans la même langue le DH devient aussi souvent F : *meDia* (sanskr. *maDHya*) = *meFia*.

Les dialectes ombro-samnites affectionnent en général beaucoup l'F ; ainsi, on y trouve encore *miFi* pour *milli*.

La permutation entre fortes et faibles est très-rare dans les langues classiques.

Mais les langues novo-latines présentent de nombreux exemples de permutation de consonnes, surtout entre explosive forte et explosive faible de même classe; ainsi, *douBle* y est mis pour *douPle* (duplex), *aBeille* pour *aPeille* (apicula); plus souvent encore les P et les B y sont affaiblis en V : *hiBernum* donne *hiVer*, *caBallus* donne *cheVal*; *liBer* se retrouve dans *liVre*, *deBere* dans *deVoir*; *haBere* devient *aVoir*, *oPera* devient *œuVre ;* *seBum* donne *seVo*, *faBa* donne *fèVe*, *caPillus* devient *cheVeu*, *ePiscopus* devient *éVêque*, etc. Quelquefois aussi le changement se fait dans le sens contraire et *oVum* devient *œuF*, *boVem* devient *bœuF*, *noVum* devient *neuF*, *seBum* ou *seVum* devient *suiF*, *salVus* devient *sauF*, *breVis* devient *breF*, *cerVus* devient *cerF*, etc.

2° Les secondes permutations ont lieu entre consonnes de même degré dans des classes différentes : ainsi les explosives fortes P, T, K, s'échangent entre elles, et les explosives faibles, B, D, les imitent, mais très-rarement, etc.

P, T, K; B, D, G.

Le P et le T primitifs se retrouvent souvent intacts dans le latin, ainsi l'aryaque **Tu** = T*u*, **daTas** = *da*T*us;* la racine **STA** donne ST*are* comme la racine **TAN** donne T*eneo* et ainsi de suite; pour le P, nous trouvons des exemples tels que ceux-ci : *Pranas* (sanskrit) = P*lenus*, *Pitar* (sanskrit) = P*ater*, *sarPant* (sanskr.) = *ser*P*ent(s)*, *Pad* (sanskr.) = P*ed(s)*.

En principe, le G aryaque demeure aussi en latin : **Ganas**

=G*enus* (prononcez G*henus* et non J*enus* comme nous l'avons dit plus haut, p. 64), **dIuGam** = *juGum*, etc.

Il y a toutefois à cette stabilité des consonnes explosives aryo-latines des exceptions importantes qu'il nous faut examiner.

T pour K : gr. Τίς = Κίς (inusité), lat. *quis*, *qui?* T et P pour K : Τίς et Πίς pour Κίς ; Πῶς pour Κῶς.

Le grec ΚαΚός, *méchant*, *mauvais*, correspondant au nom propre latin C*a*C*us*, se retrouve dans le sanskrit *PâPas*.

En ombrien, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut (page 28), le P remplace constamment dans les pronoms, et même dans d'autres mots, le Q (= C = K) latin et le K sanskrit : P*is* (gr. Πίς) = Q*uis* = K*is* (= K*as*), P*onposmom* = Q*uinques(i)mum* (Bronze de Bantia, 16), etc.

Le B primitif se conserve toujours en latin : B*atuo* de la racine **BADH**, B*ulla* de la rac. **BṚ**; mais la plupart du temps le B organique devient BH par métathèse lorsqu'il y a aspiration de la seconde syllabe (voir plus loin p. 93), et il suit alors la loi générale du BH, qui se change toujours en F dans son passage au latin : F*uo*, F*uisse*, de la rac. **BHU**, *être* ; — F*odere*, de la rac. **BHAd** pour **BAdh** (avec métathèse de l'aspiration); *courber*, *creuser* ; — F*rigere*, de la rac. **BHṚ**, *se tendre*, *se roidir*, etc.

Quant au D, outre le changement en G que nous constatons en grec : Δῆ, ἡ pour Γῆ, ἡ, la terre, Δελφύς, ἡ, pour Γελφύς, la matrice, il éprouve une permutation toute spéciale au latin, et il devient L ; mais ce cas est très-rare et ne se rencontre que dans sept ou huit mots. Nous citerons : L*acruma* pour D*acruma* (gr. δάκρυμα, sanskr. D*açru*), L*ingua* pour D*ingua* (sanskr. *g'i(g)hwa* pour D*ighwa*, de la racine **DIgh**, *arroser*, *humecter;* sanskr. D*ih ;* cf. en latin L*ingere* pour D*ingere*) et L*evir* pour D*evir* (= sanskr. D*evar* et grec Δαήρ).

A l'intérieur des mots, nous connaissons trois formes possédant L au lieu du D radical : *impeLimentum* pour *impeDimentum*, *deLicare* pour *deDicare*, *oLere* pour *oDere* (de *oDor*). Citons encore le grec Ὀδυσσεύς devenu le latin ULysses. — Dans les langues novo-latines, nous trouvons le portugais *julgar* pour *juDicare*, etc.

En osque le D résiste, tandis qu'en ombrien, il devient quelquefois R au lieu du L latin. — Du reste, le changement de D en R peut se constater dans le passage du latin au français : *CustoDē* = *coutRe* (dignitaire d'une abbaye).

La groupe DV mérite une mention particulière, car, lorsqu'il est initial, il lui arrive de se changer en B : DV*ellum* = B*ellum*, DV*is* = B*is*, DV*onus* (pour DIV*onus*, rac. **DIW**, *briller*, *récréer*) = B*onus*, DV*ene* = B*ene*, etc.

Ce changement de DV en B a pour cause l'influence du V sur la dentale qui le précède.

Au commencement des mots DH a disparu en latin, et est devenu F (F*acere* de la rac. **DHA**, F*umus* de la rac. **DHU**, etc.), sauf dans un petit nombre de vocables empruntés au grec où il est reproduit sous sa forme hellénique TH(θ)=DH : TH*esaurus*, trésor ; TH*esis*, position, *th*èse ; TH*ema*, *th*ème (ces trois mots issus de la racine **DHA**, *poser*, *constituer*, *faire*); TH*ronus*, *tr*ône (de la racine **DHṚ**, *établir*) ; TH*ymus*, *th*ym (de **DHU**, *souffler*, *respirer*, *flairer*, *sentir*), etc.

A l'intérieur des mots, le DH primitif devient habituellement en passant au latin B : **ruDHas** = *ruBer*, **varDHam** = *verBum* ; et c'est par exception que le radical **rudDH** a donné *ruFus* (DH=F comme le DH initial).

Le G latin devient quelquefois D dans son passage aux idiomes novo-latins : *sourDre* de *surGere*, *plainDre* de *plan-Gere*, etc.

Quant au GH, nous n'avons plus rien à en dire, sinon que dans le latin, il se change souvent en GV puis en V (cf.

plus haut le G) : *le*V*is* = *le*GV*is* = *le*GH*is*, *bre*V*is* = *bre*GV*is* = *bre*GH*is*, etc.

V, F, S, H, Ç, Y, W.

Le V primitif passe intact au latin : *na*V*as* = *no*V*us*, etc. Cependant un V qui se retrouve originairement après les explosives et les sifflantes disparait le plus souvent en latin, quand, se contractant avec la voyelle suivante, il ne forme pas un U (**kvabhi**=*cubi;* **kvantas**=*cunde*). Au contraire, dans le sanskrit, ce V est conservé : *socer* = *s*U*ocer* = *s*V*açuras; sommus* = *s*V*opnus* = *s*V*apnas ; soror* = *sosor* = *s*V*asr ; sonus* = *s*U*onus* = *s*V*anas*, etc.

Le S, la seule sifflante dentale primitive, se retrouve en latin : **Saptan** = S*eptem*, **Sad** = S*ed*(*eo*). Mais entre deux voyelles, cette consonne devient presque toujours R : *so*R*or* pour *so*S*or*, *gene*R*is* pour *gene*S*is*, *mu*R*is* pour *mu*S*is*, *flo*R*is* pour *flo*S*is*, *o*R*is* pour *o*S*is*, *ju*R*is* pour *ju*S*is*, *e*R*am* pour *e*S*am* (rac. **AS**), *hae*R*ere* pour *hae*S*ere*, *he*R*i* pour *he*S*i* (*he*S*ternus*), *na*R*es* pour *na*S*es* (*na*S*us*), *a*R*a* pour *a*S*a* (se trouve encore dans les inscriptions), *labo*R*is* pour *labo*S*is*, *maio*R*is* pour *maio*S*is* (sanskr. *mahian*S*am*), etc. On trouve également et simultanément R et S au nominatif singulier de mots tels que *arbo*S (et *arbo*R), *hono*S (et *hono*R), etc.

Cette permutation se retrouve même dans les langues novolatines : *va*SS*aletus* donne en français *va*R*let* (wallon : *vau*R*let*), et *o*R*fraie* vient de *o*SS*ifraga*. — Mais ces mêmes langues nous présentent aussi la permutation contraire de R en S : *cathed*R*a* = *chai*S*e* pour *chai*R*e*, etc.

Nous renvoyons au paragraphe où nous traiterons de l'aphérèse (p. 88), l'étude de la permutation de H en F.

M, N.

L'M primitif est représenté en latin par M : **Mamana** = M*emini*, **Matar** = M*ater*.

L'N dentale est la vraie nasale primitive et se trouve reproduite en latin : **Nak** = N*ec(are)*, *Naman* = N*omen*, **Nas** = N*os*, etc.

Mais l'N au milieu des mots a toujours la plus grande propension à disparaitre : on trouve quelquefois *môstrum* pour *mo*N*strum*, de même que les Italiens, les Espagnols et les Portugais disent *mostrare* et *mostrar* pour *mo*N*strare*, et que nous disons nous-mêmes *môsieur* pour *mo*N*sieur*.

L'M et l'N s'échangent entre eux avec la plus grande facilité quand ils terminent un mot et qu'ils ont une assonnance sourde ; ainsi en grec, c'est le N qui termine les singuliers des noms neutres et les génitifs pluriels ; en latin, au contraire, c'est l'M qui est employé. Ce changement a même lieu dans l'intérieur d'un mot, mais toujours à la fin d'une syllabe. Dans ce cas, l'euphonie exige souvent l'intercalation d'un B ou d'un P parasite après l'M terminal de la syllabe. Ainsi, on dit *sum*P*si* pour *sumsi ; prom*P*si* pour *promsi* ; *com*B*ler* pour *comler*, syncopé de *cumulare ; trem*B*ler* pour *tremler*, syncopé de *termulare*, etc. C'est alors une véritable assimilation euphonique.

Quant au changement de M en N ou réciproquement lorsque ces nasales sont initiales, il est extrêmement rare ; nous citerons seulement N*esple* ou N*efle* pour le latin M*espilum* (wallon M*esple*), — M*appe* pour N*appe*, lat. M*appa*, — N*atte* pour M*atte*, lat. M*atta*.

Beaucoup moins rare quoique peu commune encore est la permutation de N en R et en L.

Le sanskrit AN*yas* devient en grec ἄλλος et en latin *a*L*ius*, tandis qu'AN*yataras* ou AN*taras* devient ἀλλότριος et *a*L*ter* ; le latin *a*N*ima* donne à l'italien *a*L*ma*, et *ve*N*eno* devient *ve*L*eno* ; pour les changements d'N en R, nous citerons le français *diac*R*e* de *diaco*N*õ*, et un assez bon nombre de mots espagnols tels que *homb*R*e* de *homi*N*e*, *dulcedumb*R*e* de *dulce-*

*tudi*N*e*, *certidumb*R*e* de *certitudi*N*e*, *servidumb*R*e* de *servitu-di*N*e*, etc. — N devient L dans *orpha*N*us* = *orphe*L*in*, etc.

R, L.

Nous avons déjà signalé (p. 55) l'indifférence presque absolue de l'R et de l'L en latin, et nous avons donné à l'appui des exemples tels que *augu*R*a*L*is*, *mo*R*ta*L*is*, *singu*L*a*R*is*, où la terminaison est tantôt *a*R*is* et tantôt *a*L*is*, selon la lettre qui se trouve dans le thème, l'euphonie demandant autant que possible, la variété des consonnes dans les mêmes mots.

Nous avons aussi indiqué le remplacement du D par l'R (p. 80) et les permutations de l'S et de l'R (p. 81); nous n'en avons pas fini, cependant, avec les variations phonétiques des prolongées linguales R et L.

De ces deux vibrantes, l'L étant de beaucoup la plus facile à prononcer, prend souvent la place de sa sœur l'R. Déjà dans le sanskrit, nous trouvons constamment cet affaiblissement de PR, de PAR en PAL, de PRU en PLU, de GAR en GAL, etc. Mais nous en avons bien plus dans les langues européennes; ainsi le latin *Leo* (cf. gr. Λέων; sanskr. *Lavan*) pour R*eo*, de la racine **ṛ**, *déchirer*, *rompre*. G*a*LL*us*, *le coq*, *le crieur*, est pour G*a*RR*us* (cf. G*a*RR*ire*) de la racine **GṚ**, *crier*, *annoncer;* *mu*L*gere*, *traire*, est pour *mu*R*gere*, de la racine **MṚG**; L*ucere* pour *g*L*ucere* devrait s'écrire R*ucere* (cf. zend [cette langue n'a pas d'L] R*oxana*, *la brillante*) comme venant de la racine **GṚ**, *briller*, *luire*; *ce*L*er* et *ce*L*eber* devraient s'écrire *ce*R*er* et *ce*R*eber*, de la racine **KṚ**, *aller*, *s'élancer*, s'élever au-dessus des autres; nous pourrions citer cent autres exemples qui n'ajouteraient rien à notre démonstration.

Dans les langues novo-latines, nous trouvons assez souvent, au contraire, l'L latin devenant ou plutôt redevenant R : *Luciniolus*, *episto*L*a*, *aposto*L*us*, *titu*L*us*, *capitu*L*um*, *ca-*

tuLa, *scandaLum* deviennent en français R*ossignol*, *épît*R*e*, *apôt*R*e*, *tit*R*e*, *chapit*R*e*, *chart*R*e*, *escland*R*e;* mais c'est surtout dans le portugais que nous trouvons cette permutation : *p*R*aga* de *pLaga*, *p*R*azer* de *pLacere* (fr. *pLaire*), *p*R*antar* de *pLantare* (fr. *pLanter*); — *bo*R*sa* (ital.) = *bou*R*se* devenant en espagnol *boLsa*, etc.

Dans un grand nombre de vocables des langues novo-latines, nous aurons donc l'échelle suivante : R — L — Y. Car les deux liquides l'une vibrante, L, l'autre sifflante Y passent volontiers de l'une à l'autre : ἄλλος = ἄλιος = lat. *aLius* = sanskr. *an*Y*as*; ou bien, en sens inverse, les mots italiens *plano*, *chlaro*, *placere* pour *pLanum*, *cLarum* (pour *pLanõ*, *cLarõ*) *pLacere*.

Quelques mots offrent à la fois les trois phénomènes; ainsi : PR*anas* (sanskr.) = PL*enus* (lat.) = PL*ein* (franç.) = PL*eno* (italien) = LL*eno* (espagnol).

Quelquefois même, mais très-rarement, l'R latin se change directement en Y dans les langues romanes : *Februa*R*ius* = *Febra*I*o*, *Janua*R*ius* = *Jenna*I*o*, etc. On peut encore constater sur place cette facilité de permutation entre l'R et l'Y. Dans une même ville d'Italie, à Florence, par exemple, on entend également dire *muo*R*o* (je meurs) et *muo*I*o*, *mo*R*iamo* et *muo*I*amo*, etc. C'est par la même loi que les enfants disent *tu*Y*é* et *tu*L*é* pour *cu*R*é* et que certains patois adoucissent *co*RR*idor* en *co*LL*idor*, etc.

Enfin, l'L final précédé d'une voyelle est souvent absorbé par cette voyelle et en arrive à ne plus former avec elle qu'une diphthongue, et alors on a OL = OU : fOL*l*is = *f*OL, *f*OU ; AL = AU : cabALlus = *chev*AL, *chev*AU (*chevau-léger*) ; IL ou EL = EU ou EAU ; capILlus = *cheve*L, *chev*EU ; bELlus = *be*L, *b*EAU, etc.

La troisième espèce de permutation a lieu entre consonnes d'ordre différent dans la même classe : les deux seules

classes possédant chacune deux ordres différents sont les dentales et les palatales. Les dentales se divisent en dentales ordinaires et en cérébro-dentales ; mais nous n'avons pas à nous occuper des échanges de cette classe, l'ordre des cérébro-dentales ne se retrouvant que dans le sanskrit. Quant aux permutations entre palatales simples et palatales chuchotantes, elles jouent un grand rôle dans les langues novo-latines aussi bien que dans le sanskrit et d'autres idiomes congénères ; nous avons déjà vu que les idiomes ombro-samnites y étaient soumis et nous avons cité *pet*CH*etum* = *pe*CC*atum*.

Ce phénomène d'affaiblissement est connu sous le nom de *chuintement* ou *palatalisme*. Le latin et le grec sont presque les seules langues indo-européennes qui s'en soient préservées et qui aient conservé pures les palatales K (C, Q) et G, et c'est, en partie, ce qui donne à leurs radicaux une si grande supériorité sur ceux des langues congénères.

Ce chuintement est la grande maladie des langues romanes, et, sous ce rapport, c'est le français qui a le plus souffert. En effet, tandis que l'Italien dit C*antar* (de C*antare*) et C*avallo* (de C*aballus*), l'Espagnol C*antar* et C*aballo*, le Portugais C*antare* et C*avallo*, le Provençal C*antar* et C*avaou*, C*avalo* ou C*avalot*, le Roumain *a* C*antá* et C*al*, le Français dit CH*anter* et CH*eval ;* mais les formes conservées par les patois et les vieux manuscrits nous donnent la certitude qu'il a commencé par dire TCH*anter*, TCH*eval ;* de même que les Italiens disent *Cicerone* (TCH*itcherone*) le même mot que les Latins disaient K*i*K*ero* et que nous prononçons nous-mêmes *ÇiÇeron*.

Le G a suivi la même loi, et G*eneralis* est devenu DJ*enerale* puis G*énéral* (J*énéral*).

La loi de chuintement dans les langues romanes est donc celle-ci :

Les palatales fortes K et G commencent par s'affaiblir en K′ (*tche*) et G′ (*dje*) pour devenir enfin dans un troisième état d'altération C (*che*) et J (*je*). Elles arrivent au second degré en se préposant une dentale et au troisième en prenant une labiale sifflante (*ch*), suivant ainsi les lois naturelles de l'affaiblissement du son, lois par lesquelles on passe des palatales aux dentales, et des dentales aux labiales, les plus faciles de toutes les consonnes à prononcer et à étudier.

Les mots français appartenant à la formation savante (voir p. 29) sont, bien entendu, en dehors de cette loi de chuintement; ainsi, à côté de ***chanteur*** et de ***chevalier***, mots de formation primitive ou vulgaire, nous avons ***cantatrice*** et ***cavalier***, vocables de formation secondaire ou savante.

Le G′ (*dje*) roman provient aussi très-souvent de la sifflante palatale vocalisée Y par l'intermédiaire de J. Ainsi, I*uvenis*, I*ubilatio*, I*udicare*, I*umento*, en français J*eune*, J*ubilation*, J*uger*, J*ument*, deviennent, en italien, G*iovine*, G*iubilazione*, G*iudicare*, G*iumento*.

Le renforcement de Y (*i* sifflé devant une voyelle) est inévitable toutes les fois que cet Y est précédé d'un D; prononcez rapidement DYA (DIA) et DYO (DIO), et vous entendrez DJA, DJO, c'est-à-dire que le Y sera renforcé en J et se confondra dans une seule articulation complexe avec le D qui le précède : DI*urnus* (du thème **DIWA**, jour) devient, en italien, GI*orno* (DJ*orno*), en vieux français, J*orn*, notre J*our*.

4° VARIATIONS PAR SUPPRESSION DE SONS.

Les variations phonétiques par suppression de voyelles ou de consonnes, voire de syllabes entières, sont de trois espèces : tantôt c'est la tête du mot qui est atteinte et supprimée en tout ou en partie; tantôt c'est dans le cœur même de ce mot que quelque syllabe ou quelque lettre disparaît;

tantôt enfin, c'est à la terminaison que s'attaque cette déplorable destruction.

La première de ces maladies des vocables est nommée *aphérèse*, c'est-à-dire action de retrancher, d'enlever (ἀφαίρεσις, de ἀφαιρέω). Cette maladie est, en général, très-rare; ainsi, comme aphérèse syllabique, nous citerons le sanskrit *NṚ*, *homme*, pour **ANṚ** (grec ἀνήρ), en latin N*ero* pour AN*ero;* le sanskrit D*antas*, dent (latin D*ens*) pour AD*antas*, comme le prouvent la racine **AD**, *manger*, le grec Ὀδούς et le latin EDERE, et non pas DERE, *manger;* le latin *sum*, *sumus*, *sunt*, pour E*sum*, E*sumus*, E*sunt*. Les aphérèses syllabiques sont encore plus difficiles à trouver dans les langues modernes; nous citerons le français *oncle* pour *avoncle* (avunculus), l'italien *storia* pour *istoria* (historia), *stimare* d'*estimare*, *stratto* de *extractus;* l'italien *vescovo*, et le portugais *bispo* pour *episcopus* (espag. *obispo*), etc.

Ce qui est beaucoup plus fréquent, c'est l'aphérèse de la consonne initiale du mot. Cette aphérèse a lieu surtout lorsque cette consonne initiale est une explosive suivie d'une voyelle ou d'une consonne prolongée, ou bien d'une aspiration : **HWṚ**, *courber*, *tordre* pour **DHWṚ**, qui lui-même a survécu : **WI**, en deux pour **DWI**; λῖμος pour Γλῖμος; *nomen* pour G*nomen; amare* pour K*amare* (skr. = K*am*), *lux* pour G*lux* (rac. **GṚ**, briller), *lubido* pour G*lubido* (rac. **GLUbh** devenu en sanskrit *LU*BH). Cependant il n'y a pas que les explosives ou les aspirées qui puissent subir l'aphérèse; ainsi, nous avons le pronom sanskrit *aham*, je ou moi (latin E*go*), qui a laissé tomber la nasale de **Magham**; mais ces exemples sont beaucoup plus rares, et celui que nous venons de citer doit peut-être son origine aux frottements naturellement très-considérables que subissent les pronoms, mots de tous les jours et de tous les instants. Le grec a beaucoup plus d'aphérèses que le latin; il me suffira de citer le F initial qui tombe presque

toujours dans ses différents dialectes, excepté dans l'éolien.

L'aphérèse attaque surtout, en latin, les explosives faibles B, D, G, et c'est ici que nous devons parler d'un phénomène auquel nous avons déjà plusieurs fois fait allusion.

La consonne initiale H n'est pas primitive; tous les mots commençant en latin par H ont subi l'aphérèse d'une consonne explosive faible B, D, ou G. Cette aphérèse s'explique facilement : l'explosive, étant une consonne essentiellement brève, a fini par disparaître complétement devant l'aspirée gutturale plus forte et plus prolongée, et nous avons eu ainsi H*ilum*[1] au lieu de BH*ilum*, le *fil* (rac. **BHI**, *porter*), H*omo(n)* au lieu de BH*omon*, l'*homme* (rac. **BHU**, *être*), H*umor* au lieu de GHU*mor*, l'*humeur* (rac. **GHU**, *répandre*, *humecter*); H*ora* au lieu de DH*wora*, l'*heure* (rac. **DHWṚ**, *courber*, *tourner*), H*iems* au lieu de GH*iems* (sanskr. GH*imas;* de la rac. **GHI**, *verser*, *disperser*), etc.

C'est là la grande maladie du latin, et le sanskrit, qui souvent lui est inférieur pour les radicaux, le bat ici sur son propre terrain; mais c'est surtout le lithuanien qui, sur ce point comme sur tant d'autres, l'emporte complétement sur toutes les autres langues indo-européennes.

Malheureusement, la décomposition des formes radicales primitives BH, DH, GH, ne s'est presque jamais arrêtée, en latin, à la chute de la consonne initiale et au triomphe de l'H. Le plus souvent, l'H elle-même, au lieu de rester aspirée gutturale, a pris un caractère plus tranché, une émission us franche et plus facile, et elle est devenue la sifflante labiale forte F. Ainsi, à côté de H*ilum*, nous trouvons F*ilum*, — à côté de H*ircus*, F*ircus*, — à côté de H*oedus*, F*oedus*, etc. Souvent aussi, la forme F est seule restée, et nous voyons F*acere* pour DHA*cere* (de **DHA**, *poser*, *faire*, *constituer*), F*oe*-

[1] Le *hile*, *fil* qui soutient le grain et le rattache au *placenta*.

mina pour DH*oemina* (de la rac. **DHI**, allaiter), F*rater* pour BH*rater*, F*rère* (de **BHṚ**, *porter*, *soutenir*, *protéger*), F*erus* pour DHA*rus*, F*ier*(de **DHṚ**, *dompter*, *vaincre*, *braver*), F*umus* pour DHU*mus*, F*umée* (de **DHU**, *souffler*, *brûler*, *fumer*), F*eram* à côté du sanskr. *BHarâmi* (aryaque **BHarâmi**) F*irmus* à côté de **DHARmas**, F*ervor* à côté de **GHArvas**, etc. Nous trouvons des mots dans lesquels toute trace des groupes aspirés BH, DH, GH a disparu. Ainsi F*erus*, *fier* (de la rac. **DHṚ**, *dompter*) se retrouve sous la forme H*erus*, qui devient lui-même parfois dans l'orthographe *erus*, le *maître*; GH*olus* (rac. **GHṚ**, *briller*, *luire*, *colorer*) = H*olus*, et enfin *olus* [1].

Cette chute des aspirations est complète en italien et presque complète dans les autres langues novo-latines. C'est l'espagnol qui en a le plus conservé. Dans cette langue, par un bizarre retour, le F latin est redevenu H; ainsi, nous trouvons H*ijo* de F*ilius*, H*oja* de F*olia*, H*acer* de F*acere*, etc.

D'autres fois, en latin et surtout dans le système pronominal et dans les terminaisons adjectives, BH, DH, GH ont simplement laissé tomber leur aspiration et sont devenus B, D, G, mais ce changement a toujours lieu alors dans l'intérieur des mots: *am*BH*a* = *am*B*o*, le radical *lu*BH donne l'inusité *lu*B*ere* (*lu*B*et*), **maDHyas** = *me*D*ius*, *con*D*ere* issu de **DHA**, D*e*, de haut en bas, pour *a*D*e* = **aDHas**, etc.

Nous pouvons même citer un exemple de la chute totale d'une aspiration au milieu d'un mot : *via* = *ve*H*ia* (*ve*H*ere*) = *ve*GH*ia* (de la racine **vaGH**).

La *syncope* (συγκοπή, *coupure*, *entaille*, de συγκόπτω, *rompre*, *déchirer par le milieu*) est beaucoup plus fréquente que l'aphérèse, et se trouve déjà dans les langues classiques. Nous citerons seulement la racine **GANA** *savoir*, *connaître*, qui devient **GNA** (lat. *nomen* pour *Gnomen*; sanskr. *naman* pour

[1] Cf. plus haut, p. 76 et 81.

Gnaman), tandis que le grec a conservé Ὄνομα avec aphérèse du G, Γνομα; **PARA**, en avant, devient **PRA**, πρό, *pra;* **MANA**, *se souvenir* (*memini*), devient **MNA** (μιμνήσκω), etc... Cette suppression rend la parole plus rapide et condense l'idée sous une forme plus brève, sans avoir l'inconvénient de rendre la racine méconnaissable.

Il n'en a pas été de même dans les langues novo-latines. Ces langues ont tellement abusé des syncopes, qu'il est souvent presque impossible de reconnaître la filiation des mots; nous citerons quelques exemples français de formation populaire : *nier* de *negare*, *lier* de *ligare*, *louer* de *laudare* et de *locare*, *clore* de *claudere*, *métier* de *ministerium*, *châtier* de *castigare*, *dette* de *debitum*, *moustier* de *monasterium*, *blâmer* de *blasphémer*, *caresme* de *quadragesima*, *parole* de *parabola*, etc.

En provençal, nous rappellerons seulement *fe* (fide) et *graniaire* (Granatoriŏ, bas-lat.); en italien, *maestro* (magistro), et *ampliare* (amplificare); en espagnol, *pez* (piscĕ) et *honrar* (honorare); en portugais, *dono* (domino), *dona* (domina) et *bispo* (episcopo); en roumain, *cal* (caballus) et *a*[1] *sari* (saltare).

Le français surtout, parmi les langues novo-latines, a souffert de la syncope, mais quelquefois l'orthographe a remédié en partie aux inconvénients de cette suppression de sons. Lorsque, par exemple, une syllabe accentuée perd une lettre, cette syllabe devient toujours longue, conformément à la loi générale de compensation (voir plus haut, p. 76), et nous indiquons cette circonstance par un accent circonflexe. C'est ainsi que nous écrivons *âme* pour *anme*, *nôtre* pour *nostre*, *être* pour *estre*, *août* pour *aoust*, *carême* pour *caresme*,

[1] En roumain, tous les verbes à l'infinitif sont précédés de la préposition *a* : a ave, avoir; a face, faire; a aduce, apporter, etc.

apôtre pour *apostre*, *âne* pour *asne*, *côté* pour *costé*, *blâme* pour *blasme*, *éternûment* pour *éternuement*, *remercîment* pour *remerciement*, etc. Relativement à ces deux derniers mots, nous ferons observer que le *e* sourd intercalaire tend partout à disparaître dans la langue française, et à être remplacé par un ^. C'est ainsi que le mot *dévouement*, qui conserve encore cet *e* dans les dictionnaires, s'écrit le plus souvent dans l'usage *dévoûment*. Par contre, c'est à tort que l'on écrit presque toujours, et que l'on imprime même quelquefois des mots tels que *idiome* avec un accent circonflexe : *idiôme ;* ce mot venant du grec ἰδίωμα, *langage particulier*, et ne perdant, par conséquent, aucune lettre, ne doit pas plus s'écrire avec un ^, à cause de l'oméga primitif, que *anthropologie* (de ἄνθρωπος), *monopole* (de μονοπωλία) *prote* (de πρῶτος), etc., qui tous, comme on le voit, proviennent d'un ω, et que personne n'a l'idée d'allonger par cet accent circonflexe.

Lorsque la terminaison du mot tombe ou se dissout, on dit qu'il y a *apocope* (ἀποκοπή, action de retrancher). L'apocope est un fait fort rare dans les langues anciennes ; le grec laisse tomber les T à la fin des mots : ἔλυε = ἔλυετ (= ἐλύετι) ; ἔφερε = ἔφερετ (= ἔφερετι) ; en latin, nous pouvons citer seulement la chute de l'*s* du nominatif ou de l'ablatif pluriel : *Dominu'* pour *Dominus*, *omnibu'* pour *omnibus*, ou bien celle de la seconde personne du singulier de certains verbes déponents : *delectare* à côté de *delectaris*, etc. On rencontre aussi parfois des accusatifs singuliers qui ont perdu leur *m : lue* pour *luem*, *rue* pour *ruem* (= ruinam). Cf. p. 65. Ce sont le des cas fort rares qui ne se rencontrent pas dans la langue classique, mais seulement dans de vieux monuments ou dans le *sermo vulgaris*.

Cicéron nous apprend que de son temps il était devenu de mode, parmi les gens de la campagne, de ne plus faire entendre l'*s* désinentiel et de le laisser complétement tom-

ber, fait dont nous venons de citer des exemples. En ombrien, on conservait souvent l'*s* désinentiel, mais alors la voyelle précédente tombait; on trouve ainsi *Pumpaiians* pour *Pumpaiianus*, *Cevs* pour *Cevis* (=civis), etc.

Le latin classique a laissé tomber l'*s* terminal à tous les nominatifs pluriels masculins de la seconde déclinaison : *Domini* pour *Dominis*. L'ancien latin, plus conservateur, surtout dans les noms propres, dit encore *Sulpiciis* et non *Sulpicii*, *Claudiis* ou *Claudis* et non *Claudii*, etc.

Dans les langues romanes, issues du *sermo vulgaris*, l'apocope, favorisée par l'ignorance et par la prééminence de l'accent tonique, a tout envahi. La syllabe accentuée a fini par dévorer ses voisines, et surtout celles qui la suivent, et comme, dans le latin et les langues novo-latines, l'accent tonique est placé régulièrement sur la syllabe pénultième, quand elle n'est pas brève, il en résulte que, en provençal, en italien, en espagnol, en portugais et en valaque, la dernière syllabe s'entend à peine, et que dans le français elle a complétement disparu. Le latin *caballō* (acc. de caballus) est devenu *cavallo* en italien, et en français *cheval*; cependant cette chute de la dernière syllabe, cette apocope syllabique n'a pas toujours lieu dans notre langue, et *père*, *mère*, etc., sont, au point de vue lexiologique, les correspondants exacts de *padre*, *madre*, et de *patrem*, *matrem*, etc.

Du reste, nous n'avons nullement la prétention de donner un aperçu, même incomplet, sur l'apocope dans les langues romanes; la chute, aujourd'hui complète, des désinences latines dans toutes ces langues, rend impossible une pareille tentative; car citer les mots qui, en français, en provençal, en italien, en espagnol, etc., subissent l'apocope, ce ne serait rien autre chose que copier aux trois quarts les vocabulaires de ces idiomes.

Il nous reste à étudier, avant de passer aux lois d'assimi-

lation, une variation phonétique qui n'appartient à aucune de nos trois grandes subdivisions; je veux parler de la *métathèse*.

Lorsqu'il y a transposition d'une voyelle ou d'une consonne de la place qu'elle occupait dans l'état organique premier à une place indiquée seulement, soit par la facilitation de l'émission, soit par une attraction quelconque, on dit qu'il y a métathèse (μετὰ = après + τίθημι, je place).

On a beaucoup abusé de la métathèse avant la création de la philologie comparée, et on doit, même aujourd'hui, ne tirer de cette sorte de variation phonétique des déductions étymologiques qu'avec la plus grande réserve; et cependant il est utile que nous en donnions ici quelques notions spécialement appliquées à la langue latine.

Dans cette langue, on trouve surtout des métathèses d'aspiration d'une syllabe à une autre; par exemple, dans un grand nombre de cas, l'H de la seconde syllabe organique passe après la consonne radicale de la première, et tend ainsi à la faire changer en F en l'absorbant complétement; c'est ainsi que **BAdh** (caver, creuser) est devenu **BHAd**, puis FOd dans Fodere, fouiller, creuser; de même un autre thème **BAdh** (serrer, lier) est devenu **BHAd**, puis FA*d* dans FA*scis*, lien, faisceau, et FA*scia*, bande; de même encore **BAdh** (tourmenter, fatiguer) est devenu **BHAdh**, puis FEd dans FE*ssus* pour FEd*sus*, fatigué. Les langues novo-latines nous fournissent un bon nombre d'exemples de métathèses; nous citerons les suivants : *fromage* pour *formage* (formaticum); *brebis* pour *berbis* (vervex); *tremper* de temperare, etc.

Dans nos racines aryaques, nous rencontrerons plus d'un exemple de métathèse; **PRA** pour **PAR**, **TRI** pour **TIR**, **RA** pour **AR**, **KSU** pour **SKU**, **MRA** pour **MAR**. Il en sera de même dans les idiomes dont nous comparerons les vocables à ceux du latin.

On remarquera, du reste, que le latin a beaucoup moins de métathèses que le grec et le sanskrit. Nous citerons seulement pour exemple le groupe consonnantique primitif SK, qui se conserve en latin : SC*indere*, SC*andere*, SC*ire*, SC*ulpire*, SC*alpere*, SC*ribere*, etc., tandis que le sanskrit et le grec placent le plus souvent l'explosive avant la sifflante, d'où la forme KS pour SK : KS*ayati*, *il perit;* KS*ama*, *coupé;* ξύω, *je racle*, *je frotte;* Ξίφος, *épée*, etc.; ce dernier exemple est surtout remarquable en ce qu'on trouve aussi un dorien ΣΚίφος (au lieu de ΚΣίφος = Ξίφος) qui a conservé la vieille forme primitive SK[1].

5° LOIS D'ASSIMILATION.

Il y a deux règles d'assimilation pour les voyelles, mais comme nous avons déjà eu occasion d'en parler à propos des variations phonétiques par renforcement (p. 72 et suiv.), nous nous contenterons de les reproduire ici d'une façon sommaire :

1° Lorsque deux voyelles moyennes se rencontrent, elles se fondent en une seule qui, naturellement, devient longue : Ă + Ă = Ā.

2° Deux voyelles de nature différentes qui se rencontrent engendrent toujours une diphthongue : A + I = AI, A + U = AU, etc.

Les assimilations de consonnes ont lieu, soit de degré à degré, soit de classe à classe, soit enfin d'individu à individu.

Les assimilations de degré à degré consistent dans le changement d'une consonne explosive dentale, par exemple, en consonne explosive labiale, lorsqu'il y a rencontre. Ainsi, en grec, le φ de γράφω se change en π devant le τ de

[1] Le grec a encore une métathèse très-commune, celle de l'*i* : σπείρειν = σπεριειν, κτείνειν = κτενιειν, etc

γραπτός; ici, la loi est générale : toute consonne n'admet devant elle qu'une consonne de même degré. C'est une exigence d'euphonie : l'oreille ne veut pas être choquée par la rencontre de deux sons qui ne sont pas de même nature. Prononcez γράφτω, et vous verrez que l'observation que nous faisons ici à propos de γράφτος, nous pourrions la faire au sujet de *scriPtus* pour *scriBtus* (de *scriBere*), par assimilation de B à T.

Après les assimilations de degré à degré, viennent les assimilations de classe à classe, les palatales s'assimilant les palatales, les dentales s'assimilant les dentales, et les labiales s'assimilant les labiales. Nous signalerons, en latin, deux assimilations de cette nature. La première a lieu sur les nasales. Ainsi, l'M naso-labiale se place toujours devant les labiales : coMburere, coMparare, tandis que l'N naso-dentale accompagne les dentales : coNducere, coNtaminare, etc.

La seconde assimilation de classe à classe, dont nous constations l'existence en latin, est celle de P (l'explosive labiale) devenant M (naso-labiale) devant N (naso-dentale) dans *soPnus* (= *svaPnas*), devenu *soMnus*, — dans *suMmus* pour *suPmus*, celui qui est tout en haut — dans *aMnis* pour *aPnis* (de **AP**, couler), le grand courant d'eau, le fleuve, etc.

Enfin, nous avons l'assimilation d'individu à individu qui joue le plus grand rôle en latin.

Il y a deux sortes d'assimilations individuelles : l'assimilation individuelle progressive, c'est-à-dire celle où une lettre exerce son influence en avant sur la lettre qui suit : *lon —gis —imus = longis— s — imus; celer — imus = celer — r — imus; facil — imus = facil — l — imus.*

Cette assimilation, comme on le voit, consiste dans le redoublement d'une lettre attirée par la lettre précédente, et qui vient ajouter quelque chose à la facilité de prononciation d'une syllabe.

La seconde est l'assimilation régressive qui a son effet sur la lettre précédente, et qui est de beaucoup la plus commune; ainsi, au milieu de centaines d'exemples, nous citerons au hasard les suivants : *puella* = *puerla*; *sella* = *sedla*; *pono* = *posno*; *judex* = *jusdex*; *idem* = *isdem*; *lapillus* = *lapidlus*; *quippiam* = *quidpiam*; *castus* = *cadtus*; *custos* = *cudtos*; *appetitus* = *adpetitus*, etc. On voit qu'en latin cette assimilation attractive fait surtout sa victime du D.

Dans les langues novo-latines, et surtout en italien, on va encore plus loin; ainsi, *fa*CT*us* devient *fa*TT*o*, *a*CT*us* et *a*PT*us* deviennent tous deux *a*TT*o*, *o*TT*imus* devient *o*TT*imo*, *dire*CT*us* devient *diri*TT*o*, *le*CT*us* devient *le*TT*o*, *pe*CT*us* devient *pe*TT*o*, *pro*CS*imus* devient *pro*SS*imo*, *ma*CS*imus* devient *ma*SS*imo*, etc.

Mais cette attraction n'a pas lieu seulement sur les lettres : on la voit encore dans les mots les uns sur les autres. Ainsi, dans le vers de Virgile (*Æn.*, I, 573) :

> Urbem quam statuo, vestra est : subducite naves...,

urbem devrait être au nominatif : *urbs*, et il n'est à l'accusatif que par assimilation au *quam*, qui suit, et qui, lui, est à l'accusatif comme régime de *statuo*. Ceci est une assimilation régressive.

Le français présente aussi des exemples d'assimilation; ainsi, le vers de Boileau :

> C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler

contient une assimilation progressive; *à qui* est pour *que*, à cause de *à vous* du commencement du verbe. De même encore, lorsque nous disons : *ce sont là* leurs crimes, nous mettons : *ce sont là* pour *c'est là*, qui serait plus correct, par assimilation au pluriel *crimes*.

II

LES TROIS PARTIES ESSENTIELLES DU DISCOURS

En dehors du *cri* exprimant d'une manière instinctive les émotions de l'âme, le langage humain ne connaît que deux fonctions :

Indication des objets perçus par les sens à l'aide des gestes oraux monosyllabiques appelés vulgairement et mal à propos *pronoms*, et peinture, au moyen de syllabes imitatives monosyllabiques, que l'on nomme *verbes*, des actions exercées par les êtres que ces pronoms représentent.

Nous aurons donc à étudier seulement trois parties primitives et essentielles du discours :

1° L'INTERJECTION (écho des affections de l'âme),

2° Le PRONOM (indication de l'être),

3° Le VERBE (expression de l'action accomplie par l'être).

§ 1. L'INTERJECTION.

L'*interjection*, que l'on appellerait beaucoup plus justement *exclamation*, est un cri spontané de l'âme exprimant d'une manière instinctive toutes les sensations de joie ou de douleur, de crainte ou d'espérance, d'amour ou de haine, d'admiration ou de mépris, etc.

C'est l'interjection qui constitue le fond du langage des animaux; ils y ajoutent seulement quelques cris d'appel ou

d'indication qui ne sont autre chose que des pronoms à l'état rudimentaire.

Il est impossible, dans une démonstration écrite, d'étudier d'une manière suffisante les interjections.

Le son de voix, le geste, le coup d'œil, et tout ce qui constitue la mimique de la parole est nécessaire à l'intelligence de cette partie du discours, et sur ce point, un plissement de front, un coup d'œil ou un simple mouvement de bras en disent plus que des volumes.

L'interjection est, à elle seule, un langage complet, le plus musical, et le plus expressif; ce qui le prouve bien, c'est que le langage ordinaire a besoin, pour peindre tous les sentiments qu'il doit représenter, d'une grande quantité de sons et de signes, tandis que l'interjection peut rendre toutes les idées, toutes les passions, indépendamment de tout autre mot[1], avec un seul son, une seule voyelle, précédée ou suivie d'une aspiration rendue dans l'écriture par H.

La voyelle interjective par excellence est l'A, le son pur, l'émission de la voix parfaite. Après ce son, on trouve le plus souvent E et O.

En latin, il est très-rare que l'on rencontre l'A sans aspiration :

> A, potius pereant lacrymæ, pereantque querelæ !
> (Lucan., VII, 55.)

Le plus souvent, l'interjection s'écrit AH, et quelquefois encore on rencontre, avec une espèce de redoublement : AHA :

> AHA ! tace...
> (Plaute. *Truc.*, IV, IV, 36.)

— Cf. Priscien, 570, P.

[1] « Videtur affectum habere in sese verbi et plenam motus animi significationem, etiamsi non addatur verbum... » (Priscian., XV, 7, p. 635; edit. Krehl.)

De même, E a donné naissance par redoublement à EHE, HEHE, EHEM, exclamations d'étonnement ou de joie, à EHEU, exclamation de douleur, *hélas !* et enfin à EHO, qui exprime surtout l'interrogation, le commandement, le reproche, etc.

Quant à O ou OH, qui exprime les sentiments les plus divers, il a donné OHE et EVOHÉ, OHO, OHOHA, etc.

Souvent, et surtout dans les interjections de douleur, la voyelle se gune par l'addition d'un I à la voyelle principale, et devient alors AI, EI, OI, et avec redoublement AIAI! AIAIAI! EIEI! OIOIOI[1]! Quelquefois cette exclamation aiguisée est renforcée, soit par un U, comme dans le grec οὐαί! devenu en latin VAE, soit par une consonne, ordinairement par une explosive simple ou aspirée, comme παι, ποι, avec redoublement παπαί et πόποι. La première de ces exclamations a été transcrite dans le latin PAPAE[2].

L'explosive est quelquefois suivie d'une liquide roulante, comme on en trouve un exemple dans PROH ou PRO.

Nous avons vu tout à l'heure que le signe graphique d'aspiration pouvait se placer avant ou après la voyelle; nous avons cité des exemples de ce dernier cas; parmi les interjections qui appartiennent à la première catégorie, le latin emploie surtout HEI, *hélas!* interjection de douleur ou de malédiction; — HEU (grec φεῦ !), exclamation de douleur, — HEUS, cri d'appel, — HU et HUI, *oh! ouais!* expression d'étonnement et de moquerie, etc.

C'est à dessein que nous avons omis, dans ces courtes notions, les locutions exclamatives qui appartiennent au langage articulé, tels que, en latin, *age*, *benigne*, *Pol* (pour *Pollux*), *ecastor* (exclamation particulière aux femmes), etc.

[1] Le grec οἴμοι est composé de οἴ + μοι = *Malheur à moi! Hélas!*

[2] Remarquez que VAE et PAPAE sont semblables au grec οὐαί et παπαί, et comparez ce que nous avons dit plus haut (p. 61) de la prononciation de la diphthongue AI = (dans l'écriture) AE.

Ces expressions ne sont pas des interjections, car l'essence de l'interjection est d'être un cri de l'âme sans autre signification que celle qu'il reçoit du timbre, de l'intonation et de la modulation de la voix, et ces mots peuvent parfaitement s'expliquer lexiologiquement. Nous avons en français une foule d'expressions analogues, telles que *merci ! bien ! vraiment ! bravo !* (emprunté à l'italien) *malheur !* etc.

§ 2. LE PRONOM.

Pour qu'il y ait *pronom*, il n'est pas du tout nécessaire qu'il y ait remplacement du substantif, comme semblerait l'indiquer le nom même de cette partie du discours (pro + nomine = à la place du nom), et les définitions des grammaires classiques. Par exemple, lorsqu'un enfant désigne du doigt un cheval qui passe, et qu'accompagnant son geste visible d'un geste sonore, il s'écrie **A**, **TA** ou **DA**, il ne remplace pas le mot *cheval*, qu'il ne connait pas, par cette syllabe **A**, **TA** ou **DA**, et pour une bonne raison : c'est que la simple *indication* d'un objet ne peut remplacer la *dénomination* de cet objet, opération beaucoup plus compliquée, puisque, au lieu d'un simple geste, on a alors une description toujours composée de l'indication (*pronom*) de l'objet unie à une syllabe imitative (*verbe*) désignant une action ou une manière d'être particulière à cet objet, action ou manière d'être que notre esprit a conservée pour lui servir de moyen mnémonique. Lorsque nous disons, par exemple, le mot aryaque **PAtar** (lat. PATER), nous attirons, au moyen du suffixe pronominal **tar**, l'attention de l'esprit sur la racine verbale **PA**, sustenter, nourrir, et **PAtar** équivaut ainsi à l'être (celui-là, **tar**), nourrisseur (**PA**). Il y a là, dans ce nom comme dans tous les autres, sans exception, une indication de fonction, une idée de rapport qui n'existe jamais dans une syl-

labe pronominale indicative de l'objet lui-même. La seule idée que nous trouvions dans les pronoms indo-européens, outre l'indication de l'objet, c'est celle du plus ou moins grand éloignement de cet objet de la personne qui parle, le point *dans l'espace* et, par assimilation, *dans le temps* où se trouve placé cet objet.

TA, **SA**, dont le premier est quelquefois remplacé par **PA** (cf., plus haut, pp. 28, 79), sont les indicateurs du point le plus rapproché, — **MA** et **NA** ceux du point le plus éloigné :

TA, SA, **MA, NA.**

Ce sont donc là les pronoms *démonstratifs;* les pronoms *déterminatifs* **A** et **I** servent à *déterminer* d'une manière plus précise le point de l'espace **TA** ou de l'espace **MA** occupé par l'objet. **A** et **I** sont donc secondaires à **TA**, **SA** et à **MA**, **NA**. Le but tout spécial de cet ouvrage ne nous autorise pas suffisamment à étudier la raison qui fait que **TA** désigne des objets éloignés. D'ailleurs, nous aurons occasion, au chapitre de la dérivation, de revenir sur cette question. Nous abordons donc immédiatement l'étude des pronoms latins comparés à ceux des langues congénères dans l'unité aryaque.

Dans toutes les langues indo-européennes, nous trouvons des pronoms *personnels*, des pronoms *démonstratifs* ou *indicatifs*, des pronoms *possessifs*, des pronoms *relatifs*, des pronoms *indéfinis* et des pronoms *interrogatifs*. C'est du moins ce que disent les grammaires classiques. Nous allons voir ce qu'il y a, en réalité, de pronoms primitifs.

D'abord, le pronom *possessif*, issu du pronom personnel que nous étudierons tout à l'heure, n'est qu'un véritable *adjectif* (ad + jacere = se tenir auprès) ne s'employant qu'avec un mot exprimé ou sous-entendu. C'est pourquoi on l'a nommé aussi *adjectif pronominal possessif;* indiquant par cette dou-

ble appellation, et son origine, qui est le pronom, et sa forme, qui est celle d'un nom adjectif.

Restent les vraies formes pronominales que nous avons citées plus haut. Toutes ces formes sont reproduites dans le latin, soit à l'état de simplicité première, soit dans des dérivés; il n'y a d'exception que pour le pronom relatif. Le *relatif* commun en **YA** (grec ὅς) ne se retrouve pas dans les langues italiques; ces langues emploient pour le remplacer une forme empruntée à l'interrogatif commun **KA**, **KWA**; il nous faut considérer avec soin cette particularité.

Prenons de suite un exemple; vous dites : Une science nouvelle, qui s'appelle la science du langage, tend à prendre une grande place dans l'instruction de la jeunesse. — Si, au lieu d'exprimer la phrase d'une manière complète, vous dites seulement : *Une science nouvelle.... tend à prendre une grande place dans l'instruction de la jeunesse ;* — votre interlocuteur vous demandera inévitablement : *Quelle science nouvelle?* QUI *est cette science?* Et vous répondrez : QUI? *La science du langage.*

Encore un exemple : lorsque vous dites : Je sais *qui* a fait cela ; — c'est comme si vous disiez : *Qui* a fait cela? — Je le sais (cf. *Quot* homines? *Tot* (pour *quot*) sententiæ = combien y a-t-il d'hommes? Il y a autant d'avis.)

Le pronom relatif est donc le pendant nécessaire du pronom interrogatif, et les peuples latins ont fait preuve d'intelligence et d'une grande finesse d'observation en rendant ces deux idées par le même mot.

Quant au pronom *indéfini*, il est issu de l'interrogatif dans toutes les langues indo-européennes.

L'aryaque dit au nominatif **KAS**, le sanskrit *KAS*, le gothique *hwas*, le lithuanien *kas*, etc., enfin, le latin dit QUIS. Ce pronom indéfini n'est autre chose que la réponse faite au pronom interrogatif par ce même pronom perdant alors une

partie de son sens interrogatif pour prendre *un sens dubitatif* et montrer l'impossibilité ou la non-volonté de répondre à la question. Vous dites à quelqu'un : « *Quis* librum scripsit? » — Il vous répond : « *Quis*... » soit qu'il ne sache pas le nom de l'auteur du livre, soit qu'il ne veuille pas vous dire ce nom. On sent, du reste, qu'ici le geste et le ton de la voix sont parties nécessaires de la parole.

Ainsi, le pronom interrogatif possède en latin deux servants, deux satellites, si je puis m'exprimer ainsi : l'un, le pronom *relatif*, sert à l'expliquer, à développer la pensée qu'il exprime; — l'autre, le pronom *indéfini*, est destiné à donner une réponse suspensive à l'interrogation. Nous citerons la phrase suivante, où les trois sens sont réunis : « *Quis* (interrogatif) est iste, *qui* (relatif) respondebit? — *Quis* (indéfini). » Du reste, dans cette phrase, comme dans la plupart des phrases analogues, le pronom indéfini peut, selon le ton et le geste, devenir purement démonstratif : « *Quis* est iste *qui* respondebit? — *Quis* (démonstratif). »

Ce dédoublement du pronom interrogatif en latin peut être utilement comparé au dédoublement analogue du pronom démonstratif **TA** (THA, au neutre THAT) dans les langues germaniques. Là, en effet, sans cesser de remplir ses fonctions de pronom démonstratif, **TA**, en allemand *der*, *die*, *das*, sert encore de pronom relatif ou conjonctif : der Mann der kommt, l'homme (dont vous parlez), celui-là vient. De même toujours en allemand, *wer* et *welcher*, — et en anglais, *wat*, sont à la fois interrogatifs et conjonctifs.

Le pronom interrogatif commun, qui, comme nous venons de le voir, a donné au latin, outre son pronom interrogatif, son pronom copulatif ou relatif, et son pronom indéfini, est **KA**.

Nous étudierons, au chapitre de la dérivation, les désinences pronominales, qui sont, du reste, presque identiques aux désinences des noms.

La même raison de classement rigoureux ne nous permettra de dire ici que fort peu de chose des pronoms *personnels*. Ces pronoms sont ainsi nommés parce qu'ils représentent une des personnes qui jouent un *rôle* (persona) dans le discours; mais si ce rôle est très-réel pour les pronoms des deux premières personnes, il est très-hypothétique pour celui de la troisième; en effet, le discours se passe entre la personne qui parle (1re) et celle à qui elle parle (2e), et qui tout à l'heure sera appelée à répondre, et conséquemment à prendre, à son tour, le premier rôle. Mais la personne de qui l'on parle (3e) n'a pas de rôle à jouer, puisqu'elle n'a pas même conscience de sa situation entre les deux premiers interlocuteurs. Subjectivement à la personne qui tient le discours, on pourrait dire que le pronom de la première personne, représentant la personne *active* (qui parle) serait le *pronom-sujet* tandis que celui de la seconde, représentant la personne *passive* (à qui l'on parle) serait le *pronom-objet*. Quant au pronom de la troisième personne, qui ne joue aucun rôle direct dans le discours, on pourrait l'appeler le *pronom-neutre*, indifférent à la passivité et à l'activité, et pouvant être à la fois sujet et objet, par rapport aux véritables pronoms personnels, ceux de la première et de la seconde personne.

MA est le pronom aryaque de la première personne. Parfois il est tout simplement remplacé par **A**, et d'autres fois, à certains cas, il prend pour suffixe le pronom démonstratif **GA**.

On a voulu voir dans l'emploi de la nasale pour exprimer la première personne, une espèce de condensation de la voix vers la personne; cette ingénieuse explication dont nous n'avons pas à parler ici, est d'autant plus vraisemblable que le pronom de la seconde personne, coïncidant avec le sens allocutif et agressif de ce geste oral, s'exprime

par l'explosive dentale, brève et sèche T. On n'a pas oublié que nous avons déjà signalé au commencement de ce paragraphe le démonstratif **TA** ; le pronom de la seconde personne n'est autre chose que ce démonstratif renforcé par la demi-consonne W, et devenu conséquemment **TWA**, puis, par contraction, **TU**; cette dernière forme prend quelquefois aussi la syllabe démonstrative **GA** : **TUGA**.

Le pronom de la troisième personne, puisque nous devons enfin nous soumettre aux lois consacrées par l'usage, est, en aryaque, **SWA**, *même*, qui, quoique s'attachant indifféremment aux trois personnes, désigne d'une manière plus spéciale la dernière, la troisième.

Nous renvoyons également au chapitre de la dérivation l'étude de la déclinaison des pronoms personnels qui nous semblerait déplacée ici.

Parmi les syllabes pronominales indicatives qu'il nous reste à rappeler, nous avons déjà cité **TA**, **PA** et **SA** opposé à **MA** et **NA**, — **A** et **I** déterminatifs spéciaux, — et **GA**. Nous y ajouterons **YA**, **KHA**, **DHA**, et nous aurons ainsi donné la liste à peu près complète des suffixes pronominaux dont nous aurons à nous occuper plus tard, au chapitre de la dérivation, auquel nous avons hâte d'arriver. Mais il nous faut auparavant nous arrêter un instant sur la philosophie du verbe indo-européen.

§ 3. LE VERBE.

Le mot par excellence, engendré par la faculté métaphysique de l'esprit humain, c'est le verbe (*verbum* = mot, parole) où l'on a voulu voir longtemps le signe du rapport entre l'objet et le sujet, et qui n'est, en réalité, comme nous l'avons déjà dit plus haut (p. 97), que l'expression des actions exercées par les êtres. Lorsque je dis : *sum*, *je suis*, il n'y a

aucune idée de rapport, mais seulement la peinture d'un état dans lequel je me trouve, l'existence ; de même lorsque je dis : *je pense*, *je marche*, *j'écris*, etc.

Le verbe est donc la peinture du mouvement conçu dans sa cause et observé dans ses effets.

Voyons maintenant ce qu'est le verbe, quant à sa forme, dans notre système linguistique.

Les verbes-racines aryaques sont toujours monosyllabiques et commencent presque toujours par une consonne ou une demi-consonne ; cependant, on trouve quelques racines dont la lettre initiale est une voyelle, comme A dans **AS**, *souffler*, *respirer*, *vivre*, — comme I dans **I**, *tendre vers*, *aller*, — comme U dans **U**, *crier*, etc.

Les verbes du système indo-européen se divisent en deux grandes classes :

1° Les verbes imitant *un bruit caractéristique de l'action;*

2° Les verbes imitant *un effort causatif du mouvement perçu.*

Nous allons dès à présent donner un court aperçu sur chacune de ces deux grandes familles de verbes-racines aryaques, nous réservant d'entrer dans de plus grands détails lorsque nous serons arrivés à la partie lexiologique de cet ouvrage, et que nous aurons à classer les mots latins sous leur racine primitive en les comparant aux vocables analogues des langues sœurs.

1° VERBES IMITANT UN BRUIT.

Les verbes onomatopéiques ou imitations de bruits rappellent le bruit perçu et toutes les actions qui se rapportent nécessairement à ce bruit.

Lorsque, par exemple, nous imitons le cri d'un animal, nous pensons immédiatement à cet animal et nous le nom-

mons très-souvent d'un verbe onomatopéique fait sur son cri.

Les verbes onomatopéiques se divisent en trois classes: les imitations de *cris*, les imitations de *souffles*, les imitations de *bruits matériels;* cette dernière classe de bruits ayant le plus souvent pour but et pour résultat la destruction, la brisure, nous l'appellerons la classe DÉTRUIRE ; nous aurons ainsi :

Classe **CRIER**.
Classe **SOUFFLER**.
Classe **DÉTRUIRE**.

2° VERBES IMITANT UN EFFORT.

Ces verbes sont nés de la perception d'un effort et rendent, autant que le permettent les ressources du langage, cet effort lui-même et les effets qui en résultent.

L'effort est l'application de la force, et par force nous entendons le principe du mouvement.

Si cet effort, rencontrant un obstacle insurmontable, a pour seul résultat la simple compression de l'objet mis en mouvement contre cet obstacle insurmontable, nous avons alors une série de verbes au sens général de **PRESSER**, et à l'une ou à l'autre des significations individualisées :

1° PRESSER SUR.... ou POSER-ÉTABLIR;
2° SERRER-CONDENSER;
3° FLÉCHIR-COURBER.

Si, au contraire, l'effort, ne rencontrant pas d'obstacle, ou plus fort que l'obstacle rencontré, est aisément victorieux de la résistance, et par conséquent si le mouvement, au lieu d'être seulement compressif, est expansif, extensif, nous aurons alors des verbes simples au sens général de **TENDRE**

et à l'une ou à l'autre des significations individualisées :

1° TENDRE VERS....;
2° ÉTENDRE;
3° RÉPANDRE.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que les verbes indo-européens se divisent en cinq grandes classes :

1re Classe : **CRIER**	Imitations de bruits. (*Onomatopées.*)	
2e Classe : **SOUFFLER**		
3e Classe : **DÉTRUIRE**		
4e Classe : **PRESSER**	Imitations d'efforts.	
5e Classe : **TENDRE**		

De toutes ces classes, les deux dernières sont de beaucoup les plus importantes.

Pour plus amples renseignements sur les verbes indo-européens, nous renvoyons le lecteur à notre partie lexiologique, où, avant d'aborder l'étude des représentants latins des racines primitives de chaque classe, nous nous étendons dans la mesure nécessaire à l'intelligence de cet ouvrage, sur l'idéologie de cette classe et sur les principales individualisations et assimilations qu'elle a fait naître.

Parvenus ici au sommet le plus élevé de nos études linguistiques, nous éprouvons le besoin de rendre hommage au savant modeste et distingué dont nous sommes fiers de nous avouer le disciple et à qui appartiennent les premiers travaux de synthèse sur le langage indo-européen. En effet, et pour ne nous occuper que des vérités qui sont l'objet de ce chapitre, c'est M. Chavée qui a le premier défini — dans des ouvrages[1] que nous avons eu occasion de citer déjà et dont

[1] *Lexiolog. indo-europ.*, 1849. — *Français et wallon*, 1857. — *La part des femmes*, etc., 1859; — etc., etc.

nous parlerons encore plus d'une fois — ce que c'est que le *nom*, — quels sont les deux éléments d'indication du *pronom*, — comment, enfin, se divisent les *verbes* aryaques considérés à la fois au point de vue idéologique et au point de vue phonologique; c'est donc lui, qui appliquant au langage une rigoureuse méthode naturelle, a contribué le plus à élever cette étude à la hauteur d'une science positive, digne des préoccupations de notre époque et des succès de l'avenir.

On nous pardonnera certainement ces quelques lignes un peu en dehors de notre sujet, et l'on comprendra que, puisqu'elles étaient utiles à la justice, elles devenaient nécessaires à notre loyauté.

III

DERIVATION

La dérivation aryo-latine se divise en deux parties bien distinctes : l'histoire de la formation des *thèmes* qui limitent et individualisent le sens de la racine, et l'étude de la formation des *flexions* ou *désinences* des noms, des pronoms (déclinaison) et des verbes (conjugaison).

1° FORMATION DES THÈMES.

Le *thème* est une forme orale complexe offrant à la fois une syllabe basique ou radicale et une syllabe adjointe ou suffixe ayant pour fonction de déterminer l'idée exposée par la base. Cette base peut être PRONOMINALE ou VERBALE. — Aux thèmes à base pronominale se réfèrent, outre les *pronoms personnels*, *démonstratifs*, etc., l'immense majorité des *prépositions*, des *adverbes* et des *conjonctions*. — Aux thèmes à base verbale se rapportent les *noms*, soit *substantifs*, soit *adjectifs*, les *participes* et tous les *verbes conjugués*.

D'un autre côté, les suffixes formatifs de ces deux sortes de thèmes sont eux-mêmes de source, soit *verbale*, soit *pronominale*, en même temps qu'ils peuvent être *simples* ou *complexes*. Mais, pour la clarté de notre travail, nous ne nous occuperons pas de ces subdivisions.

THÈMES D'ORIGINE PRONOMINALE.

Nous avons étudié plus haut les pronoms personnels à un point de vue purement philosophique (p. 104), nous devons maintenant nous en occuper sous le rapport de la dérivation.

Comme nous l'avons dit, c'est **MA** qui joue le rôle de pronom de la première personne; mais ce **MA** ne se retrouve isolé que dans les cas autres que le nominatif; pour former ce dernier cas, il s'unit au pronom démonstratif **GA**, que les Hindous et les Iraniens ont de bonne heure aspiré en **GHA**, comme le prouvent le zend *azem* = *ahem*, le perse *adam* = *aham*, et le sanskrit *AHAM* = *AGHAM*. Comme on le voit, **MA** est ici remplacé par **A**, et nous retrouvons aussi cette altération en latin et en grec; dans ces langues la nasale a disparu et nous avons ΕΓΩ et EGO. Cet **A**, substitut de **MA**, est même complétement perdu, ainsi que le **G** dans les patois novo-latins qui n'ont plus que *djeu*, *jeu*, *je* (franç.), *io* (ital.), *yo* (espagnol), *iou* (provençal), *eu* (portugais), *eou* (roumain), etc.

C'est l'accent de la voyelle E dans *ego*, qui a fait tomber le G dont la chute entre deux voyelles n'est que trop familière aux patois latins: *nego*, je nie, *regalis*, royal, *ligo*, je lie, etc.

Aux autres cas, la syllabe pronominale **GA** n'a pas été conservée dans les langues indo-européennes, et nous avons à l'acc. latin ME, au génit. MEI (locatif), au datif MIHI, à l'ablatif ME (= *med*). (Cf. plus loin les tableaux comparatifs.)

Le pluriel du pronom de la première personne a deux formes dans les langues indo-européennes; l'une, dont nous n'avons pas à nous occuper, où **MA** se change en **WA**, d'après une règle dont nous avons déjà parlé plus haut (page 77), et l'autre, qui est celle du latin, et où la naso-den-

tale N remplace la naso-labiale M du singulier : NO-*s*[1]. (Cf. russe *nas*, sanskrit *NAS*.) Les cas suivants : NO-*bis*, et NO-*s-t-rum* sont réguliers. Nous n'avons pas besoin de citer les formes novo-latines : *nous*, *noi*, etc.

MA a donné un dérivé adjectif indiquant la possession : MEUS, MEA, MEUM, appartenant à la déclinaison générique. (Cf. sansk. *MAT ;* grec E(=A)-ΜΟΣ ; goth. *meins ;* russe *moi;* gaël. *mo ;* zend. *mama;* ital. *mio*, etc.)

Le pronom de la seconde personne se rend dans toutes les langues indo-européennes par **TWA**, devenu par contraction **TU**, qui est le nominatif de ce pronom en grec (ΤΥ, ΣΥ), en latin (TU), et dans toutes les langues novo-latines. (Cf. sansk. *TWAm.*)

Quant au pluriel, il est altéré par la chute de l'explosive (cf. p. 87), et nous avons alors VO-*s* pour TVO-*s*. (Cf. goth. *veis*, sansk. *WA-s*, russe *was*, etc.)

TWA a donné au latin l'adjectif possessif TUUS, TUA, TUUM ; grec ΤΕϜΟΣ, sansk. *TWAT*, zend. *tawa*, lith. *tawa-s*, russe *twoi*, goth. *theins*, etc.

De NOS et VOS sont venus aussi deux pronoms possessifs NOS-*ter* et VES-*ter* (pour VOS-*ter*), *notre* et *votre*, formés avec le suffixe actif TER =**TARA-S**, impliquant l'idée de comparatif, de comparaison, et ici celle d'opposition entre le *mien*, le *tien*, etc. (grec ΤΕΡ-ο-ς, etc.).

Enfin, nous arrivons au pronom de la troisième personne **SWA** qui peut s'employer indifféremment pour renforcer les deux premières [2], mais qui se prend encore plus spécia-

[1] Remarquez que NOS est long, tandis que l'organique (aussi sanskrit et russe) **nas** est bref ; NOS devrait donc l'être aussi. Il n'est long que par analogie avec les autres accusatifs pluriels : *De-ōs*, *Domin-ōs*, etc. Le latin modifie avec la plus grande facilité l'accent quantitatif quand cette modification est exigée par la clarté ou l'analogie : *rosā* pour *rosă* (pages 71 et 76).

[2] Le pronom de la troisième personne se prend même quelquefois pour celui de la première ; c'est ainsi que les Slaves disent : je *s*'aime, nous *s*'aimons, et les provençaux de même : nous *se* reverrons, nous nous *se* aimons, etc.

lement seul pour rendre le pronom de la troisième personne: *il*, *lui*. Le latin a SE = **SWA**, qu'il décline comme ME et comme TU. Cf. grec ΣΕ = ΣϜΕ, Ἑ; sansk. *SWA*; goth. *sik*; lithuanien *sawe*; russ. *sia*; de là l'adjectif possessif **swas**, **swâ**, **swan**, *son*, *sa*, *leur*; en latin SUUS, SUA, SUUM; grec: ἙΟΣ = ΣϜΕΟΣ, etc. Zend., *hwô*, *hwâ*, *hwem*; lithuanien, *sawas*, *sawa*; russe, *swoi*; goth., *seins*; all., *sein*, et dans les langues novo-latines: *suo* (ital.); *su* (espag.); *seu* (port.); *seu* (roumain), etc.

Le pronom de la troisième personne est le même pour le singulier et le pluriel.

Les pronoms **A**, **TA**, **SA**, **NA** et **MA** jouent, dans l'histoire des désinences, un rôle considérable, et bien que nous devions nous en occuper spécialement au chapitre de la déclinaison, nous croyons devoir en dire ici quelques mots: **A**, **TA** et **SA** servent à la formation du nominatif, du sujet, comme représentant les objets les plus rapprochés, tandis que **NA** et **MA**, désignant les objets les plus éloignés, servent à la formation du cas de cet objet, de ce régime, en un mot, de l'accusatif; nous retrouvons là l'opposition perpétuelle que nous avons déjà signalée plus haut entre **TA**, **SA**, et leurs substituts **PA**, ou simplement **A**, d'une part, et de l'autre **MA** et **NA**. Ce dernier pronom, toujours à cause de la nature de son indication, forme aussi les neutres qui ont toujours été considérés comme plus éloignés du sujet, plus indignes d'attention que les autres genres, tellement que certaines langues vont jusqu'à ne pas admettre que plusieurs noms neutres valent un pluriel; — ce serait sans doute leur faire trop d'honneur; — tous ceux qui se souviennent de la fameuse règle grecque: τὰ ζῶα τρέχει, sauront à quoi nous faisons allusion.

Le suffixe **TA** prend parfois une vibrante **R**, signe de mouvement et d'activité chez l'être représenté par **TA** et ce suffixe

complexe **TAR**, (latin TER, TOR, SOR ; franç. *teur*, *tre* ou *tre*, *teur*, etc.), s'emploie alors pour la formation des noms qui engendrent une idée de vie, de force, de production : **pa-TAR**, (sansk. *PITR̥*, grec ΠΑΤΗΡ ; lat. PATER), le *souteneur*, le *gardien*, *père*), — **ma-TAR** (sansk. *MATR̥*, grec ΜΗΤΗΡ ; lat. MATER) la *créatrice*, la *mère ;* **bhra-TAR**(sansk. *BHRATR̥*, lat. FRA-TER), le *sustenteur*, le *souteneur*, le *frère*, etc. Le grec a aussi ce suffixe sous les formes ΤΕΡ, ΤΗΡ et ΤΩΡ.

Les noms féminins correspondant à cette forme **TAR**, devenue, même dans la langue commune **TR̥**, sont en **TRI** (lat. TRIX, *genitrix ;* sansk. *TRÎ*, *ganitrî ;* grec ΤΡΕΙ, γενέτρι-α, devenu par métathèse γενετείρ-α, etc. — Franç. *trice*, etc.) Nous en exceptons les noms de famille comme **ma-TR̥**.

La forme neutre est en latin TRUM = **TA-R-AM** organique.

Le suffixe **MA** se retrouve en latin dans un certain nombre de thèmes nominaux tels que *do*-MUS (*dama*) de la rac. **DA** = *assembler*, *construire ;* — *ani*-MUS, de la rac. **AN**, *souffler*, *respirer*, *vivre ;* — *fa*(*g*)MES, de la racine **BHAg**, *courber*, *rompre*, *manger ;* — *fa*-MA, de la racine **BHA**, *parler*, *dire*. — Cf. le suffixe ΜΗ dans γνώ-μη, στιγ-μή, etc.

Signalons encore quelques exemples de l'emploi du suffixe **KA** (*vo*X = **va-ka**, *lu*X = **ru-ka**, *pa*X= **pak-ka**, etc.) et du suffixe **GA** (*ju*GUM = **yuga**, etc.). — Le pronom interrogatif **KA** ou **KI**, devenu indéfini (p. 102), au sens de *quelqu'un*, *quelque chose*, a donné le suffixe latin CUS, CA, CUM ; Cf. sansk. *KAS*, *KĀ*, *KAM ;* rec κος, κη (ou κα), κον, etc.

Il faut avoir grand soin de distinguer le suffixe -**va** (-VUS, -VA, -VUM), de **va** : (= **van** = **vant** = **vat**, *plein de*, *doue de*) *rela-ti*-VUS, *da-ti*-VUS, etc.

Enfin nous dirons un mot du déterminatif **YA** qui se joint quelquefois directement à la racine pour former des mots tels que *progen*-IES, *gen*-IUS, *exim*-IUM, *obsequ*-IUM, *sacrific*-IUM, etc. (ital., espag., portug. *io*, roumain *iou*, français *ie*, etc.).

Nous devons maintenant étudier trois pronoms latins dont deux se réfèrent à des formes organiques déjà citées par nous tout à l'heure (**KA** et **GA**), et dont la troisième est issue du déterminatif **I**. Ces trois pronoms, qui jouent un rôle considérable dans la langue de Rome, sont IS, QUI et HIC.

IS, EA, ID=*il*, *elle*, *ce*, est donc issu du démonstratif-déterminatif **I**. Comme on le voit à la simple inspection de son nominatif, ce pronom appartient à la déclinaison générique, et correspond au sanskrit *AYAM*, *IYAM*, *IDAM*. Les formes EA, EJUS (=EIUS), EI, EUM, EORUM, etc., sont parfaitement régulières au point de vue de la déclinaison — on le verra par ce que nous dirons plus loin des désinences — seulement leur radical a subi le guna, et **I** est devenu **AI**=(en latin) EI. (Cf. p. 72.) — Goth. *is;* haut-all. *ir*, etc.

Nous avons vu (page 102) le rôle que jouait dans la pensée des aryo-latins le **KA** *interrogatif*, devenu *relatif*, puis *démonstratif* et *indéfini ;* nous n'avons donc pas à revenir sur cette question. Nous ferons seulement remarquer qu'en latin QUI, QUAE, QUOD, s'emploie plus spécialement pour exprimer la relation, tandis que QUIS (avec l'*s* désinentiel), QUAE, QUID, est plus particulièrement interrogatif et indéfini : *si quis dixerit* = si quelqu'un disait. Nous verrons tout à l'heure les dérivés de I-*s* = **I** et de QUI = **KA** (**KWA**).

Nous devons maintenant nous occuper du HIC, HAEC, HOC. Remarquons d'abord que ce pronom est fait de deux pièces : HI-*c*, HAE-*c*, HO-*c*, la seconde de ces parties (-*c*), ayant du reste fort peu d'importance et tombant même au génitif singulier et à tous les cas du pluriel, excepté au nominatif et à l'accusatif neutres.

Examinons d'abord HI, HAE, HO (=*hod.*)

Le pronom **GA**, que nous avons déjà vu plusieurs fois (pages 104, 111), s'est, comme nous l'avons dit, aspiré en **GHA**, et cette aspiration a même dû précéder la dispersion

des Aryas puisqu'on la retrouve en sanskrit[1], en zend (p. 111), et ici encore en latin.

Dans cette dernière langue, **GHA** et **GHI**, substituts plus énergiques de **A** et de **I**, se trouvent réunis dans la déclinaison du déterminatif HI-*c*, HAE-*c*, HO-*c*, de la même manière que **A** et **I** se trouvent combinés dans la même déclinaison du déterminatif ordinaire de la langue sanskrite. En effet, dans le latin, **GHA** a cédé, à certains cas, la place à son substitut **GHI** qui, d'après une loi dont les effets sont très-répandus dans l'idiome de Rome (Cf. p. 88), a perdu son explosive initiale et est devenu **HI**. De plus HI a pris la particule complétive *que* = *ce* = (à la fin des mots) -*c*, et nous avons eu HI-*c* = **GHI-KA**, *celui-ci même*, devenu, au féminin, par le guna, HAE-*c*, et au neutre HO-*c* = HOD-*c*, par la fusion de D et de C. (Loi d'assimilation, p. 94.)

Ce C qui sert à la formation de HI-*c*, se rencontre en latin dans *sique* et *si*C, *tunque* et *tun*C. (Cf. Italien : *dunque;* franç. *donc.*) L'ombro-samnite possède aussi cet explétif ; ainsi on trouve *pan(d)u-pei* = *quando-que*[2], etc. Dans HI-*c*, on a vite oublié le sens complétif de *c* = *que;* aussi trouvons-nous souvent d'affreux pléonasmes tels que HI-*c-ce* = HI + *ce* + *ce*, etc[3].

Les thèmes pronominaux à suffixes complexes se forment par l'addition à la racine de deux pronoms combinés.

[1] On trouve dans les Védas *tam gha*, *yâ gha*, devenus plus tard *tam ha*, *yâ ha*. Cf. grec τόν γε, ἥ γε, etc.

[2] *De la langue Osque d'après les Inscriptions*, par Rabasté. Rennes et Paris, p. 8.

[3] Le latin a donc souvent procédé, comme plus tard le français, en faisant force *totologies : celui-ci* = *cel* (hic + ille ou plutôt huic + illi) + *lui* + *ci* (hic + ibi). — On trouve encore trace de *hic*, *haec*, *hoc* dans *aujourd'hui*, hodie = hoc + die. Le mot *hui*, qui signifie *ce jour*, ayant été trouvé trop court, on a dit, par un abus ridicule : *aujourd'hui* = *au jour de ce jour ;* il y a même des gens, peu lettrés il est vrai, qui ne se contentent pas d'une double répétition et qui disent *au jour d'aujourd'hui* = *ad illum diurnum de illo diurno de hoc die !*

Ainsi, le participe présent, que nous verrons plus loin, a donné au moyen de l'adjonction du pronom démonstratif **YA** les noms latins abstraits en -TIA (= **T** + **YA** = TIA): *prudent*-IA, *potent*-IA, *sapient*-IA, *scient*-IA, *abundant*-IA, *constant*-IA, etc.

De même la terminaison -ON (devenue au nominatif -O) correspondant à l'aryaque -**AN** avec le sens de *celui-là qui fait* se joint au thème terminé en I du participe passé, et donne la foule des noms d'action abstraits en -TI-ON et -SI-ON. Tous les abstraits en -TI-ON et -SI-ON sont donc des enfants de participes passés en TI ou SI. Le thème *ra*-TI[1], par exemple, indique *ce qui est droit*, *ce qui est bien*, puis en ajoutant le suffixe -ON, on a *le fait de savoir ce qui est bien*, *la raison;* de même pour les quatre idées contenues dans *pro-tec*-TI-ON, *l'action de couvrir en avant* (pro) *quelque chose*, *la protection ;* de même encore pour les cinq idées de *in-can-ta*-TI-ON, l'*action de faire un enchanté*, etc.

Ce que nous avons dit tout à l'heure de **TA** + **YA** = TYA est aussi vrai de **SA** + **YA** = SYA.

Dans cette dérivation pronominale complexe, les noms actifs donnent naissance, à l'aide de nouveaux suffixes pronominaux, à des noms passifs ; c'est ainsi que l'actif **PATṚ**, en s'adjoignant la terminaison passive **YA** (c'est en sanskrit la terminaison des participes futurs passifs) donne *pa*TR-IUS, *qui est relatif au père ;* de même SOROR donne *sor*OR-IUS = *qui est relatif à la sœur* ; ORATOR donne *ora*TOR-IUS = *qui est relatif à l'orateur*, etc.

[1] Il faut bien distinguer entre les thèmes où **ti** est réellement organique, comme dans *poti*, et les participes présents premiers ou organiques comme *ment* = **mant** et *dot* = **dat**. Dans ce cas, l'I sert à la formation du thème actif. Que ferait M. Schleicher de son I terminal (dans *doti*, par exemple) s'il était organique? N'aurait-il pas donné *dotis* pour *dotyas*, avec un ī long. (Cf., *Compendium*, p. 365). Cette ignorance des noms issus du part. prés. organique a causé maintes confusions étymologiques dans l'école allemande.

Au contraire, les noms passifs peuvent donner naissance à des noms actifs ; ainsi le nom passif DATI (forme en I du thème DATO), donne, en s'adjoignant le suffixe actif -ON (= **an**) le nom actif *da*TI-ON; de même pour *ora*TI-ON, *po*TI-ON, etc.

Le même thème actif **patr**, que nous avons déjà vu tout à l'heure former un nom passif *pa*TR-IUS, peut, en s'adjoignant la terminaison passive -NUS, -NA, -NUM, (du pronom **NA**, démonstratif des objets éloignés) produire un nouveau dérivé passif *pa*TER-NUS, *qui est du père*, etc.

Le pronom **MA**, uni à son frère **NA**, forme le suffixe participial **MANA** (grec μενο). Ce suffixe **MANA** se retrouve en latin dans les noms tels que *alo*-MNUS pour *alo*-MENUS, du verbe *alere*, *nourrir; do*-MINUS, de **DA**, *serrer*, *joindre*, *dompter* ; — *da*-MNUM pour *da*-MENUM, appartenant à la même racine, etc. Ce même suffixe a encore donné les formes verbales en -MINI — *amâ*-MINI, *monê*-MINI, *audi*-MINI, *amabi*-MINI, *moneâ*-MINI, etc.; — qui ne sont autre chose que des nominatifs pluriels, où -MINI est contracté pour -MENEI et -MENEI-s (avec le signe désinentiel.)

Nous n'en avons pas encore fini avec l'histoire de cette dérivation pronominale. C'est elle, par exemple, qui a donné naissance en latin aux adjectifs pronominaux proportionnels TANTU-*s* et QUANTU-*s*. En effet, TANTU-*s* n'est autre chose qu'une sorte de superlatif par redoublement qui montre deux fois l'objet : **TA** + **TA** (sansk. *TATI;* grec ΤΟΣΟΣ pour ΤΟΤΟΣ). Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que le latin a pris la nasale de renforcement.

Quant à QUANTU-*s*, issu d'un aryaque **KA-TA**, il est frère du sanskrit *KATI*, *combien grand*, *quelque*, du grec ΚΟΣΟΣ devenu ΠΟΣΟ-ς, du lithuanien *koks*, du russe *kak*, etc. — Ital. et port. *tanto* opposé à *quanto;* — espag. *tanto* à *cuanto;* — roum. *cat*, etc.

Mais, tandis que le comparatif de **TATA**, — **TATARA-S** — n'a rien laissé dans les langues d'Europe, le comparatif de **KATA** ou **KATI** se retrouve dans le latin CUTER, devenu UTER (avec chute du K; cf. *amare* = K*amase*, etc.). CUTER est le correspondant direct de l'organique **KWATAR(A-S)**, renforcé de **KATAR(A-S)**. Cf. saxon *hwether*, angl. *whether*, grec κότερος, etc. — QUANTU-*s* a donné *quantulus*, *quantitas*, etc. (Voir l'appendice à la partie lexiologique.)

A propos de ce mot, il importe de faire remarquer ici une fois pour toutes que le latin a perdu partout l'un des trois termes de la triade pronominale composée du **KA** interrogatif, du **TA** démonstratif en réponse à la question, et du **YA**, terme de relation entre les deux autres.

Partout, en effet, il remplace le terme **YA** par un dérivé de l'interrogatif (*qui* de *quis*, v. p. 101); il aura donc seulement *quantus* et *tantus* là où le sanskrit aura *KATI*, *TATI* et *YATI;* de même il n'a conservé que *qualis* et *talis* là où les Hindous ont *KADṚÇ*, *TADṚÇ* et *YADṚÇ*.

Ce que nous disons ici des pronoms s'applique aux adverbes dérivés des pronoms; c'est ainsi que le latin ne possède que *unde* (pour *cunde*, prouvé par *ali-cunde*), et *inde*, là où nous trouvons en sanskrit les trois termes *KUTAS*, *TATAS* et *YATAS*.

Du pronom QUI, issu de l'organique **KA**, devenu **KWA** (cf. plus haut, p. 102), sont venus en latin plusieurs dérivés pronominaux ; ainsi, QUI-*cum-que*, formé de QUI, d'un suffixe *cum*, analogue au *con*, préfixe de renforcement que nous étudierons tout à l'heure au chapitre des prépositions et de *que* (= **KA** , particule complétive que nous remarquerons plus d'une fois dans la dérivation pronominale.) QUI-*dam* est aussi composé de QUI et d'une syllabe **DA**, que nous trouverons tout à l'heure dans I-*dem* (p. 120).

Quant à QUI-*libet* et à QUI-*vis*, ce sont des dérivés qui

contiennent, l'un, le verbe impersonnel *libet* ou *lubet*, l'autre la seconde personne du singulier de l'indicatif présent du verbe *vouloir : volo*, *vis*, etc. Ces deux pronoms secondaires signifient donc simplement *qui il plaît* et *qui tu veux*.

Les pronoms adjectifs dérivés de QUIS, frère de QUI, sont les superlatifs, redoublés ou renforcés, QUIS-*piam*, QUIS-*quam*, QUIS-*que*, le démonstratif plus éloigné (**NA**) QUIS-*nam* et les composés *ali*-QUIS = **anya** + **kas**, *autre quelqu'un ;* — *unus*[1]-QUIS-*que* = *unus* + QUIS + *que*, *un chacun ; ec*-QUIS = *ecce*(*vois*, de **IKS**, *voir*) + QUIS, *vois quelqu'un*, *vois celui-ci*, etc., etc.

Nous avons vu tout à l'heure le déterminatif latin I-*s ;* il nous faut maintenant étudier ses dérivés pronominaux I-*ste* et I-*pse*.

Ces deux pronoms n'en font qu'un seul; comme nous le verrons plus loin, p. 127; en effet, I-*ste* est un superlatif. Nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois (pages 28, 79, 101, etc.) la similitude qui existe entre T et P, son substitut le plus habituel ; nous en retrouvons ici même un nouvel exemple. Réparons d'abord le désordre causé dans I-*pse* par la métathèse, et rétablissons I-*spe*, nous avons le substitut régulier de I-*ste ;* l'idée de superlatif, contenue, comme nous l'avons dit, dans I-*pse* (ainsi que dans I-*ste*) se constate dans le mot *même*, qui se joint habituellement au pronom dans la traduction de ce vocable pronominal.

Nous n'avons rien à dire de I-*dem* qui est un composé régulier de I-*s* ou **I** et de la syllabe pronominale **DA**, suivie, comme nous en avons des exemples en sanskrit, de la nasale des lèvres (cf. *AYAm*, *IDam*, etc.)

Arrivons maintenant à quelques dérivés de **AI** guné de **I**. Nous avons d'abord à faire ici une remarque générale : le

[1] *Unus* = **aina**. (Voy. plus bas.)

pronom déterminatif indiquant un seul objet déterminé et le faisant voir dans son ensemble, il est facile de comprendre que ses dérivés doivent représenter les idées de *totalité*, d'*unité*, d'*union*, d'*identité*, et par suite de *ressemblance*, et c'est en effet ce qui arrive.

Ainsi **AIWA**, *un*, que le grec a conservé dans οἰϝος, devenu οἶος, *seul*, *un*, se retrouve en latin sous la forme neutre AI*vum* ou AE*vum*, l'*unité de temps*, c'est-à-dire l'*éternité;* cf. goth *aiws*, all. *ewig*, *perpétuel*, etc[1].

Le grec εἷς pour ϝεις, a perdu le **AI**, de même que le ἄς pour ϝἄς des Tarentins, qui est devenu notre *as*, après avoir dénommé bien longtemps une pièce de monnaie qui représentait l'unité de valeur dans le système monétaire de Rome et de l'antique Italie.

AINA, *lui*, *lui seul*, exprime aussi l'idée d'unité ; il a pour correspondant en latin, l'inusité OINUS devenu UNUS, *un*, *seul*, d'où *unicus*, unique, *unire*, unir, etc. (Voir l'appendice à la partie lexiologique.) Pour OINUS, devenu UNUS, on se rappellera que nous avons déjà vu (p. 73), un grand nombre de faits analogues : *punire* de *poina* (poena), *munire* de *moinia* (moenia), etc.

AINA se retrouve tel quel dans le gothique *aina-s ;* cf. l'allemand *eins*, etc.

Les latins disent *identique à* pour *égal à ;* car ils ont pris pour cette dernière expression l'organique (et sanskrit) **aikas, aikâ, aikan**, devenu chez eux AEQUUS, AEQUA, AEQUUM, d'où *aequalis* = *égal*, *aequitas* = *équité*, *aequare* = *égaler* (*aequalitare*), *aequor* = *surface égale des eaux*, etc., que nous étudierons dans notre appendice lexiologique[2]. Mais si le

[1] Le perse *ava* a conservé le sens de *celui-là*. — Pers. mod : *O*.

[2] Nous pourrons alors faire remarquer toute la beauté de cette individualisation de la *justice* dans l'*unité* sur laquelle nous sommes obligés de passer ici brièvement.

langage dit *identique* pour *égal*, il confond de même *semblable* et *égal; dans l'ensemble, dans l'unité*...

En effet, le démonstratif **SA**, substitut de **TA** (p. 101), avec le sens de *celui-là*, *un seul*, etc., a donné naissance par son union avec **MA**, au sanskrit et organique **SAMA**, *égal*, d'où le latin SIMI*lis*, le grec ʹOMος, ʹOMοιος, pour ΣOMOς et ΣOMOιος, etc. A côté de SIMI*lis*, *semblable* (aryaque : **SAMAdṛk**[1]), nous trouvons, appartenant à la même formation lexiologique et à la même idée d'unité, SEME*l*, *une fois*, SIMU*l*, *en une fois*, *tout d'un coup*, *ensemble*, SEM*per*, *dans l'unité de temps*, c'est-à-dire *toujours* (cf. *aevum*, etc.).

Nous avons épuisé la liste des dérivés du déterminatif **I**, que nous avons cru nécessaire de faire connaître à nos lecteurs ; il nous faut maintenant parler des dérivés de son opposé le déterminatif **A**. (Cf. p. 101.)

Pour former ces dérivés, **A** se combine avec **DA** et avec **NA**, ce qui nous donne **ADA** et **ANA**. Ce dernier seul a laissé des vocables au latin.

L'aryaque **ANA-s**, dont nous pouvons rapprocher le lithuanien *ana-s* et le gothique *ina-s*, a donné un latin inusité INU-*s* qui, en prenant la forme diminutive, est devenu INU-*lus*, puis IN-*lus*, et enfin (par assimilation, p. 96), IL-*lus*, dont la terminaison s'est affaiblie ou contractée en IL-*le* (voir aux désinences pronom.); à mesure que les langues deviennent plus malades, elles abusent des diminutifs ; en osque, nous trouvons *al-lo* = illa (*Tabl. de Bantia*, 22). L'italien fait *egli*, tandis que l'espagnol a tout simplement *el*, le portugais *elle*, le roumain *el*, et le français *il*.

Par une dérivation secondaire, **ANA** est devenu **ANya-s**, **anyâ**, **anyat**, *celui-là plus éloigné* (**NA**), *cet autre*, *autre*, dont le grec a fait AΛΛOΣ, et le latin ALIUS, par un changement

[1] Pour **dṛk**, voir plus loin, p. 124.

de N en L que nous avons étudié plus haut; puis **ANYA** a pris la désinence comparative **tara** (voir plus loin, p. 125), et nous avons alors le sanskrit et aryaque **ANYAtara-s**, le grec ΑΛΛΟτερος, et le latin AL*ter*, *l'autre*, *le plus éloigné*. Cf. gothique *anthar*, all. *ander*, lithuan. *antros*, etc.

Le pronom démonstratif des objets éloignés **NA**, que nous avons déjà vu si souvent et que nous retrouvons ici dans la formation de **anya**, *autre*, a aussi donné l'adjectif **NAwa** (= **NU** guné en **NAW** + **A**). **NAwas** est le frère du grec ΝΕϜΟΣ devenu ΝΕΟΣ, et du latin NOVUS, *le dernier*, *le nouveau*, et au point de vue numérique, le nombre *neuf*, (*NAVam*, εννεϝα, εννεα, NOVEM), c'est-à-dire le *dernier* après le nombre *huit*, représentant les deux mains étendues, les pouces exceptés. Cette dénomination de 9, par le nom de dernier chiffre de la décade, n'a lieu que dans les langues Indo-Européennes. — Cf. slav. *nov* (*nov-gorod* = nouvelle ville), esclav. *novü*, allem. *neun*, gaël. *noi*, angl. *nine*, etc.; — ital. et port. *nove;* esp. *nueve;* roum. *noâ*, etc.

Ce serait peut-être ici le lieu de faire l'histoire des noms de nombre; mais comme tous ces nombres, — à part *un* et *neuf* que nous venons d'étudier, et *trois* (lat. *tres;* ital. *tre:* esp. et port. *tres;* roumain *trei*), qui vient de **TARA**, comparatif de **TA**, *plus éloigné*, *plus au delà* (voir plus loin, p. 125), etc., appartiennent à une formation verbale, nous renverrons ce que nous avons à en dire à leurs racines respectives, c'est-à-dire : pour *deux*, *quatre* et *huit*, à **DWA**, **DWI**, *fendre*, *diviser*, à **KAT**, *couper*, *trancher*, et à **AK**, *diviser* (classe DÉTRUIRE); pour *dix*, à **DAK**, *montrer*, *indiquer* (classe PRESSER), etc [1].

Les nombres au-dessus de *dix* se rendent par le mot *dix*

[1] *Cent* suppose un aryaque **dakanta**. Quant à *mille*, voir la racine **MṚ**, *étendre*, *multiplier* (classe TENDRE.)

précédé d'un des *neuf* premiers nombres : **AIKADAKAN**, *onze* = 1 + 10, **DWADAKAN**, *douze*, = 2 + 10, etc., mots que l'on retrouve en sanskrit (*ÊKADAÇAN*, *DVADAÇAN*, etc.), en grec, ἕνδεκα, δυώδεκα, etc.), en latin (UNDECIM, DUODECIM, etc.) Cf. gaëliq. *aon deug* = un avec dix ; kymr. *un ar deg* = un au-dessus de dix, *deuddeg*, douze, etc. ; — ital. *undici*, etc. ; esp. *once*, etc. ; portug. *onze*, etc. — Le Roumain dit *un vers dix* = *un-spre-dece*, etc.

Nous ferons encore remarquer que les nombres ordinaux se forment régulièrement du nom même de chaque nombre cardinal auquel on ajoute tout simplement la terminaison adjective **-MAS**, **-MA**, **-MAN**, latin -MUS, -MA, -MUM : **NAVAmas**, *neuvième*, etc. ; sauf toutefois **PRATAmas**, sansk. *PRATHAMAS*, grec ΠΡΩΤΟΣ, latin PRIMUS (cf. goth *fruma*, lith. *pirmas*, russe *perwyi*), *premier*, qui est formé du préfixe **PRA**, *devant*, *en avant*, dont nous parlons plus loin, au chapitre des prépositions. Le mot *second*, *secundus*, remplaçant de *deuxième*, se rattache au verbe *sequi*, racine **SAK**.

A côté de cette dérivation parfaitement régulière et uniforme, où nous trouvons des pronoms unis à des pronoms, il y a une dérivation mixte, formée du mélange de l'élément pronominal et de l'élément verbal, dérivation dont nous avons déjà constaté des exemples (*qui-libet*, *qui-vis*, etc.) Nous devons encore signaler quelques faits importants. Ainsi le latin TALIS est issu d'un aryaque **TA-dṛka**, formé lui-même du pronom **TA** et d'un thème verbal (participial) **dṛka** au sens de *paraissant*, *se montrant* (racine **DṚK**, *voir*, d'où δέρκομαι, δράκων). **TAdṛka** est devenu d'abord en sanskrit, *TADṚÇ*, *tel*, *semblable* (mot à mot : *paraissant cela*), et la langue sacrée de l'Inde est la seule où le D se soit conservé ; le prâkrit l'a déjà perdu et n'a plus que TARISA = TADRIÇA ; et enfin, dans

toutes les langues sœurs, le R est devenu L : TALIS (lat.)[1], grec ΤΗΛΙΚΟΣ et ΤΑΛΙΚΟΣ (dorien), russe *tolik*, gothique *swaleiks*, allem. *solch* ; dans ces deux derniers exemples, nous retrouvons **SA** substitut de **TA**.

De même que TALIS est issu d'un aryaque **TAdṛk**, QUALIS, son correspondant a pour organique le primitif **KAdṛk**, qui a donné également le sanskrit *KADṚÇAS*, *quel*, *de quelle qualité*, le grec ΚΗΛΙΚΟΣ devenu ΠΗΛΙΚΟΣ (cf. pages 28, 79, etc.), le gothique *hweleiks* pour *kweleiks*, le lithuanien *koley*, le russe *kolik*, etc.

Il ne nous reste plus, avant d'en venir à l'étude des *prépositions*, des *adverbes* et des *conjonctions*, qui appartiennent à la dérivation d'origine pronominale, qu'à étudier la formation des comparatifs et des superlatifs.

Il y a deux manières de former le comparatif et le superlatif des noms.

Le *comparatif* se forme d'abord par l'adjonction au thème de la désinence **tara**, exprimant l'idée de *au delà*, comme le latin TRANS ou TRA (pour **atara**) ; **tara** donne donc l'idée d'éloignement, de ce qui est plus écarté, plus en dehors, plus au delà : **maha-t-tara-s**, *celui qui est au delà de... en grandeur*, *plus grand que* (grec inusité : μεγάτερος)[2].

Le superlatif se forme en unissant au thème — au moyen du démonstratif **TA** — la syllabe pronominale **MA**, indicative des objets les plus éloignés, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois ; et ce pronom donne alors à l'idée exprimée par le thème le sens de ce qu'il y a de plus éloigné, de plus en-dehors, et au moral, de plus exagéré : **mahat-ta-mas**, *le plus éloigné*, d'où *le plus étendu quant à la grandeur*, *le plus grand*.

[1] On trouve encore en latin -LICUS (*fame*-LICUS), et -LIX (*foe*-LIX).

[2] A vrai dire, la désinence **tara** exprime aussi bien le superlatif que le comparatif; aussi est-ce avec raison que le persan a *ter* pour le comparatif et *teri* pour le superlatif.

Le second mode d'expression du comparatif consiste dans l'addition au thème du démonstratif **YA**, précédé du déterminatif **I** : **mah-i-yâs**, *plus grand*, et il a pour correspondant le superlatif en **sta** = **sa** + **ta**, c'est-à-dire la réunion des deux démonstratifs principaux, indiquant l'objet de la manière la plus complète, la plus exagérée, si l'on peut employer cette expression : **mah-i-sta**, *celui dont on démontre le plus la grandeur*, *le plus grand* (grec : μέγιστος).

Tandis que le comparatif en **tara**, formatif des comparatifs grecs ΤΕΡΟΣ, ne se retrouve en latin que dans la composition de quelques rares vocables, tels que *al*-TER, *magis*-TER, *prae*-TER, *u*-TER pour *cu*-TER, etc., le comparatif en **yas** (avec le signe désinentiel *s*) est devenu chez les Romains YOS, puis YOR (R=S, p. 81), et a formé tous les comparatifs latins : *ma*(*g*)-IOR, *fort*-IOR, etc. Le grec a aussi cette forme de comparaison en ιων ou ων (μείζων), rapprochée de la forme allongée sanskrite *yans*, au nominatif *yân*. Quelquefois le latin mêle et confond les deux formes de comparatif par l'oubli qu'il fait de l'idée contenue dans le suffixe -TER : *ulter*, *exter*, *inter*, etc., sont déjà des formes comparatives ; c'est donc mal à propos que le latin dit *ulter*-ior, *exter*-ior, *inter*-ior, etc.

Quant au superlatif, le latin le forme en -MUS ou TIMUS= **tamas** : *in*-TIMUS (aryaque : **an**(**a**)**tama-s**), *sanctis-simus* = *sanctit*-TIMUS, *fortis-simus* = *forti* + TIMUS, *maximus* = *mac* (*mag*) + TIMUS ; souvent toute trace de T a disparu ou du moins ce T s'est assimilé d'une manière encore plus complète que dans les exemples cités plus haut, et nous avons des formes telles que : *facil*-LI-MUS, *pulcher*-RI-MUS, etc [1].

[1] De même que l'aryaque **TA** uni à **MA** a donné la forme de superlatif TIMUS, de même, combiné avec **NA**, il a donné un suffixe TINUS, TINA, TINUM, (grec : τινος, τινη, τινον), qui s'emploie pour les adjectifs de temps : *repen*TINUS, *pris*TINUS, *diu*TINUS, etc.

La seule trace que nous connaissions dans le latin du superlatif aryaque en **sata** = **sta** se rencontre dans le démonstratif *i*-STE, *i*-STA, *i*-STUD, dérivé — comme nous l'avons vu plus haut (p. 120), dans l'étude spéciale que nous avons faite de ce pronom — de ce superlatif **sta** et du type déterminatif **i** [1]. Le superlatif grec est tout entier formé par cette même combinaison pronominale **sta** : -ΙΣΤΟΣ et -ΤΑΤΟΣ = ΤΑΣΤΟΣ (ce dernier par redoublement). Encore une observation : Le comparatif entraîne nécessairement avec lui l'idée d'un rapport, d'une *comparaison* exprimée ou sous-entendue: *fort*-IOR, *plus fort que*...; tandis que le superlatif peut être absolu ou relatif. — Quand il est absolu, ce que nous exprimons en français par le mot *très* précédant un adjectif, il est isolé et signifie seulement que la circonstance ou l'état dont il s'agit est au degré le plus élevé qui soit possible : *fortis*-SIMUS, *très-fort*. — Lorsqu'au contraire il est relatif, il est toujours accompagné d'un autre mot avec lequel il est en rapport : *fortis*-SIMUS *hominum*, *le plus fort des hommes*.

La *préposition* d'origine pronominale — et il en est très-peu qui soient issues d'un verbe [2] — comme l'*adverbe* et la *conjonction*, que nous étudierons tout à l'heure, n'est qu'un DEMI-PRONOM [3] ou un pronom qui a perdu la moitié de sa va-

[1] Nous rappellerons ici en deux mots le rôle immense que joue ce pronom *iste* dans les langues novo-latines; il nous suffira de citer ses dérivés pronominaux, formés de sa combinaison avec *ecce* ou *eccum*, *voici :* esp. et portug. *aqueste*; — ital., *questo*, *costui ;* — prov., *aiceste;* — franç., *icest*, *cest*, *cet ;* — wallon, *cit*, *ci ;* — roumain, *acest*, etc. — Ces langues ont aussi conservé un autre pronom directement issu de *iste : ist*, *ista* (roum.); *isto*, *este* (portug.); *este* (esp.), etc. — Quant au latin *ecce*, il s'est uni de même à *qualis* et il a donné l'espagnol *aquel*, le port. *aquelle*, le roumain *acel*, etc., etc.

[2] Nous verrons, du reste, les prépositions d'origine verbale au chapitre de la *composition*.

[3] Il serait donc beaucoup plus rationnel d'étudier dans leur ensemble tous les dérivés DEMI-PRONOMS des formes pronominales; nous n'avons pas voulu être si hardi, et nous conservons la subdivision des grammaires classiques en *pré-*

leur significative ; car, au lieu de montrer à la fois l'*être* individuel et la *place* qu'il occupe, elle n'indique jamais que cette seconde notion de *géométrie* de l'action, si l'on peut s'exprimer ainsi ; c'est-à-dire des *positions dans l'espace*, et, par suite, *des directions de mouvement*.

Le démonstratif déterminatif **A** est, de tous les pronoms, celui qui a fourni le plus de prépositions aux langues indo-européennes ; plus de la moitié de ces particules lui doivent l'existence. **A** désignant le point vers lequel tend le mouvement d'action ou bien encore le point où ce mouvement est arrivé, où l'objet se trouve [1], le neutre même de ce pronom **AT** ou **AD** devient préposition dans plusieurs langues de notre système, et notamment dans le sanskrit, *AD* (*AD*-bhûta, *surnaturel* *AD-R̥*, *croître sur*, *accroître*, etc.), ainsi que dans le zend *at*, le tudesque *az*, le goth. *at*, le kymrique *at*, l'anglais *at*, etc. Le latin, dont nous devons spécialement nous occuper, a conservé tel quel le **AD** organique dont le D s'assimile souvent à la consonne initiale du mot auquel il est préfixé [2]. C'est ainsi que nous trouvons AP-*ponere* pour AD-*ponere*, AC-*currere* pour AD-*currere*, AT-*tendere* pour AD-*tendere*, AF-*ferre* pour AD-*ferre*, etc. (cf. p. 94). Les langues novo-latines ont *ad*, *a*, *ă*, etc.

positions, *adverbes* et *conjonctions ;* mais nous prions le lecteur de ne pas oublier qu'il n'a affaire en réalité qu'à une seule espèce de mots, employée par le discours dans trois circonstances différentes :

Prépositions }
Adverbes } Demi-pronoms.
Conjonctions }

Ce que nous disons ici nous servira d'excuse dans le cas où un adverbe se serait introduit parmi les *prépositions* ou *vice versa ;* la nature originairement unique de ces mots en rend quelquefois dans la pratique la distinction presque impossible.

[1] On sait que les Anglais n'emploient jamais leur *at*=AD que dans ce sens : *to be at home*=être à la maison.

[2] Dans un certain nombre de mots latins, AD est représenté par AR : *ar*-undo=*près de l'onde* (roseau) ; *ar*-bustum = *près de terre* (*BHU* en sanskrit :

Nous ferons remarquer en passant que l'augment du sanskrit, du grec, etc., (*A*-dam, Ἔ-δον, etc.), n'est autre chose que ce pronom **A**, marquant la perfection de l'action par une démonstration spéciale et appuyant sur l'indication de l'action exprimée par le verbe.

Lorsque le déterminatif **A** est uni [1] aux démonstratifs des objets rapprochés **TA** et son substitut **PA**, il marque que le point désigné par **A** est non-seulement intelligible, mais extérieurement visible, tandis que lorsqu'il est uni aux démonstratifs des objets éloignés **MA** et **NA**, il indique un point plus éloigné ou caché, etc. Nous avons donc dans les demi-pronoms l'antithèse perpétuelle que nous avons déjà signalée dans les pronoms, antithèse qui, bien comprise, est à elle seule une des plus grandes lumières qui puisse éclairer l'étude des langues aryaques, et qui peut se réduire à une opposition constante entre le *visible* et l'*invisible*, le *dehors* et le *dedans*, le *devant* et le *derrière*, le *dessus* et le *dessous*, la *présence* et l'*absence*, l'*affirmation* et la *négation*, etc.

Nous allons donc avoir à étudier successivement les deux côtés de cette antithèse dans les dérivés demi-pronoms (prépositions) de **A** déterminatif.

Ata, que nous aurons occasion de revoir plus loin à propos des conjonctions latines ET et ITA, possède une forme locative **ATI** exprimant la *position sur* ou *au-dessus* et encore la *direction par-dessus*.

Le sanskrit a conservé tel quel cet **ATI**, que le grec a transformé en ἔτι.

ATA et **ATI** ont des comparatifs **ATARA** et **ATIRA** dont il

terre, cf. grec. φυτόν, rad. **BHU**); — (*a*)*r*-ipa = *près de l'eau*, rive (*ipa=apa* sanskrit) eau; cf. celt. *ev*, etc. — Cet AR pour AD se retrouve dans les langues Celtiques : *ar*-morique, *le pays qui est près de la mer* (mor=mare=mer, cf. *mor*van = pelagus; *mor*bihan, etc.)

[1] Remarquons en passant que si les langues indo-européennes font des prépositions dérivées, les idiomes sémitiques et touraniens ne les imitent jamais.

nous faut examiner la filiation. Comme nous l'avons vu tout à l'heure (pages 125 et 126), c'est ce comparatif de **ATA** — **ATARA**, devenu **TARA**, — qui a servi à la formation d'un grand nombre d'autres comparatifs (grec TEP, lat. TER); ici nous avons à constater en sanskrit le mot *TIRAS* pour *ATIRAS*; en zend (*a*)*tarau*, en bas-allemand et allemand (*a*)*door* et (*a*)*durch*, en gaëlique (*a*)*thar*, en anglais (*a*)*through*, et enfin, en latin, TRANS pour A-TARA-N-S, dont le français a fait *très* (*très-bon* = *au delà de bon.*) Cf. *ès* = *ans* ou *dans*, dans des expressions analogues à celle-ci : *bachelier ès lettres* pour *bachelier dans les lettres*, etc.

A côté de **ATA**, nous avons **APA**, comme à côté de **ATI**, nous trouvons **API**. Bien que ces deux sortes d'expressions aient le même sens de *dehors*, *devant*, *au delà*, etc., le langage a senti le besoin de varier les formes dont il se sert, et il l'a fait en prenant P comme substitut exact de T.

APA, *hors*, *loin de*, resté dans le sanskrit identique à *APA* (cf. lithuanien *ap;* goth. *af;* allem. *ab;* angl. *of;* russe *ob*, *o;* gaël. et kymr. *o*, etc.), a donné au grec ΑΠΟ, et au latin AB, par affaiblissement de P en B (cf. p. 71). Une forme **APAS** (latin *pos-* dans *pos-sidere*, etc.), dérivé de **APA**, est mère du sanskrit *APASTĀT* (*tout à fait au delà*), ancien ablatif de superlatif devenu prépositif; ainsi que de *PAÇ'CHA*, *après*, *derrière;* on retrouve cette dernière forme dans le zend *paçâva* pour *apaçava*, signifiant *après cela : paça* après + *ava* cela (persan moderne *pes* = après). Le latin a POST, *après*, et plus tard POST-EA, *après ces choses*, *après cela*, d'où le français *puis* (cf. *huis* de *ostium*, *huile* de *oleum*, *puits* de *puteus*, *cuider* de *cogitare*, *hui*(*c*)*t* de *octo*, etc.) — Avec un suffixe **TI**, correspondant à l'explétif grec τε, et au sanskrit et perse *ça*, nous avons POS-TID-EA, *après cela*. Rapprochons encore le latin archaïque PONE pour POSNE, *après*, *derrière*, du zend (*a*) *pasnai*.

API, le locatif de **APA**, avec le sens de *sur*, *en dehors*, *en face*, *par-dessus*, est reproduit par le grec ἐπί et par le latin OBI, devenu toujours OB (cfr. p. 71).

Les formes comparatives **APARA** et **APARI**, *plus loin*, *à travers*, *sur*, *de tous côtés*, *autour*, ont donné la première le sanskrit *APARAS*, *A*, *AM*, *qui est plus loin*, *PARA* pour *APARA*, *plus loin*, *à travers;* le grec παρά pour απαρά, et le latin PER pour APER (cf. lithuan. *par-*, *per;* goth. *fra-*, *fair;* allem. *ver-;* angl. *for-;* russe *pre-*, *pere*, etc.), tandis que de la seconde sont issus le grec περί pour απερί, et le latin PER pour APERI (cf. Lithuan. et russe *pri*). — Cette forme latine PER, signifiant primitivement *plus au delà*, exprime souvent l'idée de PERfection = *per-fectio* (de *facere*).

Nous venons de constater plusieurs fois déjà la chute de l'**A** initial; cette chute a lieu encore — dans le latin PRO ou POR[1] (POR-*tentum*, POR-*rigere*, etc.), contracté pour PORO = **para** (sansk. *PARA;* grec πρω, προ; lithuan. *pra;* russ. *pred;* goth. *faura;* allem. *vor;* angl. *fore*, etc.). Ce latin PRO a donné PRO*pe*, *proche*, etc.; — dans PRAE (PRAI), forme locative de **PRA** = *avant*, et dans son comparatif PRAE*ter*, *plus au delà*, *plus en avant;* formé d'un comparatif organique redoublé **APARITARA** (cf. p. 126), sansk. *PRATAR* pour *APRATAR*, et enfin dans la forme locative REDI pour PREDI pour **APARADI**, *de nouveau*, *au delà*.

REDI, qui ne s'est guère conservé que dans le mot REDI*vivus*, *rajeuni* (qui vit de nouveau), est devenu dans tous les autres cas RED- (RED-*undantia*, RED-*olere*, RED-*imere*, RED-*ire*, etc.), ou même RE- (RE-*currere*, RE-*ducere*, RE-*ferre*, etc.), cf. p. 71.

Notre seconde série, opposée à la première que nous venons de voir, se compose des dérivés prépositifs du pronom

[1] POR a donné l'adverbe POR-*ro*, forme comparative d'ablatif pour POR-*tro*, *plus en avant*, *or*, opposé à *retro*, *plus en arrière*.

déterminatif **A** uni aux démonstratifs des objets éloignés **MA** et **NA**.

Nous avons déjà étudié plus haut (p. 122) un dérivé de **ANA** (*ANYAS*, ἄλλος, ALIUS), ici, c'est **ANA** lui-même dont nous devons nous occuper. **ANA** signifie proprement *lui* ou *cela absent*, *invisible*, par conséquent *caché dedans* ou simplement *dedans*, *caché dessous* ou simplement *dessous*, *caché derrière* ou simplement *derrière*, etc., d'où *autrement*, *ailleurs* et *non* (sansk. *NA*, *AN;* grec ἄνα, ἀν ou ἀ dit privatif; — allem. *nein*, *un-;* angl. *no*, *un-;* flam. *on-*; etc.). Le latin a NON, NE (NE*quam*, NE*gare* = **na** + **KHYA**, rac. n° 5), et NI- qui sont passés dans presque tous les idiomes romans. — Cette idée de négation contenue dans **ANA**, l'a fait prendre en latin pour exprimer le *doute*, l'*interrogation :* NUM, AN, ANNE, etc.

ANA, comme on le voit, est opposé à **ATA**, *lui* ou *cela présent*, *visible*, *ici*, *ainsi*, *aussi*, *oui*. — Ces deux pronoms réunis **ANA** et **ATA** ont donné une forme locative **AN(A)TI**, *de l'autre côté*, *en face*, *vis-à-vis*, *devant*, *avant*, que l'on retrouve dans le grec ἀντί et le latin ANTE (cf. goth. *anda-;* all. *ant-*, *ent-;* lith. *ant-*, etc.).

Nous avons vu de même (p. 123) **ONA**, *après*, *d'après*, *suivant*, etc., — il nous reste encore à examiner la forme de locatif **ANI**, le dérivé **AMA** et quelques composés de **A** uni aux préfixes verbaux **BHA** et **DHA**.

ANI, *après* ou *touchant à un point caché derrière* ou *dedans*, *sous*, *dans*, *en*, se retrouve dans le sanskrit *NI-*, grec ἐνί, ἐν ; latin IN (cf. goth. *in*, *um-;* all. *in*, *ein-;* angl. *in;* lith. *i;* kymr. *yn*, *i;* franç. *en*, *in*, *ès* = *ens* ou *ans*, d'où *dans* = de + ans, p. 130). Le sanskrit a aussi un *NIS* pour *ANIS*, très-fréquemment employé avec le double sens de *à l'intérieur* et *en bas* (*NIS* devient *NIR* dans des mots tels que *NIR*-vana). C'est cet *anis* = *ans*, représenté par ἐνς en grec, qui devient

dans cette même langue εἰς (att. ἐς), marquant *tendance vers l'intérieur*, comme **wanas**, représenté par Fένς, donna Fεἰς, εἷς, *un*.

ANtar pour **ANItar**, est le comparatif de **ANI** et signifie *plus dedans*, *plus au milieu*, *parmi*, *entre* ; sanskrit *ANTAR* ; latin IN-TRA, IN-TRO (ducere), INTER (dicere). — Cf. zend. *antare* ; allem. *unter* ; angl- *under* ; russe *wonutr* ; — et dans les langues romanes : franç. *entre* ; ital. *tra* ; espag. et port. *entre* ; roum. *intre*, etc.

Enfin **ANA** uni au verbe **DHA**, *établir*, *poser*, *faire*, a donné un **ANdha** (sansk. *ADHA*), *qui vient ici-bas*, *après*, *ensuite*, et que nous retrouvons dans le latin INDE, d'où (avec *de*, que nous verrons à la page suivante), *de*-INDE. — De **ANdha** s'est formé le comparatif verbal **ANdhara** = *qui est plus loin* que le point **A** déjà *caché* (**AN**(**A**) = *en* + dhara), et **ANdhara** est le père du latin INFRA pour INFERA (DH = F latin ; voir p. 80), *plus dedans*, *plus entre* (goth. *undar* ; angl. *under* ; all. *under*), d'où INFERUS, *a*, *um*. — De même encore INFI*mus* est issu d'un superlatif **ANdhamas**. (*Voir* à l'appendice lexiologique.)

Ama rend l'idée de *après*, *auprès de*, et de *avec*, *ensemble* : sanskrit *AMĀ*, d'où *AMĀ*-nas, *ensemble*, *l'un avec l'autre*, *tout* ; lat. OM-*nis* pour OME-*nis*. — **Ama**, uni au suffixe verbal **DHA**, donne un aryaque **AMAdha**, qui, dans toutes les autres langues, a perdu son **A** initial : sansk. *MADHA*, *entre*, *parmi*, d'où *maDHYAS*, *milieu*, *moyen*, *mitoyen* ; latin MEDI*us*, *a*, *um*, *moyen*, et en français -mi, *par*mi, mi*lieu* (wallon mi*tant*, etc.) — Goth. *midja* ; esclav. *medü*, *mejdou* ; gaël. *meadhon*, etc.) — *Intermédiaire* est formé de **ANtar** que nous venons de voir tout à l'heure et de notre MEDIUS. — Cf. encore zend : *mat* ; goth. *mith* ; all. *mit* ; grec μετά pour ἀμα-τά ; μέσος et μέσσος = μέθιος, etc.

Un verbe **BHĀ**, signifiant *luire*, *paraître*, *sembler*, s'unit à

A pour former un organique **Abha** (mot à mot: *cela paraître*) désignant ce qui n'est *pas tout à fait le lieu* dont il s'agit, d'où *autour*, *à peu près sur*, etc. Nous retrouvons ce mot dans le sanskrit *ABHI*, *autour*, *sur ;* dans le grec ἀμφί (avec nasale de renforcement), dans l'allemand *umb-*, devenu *um-*, et dans le latin AMB- ou AM-, qui ne s'emploie jamais isolément : AMB-*ire*, AMB-*ulare*, AM-*ictus*. — Un locatif de **Abha** : (**Abhi-**), au sens de ce qui est *presque sur le lieu* rendu par **A**, c'est-à-dire *auprès*, locatif qui joue, comme nous le verrons plus tard, un rôle immense dans la déclinaison indo-européenne, est représenté en lithuan. par *pi*, en goth. par *bi ;* en all. par *bei*, *be-;* en angl. par *by*, *be-*, etc.

Un autre verbe, **DHĀ**, signifiant *poser*, *constituer*, *faire*, verbe que nous avons déjà eu occasion de voir tout à l'heure, a donné, par son union avec notre déterminatif **A**, une forme locative **Adhi**, *sur* (de **Adha**, *dehors*, *aux environs*, *vers*), d'où le sanskrit *ADHI*, *sur*, et *ADHAS*, *hors de*, et le latin DE, pour ADE. Cf. franç. *dès* (de + ex); bas-all. *te*, *toe ;* angl. *to ;* all. *zu*, etc.

E ou EX sont bien loin de leur organique **WAdhis** (sansk. *VAHIS*) *loin de là*, *posé en dehors*, *à distance*. Le relatif **WA**, substitut du conjonctif **YA**, exprime en effet l'idée de *dépendance*, de *proximité*, toujours avec la notion d'*être en dehors* de l'objet dont il s'agit. C'est bien le sens du EX latin, devenu quelquefois E, devant les consonnes et par mesure d'euphonie ; la même forme ἐκ, ἐχς ou ἐξ, se retrouve encore dans le grec attique, tandis que l'éolien nous fournit Fεχς ou Fεκς (Fεξ) pour Fεχίς.

WA (que l'on trouve encore employé comme démonstratif dans le sanskrit védique) contracté en **U** et uni à un suffixe **PA** substitut de **TA**, nous donne **Upa** (cf. **Apa** de **A**, indiquant ce qui est *attenant à*, *dépendant de*, etc. (sansk. *UPA*, *sous*, *auprès ;* zend : *upa* ; goth. *uf ;* russe et lithuan. (*u*)*po ;* all. *auf*

(guné); angl. *up*.) En latin, cet **Upa** se combine avec le préfixe de renforcement et d'unité **SA**, et nous donne **SUpa** affaibli en SUB, *auprès*, *sous*, qui devient souvent SUS en composition. — Ce SUB a parfois le sens de *simple dépendance* (SUB-jungere, SUB-ministrare, etc.), mais aussi, dans une foule de cas, il y joint l'idée annexe ou limitative d'*infériorité* (SUB-ire, SUF-ferre, SUB-stantia, etc.). — Gr. ὑπο = σ-υπο[1].

Le comparatif de **Upa**, — **UPAra** — a donné, par son locatif **UPAri**, signifiant *plus en dehors*, *au-dessus*, *par-dessus*, *sur*, *au delà*, le sansk. *UPARI*, le zend *u-pairi*, le goth. *ufar*, (all. *über*; angl. *over*), et enfin, avec le même mode de formation que S-UB, le latin S-UPER (franç. *sur*, wall. *sur* et *su*, *so*; ital. *sopra*, *sovra*, *su*; esp. et port. *sobre*, etc.), qui reproduit le sens d'annexion par en haut, contenu dans le grec ὑπερ, et l'aryaque et sanskrit **UPAri**. — Gr. ὑπερ = σ-υπερ.

C'est de l'union du déterminatif **A** et du relatif **WA** que naît en sanskrit *AVA*, le substitut habituel de *APA*, *loin de*, *hors*, etc. Si cet **Awa** est, la plupart du temps, représenté en latin par VE (VE-*cors*, VE-*sanus*, etc.), il se trouve parfois contracté en AU (**WA** = **U**) comme dans AU-*fer*(re) = **awa** + **BHR̥**, AU-*fug*(ere) = **awa** + **BHUG**, etc., grec Fε (éol.), ἐ (attique).

Tous les pronoms, exprimant *quelqu'un* ou *quelque chose dans son individualité tout entière*, indiquent par là même, lorsqu'ils sont pris comme demi-pronoms, l'*unité*, la *simultanéité*. C'est ainsi qu'à côté de **SA**, que nous avons déjà vu p. 122, nous trouvons **KA**, exprimant l'*ensemble*, le *tout*, et de là, la *force*. **KAM**, neutre de **KA**, a donné le latin CUM,

[1] Une chose à remarquer c'est que l'Inde trouve dans *UPA* un rapport de *dépendance* ou de *liaison* par *position supérieure*, tandis que la Grèce voit presque toujours dans ὙΠΟ la *dépendance* par *infériorité* relative : *UPA*-gam, ὙΠΟ-στασις, etc.

dans l'unité de, *ensemble*, *avec* et *fortement*, — l'*unité*, l'*union* et la *force* étant toujours assimilées dans le système indo-européen. — C'est donc par une grossière erreur et une déplorable confusion que le vulgaire explique tous les CUM latins par l'idée de *simultanéité*. Il y en a beaucoup, sans doute, qui ont ce sens; mais il y en a presque autant qui ne jouent aucun autre rôle que celui de *renforcer* l'idée contenue dans le verbe, de lui donner un degré de perfection relative. Parmi les premiers, nous citerons CON-fluere (*couler avec*), COL-ligere (*rassembler*, c'est-à-dire *choisir ensemble*), COM-ponere (*placer ensemble*); parmi les seconds, nous donnerons comme exemples COR-rigere (*mener fortement*, ou encore *mener à la perfection*, *corriger*), COM-placere (*plaire beaucoup*), COM-plere (*remplir tout à fait*), CON-scire (*savoir d'une manière absolue*), CON-stituere (*établir fortement*, etc.). — Cf. goth. *ga-;* gaël. *co-;* kymr. *can*, etc.

Un comparatif de **KAM**, — **KAMtara** — a donné le latin CONTRA, *contre*, d'où CONTRA-*rius*, *a*, *um*, etc. (*Voir* l'appendice à la partie lexiologique.)

Nous rappellerons ici le préfixe TRANS dont nous avons déjà parlé (p. 125), et la particule séparative SE-, SED, qui n'est qu'un véritable ablatif et que nous étudierons plus loin en même temps que ce cas, et cette mention complètera la liste des principales prépositions de la langue latine, au nombre de *trente*, environ.

Voyons maintenant les *adverbes* et les *conjonctions*.

On a donné le nom d'*adverbe* (*ad* + *verbum* = auprès du verbe) à une forme invariable des pronoms ou des noms adjectifs qui a pour mission de venir au secours du verbe; l'adverbe joue donc vis-à-vis du verbe le même rôle que l'adjectif vis-à-vis du nom. Il y a un grand nombre d'adverbes d'origine verbale ; presque tous les adjectifs peuvent former

un adverbe en prenant soit la terminaison neutre *e : bene*, *male*, soit la terminaison active *ter : fideliter*, *feliciter*, etc.[1].

Nous n'avons à nous occuper ici que des adverbes formés de pronoms perdant la moitié de leur valeur, et nous étudierons simultanément les conjonctions qui ne sont que des *adverbes conjonctifs*. Le latin en a 67, et sur ce nombre, il n'y en a que 4 qui soient d'origine verbale ; ce sont *verum* ou *vero* (rac. (**DH**)**WṚ**, *courber*, *entourer*, *couvrir*, *garder*), *dum* (rac. **DI** ou **DIW**, *briller*, *luire*), *igitur* et *ergo* (rac. **AG** et **ṚG**, *tendre vers*, *aller*, *agir*) ; nous sommes donc suffisamment autorisés à placer ici, à côté de l'étude des *adverbes*, celle des *conjonctions* d'origine pronominale.

Le pronom déterminatif **A** a donné naissance à plusieurs adverbes ou conjonctions. — Nous avons vu plus haut (p. 122) le pronom *ille* pour *inule*, dérivé diminutif de **ANA**. Un locatif de *ille*-(*illi*), uni au *-c* terminal que nous avons déjà eu occasion d'étudier, a produit les adverbes de lieu ILLIC, *là* (où il est), ILLINC, *de là* (où il est), et ILLUC, *là* (où il est), qui s'emploient comme réponses aux quatre questions *ubi* pour *cubi*, *unde* pour *cunde*, *quo* et *qua*, signifiant toutes : *où*. Nous citerons encore l'ablatif féminin ILLAC, *là*. (Voir *licet* et *videlicet* à la rac. **Ṛ**, *envelopper*, *courrir*, *laisser*.)

Le même **ANA** a donné, comme nous l'avons vu encore (p. 132), les particules de négation NON, NE, *ă*, *NA*, etc. Ajoutons que c'est **Anya** (*voir* plus haut, p. 122), qui a formé les adverbes ALIO-*qui* (devant une consonne), ALIO-

[1] A part quelques rares exceptions, les langues novo-latines forment leurs adverbes d'origine verbale en combinant avec l'adjectif qu'il s'agit de modifier en adverbe une forme ablative issue de *mens, mentis*, qui signifie alors *dans un esprit : sagement* = d'un esprit sage, *inconsidérément* = d'un esprit inconsidéré ; mais plus tard, *ment* a rendu toute idée *de mode, de manière*, et l'on a eu alors : *grandement* = d'une manière grande, *finalement* = d'une manière finale ; on voit qu'ici le sens primitif de *mens, mentis* est complètement dénaturé. Cette forme ablative latine *mente*, reproduite dans le français *ment*, se retrouve dans l'italien, l'espagnol et le portugais *mente*, le wallon *meint*, etc

quin, (devant une voyelle), ALITER, ALIUD, *autrement*, *autrement que*, et qui, devenu AL et se combinant avec *sic* (*voir* plus loin, p. 140, l'explic. de cet adverbe), a produit le vieux français *alsi* devenu *aussi*, wallon *aussi*, etc.

Uni à **DHA**, le déterminatif **A** a donné au sanskrit *ADHA*, *là*, et *ADHAS*, *de là*, tandis que le latin en a fait DE pour A-DE, avec chute de l'aspiration (cf. pages 89 et 134), et le grec ἔνθα, avec ν intercalaire pour ἔθα = **ADHA**, *ici*, *là*, *alors*; ἔνθεν, pour ἔθεν = **ADHAS**, *d'ici*, *de là*.

Du grec ἔνθεν, équivalant au sanskrit et aryaque **ADHAS**[1], nous pouvons rapprocher le latin INDE. (Cf. plus haut, page 133.)

Enfin, nous trouvons des dérivés de **A** uni à **TA** et **TI**, ou à **THA**. De la première de ces combinaisons sont issus le sanskrit *ATAS*, *d'ici*, *ensuite*, *c'est pourquoi*, *donc*, le grec ἔτι, *encore*, *de plus*, et le latin ET pour ETE, *aussi*, *encore*, *et*. Cet ET se joint souvent à *jam*, issu de la racine **DIW**, pour former ETJAM = ETIAM, *aussi*, *même*, etc. Quant à **ATHA**, que l'on retrouve tel quel en sanskrit avec le sens de *maintenant*, *encore*, le latin les possède sous la forme de AT pour ATE, *mais*, *à côté de*, etc., d'où ATQUE (pour *que*, voir plus haut ce que nous disons, p. 116), contracté quelquefois en AC. On trouve aussi (avec forme locative de **KA**), ATQUI.

Le déterminatif **I**, opposé à **A**, a, comme lui, donné naissance à un certain nombre d'adverbes et de conjonctions.

Ita (ancien instrumental d'un pronon **Ita**), *cela est ainsi*, *c'est cela*, *ainsi* (sansk. *ITI*; all. *ia*; angl. *yes*, etc.), et *Item* (forme neutre), *de même*, sont au nombre des plus importants; nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'ils sont formés par l'adjonction à **I** du démonstratif **TA**.

[1] Pour θεν = **DHAS**, cf. τεν = **TAS** et μεν = **MAS**, à la première personne du pluriel dans les verbes. — Le suffixe adverbial latin -TUS répond au grec -θεν et au sanskrit -TAS: *in*-TUS, etc.

Quant à *Ibi*, c'est une forme de locatif répondant à la question (*c*)*ubi*, *où?* Ibi, *là*.

Is*te*, superlatif de I, que nous avons vu plus haut, p. 115, nous a donné les adverbes ISTIC, ISTINC, ISTUC et ISTAC, *là* (où tu es), de même que *ille* a donné naissance à des adverbes exactement correspondants (cf. p. 137).

Il en est encore de même du démonstratif **GHA**, qui, par le moyen du type *hic*, *haec*, *hoc* (p. 115), a donné au latin HIC, *ici*[1] (locatif), — HINC, *d'ici*, — HUC, *ici*, — et HAC, *par ici* (ablat.)

C'est encore ce **GHA**, *celui-là* et *l'autre*, qui, combiné avec **YAS** pour **DYAS**, *jour* (rac. **DIW**, *briller*, *resplendir*) a donné **GHYAS**, *l'autre jour*, *hier*, devenu en sanskrit *HYAS*, en latin HESI pour HYESI (avec l'I du locatif), et enfin HERI (R = S, cf. p. 81), d'où *hier* (franç.), *haïr* (wall.), *ierî* (ital. et roum.), *ayer* (esp.), etc.

PRAd, dont nous avons vu plus haut le passage au latin RE ou RED à travers PREDI et REDI, a donné la forme ablative RE*tro*, *derrière*, en *arrière;* ces deux mots soulignés sont eux-mêmes pour *de*-RE*tro* et *ad*-RE*tro* (cf. provençal *reire;* vieux franç. *rière;* wall. *drî*, etc.) De *de*-RE*tro* sont venus des bas-latins *de*RETRA*nus* = *der*RE*in* (français du nord), et *de*RETRA*narius* = *der*RE*nier*, puis *de*R*nier*.

Nous avons examiné plus haut (p. 135) un préfixe *ve* ou *au* issu de **AWA**, et impliquant l'idée de séparation, nous allons retrouver ici ce même **Awa** avec le même sens d'*éloignement* dans des mots latins venant d'un **AWAta** organique. Ces mots sont VE, *ou*, à la fin des mots, VEL (= *ved* = *vad* = *avad* = **AWAta**), *ou* entre deux mots, et enfin la forme contracte gunée, AUT (WA = U), *ou bien*, (cf. franç. et wall. *ou;* ital. *o* ou *od*, etc.) et AUT*em*, *mais*, formé du neutre organique **AWAtam**.

[1] *Ici* vient de *eccic* = *ecce* + *hic; voici* = *vois* + *ci* (= hic), etc.

Il nous reste à examiner les dérivés adverbiaux de **TA**, **SA** et **KA**.

Le démonstratif des objets rapprochés **TA** a donné au latin un grand nombre de formes adverbiales.

Nous avons étudié plus haut un adjectif pronominal redoublé *tantus;* nous placerons à côté l'adverbe TANTUM, *autant;* mais ce pronom **TA** ne s'est pas toujours redoublé, et si nous trouvons encore TOT, *tant*, *autant*, nous avons aussi TAM, *si*, *aussi* (cf. grec τώς, οὕτώς, *ainsi*, *autant que*, *semblablement*), qui a pris tout simplement la naso-labiale neutre *m*. TAM, en s'unissant à son opposé *quam*, a donné TAMQUAM, *tel que*, *comme si*, etc.

TA a fourni aussi au latin un TUM, *alors*, d'où TUNC = TUM + *que* (cf. *nunc* = *num* + *que*, *hic* = *hi* + *que*, p. 116, etc.), et ce TUM*que* se trouve conservé dans notre *donc*, et surtout dans l'italien *dunque* = *ad* + *tum* + *que*.

De **SA**, substitut de **TA**, est venue la conjonction conditionnelle SI (ombrien : *sve*, osque : *svai*), exprimant la *simultanéité* des deux idées, celle qui est exprimée comme résultat de la condition et celle qui exprime la condition elle-même: « *si* tu apprends, tu sauras » est équivalent à « *en même temps* que tu apprendras, tu sauras. » C'est cette idée de SImul*tanéité*, *d'ensemble* et conséquemment de *force* (v. pages 122, 135), contenue dans le pronom **SA**, qui l'a fait souvent employer dans les idiomes indo-européens comme préfixe de *renforcement*.

De même que TUM uni à *que* a donné TUM*que* et TUNC, de même SI, combiné avec ce même *que* (p. 116), a formé un SI*que* devenu SI*c* = *ainsi*, *de cette manière;* et de ce SI*c* sont issus à leur tour, par la combinaison avec un adverbe que nous étudierons tout à l'heure, SIC-*ut*, SIC-*uti*, etc.

Nous venons de voir les dérivés adverbiaux de **TA** et de **SA**, nous allons examiner maintenant ceux qui sont formés de

KA, que le langage oppose habituellement aux deux premiers pronoms, et nous profiterons de cette circonstance pour renvoyer le lecteur à ce que nous avons dit plus haut, p. 102, du remplacement perpétuel en latin du relatif aryaque **YA** par l'interrogatif **KA**.

En face de *tam* et de *tum*, nous trouvons d'abord *quam* et *quum*: TAM, *autant*; QUAM, *que*; TUM, *alors*; QUUM, *lorsque*; — de même, vis-à-vis de TOT, nous avons QUOT: *tot* homines, *quot* sententiæ, *autant* d'hommes, *autant* (*que*) d'avis.

Parfois l'opposition a lieu entre deux dérivés de **KA**; c'est ainsi que la forme neutre QUID, avec le sens de *pourquoi*, trouve sa réponse dans un autre neutre QUOD, signifiant *parce que*, *que*, *de ce que*.

Mais nous trouvons aussi un grand nombre de mots pour lesquels il n'existe pas de correspondance. Il nous serait difficile de les citer tous, nous allons du moins essayer d'indiquer quelques-uns des principaux.

Une forme locative s'est conservée dans le latin UBI pour CUBI, comme UNDE est pour CUNDE (*ali*CUN*de*)[1], etc. UBI — que l'on trouve parfois complété par l'emplétif *que* (UBI*que* = *partout*) — est représenté en français par *où*, en italien *ove*, etc. C'est *ibi* qui répond à UBI (cf. p. 139).

L'ablatif masculin QUO, uni au substantif *modus*, *mesure*, *manière* (rac. **MṚ**, *étendre*, *mesurer*), a formé QUO*modo*[2], *de quelle manière*, *comment*, *comme*, *como* (esp.), *come* (ital.) etc.

De même l'ablatif féminin QUA, combiné avec *res* (sansk. *RAS* ou *RAI* pour *RAHI* = *RADHI*, *richesse*, *bien acquis*, *chose*, du verbe **ṚDH**, *croître*, *accroître*), a donné QUA*re*, *par*

[1] Pour la chute de l'explosive initiale, voir plus haut, p. 87.

[2] QUEM*admodum* appartient à une création analogue, trop facile pour que nous nous y arrêtions: QUEM + *ad* + *modum*. Il en est de même de QUAM*obrem* = QUAM + *ob* + *rem*.

quelle chose, *pourquoi*, devenu avec une légère modification de sens, le français *car*. — Le latin emploie aussi comme synonyme de QUA*re*, un CUR=QUA*re*.

QUA*si* est pour un aryaque **KA-SA**, *combien*, *simultané*, *ensemble*, *comme*.

USQUE se décompose d'abord en US-*que*, et US n'est autre chose que UT pour CUT, sanskrit *KAT*, aryaque **KAt**, neutre de **KA**, employé comme conjonctif-relatif. Le *jusque* français est formé d'un composé *de*+US*que* chuinté en *djusque*, et enfin *jusque*.

De la généalogie de *usque*, nous pouvons rapprocher celle de US*quam* = CUS*quam* = CUT*quam*. — US*quam* est parfois combiné avec la négation et donne alors NUS*quam*.

Cet UT dont nous avions déjà constaté l'existence dans *sic*-UT et *sic*-UTI, et qui concourt à la formation de US-*que* et de US-*quam*, est conservé tel quel dans le latin UT ou UTI (pour CUT ou CUTI = QUOTI = **KWATI**, *comme*, *que*, *afin que*, *de sorte que*), d'où UTI*nam* — dans UT-*cum*-*que* composé de UT + *cum* (= **KAm**) + *que*, etc.

Citons, pour en finir, parmi les dérivés demi-pronoms de **KA**, **KWA**, QUI*dem* et EQUI*dem* (*ex* + *quidem*), *en vérité*, *à la vérité*, dont nous avons déjà expliqué la forme *dem* à propos de *idem*, etc., p. 120, — QUOR*sum*, *à quoi bon celà*, — QUAN*do* (sansk. *KADĀ*), *quand*, etc., etc.

THÈMES D'ORIGINE VERBALE.

La grande loi qui préside à la création des thèmes de cette classe est celle de l'opposition et de la prédominance relative des idées de substance (pronom) et d'action (verbe), et cette loi donne tout le secret de la formation des *noms*, soit *substantifs*, soit *adjectifs*. En effet, tout nom étant la combinaison intime d'un pronom désignant l'être (objet,

substance) et d'un verbe peignant l'action caractéristique faite ou subie par cet être, il reste à savoir si, dans ce concept binaire, notre esprit fait dominer la notion d'action ou celle de substance.

Si l'idée d'action l'emporte, le verbe est le plus fort, le pronom est subjectif et perd la moitié de sa substance sonore : **TA** devient **T**, **SA** devient **S** : **PA-T**, *gardant*, *protégeant;* **MA-T**, *mesurant;* **DA-T**, *donnant*, etc. Comme on le voit, les participes présents ou actifs appartiennent à cette classe de mots dérivés, où l'idée verbale l'emporte sur l'idée pronominale; ainsi, nous trouvons : 1° **T**, désinence formative des participes présents à racines vocaliques, et **AT**, désinence formative des participes présents à racine consonantique. 2° **NT** ou **ANT**, d'où, au nominatif et au vocatif sanskrit : *N* ou *AN*. On sait que parfois le T tombe à tous les cas en latin, et le mot alors se décline comme si le thème était en N; c'est ainsi que nous avons *le déchirant*, LEO(N) faisant au génitif LEONIS pour LEONTIS, à l'acc. LEONEM pour LEONTEM, etc.

Ce même T terminal formatif des participes présents, véritables noms actifs, se change fréquemment en S, surtout dans les noms neutres en *as* pour **at** organique; **ganat**=**ganas**=*G'ANAS*=GENUS. Il importe de faire observer ici que dans la suite des temps cet S, substitut de T, a été lui-même très-souvent remplacé par R. C'est ainsi que le génitif **ganasas** est devenu GENERIS pour GENESIS, que **tapasas** (gén. de **tapas**) est devenu TEMPORIS pour TEMPOSIS, etc. (*Voir* plus haut, p. 81).

Dans les participes présents latins, le T, signe de la prédominance de l'idée d'action, s'assimile à l'S désinentiel, et nous avons alors DUCENTS=DUCENSS=DUCENS; AMANTS =AMANSS=AMANS; LEGENTS=LEGENSS=LEGENS, etc. Si, contrairement à ce qui se passe dans la formation du

participe actif, l'idée d'*être individuel*, de *substance* l'emporte sur l'idée d'*action*, le pronom **TA** demeure dans toute son intégrité, et nous avons alors le participe passif (improprement appelé participe passé) en **-TAS**, **-TA**, **-TAM**, qui se retrouve exactement dans le latin -TUS, -TA, -TUM (vieux latin, osque et ombrien *-to-s;* grec -το-ς), et de même que -TUS, -TA, -TUM, pronom indicatif des objets rapprochés, représente tous les participes passifs au présent, de même -NUS, -NA, -NUM, formé sur **NA**, pronom indicatif des objets éloignés, représente tous les participes passifs au parfait; ainsi sont encore opposés l'un à l'autre **TI** et **NI**.

Nous avons maintenant à étudier les infinitifs, supins, les gérondifs et les différentes formes verbales qui, sous le nom d'intensitives, de diminutives, de fréquentatives, de désidératives, etc., jouent un si grand rôle dans le parler indoeuropéen.

C'est le verbe **TU**, *emplir*, *accomplir*, *faire*, qui a donné les infinitifs sanskrits en *-TUM* que nous retrouvons littéralement reproduits dans les supins de la langue latine: *ama*-TUM, =*aimer; moni*-TUM = *avertir; lec*-TUM =*lire*, etc.

Il faut bien se garder de confondre en quoi que ce soit, comme on le fait malheureusement trop souvent dans les grammaires, le supin TUM avec le neutre du participe passé TUM [1]. Ce participe passé est tout simplement formé du démonstratif aryaque **tas**, **ta**, **tam** ou **tad**, tandis que le supin est formé par contraction de l'abstrait **TUam**, *le accomplissant l'acte de...*, formé, comme nous venons de le voir, du verbe primitif **TU**, *emplir*, *accomplir*, *faire*. Les infinitifs du sanskrit classique sont tous formés par cet abstrait: pâ-*TUM*,

[1] On a peine à concevoir cette confusion du supin et du participe passé ; en effet, le supin est essentiellement actif ; comment donc veut-on que le neutre prétendu d'un participe passé (ou passif) devienne actif? C'est tout simplement absurde!

faire l'action de boire, lat. po-TUM; sthâ-*TUM*, *faire l'action de se tenir*, *d'être debout*, lat. sta-TUM; sarp-*TUM*, *l'action d'aller*, *de se traîner*, lat, serp-TUM; g'ani-*TUM*, *l'action de produire*, lat. geni-TUM, etc., etc. Cf. plus loin.)

A côté du supin infinitif, nous placerons un autre dérivé du verbe **TU**, *emplir*, *accomplir*, *faire;* c'est le fameux instrumental gérondif **TWÂ** (sansk. **TWÂ**), *par l'accomplissement de l'acte de*. Ce **TWÂ** s'est contracté en latin en TU, devenu DU par l'affaiblissement de l'explosive forte T suivi du M en l'explosive faible D; et, avec l'addition de la désinence caractéristique du nominatif, nous reconnaîtrons facilement ici le gérondif en -DUS, -DA, -DUM.

En latin comme en zend, des thèmes actifs en **TU**, s'adjoignent le déterminatif **A** pour former des thèmes en **TWA**; de là un aryaque **sta-tua-ti**, devenant en latin *sta*-TUI-T, avec *a* affaibli en *i*, comme d'ordinaire; il en est de même, du reste, des autres thèmes en *u*, comme *minu*, *tribu*, donnant *minu-it*, *tribu-it* pour une forme organique *minua-ti*, *tribua-ti*.

En dehors de cette dérivation verbale simple proprement dite, il existe certaines formes qui ont trait à des rapports de *grandeur*, de *puissance* ou de *faiblesse* d'action, ou encore qui expriment l'idée de *commencement* ou de *répétition* de l'action.

Trois verbes simples : **PA**, *poser*, *faire*, (grec ποιέω) **DHA**, *poser*, *faire* (all. *thun;* angl. *do*); **GA**, *produire*, *engendrer* (latin *gignere*), servent à former les verbes *intensitifs* terminés en -P, en -DH ou -D et en-G. C'est ainsi que, à côté de la racine primaire **GṚ**, *engouffrer*, *dévorer*, se présente avec une idée d'insistance et de plus grande énergie la racine secondaire **GṚdh**, *dévorer ardemment* (d'où, par l'allemand, notre GREDIN, *dévorateur* ou *meurt de faim*). — De même la racine **STA** a donné trois intensitifs **STAp** (*stip-es*), **STAd** (*stad-ium*), et **STAg** (*stag-num*), etc.

En opposition avec ces verbes de force se rencontrent non moins souvent des verbes d'affaiblissement ou de nuance par amoindrissement d'énergie, appelés d'ordinaire verbes *diminutifs*, ou dans d'autres circonstances *inchoatifs*. Sans parler ici de la forme -SK, née du verbe **IKS**, *voir*, *paraître*, si fréquente dans les terminaisons grecques -ΣΧΟΣ, -ΣΧΟΝ, et aussi dans la terminaison latine -SCERE (*arde*-SCERE, de *ardeo ;* cf. l'italien *ardisco*)[1], nous mettrons en relief la terminaison habituelle des diminutifs -BH, née de **BHA**, *luire*, *paraître*, ce qui donne l'idée de ressemblance ou d'approximation, et par suite celle de grâce, de faiblesse, de délicatesse. On nous comprendra mieux lorsque, sous la racine primaire **GṚ**, que nous citions tout à l'heure, nous placerons en contraste avec l'intensitif **GṚdh**, *engouffrer avec une grande force*, le diminutif **GṚbh**, guné en **GARbh** ou **GRAbh**, *envelopper*, *se saisir de*, *prendre*.

C'est le moment d'indiquer d'une façon sommaire certains dérivés dénominatifs d'un usage très-fréquent en latin ; nous voulons parler des *désidératifs* et des *fréquentatifs*. Si nous prenons, par exemple, le participe passif de *haerere* (pour *haesere*), nous pourrons, en ajoutant au thème participial *haesita* la terminaison banale de l'infinitif *-ere*, faire *haesita* + *ere* = *haesitare*, c'est-à-dire reprendre coup sur coup la position du *haesitus*.

Voici encore un désidératif d'un emploi très-fréquent. De leur *ed-ere*, *es-um*, *manger*, les Latins ont fait leur *esu*-SI-*ere* = *esu*S*ire*, devenu *esu*R*ire*, *désirer de manger*, *avoir faim*.

Les fréquentatifs par redoublement sont extrêmement nombreux en latin ; nous citerons pour exemples : *jactitare*, *comitare*, *negitare*, *flagitare*, etc.

[1] Le verbe *inchoatif* s'emploie surtout pour exprimer que l'action rendue par le verbe est à peine commencée, et par conséquent qu'elle est ébauchée, imparfaite, petite et ressemblant en quelque sorte à l'action largement posée.

Nous avons vu tout à l'heure (page 143) comment le participe présent se forme du pronom **TA**, qui perd alors la moitié de sa substance sonore pour indiquer que dans ce vocable, véritable nom actif, l'idée verbale ou idée d'action l'emporte de beaucoup sur l'idée pronominale ou idée de l'être individuel, de la substance.

Deux participes présents, ainsi constitués, étant d'une haute importance dans la formation des thèmes d'origine verbale, nous allons nous y arrêter un instant.

1° **WAT** (sansk. *VAT*) *qui est plein de* (au phys.), *doué de* (au moral); ce **WAT** est un reste de l'organique **BHAWAT** ou **BHWAT**, participe présent du verbe **BHU** ou **BHAU** = **BHAW**, *établir*, *poser*, *constituer*, *être*.

Ce **WAT** est d'abord devenu **WAS**, et par contraction **US**, puis, se renforçant par la nasale, il a donné **WANT** et **WANS**; mais **WANS** a perdu son **S**, et il est resté parfois **WAN** d'où **WA** tout simplement.

Mais toutes ces formes, — sauf la dernière non consonantique, — peuvent recevoir après elles le pronom déterminatif **A**, et prendre ensuite les signes de désinences. C'est de deux de ces formes que nous allons avoir à nous occuper au profit de nos études latines[1].

Parfois **WANS** prend donc l'**A** déterminatif et devient en déclinaison **VANSas**, **VANSA**, **VANSam**. Cette forme, qui se retrouve intacte dans le sanskrit, se contracte bientôt dans les autres langues en **unsas**, **unsâ**, **unsam** (U = WA) et devient alors la fameuse terminaison romaine -ONSUS, -ONSA, -ONSUM, plus tard -ŌSUS, -ŌSA, -ŌSUM, *plein de*, *doué de;* il nous suffira de citer pour exemples *form*-ŌSUS, *doué de beauté*, *odi*-ŌSUS, *plein de haine*, etc.

On remarquera en outre que ŌSUS est long par suite de la

[1] Cf. Kuhn, *Ueber das alte* s (Zeitschrift, etc., 1852).

chute de l'*n* (voir plus haut, p. 76), que l'on retrouve du reste dans quelques vieux auteurs. C'est ainsi que dans Festus et Juvénal nous voyons form-ONsus, etc.

Si **wans** aboutit à -ONSUS et à -ŌSUS, **want**, lui, est sans cesse représenté en latin par LENT (grec εντ pour ϝεντ), et par son dérivé (uni au pronom **a**) LENTA, donnant LENT-*us*, LENT-*a*, LENT-*um* : *somno*-LENT-*us*, *plein de sommeil*, *vino*-LENT-*us*, *plein de vin*, etc.

Relativement au V devenant L, nous ferons observer que ce changement se rencontre encore dans *lepos* et *lepor* pour *vepos* et *vepor*, comme le prouve la forme identique sansk. *VAPUS*, *forme*, *beauté*.

Il importe encore de signaler ici le changement si commun de W en M (deux labiales douces prolongées échangées entre elles), changement que l'on retrouve dans le latin *Mare* (*mer*), originellement identique au sanskrit *W*ari et à l'aryaque **wari** et qui nous a donné **ma** au lieu de **wa**, **mat** au lieu de **wat**, **man** au lieu de **wan**, **mant** au lieu de **want**, etc. (Cf. p. 77.)

A ces **mat**, **mant**, **man**, **MANtas, a, am**, etc., correspondent en latin MET, MENT, et surtout MEN et MIN, abrégé de MENT, et MENT*um*, dérivé de ce même MENT, qui sont de beaucoup les formes les plus employées. Ainsi on trouve MEN et MIN dans des noms tels que *liga*-MEN, *liga*-MINIS, *ce qui est plein du lier*, *doué de la propriété de lier*, *lien ; no*-MEN pour *gno*-MEN, *ce qui est doué du pouvoir de distinguer*, et de là *ce qui fait connaître*, *nom* ; *certa*-MEN, *certa*-MINIS, *ce qui est plein de luttes*, *combat*, etc. ; tandis que MEN*tum* sert à former des mots analogues à *liga*-MEN*tum*, *certa*-MEN*tum*, etc. La forme grecque correspondant à ce MENT latin est MAT = l'aryaque neutre **mat** : δίπλωMAT, σῶMAT, ὄνοMAT, dont les nominatifs singuliers ont perdu leur T et sont devenus δίπλωMA, σῶMA, ὄνοMA, tandis que les autres cas

l'ont partout conservé. (Cf. persan : *men*, doué de.....)

Ces formes participiales actives ont donné, outre des noms d'action, des verbes dérivés nominaux en -MIN-*are* et -MENT-*are*. Nous citerons seulement *no*-MIN-*are* (pour *gno*-MIN-*are*), *faire l'action de faire connaître, nommer*, *la*-MENT-*are*, *faire l'action de crier*, *se lamenter*, etc.

Ajoutons en finissant que MENT*um* devient en français *ment*, etc., tandis que *men* se retrouve dans le français et l'italien *me : legu*MEN = legu*me* (ital.), légu*me* (franç.)

2° Le second participe présent aryaque dont nous avons constaté tout à l'heure l'énorme importance est **twat** pour **tawat** (sansk. *twat*), au sens de *accomplissant*, *achevant*. Le radical de ce participe est le verbe **TU** (ou **TAU** = **TAW**) *emplir* [1], *accomplir*, *faire*. Nous avons déjà étudié ce verbe dans la formation des thèmes verbaux simples à propos des supins et des infinitifs. Ici nous avons à le considérer sous un autre aspect en composition avec le démonstratif actif **AT** (**taw + at.**)

La forme **twan** ayant pris l'**A** déterminatif et la désinence commune, devint **twan-as, twan-à, twan-am**.

En latin, la forme participiale active **twan**, a donné, en se redoublant en **tatwan**, les noms actifs en -TUDON (= **tâtwan**).

C'est ainsi que *vale*-TUDON, par exemple, a pour forme organique **vara-tâtwan(t)**; tous ces noms font aujourd'hui au nominatif -TUDO, — l'*n*, seul reste du participe actif organique, étant tombée, — et nous avons alors *vale*-TUDO pour *vale*TUDON, *multi*-TUDO pour *multi*-TUDON, et ainsi de suite. Aux cas autres que le nominatif, le thème TUDON s'est affaibli en TUDIN, et nous avons eu ainsi *vale*-TUDIN-*is*, *multi*-TUDIN-*is*, etc. Il est facile de voir la marche suivie par **-tâtwan**

[1] Cf. *tu*mor, *tu*mere, *tu*midus.

pour devenir TUDON : l'*a* de la première syllabe s'est changé en *u*, comme cela arrive si souvent chez les Romains, et l'on a eu alors **tutwan** ; puis le *w* qui suit le second *t* l'a forcé de s'affaiblir en *d* (tu = d), et l'on a eu TUDAN = TUDON.

C'est encore le verbe **TU** guné en **TAU** qui a donné la terminaison caractéristique du participe futur passif aryaque **tav-ya**, par **ya**, qui est la forme simple de ce même participe.

A cette forme simple passive, le verbe **TU** vient ajouter l'idée d'*accomplissement possible*, l'idée de *faire*, et il forme ainsi le participe futur passif, avec le sens de : *qui est devant être accompli.*

Nous passons maintenant à l'étude des *flexions* ou *désinences.*

II. FLEXIONS OU DÉSINENCES.

Cette partie de la dérivation sera tout naturellement subdivisée en trois paragraphes :

1° Flexions *nominales* } déclinaison.
2° Flexions *pronominales* }
3° Flexions *verbales* : conjugaison.

Parlons d'abord des flexions nominales.

1° FLEXIONS NOMINALES.

Sans nous occuper ici de la déclinaison des grammaires classiques, fondée uniquement sur la routine, nous adopterons le système inauguré pour la première fois en France par M. Eichhoff[1], et suivi depuis par M. Dutrey, aujourd'hui inspecteur général de l'enseignement supérieur, dans une

[1] *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde.* Imprimerie royale. Paris, 1836, in-4°, p. 394 et suiv.

Grammaire latine, la meilleure de toutes celles que nous connaissions[1].

Ce système, qui repose sur l'étude comparée de la dérivation indo-européenne, reconnaît en latin deux déclinaisons nominales : une déclinaison *simple* et une déclinaison *générique ;* mais comme les formes de ces deux déclinaisons, les seules que l'on devrait trouver dans les grammaires latines, sont les mêmes prises séparément, nous allons étudier ces formes les unes après les autres, nous réservant de donner ensuite un aperçu général de la déclinaison latine, et de compléter cet aperçu par des tableaux qui devront graver dans l'esprit du lecteur les désinences aryo-latines.

Nous commencerons donc par étudier les *cas.*

En dehors du vocatif, dont nous parlerons tout à l'heure, et qui proprement n'est pas un cas, la déclinaison latine, comme la déclinaison indo-européenne en général, se divise en deux classes de désinences :

1° Les cas *directs à opposition.*

2° Les cas *indirects à circonstances.*

1° Opposés l'un à l'autre comme l'*effet* à la *cause*, comme le *sujet agissant* à l'*objet sur lequel il agit*, comme l'*actif* au *passif*[2], le NOMINATIF et l'ACCUSATIF sont les seuls cas *directs :* tous les autres sont obliques ou indirects.

2° Ces cas *indirects* rendent toutes les *circonstances* de l'action; mais ces circonstances sont de trois espèces, ce qui nous conduit à une triple subdivision :

a. — Le *moyen d'action du sujet sur l'objet* se rend par l'INSTRUMENTAL.

[1] Cette grammaire, si excellente lorsqu'on la compare à Lhomond et autres de la même école, n'a pu tenir devant une hostilité de parti pris qui l'a reléguée dans les bibliothèques des linguistes au lieu de la mettre sur le pupitre des écoliers.

[2] Les grammairiens hindous désignaient le nominatif par *kartṛ* = factor, t l'accusatif par *karma* = factum.

b. — Le double *point de départ du sujet vers l'objet* se confond avec l'ABLATIF et le GÉNITIF.

c. — Enfin le DATIF et le LOCATIF expriment le double but ou *point d'arrivée de l'idée, soit au lieu seul où elle tend* (locatif), *soit auprès de quelqu'un de déterminé dans ce lieu même* (datif).

Comme on le voit, il n'y a rien autre chose dans tous ces cas qu'une action du sujet sur l'objet, action directe dans les cas directs à opposition, indirecte dans les cas indirects à circonstances.

Mais le sujet ou l'objet peuvent être un, deux ou plusieurs; ce qui nous donne ce que les grammairiens appellent *les nombres*. Il faut encore en dire un mot avant de passer à l'étude des cas.

SINGULIER. — Le langage n'a pas de signe particulier pour rendre le *singulier*. En effet, le nombre singulier, — si toutefois c'est un nombre, ce qui pourrait être révoqué en doute, puisque l'idée de nombre semble indiquer l'idée de pluralité, qu'exclut le singulier, — ce nombre singulier représente seulement une unité, et cette unité se retrouve toujours dans le pronom qui forme, comme nous le verrons tout à l'heure, la désinence nominale.

PLURIEL. — Il n'en est pas de même pour le *pluriel*. C'est bien là un nombre, aussi est-il rendu par une unité ajoutée à l'unité du singulier. — Le signe commun du pluriel indo-européen est un **s**, reste du pronom **sa**, que l'on ajoute au thème singulier. **sa** exprimant un objet, une individualité, une personnalité, une unité, en un mot, on l'ajoute au thème singulier qui contient déjà une personne, une unité, et l'on a ainsi : **sa** + **sa** = *un* + *un* = *deux*, c'est-à-dire *le pluriel*. En effet, il n'est évidemment pas nécessaire pour former un pluriel qu'il y ait plus de deux unités, puisque le duel n'est qu'un pluriel imparfait; et c'est ce qui nous reste maintenant à démontrer.

Duel. — Primitivement cette forme du langage s'employait seulement pour indiquer un composé copulatif formé de deux sujets ou de deux objets, et correspondait tout particulièrement à l'idée de couple ou de l'opposition des deux sexes : *pitarâ-matarâu*, le père et la mère ; *dyâvâpṛthavyâu*, le ciel et la terre. Ce n'était donc qu'une sorte de pluriel limité.

Aussi le latin, trop pratique pour garder ce luxe de nuances grammaticales, l'a-t-il seulement conservé dans deux formes où l'on comprend logiquement son existence : *duo* (ombro-samnite : *dus*), et *ambo* [1].

Parmi les langues novo-latines, il en est, comme l'italien (*due*), le roumain (*doĭ*, *doa*), et le vieux français (*doi*, *dui*), qui ont conservé une forme spéciale à l'idée de dualité, tandis que d'autres, telles que l'espagnol (*dos*), le portugais (*dous*, *duos*), et le français moderne (*deux*), ont été trop logiques et ont donné au demi-pluriel *duo* le signe commun du pluriel : *s*.

Maintenant que nous avons vu les différents états dans lesquels peuvent se trouver les désinences des noms, et, pour ainsi dire, le cercle dans lequel elles peuvent se mouvoir, il nous faut examiner rapidement les syllabes formatives de ces désinences et étudier la déclinaison latine dans l'unité aryaque.

Vocatif. — Le *vocatif* étant, comme son nom l'indique (vocare, *appeler*), le cas d'appel, d'invocation, doit être aussi bref que possible, et cette brièveté n'a pas d'organe plus parfait que le thème sans aucune désinence. On trouve dans les langues indo-européennes un grand nombre d'exemples de cet emploi du thème intact ou ayant perdu sa voyelle ter-

[1] Le pâli a agi absolument de la même manière que le latin, et il a seulement conservé deux duels : *ubhaû* = *ambo* et *duvaû* = *duo*. — Seul, parmi les langues germaniques, le gothique a conservé le *duel*, et encore dans les verbes seulement.

minale ; nous citerons en particulier le sanskrit (*vâk*, *mâtar*, *marut*, *datta* [1], etc.), et le grec ἔλλεν, ῥῆτορ, θήρ, etc. La grammaire latine nous fournit *rosa* (I) [2], *domine* (thème ary. **damana** [3]), *puer* (II), *soror* (III), *cornu* (IV) [4].

Les vocatifs des deux noms communs *filius*, *genius*, et de tous les noms propres en *ius* (excepté ceux qui sont adjectifs et ceux qui viennent du grec) appartiennent aussi à cette classe : *fili* pour *filie*, *Horati* pour *Horatie*, et c'est à tort que les grammaires latines en font une exception.

Dans les autres exemples de déclinaison, le latin emploie pour vocatif le nominatif qui, comme on le verra plus loin dans le paragraphe spécial que nous lui avons consacré, est la plus simple expression de la déclinaison : *templum* (II), *avis* et *corpus* (III), *manus* (IV), et *dies* (V).

Cette règle est générale pour les vocatifs pluriels latins qui sont toujours semblables aux nominatifs : *rosae* (I), *domini*, *templa* (II), *sorores*, *corpora* (III), *manus*, *cornua* (IV), *dies* (V).

[1] En sanskrit, le vocatif ne reproduit la désidence du nominatif que dans les thèmes monosyllabiques terminés par une voyelle : bhî-s, *peur* ; gaû-s, *vache* ; nâu-s, *navire*.

[2] Par ces chiffres romains entre parenthèses, nous indiquerons toujours les déclinaisons latines de la grammaire de Lhomond, que nous prenons pour types toutes les fois que cela nous est possible.

[3] Cet *e* que l'on retrouve en lithuanien (*déwe*), grec (ἵππε), en borussien (*deiwe*), etc., n'est pas une désinence casuelle, mais simplement un affaiblissement du thème *a*, *o*, ou *u*, en *e*, voyelle plus sourde et plus brève.

[4] Nous nous permettrons d'être ici d'un avis contraire à celui de M. Bopp, qui, dans le § 205 de la *Gramm. comparée*, dit que le latin prend toujours pour le vocatif la forme du nominatif « *mit Ausnahme des Masc.* 2 *Decl.* » ; le vocatif *Rosa* n'est autre chose que le thème, et s'il est semblable au nominatif c'est que ce dernier cas est devenu bref par une altération dont nous parlons plus loin (p. 157); quant à *puer*, c'est tout simplement le thème privé de a voyelle terminale (*putara*). Ce n'est pas la faute du vocatif thématique si l nominatif s'est modifié au point de lui ressembler.

CAS DIRECTS.

NOMINATIF SINGULIER. — Le *nominatif singulier* se forme en latin, comme dans tout le système indo-européen, par l'addition au thème d'un **s**, représentant le suffixe pronominal **SA** (Bopp. *Gramm. comparée*, § 134) ; ce suffixe **SA** figure, comme nous l'avons vu plus haut (p. 101), l'indication de l'être qui constitue le sujet, *le nominatif;* et cela parce qu'il rappelle immédiatement à l'intelligence l'être ou l'individualité dont s'occupe d'abord l'esprit dans la constitution de la phrase pensée. Or, ce premier objet de la pensée étant opposé au second objet dont se préoccupe l'esprit, second objet que nos grammaires appellent régime du verbe, la perpétuelle opposition de **SA** représentant *ce* qui est *proche* ou *premier* avec **MA**, montrant *ce* qui est *à distance*, *au delà*, *éloigné*, devait amener la création des deux cas directs avec le caractère d'opposition pronominale qui en fait l'essence logique.

En latin, nous retrouvons cet *s* désinentiel du nominatif conservé intact dans des mots tels que *dominu-s* (II), *avi-s* (III), *manu-s* (IV), et *dies* (V).

Mais d'autres fois, il est contracté; ainsi *puer* est pour *pueru-s*, comme on a *liber* à côté de *liberu-s* et *vesper* à côté de *vesperu-s*[1]. De même *soror* est pour *sosor* (p. 81) = *sosor-s* = *svosor-s* = (sansk.) svasṛ.

C'est ici le lieu de parler de la déclinaison générique qui,

[1] Cette contraction qui supprime la désinence du nominatif des noms masculins appartenant à la déclinaison générique a lieu seulement dans les mots dont le *r* est précédé d'un *i* bref (*vir*, *levir*, etc.), ou d'un *e* bref (*puer*, *socer*, *alter*. etc.), et encore trouve-t-on quelques mots comme *merus*, *ferus*, etc. Mais quand le *r* du thème est précédé d'un *a*, d'un *u* ou d'un *o*, ainsi que d'un *ê* ou d'un *î*, la terminaison se conserve : *carus*, *purus*, *carnivorus*, *vêrus*, *vîrus*, etc. Comparez au latin le gothique où les thèmes en *ra* et en en *ri* perdent l'*s*

à part ce cas du nominatif dont nous nous occupons en ce moment, ne se distingue pas de la déclinaison simple.

Cette déclinaison est appelée générique parce qu'elle a des terminaisons spéciales pour chacun des trois genres *masculin*, *féminin* et *neutre ;* nous devons donc d'abord dire un mot des *genres*.

Le *masculin* est, selon les grammaires classiques, le genre le plus noble ; disons seulement, pour être plus respectueux envers l'autre sexe et conséquemment plus français, que le masculin est le genre qui exprime la plus grande somme de force, de vigueur. Aussi ce genre est-il rendu par la sifflante **s** reste de **SA** substitut de **TA**, démonstratif le plus énergique.

Le *féminin*, le plus gracieux des genres, et cela, sans conteste, est rendu en sanskrit et en général dans le système indo-européen, par une voyelle longue, douce, moelleuse, voluptueuse même, si l'on veut y mettre quelque attention. On sait que Manou avait fait une loi de donner aux femmes des noms terminés par des voyelles longues (cf. plus haut, p. 46), et nous avons assez parlé au commencement de ce volume (p. 47), des voyelles mâles (brèves), et des voyelles femelles (longues) pour avoir besoin de faire autre chose ici que d'y renvoyer le lecteur.

Il nous reste à parler du *neutre*, c'est-à-dire, selon le mot même (neuter = *ni l'un ni l'autre*), de ce genre secondaire, bâtard, qui n'est ni le masculin, ni le féminin, et que les grammairiens indiens appellent *klîva*, c'est-à-dire *eunuque*. Le neutre se forme par l'addition au thème d'un M, reste du

désinentiel quand le *r* est précédé d'une voyelle, tandis qu'ils le gardent quand cet *r* est précédé d'une consonne : *vair*, homme ; *anthar*, l'autre ; *akr-s*, champ, etc. (Bopp, *op. cit.*, § 155, rem. I). En lat. *vir*, *alter*, *ager*, etc. En règle générale, on peut dire que, quand le *r* trouve un point d'appui suffisant dans la voyelle qui le précède, il se conserve admirablement dans presque tous les idiomes indo-européens. Cf., à ce sujet, Bopp. *op. cit.*, § 145.

pronom **MA**, démonstratif des objets éloignés ; on voit que c'est tout l'opposé du masculin qui se forme par **SA**.

Chez les Grecs, le M caractéristique de l'accusatif et du neutre permute avec N, la nasale des dents comme M est la nasale des lèvres. (Cf. p. 64.)

En latin, les trois types des noms appartenant à la déclinaison générique seront donc : -S, -Ā, -M ; donnons un exemple et citons *bonu*-S, *bon*(*a*)-A, *bonu*-M[1] ; remplaçons maintenant *bonu*-S par *dominu*-S, *bon*(*a*)-A par *ros*(*a*)-A, et *bonu*-M par *templu*-M, et nous comprendrons toute la formation des deux premières déclinaisons données par les grammaires latines ordinaires.

Pour *dominu*-S (thème : **damana**), nous n'avons aucune observation à faire.

Il en est de même pour *templu*-M (thème latin *tempulo*, diminutif de *tempus*[2]).

Quant au féminin *ros*(*a*)-*Ā*, c'est autre chose ; il nous faut d'abord dire que le premier *a* appartient au thème ; comment se fait-il alors que le *rosă* latin soit bref? Il y a dans le mot un Ā long, marque du féminin, qui devrait déjà, et rien que pour cela, être resté long en latin ; mais supposons que cet Ā, signe du féminin, fût bref, comme

[1] Nous ferons observer que tous les noms adjectifs que Lhomond appelle *de la première classe* sont des noms à déclinaison générique ; seulement *niger* a perdu sa désinence comme *puer*. Quant à la *deuxième classe* d'adjectifs, *prudens* n'est qu'un participe présent (cf. p. 145), *fortis* suit le sort d'*avis* (III), et *celeber* pour *celebris* que l'on trouve quelquefois, ainsi que *terrestris*, *alacris*, *salubris*, *silvestris*, *pedestris*, *celeris*, etc., n'est aussi rien autre chose qu'un nom adjectif de la IIIe déclinaison.

[2] Tout le monde sait que l'ouverture quadrangulaire pratiquée dans le toit des édifices religieux, et par laquelle on recevait à la fois la *lumière* et la *chaleur* du jour (en sansk. *tapas*, en latin *tempus*), reçut son nom du diminutif *tempulum* contracté en *templum*. Le passage d'un nom représentant cette sorte de fenêtre, à travers laquelle s'observait le vol des oiseaux, à la dénomination de l'édifice tout entier est une de ces figures de nom trop connue de nos lecteurs pour que nous y insistions ici.

rosa contient dans sa finale deux *a*, l'un formatif du thème, l'autre de la désinence, il devrait de toute manière être long d'après une loi de renforcement que nous avons vue plus haut (p. 74). Comment se fait-il donc que *rosă* soit bref? Hélas! il y a là une raison de clarté d'expression qui, tout en étant louable dans son but, est déplorable quant à ses effets. L'ablatif *rosā*, long par soi et par la chute du D, a forcé les Romains à faire leur nominatif bref, bien qu'il dût rester long pour des raisons positives et péremptoires. Pour la clarté de la langue, le nominatif ou l'ablatif devait devenir bref; pourquoi le nominatif a-t-il cédé plutôt que l'ablatif? La philologie comparée n'a pas de réponse; elle ne peut que déplorer ce fait; mais constater le mal n'est-ce pas déjà quelque chose? (Voir cependant ce que nous disons plus loin.)

Nous n'en avons pas encore fini complétement avec le nominatif singulier. Ainsi, par exemple, il nous faut dire que dans les thèmes consonantiques terminés par une explosive dentale forte ou faible, T ou D, S s'assimile toujours la consonne précédente; TS ou DS deviennent alors SS, et il y a confusion des deux SS en un seul: *miles* pour *mile*T*s*, *serpens* pour *serpen*T*s*, *dens* pour *den*T*s*, *legens* pour *legen*T*s*, *pes* pour *pe*T*s*, etc. Ici, nous ferons remarquer que le T ou le D final du thème représente la forme active du participe. (Voir plus haut, p. 143 et aussi p. 96.)

Certains noms neutres de la troisième et de la quatrième déclinaison comme *corpus* [1], *cubile*, *sal* et *far* (III), et *cornu*

[1] Il faudrait bien se garder de croire que l'*s* de *corpu-s* est une désinence du nominatif; dans les noms neutres terminés par un *s* (*corpu-s*, *genu-s*, *fœdu-s*, *o-s*, etc.), cette lettre appartient au thème qui, organiquement, est terminé par *r* (= *s*, p. 81). Il — n'en est pas de même des noms masculins terminés par *S* dont le thème est aussi en *R*; dans ces noms, l'*s* représente bien la désinence casuelle qui a absorbé l'*r* (= *s*) du thème; *arbo-s* = *arbos-s* = *arbor-s*; *Cere-s* = *Ceres-s* = *Cerer-s*; *cini-s* = *cinis-s* = *cinir-s*. (Bopp. *op. cit.*, § 147.)

(IV), n'ont même pas trace de la désinence en -M=MA. Peut-être, du moins pour quelques-uns d'entre eux, est-ce une simple contraction de l'M; mais nous n'avons pas besoin de discuter ce point. Les noms neutres étant dans une position très-inférieure dans le système linguistique indo-européen, on n'a même pas toujours senti la nécessité de leur donner une désinence, et l'on s'est contenté du thème pour les exprimer; c'est ce qui explique tous les nominatifs comme ceux que nous venons de citer, et certains noms, comme *cornu*, etc., auxquels on n'a pas même fait l'honneur de les décliner. — Disons pour finir ce que nous avons à dire du genre neutre, que c'est par un oubli complet des éléments de leur formation que les thèmes adjectifs terminés par une consonne ont conservé en latin l'*s* qu'ils avaient légitimement au nominatif. Nous citerons avec M. Bopp (*op. cit.*, § 152), *capac-s*, *felic-s*, *soler*(*t*)-*s*, *aman*(*t*)-*s*, etc.

Nous avons omis à dessein de parler des noms qui ont le nominatif en *-e*, en *-es*, en *-as*, en *-ma*, etc. Ces noms sont, pour la plupart, calqués sur le grec: *musice*=μουσική, *cometes*=κομήτης, *Aeneas* = Αἰνέας, *poëma* = ποίημα, etc. D'ailleurs, ils obéissent aux lois générales du nominatif aryaque: ceux qui sont terminés en *-s*, comme *cometes*, *Aeneas*, sont organiques masculins; *poëma* est formé avec le suffixe neutre -MA(T) dont nous avons parlé plus haut; quant à *musice*= μουσική, il est organiquement long comme tous les noms féminins primitifs.

Nominatif pluriel. — A la personne déjà indiquée au nominatif singulier par l'addition du pronom **sa**, *le nominatif pluriel* en ajoute une autre qu'il désigne de la même manière. C'est l'union de ces deux individualités (-**sa** + -**sa** =*un*+*un*) qui donne le nominatif pluriel organique; et dans cette union le premier suffixe **sa** garde son A, de sorte

que l'on a une désinence **sas**, sansk. *acvâ*-sas, grec δυσμε-νέ-σες, etc.

En latin, nous ne retrouvons l'S que dans *sorore*S (pour *soror*SES) (III), *manu*S (IV), et *die*S (V). Les noms qui se déclinent comme *rosae* (I), *domini* et *pueri* (II), l'ont perdu par contraction; ces mots sont pour *rosa*S, *domini*ES et *pueri*ES.

L'osque et l'ombro-samnite ont beaucoup mieux conservé que le latin la désinence caractéristique du nominatif; ainsi nous trouvons, en osque, *pas*[1], *scriftas* pour *quae* (P = Q, voir plus haut, p. 79) et *scriptae;* de même *aasas ekask*[2] = *arae haece*, etc.

Le vieil ombrien a exactement la même terminaison de nominatif pluriel pour le féminin de la déclinaison générique; ainsi on trouve *totas* pour *totae*, etc.

Le nouvel ombrien a remplacé *-as* par *-ar: totar*. (Cf p. 81.) — Nous trouvons même en latin un exemple, unique il est vrai, d'une terminaison *-as* = *ae;* c'est Nonius Marcellus, grammairien du troisième siècle, qui nous le fournit. (*De proprietate sermonum*, 9, 11) : laetiti*as* insperat*as* modo mihi irrepsere in sinum[3].

La seconde déclinaison latine (type générique masculin) nous fournit des exemples analogues en *-eis*, *is*[4], *-es* et *-us ;* nous citerons dans le vieux latin (d'après Bopp., *Gramm. comp.*, 228, b.) : *vir-eis*, *gnat-eis*, *fact-eis*, *popul-eis*, *leiber-eis*, (*conscr*)*ipt-es*, *duomvir-es*, *magistr-es*, *ministr-is*, et (d'après

[1] *Table de Bantia*, 25.

[2] *Bronze d'Agnone*, b. 1.

[3] Ce fragment de citation valut à Nonius Marcellus l'épithète de *nugator* (voir Bothe, cité par Munck, *De fabulis atellanis*, p. 155). On voit que la philologie comparée donne raison au pauvre grammairien insulté.

[4] La forme en -is a même résisté longtemps ; c'est du moins ce que l'on peut conclure d'un passage de Charisius, donné par M. Egger, dans les *Reliquæ latini vet. ser.*, p. 45 : Caesar *pluraliter iis*dem dicendum affimat.

M. Egger, *op. cit.*, p. 188), *eus* (=ii), *Castor-us*, *Vener-us*, etc. — Cette dernière forme *-us* est régulière en osque[1] : *pus* = qui, *stat-us* = stati ; *Abellan-us* = Avellani ; *Nuvlan-us* = Nolani ; *ligat-us* = legati; *putur-us* = (c)utri, etc. (Cf. *Cippe d'Abella*, 8, 9, 38, 41, 47 ; *Table d'Agnone*, I *a*, etc.) — De même, dans l'ancien ombrien *pupl-us* = populi ; le nouvel ombrien, selon sa constante habitude, change l'*s* en *r*: *screhtor* = scripti (pour *screptus* ou *screptos*), *eur* = ii (pour *eus*), *prinvatur* = *prinvatus* = privati, etc., et l'on trouve aussi en osque des exemples de pluriels en *-ur* : *censt-ur* = censores (*Tab. de Bantia*, 18, 20, 27, 28. — Cf. Kirchhoff, *Das Stadtrecht*, etc., p. 12, 13.)

Il importe de faire observer ici, que l'opposition entre le S (**SA**) du nominatif et le M (**MA**), de l'accusatif, se retrouve au pluriel aussi bien qu'au singulier.

Quant aux nominatifs pluriels neutres, ils sont dans la langue latine en -A : *templa* (II), *corpora* (III), *cornua* (IV) : cet A remplit ici le rôle d'une assonance vague et lourde destinée à rendre la vulgarité du genre neutre.

Accusatif singulier. — Nous avons d'abord à rappeler ici l'opposition que nous avons déjà signalée plusieurs fois entre le démonstratif **SA**, indiquant les objets rapprochés et servant à désigner le sujet, et le démonstratif **MA**, indiquant les objets les plus éloignés de l'observateur et servant à déterminer l'objet.

L'*objet*, c'est l'*accusatif*.

Quand le thème est consonnantique, l'accusatif singulier prend la désinence -**AM**[2] ; quand il est vocalique, il ajoute simplement un -**M** à la voyelle du thème. Nous avons déjà

[1] Cf. Kirchhoff, *Umbrische Sprachdenkmäler*, première partie, pages 163-169, et sa lettre à M. Mommsen (*Das Stadtrecht von Bantia*), p. 8 et seq.

[2] Tantôt l'E qui remplace en latin (comme en zend) l'*A* sanskrit, est uniquement une lettre de liaison, tantôt il appartient au thème. Cf. Bopp., *op. cit.*, §. 151.

fait remarquer qu'en grec, c'est le -N qui tient la place du -M, mais seulement dans les thèmes vocaliques, car lorsque le radical est consonnantique, il se contente de laisser tomber la nasale finale, et il dit μητέρ-α pour μητέρ-αν ou μητέρ-αμ. Cf. sansk. *matâr-am*, et latin *matr-em*.

Nous aurons donc en latin pour les déclinaisons à thèmes consonnantiques *soror-em* (III), et pour les déclinaisons à thèmes vocaliques *dominu-m*, *pueru-m* (II), *rosa-m* (I), *ave-m* (III), *securi-m* pour *securie-m*, *filiu-m*, *conciliu-m* (Cf. l'ombro-samnite), *manu-m* (IV), *die-m* (V). Quant aux noms neutres, ils ont en latin, comme en grec et en sanskrit, leur accusatif singulier semblable à leur nominatif du même genre, les uns, dont le thème est en *a*, comme *templu-m* (II), avec l'assonance sourde naso-labiale M, les autres, comme *corpus* (III), et *cornu* (IV), avec leur thème tout simplement. — Les thèmes en *i* s'affaiblissent au neutre en *e* : *mare* pour *mari* (sansk. vari).

Quelques noms venus du grec font leur accusatif en *-n* : *musice-n*, *comete-n*, *Aenea-n* [1].

Accusatif pluriel. — A l'accusatif pluriel, les langues aryaques ajoutent simplement l'S commun du pluriel au singulier, ce qui donne **ams** ou **ans** (*m* ou *n* cérébrale), ou plutôt encore **sams** ou **sans** (**SA** = personne du singulier, + **M** ou **N** = signe de l'accusatif + **S** = personne du pluriel). Cet S additionnel représente une personne qui, jointe à l'individualité déjà contenue dans le singulier, donne l'idée du pluriel.

La plupart du temps, la nasale intercalaire, seul reste du

[1] On trouve dans Plaute les accusatifs *ted* et *med*, et dans le sénatus-consulte des Bacchanales, le pronom *sed* est régi par *inter*. Les pronoms personnels avaient donc un accusatif en *d*, forme habituelle de l'ablatif latin; c'est sans doute là un simple changement accidentel de *m* en *d*, dont nous ne connaissons pas d'autres exemples.

pronom démonstratif de l'accusatif, tombe et se contracte en *-ūs* long (latin *-os*, *-us* et *-as*), et l'on a ainsi *rosā-s* pour *rosă-m-s* (I), *dominō-s* pour *dominŏ-m-s*, *puerō-s* pour *puerŏ-m-s* (II), *sororēs* pour *sororĕ-m-s*, *avēs* pour *avĕ-m-s* (III), *manūs* pour *manŭ-m-s* (IV), *diēs* pour *diĕ-m-s* (V).

Cette nasale organique qui tombe en latin (et aussi en grec πατέρ-ας, ἀστέρ-ας, etc.), se retrouve souvent dans le sanskrit védique; ainsi *açva-ms tatra* (pour *akva-ms*)[1] = *les chevaux qui sont là* (à l'accus.).

Les accusatifs pluriels neutres n'ont aucune désinence et sont semblables à leur nominatif : *templa* (II), *corpor-a* (III), *cornu-a* (IV)[2].

Cas indirects. — Dans les cas directs, nous avons vu le pronom pur, parfait, entier,—le nominatif se formant en **sa**, l'accusatif en **ma**. —Il n'en est pas de même dans les cas indirects, formés aussi évidemment d'un pronom. Ces pronoms formatifs des cas indirects sont, dans ces cas, mutilés en ce sens qu'ils n'expriment plus que la moitié de l'idée qu'ils contiennent habituellement, comme nous l'avons vu plus haut, p. 127, lorsque nous avons parlé de cette découverte linguistique qui appartient à M. Chavée, et que lui-même a formulé en ces termes:

« Le pronom montre à la fois deux choses: l'être individuel et la place qu'il occupe. » (*Français et Wallon*, 1857; p. 63.)

Mais avant d'étudier en détail ces cas indirects formés par

[1] Les Goths, observateurs si fidèles des nuances grammaticales, ont conservé dans son intégrité cette terminaison -ns, caractéristique de l'accusatif pluriel; c'est ainsi qu'ils disent *dagans* = les jours, *sununs* = les fils, etc.

[2] Nous trouvons un seul exemple d'accusatif pluriel neutre en *f*: *eafdem omnia*. (*Lex Julia Munic.*, ap. Egger, op. cit. p. 299, lig. 3.) C'est vraisemblablement une faute commise par un copiste de province, peut-être de Campanie ou d'Ombrie. Cf. osque *esuf* = *bona* (?) = οὐσία; et l'ombrien *pupluf* = *populos*. etc. Dans ces exemples, l'*f* n'est que le sifflement renforcé de *s*.

des demi-pronoms, nous devons dire quelques mots d'un cas qui n'existe plus en réalité dans la langue de Rome et que nous ne pouvons cependant passer sous silence, nous voulons dire l'*instrumental*.

Instrumental. — L'instrumental singulier est marqué en sanskrit par *Ā*, que M. Bopp (*op. cit.*, § 158) croit identique à la préposition *Ā*, *vers*, *jusqu'à* (cf. zend *ă* et *ŏ*, lithuanien *u*, tudesque *u*, etc.). — Quant à l'instrumental pluriel, c'est un suffixe verbal qui a formé ce cas dans les langues indo-européennes; ce suffixe est **BHI**, *autour*, *en apparence*, *à peu près*, *aux environs*, *à la manière de*, *à la façon de*. **BHI** signifie tout cela, et il se rattache vraisemblablement au verbe **BHA**, *luire*, *paraître*, qui sert, comme nous l'avons vu plus haut (p. 146), à former les verbes de l'apparence, les diminutifs.

Ce **BHI** a subi souvent l'influence pronominale et est devenu **ABHI** (**A** + **BHI**); grec : ΑΜΦΙ ; goth. : UMB; latin. AMB-).

Cet unique suffixe verbal, introduit dans les désinences casuelles indo-européennes, a donné lieu, comme nous le verrons plus tard (cf. page 176), à une grave erreur, car on l'emploie également pour rendre des circonstances toutes différentes de l'action, l'*ablatif* et le *datif*.

Avec le signe commun du pluriel nous aurons donc **BHI S**; ce **BHIS**, dans les thèmes en **A**, perd son B devant H (cf., p. 88), et donne **AHIS**, d'où le *AIS* du sanskrit (*dattāis*, *dānāis*, etc.).

Le latin, comme nous l'avons déjà dit, a complétement perdu l'instrumental; cependant, comme ce cas est parfois indispensable, il le remplace par la préposition **PARA**, devenue, chez les Romains, PER : PER *te*, PER *Deum*, etc.

Ablatif singulier. — L'*ablatif* singulier a pour forme organique commune -**AT** ajouté aux thèmes consonnantiques, et -**T** seulement aux thèmes vocaliques. **AT** est pour **ATA**, signi-

fiant *en dehors*, *en s'éloignant de*[1], véritable synonyme de **APA**, *en s'éloignant de*, *loin de*, et par suite, *provenance*, *origine*, etc. (sanskrit *AT* et *T*; zend *at* et *t*, etc.).

D'après l'habitude des Latins d'adoucir les explosives finales (cf. p. 71), **AT** devient, dans la langue de Rome, AD, puis ED[2]. Or cette terminaison se retrouve intacte, avant la chute du D, dans tous les ablatifs de la troisième déclinaison et de ses deux contractes, la quatrième et la cinquième; on connaît dans les monuments *senatu-d* pour *senatu-ed*, *dictator-ed*, *covention-id*, *navale-d*, *mari-d*, etc.; par analogie, nous pouvons affirmer que *soror-ed*, *av(e)-ed*, etc. (III), *manu-d* (IV), *di-ed* (V), ont existé à un moment quelconque avant les formes actuelles.

Ce -**AT**, caractéristique de l'ablatif se combine avec le A final des thèmes de la déclinaison générique (première et

[1] Nous avons une preuve de cette signification primitive de l'ablatif dans *sed fraude* = *sine fraude* (Egger, *op. cit.*, pages 215, 243). Ce *sed* est devenu depuis une particule séparative avec le sens de *mais;* ce n'était primitivement qu'un ablatif du pronom personnel *se*, qui voulait dire *hors de soi*, *loin de soi*, comme nous en avons encore la preuve dans des mots tels que SE-*curus* = hors de souci, SE-*cessio* = action d'aller à l'écart, etc. — Parfois SE est devenu SO, comme dans SO-*cors* pour SE-*cors* = qui a l'intelligence absente, etc. — Peut-être pourrait-on rapprocher de ce *sed* l'ombrien *sei* (*Tab. Eugub.* VI a, 11), et l'osque *sir* (*Cippe d'Abella*, 1), qui aurait alors donné naissance au vieux mot latin *sirempse* devenu *siremps*, ou plutôt encore *sine emptione*, sans rachat, sans rémission, sans exception (cf. Rabasté, *op cit.*, p. 45); rien ne s'oppose du moins à cette explication dans les passages où, à notre connaissance, ce mot est employé; nous citerons seulement les deux suivants: *eique, omnium rerum siremps lex esto*, que tout soit soumis à la même loi. (*Tab. lat. de Bant.*, 10.) — *Quid adversus ea quid fecerit, et adversus eum siremps lex. ... esto.* (*Senat. cons.* ap. Frontin. *Aquaed.* 129.)

[2] Nous avons, en latin, un seul exemple d'un ablatif en ET; c'est la vieille forme pronominale *met* (ego*met*, ipse*met*, etc.), pour *smet*, analogue au sansk. *sma* (tasma, etc.). — Cf., pour la chute de l'*s* initial, *parvus* pour *sparvus*, rac. **SPAR**, *serrer*, *resserrer*, *restreindre; crus* pour *scrus*, rac. **SKAR**, *courber*, *fléchir;* — *porcus* pour *sporcus*, rac. **SPR**, *répandre*, *souiller;* — *natare* pour *snatare*, rac. **SNA**, *baigner*, *humecter*, etc., etc. — Voir aussi p. 87. — Nous trouvons encore un *set* pour *sed* dans Freund (*Dict.* Ed. Theil., t. III, p. 240), mais ce sont là des exceptions qui ne doivent pas nous arrêter plus longtemps.

deuxième déclinaison latine), et donne -**ĀT**, devenu chez les Romains ŌD au masculin et au neutre, -ĀD au féminin. Cela explique parfaitement les anciennes formes que l'on trouve sur les monuments : *praedā-d*, *populō-d*, *equō-d*, et nous donne en outre la certitude que les ablatifs, aujourd'hui en *ō* ou en *ā*, étaient autrefois en *ōd* ou en *ād*: *Dominōd*, *templōd*, *puerōd* (II), *rosād* (I), etc., devenus *dominō*, *templō*, *puerō* (II), *rosā* (I), etc[1].

Relativement à ce dernier, nous devons faire remarquer que *rosā* contient trois *a* (*rosă* + *ā* + *ād*) : l'*ă* bref du thème, l'*ā* long du féminin, et l'*ā* long de la terminaison de l'ablatif ; nous devons comprendre dès lors pourquoi c'est le nominatif, et non l'ablatif, qui est devenu bref dans *rosa*, pour la clarté de la prosodie. (V. plus haut, p. 158.)

L'ablatif est souvent aidé en latin d'une préposition, ce qui prouve que dès les temps les plus reculés, on avait oublié ou du moins commencé à oublier le sens propre contenu dans la terminaison organique -**AT**. C'est ainsi que nous trouvons *a* exprimant l'éloignement (*a patriâ recidimus*), *e* s'employant dans le cas de simple provenance, de simple sortie, etc.

Ablatif pluriel. — Au pluriel, c'est le suffixe **BHI**, que nous avons déjà étudié plus haut comme forme de l'instrumental, qui constitue l'*ablatif*. Seulement ici, au lieu de recevoir simplement l'**S** du pluriel, il prend d'abord le démonstratif **MA**, qui lui est attaché par un **A** intercalaire ; nous avons donc pour forme organique de l'ablatif pluriel **BHI** + **A**-**MA** + **S** (devenu **BHYAMS**), c'est-à-dire **BHI** = *signe de départ du sujet* + **MA** = *point le plus éloigné du sujet*, vers le-

[1] Parmi les monuments où l'on trouve conservé le D de l'ablatif, nous citerons notamment le *Sénatus-consulte des Bacchanales* et la *Colonne rostrale*. — L'osque a partout conservé le D.

quel le départ a lieu, et **AS** = (**S**) = *l'être ajouté à celui que contient le thème*, pour former ensemble le pluriel.

En sanskrit, **BHYAMS** est devenu *BHYAS* par la chute habituelle de la nasale intercalaire ; en latin, nous trouvons BIUS et BIOS, contractés en dernier lieu en BUS et BOS (cf. *minius* = *minus*); BOS ne se rencontre plus dans les monuments même les plus anciens de la langue latine ; on ne le connaît que par l'ombro-samnite *fos* (*fratr-o-fos*) = *fratribus*.

Aux thèmes vocaliques, on ajoute BUS tout simplement; ainsi nous avons : *manu*-BUS ou *mani*-BUS, *cornu*-BUS ou *corni*-BUS (IV)[1], *die*-BUS (V), *famula*-BUS (I)[2]. Pour les thèmes consonnantiques, un I intercalaire rattache le thème à la terminaison -BUS : *soror*-I-BUS, *av*-I-BUS, *corpor*-I-BUS (III).

Dans la déclinaison générique formant en latin la première et la seconde déclinaison, **ABHYAS** (pour **ABHYAMS**) se contracte en **AHYAS** par la chute de l'explosive (V. p. 88), puis en **AYAS**, AIS, et enfin EIS, et plus tard IS : *ros*-IS (*rosa* + IS), *domin*-IS (*domina* + IS), *puer*-IS (*puera* + IS), *templ*-IS (*templa* + IS). Cette contraction de **ABHYAS** en AIS, puis IS, rappelle tout à fait celle que subit l'instrumental pluriel sanskrit dans les thèmes en A : *datta*-**BHIS** devenu *datta*-IS. *Datte*-IS ou *datto*-IS pour *dattei*-ES et *dattoi*-OS, eussent été possibles, l'A pouvant aller d'un côté à l'E, de l'autre à l'O. Nous retrouvons en latin la seconde de ces formes ; mais cela

[1] L'affaiblissement de l'U terminal du thème en I n'a pas lieu pour tous les noms de la quatrième déclinaison. En effet, on trouve bien *manibus*, *cornibus*, *statibus*, *tonitribus*, etc., mais on a sans altération les neuf noms : *specu-bus*, *veru-bus*, *arcu-bus*, *artu-bus*, *lacu-bus*, *tribu-bus*, *portu-bus*, *quercu-bus* et *partu-bus*.

[2] Ces noms de la première déclinaison qui ont conservé la forme quasi-organique BUS, sont assez rares; nous citerons encore *serva-bus*, *dea-bus*, *anima-bus*, *equa-bus*, etc. Cette conservation est due à la nécessité de distinguer ces noms féminins des noms masculins correspondants : *famu-lis*, *serv-is*, *de-is*, *anim-is*, *equ-is*, etc.

dans de fort rares exemples et antérieurement à l'époque classique ; nous citerons *su*OIS (pour *suis*), ablatif pluriel de *suus*, et *cnat*OIS (pour *gnatis* : *cognatis*), ablatif pluriel de *cnatus* (pour *gnatus* : *C=G*, cf. *Caius=Gaius*). On trouve *ois*, devenu *oes* dans Festus ; mais, comme on le voit, ces formes appartiennent toutes à de vieux monuments de la langue de Rome.

Génitif singulier. — Le *génitif* n'est pas, comme le disent la plupart des grammairiens, trompés par l'étymologie erronée de ce cas (*gignere* = produire), un signe de l'origine, de la provenance, un second ablatif, en quelque sorte. Bien que ce cas indique, comme l'ablatif, un point de départ[1], il n'est autre chose qu'un simple déterminatif du nom qu'il accompagne et sa signification la plus habituelle est celle de *propriété*, de *possession*, d'*appropriation* individuelle.

Un nom au génitif après un autre nom équivaut à l'apposition de ce nom après le thème sans signe accessoire du nom qui était au génitif : *dicus causae*, le diseur de la cause, équivaut à *caussidicus* comme *ger clavis*, le porteur de la clef équivaut à *claviger*, etc. Cf. *armiger*, *lucifer*, *patricida*, etc.

Le génitif n'est donc, à vrai dire, que le cas général (ἡ γενικὴ πτῶσις) ou attributif, et ce qui le prouve bien, c'est qu'il est formé organiquement par le même suffixe pronominal qui fait les adjectifs.

Au singulier, cette forme organique, commune du génitif est **SA** ou **SYA** (pour **TA** ou **TYA**), démonstratif des objets rapprochés, que nous retrouverons tout à l'heure dans une forme de génitif pluriel **SAS** renforcé en **SAMS**. Ce génitif

[1] Cette même circonstance, rendue à la fois par le génitif et par l'ablatif (cf. p. 152), les a fait confondre quelquefois. C'est ainsi qu'en zend, on trouve souvent un génitif à la place d'un accusatif, et que parfois même on rencontre dans cette langue des adjectifs au génitif se rapportant à des substantifs à l'ablatif : *hac'a avanhâi* (ablatif) *visad* (ablat.) *yad mâsdayasnôis* (génitif) : « ex hoc terra quidem masdayasnica. » Cf. Bopp. *op. cit.*, § 180.

SYA s'est conservé seulement dans un grec ΣΙΟ, que l'on peut facilement reconstituer. En effet, on trouve dans Homère, par exemple, certains génitifs comme δήμΟΙΟ (devenu plus tard par contraction δήμΟΥ). Or, tout le monde sait qu'il existe [1] en grec une règle qui veut qu'un Σ s'élide entre deux voyelles; nous aurons donc comme forme antérieure à δήμΟΙΟ un δήμοΣΙΟ dont le suffixe -ΣΙΟ équivaut exactement au **SYA** dont nous parlions tout à l'heure. Il en sera de même d'ἵππου = ἵπποΙΟ (Hom.) = ἱππόΣΙΟ, et en général de tous les noms dont le thème est en A.

Malheureusement, c'est là une exception, rare en grec même, et que l'on ne saurait rencontrer ailleurs. En effet, ce **SYA** ou **SA**, auquel on a ajouté plus tard un second pronom **SA** (**SA** + **SA** = redoublement de l'indication de l'être), est devenu en sanskrit *-AS*, et en grec le plus souvent -ΟΣ.

En latin, suivant les lois phonologiques de l'échelle des sons, cette forme devient, d'un côté -OS et -US, et de l'autre -ES, et enfin -IS.

Pour la forme en -OS, nous pouvons citer *senatu*-OS [2], *magistratu*-OS, *domu*-OS, devenus par contraction *senatûs*, *magistratûs*, *domûs*, de même qu'une forme complétement perdue *manu*-OS a donné *manûs* (IV).

Nous retrouvons sur les monuments (*Sc. des Bacch.*) le génitif en -US dans des mots tels que *nomin*-US = *nomin*-IS, *Cerer*-US = *Cerer*-IS, *Castor*-US = *Castor*-IS, *Vener*-US = *Vener*-IS, etc.; comme on le voit, ce génitif ne se rencontre que dans les noms à thèmes consonnantiques de la troisième déclinaison; -US est devenu -IS par une loi régulière d'affai-

[1] Voir Max Müller, *Science du langage*, p. 114 de la traduction française.

[2] *Sénatus-cons. des Bacchanales.* — On a aussi trouvé sur un monument le génitif *senati*, ce qui prouve que les thèmes latins en U ont été parfois confondus avec ceux de la déclinaison générique. — Nous dirons la même chose des thèmes consonnantiques de la troisième déclinaison, car on trouve encore dans les inscriptions les génitifs *securitati*, *religioni*, etc.

blissement ou plutôt d'aiguisement que nous avons vu plus haut, p. 70.

Nous parlerons en leur lieu des génitifs pronominaux en *us* et *jus* (voir p. 186).

La forme -ES se retrouve dans *salut*-ES, *Apollon*-ES, et dans les formes primitives perdues, *securi*-ES, *avi*-ES (III), etc. Quant à la forme contracte -IS[1], c'est elle qui donne tous les génitifs modernes de la troisième déclinaison : *soror*-IS, *secur*-IS, *av*-IS, *corpor*-IS. Les Ombro-Samnites ont surtout conservé la forme -ES qu'ils changent en -ER : *nomn*-ER, pour *nomn*-ES, etc. Les Osques ont -EIS pour les thèmes consonnantiques (Pompaian-eis, senat-eis), S pour les thèmes vocaliques en *u*, et IS et S pour les thèmes vocaliques en *a*[2].

Les thèmes vocaliques de la déclinaison générique (première et deuxième déclinaison latine) et de la cinquième déclinaison n'ont pas, à vrai dire, de génitif en latin, à part une exception que nous aurons à signaler tout à l'heure. Ces trois déclinaisons latines font jouer le rôle du génitif à un locatif régulier en **I**. Ce locatif génitif s'est conservé intact dans *rosa*-I écrit plus tard *rosa*-E (I), *domin*-I, *templ*-I, *puer*-I (II), et *die*-I (V).

On comprend facilement cet emploi du locatif, si l'on se souvient que nous venons d'apprécier le sens du génitif en disant que sa signification la plus habituelle est celle de propriété, de possession, d'appropriation individuelle, sens que peut très-bien prendre le locatif qui exprime l'arrivée à un lieu et la position fixe sur un point donné. On le voit, la *vache à Colas* n'est pas une expression nouvelle, puisque nous trouvons son parfait équivalent dans *liber Petri* (pour *Petroi*), le livre à Pierre (ou chez Pierre).

[1] Cette forme est contracte, non-seulement de la forme en *es*, mais encore de celle en *ûs* = *uos*. En effet, on trouve dans Ennius un *arcu*-is = *arcûs* = *arcu*-os.

[2] Bopp (*op. cit.*, § 189) regarde l'osque IS comme une métathèse de SI.

Cet emploi du locatif comme génitif de la déclinaison générique explique une contradiction apparente de la grammaire latine. En effet, lorsque Lhomond dit à son élève de mettre le nom qui suit un verbe de lieu (sans mouvement) au génitif, quand ce nom appartient à la première et à la seconde déclinaison : *habitat Lugduni*, *Romae*, et au datif lorsqu'il appartient à une autre classe de désinences : *natus es Athenis*, le malheureux écolier, s'il a quelque peu d'intelligence et le désir de s'éclairer, ne sait auquel entendre; et pourtant rien n'est plus simple que l'explication donnée de cette bizarrerie par la grammaire comparée.

L'exception dont nous parlions plus haut n'est autre chose qu'une vieille forme de génitif organique en **AS**, conservée dans les termes de jurisprudence *pater-famili*AS, *mater-famili*AS, *filius-famili*AS (I), et dans quelques autres mots tels que *terr*AS (= terrae), *esc*AS (=escae), etc., précieux restes d'un cas perdu dans trois déclinaisons latines, mais conservé partout en osque (*maima-s* = maximae, *molta-s* = mulctae, *scrifta-s* = scriptae, etc.); — ombro-samnite (*fameria-s*, *Pumperia-s* = familiae, Pompiliae, etc. [1]), pour les noms féminins en *a* [2].

Génitif pluriel. — Le génitif pluriel a pour forme organique commune **SAMS** ou **SAMS**. Ce **SAMS** est le plus souvent

[1] Nous avons déjà vu (p. 161) que ce nouvel ombrien change l's en *r* : *nonia-r* = nonia-s, etc.

[2] Le signe moderne du génitif français, *du*, n'est qu'une altération du latin *de illo*. En effet, il vint un moment où les peuples qui parlaient les dialectes latins vulgaires sentirent l'inconvénient de n'avoir plus aucun signe distinctif du génitif, et comme 1° ils avaient déjà employé la préposition *de* en perdant complétement de vue sa signification originale d'adverbe de lieu (cf. p. 154); — nous trouvons, par exemple, dans Horace : una *de* multis, une *sur* beaucoup. — 2° Ils avaient déjà usé le pronom *illo* dans une foule de locutions où ce mot avait perdu une grande partie de sa force primitive comme pronom ; — les novo-latins prirent donc ces deux mots : *de illo*, et en firent en italien *dello*, *del*, en espagnol *del*, en français *del* ou *du*, etc. — Cf. Max Müller, *op. cit.*, pages 70 et 71

remplacé par -**AMS**, puis -AM (sansk. -*ĀM*, grec: ΩΝ, ν = *m*).

En latin ĀM devient UM et OM, et l'on ajoute simplement cette désinence au thème dans *soror-um*, *avi-um*, *corpor-um* (III), et *manu-um*, *cornu-um* (IV).

Cependant l'S primitif initial de **SAMS** n'est pas toujours tombé en latin. Les déclinaisons génériques (I et II), et la cinquième l'ont conservé; mais cet S a subi la loi de variation phonétique que nous avons expliquée ci-dessus (p. 81), et d'après laquelle S entre deux voyelles devient souvent R en latin. Nous aurons donc *rosa*-RUM, pour *rosa*-SUM (I), *domino*-RUM pour *domino*-SUM, *puero*-RUM pour *puero*-SUM, *templo*-RUM pour *templo*-SUM (II), *die*-RUM pour *die*-SUM (V). Certains mots ont conservé les deux formes de génitifs pluriels en -UM et en RUM=SUM. Ainsi l'on trouve *equ*-UM à côté de *equo* RUM, *de*-UM à côté de *deo*-RUM, *div*-UM à côté de *divo*-RUM, *agricol*-UM à côté de *agricola*-RUM, etc., et c'est à tort que l'on a regardé ces génitifs en -UM de la déclinaison générique comme des formes contractes pour -UM = -SUM. Elles sont parfaitement régulières, comme on peut le voir par ce que nous avons dit plus haut.

LOCATIF. — Si le démonstratif **SA** a donné le nominatif et le génitif aryaque, c'est le déterminatif **I** qui a donné le *locatif*. **I** exprime organiquement deux choses: un objet et un rapport de position dans l'espace; ici, pour former le locatif, il perd la moitié de sa valeur et ne remplit plus que la seconde de ses fonctions: désignation d'un lieu[1], ce qui a fait donner à ce cas le nom de locatif (*locare*=placer; *locus*=lieu[2]).

[1] Nous avons déjà parlé de cette double fonction du pronom aryaque dont le dédoublement nous occupe ici. — Comme exemple d'un pronom perdant la moitié de sa valeur pour devenir adverbe, nous citerons *hic*= celui-ci, indiquant la personne et le lieu où elle se trouve, restreint en *hic* = ici, là, qui n'indique plus que le lieu.

[2] Les grammairiens hindous appelaient le locatif *adhikaranam* = *situation* (Cf. Oppert, *Gramm. sanscrite*, 2e édit., p. 30.)

Le cas locatif existe encore en latin, bien qu'il y soit rare, en tant que désignant un lieu ou un point quelconque de l'espace.

Rappelons-nous *rur*-I = à la campagne, *dom*-I = à la maison, *hum*-I = à terre, *ib*-I = là, etc. Comme locatif dans le temps, nous citerons *her*-I, hier, etc. — Ces locatifs sont des espèces d'adverbes, et nous pouvons y ajouter toutes les formes adverbiales en *ê* de la deuxième déclinaison, que M. Bopp (*op. cit.*, § 200) regarde comme des locatifs, tandis que les adverbes terminés en *ô* seraient des ablatifs: *nov-ê*, etc.

Mais si le locatif est rare en latin pour indiquer le lieu, il est très-souvent employé en guise de génitif pour exprimer qu'une chose est la propriété de quelqu'un. Qu'est-ce, en effet, que posséder quelque chose, sinon l'avoir à soi, la tenir entre les mains, la toucher? La chose possédée est donc primitivement dans le même lieu que le possesseur; et le nom *proprietas* lui-même vient confirmer ce que nous avançons, puisqu'il exprime une idée d'attachement physique, de proximité (*proprietas* de *proprius*, de *prope* = *près*). C'est ce que les Latins ont parfaitement compris lorsqu'ils disent, à l'aide du locatif, que la chose possédée est sur le possesseur, attachée et inhérente à lui : *fastigium templi*, le faîte *sur* le temple ou *du* temple ; *liber Petri*, le livre *attaché à* Pierre comme sa *propriété*, *filius Domini*, etc. Les génitifs de la première (*rosae* = *rosai*[1]), à part l'exception de *familiâs* que nous avons citée plus haut (p. 171), de la seconde (*domin-i*, *puer-i*, *templ-i*), et de la cinquième déclinaison latine (*diei*) ne sont autre chose que des locatifs. (Cf. p. 170.)

[1] En osque, nous trouvons, pour exprimer le locatif de la première déclinaison, une forme *ai* semblable à celle du datif (*esai viai meflai* = in ea via media), et dans la deuxième, une désinence *ei* (*muiniket terei* = in terra communi), autre que celle du datif, qui se rend par *ui*. (Mommsen, *Oskische Studien*, pages 26, 31, etc.) — En ombrien, M. Bopp (§ 200) croit reconnaître un locatif en *e* : *tote-me*, in urbe.

Cet **i** du locatif, les Grecs l'ont dans οἴκο-ι, χαμα-ι, etc.

Le locatif joue un rôle immense en sanskrit ; c'est lui en effet, qui dans cette langue, remplace l'ablatif absolu des Latins et revient à tous moments dans les poëtes comme élément des propositions circonstantielles.

En latin, le locatif de mouvement est souvent rendu par l'accusatif avec les noms propres, et les mots *rus* et *domum* ; ainsi on dit aussi bien *eo Romam* que *eo Romae ;* ou bien il y a là une préposition (*in* ou *ad*) sous-entendue, ou bien, plus simplement encore, l'accusatif étant l'objet du verbe, possède une tension suffisante pour exprimer le locatif [1].

Locatif pluriel. — Le locatif pluriel aryaque **-swa**, contracté en **-su** dans la déclinaison sanskrite, n'a été nulle part reproduit chez les Latins.

Datif singulier. — Le datif aryaque n'est qu'une forme dérivée du locatif. **i** ne marquant plus, comme nous l'avons vu, dans ce dernier cas, qu'un point de l'espace, le datif avait besoin de se compléter par l'addition d'un signe représentant l'objet même ; pour cela il a pris le déterminatif **a**, et nous avons ainsi **ai** : **a** déterminant l'objet, et **i** le lieu vers lequel tend cet objet, le datif indique donc un objet (**a**) placé ou se dirigeant vers un endroit déterminé (**i**).

Nous aurons à distinguer ici les thèmes en I et U, et les thèmes en A.

Les premiers, se gunant aisément et devenant les demi-voyelles Y et V, n'offrent aucune difficulté dans la liaison de la terminaison commune : *putrê* = **putra-i**, *tarau* = **taraw-i**.

Il n'en est pas de même des thèmes vocaliques en A, constituant la déclinaison latine générique. Le datif de

[1] Ce locatif de mouvement se retrouve en ombrien et dans plusieurs autres langues indo-européennes.

ces thèmes en A fera, par exemple -A (du thème) + AI = ĀI; mais il nous faut encore un A terminal générique; ainsi nous aurons en sanskrit *dattâi* + *a* = *dattâya*, en grec λέγο + οι + ο, ce qui nous donnera λόγωιο, puis λόγωι, et enfin, avec un *iota* souscrit λόγῳ. Quant au latin, si nous prenons pour type le thème **damana**, devenu *domino*, nous trouverons *domino* + *oi* + *o* = *dominôio* = *dominô*; *templo* + *oi* + *o* = *templôio* = *templo*, etc. Dans les plus vieux monuments de la langue latine, on trouve encore *populoi* (= populo), *equoi* (= equo), *quoi* (= quo), etc.; et ces exemples, unis à l'organique que nous venons de reconstituer, nous autorisent à rétablir une forme *domin(o)-oi*, *puer(o)-oi*, *templ(o)-oi*, (II). On le voit, dans ces noms masculins neutres de la déclinaison générique latine, **AI** primitif a pris la voix labiale (voir la figure, p. 49), et est devenu OI.

Cette direction phonétique, prise en latin par **AI** organique dans le cas qui nous occupe, a eu une conséquence déplorable, c'est de confondre sous une seule forme le datif et l'ablatif de la deuxième déclinaison : *dominô* = *dominod*, *dominô* = *dominôio*, — *templô* = *templod*, *templô* = *templôio* — *puerô* = *puerod*, *puerô* = *puerôio*. C'est encore là un des fâcheux résultats de ces contractions violentes du langage qui amènent trop souvent dans l'expression l'erreur et la confusion.

Au féminin, au contraire, il est resté **AI**; cela tient à ce que l'Ā étant caractéristique du féminin, les Latins n'ont pu l'oublier complétement, et c'est cet Ā long qui sauva le **AI** primitif que nous retrouvons dans *rosai* (= *rosa* + *ai* désinence du datif + *â* caractéristique du féminin). Trois *a* absorbés en un seul.

En dehors de ce véritable datif, le latin, de même que le grec, emploie un grand nombre de locatifs pour remplacer

le datif; ainsi *soror-i* = attaché ou inhérent à la sœur, *av-i* = relatif à l'oiseau, *corpor-i* = qui concerne le corps (III), *manu-i* (IV), *die-i* (V), etc. Cf. en grec Ἕλλην-ι, σώματ-ι, etc.

Contrairement à l'opinion exprimée par M. Bopp dans sa *Grammaire comparée* (§ 177), nous persistons à croire que les datifs latins que nous indiquons ici sont bien de véritables locatifs. Les preuves qu'il donne du contraire ne nous semblent pas concluantes : la question de quantité n'a pas une grande importance à cause de sa variabilité dont nous avons déjà eu des preuves (cf. p. 158), et M. Bopp indique lui-même ici comme longs des locatifs *i-bî*, *u-bî*, *ali-bî*, *alicu-bî*, *utru-bî*, qui, d'après son système général, devraient être brefs ; — la concordance avec le pluriel est un rapprochement sans conséquence ; — enfin, de ce que l'osque et l'ombrien ont un datif et un locatif dans des mots où le latin n'a, selon nous, que ce dernier cas, cela ne prouve pas que nous ayons tort. Il ne faut pas vouloir trop accorder à la symétrie et à la perfection philologique. — Pour les datifs en *o* des thèmes masculins de la déclinaison générique, nous croyons que M. Bopp s'est encore plus complétement trompé. Le lecteur appréciera les deux systèmes.

Datif pluriel. — Nous avons vu plus haut que tous les cas obliques n'étaient autre chose que des circonstances de l'action. Cela est si vrai que certains cas, complétement dissemblables, ont été assimilés dans le système indo-européen ; nous voulons parler de l'ablatif et du *datif pluriel* en **BHYAS**, lat. BOS et BUS contracté, après la chute de l'explosive initiale, en -OIS et -IS. Malgré toute notre légitime admiration pour le magnifique système des désinences aryaques, il faut ici n'être que juste, et condamner en la regrettant cette erreur qui amène dans le discours une déplorable confusion. En effet, si l'ablatif et le datif représentent tous deux une circonstance de l'action, cette circonstance est toute différente dans

les deux cas. Nous avons déjà vu plus haut (p. 152) que l'ablatif représente le point de départ de l'action, tandis que le datif indique au contraire un point d'arrivée. Le suffixe *abhi* (grec AMΦ-, latin AMB-), dont le sens est proprement *autour*, et qui détermine à peu près l'espace où se trouve le sujet, pourrait très-bien servir à rendre la désinence du moyen d'action de ce sujet sur l'objet (instrumental, p. 164) et le point de départ ou le point d'arrivée du sujet, mais il ne pourrait déterminer les deux à la fois sans apporter dans la parole des confusions regrettables ; et c'est malheureusement ce qu'ont fait nos pères, — si pleins d'ordinaire d'une pénétrante intuition, — dans le pluriel et dans le duel.

Au singulier, au contraire, ils distinguent très-bien le cas datif et le cas ablatif. Ils disent *do vestem pauperi*, je donne un habit au pauvre (sur le pauvre), et non *do vestem paupere*, qui signifierait je donne un habit par le pauvre ; ce ne serait donc pas le pauvre qui recevrait, ce serait lui au contraire qui servirait d'intermédiaire à la générosité du donateur et qui s'enlèverait (*ablatif*) un habit pour le remettre à un tiers indéterminé.

BHI (*autour*, *auprès*[1]) représente donc bien, répétons-le de nouveau, une *circon*stance de l'action, mais il ne saurait représenter deux circonstances différentes comme celles que rendent en réalité les mots: *soror-i-bus*, *av-i-bus*, *corpor-i-bus*, *man-i-bus*, *corn-i-bus et die-bus*. (Voir plus haut, p. 152.)

Pour les autres datifs pluriels en -IS, voir ce que nous disons de l'ablatif, p. 167. — Nous ajouterons seulement que l'on trouve des datifs pluriels latins en *ās*, contractés pour *ais* (Momms. *Insc. lat.*, 814), et de même des ablatifs osques: *eizas* = *istis* (*Tab. de Bantia*, 9).

[1] Cf. allem. *bei* = auprès, angl. *by* = à côté, etc

Telle est, en substance, l'histoire des désinences nominales indo-européennes.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer ici que les cas ont disparu aujourd'hui des langues modernes, — nous nous sommes assez étendus sur ce sujet au commencement de cet ouvrage, dans notre étude sur les langues romanes (pages 31 et 32); — mais nous sentons le besoin de dire quelques mots de la cause qui a amené cette déchéance des cas.

En rapprochant les uns des autres les anciens textes védiques et sanskrits, grecs et latins, on voit que déjà, et peu à peu, les *cas* ont perdu de leur force; ils ont commencé à être aidés par des prépositions, puis ils ont fini par être complétement absorbés par elles.

En effet, dès que le langage eut commencé à oublier le rôle que jouaient primitivement les désinences et qu'il eut entrepris de renforcer ces désinences par des prépositions indiquant la circonstance exprimée auparavant par le cas tout seul, toute l'attention se porta sur ces prépositions, les désinences devinrent bientôt inutiles et elles tombèrent dans un discrédit complet.

L'idée de prépositions régissant certains cas est donc complétement fausse, car tant que la désinence resta solide, elle suffit toute seule à exprimer l'idée, et c'est au contraire le nom qui appelait la préposition pour limiter, comme nous le verrons plus tard au chapitre de la *composition*, le champ dans lequel l'esprit devait se mouvoir.

Nous donnerons un exemple tiré de la langue grecque qui est beaucoup plus riche que le latin en prépositions: παρὰ τῷ μηρῷ signifie tout simplement l'épée au côté; mais παρὰ τοῦ μηροῦ exprime l'idée d'*avoir* l'épée au côté, sans aucune espèce de mouvement, tandis qu'au contraire l'idée de *placer*, de *mettre* l'épée au côté se rend par παρὰ τὸν μηρόν.

Παρά, ici, ne signifie donc que l'idée de *à côté*, et c'est la désinence casuelle qui rend l'action accomplie par le verbe.

Tout le monde sait de même que *in*, par exemple, *gouverne*, en latin, deux cas. En réalité il ne gouverne rien sinon l'idée générale de la phrase : *in urbem* = dans la ville ; *in urbe* = dans la ville ; dans ces mots, *in* exprime uniquement l'idée de station dans la ville, tandis que c'est la terminaison désinentielle qui dit seule à l'esprit si l'on *est* dans la ville ou si l'on *y entre*. (Cf. Lhomond, règle : *Sum in Galliâ*, *in urbe*, et *Eo in Galliam*, *in urbem*.)

Ce que nous venons de dire de l'absurdité de cette idée routinière que les prépositions régissent certains cas s'applique aussi bien à la pensée que les conjonctions gouvernent certains modes. C'est toujours le mode qui appelle la conjonction, comme c'est toujours le cas qui appelle la préposition. Nous comprendrons mieux cette affirmation en étudiant la conjugaison des verbes indo-européens.

Maintenant que nous connaissons les désinences nominales du latin, nous allons, avant de passer aux pronoms, donner un exemple de déclinaison comparée.

Nous eussions voulu choisir comme spécimen de la déclinaison générique le nom adjectif cité par Lhomond dans sa *Grammaire latine*, c'est-à-dire le classique et vénérable *bonus*, *bona*, *bonum* ; malheureusement la forme de ce mot est altérée (cf. p. 80), et il nous serait impossible de retrouver ses correspondants dans les autres langues classiques. Nous allons donc tout simplement transcrire l'exemple donné par M. Eichhoff, p. 409, de son *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, que nous avons déjà eu occasion de citer ; nous y joindrons seulement les formes analogues des langues novo-latines.

DÉCLINAISON GÉNÉRIQUE.

NAVA, nouveau.

	Sanskrit			Grec			Latin		
	SINGULIER								
	m.	f.	n.	m.	f.	n.	m.	f.	n.
Voc.	*NAV*a	*NAV*è	*NAV*a	NEFε	NEFα	NEFον	NOVe	NOVa	NOVum
Nom.	*NAV*as	*NAV*à	*NAV*am	NEFος	NEFα	NEFον	NOVus	NOVa	NOVum
Acc.	*NAV*am	*NAV*âm	*NAV*am	NEFον	NEFαν, -ην	NEFον	NOVum	NOVam	NOVum
Abl.Inst.	*NAV*ât, -êna	*NAV*âyâs, -ayâ	*NAV*ât, -êna				NOVo, -od'	NOVâ, -ad'	NOVo, -od
Gén.	*NAV*asya	*NAV*âyâs	*NAV*asya	NEFου, -οιο'	NEFας, -ης'	NEFου, -οιο'	NOVi, -ei	NOVae, -ai	NOVi, -ei
Loc.Dat.	*NAV*è, -âya	*NAV*âyâm, -âyâi	*NAV*è, -âya	NEFῳ	NEFᾳ, -ῃ	NEFῳ	NOVo, -oio'	NOVae	NOVo, -oio'
	PLURIEL								
Voc.	*NAV*âs	*NAV*âs	*NAV*âni	NEFοι	NEFαι	NEFα	NOVi, -ei	NOVae, -ai	NOVi, -ei
Nom	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.
Acc.	*NAV*ân	*NAV*âs	*NAV*âni	NEFους	NEFας	id.	NOVos	NOVas	NOVa
Abl.Inst.	*NAV*èbhyas, -âis	*NAV*âbhyas, -abhis	*NAV*èbhyas				NOVis, -eis		
Gén.	*NAV*ânân	(*Omn. gen.*)		NEFων, -έων'	NEFων, -άων'	NEFων, -έων'	NOVorum	NOVarum	NOVorum
Loc.Dat.	*NAV*èsu, -èbhyas	*NAV*âsu, -âbhyas	*NAV*èsu, -âbhyas	NEFοις, -οφι	NEFαις, -ηφι	NEFοις, -φι'	NOVis, -eis		

Les langues novo-latines n'ont pas de neutre ; mais elles possèdent le masculin et le féminin. Nous trouvons donc en italien : (sing.) *nuovo* et *nuova* (forme gunée, pages 72 et 76, etc.), (plur.) *nuovi*, *nuove*; en espagnol : (sing.) *nuevo* et *nueva ;* (plur.) *nuevos*, *nuevas ;* en portugais : (sing.) *novo*, *nova ;* (plur.) *novos*, *novas ;* en roumain : (sing.) *nou*, *noua ;* (plur.) *noui*, *noue ;* en français, enfin, les formes diminutives *nouvel* (contracté en *nouveau*) et *nouvelle* au singulier, et au pluriel *nouvels* (contracté en *nouveaux*) et *nouvelles*.

Nous allons maintenant donner un exemple de la déclinaison simple. Nous prendrons la forme organique **PAd**, exprimant *celui qui foule le sol* ou *qui s'appuie sur le sol* (racine **PA**, **PAd**, *appuyer*, *fouler*), c'est-à-dire *le pied*, et nous la déclinerons simultanément en aryaque, en sanskrit, en grec et en latin ; cette dernière langue, qui fait l'objet de nos études, n'ayant pas de duel (p. 153), nous ne nous occuperons que du singulier et du pluriel.

PAD

	Aryaque	Sanskrit	Grec	Latin
		SINGULIER		
Voc.	**PAD**	*PAD*	ΠΟ(Δ)ς devenu ΠΟΥς	PE(D)s
Nom.	**PADs**	*PAD*	ΠΟ(Δ)ς id. ΠΟΥς	PE(D)s
Acc.	**PADam**	*PAD*am	ΠΟΔα	PEDem
Instr.	**PADâ**	*PAD*â		
Abl.	**PADat**	*PAD*as		PEDe
Gén.	**PADas**	*PAD*as	ΠΟΔος	PEDis
Loc.	**PADi**	*PAD*i	ΠΟΔι (Loc. et Dat.)	PEDi (Loc. et Dat.)
Dat.	**PADai**	*PAD*ê		

PLURIEL

Voc.	**PAD(s)as**	*PAD*as	ΠΟΔες	PEDes
Nom	**PAD(s)as**	*PAD*as	ΠΟΔες	PEDes
Acc.	**PADams**	*PAD*as	ΠΟΔας	PEDes
Instr.	**PADbhis**	*PAD*bhis		
Abl.	**PADbhyams**	*PAD*bhyas		PEDibus
Gén.	**PAD(s)âms**	*PAD*âm	ΠΟΔων	PEDum
Loc.	**PADswa(s)**	*PAT*su [1]	ΠΟ(Δ)σι	PEDibus
Dat	**PADbhyams**	*PAD*bhyas		

Nous devons maintenant étudier les désinences pronominales.

2° FLEXIONS PRONOMINALES.

Nous sommes nécessairement obligés de classer à part ces désinences; en effet, il y a dans les pronoms certaines particularités de déclinaison qui, placées dans le courant de la déclinaison nominale, auraient nui à l'harmonie de cette partie de notre travail, si délicate, et, disons-le en passant, si difficile à présenter avec l'ordre et la clarté qui sont la moitié des résultats à acquérir.

On se rappelle que plus haut (p. 100) nous avons parlé du pronom dans notre chapitre des *Trois parties essentielles du discours*. A ce propos, nous avons fait remarquer que le pronom *possessif* était un véritable *adjectif*, et que les pronoms *relatifs*, *interrogatifs* et *indéfinis* ne formaient qu'un seul et même mot pris dans des acceptions un peu différentes.

Nous ne reviendrons pas ici sur cette question; nous ferons seulement remarquer que les pronoms possessifs, c'est-à-dire, en latin

meus, *mea*, *meum*, etc.,
tuus, *tua*, *tuum*, etc.,

[1] T pour D organique à cause de la sifflante qui suit.

suus, *sua*, *suum*, etc.,
cujus, *cuja*, *cujum* (à qui), etc.,
noster, *nostra*, *nostrum*, etc.,
vester, *vestra*, *vestrum*[1], etc., etc.,

ne sont autre chose que des noms adjectifs à déclinaison générique, et nous renverrons à notre étude sur ces noms, p. 156.

Quant aux formes latines *relatives* et *interrogatives*

qui, *quae*, *quod*, et *quis*, *quae*, *quid*,

elles appartiennent à une déclinaison spéciale.

Qui est contracté de *quis*, qui n'offre aucune difficulté (cf. *Dominu-s*); *quae* est aussi contracté de *quâ-s* (ombro-samn. et osque *pas*; cf. pages 79, 28), avec *â* long, signe du féminin = **KWĀ-s**. Ce nominatif féminin est le seul qui prenne le signe habituel du nominatif masculin en **-s**. Le neutre se forme ici, comme on le voit, non plus avec la nasale, mais avec la dentale; nous n'avons pas besoin de rechercher la cause de cette particularité, il nous suffira de la constater et de signaler le sanskrit *YAT*, *TAT* ou *TAD*, où se retrouve la dentale; du reste, nous verrons tout à l'heure en latin d'autres exemples de la formation du neutre par *D*.

Ces exemples, nous les trouverons dans les neutres des pronoms indicatifs ou démonstratifs tels que :

is, *ea*, *id*, etc.,
hic, *haec*, *hoc* = *hod-c*, etc.,
ille, *illa*, *illud*, etc.

Le pronom *ipse*, *ipsa*, *ipsum*, pour *i-spe*, *i-spa*, *i-spum* (c plus haut, p. 120), fait, comme on le voit, son neutre en -M On trouve cependant dans un glossaire (*Philox.*) *ipsud*, d même que l'on rencontre aussi le nominatif *ipsus*[2] (Cato, R

[1] *Noster*, *vester* et *cujus* ont formé les adjectifs *nostras*, *nostratis* (III), qui est de notre pays; *vestras*, *vestratis*, qui est de votre pays; *cujas*, *cujatis*, de quel pays.

[2] Cet *ipsus* rappellera sans doute au lecteur la chute de la terminaison ca-

R. 70, 71; Plaute, *Pseud.*, 4, 7, 43; Ter. *Hec.*, 3, 5, 5, etc.).

Nous allons, du reste, placer dans les tableaux suivants les pronoms de la langue latine comme nous l'avons déjà fait pour la déclinaison nominale.

PRONOMS PERSONNELS

	1re personne Type **MA-GA**	2e personne Type **TWA**	3e personne Type **SWA**
		SINGULIER	
Voc.		o te	
Nom.	ego	tu	
Acc.	me (*arch.* mehe [1])	te	se
Abl.	me (*arch.* med [2])	te (*arch.* ted [2])	se (*arch.* sed [2])
Gén.	mei	tui (*arch.* tis [3])	sui
Dat.	mihi (*arch.* mihei [4])	tibi	sibi (*arch.* sibei *et* sibe [4])
		PLURIEL	
	Type **MA-S**	Type **TWA-S**	
Voc.		ô vos	Le pronom *sui*, *sibi*, *se* est pluriel aussi bien que singulier.
Nom.	nos	vos	
Acc.	nos (*arch.* enos [5])	vos	
Abl.	nobis (*arch.* nis [6])	vobis	
Gén.	nostrum ou nostri [7]	vestrum *ou* vestri [7]	
Dat.	nobis (*arch.* nis [6])	vobis	

ractéristique du nominatif dans tous les pronoms latins *hic*, *ille*, *ipse*, *iste*, etc.; il y aurait plusieurs raisons à donner de ce phénomène; la nature de cet ouvrage nous empêche de les produire ici; nous nous contenterons de faire remarquer que le grec et le sanskrit nous fournissent des analogues: ὁ, etc., *SA*, etc.

[1] Quintil. *Inst.*, 1, 5, 21.

[2] Med *et* ted, *ap.* Plaute. (Cf. p. 162). — Sed *ap. Senat. cons. des Bacchanales;* cf. p. 165.

[3] Plaut. *Mil. gl.*, 4, 2, 42.

[4] Mihei *ap. Inscr. sepulcr.* in *Bullet. dell. Inst.* 1838, p. 165. — Sibei *ap. Monum. Scip.* in *Inscr.* Orell. n° 554. — Sibe *ap.* Quint. *Inst.*, 1, 7, 24.

[5] *Chant des Arvales*, apud Egger, *Lat. serm. vet. rel.*, p. 68.

[6] Fest. *s. v.*; Callim., p. 47, édit. Müller.

[7] On trouve encore *nostrorum* (Plaut. *Mil. gl.* 2, 2, 110; *Poen.* 3, 1, 37; 4, 2, 39, etc.); et *vestrorum* ou *vostrorum* (Pacuv. dans Non., 85, 5; Plaut. *Most.* 1, 3, 123, etc.).

PRONOMS INDICATIFS

	Type I, AI	Type GHA et GHA-KA
	SINGULIER	
Nom.	is, ea, id	hi-c, hae-c, ho-c (=hod-c)
Acc.	eum, eam, id	hun-c, han-c, ho-c
Abl.	eo, eâ, eo	ho-c (=hod-c) ha-c, ho-c
Gén.	ejus	hujus
Dat.	ei (*arch.* eo *et* eii) (*arch. fém.* eae[1])	hui-c (*arch.* hae, *fém*[2])
	PLURIEL	
Nom.	ii *ou* ei, eae, ea (*arch.* iei, *etc.*[3])	hi, hae, hae-c
Acc.	eos, eas, ea,	hos, has, hae-c
Abl.	iis *ou* eis (*arch.* iibus *et* ibus[4]) *fém.* eabus	his
Gén.	eorum, earum, eorum (*arch.* eum[5])	horum, harum, horum
Dat.	iis *ou* eis (*arch.* iibus *et* ibus[4]) *fém.* eabus	his

Nous ne reproduisons pas ici la déclinaison des autres pronoms indicatifs, ce que nous en avons dit suffira pour les faire reconstituer avec la plus grande facilité.

PRONOMS

Types : KA, KWA

	RELATIF	ET INDÉFINI (*démonstratif*)
	SINGULIER	
Nom.	qui, quae, quod (*arch.* quei)	quis, quae, quid
Acc.	quem, quam, quod	quem, quam, quid
Abl.	quo, quâ, quo (*arch. masc.* qui)	
Gén.	cujus (*arch.* quoius)	
Dat.	cui (*arch.* quoi)	
	PLURIEL	
Nom.	qui, quae, quae (*arch. masc.* ques, *neut.* qua)	
Acc.	quos, quas, quae	
Abl.	quibus *et* queis (*arch.* quis)	quibus (*seul usité*)
Gén.	quorum, quarum, quorum	
Dat.	quibus *et* queis	quibus (*seul usité*)

[1] Eo *ap. Inscr.* ap. Murat. 582. — Eii *ap.* Plaut. *Curc.* 4, 5, 12, etc. — Eae, *ap.* Caton., *R. R.* 46.

[2] Caton., *R. R.* 14, 3.

[3] Dans toutes les inscriptions.

[4] Iibus *et* ibus *ap.* Plaut. *Curc.* 4, 2, 20 ; *Mil.* 1, 1, 74 ; *Truc.* 1, 2, 11, *et passim.* — Eabus *ap.* Caton., *R. R.* 152.

[5] *Inscript.* ap. Mur. 582, 2, 11, etc.

Les dérivés de *qui*, *quae*, *quod*, et de *quis*, *quae*, *quid*, n'offrent aucune espèce de difficultés au point de vue de la déclinaison (cf. pages 115 et 119).

Comme on le voit dans les tableaux précédents, les génitifs d'un grand nombre de pronoms sont en *us* ou *jus*. Que cette forme soit tout simplement *u* pour *a* devant un *s* final, comme nous en avons des exemples dans *equu-s* pour **akwas** (sanskrit *AÇWAS*), *ovi-bus* pour *AVI-BHYAS*, ou *ed-i-mus* pour *AD-MAS*, — ou bien qu'elle soit une forme mutilée pour *sjus* = **sya-s** (masc.), ou **syâ-s** (fém.) (= goth. *sôs*), avec confusion des trois genres en un seul, il importait de la constater et de la rapprocher des formes de génitif en *us*, que nous avons vues plus haut à la déclinaison nominale (p. 169).

Nous passons à l'étude de la conjugaison aryo-latine.

3° FLEXIONS VERBALES

(Conjugaison.)

La conjugaison n'est, comme la déclinaison, qu'une forme de la dérivation. Lorsque la conjugaison unit les pronoms personnels **MA**, **SA**, **TA**, aux verbes, soit simples, soit dérivés, elle procède absolument de la même façon que la dérivation du substantif lorsque celle-ci ajoute à un verbe caractéristique rappelant l'action favorite ou habituelle faite ou soufferte par un être, le pronom (**a**, **ta**, **sa**, **na**, etc.) qui indique cet être lui-même, cette individualité. C'est ainsi que **mâ-ti**, *il mesure* (**MA** = *mesurer* + **T** pour **TA** = signe de rapport + **I** = signe d'activité du sujet **T**) est frère de **mâ-ti**, *celle qui mesure*, *celle qui juge*, *l'intelligence*, en un mot, avec le signe désinentiel, *MATIS*, grec ΜΗΤΙΣ, lat., MEN(T)S, etc.

Les pronoms personnels, que nous avons étudiés plus

haut (v. p. 104), sont les éléments essentiels de la conjugaison indo-européenne. Ces pronoms prennent au pluriel des verbes l's désinentiel caractéristique que nous avons déjà vu au pluriel des noms, et nous avons déjà dit à cette occasion (v. p. 102) que cet **s**, marque générale du pluriel, n'est très-probablement pas autre chose que l'élément principal consonantique du pronom démonstratif **sa** représentant un sujet nouveau à ajouter au sujet du singulier.

Ces pronoms personnels restent tels quels dans l'aryaque toutes les fois que l'action est passée et que l'on ne peut plus, par conséquent, montrer le sujet en pleine activité.

L'**a** étant la voyelle qui indique le passé et la passivité, tandis que l'**i** a le caractère du présent et de l'activité, -**ma**, -**sa**, -**ta** sont les terminaisons caractéristiques du *parfait*, tandis que, au contraire, le *présent* change en voyelle aiguë I, l'**a** terminal des pronoms -**ma**, -**ta**, -**sa** qui deviennent alors -**mi**, -**si**, -**ti**, et au pluriel -**masi**, -**tasi**, -**nti**.

En dehors de ces deux formes fondamentales -**ma** et -**mi**, -**sa** et -**si**, -**ta** et -**ti**, etc., l'aryaque possède pour les temps dérivés ou secondaires (*imparfaits* et *aoristes*) une forme écourtée où résonne seule la consonne initiale du pronom -**m**, -**s**, -**t** en opposition à -**ma** et à -**mi**, à -**sa** et à -**si**, à -**ta** et à **ti**.

De ces terminaisons organiques, que reste-t-il en latin? C'est là surtout ce que nous devons étudier. Mais nous devons auparavant faire observer, comme base générale de notre étude, qu'il n'y a en latin qu'une seule conjugaison simple, la III[e] (*leg-ere*); les trois autres sont contractes : *ama-ere*, *mone-ere*, *audi-ere*.

1° Conjugaison simple. — La troisième conjugaison latine est seule simple, immédiate et directe parce que seule elle ajoute immédiatement au radical les terminaisons caracté-

ristiques des temps, des modes et des personnes. — Prenons pour exemple le radical **RG** ; en aryaque, il ferait **RAG-ami** ; en sanskrit nous avons *RAG'*-âmi, et en latin REG [1] -*ômi*, d'où REG-*o*.

2° Conjugaison contracte. — Les I^e, IIe, IVe, et même les verbes en -*io* de la troisième conjugaison latine (*accip-io*), appartiennent à cette catégorie. Ces verbes ne sont, à proprement parler, que des formes de la quatrième conjugaison sanskr. en *YAMI*, représentée en latin par IO- (MI).

Nous allons donner ici le tableau des conjugaisons latines contractes en prenant pour types les verbes **GNA**, *connaître*, **MAN**, *penser*, et **SWAP**, *dormir*.

Ire Conjugaison latine (*contracte*) [*amo*].

GNAMAN — ayâ — mi
(G)NAMAN — ayô — *mi*
NOMIN — aô — *mi*
NOMIN — ô — *mi*
NOMIN — o, *je fais connaître*, *je nomme*.

IIe Conjugaison latine (*contracte*) [*moneo*]

MAN — ayâ — mi
MON — eyô — *mi*
MON — eô — *mi*
MON — eo, *je fais penser*, *j'avertis*.

IVe Conjugaison latine (*contracte*) [*audio*].

SWAP — ayâ — mi
SWOP — oyô — *mi*

[1] Remarquez qu'ici, comme dans un grand nombre de cas, le radical latin (*reg*-) est mieux conservé que le radical sanskrit (*rag'*-) qui a affaibli la gutturale franche G en la chuintante correspondante G' ou J.

SWOP — yô — *mi*
SWOP — io
SOP — io, *je fais dormir*, *j'endors*.

Ici, le genre de contraction n'est pas le même que dans les deux premières conjugaisons contractes. — En effet, si dans *nomino* et *moneo* il y a chute de l'*y* entre les deux *a* (**naman-a(y)â-mi, man-a(y)â-mi**), dans la quatrième, au contraire, l'*y* persiste, et c'est par la contraction de *ay* né de *ai* en *ī* long que l'on a *sop-īo*.

Il nous reste à parler de la seconde forme de la troisième conjugaison latine qui a pour type, dans la grammaire de Lhomond, le verbe *accipio*. — Cette forme est contracte : *accipio*, ou plutôt son père *capio*, représente **KAP-yâ-mi**, qui correspond exactement à la quatrième conjugaison des grammairiens sanskrits. — Comme on le voit, c'est ici un troisième mode de contraction ; le suffixe **YA** est dans toute sa simplicité et nous avons l'échelle suivante :

KAP-yâ-mi
CAP-yô-*mi*
CAP-io
AC-CIP-io

Pourquoi donc les grammairiens latins placent-ils les verbes dont le type est *accipio* sous la troisième conjugaison? C'est uniquement à cause de l'infinitif *accip-ere* qu'ils rapprochent de *leg-ere*, sans tenir compte de la différence radicale qui sépare la conjugaison simple des conjugaisons contractes.

TEMPS.

TEMPS PRINCIPAUX.

Parfait. — Examinons d'abord les terminaisons du *parfait* ou *passé* latin. — Nous ne saurions ici trop insister sur ce point, à savoir qu'il n'y a en latin qu'un véritable parfait, le parfait redoublé. Il est facile de concevoir comment le redoublement du radical a formé le parfait; ce redoublement indique le *parachèvement* de l'action. Lorsque, par exemple, l'aryaque dit **tutud-ma**, d'où le sanskrit *TUTU-DA* et le latin TUTU-DI, il est certain qu'il emploie la meilleure manière d'indiquer que l'action est faite, parfaite, et conséquemment passée. Le parfait par redoublement ne fait autre chose que reproduire en l'affirmant une seconde fois une action complétement terminée. Comme exemples de parfaits latins redoublés, nous citerons encore PEPIG-I de PAG ou PANG, TETIG-I de TAG ou TANG, CECIN-I de CAN, etc.

Parfois le latin classique n'a conservé d'autre trace du redoublement du parfait que dans l'allongement de la syllabe radicale de ce parfait; c'est ainsi que LĔLĔG-I est devenu LĒG-I, FĔFĬCI est devenu FĒC-I (cf. l'osque *fĕfă-cust*, *Tab. de Bantia*, 11, 17, 32) CĔCĬP-I est devenu CĒP-I, etc.

A la seconde personne du parfait, le **s** du **sa** primitif aryaque est renforcé en **sta**, et ce renforcement se reproduit à la seconde personne du pluriel : LEGI-STI, LEGI-STIS, etc.

Seule la troisième personne du pluriel mérite encore une observation; cette troisième personne reçoit l'intercalation d'une forme de la racine **as**, *vivre*, *exister*, *être*, en latin ES, entre le radical du parfait, — par exemple, *tutud*, — et la terminaison *-unt*, et compose ainsi une sorte de combinaison de l'aoriste et du parfait proprement dit.

En dehors de ce parfait par redoublement, le latin connait deux autres parfaits d'une formation toute différente; nous voulons parler des parfaits en VI où Benfey a reconnu le premier le parfait FUI du verbe FU (rac. **BHU**, *exister*, *être*), et aussi du parfait en SI qu'il faudrait nommer *aoriste*, né du verbe **AS**, en latin ES, *souffler*, *respirer*, *vivre*, *exister*, *être*.

La première de ces formes passées est constituée d'une manière extrêmement simple; au thème actif *ama*, *mone*, *audi*, on ajoute tout simplement le parfait de **BHU**, FUI, et l'on a ainsi : *ama*-FUI, je fus aimant, j'aimai, — *mone*-FUI, je fus avertissant, j'avertis, — *audi*-FUI, je fus entendant, j'entendis; ce sont là les formes organiques latines de ce parfait qui sont devenues, par la disparition de la sifflante, *ama*-VI, — *mon*-UI pour *mone*-VI, — *audi*-VI, etc. — L'osque a une forme correspondante dans son parfait en *fed* (3ᵉ pers. du sing.) : *aama-naf-fe-d* etc. (Mommsen, *Inscript.* XVIII, XXI, XXII, XXIV, XXV, etc.).

C'est par le même procédé que SI, le parfait inusité de *sum*, s'est uni à certains thèmes verbaux pour former les parfaits : *scrip*-SI, *reg*-SI (rexi), etc. — L'osque a aussi un *ted* correspondant au *sit* latin : *prufat-te-d*, etc. (Momms. XXI, XXIV, XXVI, etc.).

Présent. — **-MA**, **-SA**, **-TA** changeant la finale en **I** et donnant **-MI**, **-SI**, **-TI** et **-MA-SA**, **-TA-SA**, **-N-TA** devenant **-MASI**, **-TASI**, **-NTI**, telles sont les terminaisons caractéristiques du singulier et du pluriel au temps *présent* dans la langue aryaque.

MĀ-MI, *je mesure*, avec ses trois éléments : **MĀ**, *mesurer*, **ma**, *moi*, **I**, signe de la *subjectivité* de **MA** devant **MĀ** donne trois termes, dont deux réels et extérieurs, c'est-à-dire le verbe et le pronom personnel, entre lesquels vient se placer le rapport purement intellectuel (3ᵉ terme) d'activité de l'être représenté par le pronom devant l'action rappelée par le verbe.

Ces observations analytiques, répétez-les soigneusement à l'endroit de -**MĀSI** = **MA** + **SA** + **I**, tu mesures; de -**MĀTI** = **MA**+**TA**+**I**, il mesure; de -**MĀMASI** = **MĀ**+**MĀ**+**SI**, nous mesurons; de -**MĀTASI** = **MA** + **TA** + **SI**, vous mesurez; de -**MANTI** = **MA** + **NTI**, ils mesurent, et vous aurez toute l'histoire du présent aryaque.

Voyons maintenant ce que sont devenues en latin ces terminaisons organiques du présent (mode indicatif).

Le -**MI** caractéristique de la première personne, si bien conservé dans le sanskrit, le lithuanien et le grec[1] est réduit d'abord à la consonne initiale -M, ce qui nous fait perdre le signe de rapport I; mais ce n'est pas tout : cet -M, précieux reste du pronom **MA** (*moi*) organique, ne nous est parvenu que dans ES-*u*[2]-*m* (pour **AS-mi**), plus tard S-*u-m*, et dans *inqua*-M pour *inqua*-MI. Partout ailleurs, la notion de la première personne s'est attachée à la voyelle Ō remplaçant la voyelle Ā organique précédant immédiatement la terminaison, mais ne la constituant en aucune façon.

C'est ainsi que l'organique **lakSA-MI**, en latin organique *legō*-**MI** est devenu *legō*, après avoir, sans aucun doute, été *legō*-M (cf. *su*-M et *inqua*-M).

De même **Man-ayA-MI**, *je fais penser*, après avoir été *Maneō*-**MI**, est devenu *mon-eō*-M, puis *mon-eo*. De même encore **Kam-ayA-MI**, *j'embrasse*, *j'aime*, après avoir été *Kam-aō*-**MI**, puis *Kam-aō*-M, et *Kam-o*-M est devenu *(K)am-o*[3].

La seconde personne demande une attention toute particulière, à cause des contractions auxquelles elle donne lieu en dehors de la 3e conjugaison. Il est très-facile, en effet,

[1] Sanskr. = -*MI*; lithuan. = -*mi*; grec = -μι.

[2] Cet *u* est est une demi-voyelle de liaison comme on en trouve dans un grand nombre de mots. — Dans les langues germaniques, c'est aussi le verbe substantif seul qui a conservé la 1re personne : *bi-m* ou *pi-m* (Tud.), *bi-n* (all.).

[3] Le K aryaque, conservé en sanskrit, est tombé en latin

de s'expliquer comment l'organique **laksa-si** est devenu *leg-is* (G latin pour **KS** primitif) pour *legisi* avec *i* pour *ă* devant l'*s* final, et comment alors *ĭs* est resté bref : *legĭs*. Dans les trois conjugaisons contractes, au contraire, cet *i* bref de *is*=**asi** organique se combine avec la voyelle ultième du thème et donne les trois contractions suivantes. Dans la première, *a*+*ĭs*=*ās* long : *amās* pour *amaĭs;* dans la seconde, *e*+*is* donne *ēs : monēs* pour *moneĭs* (**man-ayasi**, tu fais penser, tu avertis) ; enfin, dans la quatrième, *ĭ*+*ĭs*=*īs : audiĭs* =*audīs*. Ce que nous venons de dire de la seconde personne s'applique exactement à la troisième. Là encore, *leg-it* pour *leg-iti* (organique **laksati**) est seul privé de toute contraction, tandis qu'*amāt* est pour *amaĭt*, *monēt* pour *moneĭt*, *audīt* pour *audiĭt*, etc.

Ces mêmes contractions s'observent encore au pluriel où tombe sans cesse l'I final signe de rapport : -MUS pour -**masi**, -TIS pour -**tasi**, -NT pour -**nti** : *Ama*-MUS pour (*K*)*amā*-**MASI**, *mone*-TIS pour *mon-e*-**TASI**, *audiu*-NT pour *audiu*-**NTI**.

Au mode subjonctif, toutes ces terminaisons sont précédées d'un Ā long caractéristique.

Futur. — On penserait que le parfait ou passé et le présent ayant chacun leur expression particulière, on va trouver dans la langue commune une forme spéciale pour représenter l'avenir; en d'autres termes, on pourrait croire qu'il existe un futur simple. Ce serait là une grave erreur : *il n'y a que des futurs composés dans les langues du système indo-européen.* Cette composition du futur a lieu au moyen de divers artifices correspondant à divers points de vue de l'esprit considérant l'avenir dans ses rapports avec le moment actuel.

De ces différentes formes composées, la plus importante est certainement celle qui dit : *je ferai*... par *je suis devant*

faire ou *je suis faiseur*, *facteur*, *réaliseur* ou *réalisateur* de l'acte. Si le latin dit : *facturus sum*, *creaturus sum*, etc., l'aryaque a de son côté **Kartṛ asmi**, ce qui donne au sanskrit en composition *kartâsmi*, parce que *kartṛ*, comme tous les noms masculins et féminins sanskrits en *ṛ*, fait au nominatif *kartâ* (cf. *pitâ*, *mâtâ*, nominatifs, issus des thèmes *pitṛ* et *mâtṛ* = pater et mater). *Kartṛ* est avec *creaturus* dans un rapport intime, car il n'est qu'une forme antérieure de dérivation, comme le serait *creator* vis-à-vis de *creaturus* (creaturus = creatorus (antique) = creator + us), *celui qui est devant créer* : rac. **KṚ**. Il en est de même de *amator*, *amaturus*; *monitor*, *moniturus*; *lector*, *lecturus*, etc.

Ce que nous disons du participe futur en -RUS, -RA, -RUM, est surtout important au point de vue de la dérivation des substantifs qui peignent quelque action mécanique, quelque fact*ure* (fact-u-*ra*), tels que l'écriture (scrip-tu-*ra*), la sculpture (sculptu-*ra*), la peinture (pictu-*ra*), et les autres noms des arts ou des procédés de réalisation, de création. Il faut noter que tous ces noms sont des adjectifs dans le sens textuel du mot; le substantif *ars* doit toujours être sous-entendu : *ars* scriptura, *ars* sculptura, *ars* pictura, etc. (cf. le grec γραφική (τέχνη), γλυπτική (τέχνη), etc.).

Après cette première manière de rendre le futur, voici venir celle dont l'Inde et la Grèce ont fait le plus fréquent usage. Ce procédé consiste à dire : *je vais être*, pour *je serai ;* or, *être* se disant **AS**, et *je vais* se disant **yâmi**, nous aurons **as-yâ-mi,** *je vais être* ou *je serai*, d'où avec l'aphérèse habituelle du verbe **AS**, *SYĀMI* forme usuelle du futur second des Hindous : *KAMA-SYĀMI*, *je vais être aimant* (rac. **Kam**, devenue en latin AM, *aimer*), *j'aimerai ; MANA-SYĀMI*, *je vais être faisant penser* (rac. **Man**, *penser*), *je ferai penser*, *j'avertirai ; DĀ-SYĀMI*, *je vais être donnant* (rac. **Da**, *donner*), *je donnerai ; PĀ-SYĀMI*, *je vais être gardant* (rac. **Pa**, *garder*), *je garde-*

rai, etc. Le sanskrit a conservé ici la forme organique de l'aryaque, qui fait, lui aussi : **Kam-a-syâmi**, **Man-a-syâmi**, **Da-syâmi**, etc.

De ce -**SYAMI**, le grec a fait -σωμι, en laissant tomber le *y* et la plupart du temps la terminaison μι a encore disparu, ce qui nous laisse σω ; c'est ainsi qu'il dit δώσω pour δώσωμι = **DA-SYAMI** ; λύσω pour λύσωμι et λύσιομι, etc. — Cette terminaison σω = **syâmi** se retrouve en latin dans ESO pour ESSO (cf. ESIM ou ERIM pour ESSIM), et par suite dans tous les futurs portant le nom absurde de *futurs passés*, au lieu de celui de futurs seconds ou futurs parfaits : AMA-V-ERO = AMA-V-ESO = AMA-V-ESSO, MON-U-ERO = MON-U-ESO = MON-U-ESSO, etc. (Pour R = S, cf. p. 81.)

Mais ce futur en RO = SO est loin d'être le futur favori de la langue latine. Cette langue, en effet, se plaçant devant l'avenir, considère l'acte à réaliser, soit comme l'objet d'un désir, — et alors elle remplace le futur proprement dit par l'optatif ; c'est ainsi qu'elle dit *leg*-AM, à proprement parler, *que je lise*, *que je puisse lire*, pour *j'ai à lire*, *je lirai* ; — soit comme une charge dont il importe de s'acquitter, et vis-à-vis de laquelle on affirme tout simplement son existence. Cette dernière manière, la plus usitée dans l'Europe moderne, dit : *je suis à faire* ou *devant l'action de faire*, pour indiquer le but non encore atteint ; c'est ainsi que l'Anglais dit : *I am to do* pour *je suis à faire*, *je dois faire*, *je ferai*.

Le latin dit de même BO, *je suis*, contraction de **BHAW**-OMI, sansk. *BHAV-ĀMI*, *je suis* ; aryaque **Bhaw-âmi** : BO + MONE, *je suis à avertir*, c'est-à-dire *je dois avertir*, *mone*-BO ; BO + AMA, *je suis à aimer* = *ama*-BO, *j'aimerai*, et ainsi pour tous les verbes contractés de la première et de la seconde con jugaison latines.

Un seul mot pour les langues romanes : au lieu de *je suis devant l'action de*, ces langues disent : *j'ai à faire* ou *je*

faire-ai, *je ferai*, *far-ò* (ital.), *har-é* (espagn.), etc. ; *j'ai à dire* ou *je dire-ai*, *je dir-ai* ; *dir-ò* (ital.), *dir-é* (esp.), etc. Ce futur est tellement composé, que dans les vieux manuscrits on en trouve souvent les deux éléments séparés; ainsi en provençal : *dar* vos *n'ai*, je vous en donnerai; *dir* vos *ai*, je vous dirai; *gitar* m'*etz*, vous me jetterez, etc.; espagnol : *haber* les *hemos* como alevosos perjurados (*voy.* Raynouard, *Gr. comp.*, p. 298), etc.; portugais : *dar* vos *hey* conta de donde ella vem (*voy.* Rayn., *ibid.*). Comme on le voit les deux éléments du futur sont encore séparés ici par le pronom; il en est de même du conditionnel, — qui, dans les langues romanes, est proche parent du futur, — dans des phrases comme celles-ci : *dexar* me *ias* con el sola, cerrarias el postigo. Habria nuestra ira y *pechar* nos *ya* toda aquella pena. (Rayn., *ibid.* — Burguy, *Gramm. de la langue d'oïl*, I, 206.)

TEMPS SECONDAIRES.

Après chaque temps principal, vient un temps secondaire, et tous ceux qui ont lu les excellents paradigmes de conjugaison dressés par M. J. L. Burnouf, dans sa *Grammaire grecque*, et par MM. Ém. Burnouf et Leutpol, dans leur *Grammaire sanskrite*, se souviendront qu'après le présent se place immédiatement l'imparfait: c'est, du reste, l'ordre de la grammaire traditionnelle.

Imparfait. — Ce temps dit *imparfait* n'est autre chose qu'un présent dans le passé, ou plus simplement un temps simultané à une action passée; étant donnée une action passée, lorsque vous dites : *je faisais*, vous vous placez au présent dans le passé. Le caractère de ce temps secondaire est la peinture de l'accomplissement de l'acte par le pronom déterminatif ᴀ représentant l'unité, le tout, la perfection. Ce pronom porte ici le nom banal d'*augment;* le grec le repré-

sente par ε, et lorsque l'aryaque dit **a-da-m**, *je donnais*, le Grec dit ἔ-δω-ν.

Au point de vue des études latines, cette formation organique nous offre un immense intérêt, car elle explique tous nos imparfaits latins issus de l'union de EBAM (= **a+bhw +am** ou **a + bhaw + am**) avec le radical du verbe. *Leg*-EBAM équivaut donc à *j'étais lisant*. Mais la rencontre de cet EBAM commençant par une voyelle avec la voyelle finale du thème vocalique auquel on le rattache amène aux deux premières conjugaisons les contractions suivantes : 1° *a* + *e* devient *ā* long, et l'on a ainsi *ama*+EBAM contracté en *amābam;* 2° *e* + *e*=*ē* long et *monēbam* est pour *mone*+EBAM. Cette contraction n'a lieu, ni dans le second modèle de la 3ᵉ conjugaison, ni dans les verbes de la 4ᵉ, à cause de la facilité avec laquelle la voyelle *i* glisse sur la voyelle *e* à l'aide de l'*y* furtif : *accipi*-EBAM, *audi*-EBAM.

Aoriste. — Plus-que-parfait. — Ce même **a**, signe de la perfection ou de l'achèvement de l'acte, a formé tous les *aoristes*. C'est lui encore qui du parfait a tiré le *plus-que-parfait*. Mais dans ce dernier temps, **a** n'est plus joint au verbe **bhu**, comme dans la formation de l'imparfait, mais bien à la racine **as**, *souffler*, *respirer*, *vivre*, *être*. Nous aurons donc ainsi la combinaison suivante : **a** (signe de la perfection) + **as** + **am** (désinence du plus-que-parfait) = **āsam** (aryaque) = ĒSAM (latin)=ERAM; et c'est en dernier lieu cet ERAM que l'on joint au radical du parfait pour former le plus-que-parfait : *fu*-ERAM, j'étais ayant été; — *pot-u*-ERAM pour *pot-fu*-ERAM, j'étais ayant été pouvant; — *ama-v*-ERAM pour *ama-fu*-ERAM, j'étais ayant été aimant, etc.

Comme nous le verrons tout à l'heure, lorsque nous parlerons des modes, le plus-que-parfait du subjonctif se forme en ajoutant au parfait la terminaison optative *siem*, *sies siet*, etc., contractée en *sim*, *sis*, *sit*, etc.

MODES.

La manière d'envisager l'action, soit comme une *simple affirmation* (indicatif), soit comme un *ordre* (impératif), soit comme l'objet d'un *vœu* ou d'un *doute* (optatif et subjonctif), soit comme une *conception abstraite* de l'esprit (infinitif), soit enfin comme une *habitude*, un *état* ou une *propriété de l'être* (participe), constitue les cinq modes primitifs de la conjugaison aryaque.

Le mode *indicatif* est le plus simple et ne demande aucune explication ; l'idée contenue dans ce mode se traduit d'elle-même, sans difficulté.

L'*impératif* est le mode du commandement comme le vocatif est le cas d'appel. Nous avons déjà vu que ce cas est le plus bref de tous, et qu'il se rend souvent par le thème sans aucune désinence. Il en est de même parfois de la seconde personne du singulier de l'impératif : AMĀ, MONĒ, AUDĪ, etc., contractés pour (K)AMAYA, MANAYA, etc. Les thèmes consonnantiques prennent un *e* sourd : LEG-E, correspondant à l'*ă* bref formatif de la seconde personne de l'impératif en aryaque et en sanskrit. Quelquefois même, la voyelle finale du thème tombe, et l'on a des impératifs, tels que DIC, DUC, FAC, etc. Au pluriel, nous remarquerons l'introduction dans l'impératif d'une ou de plusieurs personnes du présent du subjonctif : AMEMUS, MONEAMUS, etc. — Cela ne doit pas nous étonner; il n'y a pas loin du *souhait* (subjonctif-*optatif*) à l'*injonction* (impératif), et l'on comprend fort bien que le langage se serve de la forme du premier de ces temps, pour rendre la pensée contenue dans le second.

C'est la voyelle I, soit seule, soit suivie d'un Ā long (*yā*) qui sert à former le mode *optatif* ou *subjonctif* latin ; seulement, ainsi que nous l'avons déjà dit tout à l'heure (p. 195), cet

optatif sert souvent de futur. L'aryaque **as-y-âm**, *que je sois, que je puisse être*, devient en sanskrit *S-YA-M*, et en latin S-IE-M. Seulement, ce S-IE-M est contracté en S-I-M, et il en est de même des autres personnes du même temps : S-IE-S = S-I-S, S-IE-T = SIT, etc. Dans l'organique **kama-i-m**, *que j'aime, que je puisse aimer*, la rencontre de A et de I amène en latin un E profond : AMEM, AMES, AMET, AMEMUS, etc., pour AMA-I-M, AMA-I-S, AMA-I-MUS, etc. De même l'organique **wagh-aim** donne en latin VEH-EM (archaïque), plus tard VEH-AM, VEH-ES, VEH-ET, devenu simple futur de VEH-ERE ; mais un latiniste préférera toujours le futur composé *vecturus sum* à l'optatif servant de futur VEH-AM.

Le mode *infinitif* présente deux formes différentes que la science philologique est parvenue à analyser. L'une, de beaucoup la plus employée, est l'infinitif en -Re au lieu de -Se. Ce -SE est pour un **-sai** organique primitif, c'est-à-dire pour un véritable datif. Ainsi **giw-a-sai**, datif du nom aryaque **giw-as** (sansk. *G'IV-AS*) se retrouve sous sa forme *G'IV-A-SÊ* dans le Rig-Vèda, avec la même valeur que (G)VIV-E-SE, devenu VIVERE, c'est-à-dire *à vivre, pour vivre* ou *de vivre*, considéré comme but, comme tendance, comme point extrême ; cet infinitif dit donc l'action comme objet de l'attention, comme terme d'un autre acte, et si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut (p. 152), on voit que c'est un véritable datif[1]. Il importe de remarquer ici que la forme -SE, d'où -RE, est très-répandue, même dans le latin classique, où l'on en trouve des exemples nombreux ; si, par exemple, l'on trouve plus souvent com-ed-e-RE, on trouve aussi fréquemment com-es-SE pour com-ed-SE, avec assimilation du

[1] On trouve, du reste, dans les Védas, presque tous les cas employés comme infinitifs ; nous citerons seulement les génitifs ou ablatifs *kartôs, stathôs, etôs, roddhôs*, etc., les accusatifs *visrpas, vilikhas*, etc. Mais c'est surtout le datif, cas de tension, qui est usité en pareille circonstance. (Cf., p. 27.)

d en *s* (voir p. 95), *manger*. Citons encore posSE pour polSE, et esSE qui se trouve reproduit dans tous les parfaits de l'infinitif : fuisSE, amavisSE, monuisSE, legisSE, audivisSE, etc.

La seconde forme de l'infinitif latin est celle à laquelle on a donné le nom de *supin*. Au premier abord et, à ne consulter que l'orthographe, le supin en -TUM serait identique au neutre du participe passé. Il n'en est rien pourtant, et bien que nous ayons déjà signalé et résolu cette difficulté (p. 144), nous croyons utile de reproduire ici nos explications : le *tum* du participe passé correspond au **-tam** organique, neutre de **-tas**, **-ta**, **-tam** = *-tus*, *-ta*, *-tum*; le -TUM du supin, au contraire, est contracté du **twam** aryaque, véritable accusatif, et représente à lui seul le verbe-racine **TU**, *emplir*, *accomplir*, *achever*, *faire*. C'est ce TUM, indicateur de l'accomplissement parfait de l'action exprimée par le verbe, qui forme en sanskrit tous les infinitifs : *DĀ-TUM*, *donner* = supin latin DA-TUM, — *G'NĀ-TUM*, *connaître* = sup. lat. (G)NOTUM, — *STHĀ-TUM*, *se tenir debout* = sup. lat. STA-TUM, — *ÇE-TUM*, *être tranquille* = sup. lat. QUIE-TUM, — *YOK-TUM*, *joindre* = sup. lat. JUNC-TUM, etc.

Le *supin* (second infinitif) est donc essentiellement un mode composé de deux verbes : un verbe-racine quelconque et le verbe **TU** sous la forme *TUM*, indiquant l'achèvement de l'action.

Nous dirons peu de chose du *participe*, parce que déjà, dans notre étude sur la dérivation en général, nous avons indiqué le contraste ou l'antithèse qui préside à la naissance du participe actif dit improprement participe présent, et du participe passif dit participe passé. Nous rappellerons seulement que la prédominance de l'idée verbale exprimant l'action (activité) a pour signe la perte d'une partie de la substance sonore du pronom, tandis qu'au contraire la prédominance de l'idée pronominale assujettissant l'idée d'action (passivité)

s'exprime par le pronom joint d'une manière intégrale à la racine; nous aurons ainsi : **pa-t**, *gardant*, et **pa-ta**, *garde*, — **sta-t**, *se tenant*, et **sta-ta**, *tenu*, — **dâ-t**, *donnant*, et **dâ-ta**, *donné* — **mâ-t**, *mesurant*, et **mâ-ta**, *mesuré*, etc. Le sanskrit possède ces deux formes, avec des variations organiques. Quant au latin, il fait son participe actif en -NT, avec renforcement par la naso-dentale, et son participe passif en -TU(S), -TA, -TU(M)=l'organique **-ta(s)**, **-tâ**, **-ta(m)**; nous aurons donc STAN-T et STA-TU(S), — DAN-T et DA-TUS, etc. Nous prierons seulement le lecteur de ne pas oublier que le T s'est contracté au nominatif : STANT-S=STANS-S=STAN-S, DANT-S=DANS-S=DANS, etc. (Cf. p. 142 et suiv.)

VOIX.

L'aryaque possède deux voix (*pada*) que le sanskrit et le grec reproduisent avec plus ou moins de fidélité : l'une que l'Inde appela *parasmâipadam*, c'est-à-dire voix qui s'applique à quelqu'un qui est loin de vous, à un autre, et l'autre qui s'exprime en sanskrit par le mot *âtmanêpadam*, c'est-à-dire voix qui s'applique à la personne même qui parle, mot à mot : qui marche sur l'âme ou sur la personne du sujet qui pose l'action.

La voix *parasmâipadam*, que nous appellerons *transitive* ou *active*, indique que l'action passe (transit) du sujet qui agit à l'objet qui reçoit : **pâ-mi**, *je garde*, — **dâ-mi**, *je donne*, etc.

La voix *âtmanêpadam*, directement opposée à la première, est purement subjective. Que l'acte soit réfléchi sur son sujet ou qu'il soit fait seulement au profit du sujet, l'aryaque dira toujours ; **dâ-ma-mi**, *je me donne*, *je donne pour moi*, *à mon profit ;* — **dâ-sa-si**, *tu te donnes ;* — **dâ-ta-ti**, *il se donne ;* — **pâ-ma-mi**, *je me garde ;* — **pâ-sa-si**, *tu te gardes ;* — **pâ-ta-ti**, *il*

se garde, etc. Les formes **-mâmi** (1[re] pers.), **-sasi** (2[e] pers.), **-tati** (3[e] pers.), etc., devinrent, même dans la langue commune, **-mai, -sai, -tai**, comme on en a la preuve dans la concordance des formes sanskrites et grecques : *AI* (résultat d'une altération postérieure), *SAI*, *TAI*, et μαι, σαι, ται, etc.

De cette voie *moyenne* organique, le latin n'a conservé que le principe auquel elle doit sa création, c'est-à-dire le principe de réflexivité peint à l'aide d'un pronom réfléchi banal **swa**, en latin *se* pour *swe* (cfr. p. 184). En effet, c'est en ajoutant SE, marquant le retour de l'action sur le sujet, à chacune des personnes de la voix transitive que le latin fit à la fois sa conjugaison *passive* et sa conjugaison *déponente*. Dans sa conjugaison *passive*, lorsqu'il dit amo-SE, ou *amo*-S devenu *amo*-R, il marque que l'action d'*aimer* tombe sur le sujet de première personne ; de même, quand il dit *ama*-SI-SE devenu *ama*-SI-S et *ama*-RI-S, *ama*-T-U (*u* de liaison) -SE devenu *ama*-T-U-S et enfin *ama*-TUR, il suit les mêmes procédés et obtient les mêmes résultats.

Il serait facile, en se plaçant au point de vue de la grammaire comparée, de faire ressortir tout ce qu'il y a d'imparfait dans ce semblant de passif. Au contraire, quand cette forme sert à peindre une action qui se fait au profit de l'agent, elle devient tout à la fois et plus logique et partant plus intelligible. C'est ainsi que VESCOR (= *vesco*-S = *vesco*-SE) *je me nourris*, implique bien un acte de *manger* tournant au profit de celui qui l'accomplit ; — UTOR (= *uto*-S = *uto*-SE) *je me sers*, est absolument dans le même cas d'utilité pour le sujet qui fait l'acte d'*user de*... ; — SEQUOR (= *sequo*-S = *sequo*-SE) *je suis*, est encore un de ces actes où le but de l'action est impliqué par la signification même de cette action.

Le défaut capital du passif latin est de convertir en objectif absolu le subjectif sur lequel se fait un simple retour de l'action ; *amatur*, en effet, n'a le droit de signifier que *il*

s'aime lui-même, *il aime à son profit*, *pour son profit*, et non pas *il est aimé par un autre*. Il n'y a de véritables passifs en latin que les temps composés du participe passé et des formes diverses du verbe *esse* : *amatus sum*, *amatus eram*, *amatus ero*, etc.

Ce que l'on appelle en grammaire latine verbes *neutres* ne sont que des verbes de la voix ordinaire au sens *intransitif;* c'est-à-dire que dans ces verbes l'action ne passe pas du sujet à un objet extérieur au sujet; il en est de même en français lorsque nous disons : *je marche*, *je dors*, *je pars*, etc.

Quant à ce qui concerne les formes verbales appelées *intensitives*, *fréquentatives*, *inchoatives*, *diminutives*, etc., nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre (p. 145) à propos de la formation des thèmes dans les idiomes indo-européens.

Il nous reste à dire un mot du verbe *auxiliaire ;* ce verbe destiné, comme son nom l'indique, à *secourir* les autres, a été employé dès la plus haute antiquité ; il a joué à peu près vis-à-vis du verbe le même rôle que les prépositions (voir plus haut, page 178) vis-à-vis des noms. On le trouve déjà employé sur les inscriptions cunéiformes des Perses[1]. Le latin classique l'a aussi employé de bonne heure ; l'expression *compertum habeo*, *milites*, j'ai appris, soldats (Salluste, *Jugurtha*) contient un verbe auxiliaire. Nous n'avons pas besoin de faire observer que toutes les langues modernes indo-européennes usent et abusent du verbe auxiliaire; en allemand, c'est *être* (ich bin, sein), *avoir* (haben), et *devenir* (werden[2]); en anglais, *être* (to be), *avoir* (to have), *devoir* (to shall), *faire* (to do), et *vouloir* (to will).

[1] Voir entre autres l'inscription de *Beistum*, où l'on trouve un verbe auxiliaire *kum* = faire.

[2] Rapprochez de l'allemand le perse qui emploie aussi comme auxiliaire le verbe *venir*, *aller*.

Parmi les langues novo-latines, nous trouvons en espagnol *être* (ser *ou* estar), *avoir* (haber), et tenir (*tener*); en italien *essere* et *avere*; — en portugais *ser* et *aver* ou *ter* (=tenir); — en roumain *être* (a fi) et *avoir* (a avé); — enfin, nous n'avons pas besoin de dire que le français a aussi *être* et *avoir*; on peut encore y ajouter *faire*, qui, dans notre langue est souvent employé comme auxiliaire[1].

Les langues novo-latines ayant toutes perdu plus ou moins leur temps passés, on les remplace par des participes auxquels on joint pour l'actif, l'auxiliaire *avoir*, et pour le passif l'auxiliaire *être*.

Nous ne disons rien de la conjugaison de ces verbes qui a surtout de l'intérêt pour l'étude des langues novo-latines, et qui, conséquemment, serait déplacé dans cet ouvrage; nous nous contenterons de renvoyer, pour la conjugaison de *esse*, dans les langues romanes, à une excellente dissertation de M. Max Müller (*Science du langage*, pp. 70 et 72 de la tr. fr.).

Nous ne ferons pas non plus de tableau comparatif des désinences verbales; la conjugaison complète d'un verbe nous mènerait beaucoup trop loin, et l'expérience nous a appris que l'indication des seules terminaisons est, en général, de peu d'utilité pratique. Nous avons d'ailleurs assez complétement traité chaque temps en particulier pour que le lecteur puisse reconstituer de lui-même l'ensemble de la conjugaison aryo-latine; ce serait là, à coup sûr, le meilleur moyen de se graver dans l'esprit d'une manière indélébile ce système si beau dans son unité, et dont, surtout, il ne faut pas s'exagérer les difficultés. *Comprendre*, n'est-ce pas déjà plus d'à moitié *savoir*?

Afin de faciliter cette synthèse, nous plaçons ici un tableau d'ensemble de la dérivation aryo-latine.

[1] Cf. le perse *kum* et l'hindoustani où ce mot est certainement plus usité qu'en français, comme auxiliaire.

- **Dérivation.**
  - Formation des thèmes
    - Thèmes d'origine pronominale
      - Pronoms personnels
      - Dérivés de **TA, MA, VA, YA,**
      - Id. de **I, KA** et **GA**
      - Suffixes complexes...
      - Dérivés de **AI** (guné de **I**)
      - Id. de **A**, etc.
      - Comparatifs et superlatifs
      - Demi-pronoms
        - Prépositions
        - Adverbes
        - Conjonctions
    - Thèmes d'origine verbale
      - Participes présents.
      - Infinitifs par **TU**
      - Instr. gérondifs par **TWA**
      - Intensitifs par
        - **PA**
        - **GA**
        - **DHA**
      - Diminutifs par **BHA**
      - Inchoatifs par **IKS**
      - Désidératifs et fréquentatifs
      - Dérivés de **WAT**
      - Id. de **TWAT**
  - Formation des flexions ou désinences
    - Déclinaison
      - nominale
        - nombres
          - singulier
          - pluriel
          - duel
        - genres: mascul. fém. neut.
        - Cas
          - directs
            - vocatif
            - nominatif
            - accusatif
          - indirects
            - instrument.
            - ablatif
            - génitif
            - locatif
            - datif
      - pronominale
    - Conjugaison
      - temps
        - principaux
          - parfait
          - présent
          - futur
        - secondaires
          - imparfait
          - plus-que-parf.
          - etc., etc.
      - personnes
      - modes
        - indicatif
        - impératif
        - subjonctif
        - participe, etc.

IV

COMPOSITION

Maintenant que nous avons complété l'étude de la structure désinentielle des vocables aryo-latins et que nous connaissons la manière d'exprimer les diverses formes d'une même idée au moyen de suffixes caractéristiques, il nous faut voir comment cette idée générale peut être changée au moyen de l'addition de préfixes modificateurs de l'essence même du mot. En effet, c'est bien l'*essence* même du mot que vient attaquer la COMPOSITION qui impose à l'esprit des limites dans l'intérieur desquelles doit être resserrée la notion exprimée par le verbe ou par le nom qui le suit, tandis que, comme nous l'avons vu, la DÉRIVATION ne modifie que la forme des rapports d'un vocable avec les vocables voisins sans altérer en rien le sens de ce vocable. Disons plus généralement que la dérivation donne les moyens de se servir des mots, au lieu que la composition crée de nouvelles formes secondaires qui seront soumises, comme les formes simples et primitives, à l'influence désinentielle.

Le verbe **STA**, par exemple, qui exprime l'idée d'*être fixe*, de *se tenir debout*, est complété par la dérivation de manière à appliquer cette idée primitive à toutes choses dans le temps et l'espace, mais il n'exprime jamais d'autre idée que celle qui est contenue dans **STA** ; si maintenant on vient, par la composition, ajouter à ce verbe **STA**, le préfixe **PRA**,

qui signifie *en avant*, on forme ainsi un nouveau verbe **PRA-STA** (latin PRAES-TO), qui participe également du sens de ses deux formatifs et qui est soumis, comme le simple **STA**, aux lois de la dérivation indo-européenne.

On comprend dès lors pourquoi ce signe, ou plutôt ce vocable modificateur, est placé devant le mot qu'il modifie. Lorsque je dis PRAE-STO, bien que l'idée mère soit celle de *se tenir debout*, c'est le mot PRA (devenu PRAE par guna de I), qui donne seul au mot son sens particulier de *se tenir* EN AVANT ; c'est donc lui qui est vraiment le générateur du composé PRAE-STO; aussi est-ce lui qui fixe particulièrement l'attention et est-il placé devant le mot simple STO.

Toute forme de langage peut devenir *préfixe ;* il suffit pour cela que cette forme soit placée devant (préfixée) une autre à laquelle, par cette *préfixation* seule, elle donne un sens individualisé, au lieu du sens simple que cette forme avait déjà avant cette opération.

Or, le langage articulé n'étant formé originairement, comme nous l'avons vu plus haut (p. 97 et suiv.), que de deux parties essentielles, le pronom et le verbe, nous aurons donc dans cette double source linguistique la division la plus naturelle de nos préfixes aryo-latins.

1° PRÉFIXES D'ORIGINE PRONOMINALE

On se rappelle qu'une raison de logique nous a fait placer l'étude des préfixes d'origine pronominale, c'est-à-dire des demi-pronoms prépositifs, à côté de celle de leurs frères les adverbes et conjonctions, au chapitre de la dérivation pronominale (pages 127 et suiv.). Nous avons fait, à cet endroit de notre livre, l'histoire de ces préfixes avec tout le soin que comporte leur importance, puisqu'ils forment à eux seuls la plus grande partie des préfixes indo-européens.

Nous ne croyons donc pas nécessaire de revenir sur ce sujet, et nous nous contenterons de donner, comme exemple de composition par préfixes d'origine pronominale, la liste des principaux verbes secondaires issus, par ce moyen, du verbe primaire I, aller. — Pour l'histoire de cette racine I, le lecteur voudra bien se reporter à la partie lexiologique de cet ouvrage.

I d'où le verbe simple latin I-re.

- *ab*-ire (135)[1].
- *ad*-ire (128).
- *amb*-ire (134).
- *ante*-ire (132).
- *co*-ire, *com*-ire (135).
- *ex*-ire (134).
- *in*-ire (132).
- *inter*-ire (133).
- *intro*-ire (133).
- *ob*-ire (131).
- *per*-ire (131).
- *prae*-ire (131).
- *praeter*-ire (131).
- *prod*-ire (131).
- *red*-ire (131).
- *sed*-ire (inusité[2]) (136).
- *sub*-ire (135).
- *trans*-ire (136).

Quelquefois même, pour peindre à la fois plusieurs rapports du verbe primitif, on superpose plusieurs préfixes ;

[1] Le chiffre entre parenthèses indique la page où se trouve l'histoire du préfixe formatif du verbe composé.

[2] Ce verbe est inusité dans le latin classique, mais c'est lui qui a donné naissance à ***sed-itio***, etc.

nous citerons parmi les composés de *Ire: trans-ab-ire* (136, 130), *de-per-ire* (134, 131), etc.

2° PRÉFIXES D'ORIGINE VERBALE

Les préfixes d'origine verbale sont en très-petit nombre dans les idiomes indo-européens. On n'en compte que trois dans la langue latine : DIS- ou DI-, BIS ou BI-, VERSUS, CIRCUM, et deux autres servant seulement à la composition de quelques mots calqués sur le grec : EU et DUS, devenu DYS (υ=*y*).

Le verbe **DWI**, *fendre*, *diviser*, a formé le premier et le plus important des préfixes latins verbaux qui se rencontre dans cette langue sous deux formes : DIS ou BIS.

DIS (pour **DWIS**, δϝις avec chute du ϝ), est employé seulement en composition : DIS-*cedere*, DIS-*rumpere*, etc. Souvent DIS perd son S, et alors il s'allonge : DI-vı-*dere*[1], diviser ; DI-*judicare*, discerner, etc.

La même forme organique **DWIS** est devenue BIS (cf. *bellum* = *duellum*, p. 80) à cause de la parenté du DW et du B; et en composition ce BIS perd son S, à moins qu'il ne soit suivi d'une autre sifflante : BI-*partiri* = couper en deux, BI-*pennis* = hache à deux tranchants, BI-*fariam* = en deux parties, endroits, sens, et BIS-*sextialis* = composé de douze, de deux fois six, etc.

On remarquera que, dans tous ces exemples, BI- ou BIS expriment l'idée de *séparation en deux* et non celle de *séparation en général*. C'est qu'en effet il y a là un remarquable phénomène linguistique que nous retrouvons dans presque tous les idiomes indo-européens.

[1] Il y a là un véritable pléonasme : *vi-dĕre*, c'est déjà *séparer*, et au moral *discerner*, *voir*, comme le prouve *vi-dĕre* (sansk. **VID**, grec : ϝεί-δω, all. wissen, etc. — Cf. rac. **DWI**.)

En sanskrit, la forme complète *DWI* exprime l'idée particulière de dualité, tandis que la forme tronquée *VI* marque l'idée générale de division : *DWI*-g'a = deux fois né[1], *DWI*-pathar = carrefour de deux branches, et *VI*-tan = étendre de différents côtés, *VI*-sarga = une émission qui se détache de nous, et surtout *VIN*-çati (pour *DWIN*-çati) vingt opposé à deux.

En grec, δίς = dualité (δί-πους = à deux pieds), et διά (forme de pluriel neutre comme *tria*, trois ; *quia*, parce que, etc.) = division générale. — Dans les langues germaniques, nous avons en vieux-haut-allemand *zvi* = division en deux (cf. *zir*, allemand moderne *zwei*), et en gothique *dis* = division générale.

En latin, comme nous l'avons vu plus haut, BIS est pris dans le sens de *dualité*, et DIS dans celui de *division* générale. DIS-*pertire* = séparer en mille, *dis*perser, tandis que BI-*partiri* = couper en deux, etc.

Ce qui ne nous appartient pas étant séparé de nous, **DWIS**, en sanskrit et en latin, a fini par prendre le sens négatif : *VI*-karna = sans oreille ; *VI*-deha = sans corps ; DIS-*plicere* = déplaire, etc.

VERSUS et CIRCUM sont issus tous deux d'un verbe au sens de *courber*, *fléchir*, *incliner*, *tourner vers*.

DHWṚT, forme secondaire de la racine **DHWṚ**, est le père d'un verbe latin VERT*ere* (avec chute de la consonne aspirée initiale, p. 88), dont la forme participiale VERSUS, *tourné de côté*, *vers*, a été prise adverbialement[2]. Cette forme est analogue au sanskrit *VṚTA*, et trouve son équivalent exact dans l'ancien saxon *tô-wardes*, vers, — anglo-saxon *tô-vëardes*, — angl. *to-wards*, — all. *zu-wärts*, etc.

[1] On appelle ainsi les oiseaux qui sont *œuf* et *être*, et les brâhmanes qui naissent une *seconde* fois à leur *consécration*.

[2] Combiné avec **tara** = *au delà* (cf. pages 125-130), *versus* a donné le français *travers*, *à travers*, d'où *traverser*, etc.

Quant à CIRCUM, il est issu de la racine **kṛ**, *courber*, d'où *circus* et *circulus*, cirque et cercle, grec κίρκος, etc. On retrouve ce mot en latin dans des composés tels que CIRCUM-*venire*, CIRCUM-*spicere*, CIRCUM-*ire*, etc.

Nous ne dirons qu'un mot de EU et de DYS; le premier répond à l'aryaque et sanskrit **wasu**, issu de la racine **was**, *exister*, *demeurer*, d'où *être stable*, *fort*, et de là *bon*. On ne retrouve **wasu** que dans les Védas et sous la forme adjective. Dans le sanskrit classique, il a perdu sa syllabe initiale et est toujours devenu *SU*: *SU*-karas, facile = bien + faisable (**kṛ**, faire). En grec, **wasu** est devenu ϝεσυ, puis, par la chute ordinaire du ϝ et de la sifflante intercalaire εὖ, qui est passé tel quel au latin.

L'exclamation EU, *bien*, *très-bien*, *bravo*, *à merveille*, est souvent employée par Plaute et Térence; il en est de même de EUGE, formé de EU + age. Le nom de Bacchus, EV*an*, d'où EV*ans*, *tis*, qui appelle ou invoque Evan, et l'expression bachique EV*oe* (grec εὐοῖ), appartiennent aussi à cette origine, du reste peu importante en latin.

DYS est opposé à EU; ce préfixe est issu du verbe **dwi** ou **dwis**, *fendre*, *détruire*, puis *haïr* et *faire mal* (gr. δυς, goth. *tus*, sanskrit *DUS*): *DUS*-karas, difficile, opposé à *SU*-karas, facile.

Comme nous l'avons dit, DYS n'est employé en latin que dans quelques mots venus du grec[1]. Nous citerons seulement DYS-*enteria*, dyssenterie, qui a été employé par Pline (26, 8, 28, *fin.*; 28, 9, 53, § 128), et DYS-*pepsia*, dyspepsie, digestion difficile, que l'on trouve une fois dans Caton (*R. R.*, 127, 1). — Les autres mots formés avec ce préfixe appartiennent au latin de la décadence.

[1] Peut-être cependant le mot DUS*ius*, *lutin noir*, *mauvais génie*, employé par saint Augustin (*Civ. Dei*, XV, 23), et par *Isidore*, est-il tout simplement un adjectif formé sur **dus** = DYS. — Cfr. celtique *dus*, noir; ang. *duse*, démon, etc. — The *duse* take thee! est encore une imprécation du pays de Galles.

Il nous reste à dire un mot de la composition nominale, c'est-à-dire de celle ou le nom joue le rôle de préfixe, et nous plaçons à part ce genre de composition à cause de la nature du nom qui, comme nous l'avons vu, est lui-même un composé hybride du pronom et du verbe. Tout le monde connaît l'effet délimitatif produit par les noms *causa*, *clavis*, *lana*, dans les composés *caussi-dicus*, *clavi-ger*, *lani-ger*. Ce procédé, que l'on retrouve à tout instant dans les langues germaniques, est employé surtout en latin dans des mots formés d'un nom et d'un verbe; il nous suffira de citer *belli-gerare*, *nidi-ficare*, etc.

Rappelons encore les composés adverbiaux tels que *bene-volus*, *male-volus*, etc.

Ajoutons enfin pour terminer ce que nous avons à dire de la composition, que plus l'idée exprimée par le mot est vague, indéterminée, plus ce mot peut être modifié par la composition préfixale. En d'autres termes, moins un verbe primitif a d'élasticité dans le sens, moins il se prête aux individualisations par la composition. Nous avons eu plus haut (p. 208), un exemple de ce que peut sur ce point un verbe au sens étendu — I = *aller* — et nous n'aurions jamais obtenu un aussi grand nombre de composés avec une racine au sens de *lever*, de *manger*, ou de toute autre idée moins vaste que celle de *mouvement*, de *tendance vers*, etc.

DE LA MARCHE DES IDÉES DANS LES IDIOMES INDO-EUROPÉENS

Dans notre chapitre II (p. 97) sur les *parties essentielles du discours*, nous avons déjà vu que le langage *articulé* aryaque est composé exclusivement de deux sortes de vocables primitifs, le *pronom* et le *verbe*, et nous avons déjà étudié l'idéologie de ces vocables. Nous prions donc le lecteur de se reporter à cet endroit de notre livre pour compléter l'histoire de la marche des idées dans les idiomes indo-européens. Car, afin d'éviter, autant que possible, des redites inutiles, nous ajouterons seulement les observations suivantes à celles qu'il trouvera plus haut.

Le *pronom* fait voir un objet, le montre, le frappe en quelque sorte de la voix et du geste, mais jusqu'ici rien que de concret. L'individualité est simplement perçue par les sens et conçue comme distincte par l'esprit : *Cela*, *lui*, *elle*, *ce*. — *Ce* fait un tout qui ne peut être coupé, divisé, *ce* est donc un INDIVIDU (*in-div-i-duum*).

Au moyen de cette idée d'unité contenue dans le pronom, SAM, neutre de SA, dira *un*, *cela un*, *cet un*, *et dans l'unité*, *en union dans le tout*, *en*SEM*ble*.

De plus, c'est de l'idée d'*en*SEM*ble* ou d'*union* que naît celle de *force*.

PRONOM. { *ce un* (unité).
{ *ensemble des parties* (union, d'où force).

Nous avons vu encore (p. 121) que de l'idée d'*unité* naît celle d'*identité*.

Id-em, cela même; sansk. ID-AM.

D'où *id-entitat* = *id* + *entitat* = *égalité*.

Puis vient la *quasi-identité* ou la *res*SEM*blance*, la SIM*i-litude*.

Ainsi, le déterminatif **I** nous donne **AIwa**, (sansk. *ÊVA*) et **AIka** (sansk. *ÊKA*) chez lesquels nous voyons l'idée de *ressemblance* et d'*égalité* naître de celle d'*unité*; on conçoit que la ressemblance ou l'unité de forme fasse prendre *ceci* pour *cela*. (Cfr. pages 120 et seq.)

C'est ainsi que par une admirable logique, le langage se sert des mêmes formes pour exprimer des idées connexes ou se succédant dans un engendrement successif; nous allons retrouver dans les verbes le même système présentant les mêmes avantages.

Nous l'avons déjà dit : le *verbe* est un geste oral rappelant une action.

L'*action* est un mouvement conçu dans sa cause et observé dans ses effets, dans sa direction.

La *cause du mouvement* est une application de la force. Cette application de la force, c'est l'*effort*.

Or, quand l'action n'est pas bruyante, quand l'homme ne la rappelle pas à l'aide d'une *imitation de bruit* qui la trahit ou l'accompagne, il la peint par l'*effort qui la cause*, et voilà pourquoi, en dehors des ONOMATOPÉES, tous les verbes aryaques disent :

1° *Faire un effort* COMPRESSIF ;

2° *Faire un effort* EXPANSIF.

En fait, et comme synthèse des dictionnaires indo-européens[1], quand un verbe aryaque ne dit pas CRIER, SOUFFLER ou DÉTRUIRE (*onomatopées*), il représente et remet en sensation une action née d'un effort COMPRESSIF ou une action née d'un effort EXPANSIF.

C'est dire que pas un seul verbe simple ou premier n'offre un sens direct qui ne soit tout physique ou en rapport avec le monde des pures sensations.

La connaissance positive des monosyllabes premiers constitutifs des langues indo-européennes, nous autorise à dire, au moins en ce qui regarde la race supérieure : L'homme créa d'abord spontanément quelques monosyllabes démonstratifs des objets (*pronoms*), et quelques syllabes imitatives exprimant les idées sensibles de première nécessité (*verbes*). Puis peu à peu, et à mesure qu'avec les progrès de son être ses besoins augmentèrent, il se servit de ces mêmes formes vocales pour exprimer des idées voisines, en rapport avec l'idée primitive.

Donc, partir du sensible pour arriver graduellement jusqu'à l'expression des concepts les plus métaphysiques, voilà la marche que nous révèle l'histoire du vocabulaire indo-européen.

Cette vérité, au point de vue de l'analyse pure et simple du vocabulaire, donne, comme nous l'avons déjà vu (p. 106) trois grandes classes de verbes :

1re Classe : BRUIRE ou RETENTIR.
2e Classe : PRESSER.
3e Classe : TENDRE.

Il y a dans chacune de ces trois classes, différents genres

[1] Nous répétons que cette synthèse a été faite pour la première fois par M. Chavée, en 1849, dans sa *Lexiologie indo-européenne*.

de racines verbales nées des rapports spéciaux des circonstances avec le fait principal de l'action.

Ainsi la classe BRUIRE ou *retentir* se subdivise en trois genres :

1° CRIER;
2° SOUFFLER;
3° DÉTRUIRE.

La classe PRESSER offre également trois genres :

1° POSER ou PRESSER SUR (un point d'appui quelconque);
2° SERRER. — Action de l'effort compressif contre;
3° COURBER.

Ces trois genres ne sont, comme on le voit, que trois modes d'individualisation de l'idée *comprimer*, ou plus généralement *faire un effort compressif* se manifestant à la vue comme au tact par :

1° Une fixation (*presser sur*, *poser*);
2° Un resserrement, une condensation (*serrer*);
3° Une flexion (*courber*).

En d'autres termes, un objet mobile presse un objet immobile et vous avez le genre *poser*, *presser sur*.

Au contraire, un objet mobile presse-t-il un autre objet également mobile, la pression, par conséquent, est-elle réciproque, vous avez le genre *serrer*, *condenser*.

Enfin les deux extrémités d'un même objet se rapprochent-elles l'une vers l'autre, vous avez le genre *courber*, *fléchir*.

Ces trois grandes individualisations du sens COMPRIMER (*poser*, *serrer*, *fléchir*) se trouvent complétement fixées dès l'âge védique, ce qui prouve, que malgré leur antiquité

presque fabuleuse pour quiconque en est encore à suivre la marche de l'humanité dans les sentiers de la routine, ces livres magnifiques que l'on nomme les Védas sont cependant le produit d'une époque bien éloignée du berceau de l'humanité.

De même pour les trois genres de la classe TENDRE : *tendre vers* ou *aller*, *étendre*, *répandre*.

Lorsqu'il s'agit de la tension d'un objet isolé vers un point sans continuité, comme par exemple, d'une bille qui roule, il n'est pas besoin de dire que c'est le genre *tendre vers*, *aller*.

Si, au contraire, cette tension a pour acteur un objet continu comme une lanière de caoutchouc, l'idée appartient au genre *étendre*.

Enfin la tension d'un objet vers plusieurs points ou vers tous les points à la fois comme la diffusion de la lumière, sont rendus par le genre *répandre*.

Nous ferons encore remarquer que *tendre vers* ou *aller* est opposé à *poser* que nous avons vu tout à l'heure à la classe PRESSER, que *répandre* est opposé à *serrer*, *condenser*, comme *étendre* l'est à *plier*, *fléchir*.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte qu'il y a, dans le langage indo-européen, deux grands systèmes de variations logiques.

Le premier de ces systèmes que les philosophes ont appelé INDIVIDUALISATION, n'est, à proprement parler, qu'une particularisation de sens dont la formule générale est celle-ci :

La logique naturelle fait passer un mot d'un sens plus large ou moins déterminé à une signification plus restreinte ou particularisée au moyen de l'adjonction successive de rapports nouveaux, d'idées accessoires, soit exprimées (*pré-*

fixes, *terminaisons*), soit sous-entendues. Un exemple : l'idée *poser* s'individualise en celle d'*établir*, laquelle s'individualise à son tour en celle d'*être constant*, de *durer*, de *persister*.

Mais l'individualisation des idées ne peut suffire à rendre toutes les opérations de l'esprit; pour les choses physiques, elle remplit son but, mais pour les choses de l'ordre intellectuel et moral, une autre voie s'ouvre au langage.

Comment, en effet, traduire les actes de la vie intime, de la vie supérieure, *souffrir*, *être joyeux*, *penser*, *méditer*, etc.? Il faut nécessairement avoir recours à un autre système de variations logiques; ce système est celui que l'on appelle ASSIMILATION, et il a pour moyen d'exécution les facultés réflectives de l'intelligence.

Quelles sont, en effet, ces facultés?

D'un côté la *comparaison* (analogie).

De l'autre la *causalité* (esprit philosophique).

La *comparaison* donne le plus grand nombre de métaphores ou transports de sens simple ou physique au sens figuré ou métaphysique ; c'est ainsi que *penser* est rendu par *peser souvent*, *coup sur coup* (rac. **PA**, *pendre*, *suspendre*) *méditer*, par *mesurer* (rac. **MA**, *étendre*, *mesurer*), etc., etc.

La *causalité* nous donne une perception rapide, involontaire, des rapports de cause à effet, d'antécédent à conséquent, etc. Ainsi, les larmes et les gémissements, facilement exprimables par des dérivés de *pleurer* (*couler*, *répandre*) et de *crier*, représenteront le phénomène psychique qui les a provoqués.

Le *tremblement* n'est souvent qu'un symptôme (coïncident) de la crainte et c'est ainsi que **TRA** (sansk. *TRAS*, latin TREM), prend le sens d'*avoir peur*, *être rempli d'effroi*. Cfr. TREMERE, TREPIDUS et INTREPIDUS, TERRERE (*tersere*) et TERROR, etc. (Rac. **TṚ** ou **TRA**, *trembler*, etc.).

Nous croyons en avoir dit assez sur ce sujet; nous nous réservons, du reste, lors de l'étude particulière que nous ferons dans notre troisième partie de chaque classe de verbes, de nous étendre un peu plus longuement sur les individualisations et les assimilations propres à cette classe.

Nous allons donc aborder immédiatement notre classification lexiologique aryo-latine, c'est-à-dire notre histoire de tous les mots de la langue latine classés sous leur idée et leur racine primitives et comparés aux vocables analogues des langues sœurs indo-européennes.

LIVRE TROISIÈME

CLASSIFICATION

LEXIOLOGIQUE

« Pour la science lexiologique, l'étude comparative et approfondie des vocabulaires n'est qu'un moyen d'arriver, par l'analyse, à la connaissance et à la classification des vocables simples ou primitifs dans chaque système de langues. »

H. Chavée, *Lexiologie indo-européenne*. Introduction, p. X.

I

IMITATIONS DE BRUITS

(ONOMATOPÉES)

Les trois ordres d'idées que nous rencontrons parmi les verbes onomatopéiques, imitant des bruits, et qui sont représentés par les *cris* et les *chants* (classe CRIER), le *souffle* et les *ronflements* (classe SOUFFLER), et les *explosions*, les *craquements*, les *grattements* (classe DÉTRUIRE), sont régis par des lois d'individualisation tellement propres à chacun de ces ordres qu'il est impossible de les confondre, bien qu'on retrouve partout le même principe. Ce principe est celui de l'imitation du bruit spécial qui trahit l'action au lieu de l'imitation de l'effort productif de cette même action, comme cela a lieu, nous le verrons plus tard, dans les deux grandes classes PRESSER et TENDRE. On voit toute la supériorité de ces deux dernières classes qui contiennent les racines que nous appellerons, si l'on veut bien nous permettre cette expression, les *racines humaines*, parce que l'homme seul était capable de les former en remontant de l'action perçue à la cause de cette action; nous appellerons, au contraire, les racines appartenant à la classe des imitations de bruit, les *racines animales*, parce que l'animal a assez de son instinct pour percevoir un effet, et se souvenir, en l'imitant plus tard, de cet effet lui-même; mais remonter à la cause qui a produit cet effet, voilà le privilége de

l'homme et voilà ce qui établira toujours entre les bêtes et nous, quoi que puissent dire les partisans de l'opinion adverse, une barrière infranchissable, un abime que rien ne pourra jamais combler. En effet, l'animal a tout ce qui lui faut, physiquement, pour parler : il n'y a pas une seule lettre de l'alphabet qu'un perroquet ne puisse être dressé à prononcer. Il a même la possibilité d'énoncer la consonne la plus difficile à articuler, le roulement R, que certains peuples, tels que les Chinois, arrivent si difficilement à dire. Que lui manque-t-il donc à ce perroquet? Il lui manque ce quelque chose qui fait l'homme et qui s'appelle la faculté de l'abstraction, ou plus simplement la *raison*.

Dans la création des racines appartenant à la classe des imitations de bruits, l'homme se montre donc inférieur à ce qu'il a été dans la création des racines à imitations d'efforts. Cependant, la corrélation de pensées qui force l'homme à passer de l'idée *luire*, *briller*, à celle de *voir*, se retrouve dans l'ordre *crier*, où l'idée de *retentir* s'échange coup sur coup avec celle d'*entendre;* ainsi que dans l'ordre *souffler* et dans l'ordre *détruire*. Mais ce n'est pas encore là de l'abstraction et on reconnait seulement ici les *onomatopées* qui ont servi longtemps de base à une théorie célèbre sur l'origine du langage; cette théorie est tombée aujourd'hui, mais une certaine école, fait jouer à l'onomatopée un rôle beaucoup trop considérable. Nous allons voir qu'elles sont, en définitive, peu nombreuses, et si nous commençons par elles notre classement physiologique des verbes simples, c'est précisément à cause de leur moindre importance et des procédés beaucoup moins complexes de leurs variations logiques.

Classe **BRUIRE**

I

Genre CRIER

Le genre CRIER contient les syllabes verbales imitatives des *cris*, des *chants*, des *pleurs*, des *gémissements*, de la *parole*, du *rire*, et, en général, de tous les bruits qui ont pour producteurs les organes du son chez l'homme et chez les animaux.

C'est le plus répandu des trois genres de verbes onomatopéiques.

La remarque la plus importante que nous ayons à faire à propos du genre CRIER, doit porter sur le rôle nécessaire qu'y jouent les voyelles. Dans les imitations d'efforts, et même dans les imitations de souffle et de bruits matériels, la consonne est tout ou presque tout, la voyelle presque rien; mais dans les imitations de cris animaux, tout est important pour l'oreille. Ainsi les verbes **MU** et **GU**, *mugir*, perdraient complètement leur caractère si on en faisait **MA** et **GA**, en changeant la voyelle.

1. Ordre P, T, K.

Tribu P.

1

PI, PR.

(PIP, PUP; PSIT)

Crier, bruire.

L'onomatopée **PI** a donné au latin plusieurs verbes au sens français de pi*auler*, *crier*, *imiter* les bruits des animaux : PIPItare ou PIPIlare, pi*auler*, *gazouiller*, — PIPIare, *vagir* (en parlant des enfants), — PIPIre, pi*auler*, et — PIPAre, employé surtout pour le *gloussement* des poules. Ce dernier verbe PIPAre s'emploie aussi dans le sens de se pourlécher d'avance les lèvres avec ce petit bruit particulier à la convoitise gourmande; d'où *aller à la pipée* : « Accipiter pipat, » dit l'auteur de la *Philomèle*[1] (vers 24), en parlant du cri de l'autour convoitant sa proie.

Ces verbes ont formé les dérivés PIPIo, onis, *jeune oiseau* qui piaule, et particulièrement en français PIG*eon* = pij*on* = piy*on* = pipi*on* = *pipionẽ* (lat.); — PIPIzo, *petit de la grue;* — PIPulum et PIPulus, pi*aulement*, d'où *lamentations*, *plaintes*.

[1] Ce petit poëme de 70 vers est attribué à Albus Ovidius Juventinus, auteur de la décadence. Il a été publié entre autres par Charles Nodier, à la suite de ses *Onomatopées françaises* (Paris, 1828, p. 301 et suiv.). C'est cette édition qui nous a servi. Nous citerons aussi quelquefois la traduction de *Philomèle* faite au dernier siècle par l'abbé de Marolles, traduction reproduite aussi par Charles Nodier à la suite du texte latin (p. 375 et suiv.), et où l'on trouve un grand nombre de curieuses onomatopées françaises, qu'il serait souvent impossible de rencontrer ailleurs.]

PIsitare est employé par l'auteur de la *Philomèle* (vers 17) pour exprimer le cri de l'étourneau :

Sturnus tunc pisitat ore...

et l'abbé de Marolles traduit : « *L'estourneau* pi*sote de son bec.* »

La pi*e* se dit en latin PIca (irl., *pighe*, *pighead ;* erse, *pioghaid ;* kymr., *piog*, *pi*, *pia ;* armor., *pik*), et trouve son correspondant exact dans le sansk. *PI*ka, *PI*kî, sorte de coucou indien que nous pouvons rapprocher du pi*vert* = PIcus.

A côté de PIsitare cité plus haut, nous placerons l'onomatopée **PSIT** qui se retrouve dans le grec ΨΙΤ, « mot des bergers pour faire marcher leurs troupeaux. » (Planche, *Dict. grec*). — PSIT a donné PSITtacus (grec ΨΙΤτακός), *perroquet*, *perruche*, oiseau braillard.

On trouve encore, appartenant à cette onomatopée, le verbe latin PUPIllare, exprimant le *cri du paon*, et l'amoureuse plainte du ramier est rendue par PLAusitare, pla*usonner* (Marolles).

— **PR̥** a donné au latin PER-dix, la per*drix* (irland., *paitrisg ;* kymr., *petrus*, etc.).

Le nom de la *mésange*, PARus (au pluriel PARri) dont l'étymologie est inconnue[1], vient aussi peut-être de l'onomatopée **PR̥** ; — mais ce qui est bien certain, c'est l'origine du latin PEdo pour PERdo (grec ΠΕΡδω ; sansk. *PAR*d, d'où *PAR*da et *PAR*dana ; lithuanien *pirdis* ; tud. *firz-u ;* allem. *furz*, *farz ;* böhm. *prd-u ;* angl. *fort*, etc.), d'où le substantif POdex pour PORdex.

[1] M. Pictet (*Origines indo-européennes*, t. I, p. 469), voit dans *parus* un dérivé d'une racine au sens de *voler*. (Cf. à la classe TENDRE, notre rac. **SPR̥**.) — Le même auteur (*id. ibid.*, p. 426), croit que *pardus* (léopard) se rattache à *perdo ;* cette explication, bien qu'ingénieuse, nous a paru insuffisante, et nous n'avons pas osé l'adopter.

2. Ordre P, T, K.

Tribu T.

2

TAN

(TON, TIN)

Retentir, résonner; tonner.

I. Le *TAN*as sanskr. au sens de *résonnance*, et le verbe *STAN*ati, *TAN*ati, *il résonne*, trouvent leurs frères dans le grec TONος, ὁ, ton; TONέω, TONίζω, *résonner*, ton*ner;* TONάριον, petite flûte pour donner le ton, ce que nous appelons aujourd'hui *diapason;* μονο-TONος, dont nous avons fait *mono*tone, qui est toujours sur un seul ton, βαρύ-TONος, etc., et dans le latin TONus, ton, *bruit*, qui a formé le verbe dénominatif TONare, ton*ner*, au propre et au figuré,—Tonitruo (même sens), issu de TONitru, ton*nerre* (cf. goth. *donar;* all. *donner*, tonnerre; anglo-sax. *thunjan;* all. *donnern*, tonner).

Ad-TONere, ton*ner auprès*, n'est employé qu'au sens figuré de *étourdir*, *frapper d'*éton*nement* ou de stupeur; et on le trouve surtout au participe adjectif at-TONitus (pour ad-TONitus), qui a formé un adverbe at-TONite. — Cf. pour le sens, le grec ἐμβρονταῖος, ἐμβρόντητος, *frappé du tonnerre*, d'où *étourdi*, de βροντή, *tonnerre;* et le français *foudroyer* dans des phrases analogues à celles-ci :

> C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
> Les a livrés au bras qui va les *foudroyer*.
> (RACINE, *Esther*, II, I.)

> C'est l'anathème dont il fut *foudroyé*.
> (PATRU, *Plaidoyer* 8. ap. Richelet.)

Au contraire d'Ad-TONere qui, comme on vient de le voir, ne se prend plus que métaphoriquement, de-TONare a conservé les deux sens simple et figuré; seulement le préfixe *de-* a ici une double signification : — au simple, il donne au verbe TONare une augmentation de force : ton*ner fortement*, *dé*ton*ner* (d'où le latin moderne de-TONatio, *dé*to*nation*) — au figuré, il se prend négativement et exprime la cessation de l'acte rendu par le verbe TONare; mais, encore une fois, cette particularité n'a lieu qu'au figuré : *passer comme un orage*, *se calmer*, *s'apaiser* : « ...Illa... jactatio detonuit... Cette jactance s'est apaisée. » (Quint., *Inst.*, 12, 9, 4.)

Il nous reste à parler d'un composé très-classique du verbe TONare et de la préposition *in*, exprimant ici la direction de l'action rendue par TONare. In-TONare exprime donc ton*ner* et au figuré *retentir*, *faire du bruit*. De là le participe in-TONatus, d'où le bas-latin in-TONatio, qui nous est resté dans *in*-ton*ation*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : Tuon*o*, ton*are ; at*ton*ito ;* — esp.: Ton, ton*o*, truen*o* (tonnerre, avec *r* de renforcement), tron*ar* (tonner), *a*ton*ito ;* — port. : Tom, tro*vão*, tro*ar ;*— roumain : *a* tún*ă* (tonner), tun*et* (tonnerre).

II. Une autre classe de produits latins de la racine **TAN**, TIN, se compose des mots imitatifs du son de la cloche, du tin*tement ;* le père latin de tous ces mots est le verbe TINnire, tin*ter*, *sonner*, *carillonner*, produire un son métallique[1], qui a donné TINnitus, tin*tement*, etc., et d'où sont sortis plusieurs redoublés ou intensitifs tels que TINTINnere, TINTINare, TINnitare, TINninere, etc. Nous citerons encore TINnulus, qui rend un son, *sonore*, et TINTINnum, TINTINnus et TINTINnabulum, *sonnette*, *cloche*.

[1] « Proprie de metallis resonantibus dicitur, quum ex eorum pulsatione sonus efficitur » (Varron).

L'onomatopée **TI** est aussi très-fréquente en grec. On se rappelle les *Oiseaux* d'Aristophane :

τι, τι, τι, τι, τιμπτρυ...

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — TINnimentum, tint*ement;* TINnunculus, *crécerelle, sorte de faucon;* TINTINnabulatus, *qui porte une clochette;* TINTINnabellum, *petite clochette;* TINTINnaculus, a, um, *qui sert à sonner*; TINTINiala, ae (fém.), nom vulgaire du *moucheron*, animal dont les ailes produisent un son.

DÉRIVÉS ROMANS. — Provençal : Tint*ar*, tint*ineiar* (tinter), tint*ouin* (tintamarre, vacarme, tintouin, avec une légère modification de sens) ; — ital. : tintin*nare* et tintin*nire*, tintin*nio* et tintin*no* (tintement), tintin*nabolo* (clochette) ; — esp. : Tin*tirintin* (son, clairon) ; — port. : Tin*ir* et tin*ido*.

5

TR.

Faire du bruit, crier.

On trouve dans la *Philomèle* le cri des hirondelles rendu par un verbe TRIssare :

...Trissat hirundo vaga (vers 26), que Marolles traduit : l'hirondelle *trinsote*. — Cf. Grec ΤΡΙΣμός et ΤΡΙζω.

Le même poëme dit encore (vers 17) : Turdus TRUtilat, la grive *gringotte*. — Le mot TURdus lui-même, — qui se retrouve sans doute dans le skr. védique *TAR*da, désignant un oiseau indéterminé, — semble appartenir à cette racine ; il a pour correspondants l'arménien *dor-thig*, l'irlandais *truid*, étourneau ; l'armoricain *tred*, le russe *drosdu*, etc.[1] (ital. et

[1] Cf Pictet, *Origines indo-européennes*, I. 480

esp. tor*do ;* vieux français, tour*d*, tour*dre*), et on peut encore lui comparer STURnus, l'*e*stour*neau*, avec renforcement de *t* en *st*, dont le correspondant grec est στρουθός, *moineau*, et en général toute espèce de petit oiseau *criard* (anglo-sax. *staern*, aha. *stara*, all. *staar*, angl. *starling*)..

Plaute et Naevius rendent le cri de la souris par TRIT, TRIT, et Charles Nodier (*Onomatopées franç.*, p. 367), veut voir là l'origine des mots *tritus*, *triturare*, etc., qu'il appelle une « action propre au rat. » C'est là de l'étymologie fantaisiste comme en faisait si bien le spirituel académicien, et l'on verra la véritable histoire de ces mots à la racine **TR** (Genre DÉTRUIRE).

4

TUS

Crier. retentir. tousser.

En sanskrit, nous trouvons *TUS*, *TAUS*ati, il *rend un son*, il *retentit*, il *crie*.

Latin : TUSsis, toux, *bruit déchirant*, et deux diminutifs TUSsido et TUSsicula, d'où TUSsicularis, etc. TUSsire, tous*ser*, verbe nominal formé de TUSsis.

DÉRIVÉS ROMANS. — franç. : toux, tous*ser ;* — prov. : tus*sir*, — ital. : tos*sire ;* — espag. : tos*er ;* — port. : tos*sir ;* — roumain : *a* tussì.

Avant d'aller plus loin, nous devons encore signaler les onomatopées enfantines TATA (Var. ap. Non., 81, 5 ; *Inscrip.* Orelli, n° 2815 sq., 4945), et ATTA, employées pour désigner les parents ou les personnes âgées[1]. — Cf. skr. *TATA* et *ATTA*; grec, τέττα et ἄττα, et une foule d'autres expressions analogues (ap. Pictet, *op. cit.*, II, 346).

[1] « *Attam* pro reverentia seni cuilibet dicimus, quasi eum avi nomine appellemus » (Festus, p. 11).

3. Ordre P, T, K.

Tribu K.

5, 6

KU, KHU.

Crier, inviter.

I. Nous avons un reste de cette racine dans le latin VItare (th. VIta) pour HVItare, *crier*, que l'on trouve dans in-VItare, *crier vers quelqu'un*, *l'appeler*, *l'inviter* (cf. skr. (H)VAItyas, *qu'il faut acclamer comme la cause de ;* gr. αἰτία, ἡ, cause, raison), d'où in-VItatio, *appel*, *invitation* ; in-VItatus, *invité*, et in-VItator, *celui qui invite*.

Une même formation lexiologique nous a donné in-VItus ; seulement, ici, le préfixe *in* exprime la négation. IN-VItus, c'est quelqu'un qui n'est pas appelé, pas consulté, comme nous dirions, *quelqu'un que l'on contraint de faire quelque chose malgré lui*, sans le *prévenir*, sans lui demander son avis. L'adverbe in-VIte signifie proprement *malgré soi*, *à regret*, et a donné le superlatif adverbial in-VItissime, tandis que in-VItus forme son superlatif au moyen du préfixe *per* : per-inVItus, *qui agit tout à fait malgré soi*.

Cette individualisation de la racine **KU**, **KHU** est particulière au latin et aux langues romanes ; on ne la retrouve dans aucune autre langue indo-européenne.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : invitare (*inviter*) ; — esp. : *invitar* ; port. : *invitar*, *convidar* ; — roum. : *a invita* ; — ital. et port. : *invito* (qui agit malgré soi, contraint).

II. Nous donnerons encore, comme appartenant à cette racine, la forme redoublée sanskrite *KUKKU*tas, devenue en latin COQuus, d'où le français : coq (angl. *Cock*) et *KUH*us,

[1] Par suite d'une erreur et du remaniement tardif qui en a été le résultat, les pages 233, 234, 235 et 236 ont dû être supprimées.

coucou ; lat. cucu*lus*, coucou ; cf. grec, KOKκυξ ; latin, COCcyx ; russe, *Kuczu*, je crie ; alban., *kiuki*, coucou ; (irland., *cuach ;* armor., *kuku*), etc.

On rencontre aussi dans le sanskrit *KUKU*ra, le *chien*, *KUKK*uba, le *faisan*, etc., etc.

Le grec a une forme redoublée gunée de **KU** : KAUXάομαι, je *crie*, je *me vante*, etc. Cf. lith. : *kaukiu*, je *crie*.

Dérivés romans. — Prov. : *couguou*, *coucuiado ;* — ital. : *cucullo ;* — esp. : *cuco*, *cuclillo ;* — port. : *cuco*.

7

KAN, KWAN

Chanter, résonner.

Le latin a deux verbes principaux qui appartiennent à cette racine.

I. Le verbe simple CANere, CANo (cf. sansk. *KAṆ*ayâmi, *faire résonner ;* grec : KANάζω, *retentir ;* KANαχέω ; goth. : QUAINôn ; kymr. KAN*u*, *chanter*) a un grand nombre de significations.

Il veut dire originairement : *produire des sons mélodieux*, que ce soit par des hommes (avec la voix ou des instruments), ou par des animaux ; c'est en ce sens qu'il a donné CANor, *chant*, CANorus, *sonore*, *harmonieux* et CANore, *mélodieusement*. De là à se plaindre, il n'y a pas loin, quoiqu'en général les sanglots n'aient pas une mélodie fort agréable, et c'est ce qui fait que le verbe sanskrit *KAṆ*ati, *KVAN*ati signifie également : il *chante*, il *résonne*, il *se plaint*. De ces verbes rapprochez les formes *KVAN*as, chant, *KAṆ-KAṆ*i, cloche. Nous allons maintenant nous occuper du verbe simple latin CANere.

Comme les oracles se rendaient généralement en vers,

CANere signifie aussi *prédire*, *prophétiser*. « Sibylla, Abdita quae senis fata *canit* pedibus. — La sibylle, qui annonce en vers de six pieds les secrets de l'avenir. » (Tibulle, 2, 5, 16.) — Enfin, de l'idée de prophétiser est venue celle de *faire des enchantements*, parce que c'était le moyen employé habituellement pour connaître l'avenir. Nous croyons du moins, avec M. Theil et contrairement à l'opinion de M. Freund, qu'il est impossible d'entendre le passage suivant d'Ovide autrement qu'en y attachant l'idée d'enchantement : « Deduxisse CAN*endo*.... cornua lunæ. » *Met.* XII, 263 (cf. *ibid.*, VII, 207 ; IV, 333). Cf. le composé Prae-CINere, dont le sens principal est celui de *réciter une formule d'enchantement*.

Le mot *enchantement* est, du reste, issu de CANTO intensitif de CANo par CANTUS, et c'est même une des principales significations de ce verbe.

Le verbe CANo est fort irrégulier dans ses formes ; son parfait CECINi (skr. *KAKĀNa*) est un double de CANui, que l'on trouve du reste dans le vieux latin (cf. les composés prae-CINui, pour prae-CECINi, que l'on trouve seulement dans Tertullien, Con-CINui pour Con-CECINi, etc.); quant au supin CANtum, il a existé aussi, d'après Festus (édit. Müller, p. 56); mais à l'époque classique, il ne paraît pas se rencontrer non plus que le participe futur CANTURUS, qui en est issu. Ces deux formes, du reste, sont certainement empruntées par CANo à son dénominatif CANTO, dont nous parlerons tout à l'heure. Il nous faut auparavant dire quelques mots des composés directs de CANo.

On sait qu'en composition et en dérivation, la voyelle radicale tend toujours à s'affaiblir. Ainsi *fActus* deviendra *effEctus*, puis *effIcere*; *pOIna* deviendra *pŒna* et formera plus tard *pUnire*, de même que *mUnire* sortira de *mŒnia*. On trouve cependant un oc-CANere (oc-CANui), terme très-rare du langage militaire, au sens de *sonner de la trompette*, qui

n'a pas subi l'affaiblissement en *I* des autres composés de CANo ; il en est de même de re-CANere (Pline), *répondre en chantant*, et *détruire un enchantement*, de prae-CANere, *prophétiser et détruire un charme;* mais ces mots sont de ceux qui échappent aux procédés habituels du langage, soit par l'époque de leur naissance, soit par leur emploi spécial, et la loi d'affaiblissement des composés n'est pas moins une des règles principales des langues indo-européennes (voir plus haut, p. 73).

C'est d'après cette loi d'affaiblissement que CAN s'adoucira en CIN, et nous donnera : ac-CINere (ad + cano) *chanter auprès*, et de là, *accompagner en chantant*, — oc-CINere (ob+cano) *chanter en face*, et de là *pousser des cris* de mauvais augure, *crier* (en général), — prae-CINnere, dont nous avons déjà parlé relativement à la forme archaïque de son parfait et à son sens particulier de *réciter une formule d'enchantement*, mais qui, du reste, signifie aussi et primitivement : *chanter* ou *jouer d'un instrument devant quelqu'un;* — re-CINere, *résonner*, *retentir* (extrêmement rare), etc., etc.

Mais le plus important des dérivés de CANere est certainement con-CINere (neutre), *chanter*, *jouer ensemble*, et pris activement, *faire résonner*, d'où *célébrer* quelque chose *de concert :* « ConCINere carmina = *chanter des vers en chœur* » (Suétone, *Calig.*, 65, 13).

Au sens figuré, con-CINere signifie *être d'accord*, *cadrer ensemble*, *être en bonne harmonie*. — Cf. le grec συνᾴδειν. De là un adjectif con-CINnus, que tous les auteurs indiquent comme d'une étymologie incertaine, excepté Nonius Marcellus, grammairien du troisième siècle, qui (43, 21 et 59, 30) le fait venir de CINnus. Or CINnus signifie un breuvage composé d'orge mondé et de vin (Arnob. 5, 174). Quel rapport ce mot peut-il avoir avec con-CINnus, dont voici les principaux sens : *ajusté artistement*, *bien proportionné*, *bien*

approprié à, *joli*, et surtout appliqué au discours : *orné*, *élégant*, *ingénieux?* Nous avons dit que con-CINere, c'est *former un ensemble harmonieux* ; or, qu'est-ce qu'une personne jolie, si ce n'est une personne dont tous les traits s'*harmonisent?* Qu'est-ce qu'un discours élégant, si ce n'est un discours dont toutes les phrases *con*-CIN*ant* et qui forme un ensemble où tout sonne de *concert* et où rien de heurté ne choque l'*oreille?*

Nous nous croyons donc autorisé à faire venir de notre racine : con-CINnus et ses dérivés, tels que son opposé *in*-con-CINnus, *maladroitement ajusté*, *négligé* (d'où inconCINnitas, *défaut de justesse*, *ineptie*, *sottise*), — con-CINnare, *disposer harmonieusement*, *mettre en bon état*, — con-CINNitas, *arrangement fait avec art*, — con-CINnitor, *ordonnateur*, *arrangeur*, — re-conCINnare, *rajuster*, *réparer*, etc.

II. Le verbe nominal CANTO a les mêmes sens que CANo; seulement, contrairement à ce dernier qui s'emploie fort peu dans le sens de prononcer des formules magiques, CANTO est fort souvent employé avec cette signification (cf. CANtamen, exclusivement *enchantement*, et action de le produire). Quoi qu'il en soit, ce sens d'*enchantement* n'en est pas moins secondaire, et CANTare signifie surtout *résonner*, *retentir*, chan*ter*. Il a donné un grand nombre de dérivés : CANTus, *mélodie*, chan*t*, *opération magique*, — CANTicum, *solo* dans la comédie romaine, accompagné de musique et de danse, puis can*tique;* — CANTilena, *vieille chanson*, can*tilène*, d'où *vieux refrain*, *billevesée;* — CANTillare, chan*ter beaucoup* et *souvent*, un fréquentatif CANTitare, chan*ter souvent*, a donné CANTitatio, chant souvent répété, *refrain*, etc. — Du participe CANTatus sont issus CANTatio, *musique*, chan*son;* CANTator, chan*teur* et chan*tre;* et CANTatrix, chan*teuse*, can*tatrice*.

Enfin, viennent les dérivés formés au moyen d'une pré

position. Nous avons déjà parlé du français *enchantement*... Ce mot est dérivé d'un vieux verbe que l'on trouve déjà dans la Loi des XII Tables : « Qui malum carmen *in*CANT*asset*. Celui qui aurait fait des enchantements » (Fragm. XII Tab. ap. Plin. 28, 2, 4, § 17). Quelquefois, in-CANtare veut dire chan*ter quelque part*. Tous les dérivés latins de ce verbe sont postérieurs à l'époque classique. Ce sont in-CANTamentum, in-CANTatio, *enchantement*, *incantation*, et in-CANTator, *enchanteur*; — ac-CANTo pour ad-CANTo est employé par Stace (*Silv*., 4, 4, 55) dans le sens de *accompagner en* chan*tant*, chan*ter auprès ;* — ex-CANTare est aussi employé par la Loi des XII Tables au sens d'*évoquer par des enchantements :* « Qui fruges *ex*CANT*asset*, celui qui, par des enchantements, avait transporté des récoltes dans un champ étranger » (XII Tab. ap. Plin, 28, 2, 4). Plaute et Ovide l'ont employé avec l'idée de *sortir*, en parlant d'une manière absolue. — Un de-CANTare se trouve dans Cicéron et dans Horace, il signifie d'abord *débiter quelque chose en* chan*tant*, *prôner*, puis, avec un sens péjoratif, *débiter quelque chose de trivial*, *rabâcher* quelque chose, et enfin, *cesser de* chan*ter;* c'est dans ce sens que nous avons fait le français populaire *dé*chan*ter;* faire déchanter quelqu'un, c'est lui retirer la joie qui le faisait chanter; — oc-CANTare signifie : *jeter un charme;* il est postérieur à l'époque classique; — il en est de même de prae-CANTare dans le sens de *soumettre à des enchantements*, tandis que ce même verbe, signifiant *prédire*, *prophétiser*, est antérieur au siècle d'Auguste; prae-CANTatrix et son contracté prae-CANtrix, *magicienne*, ne se trouvent plus à cette époque, tandis que prae-CANTatio, *charme*, *maléfice*, et prae-CANTator, *magicien*, sont surtout des mots de basse-latinité; — re-CANTare (sans parfait), neutre en prose et actif en poésie, signifie *répéter un* chant et *détruire un* enchan*tement ;* c'est le dernier dérivé verbal de CANTo dont nous parlerons.

Il nous reste encore, pour en finir avec ce verbe, à citer les affaiblis con-CENtus, *accord*, *mélodie*, *concert* (au fig. *bonne harmonie*), d'où con-CENtor, *choriste*, et con-CENTio, *chœur*, *concert;* — et enfin prae-CENtor, *coryphée*, *chef de musique*, qui a pour nom abstrait prae-CENtio, *prélude des instruments avant le sacrifice*, *musique militaire jouée avant la bataille*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Franç. : chan*ter*, chan*t*, chan*teur*, chan*teuse;* — prov. : can*tar*, can*taire*, can*tarelo;* — ital. : can*tare*, can*to*, can*tatore*, can*tatrice;* — espag. et port. : can*tar*, can*to*, can*tor*, cân*tora;* — roumain : *a* can*tà*.

— Franç. : *en*chan*ter*, *en*chan*tement;* — prov. : *en*can*ta;* — ital. : *in*can*tare*, *in*can*to*, *in*can*tesimo;* — esp. : *en*can*tar*, *en*can*tamiento;* — port. : *in*can*tar*, *in*can*to*.

III. Le thème participial primitif **KANu**, *chantant*, est contracté en *KNU* dans *KNU*yatê ; il *chante*... Ce thème *KNU* a donné au grec KNYζω, gémir (lith. KNAUK*iu*) et KUKNος, le *gémissant*, le cyg*ne*, dérivé du latin CYGnus, qui lui-même est emprunté au grec : CYGnea vox, le *chant du* cyg*ne*, c'est-à-dire, au figuré, les *derniers accents* que l'on fait entendre.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : cig*no;* — espag. : cis*ne*.

Le même thème **KANu** a donné à l'allemand le mot *hohn*, dédain, raillerie, d'où sont venus le français *honnir* et *honte*, *honteux*[1], etc.

[1] Le mot français CANard, de CANe (que l'on emploie encore au féminin), appartient peut-être à cette racine **KANU**. CANard voudrait dire *le chanteur*, d'où, au sens péjoratif, le *mauvais chanteur*, Cf. tud. *HAno*, le coq ; all. *Hahn*. Cependant on trouve en bas-latin (dans Ordéric Vital, au douzième siècle), un mot CANardus qui exprime un *petit bateau;* Cf. all. *Kahn*, *bateau*. Peut-être alors CANe et CANard viendraient-ils du latin ANas (*le nageur*, avec l'épenthèse d'un C).

8

KSU, KSR

Cracher, éternuer.

I. Avant de faire la lexiologie de cette racine, nous rappellerons que le K et le P se remplacent souvent l'un par l'autre, *Pâpas* = κακός, méchant; Κίς = Πίς; Πῶς = κῶς, etc. (voir plus haut, p. 79); par conséquent KS = ΠΣ.

Le sanskrit *KSU*ta, *KSAV*a, *éternuement*, *KSAU*mi, *j'éternue* (cf. le lithuan. *czaudmi*) est donc l'équivalent du grec ΠΤΥω pour ΠΣΥω (= ΚΣΥω), et de ΠΤΑΡνυμι pour ΠΣΑΡνυμι (= ΚΣΑΡνυμι.)

ΠΤΥω a le sens de *cracher*, et nous devons en rapprocher le vieux latin (rare) SPUo, *cracher*, *expectorer*, d'où SPUtum, *crachat*. — Cf. lith. *spiauju*, goth. (guné) *speiwa*, aha. *spiuvan*, *spîhan*, allem. *speihen*, *spucken*, angl. *to spit*, etc.

En composition, SPUo a donné quatre verbes dont il nous faut parler.

Combiné avec CUM (= **KA**, *fortement*, et non *avec*, voir page 135), il a formé un con-SPUere dont le fréquentatif con-SPUtare est très-peu usité, et dont les Français ont fait *con*-spu*er*, seulement dans un sens figuré, tandis que le latin possède aussi le sens physique de *couvrir* de *crachats*, de *souillures*. — Avec *de*, nous trouvons *de*-SPUere, *cracher*, et au figuré, *rejeter avec mépris* loin de soi, d'où un fréquentatif inusité : de-SPUTAre, qui nous a laissé de-SPUTum et de-SPUTamentum, *crachat*. — Ex-SPUere a le même sens que le précédent composé, mais il a donné un nom : ex-SPUitio, terme médical employé par Pline (23, 1, 14,), au sens de *crachement de sang*. — Enfin, uni au préfixe de redoublement *re* (=*redi*= **predi**), SPUere a donné re-SPUere,

recracher, *rendre*, *vomir*, et encore (au figuré) *rejeter*, *repousser*, *mépriser*.

Le nom de la pi*tuite*, sorte de *sécrétion* des muqueuses nasales et pectorales, est calqué sur le latin PItuita pour SPItuita, *humeur*, *mucus* et (métaph.) *séve visqueuse* des arbres, *gomme*, etc. — De là PItuitosus, pi*tuiteux*, *plein d'humeur*, et PItuitaria, ae, nom d'une plante renonculacée (*staphisaigre*), employé par Pline (23, 1, 13).

Dérivés romans. — Cf. l'espagnol escu*pir a uno*, *cracher* sur quelqu'un. — L'italien a un spu*tare*, *cracher* qu'il n'emploie pas dans le sens de con*spuer;* il dit, pour exprimer cette idée de mépris, *disprezzare*, *dileggiare altamente*. — Roum. *a* scui*pa*, *a* stu*pi*.

II. A côté de ΠΤΥω, le grec a un ΠΤΑΡνυμι, issu peut-être d'un ΠΤΑΙΡω pour ΚΣΑΙΡω, j'*éternue*, et il faut remarquer que ces trois formes reproduisent toutes les mêmes changements des consonnes initiales. Il en est de même du latin STERnuere (pour SCERnuere) ester*nuer* (postérieurement éter*nuer*) et, en parlant d'une lampe, *pétiller ;* ce verbe, en prenant un T, nous prouve l'indifférentisme presque absolu des consonnes d'une même classe : P, T, K, de même que B, D, G, se prennent l'une pour l'autre avec la plus grande facilité, et c'est surtout sur l'histoire des idées et des formes grammaticales que repose le *criterium* des études philologiques. Cf. skr. *ÇTÎ*vâmi = SPUo.

STERnuere a formé un intensitif STERnutare, ester*nuer*. Parallèlement à ces deux verbes et en dérivant, nous trouvons quatre mots au sens d'éter*nuement :* STERnumen, STERnumentum (ester*nuement*), STERnutamentum (le plus classique des quatre), et STERnutatio (très-rare).

Dérivés romans. — L'italien a star*nutare* et star*nuto* (ester*nuement*); — l'espagnol : estor*nudar* et estor*nudo;* — le roumain : *a* ster*nutá*.

9

KAK

(KAKAB)

Crier, bruire.

I. Le cri de la perdrix se rend en grec par KAKKAβίζειν, et en latin par CACAbare, caqua*ter*, caque*ter* : « οἱ μὲν κακκαβίζουσιν, οἱ δὲ τρίζουσι » dit Aristote, en parlant des oiseaux, « les unes font *kakkab*, les autres *tritri*. »

Le cri des grenouilles se rend aussi par une onomatopée appartenant à cette racine. Robert Estienne, dans son *Thesaurus*, écrit QUAxare et QUOAxare; Festus dit : ranae QUAcant; mais le verbe le plus employé est COAxare, d'où le français coa*sser*, anciennement coa*xer*. On trouve dans la *Philomèle* (vers 64) :

Garrula limosis rana COA*xat* aquis.

CACissare exprime le *cri de l'outarde* (Bistarda). Cf. dans Aristophane KIKKAβαῦ, cri factice des oiseaux. — La cai*lle* est dérivée du bas-latin QUAQUilla, simple onomatopée du cri dactyliforme (—⏑⏑) de cet animal.

Enfin Tertullien appelle CACAbaceus ce que nous appelons *cancan*; et ce dernier exemple, en généralisant les bruits rendus par la racine **KAK**, nous autorise à classer sous cette racine les imitations de crépitements causés par la cuisson des aliments.

II. Le mot latin CACAbus, *marmite, pot où bouillait la poule*, se retrouve d'ailleurs exactement dans le grec KAKKAβος, qui, selon nous, est une onomatopée, et c'est aussi l'avis de Robert Estienne dans son *Thesaurus* : « Dicitur autem (CACAbus) a sono quem facit aqua dum fervet. »

CACABUS a donné CACABaceus, *qui concerne la marmite*, et CACABatus, *noir comme de la suie, comme une marmite.*

10

KAK

Faire un effort bruyant.

Le bruit spiratoire de l'homme qui fait effort pour certaines excrétions naturelles se rend en latin par CACAre; — Cf. grec KAKαν; allemand KACKen; lett. *Kakkaht*; gaël. *Cac.* — De là le mot CACAre a pris le sens de *salir*, *souiller* : « *cacata* charta » (Catulle, 36, 1 et 20). — CACAre a formé le désidératif CACAturire et le nom CACo, d'où est peut-être issu CACula, *goujat*, *valet d'armée*, *saligaud*, *salope* (d'où CACulatum, *service de goujat*, Festus, p. 36), à moins que ce mot ne veuille dire tout simplement le *braillard* (**KAK** = faire du bruit, crier, rac. n° 9).

DÉRIVÉS ROMANS. — A côté de certaines imitations de bruits qu'il serait inutile de répéter ici, nous trouvons en italien : Caca*cciano*, caca*stecchi* (ladre, vilain, poltron); et caca*tessa*, (méchante femme); — en espagnol : Cac*o* (voleur, peureux).

11

KAK[1]

(KAKH)

Éclater de rire.

A cette onomatopée se réfèrent : sanskr. *KAKHA*ti, *il rit ;* *KANKHA*, *joie ;* — grec : KAXάζω, KAΓKάζω ; KAΓχάς ; — enfin

[1] On trouvera peut-être étrange que nous admettions plusieurs racines onomatopéiques **KAK**, avec des sens qui ne sont après tout que des indivi-

le latin CACHinnus, *rire*, qui a seulement adouci la seconde voyelle; CACHInnare et CACHInnari, *rire aux éclats ;* — CACHINnatio, *rire fou, à gorge déployée* (cf. russe, *chikaiu*, je ris; — all., *kichern*, rire, ricaner; — angl., to *chuckle*).

La contraction spasmodique du diaphragme que nous appelons *hoquet*, se rend, en sanskrit, par *HICCA*, de *HIKK* pour *(K)HIKK*, *avoir le hoquet*. Cf. anglais : *hiccough*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital.: ghignare, ghignazzare. — Les Roumains disent pour *rire aux éclats:* a ride cu *hóhot*, cu *klik*.

12

KAR

(KAL)

Crier, proclamer, appeler.

I. Le grec seul a conservé le Ṛ primitif dans KHPυξ, *crieur public*, *héraut*, d'où KHPύσσω, *proclamer*, *publier à haute voix*.

Partout ailleurs, le Ṛ a été remplacé par son adouci L.

Ainsi dans les trois langues classiques, le verbe-type de cette racine est **KAL**. En sanscrit *KAL*ayâmi, je *sonne*, je *résonne* et j'*appelle ;* en grec KAλέω, j'*appelle*, je *nomme ;* en latin CALare, *crier*, *appeler*, *convoquer*.

dualisations de BRUIRE ; et l'on fera sans doute la même remarque à propos de **KAR**, **KRA**, **KRU**, etc., qui sembleraient pouvoir se résoudre toutes en **KṚ**. Je crois donc devoir faire observer que les onomatopées ont chacune leur forme spéciale, que, par exemple, l'H de **KAKH**, *rire*, n'est nullement secondaire, qu'elle est nécessaire à l'imitation même de l'action physique qu'elle veut rendre ; — qu'il en est de même de **KAR**, **KRA**, **KRU**, etc., qui sont tous des sons imitatifs organiques, et que vouloir faire la synthèse de ces diverses onomatopées en **KAK** ou en **KṚ** seraient en détruire l'essence elle-même en les dénaturant. — Les onomatopées vont par groupes imitatifs, peu nombreux en général, et il faut bien se garder de mettre trop d'*esprit philosophique* dans le domaine de la *sensation*. — Ceci dit une fois pour toutes.

CALare a donné un participe régulier CALatus, employé souvent dans ces expressions : CALata comitia, et (à l'abl. absolu) CALatis comitiis, *les comices étant convoqués*. Comme ces convocations avaient surtout lieu le premier jour du mois, ce jour finit par s'exprimer au moyen du mot CALendae (d'un CALere, inusité)[1]. Les cal*endes* étaient donc le jour où le peuple devait être convoqué (gérondif en *dus*, *da*, *dum*, voir p. 145). On connait le proverbe français : « Renvoyer quelque chose aux calendes grecques, » c'est-à-dire la rendre impossible à tout jamais, puisque les Grecs n'ont jamais compté leur temps par calendes, supputation essentiellement romaine.

Nous comparerons à CALare, le tudesque *Hellan*, crier ; *scallan*, retentir ; l'all. *schallen*, et *hollen* (tud. *hellan*) crier après, appeler. De plus, le grec ΚΕΛω, ΚΕΛεύω, j'*apostrophe ;* ΚΕΛάδειν, *retentir*, etc., et le sanskr. *KAL*as, *voix*, *KAL*atè, il *proclame*, *KAL*atâ, *son*, *murmure*, *KAL*atâ ou *KAL*atva, *musique*, *KAL*ana, *murmure ;* l'irlandais *ceol*, *ceoltadh*, musique, mélodie, *ceolan*, clochette, *cal*, *cail*, *callaid*, voix, cri, plainte ; l'armor. *kel*, *keal*, bruit, rumeur ; le lithuan. *kaloti*, *koloti*, gronder, etc.

Combiné avec la préposition *inter* (v. p. 155) le verbe CALo a formé un verbe dérivé inter-CALare, *publier* un jour ou un mois supplémentaire placé au milieu (*inter*) des autres mois et jours ordinaires du *cal*endrier[2], d'où abso-

[1] Cf. Varron, L. L. 6, 4, 59 : « Primi dies mensium nominati ab eo quod his diebus *calantur* ejus mensis Nonæ, quintanæ an septimanæ sint futuræ. » Que Varron ait tort ou raison contre nous, le mot CALendae, on le voit, est toujours issu du verbe CALare.

[2] Numa ayant basé l'année romaine sur les révolutions lunaires, la compose de 355 jours qu'il divise en douze mois ; mais cette année ne concordant pas avec l'année solaire, il ajouta à chaque deuxième année, un mois *intercalaire* de 22 jours, à chaque quatrième année un mois de 23 jours, et à chaque huitième année un mois de quinze jours. Lorsque César réforma le calendrier et établit l'année julienne de 365 jours, il fut obligé d'ajouter un jour à chaque

lument *intercaler* quelque chose que ce soit. De là interCALaris, *intercalaire*, *intercalé*, interCALarius, *relatif à l'intercalation*, interCALatio, *action d'intercaler* et enfin interCALator, *celui qui accomplit cette action* (chez les Romains, c'étaient les pontifes qui étaient chargés de *faire publier* les mois et les jours *intercalaires*).

Pour en finir avec les dérivés de CALare, il nous faut citer les composés nomen-CLAtio (très-rare), avec le sens de *désignation de quelqu'un par son nom*, *dénomination*, nomen-CLAtor (quelquefois nomen-CULator affaibli de nomen-CALator, *ap.*; Martial, 10, 30, 23; Suét. *Aug.*, 19, etc.), *nomenclateur*, celui qui *désigne* quelque chose ou quelqu'un par son nom et enfin nomen-CLAtura (mot de Pline) *nomenclature*, *liste* des personnes ou des choses *par leurs noms*, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — CALatio, *appel*, *convocation;* CALator, *héraut sacerdotal*, *serviteur des prêtres;* CALatorius, *relatif au héraut sacerdotal*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *intercalare* (*intercaler*), *intercalazione* (*intercalation*), *intercalare* (*intercalaire*); — esp. et port. : *intercalar;* — esp. : *intercalacion;* — port. : *intercalaçao;* — esp. et port. : *intercalar* (*intercalaire*); — roum. : *intercalacie* (*intercalation*).

Ital. : *nomenclatore* (*nomenclateur*); — esp. et roum. : *nomenclator;* — port. : *nomenclador;* — ital., esp., port. et roum. : *nomenclatura* (*nomenclature*).

II. Nous trouvons aussi en sanskrit un radical altéré *ÇLA*gh pour *ÇAL*agh par métathèse de l'L. Ce radical a le sens de *crier*, d'où *célébrer*, *louer*. De là *ÇLA*g'â, *louange*, (irl. *Sleigh*), et *ÇLA*ya, *digne de louanges*, *qui doit être loué*.

quatrième année pour faire concorder son *cal*endrier à l'année solaire. Ce jour *intercalaire* étant placé dans le mois de février, le sixième jour avant les *calendes* de mars (*sexto calendas martii*) reçut le nom de jour *bis-sextile* (*bis-sexto calendas*), d'où par extension, notre année *bissextile*.

En grec, nous avons ΚΟΛαξ, *louangeur*, d'où ΚΟΛάζω.

Enfin, le latin a dans le même sens un CLArus pour CA-LArus, le *célébré*, le *louangé*, l'*illustre*, d'où ce mot a pris le sens physique de clair, *brillant*, *éclatant*; c'est ce sens secondaire qui a donné les dérivés CLArescere, *devenir* clair (au phys. et au moral), — CLArigare, *réclamer d'une manière* claire, *solennelle* d'où CLArigatio. — Quant à CLAro, CLAreo, CLArifico, CLAritas et CLAritudo, ils expriment tous, les uns comme verbes, les autres comme substantifs, l'*idée de* clar*té* au propre, et au figuré, celle d'*é*cla*t moral*, d'*illustration*, etc.

Le dérivé superlatif prae-CLArus, *très-brillant*, *très-beau*, *très-glorieux*, a donné un verbe prae-CLAreo (bas-lat.), *briller d'une vive lumière*, — un substantif prae-CLAritas (bas-lat.), *distinction*, *célébrité*, et enfin — deux adverbes : prae-CLAre et prae-CLAriter.

Quant au composé de-CLArare, rendre quelque chose clair par un moyen quelconque (*de*) et plus spécialement *expliquer*, *manifester*, *montrer*, il s'emploie surtout au figuré dans le sens de *rendre clair* pour l'esprit, *révéler*, *démontrer;* ce n'est que dans le style administratif qu'il est employé quelquefois, mais rarement dans le sens du français *dé*cla*rer*.

De là de-CLAratio (très-rare), *exposition*, *dé*cla*ration;* — de-CLArativus et de-CLArative (postér. à l'ép. classique), *relatif* ou *relativement à la dé*cla*ration ;* — et enfin de-CLA-rator, employé une fois par Pline (*Panég.*, 92, 3) au sens de *celui qui dé*cla*re*, *proclame* quelque chose.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : Cl*ar*, cla*ro* (Clai*r*), cla*rta* (cla*rté*); — ital. : Chia*rito*, chia*ro*, chia*rire*, chia*rare; di*chia*rare*, *di*chia*razione* (p. 84) ; — esp. : cla*ro*, cla*ridad*, *a*cla*rar*, *de*cla*rar;* — port. : cla*ro*, cla*ridade*, *de*cla*rar;* — roumain : cou*rat* (ou = ol = al; voir p. 84), *a de*cla*ra*, etc.

III. Sous cette racine, nous devons encore placer le vieux mot latin CLAssis, ou plus ancien CLAsis, au sens primitif de *foule appelée*, *convoquée* (pour la répartition en *classes*). Cf. le grec : ΚΛΑσις, ΚΛΗσις. — Plus tard ce mot en est venu à signifier particulièrement les citoyens appelés sous les armes, soit pour l'*armée de terre*, comme on en trouve encore la preuve dans la loi Numa (*ap.* Festus, s. v. *opima*, p. 190), soit pour l'*armée de mer*, et c'est là l'emploi le plus ordinaire de ce mot CLAssis, qui s'est même restreint bien souvent au sens de *vaisseau*. — Enfin, postérieurement à Auguste, on trouve le mot CLAssis avec la signification de notre mot français cla*sse* (*d'une école*), etc.

De là les adjectifs CLAsseus, CLAssianus, CLAssicen et surtout CLAssicus, *relatif à l'armée* et particulièrement *à l'armée de mer*. — CLAssicus signifie aussi *relatif aux* cla*sses des citoyens*, et substantivement *citoyen de la première* cla*sse*, d'où *distingué*, *éminent*, et cla*ssique*. — De là encore les substantifs CLAssiarius (s. e. miles) *soldat* ou *ouvrier de marine*, — CLAssicula, *petite flotte*, *flotille*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : cla*sse* (avec tous les sens du latin CLAssis) cla*ssare* (cla*sser*), cla*ssico* (cla*ssique*) ; — esp. : cla*se*, cla*sificar*, cla*sico* ; — port. : cla*sse*, cla*ssificar*, cla*ssico* ; — Roum. : cla*sa*, *a* cla*sa*, cla*sik*.

13

KRA, KHRA, KRU, KRI, KHRI

Faire du bruit, pleurer, tapager, se réjouir, se lamenter.

I. A côté des formes sanskrites (*K*)*HRA*dh, *tapage*, *bruit* ; *HRA*dini, *torrent*, — le grec possède un ΚΡΑδνη, ἡ (*HRA*dini) devenu ΚΡΗνη, *torrent*, *jet d'eau*, et un verbe ΚΛΑω, ΚΛΑζω, *je tapage*, *je fais du bruit*, d'où κεΧΛΑδα, *je suis gai*, et ΧΛΑαζα,

la grêle (la tapageuse, celle qui fait du bruit).— Par affaiblissement de R en L, cette racine a encore donné le grec ΧΕΛι-δών dont le correspondant latin est plus pur : HIRundo pour (K)HIRundo = hi*rondelle* (lithuan: *krégzde*).

Le mot *grêle* est rendu en latin par GRAndo, pour l'organique **KRAndas**, avec intercalation de la nasale de renforcement.

Cette racine a encore donné au latin le verbe CREpare, *bruire*, *craquer*, *retentir*, et pris activement, *faire sonner*, *faire retentir*. CREpare a donné CREpitus, *action de bruire*, de *grincer*, cré*pitement*, d'où l'intensitif CREpitare, *faire entendre un bruit sec*, cré*piter*. Nous citerons encore CREpundia, cla*quet*, *sorte de* cré*celle* dont se servaient les enfants; et CREpida (grec ΚΡΗπις) *sandale*, espèce de chaussure qui, s'assujettissant difficilement, produit presque toujours un bruit en frappant brusquement tantôt le pied qu'elle chausse, tantôt le sol.

Parmi les composés de CREpare nous citerons con-CREpare et son intensitif con-CREpitare, formés avec le préfixe de renforcement *con-* (= **KA** p. 135) et dont le sens est *bruire*, *retentir avec force*, *avec bruit*, (d'où con-CREpatio, *craquement*); — dis-CREpare, *n'être pas en harmonie* (au propre et au figuré), d'où, avec le même sens, dis-CREpitare, et dis-CREpantia, dis-CREpatio, *désaccord* ; — et in-CREpare, *faire du bruit*, *du tapage*, d'où métaphoriquement *gronder avec bruit*, *gourmander*; ce verbe in-CREpare a donné aussi un fréquentatif in-CREpitare, *faire beaucoup de bruit*, et particulièrement *en exhortant* ou *en grondant*, ainsi qu'un abstrait in-CREpatio, *blâme*, *réprimande*, etc.

L'onomatopée **KRAK** (redoublée de **KRA**), a donné au français le verbe CRAQ*uer* et tous ses dérivés, tandis que l'affaibli **CLAC** (moyen-h.-all. KLAC, bruit; holl. KLAKK*en*,

faire du bruit) a donné CLAQ*uer* et tous les mots qui en sortent.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — CREpidatus, chaussé de la cré*pide*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : crep*ito*, crep*itare*; *increpare*, *increpazione*; — esp. : *se* cres*par*, *se* incres*par* (se fâcher); — port. : *increpar* (réprimander); — roum. : *a se*cupara.

II. A côté du grec ΚΛΑζω, nous sommes en droit de placer le latin CLANgo, d'où CLANgor, *son éclatant*, *retentissement;* en effet, CLANgere signifie *sonner*, *résonner*, *retentir*[1].

Il y a plus : nous avons déjà vu plusieurs fois (cf. notamment p. 79) le P s'échanger avec le K aryaque et le C latin; nous allons en avoir ici un nouvel exemple.

En effet, à côté de CLANgere, *faire du bruit*, *résonner*, nous trouvons PLANgere, *battre avec bruit*, *frapper*, et métaphoriquement, *se frapper la poitrine en signe de deuil*, *se livrer à un violent désespoir*. PLANgo a donné PLANgor, *coup retentissant*, *battement bruyant*.

Il faut remarquer que PLANgere et tous ses dérivés se sont individualisés en ce dernier sens sur lequel on trouvera plus de développements au n° VI de notre étude sur cette racine.

C'est aussi à notre racine **KRA** changée en **PRA** qu'appartient PLAga (grec : ΠΛΗγή) *coup*, *percussion*, d'où *coup qui blesse*, plaie. PLAga a formé un verbe dénominatif PLAgare, *battre*, *frapper*, *blesser*, qui n'est plus employé que dans le latin ecclésiastique, mais qui existait peut-être avant PLAN-

[1] Cf. l'allem. *Klingen*, sonner, résonner, d'où le redoublé *Klingklang* devenu *clinclant* dans les patois du nord-est de la France et *clinquant* dans la langue littéraire. « Il est évident que les Allemands, en donnant le nom de *Klingklang* (deux variétés d'une même racine au sens de raisonner) aux petites lames d'or ou de cuivre qu'on met dans la broderie, ont voulu rappeler ces feuilles métalliques par les vibrations sonores qu'elles font constamment entendre. » (K. de Feld, *les Verbes irréguliers de la langue allemande;* Paris, Truchy, 1855, p. 141).

gere, qui se serait formé de lui par l'intercalation de la nasale. Quoi qu'il en soit, nous avons préféré placer PLAngo immédiatement à côté de son correspondant CLAngere pour mieux faire ressortir la parenté de ces verbes. — Cf. got. *flekan;* — ahal. *fleg-il;* — lithuan. *plak-u*, coup.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : *si* pla*gne* (*se* pla*indre*); pla*go* (pla*ie*); — ital. : pia*ngere*, pia*ga;* — esp. : lla*ga;* — port. : pra*ga*, cha*ga;* — roum. : *a* plâ*nge*.

III. Nous mettrons ici, seulement pour mémoire, le CROcire, CROcitare, qui désigne le CROA*ssement* (CROCAtio, Festus, p. 41) des corbeaux (grec : ΚΡΩζω, ΚΡΑζω), — le CRAbro, onis, *frelon*, et nous arriverons de suite au radical **KRI**, **HRI**, *tapager*, d'où *rire bruyamment*.

Nous trouvons en sanskrit *HLA*da, *jeu*, *gaieté*, *HLA*dita, *gai*, et pra*HLA*nnis, *bonheur*, pour pra*HLA*dnis (cf. le grec ΚΙΧΛΙζειν).

Le latin est beaucoup plus près de l'aryaque que ses deux langues sœurs dans HRIdere devenu RIdere, *pousser de joyeux éclats de voix*, r*ire*, (= ri*dre*) d'où (activement) *se moquer de...* Un renforcé inusité RIdico a donné une forme diminutive RIdiculus, *plaisant*, *bouffon*, ris*ible*, *absurde*, ri*dicule*, d'où RIdiculosus (même sens) et RIdiculari, ri*diculariser*.

RIdiculus a formé les composés de-RIdiculus, ri*dicule*, *bouffon;* — ir-RIdiculum, ris*ée*, *moquerie;* ir-RIdicule, *d'une manière peu spirituelle;* — sur-RIdicule, *assez plaisamment*, etc.

Quant à RIdere, il a donné, par son supin, RIsum, l'abstrait RIsus, ûs, r*ire*, ris, ris*ée*, *dé*ris*ion;* d'où RIsibilis, ris*ible*, etc.

De plus, RIdere a formé les composés ar-RIdere (pour ad-RIdere), *sourire à quelqu'un ou à quelque chose*, *pousser un rire d'approbation*, d'où ar-RIsio, *sourire d'assentiment*, et ar-

RIsor, celui qui sourit toujours aux autres, *flatteur ;* — de-RIdere, ri*re de...*, *se moquer*, d'où de-RIsio, et de-RIsus, ri*re de moquerie*, *dérision;* de-RIsor, *moqueur*, *railleur;* de-RIsorius (post. à l'ép. class.) *illusoire*, *dérisoire ;* — ir-RIdere (pour in-RIdere) neut., *se moquer*, *se railler*, d'où ir-RIsus et ir-RIsio, *moquerie*, *raillerie ;* — ir-RIsor et ir-RIsorius, *moqueur*, *railleur ;* — ir-RIdenter et ir-RIsive, *par moquerie*, *dérision;* — sur-RIdere (pour sub-RIdere), ri*re*, *sourire*, (rare, mais très-classique).

La même racine **HRI**, avec la chute de l'H, a encore donné RIctare, *glapir*, en parlant du renard, et RIngari, *gronder en ouvrant la bouche*, *grogner en montrant les dents*, d'où RI*ctus*, *gueule béante*, *bouche ouverte*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : ri*seire*, (ri*eur*); — ital. : ri*dere*, ri*so*, *sorridere ; derisione*, *derisorio ;* ri*dicolo ;* — esp. : reir, *el* reir*; sonreirse*, *sonrisa ; irrision*, *irrisorio ;* ri*diculo*, ri*diculari*zar *;* — port. : rir, ri*so ; surrir*, *surriso ; irrisão*, *derisorio ;* ri*diculo*, ri*diculizar ;* — roumain : *a* ri*de*, *a suride*[1].

IV. Il nous reste encore à étudier sous sa forme de participe présent le *battant* par excellence, le *cœur*.

Aux yeux des ignorants, et certes les Aryas l'étaient en physiologie, le cœur joue le plus grand rôle dans la vie. Ses *battements* réguliers annoncent la santé, l'état normal de l'organisme ; lorsqu'il va plus vite, c'est que la fièvre ou une

[1] Le cri du cheval ressemblant à un rire strident a été rendu en latin par HINnitus, hen*nissement*. C'est bien là un onomatopée : « Sonus apium ab ipso sonitu dictus, ut mugitus boum, HINnitus equorum » (Festus, p. 25). — On ne peut voir dans HINnitus un dérivé de *hinnus* = ἴννος, *mulet*, *bardot* (né du cheval et de l'ânesse, tandis que le *mulus* est fils de l'âne et de la jument (cf. *ap.* Varr., *R. R.*, 2, 8, 1 ; 6). A côté de la forme ἴννος, et avec le même sens, le grec a γίννος, transcrit dans le latin *ginnus*, ce qui enlève de suite *hinnus* (d'où le fém. *hinna* et le dim. *hinnulus*) à notre racine onomatopéique. — Dérivés : HINnulens, hen*nisant ;* HINnienter, HINnibunde, *en* hen*nissant ;* HINnibilis (post. à l'ép. clas.) hen*nissant ;* HINnire, hen*nir* et ad-HINnire, hen*nir vers*, d'où *désirer ;* HINnitare (intens. ap. glos. Phil.); HINnilitare, hen*nir souvent*, etc. — Port. : hin*nir* (hen*nir*).

violente émotion presse ses mouvements, et enfin, lorsqu'il a cessé tout à fait de *battre*, il n'y a plus qu'à s'occuper de rendre les derniers devoirs au parent ou à l'ami qui a cessé de faire entendre à l'oreille attentive le *tic-tac* de la vie.

La racine **KRA, KAR**, devenue (*K*)*HṚ* en sanskrit dans l'intensif *HṚD*, d'où *HṚD*, le *cœur*, et son dérivé *HṚD*aya a formé le goth. *hairtô ;* — le vieux h.-all. *herza ;* — l'all. *herz*, et l'anglais *heart*, qui supposent tous comme le latin CORd une forme commune **KARd**, le *battant*, le *frappant*, très-probablement pour **KARdt** = **KARdnt**, forme de participe présent. Ce dernier se rapproche quelque peu du grec KEAP pour KEAPΔ (on trouve aussi KAPΔια = *HṚD*aya) ; et nous ferons remarquer de plus que le grec a conservé le K initial primitif ; il en est de même du latin COR pour CORD, comme le prouve le génitif CORDis et les autres cas.

COR (on trouve aussi un diminutif CORculum) désigne donc le cœur, au physique, considéré comme viscère, et, au moral, comme le siége des mouvements de l'âme, des sentiments, et aussi, selon l'opinion des anciens (Cic., *Tusc.* I, 9, 18), comme le siége de la pénétration, de l'esprit, de l'intelligence, de la mémoire. C'est dans ce dernier sens qu'il a donné re-CORDare, et re-CORDari, *penser de nouveau*, *se souvenir*, d'où re-CORDatio, *ressouvenir*, *souvenir*, *mémoire*.

Re-CORDare se retrouve dans le français *re-corder*, et *se re-corder*, d'où *re-cors*, celui qu'un huissier mène avec lui *pour servir de témoin* dans les exploits d'exécution et lui prêter main-forte en cas de besoin.

COR est le père de CORDatus, *sage*, *sensé*, — CORDolium (cor + dolere), *crève*-cœur, *chagrin profond*. — Un homme ex-CORs, c'est un homme *dépourvu de raison*, *d'intelligence*, *de sens commun*.

Il en est de même de se-CORs (*se* = préfixe d'éloignement,

v. p. 136 et 165) devenu so-CORs, *sot*, *stupide*, *dénué d'intelligence*, d'où so-CORDia, *faiblesse d'esprit*, *sottise*, *stupidité*.

On voit que dans tous ces mots, c'est le sens d'intelligence qui domine. En voici d'autres où l'idée d'affection (cœur) reparait.

La *concorde*, c'est-à-dire l'état de deux cœurs qui sont ensemble (*con* = **KAM**, *v*. p. 135), c'est, en latin, con-CORDia, lequel mot vient lui-même de con-CORs (antique : con-CORDis), *qui est du même avis*, *du même sentiment* ; à côté de con-CORDia, con-CORs a donné le verbe con-CORDare, *être* ou *mettre d'accord*.

Nous citerons encore parmi les vocables de cette famille con-CORDitas, *concorde ;* con-CORDialis, *relatif à la concorde;* con-CORDatio, *rétablissement de la concorde*, et les adverbes con-CORDe et con-CORDiter.

C'est encore dans le même sens qu'est pris CORs dans miseri-CORs, *miséri-cordieux*, d'où miseri-CORDia, *pitié*, *miséri-corde*, et le composé négatif immiseri-CORs, *impitoyable*.

Ve-CORs (ve=préfixe d'éloignement, *v*. p. 135), *méchant*, *furieux*, d'où ve-CORDia, *méchanceté*, est à COR, signifiant les sentiments, ce que se-CORs est à COR, exprimant l'intelligence. Cependant on l'emploie aussi quelquefois dans le sens de *sot* et de *stupide*.

Le seul dérivé issu de COR, au sens physique de *viscère*, c'est prae-CORDia, orum (neut.), *diaphragme*, *entrailles*, *estomac*, etc., d'où un adverbe prae-CORDialiter, qui, lui, a le sens métaphysique du français *de tout cœur*.

Le contraire d'être d'*ac*-cord (ad = *vers* + cor) c'est être dis-CORs. Dis-CORs exprime donc l'idée de *désac*-cord, de *mauvaise harmonie*, cet état *dis*-cordant de deux cœurs qui ne s'entendent pas, qui ne marchent pas ensemble. (Dis = particule de séparation, de division, p. 209). — De là dis-

CORDia, *dis-corde, désunion, mésintelligence*,— dis-CORDiosus, *porté à la discorde, où règne la discorde*, — dis-CORDare, *être en désunion, en désac-cord*, etc.

Le français cor*dial*, d'où cor*dialité*, n'a pas de correspondant en latin.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : couar ; — ital. : cuore, *concordia, discordia ;* — esp. et port. : cor ; *concordia, concordar ; discordia.*

V. Le radical COR se retrouve, avec le sens de faire du bruit, dans le latin CORax (skr. *KAR*aka, grec : ΚΟΡαξ) cor*beau*, d'où CORa-cinare (ΚΡΑζειν) cro*asser* (= cor*asser*). — CORvus est de meilleure latinité que CORax [1] ; il signifie, outre cor*beau*, différents instruments de guerre et de chirurgie, et a servi à dénommer une constellation. De là CORvinus, *relatif au* cor*beau* (cf. skr. : *KAR*ava ; russe : *karavaïka* (courlis) ; ahal. : *hraban, hruoh ;* angl.-saxon : *craw, crawe ;* angl. : *crow ;* suéd. : *korp ;* polon. : *kruk ;* etc.) A cette forme se rapporte encore CORnix, *la* cor*neille* (grec : ΚΟΡώνη ; persan : *kardnah*, etc.) De là le dim. CORnicula, et CORnicari (très-rare), *bavarder comme une* cor*neille*, etc.

VI. Le sanskrit a un *KRA*D, *crier*, et particulièrement *pousser des gémissements*. *KRA*D a pour frère *KLA*D, avec les mêmes sens ; au moyen, ces deux verbes signifient *être affligé, tourmenté, confondu par la douleur*. Cfr. le gothique GRÊT*an* pour KRÊT*an*, crier, pleurer.

En grec, nous trouvons ΚΛΑϜιῶ pour ΚΡΑϜιω (ΚΡΑϜ = ΚΡΑΥ guné de ΚΡΥ) *je me lamente, je pleure*, d'où ΚΛΑΥμα, τος, et ΚΛΑΥσις, qui a formé ΚΛΑΥσιαω.

Le latin reproduit cette racine dans deux séries de mots : C'est d'abord LAMentum pour (C)LAMentum, *cris plaintifs*, la*mentations, pleurs, gémissements*. LAMentum a donné

[1] Peut-être pour COR-ϝ-αξ.— *Zeitschr.* VIII, 125).

LAM-entor, *se lamenter*, *gémir*, *pleurer*, *se désoler;* LAMentatio, la*mentations;* LAMentabilis, *déplorable*, la*mentable*. L'M de *lam* (=*clam*) est pour le W organique de la racine gunée **KRAW** = **KRU**. — Cf. pp. 77 et 262.

Le latin a une seconde série de dérivés de cette racine au sens de *crier*, *se lamenter*.

Nous avons déjà vu au n° II de notre étude sur **KRA**, comment le K s'était changé en P pour former le latin PLAngere. Nous rappellerons donc seulement ici que le sens secondaire de ce verbe est *se désoler*, *s'abandonner au désespoir*, *pleurer ;* et c'est exclusivement cette expression de *douleur* qui constitue la signification du substantif PLAnctus, *deuil ;* de même que celle du composé poétique de-PLAngere, *pleurer*, *déplorer*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : la*mento*, la*mentazione*, la*mentarsi*, etc.; — esp. : la*mentacion*, la*mentar;* — port. : la*mento*, lã*mentação*, lã*mentar*.

14

KRU

Crier, retentir, entendre, jouer, être illustre.

I. Au sens propre de *crier*, *faire retentir*, le latin possède, à côté des formes sanskrites : *ÇRU*tis, *cri* (affaibli pour *KRU*tis), *ÇRAU*nan (forme gunée), *l'appareil auditif*, et *ÇṚ*nauti, il *crie*, il *entend*, — le verbe CLUere, *appeler*, *invoquer*.

CLUo a pour correspondant grec ΚΡΟΥω, je fais résonner, d'où ἡ ΚΡΟΥσις, le son.

Nous ferons remarquer ici que, dans les dérivés de cette racine comme dans une foule d'autres mots, le latin affaiblit la consonne primitive R en L, tandis que le grec conserve

souvent cette lettre P ; ce qui pourrait prouver une plus grande antiquité ou du moins une plus parfaite conservation.

ΚΡΟΥω (guné de ΚΡΥω) est donc l'un des correspondants grecs du latin CLUo. Nous retrouvons l'affaiblissement de R en L dans le verbe ΚΛΥω, *j'entends*, *j'écoute*, *j'obéis*, qui, d'une forme inusitée et archaïque ΚΛΥμι, a retenu seulement l'impératif ΚΛΥθι, *écoute*. *Ecouter* et *obéir* sont la plupart du temps synonymes dans les langues indo-européennes ; ainsi, en sanskrit, *ÇṚ*nôti veut dire aussi *obéir* dans des phrases telles que celles-ci : *C'et tvam na çrôsyasi, vinanksyasi*, Si tu n'obéis pas, tu périras. Dans les langues novo-latines, on sait que rien n'est plus fréquent que cette confusion, très-légitime du reste.

De ΚΡΟΥω sont dérivés α-ΚΡΟϜα (κροϝ = κρου = κρυ) celle qui entend, l'*oreille*, d'où α-ΚΡΟΑμαι, *je prête l'oreille*, *j'entends*, etc...

Occupons-nous maintenant plus spécialement du latin CLUo et de la famille considérable dont il est le père.

Disons d'abord que CLUo est inusité ; on le retrouve seulement dans son participe CLUens devenu CLIens par l'affaiblissement de l'U. Cet affaiblissement a eu lieu soit tout simplement, en suivant la pente naturelle du langage, soit par imitation du grec ΚΛΥειν ; ce qui me porte à proposer cette dernière hypothèse, c'est inCLYtus que je trouve à côté d'inCLUtus[1] (ΚΛΥτος). Les Latins transcrivant l'Υ grec par le signe Y, qu'ils prononçaient I, ont fini par se figurer qu'ils avaient emprunté aux Grecs les mots inCLUtus et CLUens et, un petit coup d'État des savants du dernier siècle de la république a imposé à ces mots l'orthographe inCLYtus et CLIens, *celui qui appelle quelqu'un à son secours*,

[1] Cicéron (*Orat.*, 48, 159) dit que CLU se prononçait aigu (Ú) dans inCLUtus.

d'où, à Rome, le protégé d'un grand seigneur, considéré comme de sa maison et de qui il peut réclamer aide et protection dans les moments difficiles. En terme de jurisprudence, le cli*ent* est celui qui appelle un avocat (*advocatus*, l'appelé). Généralement, en France, dans la langue du commerce, un cli*ent* est une personne qui se fournit dans une maison, qui a *recours* à cette maison lorsqu'il a besoin de quelqu'un des objets qu'elle peut procurer aux acheteurs. De CLIens (= skr. *ÇRA*vant) sont dérivés CLIenta, cli*ente*, CLIentela, cli*entèle*, etc. — A CLIens, comparez l'anc. slav. *sluga*, serviteur; et pour le sens l'allem. *angehöriger*, client, subordonné, du verbe *hören*, entendre (d'où obéir).

A côté de CLUo on trouve un CLUeo, fréquemment employé et dans la meilleure latinité, avec le sens de *proclamer* et *être proclamé*, d'*appeler* et *être appelé*.

Nous reparlerons tout à l'heure de CLUo et de CLUeo, lorsque nous traiterons de la racine **KRU** au sens moral d'*être illustre*.

Les Slaves ont un verbe *slovu* pour *çlovu* (=*klovu*), *retentir*, *parler*, d'où *slovo*, *parole*.

Quant aux Germains, ils ont changé le K aryaque en H, et ils nous fournissent pour point de comparaison les mots *hliuma*, cri (goth.); — *Hruofan*, *Hrôfan* (F = P causatif), faire entendre (tud.); — all. *rufen* = *hrufen*, avec aphérèse du H initial; — tud., *hlôsen* et *lôsen*, chercher à entendre, être aux écoutes, *hlût*, sonore, bruyant; — allem., *lauschen* et *laut*, etc. — On trouve même dans les langues celtiques, avec un sens analogue, le kymr. *clyw*, et le bas-breton *kléô*.

Avec le redoublement (**KRUKRU**) comparez encore le russe *kriczu*, je crie; grec : κραυγή, etc.

Dérivés romans. — Ital., esp. et port. : cli*ente* (cli*ent*), cli*entela* (cli*entèle*); — roum. : cli*ent*, cli*entela*.

II. Le causatif *ÇRA*vayâmi (*ÇRAW* guné de *ÇRU*), *je dis, je raconte*, est représenté en latin par CLAMO (pour CLAMAMI), *je crie*. *ÇRA* devient CLA par le changement de L en R, et *va* devient *ma* (= *mo*), par une loi d'après laquelle U guné en AU et cet AU devenant AW dans la conjugaison finit par se changer souvent en AM. (Cf. *Dru* = Draw = *Dram*, KU = *kam*, etc.) Voir pp. 77 et 259.

CLAMARE (= *ÇRA*vayâmi, mot à mot *je fais entendre*), signifie *pousser des cris* (au neutre), et (à l'actif) *proclamer, invoquer à grand bruit*.

L'abstrait de CLAMARE est CLAMOR, plus anciennement CLAMOS; de même que *labos* a précédé *labor*,— *arbos*, *arbor*, etc. (*voy*. p. 81). CLAMOR exprime l'idée de *bruit*, cla*meur*, toute espèce de *cri*. Ce mot a son correspondant dans le sanskrit *ÇRA*vas (= CRAMOS = Clamos = Clamor) qui exprime l'idée d'*oreille*, d'*audition*, d'où (védique) *gloire* (par la richesse). — Cf. grec : ΚΛΕος pour ΚΛΕϝος; — irland., *cluas;* — ahal., *hlâmon*, faire du bruit, etc.

De CLAMARE sont venus directement le fréquentatif CLAMITARE, *crier bruyamment*, d'où CLAMITATIO, *criailleries*, — CLAMATOR, *criard, braillard*, — CLAMOSUS, *plein de cris, de criailleries*, etc.

Mais CLAMARE est surtout riche en composés; il a donné les verbes suivants :

— Ac-CLAMARE (pour ad-CLAMARE), *crier vers*, ou *à propos de...., proclamer, pousser des cris d'acclamation;* ac-CLAMO est le père d'un fréquentatif ac-CLAmitare, *crier, criailler;* et d'un substantif ac-CLAmatio, *acclamation*.

— Con-CLAMARE, *crier simultanément, crier en foule*, et souvent, avec *con-* intensif, *crier fort, à haute voix*. De ce verbe sont issus l'intensitif con-CLAMITARE, *crier fortement, violemment*, et con-CLAMATIO, *action de crier simultanément* ou *violemment*.

— De-CLAmare, *prononcer un discours*, *déclamer*, *parler avec ardeur*, *avec vivacité*, a formé l'intensitif neut. et act. de-CLAmitare, *s'exercer dans la déclamation*, *faire souvent des exercices oratoires*, le substantif de-CLAmatio, *action de s'exercer à la parole*, *déclamation*, dont le diminutif (rare) est de-CLAmatiuncula; de-CLAmator, celui qui s'exerce dans l'art oratoire, *rhéteur*, *déclamateur*; de-CLAmatorius, *relatif à la déclamation ou au déclamateur*, d'où un adverbe de-CLAmatorie.

— Ex-CLAmare, *dire à haute voix*, *s'écrier*, *s'exclamer* (neutre) et activement, *publier*, *proclamer à haute voix*; d'où ex-CLAmatio, *cri*, *éclat de voix*, employé surtout dans le sens grammatical d'*exclamation*.

— In-CLAmare, *crier après quelqu'un* (en bonne et en mauvaise part), d'où le fréquent. in-CLAmitare et le subst. (postérieur à l'époque classique) in-CLAmatio, *cri*, *exclamation*.

— Pro-CLAmare, *pousser des cris*, *proclamer*, d'où pro-CLAmatio, *cris*, *proclamation*, et pro-CLAmator, *criailleur*, *déclamateur*, *braillard* (en parlant d'un mauvais avocat).

— Re-CLAmare, *se récrier*, *réclamer contre*, d'où poétiquement, *résonner*, *répéter*, et quelquefois (notamment dans Valer. Flacc., III, 596; VIII, 172), *appeler quelqu'un à diverses reprises*. Re-CLAmare a donné le fréq. re-CLAmitare et re-CLAmatio, *cris d'improbation*, et jamais dans le sens du français *réclamation*.

— Suc-CLAmare (pour *sub + clamare*), *crier après*, *vociférer contre*, *réclamer*, d'où suc-CLAmatio, *cris*, *clameur* (postér. à l'époque classique).

Dérivés romans. — Prov.: cha*mar*; — ital.: chia*mare*; — espag.: lla*mar* (pour cla*mar*); — port.: cha*mar*; — roum.: *à* chiĕ*mà*.

III. Au nombre des mots issus de la racine **KRU**, *crier*, *retentir*, nous trouvons encore CLUdere devenu LUdere, *crier* et

jouer; on comprend facilement qu'un verbe au sens de *crier* ait servi à exprimer l'idée de *jouer*, et on en trouve la raison toute naturelle dans le bruit que font les enfants et les cris qu'ils poussent en prenant leurs ébats.

LUdere a donné un grand nombre de dérivés; nous citerons d'abord LUdus (antiq. LOIdus, LOEdus)[1], *jeu*, *passe-temps*, *badinage*, *plaisanterie;* — LUdius, LUdio et LUdia, *comédien*, *histrion* et *danseuse;* — LUdor, *joueur;* — LUditor (dép.), *jouer*, *s'amuser;* LUdiarius, *relatif au jeu.*

Presque tous ces mots ont une seconde forme où le D a été remplacé par S, ou plutôt le D est tombé devant l'S. Ainsi, nous trouvons LUsus pour LUDsus, — LUsio pour LUDsio, — LUsor pour LUDsor, — LUsorius pour LUDsorius, etc.

Combiné avec le verbe d'action *facere*, le thème *ludi* a donné LUdifacere, LUdificare et LUdificor (dép.), *jouer*, *duper*, *se moquer de....*, d'où LUdificatio et LUdificatus, *action de duper quelqu'un;* — LUdificator, *moqueur;* — et LUdificatorius, *décevant*, *illusoire;* — LUdificabilis, *bon à railler*, *propre à duper.*

Citons encore LUdicer et LUdicrus, qui sert à faire passer le temps, *amusant*, *divertissant*, d'où LUdicror, *jouer*, *badiner*, *plaisanter;* — LUdibrium, *jeu*, *raillerie*, *jouet*, *hochet*, *insulte*, *outrage*, *déshonneur*, d'où LUdibriosus, *insultant*, *railleur;* — et enfin LUdimagister, *maître de jeu*, pour *maître d'école* (Cf. σχολή, *repos*, d'où *e(s)cole*).

LUdere a aussi donné en composition : *al*-LUdere (pour *ad*+ *ludere*) et *al*-LUdio, are, *jouer*, *plaisanter avec* (ad) *quelqu'un;* d'où le substantif (de l'époque de décadence) *al*-LUsio,

[1] Cette forme pourrait peut-être faire admettre un primitif LIdus (= LOIdus (guné) = LUdus, cf, p. 73), comme le veut M. Aufrecht (*zeitschr.*, V. 137), en se basant sur le skr. *KRI*da, *KRI*dana, *jeu*, *raillerie*, de *KRI*d, *jouer*. — LUdere pour CLUdere = CRUdere = CRIdere serait alors frère germain de CRIdere devenu RIdere = *rire*. (Cf. plus haut, p, 254; et aussi *Zeitschr.*, XII, 511.)

action de jouer, *de plaisanter*, qui est devenu en français *allusion*, dont le sens, appliqué d'abord à une figure de rhétorique, rappelle l'action de jouer avec un mot, de le sous-entendre et cependant de le faire deviner indirectement à l'interlocuteur; — *col*-LUdere (*cum* + *ludere*), *jouer avec quelqu'un* (très-rare, mais très-classique), d'où *col*-LUdium (postérieur à l'époque classique), *action de jouer*, et encore *intelligence*, *manœuvre secrète*, le même en ce sens que *col*-LUsio, *action de colluder*, *collusion*, c'est-à-dire entente avec sa partie adverse au préjudice d'un tiers. A *col*-LUsio répond l'adjectif *col*-LUsor, qui possède les deux sens dont nous venons de parler, et on trouve dans le Digeste (Ulp., 30, 50) l'adverbe *col*-LUsorie, *par collusion*, *de connivence*; — *de*-LUdere, *tromper*, *se jouer de*, et encore *cesser le jeu*, en parlant des gladiateurs; de là *de*-LUsio, *tromperie*; *de*-LUsor, *celui qui trompe*, *qui se joue de*, *de*-LUsorius, *trompeur*, *illusoire*; on trouve encore *de*-LUdificare, *se moquer de*, d'où *de*-LUdificatio, *moquerie*; — *e*-LUdere (*ex* + *ludere*), *cesser de jouer* (neutre), *gagner au jeu* (activ.), mais surtout *se jouer de quelqu'un* ou *d'une promesse*, *l'éluder*; — *il*-LUdere (*in* + *ludere*), *jouer avec*, mais surtout *se moquer*, *se jouer de*, et enfin, très-rarement, *outrager*, *perdre*, *gâter*. Ce verbe a donné le substantif *il*-LUsio, *moquerie*, *raillerie*, d'où le français *illusion*; à côté d'*il*-LUsio, nous trouvons *il*-LUsorium ou *il*-LUdia (pl. n.), dont le premier est cité par un glossateur, et le second est postérieur à l'époque classique; l'adjectif correspondant à *il*-LUsio est *il*-LUsor, *celui qui se joue par des moyens illusoires*; — *per*-LUdere, *jouer dans*, *à travers*; d'où *per*-LUsorius, *qui n'est qu'un jeu*, *apparent*; — *pro*-LUdere, *jouer avant*, c'est-à-dire *préluder*, d'où *pro*-LUsio et *pro*-LUdium, *prélude*; — *re*-LUdere, *rendre la balle*, *riposter* (très-rare), etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital.: lu*dere*, lu*dibrio*, lu*dificare*, *al*lu-

sione, *col*lus*ione*,etc. ; — esp. : lu*dibrio*, *a*lus*ion*, *co*lus*ion*, etc. ; — port. : *al*lus*ão*, *al*ludir, *col*lus*ão*, *con*luiar-*se*, etc.

IV. Nous avons déjà eu l'occasion, tout à l'heure, de citer le sanskrit *ÇR*Avas comme correspondant lexicologique du CLAMOS (*clamor*) latin. Ce mot va nous servir d'introducteur dans l'histoire des mots latins issus de la racine **KRU**, au sens figuré d'*être illustre*, d'*être loué*.

Rappelons d'abord, pour l'intelligence plus parfaite de cette individualisation d'idées, que nous disons encore d'un homme qui occupe l'opinion publique, *qu'il se fait bien du* BRUIT *autour de son nom*. Le *bruit*, voilà donc le sens primitif de *ÇRA*va ; mais ce mot prend déjà, dans les Védas, le sens de *gloire* et d'*illustration* par la richesse, puis tout simplement celui de *richesses :* dans l'hymne XLVIII[e] du I[er] Mandala du Rig-véda, au 3[e] çloka, les chars de l'Aurore, image de tous les bienfaits que nous apporte le soleil, sont comparés à des navires *chargés de richesses*, et cette expression est rendue par le composé *ÇRA*v*asyavah*. Nous pourrions multiplier les exemples analogues. On voit que l'aristocratie de l'argent n'est pas neuve sous le soleil ; je crois cependant qu'aujourd'hui un réformateur qui mettrait sur le fronton de son temple : « Ici, *richesse* est synonyme de *gloire*, » courrait quelque risque d'être mal reçu par les Aryas du dix-neuvième siècle. — Les Latins n'ont pas fait descendre aussi bas les sens individualisés de **KRU** : ils en sont restés à *crier*, exprimant l'idée de *rendre* ou d'*être* illustre. Pour eux, la gloire consiste dans le bruit que l'on fait autour du nom de celui que l'on veut glorifier ; et leur mot pour rendre cette idée est GLOria. Ce mot demande quelques explications.

Et d'abord, d'après la loi d'adoucissement qui a rendu si longtemps synonymes le C et le G (CAius = Gaius, etc. — Cf. p. 54), nous pouvons rétablir GLOria en sa plus vieille forme CLOria. Remplaçons maintenant la consonne secondaire L

par sa primitive R, et nous aurons une forme CROria, qui, comme on le voit, a tout à fait un air de famille avec **KRU**.

CROria, ou plutôt GLOria, puisqu'il faut tôt ou tard revenir à cette forme altérée, mais altérée, comme on vient de le voir, d'après des règles persistantes et immuables, GLOria est une forme de participe futur passif et signifie proprement *celle qui doit être criée;* en effet, la gloire consistant dans le bruit, il *faut* (ia) *faire le bruit* pour que la *gloire existe*. — Cf. irl. *glor*, bruit, voix; *gloir*, *gloire*, gloire; *glorach*, glorieux, etc.

De GLOria, glo*ire* (par guna de *o* en *oi*), sont issus, entre autres, les verbes GLOrificare et GLOriari, glo*rifier et se* glo*rifier;* d'où GLOriatio (mot créé par Cicéron, *Fin.*, III, 8, 28; *ibid.* IV, 18, 50), *action de se* glo*rifier*, et GLOrificatio, glo*rification;*— GLOrificus, GLOriabundus, GLOriabilis, — GLOriosus, glo*rieux*, *fanfaron;* — GLOriola, *petite* glo*ire*, glo*riole*, etc. —

Cf. le grec ΚΛΥειν, ΚΛΕω, ΚΛΕϝος = *ÇRA*vas, etc. ; — tud., *hruom*, *hrôm*, renommée, gloire; — all., *Ruhm.*; — goth., *hluta*, gloire; angl.-sax., *hlysa*, *hliosa*, gloire; *hlysan* (ahal. *hlôsen*, célébrer), etc. — A cette famille de mots, rattachez encore le skr. *ÇRA*vasya, *avide de gloire; ÇRU*ti, *renommée;* — l'anc. irl. *clúu* ; moderne : *cliu*, gloire ; — kym. *clod*, renommée, etc.

A côté du sanskrit *ÇRA*va, nous trouvons *ÇRU*TA, *ÇLU*TA, m. f. n., *célèbre*, *vanté*, et *ÇLAU*KA, *chant*, *renommée*, qui nous serviront de types pour des correspondants que nous trouvons dans la langue latine. Commençons par *ÇLU*TA. Nous avons déjà vu le verbe CLUere au sens physique de *crier;* nous allons maintenant examiner un dérivé participial de ce verbe dans le sens d'*illustrer*. Ce dérivé est CLUtus (Cf. grec : ΚΛΥτος), qui est lui-même inusité, et qui ne se retrouve que combiné avec la préfixe *in* dans in-CLUTUS, *célèbre*, dont on entend beaucoup parler, que l'on trouve écrit

inCLYtus (voir ce que nous avons dit de cette orthographe grécisée, à propos de CLIens, dans la première partie de cet article, p. 260). On trouve aussi CLUis (adj.) et son comparatif CLUior, ainsi que prae-CLUis (postérieur à l'époque classique), avec le sens de *noble*, *très-noble*, *très-illustre*, ce dernier mot formé sur prae-CLUere, *être très-célèbre*, que l'on trouve dans les auteurs de la décadence.

Quant au sanskrit *ÇLAU*ka, *chant*, *renommée*, il a son correspondant exact dans le latin (C)LAUs, pour (C)LAUDS (avec la chute du K), laudis, où le C est tombé, et qui signifie loua*nge*, *renom* dont jouit l'homme de mérite.

De là sont issus LAUDare, *célébrer*, lou*er*; — LAUDatio, *action de* louer, lou*ange*, *panégyrique*; — LAUdabilis, *digne d'éloges*, lou*able*; — et LAUdabilitas, *mérite* et *titre* à la cour des empereurs d'Orient; — LAUdator, *celui qui* loue, lou*angeur*, etc.

LAUdare a donné en composition *col*-LAUdare (*cum*=**KAM**=*fortement*; voy. p. 135), lou*er beaucoup*, *faire un grand éloge*; d'où *col*-LAUdatio, *action de* louer *beaucoup*, *col*-LAUdator, *celui qui* lou*e beaucoup*, *panégyriste*, et *col*-LAUdabilis, lou*able sous tous les rapports* (ces deux derniers mots sont de la décadence); — et *di*-LAUdare, même sens que le précédent, avec une nuance de *diffusion de la* lou*ange* (Cicéron, *Att.*, VI, II, 9).

DÉRIVÉS SECONDAIRES. — GLOriator, *celui qui se* glor*ifie*; — LAUdabiliter, *d'une manière digne d'éloges*; — LAUdatitius et LAUdativus, *relatif à l'éloge*, lau*datif*; — LAUdatorius (bas-latin), *de* lou*ange*, *approbateur*; — LAUdatrix, *celle qui* loue, lou*angeuse*; — LAUdicaenus (=*laudo*+*caena*), *parasite*, celui qui flatte pour se faire inviter à dîner (Pline, *Ép.*, II, XIV); — LAUdidignus (Gloss.), *digne d'éloges*; — LAUdificare (Gloss.), lou*er*, *célébrer*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov.: glor*i* (glo*ire*); laou*zar*, (lou*er*); —

ital. : glor*ia*, glor*iare*, glor*ificare*; glor*ioso*, etc.; *inclito*, *a*; lod*e*, lod*evole*, lod*ativo*, lod*are*, etc. ; — esp. et port. : glor*ia*, glor*iarse*, glor*ificar*, glor*ioso*, etc. ; — espag. : *inclito*; laud*e*, laud*ar*, laud*atoria* (*éloge*), laud*able* (lou*able*), etc.; — port. : *inclito*; louv*or* (lou*ange*), louv*ar* (lou*er*), louv*avel* (lou*able*), etc.; — roum. : cla*ba* (gloi*re*), a cla*bi* (glor*ifier*), cla*bit* (glo*rieux*), etc.; *a* lou*a*, *a* laoud*a*; laoud*a*, laoud*abil*, etc.

V. Cette racine **KRU** est très-importante pour l'histoire des noms propres; aussi nous y arrêterons-nous quelques instants.

Nous avons vu, au commencement de cette étude, que les Slaves avaient un verbe *slovu*, retentir (pour *clo*vu), d'où *slovo*, parole (cf. slav. eccles. *sluti*, écouter; lithuan. *Klausau*); ce même verbe a encore pour frère le substantif *slava*, renommée, d'où *slavinu*, glorieux. Le nom de *Slaves* signifie donc les *beaux parleurs* ou les *glorieux*. Ces deux épithètes sont à peu près synonymes dans les langues indo-européennes : *quiconque parle bien est illustre;* et une foule de racines signifient à la fois *luire* (être illustre) et *parler;* au contraire, l'épithète de bègues (*Barbari* = *barbares*), de muets (*mlecha*), et autres sont toujours donnés par les peuples aryaques à leurs voisins, c'est-à-dire à leurs ennemis. C'est ainsi que les Slaves appellent les Germains *niemec*, muets; — mais les Germains se sont vengés; ils firent sans doute aux Slaves une guerre acharnée et leur prirent un grand nombre de captifs, car *Sklave* (d'où *esclave*) exprime encore aujourd'hui l'idée d'un malheureux privé de sa liberté. (Cf. plus bas, p. 275.)

On retrouve encore le radical *slav* dans les noms de Bole*slas*, Vence*slas*, etc.

Chez les Grecs, la racine **KRU** a donné la suffixe -ΚΛΗς, qui a servi à former les noms si connus de Sophoclès, sage et *illustre*, — Agathoclès, bon et *illustre*, — Thémistoclès, juste

et *illustre*, etc. Citons encore celui de CLItus, le malheureux ami d'Alexandre le Grand. — Chez les Indous sanskrits, la même racine a donné des noms propres analogues : PrthuÇRAvas, *celui dont la gloire est grande;* SatyaÇRAvas (= Ἐτεοκλῆς), *celui dont la renommée est vraie*, etc.

Le nom latin de CLAudius ne paraît pas avoir d'autre signification que *le digne de louanges* (la terminaison *ius* est, on le sait déjà, celle d'un participe futur passé), et est le frère de (C)LAus, LAUdis.

Mais c'est surtout dans les idiomes germaniques que la racine **KRU** a laissé des dérivés noms propres, dont plusieurs sont entrés dans notre langue et dans nos mœurs avec la conquête des Francs. Ainsi, pour ne citer que deux noms, *Hlutar* et *Hludovig*, c'est le *vanté*, le *célèbre*, le *glorieux* (Hlutar = Hlothair = Clotaire et Luther; Hludowig = Hlodwig = Clodwig = Clovis = Lovis = Louis). Ces noms sont devenus en latin CLOtarius et LOtharius, CLOdovicus et LUdovicus pour LOdovicus.

4. Ordre B, D, G.

Tribu B.

15

BU, BUK

Hurler, beugler, aboyer; sonner de la trompette; parler.

I. La forme simple **BU** redoublée a donné au latin le nom d'un oiseau de nuit, BUBo (*chat huant*, strix bubo. Linn.) qui pousse le cri de *bou-bou*, ce qui lui fait donner encore aujourd'hui par le vulgaire le nom de *houppeur*. Cette onomatopée se retrouve, du reste, dans un grand nombre de

langues indo-européennes : BΥΞ (grec), *bûf* (ahal.), *bou* (armén.), *bûh* (persan), etc.

De là un verbe BUBere, *siffler*, onomatopée qui imite le cri du bu*tor*, appelé BUtio par l'auteur de la *Philomèle* (vers 42), et le diminutif BUBUlare, hurler comme le hibou (*Philom.*, 37).

Cette même forme simple se retrouve encore, mais cette fois avec le guna, dans le latin BAUBari, *aboyer*, *hurler*, (gr. ΒΑΥζω) employé pour le cri ordinaire du chien, tandis que *latrare* (v. plus bas, p. 276) exprime l'aboiement de cet animal lorsqu'il est excité ou tourmenté (cf. Lucrèce, V, 1070).

Nous trouvons encore en latin un BUteo, onis, espèce de *faucon* du vol duquel on tirait des augures, peut-être le même oiseau que le *buss-aar* des Allem. et le *bussard* ou la *buse* des Français. Mais ces deux mots n'ont avec BUteo qu'un pur rapport de forme. Leur étymologie est toute différente (voy. *Zeitschr.*, III, 55).

DÉRIVÉS ROMANS. — Espag. : bu*ho*, hibou; roum : bu*cha;* — vieux fr. : ba*yer* (*Beauman.*, XXXIX, 46) et *a*bai*er* (ad + baier); — ital. : *ab*-bai*are*.

II. La forme **BUK** sert de radical au skr. *BUK*kami, qui signifie *aboyer*, *hurler*, *rugir*, *braire*, etc., et en général le verbe correspondant au cri propre de chaque animal; c'est même le sens particulier du substantif dérivé *BUK*kana, tandis que *BUK*kâra s'emploie plus spécialement pour le *rugissement* du lion (cf. gaël. *beu-caidh*, kymr. *bu-chiaw*, beugler; erse, *beuc*, mugissement (des éléments); irland., *beîcun*, crier, rugir; anc. slave, *boucati*, mugir; russe, *bucati*, bourdonner; illyr., *bukka*, bruit; zend, *bûza*, etc.). — *BUK*kâmi veut aussi quelquefois dire *je parle*, comme nous le verrons tout à l'heure, au n° III de notre étude.

Cette racine **BUK**, excessivement élastique, et exprimant, comme on vient de le voir, toute espèce de cri ou même de bruit, a donné au latin BUCcina, *trompette* (celle au moyen de laquelle on produit du son, on fait du bruit). — Cf. le grec BYKάνη, ἡ, *trompette;* BYKανίζω, BYσσω, *sonner d'un instrument;* BYζω, BYξω, *crier*, etc.

BUCcina, qui d'abord exprimait toute espèce de trompette, droite ou *recourbée*, a fini par se prendre particulièrement dans le second sens, tandis que *tuba* gardait le premier[1].

De ce substantif sont venus un verbe BUCcinare, *sonner de la trompette;* un adjectif, BUCcinator, *celui qui sonne de la trompette*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Dans le vieux français, un buc*cinateur* était un *louangeur* (voir *Dict.* de Littré, à ce mot). — En italien, aujourd'hui, le même mot (buc*cinatore*, de buc*cina*, trompette, qui se retrouve tel quel dans cette langue) est pris dans un sens péjoratif, et signifie *médisant*. — Espagnol: boc*ina*.

III. Avec le sens de *parler* (skr. *BUKK*, *BUK*kami) la racine **BUK** a donné au latin BUCca, la *joue*, celle qui fait du bruit, qui parle (cf. plus haut le diminutif BUCcina.) BUCca désigne donc la joue interne, au lieu de *genae* (les recourbées, rac. **GA**, *courber*, *fléchir*, voy. la classe PRESSER), qui désigne la face externe du visage, les joues. La joue interne et la bouche étant une seule et même chose, de BUCca est venu bou*che* au sens français actuel. BUCca a un diminutif BUCcula, *petite bouche*, d'où BUCculentus, *qui a les joues enflées* (par le souffle nécessaire à la production du son). — BUCcea, ce qu'on met dans la bouche, bou*chée*, etc.

[1] Quelques auteurs (cf. *Zeitschrift*, XI, 278) ont cru que BUCcina devait s'écrire primitivement *bov-i-cina*, et se rattacher par conséquent à la racine **GU** (v. plus loin); mais les mots grecs BOσσω, BOζω, etc., *crier*, nous semblent devoir faire trancher la question en faveur du sens simple de *bruire*.

Enfin nous trouvons un substantif BUCco, très-rarement employé dans le sens de *bavard*, *babillard*, *hâbleur*, d'où *sot*, *impertinent*.

Dérivés romans. — Vieux franç. : bu*che*, bo*che* ; — prov. et espagn. : bo*ca* ; — ital. et port. : boc*ca* ; — roum. : bu*za*, bu*leze* (les lèvres).

IV. Citons, pour finir, — et quoiqu'il n'ait pas une origine latine, — le mot français *bouc* (irl. : *boc*, kymr. : *bwch*, armoric. : *buch*, all. : *bock*), qui paraît n'être qu'une onomatopée. (Pictet, I, 366.)

Dérivés romans. — Prov. et wallon : *bo*, *boc* ; — ital. : *becco*.

16

BARBAR, BALBAL ou BAMBAL

Bégayer, balbutier.

I. Les travaux de MM. Lassen (*Ind. Alt.*, t. I, p. 855), Kuhn (*Zeitsch. f. v. Sprf.*, I, 382) et Adolphe Pictet (*Origines indo-européennes*, I, p. 55 et seq.) ont établi d'une manière irréfutable le sens de bégaiement contenu dans le latin BARBARu-s, grec ΒΑΡΒΑΡ-ος, sanskr. *BARBAR*a-s ou *VARVAR*a-s. Dans ces trois langues et dans une foule d'autres idiomes indo-européens qu'il nous serait facile de citer d'après les savants que nous venons de nommer, le barbar*e*, c'est celui qui *parle mal*, ou qui *parle une autre langue*, ce qui, chez les peuples primitifs, revient absolument au même (cf. racine **KRU**, n° 14 ; v. p. 269) ; chez ces peuples, l'égoïsme de l'orgueil national est porté au plus haut point. Eux s'appellent les *nobles* (Aryas), les *libres* (Francs), les *illustres* (Slaves), les *bons* (Goths), etc. ; et à leurs voisins, ils donnent habituellement un nom de mépris tiré de l'idée de *mal parler* (cf. parler en faisant des barbar*ismes* (latin

BARBARismus; grec : BAPBAPισμός) : ce sont les *muets* (niemec), nom donné par les Slaves aux Allemands; les *mauvais diseurs* (vwlach), nom par lequel les mêmes peuples désignent les Valaques, les *bredouilleurs* (mléc'c'ha) appellation imposée par les Indiens sanskrits à tous les peuples qui leur étaient étrangers ; et enfin, et surtout, avec la même signification, les barbar*es*. Homère et Strabon appellent les Cariens, à cause de leur mauvaise prononciation du grec, l'un βαρβαρόφωνοι (*Il*. II, 867), l'autre βαρβαρόγλωσσοι, barbar*e-loquentes;* Hérodote (2, 158) dit : βαρβάρους δὲ πάντας οἱ Αἰγύπτιοι καλέουσι τοὺς μή σφι ὁμογλώσσους; enfin, au quatorzième siècle de notre ère, Oresme (cité par M. Littré, *Dictionn.*) appelle encore *barbares* « tous ceulz qui sont de estrange langue » (*Thèse de Meunier*).

Ce mot de barbar*e* est devenu le synonyme d'étranger, puis d'homme inculte, et enfin, d'homme cruel, parce que l'homme qui, par l'éducation, n'a pas adouci les mauvais instincts de sa nature, commettra souvent des crimes dont il ne comprendra pas toute la noirceur. — Pour cette généalogie d'idée, comparez le mot *sauvage* (silvaticum) qui, du sens d'homme habitant les bois, en est venu à celui d'homme brutal, et enfin d'homme sanguinaire.

Au sens d'*homme inculte*, d'où *imbécile*, *bûche*, *lourdaud*, le latin a conservé un BARo (quelquefois BARosus. — Cf. VARo et VARRo), qui se trouve quatre fois dans Cicéron. BARo signifie aussi *goujat d'armée*.

Parmi les mots issus de BARBARus, nous citerons BARBARia et BARBARies, barbar*ie*, et BARBARIcus, *qui a trait aux* barbar*es*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Vieux français et provenc. : barbar*i*, —*rie*; — ital. : barbar*o*, barbar*ie* ; — esp. : barbar*o*, barbar*idad* ; — port. : barbar*o*, barbar*idade*; — roum. : barbar, barbar*ie*.

II. Le latin BALBus, contracté de BALBALus, exprime

l'idée d'un homme qui bal*butie*, qui *bégaie*. Bal*butier* est issu de BALButire, qui vient lui-même de BALBus ; ce verbe signifie quelquefois, en parlant des oiseaux, *gazouiller* : il a pour frère le grec ΒΑΜΒΑΛω, je bal*butie*; ΒΑΜΒΑΛος, ὁ ; ΒΑΜΒΑΛίζω ; — ΒΑΜΒΑίνω, *je bégaie*. — Cf. encore le polonais *blekot*, bègue, *blekotac'*, bégayer ; — le slavon *blekotati*, bégayer ; — le russe *blekotschat*, même sens, etc.

ΒΑΜΒΑΛω a un correspondant nominal très-direct dans le latin BAMBALio, *homme simple*, *niais* (cf. BARo).

Dérivés romans. — Ital. : bamb*o*, d'où le diminut. bamb*ino* = franç. bamb*in* ; et bamb*occio*, bamb*occiata* = franç. bam*boche* et bam*bocheur*, *celui qui fait des enfantillages*, *des* bam*boches;* bam*bochade;* — esp. : bamb*oche*, bamb*ochada* ; — port. : bamb*ochada*[1].

Vieux franç. : boub*oyer;* — ital. : balb*o* et balb*uzzire*, *bègue* et balb*utier;* — esp. : balb*ucencia*, *bégaiement* et balb*ucire ;* — port. : balb*ucie* et balb*uciar*.

17

BALa, BLA

Crier, bêler, aboyer.

I. Cette racine qui a donné au tudesque *blazan*, et à l'allemand *bellen*, *bläken*, *blassen*, au slav. ecclés. *ble-ja*, etc.[2], se retrouve dans le latin BALare, bêl*er*, employé par plaisanterie dans Varron (*de Re R.* 2, 3, 1), avec le sens de *parler comme une brebis*. Ce verbe signifie au fig. *parler sottement*, *dire des*

[1] Parmi les dérivés romans de BALBus, nous citerons encore l'anc. franç. baub*e*, au sens de *bègue*, qui, en prenant l'orthographe bob*u* et bob*e*, a signifié *niais*, *nigaud*. — Cf. pour le sens BARo ; pour la forme et le sens : esp. et port. : bob*o;* sarde : bov*u*. — De là l'adjectif bob*ulaire*, *sot*, *stupide*, employé par Calvin (*Inst.* 484).

[2] Cf. encore l'anglo-sax. : *bellan ;* le nord. : *bolia ;* le kymr. : *ballaw ;* lithuan. : *bylite*, etc ; tous ces mots ayant le sens de crier ou parler.

absurdités, et c'est peut-être de lui qu'est dérivé le mot BALAtro, *farceur*, *bon vivant*, *hâbleur*, bal*adin*, ce que nous appelons aujourd'hui *paillasse*. Cf. le grec BAHχάομαι et BAHχη, ἡ, bêl*ement*, dont le correspondant latin est BALAtus, que l'on applique non-seulement au *cri* de la *brebis*, mais encore à celui de la *chèvre*. — On trouve dans Varron une forme accessoire BELAre, d'où est peut-être venue la forme française bêl*er*, ainsi que l'italien bel*are*. L'espagnol et le portugais bal*ar* se rapproche plus de BALAre[1].

II. La forme BLA se retrouve dans le latin BLAtire, *dire*, *bavarder*, *radoter* (mot de Plaute), d'où le fréquentatif BLAterare, *bavarder*, *babiller*. Ce mot a fini par signifier aussi *parler trop souvent*, *radoter*, *dire des bêtises* (Hor. *Satiræ*, II, VII, 35), et de là est venu BLAtero, *bavard*, *babillard* (cf. *baro*, p. 274; et le grec BΛAΞ).

BLAterare se dit aussi du *cri des grenouilles* et des *chameaux*, et l'auteur de la *Philomèle* (vers 56) emploie un mot BLActerare (ou BLAterare, que Marolles traduit par bla*ttérer*) pour exprimer le *cri du bélier;* nous citons ce vers qui réunit les deux mots principaux de cette racine :

BLActerat hinc aries et pia BALat ovis.

LAtrare pour LAterare (on trouve encore dans Varron *latero* pour *latro*, le voleur; voir Ch. Nodier, *Onomat. fr.*, p. 364), avec le sens d'*aboyer violemment* (opposé à *baubari*, cf. plus haut, p. 271), semble n'être qu'une forme apocopée de BLAterare qui, dans Martianus Capella (*ap*. Ch. Nodier, *loc. cit.*, *ibid.*), se trouve avec le sens d'*aboyer*[2].

[1] Il nous semble intéressant de rappeler ici le βῆβη imitatif d'Aristophane, qui gêne tant les défenseurs de la prononciation des Grecs modernes. En effet, prétendre que l'η se prononçait par les anciens ι, c'est vouloir dire que le cri des brebis était à cet époque βιβι. Oserait-on soutenir cette hypothèse?—Ajoutez que les Grecs modernes prononcent leur B comme notre V et disent Vivi.

[2] Nous avions d'abord cru voir dans LAtrare une forme mutilée de CLAtrare devant être placée a côté de CLAmare. Dans ce système que nous avions

LAtrare a donné un substantif LAtratus, *aboiement;* — LAtrator, *aboyeur* et (au fig.) *criailleur*, *braillard;* — LAtrabilis, *qui aboie* ou *qui a coutume d'aboyer;* — et de plus un composé al-LA-trare, *aboyer contre quelqu'un*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Franç.: *dé*bla*térer*.

Ital. : la*trare* (*aboyer*), la*trato* (*aboiement*), la*tratore* (*aboyeur*) ; — esp. et port. : la*drar*, la*drado* et la*drido*, la*drador;* — roum. : *a* la*tra*, la*trare*, la*trator*.

18

BṚ, BHṚ, BABṚ, BABHṚ, BṚM, BṚBH, BHṚG

Bourdonner, bruire, frémir.

I. Le grec BPONτή (= BPOM + τη, ἡ) *tonnerre* (cf. le skr. redoublé *BABHṚ*, *foudre d'Indra*) a été transcrit dans le latin BROnte, employé par Pline pour le *tonnerre personnifié*. C'est aussi le nom d'un des chevaux du Soleil, et Jupiter, dans certaines inscriptions (*Grut. Inscr.* 34, 5 — *ibid.*, 17, 12), s'appelle *Deus* BROntons, *le Dieu tonnant*.

Le *vent du nord* s'est appelé BOPέας, BOPῥᾶς, Bor*ée*, transcrit tel quel dans le latin BOReas, d'où les adj. BORius, BOReus, et BORealis, bor*éal*, *du nord*, et hyperBOReus, hyperBOReanus, *hyper*bor*éen*, *de l'extrême Nord*.

La forme diminutive **BHṚBH** a donné **BHṚMBH** devenu

du reste emprunté à H. Ebel (*Zeitschr.*, IV, 319), LAtrare serait pour CLAcitare. Mais on est alors obligé de s'appuyer pour expliquer le *c* de LAcitrare, sur des formes grecques et slaves qui appartiennent évidemment à la rac. **RA**, **LA**, l'aphérèse du K étant inconnue aux Grecs et aux Slaves. Reste donc CLAtrare auquel pour les raisons exposées plus haut, nous préférons de beaucoup BLAtrare. — Il est bien entendu qu'en tout état de cause, l'explication de LAmentum que M. Ebel fait venir de LAcimentum, est pour nous inadmissible. Cf. plus haut, p. 258

BHAMBH (skr. *BAMBHA*, *mouche*, et *BAMBHAra*, *abeille*; bengali : *bhômra*, abeille, etc. — Cf. *musca*, la *murmurante*, rac. **MU**). — De cette forme **BHAMBH** est issu un vieux verbe latin BOMBio, cité dans un ancien glossaire (cf. gr. BOMBέω); ce BOMBire a été le père d'un dimin. BOMBitare, *bourdonner* (en parlant des abeilles), d'où sont venus un BOMBitator, *celui qui bourdonne*, l'insecte bourdonnant, l'*abeille* ; et un ancien BOMBitatio qui est, dit Festus, p. 25, « sonus apium ab ipso sonitu dictus, ut mugitus boum, hinnitus equorum.» On trouve aussi dans le même sens BOMBizatio. — Le mot le plus primitif de cette racine, celui qui sans doute a formé l'ancien verbe BOMBio, est le substantif BOMBus (gr. BOMBος) qui signifie toute espèce de *bourdonnement*, et particulièrement celui des abeilles. — Cf. kymr. *bwmbwr*, bruit sourd; scandin. *bumba*, tambour, etc.

Ennius l'emploie au sens de *bruit* fait *avec les pieds*: BOMBu'pedum (*Ann.*, 8, 5, 1); dans un sens figuré, il exprime un *bourdonnement d'approbation*, *acclamations*. Enfin, à une époque plus moderne, on le prend non plus pour le bruit lui-même, mais pour la chose qui produit ce bruit, et *bombe* sert à désigner le projectile creux lancé par un mortier et destiné à éclater. Comme la bombe est ronde, de là est venu l'idée d'*être bombé*, convexe, ou de *rendre bombé*.

Tous ces mots, malgré la rigoureuse et presque générale concordance des vocables grecs correspondants, ne me semblent pas être le résultat d'emprunts. Dans tous les cas, ils sont employés par les plus anciens auteurs italiques ; et, comme les onomatopées sont les mots les plus primitifs et dont la forme a dû être la mieux conservée, puisque cette forme était nécessaire au sens même du mot et que le vulgaire n'a jamais oublié cette signification onomatopéique qui frappait si bien ses sens, j'aime mieux voir dans BOMBus, BOMBio, etc., des mots pélasgiques primitifs également

bien conservés dans les deux branches sœurs helléno-pélasgique et latino-pélasgique. (Voyez ce que nous disons de la langue commune pélasgique, liv. I, p. 21 et suiv.)

Il n'en est pas de même des formes suivantes évidemment empruntées au grec : BOMBax (BOMBάξ) expression d'*admiration* que l'on trouve dans Plaute, et BOMByx (BOMBύξ) qui primitivement a signifié tout *insecte bourdonnant*, et qui a fini par désigner particulièrement *le ver à soie*, en tant que *papillon*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : boumb*a*, bomb*e;* boumb*ardelo*, *cannonière;* bomb*ado*, *convexe*, etc. ; — ital. : romb*o*, pour bromb*o*, *frémissement*, *bruit sourd;* —ital., esp., port. et roumain : bomb*a* = bomb*e;* — bas latin : bomb*arda*, d'où ital., esp., port et roum. : bomb*arda* qui a formé les verbes bomb*ardare* (ital.), bomb*ardar* et bomb*ardear* (esp. et port.) et *a* bomb*arda* (roumain) = bomb*arder*. — Espag. : bomb*o*, *grosse caisse*, etc., etc.

On trouve dans Venantius Fortunatus, poëte du sixième siècle, un adjectif BOMBicus au sens de *qui fait du bruit*, *fastueux*, et Diez (*Etym. Wört. der rom. Sprach.*, Bonn, 1861, I, 74) rapproche ce mot du prov. boban*za*, *ostentation*, *magnificence*, et y voit l'origine de notre expression bomb*ance* (ital. : bomb*anza;* bourguig. : bôb*ance;* normand : bob*an*, etc.) qui, ayant d'abord signifié *faste*, *orgueil*, s'est enfin individualisé au sens de *grand repas*, *festin qui fait du bruit*, *dont on parle*. — *Faire* bomb*ance* n'aurait-il pas d'abord signifié primitivement et simplement faire un festin *bruyant?*

II. Mais le dérivé latin le plus important de cette racine **BHṚ** par l'intensif **BHṚM**, c'est le verbe FREMere, FREMo, frém*ir*, *s'agiter avec bruissement*. Nous avons déjà fait remarquer que les radicaux aryaques commençant par une consonne aspirée, devenaient presque toujours en latin F, la consonne initiale tombant et l'aspirée seule (H = F) demeu-

rant (voir plus haut, p. 88.) C'est ainsi que **BHṚM**, guné en skr. en *BHRAM*, a donné FREMO, grec : BPEMω et ΦΡΙσσω, frémir.

FREMERE, *gronder*, *rugir*, frémir, et activement, *murmurer*, *faire entendre avec frémissement*, *dire*, *appeler*, *crier à*, a donné FREMOR, (vieux franç. fremur), *murmure*, frémissement, et FREMITUS, plus employé en prose, avec les mêmes sens. — Cf. *BHRA*mara, *grosse abeille noire*, etc.

Le latin offre encore FRÊtum pour FREMtum, la *rugissante*, la *murmurante*, la *mer*, etc. —Avec FREMERE, cf. anglo-saxon : *breman ;* mhall. : *brimme*, ahall. : *preman ;* all. mod. : *brummen ;* lett. : *brambeht ;* irland. : *bramaim ;* kymr. : *bramu*, etc., au sens de *bruire*, *bourdonner*, etc.

En composition avec DE = **DHA**, *faire*, FREMERE a donné FRENDERE = FREM + DERE. *Bruire*, *bourdonner*, *mâcher*, *grincer des dents* et (au moral) *s'indigner*, voilà les principaux sens de FRENDERE, qui a donné un inchoatif FRENDESCO, FRENDEO, et FRENDOR, *grincement des dents* (postérieur à l'ép. classique).

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — In-FREMERE (poét.) = *gronder contre*, *murmurer ;* — In-FRENDERE (poét.) = *grincer ;* — In-FRENDIS (poét.) = *qui ne peut grincer des dents*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Vieux français : freindre (cf. *geindre* de *gemere*) ; fremier ; — franç., prov. et port. : fremir ; — ital. : fremere ou fremire.

III. Par une formation analogue à celle de FREMERE et FRENDERE, le dimin. lat. FRINgilla (qui s'écrit aussi FRIgilla et FRINguilla), *pinson* (le *bourdonnant*), se rapproche directement du skr. *BHṚN*ga, *BHṚN*gaka, qui désigne deux sortes de *petits oiseaux* (Lanius coerulescens et malabaricus) et de plus le *bourdon*. — Cf. armor. : *fringol* = frelon ; *fringoli* = fredonner.

A côté de FRINgilla, nous pouvons encore citer le verbe FRIgere, *crier*, *vagir*, d'où une forme allongée FRIgutire (qui s'écrit aussi FRIguttire, FRINgutire, FRIgultire et FRINgultire) *chanter*, *murmurer* et *bredouiller*. — L'auteur de la *Philomèle* (vers 28) emploie FRIgulare pour exprimer le *cri du geai;* d'où *jacasser*, etc.

5. Ordre B, D, G.

Tribu G.

19

GU

Crier, retentir, gémir.

I. Un des noms du bœuf et de la vache, est dans tous les idiomes indo-européens, synonyme du *beuglant*, de la *mugissante*, etc.

La forme simple GU se retrouve dans quelques composés védiques : çata*GU*, *qui a cent vaches ;* a*GU*, *pauvre*, *qui n'a pas de vaches*, etc. — Le sanskrit classique a guné son verbe *GU*, *résonner*, *faire entendre*, et a formé ainsi un thème *GAV*a-s, devenu par contraction *GAU*s = *bœuf*, *vache*.

*GAU*s se retrouve exactement (avec changement de *G* en *B*) dans le grec BOΥς et le latin BOs, génit. BOVis.

Les langues celtiques sont les seules qui aient opéré le même changement que les langues classiques de G en B : irl. : *bo ;* kymr. : *bu ;* armor. : *bû*; corn. : *buch* = vache. L'irlandais a cependant conservé le G dans *gabhium* = veau. A ces langues, nous ajouterons cependant encore l'annamite

bo[1], dérivé sans doute du sanskr. *GO* (thème contracté de *GAV*as = *GAU*s).

Toutes les autres langues indo-européennes ont conservé le G primitif ; ainsi nous trouvons :

Dans les langues iraniennes : zend : *gaô* (gén. *geus*) ; persan : *gŏ*, *gaw*, *gawî ;* boukhar. : *gaô ;* kurde : *gha*, *ghai ;* afghan : *guai ;* armén. : *kov* ou *gov* = vache.

Dans les langues germaniques : ahall. : *chuo ;* all. : *Kuh ;* anglo-sax. : *cû* ; angl. : *cow* = vache.

Dans les langues slaves : anc. sl. : *goviado ;* slav. ecclés. : *govedo* = bœuf ; russe : *goviadina* = viande de bœuf, etc. ; lith. : *gauja* (= skr. *GAVyâ*) = troupeau (de toute espèce d'animaux, mais primitivement de bœufs ou de vaches) ; lettiq. : *gôws* = vache, etc.

C'est l'accusatif latin BOVem (cf. BOFα) qui a donné le français bœuf = bœuv (cf. p. 78) guné de BOV(em). Ce même mot BOs, contracté pour BOVis, a donné BOVinus et BOVillus, *relatif à l'espèce bovine.*

Au sens simple de *crier*, *hurler*, nous retrouvons encore la forme gunée dans le latin BOare ou BOVare « clamore BOVantes », *ap.* Ennius (*Annal.*, p. 571) *crier*, *retentir* (grec BOFάω, *je crie ;* BOFή, *cri*, d'où BOFή-θειν, *venir aux cris*, *secourir*, etc.) ; d'où le composé re-BOare, *rendre le son*, *raisonner*, *retentir*, et aussi dans BOVinari, *faire du tapage*, *crier*, *injurier*, d'où BOVinator, *qui dit des injures*, *insulteur*, etc. (cf. lith. : *gauti*, crier, hurler ; all. : *gubha*, lamentation ; *gabh*, chant ; kymr. : *gwb*, cri ; *gubain*, hurler ; slav. ecclés. : *gov-oru*, bruit, tumulte, etc.).

[1] Cf. le siamois *vov*, *vur*, *vu* = vache ; *kivai* = buffle. Divers dialectes chinois ont aussi : *ngow*, *gu*, *gü*, *gui* (Klaproth, *Asia polygl.*, p. 370). « A moins que ces mots ne soient également des onomatopées, il semblerait d'après cela que l'animal a été introduit en Chine, soit de l'Inde, soit, plus probablement, de la portion de l'Asie centrale occupée par les races aryennes. » Pictet, *orig. indo-européennes*, I, 333.

Citons encore BOscis, idis (grec : BOσκάς), sorte de *canard criard*, et nous en aurons fini avec la forme gunée BOs = BAUs = *GAU*s.

La forme simple BU s'est conservée dans BUculus (d'où *bougle* dans le patois de Lille[1]), *jeune bœuf*, bouvillon et son fém. BUcula ; d'où BUcolicus, *champêtre*, bu*colique*, et dans le redoublé BUBUlus, ou BUBUlinus, *relatif au gros bétail, au* bœuf et *à la vache*, d'où BUBUlcus, *pâtre*, bou*vier*, *gardien de bétail*, qui lui-même a formé BUBUlcitare, *garder le bétail*, *faire le métier de* bou*vier*.

Le mot BUBalus (cf. skr. *GAVA*la = bœuf *sauvage;* ossète : *gal* = bœuf; et grec BOYBαλος) désigne le bub*ale*, espèce de bœuf ou de gazelle d'Afrique ; ce mot a formé l'adj. BUBalinus.

Le *chat-huant* s'appelait chez les romains BUBO, de la forme redoublée BUB, et à côté de ce mot, on trouve le verbe BUBere, *siffler*, surtout en parlant de certains oiseaux tels que le bu*tor* qui, en latin, se disait BUteo, onis. — Cf. BYς, ὁ, *grand-duc;* skr. *GHU*kas, *chouette* (chouca) ; *GHU*kâri, *corneille*.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — BOa ou BOVa, espèce de *serpent d'eau* qui aime à sucer le lait des vaches, *rougeole* (maladie qu'on guérissait avec de la bouse de vache), etc. ; — BOVatim, *à la manière des* bœu*fs;* — BUBile ou BUBilis, BOVilla, BOstar (grec : BOYστάσιον), *étable à* bœu*fs;* — BUBulcarius, BUBsequa (post. à l'ép. class.) bou*vier;*— BUBulcus, *celui qui laboure avec des* bœu*fs;* — BUtyrum (grec : BOYτυρον), *fromage* (τυρός) *de vache*, beur*re* (prov. : bui*re;* ital. : bur*ro*, etc.).

DÉRIVÉS ROMANS. — Vieux franç. : bue*f*, au plur. bu*és* ; — prov. : bov, buou (bœuf) ; bou*aillo* (*troupeau de* bœu*fs;* bo*yer* (patois berrichon : boy*er*) bov*eir*, bov*ier;*—ital. : bu*e*,

[1] D'après M. Littré (*Dict.*), *beugler*, d'où *beuglement*, viendrait de BUculus.

bov*e* (bœuf) ; bo*aro* (bou*vier*) ; bo*ato* (*bruit*, beu*glement*) ; bo*vile* (*étable*) ; — vieil esp. : boy (bœu*f*) ; — espag. mod. : buey ; boy*ero* ; bo*ato* (*acclamation*, d'où chose qui mérite acclamation, *faste*, etc.) ; — port. : boi, boie*iro* ; bo*ato* (*bruit*) ; bo*ag* (instrum. de musique) ; — roum. : bou, bo*ariou*.

II. Le **G** primitif de **GU** s'est conservé en latin dans deux mots qu'il nous faut citer :

C'est d'abord GAVia (avec guna de **GU**), sorte d'oiseau de mer que l'on croit être la *mouette* dont tout le monde connaît la voix forte et désagréable.

Nous avons ensuite GVesu devenu Vesu et enfin Veru, la *criarde*, la *broche*, qui en tournant rend un son aigu et plaintif, d'où *pique* et *haie piquante*, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — Veruculum, *petite broche* ou *petite pique* ; — Veruculatus, *qui a une petite pique* ; — Verutum, *pique*, *dard*, *javelot* ; — Verutus, *armé d'un javelot* ; — Veruina, *javeline*, *piques* ; etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : v*arranoun* (*vrille*, *foret*) ; — ital. : v*eretta* et v*erettone*, (*espèce de dard court et pointu*) ; v*errina* (*laceret*) ; v*errinare* (*percer*, *trouer*) ; — port. : v*errusma* (*vrille*) ; v*errumao* (*vilebrequin* et *insecte qui perce le bois*) ; v*errumar* (*percer avec une vrille*).

III. Une forme peut-être empruntée aux Germains est celle de CEVa, *petite race de vaches* (Columelle, 6, 24, 5). — Cf. all. : *Kuh*, vache ; — bas-all. : *Keve*, — angl. : *cow* = vache ; — alban. : *kà* = bœuf ; — armén. : *kov* = vache, etc.

20

GHU

Entendre.

Le sanskr. a deux verbes *GHU*r et *GHUṢ* au sens de *faire du bruit*, *résonner fortement*. Le latin HEUs (poétiq. pour

HEUse; cf. *dic* = *dice*), *entends*, *écoute* (pour GHEUse) est la forme qui rappelle le mieux le désidératif skr. *GHUṢ*.

Le participe présent (aryaq. et skr.) guné *GHAU*sat, au sens de *l'entendant*, devenu *GHAU*sa, l'*oreille*, est représenté en grec, avec apherèse de GH, par ΑΥσατ (= Ωσατ = Ωσατς = Ωσας = Ω(σ)ας ; gén. Ω(σ)ατος), *l'oreille*. On voit que cette forme est très-gâtée comme le sont en général les mots d'un emploi de tous les instants.

Le latin a AUsis pour (GH)AUsis (= (GH)AUsit = (GH)AUsat), puis AUris, *l'oreille*. — Cf. lithuan. *ausis* (fém.) ; goth. (*h*)*auso* ; slav. ecclés. *ucho* (plur. *uszi*), car le thème esclavon est *uszes* pour un ancien *uses* = *uset* = *usat*. — AUris a donné AUritus, *qui a des oreilles ;* AUritulus, *animal aux longues oreilles*, *l'âne*, *le lièvre ;* AUricula, *oreilles*, d'où AUricularis et AUricularius, *relatif aux oreilles*, *auriculaire ;* mais son dérivé le plus important est AUsiculito devenu AUsculto (cf. *coeculto* pour *coeculito* de *coecus*), *j'écoute avec attention* et dans un sens médical, j'au*sculte*. Au*sculter* quelqu'un, dans notre langue médicale actuelle, c'est écouter avec attention la respiration d'un malade, afin de saisir les indices qui pourront amener à découvrir le siége intérieur de son mal; mais chez les Latins, AUscultare exprimait tout simplement l'idée d'*écouter attentivement*, d'où *obéir* à quelqu'un. D'AUscultare sont venus AUscultatio, *action d'écouter*, au*scultation ;* AUscultator, *auditeur* et AUsculatus, *action d'écouter*.

C'est aussi AUscultare qui a donné l'italien a*scoltare*[1], et les formes françaises : e*scolter*, e*scouter*, et enfin *écouter*.

Un même mode de formation qui a donné AUsis correspondant de *GHAU*sat avec aphérèse de GH a donné aussi

[1] « Caper, grammairien latin, remarque qu'il ne faut point prononcer *as cultare*, ce qui prouve que cette prononciation était populaire » (Littré, *Dict.*, v. *écouter*). Cf. plus loin, les *dérivés romans*.

AUdire, *entendre*, *percevoir* (**DA** ou **DI**) *par l'ouïe ; écouter* quelqu'un, lui *obéir*. On retrouve ce dernier sens dans le composé ob-AUdire, devenu ob-Edire, *obéir*, d'où ob-Edientia, *obéissance* et *obédience*, etc. (cf. pour le sens κλύειν et κλῦθι, page 260). AUdire a donné directement AUdientia, *action d'écouter*, audience*;* AUditio, *action d'entendre*, audi*tion;* AUditor, *celui qui écoute* ou *qui entend*, audi*teur*, etc.

AUdire, combiné avec les prépositions *ex-* et *in* (cf. p. 134 et 132) a formé deux séries de mots assez importants pour que nous devions nous en occuper ici: ex-AUdire, qui signifie absolument *entendre*, *distinguer de loin un bruit*, a pris plus tard le sens simple d'*entendre*, *comprendre*, puis *écouter*, *exaucer ;* — quant à in-AUdire, il signifie *entendre dedans*, c'est-à-dire s'assimiler une nouvelle, *apprendre quelque chose ;* de là in-AUditus, *non connu*, *étrange*, *inouï*, etc.

En généralisant le sens d'o*reille*, AUris en est venu à désigner les deux côtés de la tête, de même que *os*, la bouche externe, a signifié tout le visage, et que *genae*, la bouche interne, la cavité des joues, en est venu à exprimer l'idée de toute la figure, sauf les yeux, le nez et la bouche. Ce sens d'AUris ne nous a pas été conservé directement ; nous le retrouvons seulement dans le substantif AUrea, *bride de chevaux*.

En effet, Festus (p. 22) nous dit : « AUreas dicebant frenos, quibus equorum AUres religantur. » Le seul sens possible ici pour AUres, c'est *côté du visage* et non *oreille*. Dans quel pays et à quel époque les freins des chevaux étaient-ils attachés à leurs oreilles? Frein n'est-il pas synonyme de *mors*, et mors ne signifie-t-il pas le *mordu?* Celui qui tient les rênes et qui par conséquent dirige le frein du cheval s'appelle AUriga (anciennement AUreax, de AUrem-agere), plus tard AUrigarius et AUrigator, ce dernier dérivé de AUrigatus, parf. de AUrigare, *conduire les rênes ;* d'où aussi AU*ri*gatio, *action de conduire*.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — In-AUres, *pendants d'oreille;* — in-AUrire, *faire entendre à un sourd* (post. à l'ép. class.); — in-AUritus, *sans oreilles;* — AUditiuncula et in-AUditiuncula, *petite leçon;* — AUditorium, *salle d'audience, auditoire;* — AUditorialis, *relatif à l'auditoire;* — ex-AUdibilis, *digne d'être exaucé;* — ex-AUditio, *action d'exaucer;* — ex-AUditor, *celui qui exauce;* — in-AUdibilis, *qu'on ne peut entendre.*

DÉRIVÉS ROMANS.—Prov.: *oou*reillo (*oreille*); *oou*si (*entendre*; v. franç. ouïr); es*cotar*, es*coutar* (*écouter*); — ital., esp., port.: *orecchio*, *orecchia; oreja; orelha* (*oreille*); *udire; oir; ouvir* (*entendre*); *obbedire, ubbidire; obedecer; obedecer* (*obéir*); *ascoltare; escuchar; escutar* (*escouter, écouter*); — roum.: au*dul* (*oreille*); *a* audi (*entendre*); *a* as*culta* (*écouter, ausculter, obéir, exaucer*);—selon M. Littré (*Dict.*), ce dernier mot (*exaucer*), est le même qu'*exhausser*: « *exaucer* quelqu'un, c'est le porter en haut, de manière que sa prière soit entendue des puissances supérieures, et, par catachrèse, on dit *exaucer* une prière. » Nous aimons bien mieux voir dans ce mot un produit direct d'ex-AUdire, et l'italien *es-audire* (*exaucer*) confirme notre hypothèse. — Cf. encore le portug. *ouvir* (*entendre* et *exaucer*).

21

GṚ

(GER, GEL, GRI, GRU)

Crier, annoncer.

I. Le sanskr. a *GṚ*nati, *GIR*nati, *GIR*ati, *il crie, il annonce; GAR*jati, *il retentit; GAR*hayati, *il blâme, injurie*, etc. A côté de *GIR*a, *GIR*, *voix, parole, langage*, le grec a ΓΗΡυς, ἡ, la *voix* (d'où ΓΗΡύω). — Cf. zend.: *gar, gere*, chanter; *garu*,

chanteur ; — russ. : *grai*, la voix ; *golka*, bruit ; — irl. : *gair*, la voix ; *gairim*, *goihin*, crier ; *galan*, bruit, etc. ; — lith. : *gyrus*, voix ; *garsas*, bruit ; *garsus*, haut, éclatant, sonore ; *gla-gol-iti*, parler ; — ahall. : *kirru*, crécelle ; *quiru*, gémir ; *charôn* et *challôn*, crier ; — scand. : *kalla*, kymr. *gallw* ; — angl. : *call*, appeler, épier ; etc., etc.

Quant au latin, il possède un verbe GARrire, *faire du bruit*, *bavarder*, *jaser*, *babiller*, *chanter*, d'où GARritor, *bavard*, *babillard*, et surtout le diminut. d'un GARrus inusité, GARrulus, *loquace*, *verbeux*, et en parlant des animaux *bruyant*, *babillard*. De GARrulus (d'où GARrulitas = *loquacité*, *bavardage*), on peut rapprocher le nom du *geai*, GRAculus, dont le fém. GRAcula, se prenait chez les Romains comme terme de tendresse. — Cf. irl. : *sgreachog* ; arm. : *graca* ; anc. slav : *grakati*, *garkati*, etc., etc.

GRAculus a formé un verbe GRAcillare, *crier* comme le geai et *glousser* comme la poule. Gl*ousser* se dit encore GLOcire et GLOcidare ou GLUttire ; le *cri de la cigogne* se rend par GLOCtorare. On voit que tous ces mots appartiennent à notre racine **GṚ**.

Revenons à GARRIRE. Ce mot est pour GARNIRE et l'N ayant assimilé l'R, il se forma un second verbe GANNIRE qui signifie proprement *grogner* en parlant des chiens, et en parlant des hommes *crier* et *geindre*, *gronder*.

Le *glapissement* du renard est aussi quelquefois rendu par GANNIRE[1]. Ce mot a donné GANNITUS et GANNITIO, *lamentation*, *grognement*, surtout en parlant du chien. On trouve aussi dans les glossateurs un GANNATOR, *railleur*, *moqueur*, qui appartient encore à notre racine.

Il en est de même du redoublé GARGARisma, transcrit du

[1] GRANNIRE a donné en composition avec *ob* un verbe *og*-GRANNIRE, *crier après*, *gronder devant*, *grogner* (antér. et post. à l'époq. class.)

grec (ΓΑΡΓΑΡισμα) et de son verbe GARGARizare (ΓΑΡΓΑΡίζω) se gargar*iser*, et métaphoriquement *bredouiller*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : gar*rire* (*gazouiller*); gar*rito* (*gazouillement*, *réprimande*); gar*ritore* (*grondeur*) ; gar*rulare* (*babiller*); gar*za* (*héron*); gar*gatta* (*gosier*, *le crieur*); — esp. et port. : gar*rulo* (*babillard*) d'où en espagn. gar*lar* (*babiller*) et gar*lador* (*babillard*); — port. : gar*ajao* et gar*ayos* (plur.) (*oiseaux de mer*); gar*ça real* (*héron*) : gar*galhada* (*éclat de rire*) ; gar*gantear* (*chanter*, *fredonner*) ; gar*ganteo* (*chant*, *roulade*); — esp.: gor*gear* (*fredonner*, *gazouiller*) ; gor*geo* (*fredonnement*, *gazouillement*) ; — gargar*isme* = gargar*ismo* (ital. et esp.), gargar*ejo* (port.); gargar*izer* = gargar*izzar* (ital. et esp.) : gargar*ejar* (port.); esp. : gargar*a* (*bruit du gargarisme*); ital. gar*gagliare* (*murmurer*) : etc.

Ital. : grac*chia* (*corneille* et adj. *babillard*), d'où grac*chiare* (*croasser*, *babiller*), et grac*chiatore* (*babillard*) ; grac*culo* (*geai*); grac*idare* (*croasser*, *glousser*, *crier*), d'où grac*idatore* et grac*idazione*; etc.; — esp. : gra*jo* et gra*ja* (*choucas*, *geai et pie*); gra*gnar* (*croasser*) et gra*gnido* (*croassement*); gres*ca* (*tumulte*, *vacarme*), etc. ; — port. : gra*jao* (*oiseau asiatique*); gra*lho* et gra*lha* (*choucas et corneille*; au fig. *bavarde*) ; d'où gra*lhar* (*croasser*, *babiller*), gra*lhador* ; gra*lhada* (*cri des corneilles*), etc.

II. Il nous reste à parler des formes adoucies où GER (= **GṚ**) devient GEL. Le grec a cette forme dans ΓΕΛλω (pour ΓΕΛνω) *j'annonce*, qui, combiné avec ἀνά, a donné ἀγ-ΓΕΛλω, j'annonce (ἀν-γέλλω). Tout le monde reconnaitra ἄγ-ΓΕΛος, ὁ, *messager*, dans le latin anGELus, *messager*, *angel*, puis *ange* ; ainsi que εὐ-αγ-ΓΕΛ-ιον, τὸ, *bonne nouvelle*, dans evanGELium, *évan*gile, d'où evanGELizare, *évangél*iser. Ce sont là de simples transcriptions qui n'ont d'importance qu'au point de vue historique.

Mais à côté du grec ΓΕΛος, *qui fait du bruit*, *qui parle*, d'où

messager (cf. ΓΕΛως, le *rire;* et pour la forme le skr. *GALa*, *instrument de musique*, et *GALi*, *vocifération*, *imprécation*, etc.), nous pouvons placer le latin GALlus, le chanteur par excellence, le grand chanteur, le *coq*. La poule se dit GALlina d'où GALlinaceus, *coq*, et GALlinarius, *relatif aux gallinacées*. — Cf. persan : *gâl*, coq et cri, bruit fort; dimin. *galiéah*, pie; — irland : *gall;* — alban. *ghiel*, *ghul*, coq, etc.

Peut-être peut-on placer encore sous cette racine **GR**, *bruire*, le nom des Gal*les*, GALli, *prêtres de Cybèle*, à cause du délire furieux et bruyant qui était le principal de leurs rites. Ce mot GALlus a dû donner un verbe GALlare, *crier*, *être en délire;* ce qui est certain, c'est que nous trouvons en ce sens dans plusieurs auteurs un participe présent GALlans, antis.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : gal*ino* (vieux franç. gel*ine*, auj. *coq* et *poule*); gal*egear* (*causer*, *jaser*, *babiller*) ; — ital., esp. et port. : gal*lo* (*coq*) ; — ital. : gal*linacio* (*dindon*), gal*loria* (*cris de joie*), etc. ; — espagn. : gal*lito* (*coq*); gal*linero* (*poulailler*), etc. ; gal*lear* (*cocher*, *faire le coq*, *élever la voix*, *lever la crête*, d'où *exceller*, *l'emporter*) ; *évan*gile = *evan*geli, *avan*geli (prov.) ; *evan*gel*io* (ital. et espagn.); *evan*gel*ho* (port.); *evan*gel*ie* (roum.) ; — *ange* = *an*gel, *an*gil (vieux franç. et prov.); *an*gel*o*, *an*giol*o* (ital.) ; *an*gel (esp.) ; *an*jo (port.); etc.

III. Avant d'abandonner complétement l'onomatopée **GR**, il nous faut citer deux formes latines en GRI et en GRU. GRYllus (= ΓΡΥλλος), gri*llon* (par une forme diminutive GRYllicellus comme le prouve le bourguignon gre*sillon*. — Cf. Littré, *Dict.*), *sauterelle*, a donné GRYllare, *crier* (comme le *grillon*).

Quant à GRUnnire (antér. à l'ép. clas.), quelquefois GRUndire, gro*gner* (principalement comme le cochon), il a formé GRUnnitus, gro*gnement* (Cf. ahall. *grunni;* angl. *groan* ; kymr. *grun*).

ous devons citer dans les langues romanes quelques dérivés de ces formes GRI, GRU :

Dérivés romans. — Forme GRI : ital. : gri*llare* (*frémir*, *commencer à bouillir*) ; gri*do* et gri*da* (*cri*, *ban*, *renommée*), d'où gri*dare* (*crier*, *murmurer*), gri*datore*, et gri*dio*, gri*damento* (*criaillerie*, *clabauderie*), etc. ; — esp. : gri*ta* et gri*teria* (*clameur*, *criaillerie*) ; gri*tar* (*crier*), gri*tador* et gri*ton* (*braillard*), etc. ; — port. : gri*to*, gri*ta*, gri*tada* et gri*taria* (*cri*, *crierie*, *clameur*) ; gri*tar* (*brailler*, *crier*), d'où gri*tador*, etc. ; — ital., esp. et port. : gri*llo* (gri*llon*, *sauterelle*) ; etc.

Forme GRU : vieux franç. (XII[e] siècle) : gru*nir*, qui dans le franç. mod. est passé à la première conjugaison et est devenu gro*gner* ; — prov. : gro*nhir*, gro*nir* (gro*gner*), gru*niment* (gro*gnement*) ; — ital. : gru*gno* (gro*uin*) d'où gru*gnire* et gru*gnare* (gro*gner*) ; — esp. : gru*nir* d'où gru*ñido*, gru*ñimiento* et gru*ñidor* ; — port. : gru*nhir*, d'où gru*nhido* et gru*nhidura* (gro*gnement*), etc. — Cf. roum. *a* gro*chai* (gro*gner*) d'où gro*chaire* (gro*gnement*), etc.

6. Ordre M.

22

MU

Bourdonner, gronder, retentir.

I. MUsca, la *bourdonneuse*, la *murmurante*, la mou*che*, se prend quelquefois au fig. pour signifier un *importun*, un *parasite*. — Cf. grec : MΥῖα, mou*che* et *importun* ; skr. : *MAça*, *MAçaka*, mou*stique* ; pâli : *maçika* ; bengali : *mâcchi*, etc. ; zend : *makhsi*, etc. ; alban. : *muze* ; ahal. : *muccha* ; allem. : *mucke* ; angl.-sax. : *miege*, *mygge* ; angl. : *midge* ; anc.-slav.,

russe et pol. : *mucha*, etc. ; lithuan. : *musse*, etc : tous ces mots avec le sens de mou*che*, *cousin* ou *papillon*. (V. Pictet ; *Orig. ind.-eur*, I, 421.) — MUsmo ou MUsimo (=MOYσμων), nom d'un animal de Sardaigne, le mou*flon*, père de la brebis domestique, semble appartenir à cette racine.

II. Au sens de *gronder*, *retentir*, **MU** s'est surtout combiné avec **GA**, et a formé le latin MUgire, mu*gir;* le skr. possède, par un thème *MU*ga, le verbe *MU*g'ayati, *il gronde sourdement;* grec : MYκάομαι, mu*gir*, *gronder*, etc.

De MUgire (lith. : *myczu*) sont issus MUgitus, mu*gissement*, *grondement*, *bruit ;* MUgitor, *celui qui* mu*git*. — Nous citerons de plus les deux composés poétiques im-MUgire, *retentir* et *gronder*, et re-MUgire, *répondre par des* mu*gissements*.

Le français mu*ser*, d'où *s'a*-mu-*ser* et *a*-mu-*ser*, vient de MUsinor, forme accessoire de MUginor, passer le temps à souffler des grognements, d'où passer *son temps en bagatelles*, *lambiner*, mu*ser*, puis *tergiverser* (all. : *musse*, loisir, oisiveté).

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp., port. : mos*ca* (mou*che*) ; — roum. : mus*ca ;* — ital. : mu*ggire* (mu*gir*), mu*golare*, mu*giolare* (*glapir*) ; — esp. : mu*gir ;* — port. : mu*gir ;* — roum. : *a* mu*gi*.

25

MI, SMI

Rire, se moquer ; faire triste figure, être malheureux.

Le rire rendu par la racine **MI** est un rire sourd qui se produit dans l'intérieur de la bouche, les lèvres fermées ; c'est l'opposé du rire bruyant (*cachinnus*) rendu par la racine **KAKH** (voir plus haut, p. 246).

Cette racine **MI**, redoublée et gunée a donné aux Latins le nom d'un de leurs Dieux, MOMus, le Dieu du rire et des plaisanteries (cf. sanskr. *SMĀyaka*, *moqueur* ; grec : ΜΩΜος = ΜΟΜΜος = ΜΟμφος, par **PA** p. 145), *moquerie*, *blâme*, *mépris*. — Nous disons encore aujourd'hui *momeries* pour exprimer des singeries, des faussetés, ou simplement des grimaces, de sottes plaisanteries, et nous appelons familièrement les mauvais plaisants de méchants *mômes*. Les Siciliens avaient un vieux mot MOMar, par lequel ils désignaient les *sots*, les *insensés*, les *imbéciles* (Festus, p. 140, édit. Müller).

La forme non redoublée (gunée) a donné entre autres le grec ΜΩκαν, se *moquer*.

Mais c'est surtout dans la forme désidérative **MIS** que réside l'importance de cette racine **MI** quant à la langue latine. En sanskrit, *MIs* signifie *faire triste figure* (pour *faire des grimaces*) ; on retrouve cette idée dans le grec ΣΜοιός et ΜΟΙός, *qui fait une mine rebutante* (cf. sanskr. *SMAya*). Quant à la forme lexiologique, elle est reproduite dans le grec ΜΙΣος, *haine*, *dédain* (action de faire mauvaise mine à quelqu'un), d'ou ΜΙΣέω, *je hais* ; et dans le latin MISer, *digne de pitié*, mis*érable*, *malheureux*, qui, à cause de son importance, nous arrêtera ici quelques instants.

N'oublions pas d'abord qu'un mis*érable* est un homme qui *fait triste figure*, comme nous disons encore aujourd'hui ; et comme moyen mnémonique, rappelons-nous qu'un des plus curieux *misérables* qu'ait jamais inventé la fécondité imaginative des romanciers s'appelait Don Quichotte de la Manche, le chevalier de *la Triste Figure*. Lorsqu'on est malheureux, on a une mine *piteuse*, on fait *peine à voir*, et c'est l'idée rendue par MIser. MIser a deux diminutifs MIsellus et MIserulus, qui ont le même sens. Ce mot a formé encore le substantif MIseria, *détresse*, mis*ère*, *peine*, *chagrin* ; et les

verbes MIsero, MIseror, MIsereo et MIsereor, qui ont perdu presque complétement la signification d'*être digne de pitié* pour prendre le sens réfléchi d'*avoir pitié*, de *prendre compassion*. L'inchoatif de MIsereo est MIseresco, *se sentir ému de pitié, s'attendrir*.

Un thème neutre en A, a donné MIserabilis, mi*sérable*, *digne de pitié*, qui excite la compassion; MIseratio, *compassion*, *commisération;* MIserator, *celui qui a pitié de*. Uni à *cor*, cœur un thème MIseri a donné MIsericors, qui a le cœur sensible à la pitié, mi*séricordieux;* d'où MIsericordia, *pitié*, *compassion*, mi*séricorde* (cf. p. 257) ; etc.

Le désidératif **MIs** en prenant le guna devient **MAIs** (cf. p. 73), puis **MAEs**, et on retrouve cette forme dans MAErere pour MAEsere, *être triste*, *chagrin*, (act.) *déplorer ;* d'où MAEror, *tristesse*, *chagrin*. L'*s* organique se retrouve dans MAEstus, *triste*, *mélancolique*, d'où MAEstitia et MAEstitudo, *tristesse*, et MAEstificare, *attrister*, *abattre*[1].

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — ComMIserescere, *avoir pitié;* — com-MIsero, onis (post. à l'ép. class.), *compagnon d'infortune*; — com-MIseror, com-MIsereor, *avoir pitié*, *plaindre*, *déplorer;* — com-MIseratio, *action d'exciter la pitié en faveur de quelqu'un* (en parlant d'un avocat), et jamais dans le sens du français *commisération*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port. : mi*sero* (*malheureux*); mi*seria* (*malheur*, mi*sère* et quelquefois *avarice*) ; mi*sericordia* (mi*séricorde*, *pitié*) ; — ital. : mi*serabile* (mi*sérable*); — esp. : mi*serable ;* — port. : mi*seravel ;* — ital. : mi*serazione* (*compassion*) ; mi*seraccio* (*pauvre*, *malheureux*) ; esp. : mi*serear* (*faire le* mi*sérable*) ; — port. : mi*serarse* (*déplorer*); — esp. : mom*eria;* port. : mom*ice* (mom*erie*) ; etc.

[1] Tous ces mots s'écrivent également avec le guna par *o* = *oi*.

24

MAR, MUR

Bruire, murmurer, gronder, grogner.

I. A côté du redoublé sanskrit *MARMARa*, murmur*e*, nous avons le grec : ΜΟΡΜΟΡΟΣ, (d'où ΜΟΡΜΥΡειν) et le latin MURMUR, *bruit sourd*, murmur*e*, d'où MURMURare, *produire un bruit sourd*, murmur*er*, qui lui-même a formé un diminutif MURMURillo, *je* murmur*e;* MURMURatio, *bruit léger*, murmur*e;* MURMURator, *celui qui* murmur*e*, etc. — Cf. ahall. : *murmulôn ;* lith. : *murmu*, murmure, *murmlenti*, murmurer, etc.

On voit que tous ces mots sont produits par le redoublement de notre racine ; il en est de même du grec ΜΟΡΜΟΡος, *effroi* (effet de sourds grognements) et ΜΟΡΜΟΛύττω, *effrayer*, *épouvanter*. Mais on retrouve aussi la forme simple dans plusieurs dérivés grecs tels que ΜΥΡομαι, *je me plains*, etc.

Dérivés moins importants. — Ad-MURMURare, et ad-MURMURari, *témoigner par des* murmur*es son approbation* ou *son improbation ;* — ad-MURMURatio, murmur*e*, *acclamation ;* — re-MURMURare (poét.), murmur*er*.

Dérivés romans. — Prov. : murmur*aire* (*qui* murmur*e souvent*) ; — ital. : mormori*o*, mormor*amento*, mormor*azione* (murmur*e*), mormor*are*, mormor*eggiare* (*murmurer*) ; — esp. : murmur*ar*, murmur*io*, murmu*llo*, murmur*acion* (murmur*e*) ; murmur*ador* (murmur*eur*) ; — port. : murmu*rar*, murmur*io*, murmur*inho*, murmur*açao* (murmur*e*, *médisance*) ; murmur*ador*, murmu*lho* (*mugissement*) ; — roum. : murmur*a*, *a* murmur*a*.

II. Un autre dérivé simple de cette racine au sens de *dire des folies, brailler*, c'est MOrus (skr. *MURa*) (mot employé seulement par Plaute), *fou, extravagant* (= grec : ΜΩΡός), d'où MORio, onis, *fou, extravagant, hâbleur* (postérieur au siècle d'Auguste).

Enfin MORosus [1], *grognon*, mor*ose*, *susceptible*, se rattache aussi à notre racine. De là MORose (adv.), et MORositas (rare, mais très-class.), *humeur chagrine, susceptible*, mo*rosité*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Port. : mor*osidade* (moro*sité*); — esp. : mor*rion* (*vertige des faucons*) ; morro, *a* (*chat qui grommelle*) ; etc.

7. Ordre Ṛ, L.

25

Ṛ, RA, LA

Parler, retentir.

I. Nous trouvons en skr. *RĀ*tis, *son, parole*, d'où *RA*tati (par un thème nominal *RA*ta), *il parle ; RA*nas, *son*, d'où *RA*nati et *RA*nayati, *il résonne* [2] ; *RA*sita *voix ; RA*narana, *le moustique* (qui bourdonne ; cf. *musca* p. 291), etc.

Le grec a un Ῥέω, *je parle*, usité seulement au parfait εἴΡΗκα ; ce verbe a formé ῬΗμα, τὸ, *parole, mot*, etc. — Cf. tudesque : *redinon*, parler ; all. : *reden ;* angl. : *to read*, lire (en prononçant ce qu'on lit) ; kymr. : *reithio*, parler, etc.

[1] Cicéron (*Tusc.* 4, 24, à la fin) donne à ce mot une étymologie curieuse : « Bene igitur nostri, quum omnia essent in moribus vitia, quod nullum erat iracundia fœdius, iracundos solos *morosos* nominaverunt. » Notre étymologie n'a pas besoin de tant d'esprit, partant elle doit être meilleure.

[2] C'est *RA*s, *RA*snâmi qui, par les procédés habituels au prâkrit, a donné (comme toujours) *RA*sna = *RA*nha = *RA*nh = *RA*n d'où *RA*nati et *RA*nas.

Le seul mot latin se rattachant à cette racine sans affaiblissement de R en L est RAna, *grenouille criarde* et *martin-pêcheur* (qui pousse un petit cri perçant). De là les deux diminutifs RAnula, *petite grenouille* et RAnonculus, *plante.* — Cf. armor. : *ran*, grenouille; irl. : *ran*, cri bruyant; irl. erse : *ranaim*, rugir, bruire (Pictet, *op. cit.* I, 507, 474, 496.)

DÉRIVÉS ROMANS. — Vieux franç. : rai*ne*, rei*ne*; — prov. : rai*neto;* — ital. : ra*na*, ra*nocchia* (*grenouille*); — esp. : ra*na* (*gren.*), ra*nacuajo* (*têtard*); — port. : rã ; — ital. et esp. : ra*nonculo* (re*noncule*); — port. : rai*nunculo.*

II. La forme affaiblie **LA** = **RA** a donné au sanskr. *LA*çati, *LA*Nghayati, *il parle*, *il dit ;* *LA*pati, *il parle*, *il crie*, *il se plaint*, de *LA*pas, *parole ;* et *LA*panan, *bouche.* — Le grec possède ΛΑκεῖν, ΛΗκεῖν, *retentir*, *se rompre* avec bruit; ΛΑπίζειν, *hâbler*, *se vanter*, d'où ΛΑπισμα, τὸ; ΛΑπιστής, ὁ, etc. — Cf. encore tud. : *lobôn*, vanter, louer; — all. : *loben ;* — gaël. : *labhram*, énoncer, etc.; — slav. : *lojati ;* — lith. : *loti*, retentir; — persan : *lândan*, crier, aboyer, etc.

En latin, nous trouvons LOqui, LOquor, LOcutus sum. Ici C et Q sont pour P et LOc est pour *LAp* (cf. pp. 28 et 79). — LOqui veut dire *parler*, *exprimer une idée.* De ce verbe sont venus le fréquentatif LOquitari, *parler beaucoup* ou *vivement;* LOcutio ou LOquutio, *langage*, *parole*, *prononciation* (post. à Aug.), lo*cutions;* LOquentia, *facilité d'élocution*, *faconde ;* LOquela, *parole*, *langage ;* et LOquax, *parleur*, *verbeux*, *bavard*, lo*quace*, d'où LOquacitas, *bavardage*, *prolixité*, lo*quacité*, etc.

Nous citerons les composés suivants de LOquor :

Al-LOquor, *adresser la parole à quelqu'un*, *l'encourager*, *le consoler*, d'où al-LOquium et al-LOcutio, *action d'adresser la parole*, *entretien*, *conversation*, *al*lo*cution*, *harangue ;*

Col-LOquor, *parler avec quelqu'un ;* avec l'accusatif (Plaute) : *causer ;* d'où col-LOquium, *entretien*, *col*lo*que ;*

E-LOquor, *énoncer*, *dire*, *exprimer en style oratoire*, *éloquemment*, d'où e-LOquens, *qui s'exprime avec art*, *éloquent*, dont le superlatif per-eLOquens est employé par Cicéron (*Brut*. 70); e-LOquentia, *éloquence;* e-LOcutio, *élocution*, *style oratoire;*

Pro-LOquor (ant. à l'ép. class.) *dire d'avance*, *prédire*; *énoncer*, *exprimer*, *dire*, *raconter* (cf. *Varron*, L. L. 6, 7, § 56);

Ob-LOquor, *parler contre quelqu'un*, *contredire* (poét.); *injurier*, d'où ob-LOcutio, *action de contredire*, *contradiction*, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — LOcutor (post. à Aug.) *celui qui parle*, *parleur;*—LOcutuleus, LOcutuleius, *bavard*, *criard*, *grand parleur;*—LOcutus, *le parler*, *le langage;*—col-LOcutio (très-rare), *entretien* (familier ou secret), *colloque*, *pourparler;* — col-LOcutor (lat. ecclés.), *celui qui parle;* — e-LOquium, *éloquence* et (dans le lat. des bas temps), *entretien*, *conversation*, *discours;* — e-LOcutilis, *qui concerne la parole* ou *l'éloquence;* — e-LOcutorius, *qui concerne l'élocution;* — e-LOcutrix, *celle qui parle;* — pro-LOquium et pro-LOcutio, *préface*, *proposition*; — pro-LOcutor, *celui qui parle pour quelqu'un*, *avocat*, *défenseur;* — ob-LOquium (post. à l'ép. class.), *contradiction;* — ob-LOcutor, *contradicteur*, *interrupteur*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : lo*cuzione* (*langue*, *langage*, *locution*); lo*quace* (*babillard*); lo*quacità* (lo*quacité*); lo*quela* (*langue*); — esp. : lo*cucion*, lo*cuaz*, lo*cuacitad*, lo*cuela* (*manière de parler*); — port. : lo*cuçao*, lo*quaz*, lo*quacidade;* — ital., esp. et port. : lo*cutorio* (*parloir*); — roum. : lo*cutie* (*locution*), etc., etc.

III. La parleuse par excellence s'appelle LAbrum (cf. pour la forme le gaël. *labhram*, énoncer), la lè*vre*, *celle qui forme les sons*, d'où par extension, le *bord* d'une chose quelconque.

A côté de LAbrum se trouve une seconde forme LAbium, LAbia (fém.) ou LAbea (fém.), lè*vre*, d'où un adj. LAbeo ou LAbio, *qui a de grosses* lè*vres*, lip*pu* (cf. all. : *lippe* = lèvre) devenu nom propre ainsi que ses dérivés LAbienus et LAberius. Mais le dérivé le plus important de LAbia, LAbea, est certainement LAmbo, LAmbere, lé*cher*, la*pper*, *sucer*, d'où *effleurer* (en parlant du feu) et *baigner* (en parlant d'un fleuve). — Cf. grec : ΛΑπτω, ΛΑφύσσω ; ahall. : *lefsa ;* nhall. : *lefse ;* ahall. : *laffan* = lé*cher ;* lith. : *lupa*, lè*vres*.

Dérivés moins importants. — LAbellum, *petite* lè*vre ;* — LAbialis, *qui concerne les* lè*vres*, la*bial*, etc.

Dérivés romans. — Lè*vre* = la*bro* (prov.) ; la*bbro* (ital.); la*bio* (esp. et port.).

IV. Combinée avec le préfixe **WA**, la racine **ṛ** a donné **WA** + **ṛ** = **Wṛ**, et cette forme se retrouve dans VERbum, *parole*, *mot*, *terme*, *expression* (cf. goth. : *waurd ;* allem. : *wort* (*d* = *dh* = allem. *t*) ; vieux prussien : *wir-de* = parole ; lith. : *vàrdas* = nom ; let. : *wahrds* = nom, mot, etc. — VERbum a donné VERbosus, *diffus*, ver*beux*, d'où VERbositas, ver*biage* et un verbe VERbigerare, *se quereller*, *se disputer ;* VERbale, qui *concerne la parole*, et en terme de grammaire, *qui concerne le verbe*, ver*bal* (cf. ombrien : VERfale = VERbale ; voir plus haut p. 78). — Nous devons rattacher ici pro-VERbium, *proverbe*, *dicton*, d'où pro-VERbialis (post. à l'ép. class.), *pro*ver*bial*, etc.

Avec le préfixe **SA**, *fortement*, devant **Wṛ** nous trouvons le composé S-WER-mon devenu S-ER-mo, bruit causé par les paroles échangées entre plusieurs interlocuteurs, *conversation*, *causerie*, *entretien*, et dans un sens spécial, ser*mon*. Avec le même sens, nous trouvons encore, mais très-rarement SERmocinatio, qui vient de SERmocinare, SERmocinari, *s'entretenir*, *converser*, *causer ;* quelquefois contracté en SERmonari

(Gell, 17, 2, 17) avec les mêmes sens, etc. (Skr. *SVṚ*, *retentir*).

Du même verbe composé **swṛ** est encore issu di-SWERtus devenu di-SER-tus, *habile en paroles*, disert. Ce mot est proche parent de dis-SERrere et dis-SERtare (forme intensive), *parler bruyamment*, *discourir*, *disserter;* d'où dis-SERtatio, *discours* et *dissertation*.

Il en est de même du redoublé SUSURrus de SUSUR pour SUR + SUR contracté de SVER = **swṛ**. SUSURrus exprime l'idée de *murmure*, *bruissement;* il a formé SUSURrare, *murmurer*, *bourdonner* d'où SUSURratio, SUSURramen, *murmure* et SUSURrator, *celui qui murmure*, d'où *médisant*. — Cf. SUSURro, *délateur*, *diffamateur*. — Parmi les composés de SUSURrare, nous citerons seulement ici in-SUSURrare, *chuchoter*, *murmurer*, *fredonner*, d'où in-SUSURratio, *action de chuchoter*, de *murmurer contre*, etc.

La même formation lexiologique a donné SURdus, le sourd, c'est-à-dire, comme le rappelle encore une expression populaire, celui qui crie très-fort. Ce mot a donné SURditas, sur*dité;* SURdaster, *un peu* sourd; ob-SURdescere, *être* et *devenir* sourd; etc. — Mais le dérivé le plus important de SURdus est ab-SURdus, *étourdissant*, *détonant*, *absurde* d'où ab-SURditas, *son désagréable*, et *absurdité*, *sottise*.

Enfin, pour en finir avec cette racine **swṛ** nous devons encore parler de SOrix ou SAUrix, — nom d'une espèce de *chouette* regardée par les augures comme un attribut de Saturne — et de SOrex (gr. ὕραξ) *la souris*. — Cf. lith. : *surke*, loir; *suras*, nom d'oiseau; — pol. : *szczur*, rat; — russe : *surokü*, marmotte, etc.

Dérivés moins importants. — Di-VERbium, *dialogue* (dans la comédie); — e-disSERere, *expliquer avec détail*, *développer;* — e-disSERtare, intens. du précéd. avec les mêmes sens; — e-disSERtio et e-disSERtatio, *exposition*, *développement;* —

e-disSERator et e-disSERtator, *celui qui explique, qui développe;* — con-SUSURrare (ant. à l'ép. class.), *chuchoter avec quelqu'un;* — SURdare, *rendre* sourd; — SURdigo, SURditia, sur*dité;* — SURdere, *être* sourd; — SURdescere, *devenir* sour*d;* — ab-SURdescere, *rendre* sour*d*, *assourdir;* — per-ab-SURdus (très-class.), *très-ab*surde, *insipide;* — sub-ab-SURdus, *un peu absurde*, *ridicule*, *naïf*, *niais;* etc.

Dérivés romans. — Ital., esp., port. : *proverbio* (*proverbe*); — ital. : *proverbiale* (*proverbial*); — esp., port. et roum. : *proverbial;* — roum. : *proverb;* — ital. : *dissertazione;* — esp. : *disertacion*, *disertator*, *disertar;* — port. : *dissertaçao*, *dissertador*, *dissërtar;* — roum. : *dissertatie*, *dissertator*, *a diserta;* — esp. : *diserto* (*disert*); — ital., esp. et port. : susur*ro* (*murmure*); — ital. : susur*rare*, susur*razione*, susur*ratore;* — esp. : susur*rar*, susur*racion*, susur*rador;* — port. : susur*rar*, susur*ador;* — ital. : susur*rone* (*grognon*, *brouillon*, *calomniateur*); — prov. : sour, sour*do* (sour*d*), sour*dita* (sur*dité*); — ital. : sor*do*, sor*dita*, sor*dezza; assurdo* (*absurde*); assur*dita* (*absurdité*); — esp. : sor*do*, sor*dera; absurdo*, *absurdidad;* — port. : sür*do*, sur*dez; absurdo;* — roum. : sur*d*, sur*zire; absurd*, *absurditate.*

V. La forme WRA pour WR se retrouve dans le grec FPHτως et BPHτωρ devenu Ῥήτωρ que les Latins lui ont emprunté et qui est devenu chez eux RHEtor, rhé*teur*, etc. — Cf. ῥῆμα pour ϝρῆμα, parole, εἰρήνη pour ϝειρήνη (dorien ϝειράνα) la proclamée, la paix, etc.

Dérivés romans. — Ital. : re*ttore*, re*ttorico*, re*ttorica;* — esp. : re*torico*, re*torica;* — port. : rhe*torico*, rhe*torica;* — roum. : re*tor*, re*torico*, re*torica.*

26

RU

Crier, retentir, rugir, braire, ruminer.

La forme gunée a donné au skr. *RAVas*, *retentissement*, *RAUti*, *il crie ;* vi-*RAUti*, *il se plaint*, etc. ; et au grec ΡΟΙβδος, ΡΟΙζος, ὁ, *bruit strident* et ἀῤΡΩδέω, *je suis effrayé*.

On retrouve la forme simple dans ΡΥζω, ΡΥγίω, ΡΟζω, etc. ; ainsi que dans le skr. *RUd*, *pousser des cris plaintifs*, *RUd*, *son*, *cri*, *lamentations*, etc.

Le latin a conservé cette racine dans RUmor, pour un organique **RUwas** (cf. pp. 77 et 81), *bruit*, d'où *bruit qui circule*, rumeur, et plus spécialement, *la renommée publique*. A côté de ce mot, nous pouvons placer un RUmare, que l'on ne trouve plus dans les auteurs et qui a laissé un intensitif RUmitare, *semer des bruits*, *faire connaître par la voix publique*. Les deux verbes RUmificare (RUmor + facere) et RUmigerari (RUmor + ger pour gerus, de gerere) ont les mêmes sens.

Le verbe RUDere, *crier fortement*, *beugler*, *mugir*, *hurler*, *braire* (en parlant de l'âne), ru*gir* (en parlant du lion), *bramer* (en parlant du cerf) et *grogner* (en parlant de l'ours), appartient aussi à notre racine. Ce verbe, qui a donné (dans Apulée, *Met.* VIII, p. 215), RUDitus, le *braiement de l'âne* et RUDor, *retentissement*, *mugissement*, est formé par l'addition du verbe **DĀ** *faire*, qui est une forme d'intensitif, tandis qu'un autre intensitif RUGire (cf. russ. : *ryczu*, gronder ; — ahall. : *rûnen*, *rohôn ;* — angl.-sax. : *rynan ;* — ksl. : *reva*, inf. *rjuti*, rugir, etc.) ru*gir*, est formé avec une autre forme intensive **GĀ**, *engendrer* (cf. p. 145). RUGire a donné RUGitus, ru*gissement*. A côté de ces mots on trouve un inusité RUGo (ἐΡΕΥΓω) qui a donné RUctare et e-RUctare, *avoir des rap-*

ports, roter, d'où *vomir* et au fig. *exhaler* au dehors. ERUctare n'est que le fréquentatif de e-RUgare ou e-RUgere (voir Festus, p. 62). E-RUctare a donné e-RUctatio, *action* de *rejeter*, de *vomir*, tandis que RUctare nous laissait RUctus, RUctatio et RUctamen, rot, *rapport* et RUctuare, roter, *cracher*, *rejeter*.

M. Benfey (*Gr. W. L.* II, 6); veut que le nom de la lyre, *lyra* (du grec λύρα) soit pour λύδρα = rudrâ; nous croyons plutôt que ce mot ainsi que *delirium*, délire, etc., appartient à la racine RU, *fléchir*, *courber*, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

Enfin, RUminare (on trouve RUmare dans Fest., p. 135) et RUminari, ruminer, paraissent aussi de la même famille que e-RUctare; RUmis, auquel ils se rattachent, avant de prendre le sens de *mamelle*[1], a signifié sans doute, *gorge*, *estomac*, comme le prouve RUmen, *œsophage*, *gorge*, *pharynx*, *panse*, *jabot*, *premier estomac des ruminants*, et on trouve la raison toute simple de l'attribution de ce mot à notre racine dans le bruit que font les ruminants dans leur ru*mination* (lat. RUminatio).

Cf. ahall.: *ruchjan*, etc., ruminer. — Le grec ἐΡΕΥγεσθαι signifie à la fois ro*ter* et ru*miner*.

La forme gunée, que nous avons vue au commencement de cet article en skr. et en grec, se retrouve encore dans le latin RAVus (antér. et post. à l'époque class.), et employé seulement par Festus et Sidoine Apollinaire[2], avec le sens de *enroué*, *sourd* (en parlant du son); RAVis, *enrouement*, se retrouve seulement à l'acc. sing. RAVim (antér. et post. à l'ép. class.); de là RAVire, *s'enrouer* en parlant.

[1] « Mamma RU*mis* dicitur, unde et rustici appelant hœdos *sub*RU*mos*, qui adhuc sub mammis habentur. » Festus, p. 135.

[2] Festus : « RAVa vox RAUca et parum liquida, proxime canum latratum sonans »; p. 137. — Sid. : « Quum festa dies ciere RAVos cantus coeperit. » *Ep.*, 8, 11. *in carm. fin.*

A côté de RAVus, nous avons RAUcus, *enroué*, *sourd*, rau*que*, *bruyant*, *criard*, d'où RAUcire, *être en*roué, rau*que*, RAUcari (gloss. Cyrill.), *s'en*rou*er*, RAUcitas (post. à Aug.) et RAUcedo, *en*roue*ment*, RAUcidulus, *un peu en*roué, RAUcisonus (Lucr., V, 1083; Catull., LXIV, 263) *qui a un son* rau*que*; RAUcê, *d'une manière* rau*que*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : ru*ggire*, ru*ggere* et ru*gghiare* (ru*gir*), ru*ggio*, ru*ggito* et ru*gghiamento* (ru*gissement*); ru*more* (ru*meur*), ru*moreggiare* (*faire du bruit, du fracas*); ru*ttare*, eru*ttare* (ro*ter*), ru*tto* (ro*t*); ru*mare*, ru*minare*, ru*gumare* (ru*miner*), ru*minazione*, ru*gumazione* (ru*mination*); rau*cedine* (rau*cité*), etc.; — esp. : ru*gir*, ru*gido*, ru*gimiendo*, ru*ido* (*bruit*); ro*zno* (*ânon*), ro*znido* (*braiment, bruit des dents qui s'entre-choquent*), ro*znar* (*braire, manger avec bruit*); ru*mor* et ru*nrum* (*bruit*); ru*miar* (ru*miner*), ru*miador*, ru*miadura*; ro*nco* (rau*que*), ro*nquez*, etc.; — port.: ru*geruge* (*grouillement, bruit sourd*), ru*gir*, ru*gido*, ru*ido*; ru*mor*; *arroto* (rot), *arrotar*; ru*miar*, ru*minar*, ru*miadura*. ru*minaçao*; rou*co* (rau*que*), rou*quice*, rou*quidao*, etc.; — roum.: *a* ru*mega* (ru*miner*), ru*megare* (ru*mination*), etc., etc.

8. Ordre S.

27

SU

Résonner, chanter, louer.

SU guné en **SAW** se retrouve dans le sanskrit *SÂM*an pour *SAW*man, *chant*, hym*ne*. Sans guna, nous avons *SWA*rati, *il sonne, il rend un son*, de *SWA*ra, *son*; et une autre forme *SWA*na, *son*, *bruit*, d'où *SWA*nâmi, *je résonne, je retentis*. Cf. le lithuanien *zwanu*. sonner.

SU = **SIV** et guné en **SAIW** devient en grec ΣΕΒ (ΣΕΒω, ΣΕΒομαι, *célébrer*, *honorer*), ΣΕΒαστός, *auguste*, etc.

Le sanskrit *SWA*na a son correspondant exact dans le latin SONus pour SVOnus (cf. *somnus* pour *svopnus* = skr. *SVAP*-na; *suocer*=*socer; sve*=*se*, *soror*=*sosor*=*svosor*, p. 115); SOnus exprime toute espèce de son, de *bruit*, de *retentissement*. De là un verbe nominal SOnare ou SOnere, sonn*er*, *ré*sonn*er* (reSOnare), *retentir*, *faire entendre*, qui lui-même a formé de nombreux dérivés tels que l'intensitif SOnitare, *résonner*, *retentir*, avec SOnitus, so*n*; SOnor, *retentissement*, *bruit*, d'où SOnorus (= SOnosus par osus = **WAS-A**; cf. p. 77), *retentissant*, so*nore*, et SOnoritas, so*n plein*, *harmonieux*, so*norité*, etc.

SOnare a donné en composition plusieurs verbes secondaires, dont les principaux sont les suivants :

Circum-SOnare (rare, mais très-class.), *retentir autour* (neut.), et *bruire*, *bourdonner* (act.);

Con-SOnare, *résonner*, *retentir ensemble* ou *fortement*, d'où con-SOnatio et con-SOnantia, *consonnance*, *retentissement*, *harmonie;* con-SOnans, *qui a le même son*, ou *qui est d'accord;* en terme de grammaire, *consonne*, etc.;

Dis-SOnare, *ne pas résonner d'accord*, *être dissonant*, d'où dis-SOnantia, *dissonnance* et *désaccord* (fig.);

Per-SOnare, *résonner*, *retentir à travers*, quelquefois *crier*, *dire à haute voix*, sens qui se rapproche tout à fait de la signification primitive du subst. per-SOna, *celui* ou *celle qui récite un rôle*, d'où le *rôle* lui-même et le *masque* qui le caractérisait; en terme de gramm. *personne;* de là per-SOnalis, *relatif à la personne*, *personnel;* per-SOnatus, *masqué*, *déguisé*, d'où, au fig., *trompeur;*

Re-SOnare, *retentir*, *résonner; redire*, *répéter*, d'où re-SOnantia, *résonnance*, et re-SOnabilis, *qui repète le* son, en parl. de l'écho; etc.

Le grec Ὕμνος pour ΣΎμνος, ὁ, a donné par un calque immédiat le latin HYmnus, *chant de louange*, et principalement *chant religieux*, hy*mne*, d'où un verbe HYmnire (gr. Ὑμνεῖν), *chanter des* hy*mnes*, et d'autres composés moins importants. Le sanskr. a le même mot dans *SA*ma (*SA*ma-vêda = *le véda des hymnes*), etc.

La forme sous laquelle la racine **su** a donné le plus de dérivés au grec et au sanskrit est la forme renforcée **stu** ; mais comme le latin n'a aucun mot que nous puissions placer sous ce radical, nous n'en parlerons pas.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — Circum-SOnus, *retentissant autour* et (passt.) *rempli de sons ;* — con-SOna, *qui résonne avec*, *qui cadre bien avec*, *consonne ;* — per-SOlla (dim.) *petit masque*, d'où en terme de mépris, *caricature ;* — per-SOnus (post. à Aug.), *qui résonne*, *qui retentit*, etc. ; re-SOnus, *qui répète*, *qui renvoie un* son, *sonore* (poët.) ; — SOnipes (poët.), *qui fait du bruit avec les pieds* (en parl. du *cheval*) ;—ab-SOnus, *malsonnant*, *discordant*, *inconvenant ;* — dis-SOnus; *opposé à* con-SOnus, *discordant*, *dissonant*, *confus*, *en désaccord*, *hostile*, etc. ; dis-SOnorus, *dissonnant ;* etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : sou*nar* (*appeler*), sou*nadisso* (*carillon*) ; — ital. : suo*no* (so*n*); so*nare* (so*nner*); *risonare* (*résonner*) ; — esp. : so*n*, so*nido ;* so*nar*, *resonar ;* — port. : som, so*ar ;* — ital., esp. et port. : so*noro* (so*nore*) ; — ital. et esp. : *persona* (*personne*) : *consonante* (*consonne*) ; — port. : *pessoa ; consoante ;* — roum. : su*net* (so*n*), su*nator* (so*nore*) ; *a* su*na* (so*nner*), *a rasuna* (*résonner*) ; *consunant* (*consonne*) ; *persoana* (*personne*) ; — esp. : so*nado* (*célèbre*, *fameux ;* cf. plus haut, p. 249), etc.

Hy*mne* = i*nno* (ital.) ; hi*mno* (esp.) : hy*mno* (port) ; i*mn* (roum.); etc.

28

SI

Crier, siffler, résonner, chanter.

Nous ne connaissons en sanskrit comme pouvant se rapporter à cette racine prise dans la forme simple que le substantif onomatopéique *SI*tkâra, qui exprime l'action de faire *sît* avec la bouche; avec guna, nous trouvons *SAI*w, *chanter*, *célébrer*, etc. — Cf. all. : *singen*, chanter; *minne-sänger*, chantre d'amour, troubadour; angl. to *sing*, etc.

En grec, nous avons entre autres dérivés un verbe ΣΙζω pour Σιγω, *je siffle*, et l'interjection Σιττα ou Σιττε; peut-être aussi le nom ΣΙβυλλα d'où ΣΙβυλλαίνω (lat. SΥbylla, *devineresse*, *sibylle*), peut-il être rapporté à cette racine. On sait que chez les anciens, les oracles se rendaient la plupart du temps en vers chantés sur un rhythme musical accentué.

Ce qui vient à l'appui de notre hypothèse, c'est le mot ΣΕΙρην (guné pour Σιρην) qui a donné au latin SIren et SIrenes, les *sirènes*, êtres fabuleux à la tête de jeune fille, au corps d'oiseau et à la queue de poisson qui habitaient sur les côtes méridionales de l'Italie, où par leurs *chants*, elles attiraient les voyageurs pour les dévorer. Ce qui prouve bien que le mot SIren appartient à la racine *bruire*, d'où chanter, c'est qu'il sert encore à exprimer en latin une sorte de *bourdon* ou de *frelon* (Plin. II, 16, 16) et en grec une espèce de petit oiseau piallard, que l'on croit être le *serin*.

Le *sistre* (ΣΕΙστρον, SIstrum) sorte d'*instrument bruyant de métal*, appartient aussi à cette racine; mais il y a là un redoublement.

Tous ces mots latins, comme on le voit, ne sont que des transcriptions du grec; cependant la langue de Rome a un mot dérivé de la racine **SI**, *bruire*, qui lui appartient en

propre; c'est SIbilus (formé avec **BHA**, v. p. 145), *sifflet*, *sifflement* d'où le verbe dénominatif SIbilare, *siffler*, faire des *psit*, *psit*. SIbilare a donné SIbilatus et SIbilatio, *sifflement*; SIbilator, *siffleur* et SIbilatrix, *sifflante*, *siffleuse*, et un composé, ex-SIbilare, *siffler* (un acteur), le mettre dehors (*ex*) à coups de sifflet, etc. — Cf. anc. sl. *sopli*, *sopieli*, trompette; russ.: *sopéli*, flageolet, etc., etc.

Nous venons d'écrire l'onomatopée *PSIt* dont nous nous servons encore tous les jours.

Nous terminerons cet article par un mot qui semble formé de cette onomatopée; nous voulons parler du nom grec du *perroquet* ΨΙττακός, que les Latins ont transcrit en PSIttacus, d'où PSIttacenus, *qui concerne le perroquet*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et roum.: si*rena*; — port.: s*ereia*; — ital.: si*billa*; si*bilare*, si*bilo*, si*bilatore*; — esp.: si*bila*; si*lbar*, si*lbido*, si*lbador*; — port.: si*bylla*; si*bilar*, si*bilo*; — roum.: si*bila*; — ital., esp., port.: si*stro*, etc.

29

SI

Imposer bruyamment silence.

On comprendra facilement, malgré l'étrangeté apparente de cette individualisation, comment une racine au sens de *bruire*, a pu donner des mots avec la signification de *faire faire silence*, d'où *se taire*, si l'on pense à la difficulté d'établir le silence dans une assemblée politique ou privée, quelque peu nombreuse qu'elle soit, et si l'on ne perd pas de vue les gestes bruyants de celui qui la dirige, ses cris désespérés pour dominer le tumulte, etc. Peut-être pourrait-on encore voir ici plus simplement une onomatopée issue des

ss'', *ss''*, doublement renforcés dans *pst''*, *pst''*, dont on se sert pour imposer silence.

Cette racine se retrouve dans le grec Σιγή, ἡ, le s*ilence* (forme intensive par **GHA**.) Elle a donné au latin le verbe SILere pour SIDere (**SI** + **DHA** = *faire*) *faire faire* si*lence*, et *faire* si*lence*; ce dernier sens seul s'est conservé dans la langue classique. SILere (goth. : *silan*) est le père d'un inchoatif SILescere, *rentrer dans le silence*; de SILentium, si*lence*, *absence de bruit*, action de se taire, de rester en repos d'où SILentiosus, si*lentieux*, et SILentiarius, si*lentiaire*, sorte de domestique, chargé chez les Romains de maintenir le silence parmi les esclaves; plus tard, sous les derniers empereurs, ce mot servit à désigner une sorte d'huissier conseiller, haut fonctionnaire de l'État.

Dans les langues germaniques, SI s'est renforcé en *swi* et a donné au tudesque *swigan*, à l'allemand *schweigen*, *être* si*lencieux*, *se taire*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : si*lenzio* (si*lence*), si*lenzioso*, (*si-lencieux*); — esp. et port. : si*lencio*, si*lencioso*; etc.

9. Ordre U.

30

U

(AW, WAK)

Crier, résonner, parler, vociférer, faire ovation.

I. **U** non guné se retrouve dans le diminutif Ulula, pour Ula (vieux franç. : *ulotte*; — corn. : *ula*; — angl. : *owl*; — all. : *eule*; angl.-sax. : *ula*; all. : *ûlu*), *hibou*, *chouette*, d'où un verbe Ululare (grec Ὀλολύζειν), hur*ler*, *crier*. Ce verbe

a donné les substantifs Ululatus, Ululatio et Ululamen, *hurlements*, *gémissements*, et l'adjectif Ululabilis (post. à l'ép. clas.), *qui hurle*, *qui gémit*.

A côté de Ulula, on trouve Ulucus, nom d'un autre oiseau, l'*effraie*. — Cf. encore skr. Ulûka, Ulûka, Urûka, *hibou*; — beng.: *ulûk*; — hind.: *ulûgh*, *ullu*; — pers.: *urûgh*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Vieux franç.: u*ller* (par corrupt. hur*ler*); — prov.: u*lular*, u*dolar*; — ital.: u*lolare* et u*lulare* (hur*ler*), u*lulo* ou u*lulato* (hur*lement*); — esp.: u*lula* (*chouette*), u*lular*, u*lulato*; — port.: u*lular*, etc. Un curieux dérivé de cette racine est le nom du fameux bouffon saxon EU*lenspiegel* (=EU*le*, chouette + *spiegel*, miroir [*speculum*]) devenu U*lespiegle* et qui nous a donné en français le mot *espiègle*.

II. U guné en AW a donné au sanskrit *AV*a-tê, *il crie*, *il fait retentir*, et au latin OV-are, *crier*, *acclamer*, *faire* ov*ation* (OVatio); d'où absolument, *triompher*, *être triomphant*.

DÉRIVÉS ROMANS. — ital.: ov*azione*; — esp.: ov*acion*; — port.: ov*açao*; — roum.: ov*atie*; etc.

III. Le skr. a *VA*çitan, *cri*, issu d'une forme secondaire **WĀK** = **WĀ** + **KA** (**WĀ** est à **U** comme **YĀ** est à **I**). De l'idée de *crier*, on est arrivé facilement à celle de *parler* qui comprend en skr. les mots *VA*k', *voix*, *VA*k'anam, *VA*k'as, *discours*, d'où *VA*k'ayati, *il ordonne*, et *VA*k'ati, *il vocifère*; *VA*ni, *discours*, etc. — Le grec a Π pour *K'* (cf. ΠεΠτω, je cuis = πεκτω, p. 28) dans FEΠος = *VA*k'as, *mot*, *parole*, d'où FEΠω, *dire*, etc. Remarquez προπος pour προ + FEΠος, *qui dit d'avance* dans θεοπρόπος, ὁ, *prophète*.

FOΠ + σ = FOΨ, ἡ, voi*x* a son correspondant direct dans le latin VO*x* (= VOc-s), VOcis (sanskr. *VA*k'as), voi*x*, *mot*, *parole*, *nom*; *son*, *note*; — vo*x* a donné VOcabulum, *nom*, *dénomination*; *mot* (d'où nous avons fait *recueil de mots*,

vocabulaire); VOcalis, *qui concerne la voix*, et substantivement *voyelle;* VOciferari, *crier*, *appeler à haute voix*, *vociférer;* VOcula (diminutif), voix *faible*, *son retenu*. Mais le principal dérivé de vox, est certainement le verbe dénominatif VOcare, *appeler*, *interpeller*, d'où VOcatus et VOcatio, *action d'appeler*, *d'inviter*, et dans un sens spécial, *vocation*: VOcativus, *qui sert à appeller*, *qui appelle*, et subst. *vocatif*. VOcare a donné un certain nombre de composés d'une grande importance.

C'est d'abord a-VOcare, *rappeler quelqu'un*, *le détourner* (par la parole) de quelque chose, d'où a-VOcatio, *action de rappeler*, *de détourner* d'une chose; a-VOcator et a-VOcatrix, *celui* ou *celle qui détourne* d'une chose.

Ensuite vient ad-VOcare, *appeler quelqu'un*, et particulièrement *appeler à son aide*, d'où ad-VOcatio, *action d'appeler à son aide*, et absolument, *aide*, *secours*, *protection*; ad-VOcatus, *celui que l'on appelle à son aide*, et particulièrement, dans la langue judiciaire, celui qui est appelé par l'une des parties (cliens, cf. p. 260), pour soutenir l'affaire comme témoin ou conseiller, l'*a-vocat*.

Nous trouvons ensuite con-VOcare, *appeler pour venir ensemble* (con), *pour une réunion*, d'où *convoquer*. Con-VOcare a donné con-VOcatio, *appel*, *con-vocation*, et con-VOcium, *bruit de plusieurs voix* qui se font entendre *en même temps*, d'où avec le changement de l'*o* en *i*, con-VIcium (cf. *Dig.*, 47, 10, 15, 54; *Paul. Diac.*, p. 41, 26.) Con-VIcium exprime l'idée d'un *grand bruit*, et particulièrement d'un grand *bruit de* voix, *criaillerie violente*, *tapage*, *vacarme*.

De là con-VIciari, *crier après quelqu'un*, l'*injurier*, lui *faire des reproches*. En sanskrit un homme *reprochable*, qu'*il faut gronder*, *après lequel il faut crier*, se traduit par *V*Âkya, *V*Adya, formes véritables de participe futur passif (= ya). Cf. aussi *V*Akṣa-ti, *il crie*, *il se fâche contre*...

Nous arrivons au verbe in-VOcare, le quatrième composé verbal de VOcare. In-VOcare, c'est *appeler quelqu'un à son secours*, *le prier*, *l'invoquer*. De là in-VOcatio, *prière*, *in-vocation*. On trouve aussi une fois à l'ablatif sing. et postérieurement à l'époque classique (*Front. ad Verum* ep. I), un in-VOcatus, où l'*in*, au lieu d'être *explétif*, est *négatif*, ce qui donne au mot tout entier le sens d'*action de ne point appeler*.

Enfin, nous devons parler d'un dernier composé de VOcare, c'est re-VOcare, qui signifie *appeler de nouveau*, *rappeler*, et dans des sens spéciaux, *révoquer* quelqu'un d'une place et *ré-voquer* en doute une affirmation.

De re-VOcare dérivent re-VOcatio, *rappel* et *ré-vocation*; re-VOcator, *celui qui rappelle*, et re-VOcabilis, *que l'on peut rappeler*, *ré-vocable*.

Dérivés romans. — Le franç. *avocat* est de formation savante (p. 29) et correspond au mot de formation vulgaire *avoué* = adVOcatus; — ital. : *vocare*, *vocazione*, *vocabolo* (*mot*, *vocable*), *vociferare*, *avocato*, *convocare*, *revocare*, etc.; — esp. : *vocear*, *vociférar*, *vocerio* (*clameur*), *vocacion*, *vocero* (*avocat*), *abogado* (b=v), *convocar*, *revocar*, etc; — port. : *vociferar*, *vocaçao*, *vocabulo* (*mot*), *advogado*, *convocar*, *revogar*, etc.; — roum. : *a revoca*, *vocatie* (*vocation*); *avocat*, *vocabular* (*vocabulaire*), etc.

Classe **BRUIRE**

II

Genre SOUFFLER

Le genre SOUFFLER comprend toutes les imitations du soufflement, soit par les *soufflantes*, soit par les *nasales*, soit par les *ronflantes*.

Nous avons vu plus haut (p. 225) que dans le genre CRIER les voyelles jouaient le rôle principal. Ici, c'est tout le contraire : toute la force imitative de la racine repose sur la consonne. Il suffit de prononcer les syllabes **AS** et **AN**, par exemple, pour voir que l'importance de la voyelle est presque nulle; cette annihilation de la voyelle dans ces onomatopées de ce genre est encore attestée par l'absence complète de progression phonétique : A ne se change jamais en U, non plus qu'en I.

31

SA ou AS

Souffler, respirer, vivre, être.

I. Sanskr. *AS*u, *souffle*. *AS*ti, il *est* (il *respire*, il *vit*) ; *SA*t, *étant*. *SA*tya, mfn., ce *qui est*, d'où le *vrai* et le *beau*. Remarquez la magnifique progression de ces trois idées qui rappellent ce vers fameux :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable !
> (BOILEAU, *art. poét.*, I.)

*SA*tyan, *réalité*, *vérité*, *beauté*.

Latin : ESum (inus.), devenu Sum, *je suis* ; — skr. : *AS*mi. Le grec a Ειμι = ΕΜμι = ΕΣμι, *je suis*. — Cf. encore le lithuanien : *esmi*, *esti* ; — sl. ecclés. : *jesmi*, *jesti* ; — zend : *ahmi* = Sum ; *açti* = ESt ; — goth. : *im*, *ist* ; — osque : *es-uf* (table de Bantia, 19, 21 ; cf. plus haut, p. 163) = ce qui est, bien, propriété (grec : οὐσία) — cf. Rabasté, *op. cit.*, p. 61. — L'U de liaison contenu dans ESum pour ESm, et dans ESunt pour ESnt, se trouve fort souvent en latin : vol-u-mus pour vol-mus. — Dans Sum, cet u a pris, à cause de la chute de l'E initial, la même importance que s'il faisait partie de la racine.

Nous ne ferons pas ici de nouveau l'histoire du verbe Sum ; nous renverrons le lecteur aux éléments de grammaire comparée placés en tête de ce volume (voir en particulier, p. 192 et seq.). Nous ferons seulement remarquer une fois de plus que le latin a souvent des formes plus parfaites que le sanskrit. Ainsi ERant ($r = s$), troisième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif, se rapproche plus du primitif aryaque **AS-an-ta** que le sanskrit *AS*an,

qui a perdu le T caractéristique de la désinence. Cf. le perse *ah-an-ta*, persan moderne = *ahan* (on sait que l'H iranien répond toujours au S sanskrit).

Parmi les composés de Sum, nous citerons : ab-Sum, ab-ESse[1], *être éloigné*, *être absent*, d'où *être ennemi de quelqu'un ou de quelque chose* et *manquer de...* — Un participe présent abSEns, *absent*, a donné un substantif ab-SEntia, *absence*, et un verbe abSEntare, *rendre absent*, *tenir éloigné ;*

Ad-Sum ou (par assimilation) as-Sum, af-fui, ad-ESse, *être avec*, *être présent*, d'où *prêter aide*, *assister ;*

De-Sum, de-fui, de-Esse, *être absent de*, *manquer*, *faire défaut ;*

In-Sum, in-fui, in-ESse, *être*, *se trouver dans* ou *sur* ;

Inter-Sum, inter-fui, inter-ESse, *être parmi*, *au milieu*, *être distant*, *éloigné*, etc. ; *importer à* ; la troisième personne du singulier du présent indicatif se prend impersonnellement au sens de *il importe à*, *il est dans l'*INTÉRÊT *de*, et se construit avec le génitif ou avec *mea*, *tua*, *sua*, etc. ;

Ob-Sum, ob-fui, ob-ESse, *être placé devant*, *faire obstacle*, *nuire*, etc. ;

Pro-Sum, pro-fui, prod-ESse, *être pour quelqu'un* ou *quelque chose*, *être utile*, *servir*, *être bon*, etc. ;

Prae-Sum, prae-fui, prae-ESse, *être devant*, d'où *protéger*, *défendre* et *être en tête*, *commander*, *présider ;* le participe prae-SEns, *présent*, *résolu* (en parlant du caractère), *favorable*, *puissant*, a donné prae-SEntia, *présence* et un surcomposé re-prae-SEntare, *rendre présent*, *représenter*, *exécuter*, d'où re-prae-SEntatio, *représentation*, *exposition*, et re-prae-SEntator ;

[1] On trouve quelquefois pour *ab-fui*, *ab-futurus*, *ab-forem*, etc., des formes *a-fui*, *a-futurus*, *a-forem*, etc. — Ces formes *fui*, etc. appartiennent à une racine **BHU**, *être*, que nous verrons plus tard (classe PRESSER, genre POSER, ÉTABLIR.)

Sub-Sum (sans parfait), sub-ESse, *être près*, *être dessous* d'où *être caché;*

Et enfin super-Sum, super-fui, super-ESse, *être au-dessus*, *excéder*, *rester*, *subsister;* particulièrement *survivre.*

DÉRIVÉS ROMANS. — Français : Es*tre* devenu *être;* dans cette langue le verbe substantif est composé non-seulement de Sum, ESse (rac. **AS**) pour ESsere, *je suis*, etc. ; et de *fuo* (rac. **BHU**, *je fus*, etc.); mais encore de *stare* (rac. **STA**, *j'e(s)tais*, *e(s)tant*, etc.) — prov. : es*ser ;* — ital. : es*sere;* — esp. et port. : s*er;* — catalan : es*ser*, s*er ;* — roum. : dans cet idiome, l'infinitif est *afi* (**BHU**); la rac. **AS** a cependant donné s*int*, *je* s*uis*, etc. ; e*ram*, *j'étais*, etc.

Fr. : *absent ;* — prov. : *absens;* — ital. : *assente ;* — esp. et port. : *ausente ;* catalan : *absent ;*

Fr. : *présent ;* — ital., esp. et port. : *presente ;* — roum. : *prezent ;* etc., etc...

II. Nous avons déjà vu dans plusieurs composés un participe actif du verbe Sum : SEns pour SEnt. Ce participe présent dont la forme aryaque est **SAt**, a conservé exclusivement le sens de *souffler*, *respirer*, dans son dérivé SEntire, SEntio, *flairer*, sentir (*être respirant quelque chose*), et, dit M. Chavée (*Lexiol. ind.-eur.* p. 395), « c'est peut-être la meilleure preuve que l'on puisse donner de l'origine du verbe **SA** ou **AS** comme imitation de *souffler.* »

SEntire, SEntio, se prend souvent en mauvaise part pour éprouver une sensation désagréable, *souffrir;* puis, moralement avec le sens de *s'apercevoir*, de *remarquer*, d'où avoir une opinion sur quelque chose, *juger*, dire son avis, *voter*. C'est avec cette dernière signification qu'il a donné SEntentia pour SEntientia (d'où SEntentiosus, se*ntencieux*), *opinion*, *jugement*, se*ntence*, *suffrage ;* métaph. en parlant du langage, *sens*, *signification*, *idée ;* puis la manière dont

on rend cette idée, la *période*; et enfin, au point de vue philosophique, *proposition*, *maxime*.

Du participe SEnsus pour SEntsus sont venus : SEnsa, orum, *pensées*, *sentiments ;* SEnsus, us, qui a tous les sens substantifs du verbe SEntio. L'adverbe SEnsim, *d'une manière sensible*, *perceptible*, a fini par signifier, d'une manière qui permet de bien voir, de bien saisir, *lentement*, *peu à peu*.

SEnsibilis, *perceptible*, qui tombe sous les sens ; in-SEnsibilis, *insensible*, etc.

Le composé con-SEntire (*sentir avec*) a été transcrit dans le français *consentir* et a donné conSEnsus, *conformité de sentiments*, *concorde* (*consentiment*) ;

As-SEntire a le même sens d'*être du même avis*, *approuver*, et il a donné as-SEnsus et as-SEnsio, *assentiment ;* as-SEnsor, *approbateur*, *qui donne son assentiment*. Nous trouvons encore as-SEntor et as-SEntior, *donner* ou *manifester son assentiment ;* de là as-SEntatio, *assentiment systématique*, d'où *flatterie ;* as-SEntator, *approbateur*, *flatteur ;* as-SEntatorie, etc. ;

Dis-SEntire est opposé à as-SEntire ; ce verbe signifie *être d'un avis différent*, *ne pas s'entendre*, d'où dis-SEnsus, dis-SEntio, *dissentiment*, *dissension ;* dis-SEntaneus, *qui n'est pas du même avis*, etc. ;

Per-SEntire, per-SEntiscere, *s'apercevoir de*, *remarquer ;*

Prae-SEntire, *sentir d'avance*, *pressentir*, *prévoir*, d'où l'inchoatif prae-SEntiscere, *commencer à s'apercevoir ;* prae-SEnsio, *pressentiment*, *divination*, etc. ;

Sub-SEntire, *se douter de*, *soupçonner ;* on trouve ici un sub-SEntator (formé par analogie d'as-SEntator), *flatteur*, *adulateur ;* etc.

Le mot français *insensé* vient d'un bas-latin in-SEnsatus, que l'on trouve dans Tertullien.

Nævius a aussi employé ex-SEnsus. *Ressentiment* n'a pas de correspondant en latin.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : *sentir* (*sentir*), *sentido* (*odoriférant*), *sentour* (*senteur*) ; — ital. : *presentore* (*pressentir*), *presentimento* (*pressentiment*), *insenzato* (*insensé*), *risentimento* (*ressentiment*), *consentire* (*consentir*), *consentimento*, *consenso* (*consentement*), *assentimento* (*assentiment*), *dissensione* (*dissentiment*), *sentire* (*sentir*), *sentimento*, *senso* (*sentiment*), *sensibile* (*sensible*), *sentenza* (*sentence*) ; — esp. : *presentir*, *presentimentio* ; *insentato* ; *resentimiento* ; *consentir*, *consentimentio* ; *disension*, *disenso* ; *sentir*, *sentimiento*, *sensacion* ; *sensible* ; *sententia* ; — port. : *pressentir*, *pressentimiento* ; *insensato* ; *resentim(i)ento* ; *consentir*, *consenso*, *consentimento* ; *assenso* ; *dissensao* ; *sentir*, *sentimento* ; *sensivel* ; *sentença* ; — roumain : *a presimti*, *presimtire* (*pressentiment*) ; *a simti*, *simtiment*, *simtitor* (*sensible*) ; *sentata* (*sentence*), etc.

III. **AS** a encore donné au latin le substantif OS, ORis pour OSis, la *bouche*. Comme la *bouche* est le principal trait du visage, sinon par son expression et son importance, au moins par sa dimension, de *bouche* est venu l'idée de *visage* et OS a signifié *bouche* et *visage* (puis toute espèce de *trou*), de même que son correspondant sanskrit ĀSyam. — Cf. sanskr. : *mukha* et *vadana* qui signifient également *bouche* et *visage*.

De OS sont venus :

OScen (os + cano) *oscène*, dans la langue augurale, tout oiseau dont le chant servait de présage ; OScillum, *petite cavité* au milieu des légumineuses, par où sort le germe, ou le *germe* lui-même ;

OScitare et OScitari (composé peut-être avec *cieo*, agiter, ouvrir), *ouvrir la bouche*, *bâiller*, et en parlant des plantes, *s'épanouir*. De là OScitatio, *bâillement*, et OScitans (d'où l'adverbe OScitanter) qui a presque perdu son sens primitif de *bâillant* pour prendre la signification figurée de *inactif*, *oisif*, *négligent* ;

OSculum, *petite bouche*, puis *baiser*, a donné le verbe OSculor, *donner un baiser*, *chérir*. Le participe OSculatus a donné le substantif OSculatio, etc.

Par une autre dérivation, OS a donné OStium, *porte*, *entrée*, *avenue*, d'où le diminutif OStiolum et l'adjectif OStiarius, *relatif à la porte* (subst. *portier*, *concierge*) ; OStiatim *de porte en porte*, etc.

Un dérivé des plus importants de la racine **AS** par le thème OS (*bouche*), c'est le verbe ORare, *parler*, puis plus tard, *demander*, *solliciter*, *prier les dieux*. ORare a été le père (par son part. OR-atus) d'OR-atio, *discours*, *prière*, *oraison*, — Or-ator, *orateur*, *intercesseur*,— OR-atorius, *oratoire*,—et OR-aculum *petit discours* et, plus spécialement, *réponse d'un dieu consulté*, *sentence*, *oracle*.

Les principaux composés de OR-are sont :

Ad-ORare (ce mot ne se trouve pas dans Cicéron), *se tourner vers le visage* de quelqu'un, lui *adresser la parole*, lui *parler*, ou plus simplement, *prier vers*, *adorer*, d'où AD-oratio, *prière*, *adoration*, ad-ORator, *celui qui adore*, etc. ;

Ex-ORare, *demander*, *prier instamment*, *arracher à force d'instances*, d'où ex-ORatio, *action de fléchir quelqu'un*, ex-ORator, *celui qui fait cette action*, ex-ORacula, *raisons capables de persuader*, ex-ORabilis (très-class.), *qu'on peut aisément fléchir* par des prières, etc. ;

Per-ORare, *expliquer*, *développer complétement*, puis *conclure un discours*, le *terminer*, d'où *terminer toute espèce d'affaire* (on voit que per-ORare ne se prend jamais dans le sens du français *pérorer*), de là per-ORatio, *péroraison*, *conclusion d'un discours*, etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *orare* (*prier*), *orazione* (*prière*, *oraison*), *orator* (*celui qui prie*, *orateur*), etc.; *perorare* (*pérorer*), *perorazione* (*péroraison*), *adorare* (*adorer*), *adorazione* (*adoration*), *adorator* (*adorateur*), *adorabile* (*adorable*), ora-

colo (*oracle*), etc.; — Esp.: or*ar*, or*acion*, or*ador*, etc., *perorar*, *peroracion*, *adorar*, *adoracion*, *adorador*, *adorable*, or*aculo;* — port.: or*ar*, or*ação*, or*ador*, etc., *perorar*, *peroraçao*, *adorar*, *adoraçao*, *adorador*, *adoravel*, *oraculo*, etc.; — roum.: or*ator* (or*ateur*), *peroracie* (*peroraison*), *a adora*, *adorare* (*adoration*), *adorator*, *adorabile*, etc., *oracul*, etc.; — ital.: os*tiario* (*portier*); — port.: os*culo* (*baiser*), etc., etc.

IV. Enfin, la linguistique comparative nous montre que cORam est un dérivé de OS combiné avec le préfixe **KA**, exprimant l'idée d'*ensemble*, d'*unité. Avec le visage*, c'est-à-dire, *devant le visage* s'exprime par co-OSam = c-OSam = c-ORam. Le mot hébreu qui exprime l'idée de *présence* est formé de la même manière.

32

U

Souffler.

Cette racine dont nous verrons plus tard les principales formes secondaires, est une des plus importantes du dictionnaire indo-européen, et la quantité de vocables qui en sont issus nous oblige à la diviser en deux grandes individualisations: AW, WA, au sens de *souffler*, *enfler*, *pousser des soupirs*, *aspirer à*, *aimer*, etc., et AW, WA, au sens de *brûler*, *briller*. De plus, fidèle au principe d'ordre qui est le but même de cet ouvrage, et craignant que le développement de l'article consacré à chacune de ces divisions n'amène quelque confusion dans l'esprit du lecteur, nous subdiviserons encore ce que nous avons à en dire en plusieurs alinéas, comprenant chacun une forme lexique et une individualisation de l'idée principale de *souffler*.

I

AW, WA

Souffler, enfler, pousser des soupirs, aspirer à, aimer.

1. AW ou WĀ, *souffler*, *venter* (au prop. et au fig.)

I. Le skr. *VĀ*tas, *VĀ*tis se retrouve dans le latin VEntus, qui a pris seulement comme renforcement la nasale intercalaire (cf. skr. : *VĀ*ti pour *AV*ati ; — grec : ἌϜησι devenu Ἄησι, *il souffle*, *il vente* ; — Got. : *winds* ; — all. : *wind* ; — angl. : *wind* ; — Gaël. : *gaoth* (= *waoth*) ; — kymr. : *gwynt* ; — lith. : *wesis* ; — rus. : *wietr* ; — pol. : *wiatr*, tous ces mots avec le sens de *vent*). — VEntus se prend à tous les sens, au propre et au figuré ; il signifie à la fois le *vent* et le *point du ciel* d'où il souffle (*rose des vents*), le *souffle de la vie* et le *souffle de la fortune*, celui *du bonheur* et celui *du malheur*. Ce qui est *plein de vent* s'appelle VEntosus ou encore (au fig.) VAnus (*gonflé d'air* ; cf. *inanis*, de AN, rac. n° 36).

Nous disons encore aujourd'hui de quelqu'un qui se va*nte* sans cesse, qu'il est *bouffi d'orgueil*, de va*nité*, VAnitatis. L'instrument appelé va*n* (lat. : VAnnus, d'où VAnnere, va*nner*, cf. Pictet, *op. cit.* II, 118, 684), et dont le but est de secouer violemment le grain battu pour en faire *envoler* les immondices, n'a pas d'autre origine. (Cf. VEntilo, au sens de *remuer*, *retourner les grains* ; VEntilator, etc.) VAnus a donné un inchoatif : VAnesco (d'où eVAnescere) avec le sens de *disparaître*, *s'évanouir*, et au fig. *cesser*, *se dissiper*.

Revenons aux dérivés de VEntus.

Nous trouvons un diminutif verbal VEntilare (goth : *wajan*, venter ; — all. : *wehen*), *exposer à l'air*, *éventer*, *animer par un souffle*, *scruter*, *approfondir*, qui a formé VEntilatio, ve*ntilation*, et VEntilator, va*nneur* et ve*ntilateur*.

VEntosus, dont nous avons déjà parlé, a formé VEntositas, *ventosité*, *jactance*, et son féminin pris substantivement est le père de notre mot *ventouse*.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — VAnidicus, *qui dit des choses fausses ou frivoles*, *menteur*; — VAniloquus (même sens); — VAniloquium et VAniloquentia, *paroles futiles*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — prov. : *ventar*, *ventoular* (*venter*, *éventer*), *ventas* (*gros vent*), *ventouret* (*zéphyr*), etc.; — ital. : *vento* (*vent*), *ventare*, *venteggiare* (*venter*), *ventiera* (*ventilateur*), *ventilare* (*agiter au vent*), *ventilabro* (*van*), *ventolare* (*vanner*), *vanita* (*vanité*), etc.; — esp. : *viento* (*vent et vanité*), *ventar*, *ventilar*, *ventilador*, *ventilacion*, *ventador*, *aventador* (*van*), *vanidad*, *vanidoso*, etc.; — port. : *vento*, *ventar*, *ventilar*, *ventilador*, *ventilaçao*, *vãidade* (*vanité*), *vaidoso*, etc.; — roum.: *vint*, *ventilator*, *vinturator*, *ventilacie*, *vinturare*, *vanitate*, etc.; — ital.: *ventaglio* (*éventail*); — esp. : *ventallei*; — port.: *ventarola*, etc.; — ital., esp. et port. : *ventoso* (*venteux*, *flatueux*), *ventosa* (*ventouse*);— roum.: *vintos*, *ventusa*, etc., etc.

II. Que le latin ait emprunté Aer au grec ou qu'il l'ait reçu directement de la langue commune pélasgique, et nous sommes de cette dernière opinion, il est certain que ce mot existe dans les deux idiomes. En grec AFηρ, ἀήρ, ὁ (primitivement féminin, ainsi qu'en latin), signifie *l'air* en tant qu'il se meut, qu'il souffle. En latin Aer pour AVer (skr. *AVis* et *VAyus*), représente *l'air inférieur*, *l'atmosphère*, par opposition à l'éther ou air supérieur; poétiquement, il signifie *nuage* ou *hauteur aérienne* d'un point quelconque.

On trouve pour accusatif d'Aer: Aerum, Aera et Aerem. Aer est un de ces vieux mots qui, peut-être à cause de leur antiquité elle-même, ont laissé peu de dérivés. Nous citerons seulement Aerius ou plus rarement Aereus, *aérien*, *relatif à l'air*.

Dérivés romans. — Franç. : *aérer* (donner de l'air) ; — prov. : *aer*, *air*, *aire;* — port., bourg. et berrich. : *ar ;* — ital. : *aria*, *aere ;* — roum. : *aer*, etc.

III. L'aryaque rend encore l'idée d'air par le mot **AWis**, qui signifie aussi vent, d'où (**A**)**WI-yat** (qui va, **AWI**, dans l'air) *nuage* et (**A**)**WI-yat-is**, *oiseau*. De ce dernier organique parfait, il n'est resté en sanskrit que **WI**, l'*oiseau*, tandis que le grec a conservé ὁ Ὄϝιωνος devenu Οἰωνός, *le voyageur par air*, *l'oiseau*, et plus particulièrement le *vautour*. Le grec a aussi un Ἀετός pour ΑϜετός, l'*oiseau* par excellence, le roi des oiseaux, l'*aigle*. On voit qu'ici, comme en beaucoup d'autres cas, le grec est plus parfait que le sanskrit ; il en est de même du latin AVis qui signifie l'*oiseau* (voir avec ce sens le dérivé adjectif AViarius, *relatif aux oiseaux*) et *présage*, *augures*, *auspices*.

On sait que c'est de l'observation du vol et du chant des oiseaux que les Romains tiraient leurs présages. De là AVis au sens secondaire que nous venons de signaler.

De là encore AVigur devenu AUgur. On trouve plus anciennement AUger pour AUgur et AUgeratus pour AUguratus, ce qui peut faire croire que ces mots sont formés de AVi + gero. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, ce qu'il nous importe avant tout de constater ici, c'est le fait d'AVi formant AU-gur, et ce fait est hors de doute. Les *augures* étaient un collége particulier de prêtres qui prédisaient l'avenir en observant surtout le vol, le chant, et la nourriture des oiseaux, de là toute espèce de *devin*, de *prophète*.

AUgur est le père de d'AUgurium pour AVigurium, *observation des augures*, de là toute espèce de *divination ;* AUguralis, *relatif aux augures ;* AUguraculum, *observatoire*, d'où les augures examinaient le vol des oiseaux ; AUguror (anciennement AUguro) *observer les augures*, puis *prédire* et enfin *pressentir*, *augurer*, etc.

L'action de surveiller le vol des oiseaux étant sacrée donnait un caractère religieux à celui qui la faisait et au lieu où la cérémonie s'accomplissait; et c'est de là qu'est venu le mot AUgustus (= AUgus pour AUgur + tus; cf. *Zeitschrift*, III, 269[1]), *saint*, *sacré*, *consacré*, *illustre*, au*guste*, *religieux*, etc.

Une autre classe de dérivés d'AVis que nous devons placer ici, a pour prototype AUspex pour AVispex (AVi + spicio), *celui qui prend les* aus*pices*, au*gure;* primitivement l'AUspex différait de l'AUgur, comme l'idée particulière diffère de l'idée générale, puisque l'AUspex se bornait à observer le *vol* des oiseaux (cf. *Non.*, 429, 26).

Mais, comme cette espèce d'au*gure* était la plus ordinaire, les deux mots et les deux charges finirent par se confondre.

D'AUspex est venu AUspicium, *observation des oiseaux*, puis *signe*, *indice céleste*, *présage* de la volonté des dieux, et, en particulier *présage favorable;* de là, entreprendre quelque chose sous les *auspices* de quelqu'un. Cette individualisation a donné à AUspex le sens secondaire d'*instigateur*, *guide*, *celui sous les* au*spices duquel on commence quelque chose*. AUspicor (activ. AUspico), a aussi les deux sens de *prendre les* au*spices* et *commencer sous les* au*spices*, puis d'une manière absolue, *commencer*.

Nous ne citerons plus que deux dérivés, c'est AUspicabilis, *de bon* au*gure*, *d'heureux présage*, et in-AUspicatus, *qu'on a fait sans avoir pris les* au*spices*, *de mauvais présage*, et quelquefois en bonne part, *inespéré*.

[1] « Augustus locus sanctus ab avium gestu, id est quia ab avibus significatus est, sic dictus, sive ab avium gustatu, quia aves pastae id ratum fecerint » (Festus, p. 1). — « Quod loca quoque religiosa et in quibus augurato qui consecratur, augusta dicantur, ab auctu, vel ab avium gestu gustuve, sicut etiam Ennius docet scribens : Augusto augurio postquam incluta condita Roma est » (Suet. *Oct.* 7). — « Sancta vocant augusta patres, augusta vocantur templa sacerdotum rite sacrata manu » (Ovid. *Fast.* 1, 609).

Enfin le thème AVi a encore donné AViceps, devenu AUceps, -upis, *oiseleur*, d'où AUcupium, *action de tendre des piéges*, principalement aux oiseaux ; AUcupari, *tendre des piéges*, etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : au*guri*, au*gur*, a*gur* ; — ital. : au*gurio* ; — esp. : a*guero* ; — port. : a*gouro* ; — roum. : au*gura* ; — vieux franç. : *aür*, *eür*, h*eur*, d'où *bon-heur* et *malheur* ; — prov. et roum. : au*gusti* ; — ital., esp. et port. : au*gusto*, etc.

IV. Ce qui provient des oiseaux, l'*œuf* devrait s'appeler en aryaque et en sanskrit **AWAyam**, *venant de l'oiseau*, mais il est perdu dans cette dernière langue ; on le retrouve dans le grec ὬFε(ι)ον (et ὬΒεον [Hesych.], avec Β = F) ὨΕον, ὨΙον, τό, l'*œuf* ; — all. : *ei*.

Le latin a conservé OVum, contracté de OVoium, l'*œuf*, et au fig. la contenance d'une coquille d'*œuf*, ou la forme d'un *œuf*, la forme ov*ale*.

OVarius, *esclave* chargé *de la basse cour* ; OVatus, *qui a la forme d'un œuf* ; OVicare, *délayer* avec un blanc d'œuf, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : uov*o* (*œuf*), uov*olo* (ov*e*, *terme d'archit.*) ; — espag. : huev*o* (*œuf*), ov*ario* (ov*aire*), ov*alo* ov*al* (ov*ale*) ; port. : ov*o*, ov*ario*, ov*ado*, ov*al* ; — roum. : ou, oar*iu*, ov*al*, etc.

2. AW, *aspirer à*, *désirer*, *aimer*.

I. Avec beaucoup moins de force que KWAp (= **K**, *fortement* + **WA**, *souffler*, *aspirer*, + **P** pour **PA**, *faire l'action de*), forme secondaire que nous verrons plus loin, p. 338, le verbe simple AW, *aspirer à*, *désirer*, *aimer*, reproduit encore la même image. Il a donné au sanskrit *AVa*, *amour* ; l'adjectif *AVa*, *aimant et aimé*, dont le diminutif *AVûka*, le *père*, nous montre assez le sens qu'avait le positif *AVa* (nominatif *AVas*)

le *bien-aimé*, le *grand-père*, en latin AVus. (Cf. le goth. : *avô*, la grand' mère; le vieux nordique *afi*, le grand-père; allemand : *Ahn* pour *Avhn*, etc.) A côté de AVus, aïe*ul*, d'un AVitulus, *petit grand-père*, formé sur l'adjectif AVitus (voir plus loin), nous trouvons les composés pro-AVus, ab-AVus, at-AVus, trit-AVus, qui expriment ce que nous appelons en français *bis*aïe*ul* et *tris*aïe*ul*. AVus a encore formé AVitus, relatif à *l'*aïe*ul*.

Nous trouvons à côté de AVitulus (qui comme nous venons de le dire a donné aïe*ul*) un second diminutif AVunculus.

« AVunculus, dit Isidore (*Orig*. 9, 6, 17), est matris frater, cujus nomen formam deminutivi habere videtur, quod ab AVo venire monstratur. »

Ce mot désigne le frère de la mère, l'*oncle* maternel (l'*oncle paternel* s'appelle *patruus*). Cf. le lithuanien *awynas*, oncle, autre mode de diminutif de *AV*a, oncle.

DÉRIVÉS ROMANS. — Wallon : ai*ouz* (aï*eux*) ; — berry : aï*ol* (aï*eul*) ; — prov. : av*iol* ; — ital. : av*olo*, *a* ; — esp. : ab*uelo*, *a* ; — port. : avô, *o* ; — ital. : av*unculo* (*oncle maternel*) ; — roum. : *unchiul* ; etc., etc.

II. Un autre dérivé latin de la racine **AW**, *souffler vers*, *aspirer à*, c'est le verbe AVeo, AVere, *désirer ardemment*, av*idemment quelque chose*. Quelques philologues l'ont fait venir de la racine **KU**, **KHU** (page 232), *crier*, *proclamer* devenu HW et HAV ; ils ont été engagés dans cette voie par un HAVere, que l'on trouve dans les dictionnaires latins, mais qui n'est employé par aucun classique. Cette lettre H, en supposant qu'elle existe, prouve seulement que HAVere vient de **KA** + **AW**, *souffler fortement* dont il ne sera plus resté que l'aspiration HA tombée elle-même bientôt en A. D'ailleurs HAVere ou plutôt AVere, *désirer*, placé sous la racine **KU**, *crier*, serait le *seul* exemple du *désir* exprimé par le *cri*; et nous avons déjà proclamé notre horreur pour l'excep-

tion, qui n'est pour nous que le résultat d'une loi inconnue ou incomprise.

Or, le *désir* s'exprime toujours par le *souffle*, *l'aspiration vers quelque chose;* de plus, les conditions lexiologiques sont au moins aussi favorables pour placer AVere à la racine **aw**, *souffler* qu'à **ku**, *crier;* donc jusqu'à preuve bien évidente du contraire, nous maintenons que le verbe latin AVere est le frère (au sens moral) de AFω, AFΥω, (au phys.) *souffler*, *exhaler*.

D'ailleurs AVere avait chez les Latins, exactement le même sens que CUpere; c'est Festus (p. 15) qui nous l'assure :

« AVere nihil aliud est quam CUpere. Argumento est AVidum et AViditas ex quibus praecipua CUpiditas intelligitur. »

Le seul mot indo-européen, issu de la racine **ku**, et qui peut, au premier abord, paraître signifier autre chose que *crier*, d'où *invoquer*, est l'allemand *heischen*. Mais ce mot se traduit dans les meilleures dictionnaires par *réclamer*, *reclamare*, *crier de nouveau*, et jamais par *demander*, encore moins *désirer*. *Heischen* est tout simplement le frère de *heissein*, *appeler*, *commander*, issu du tudesque *haizan*, qui a le même sens, et M. Schulze, dans son *Gothisches Glossar*, traduit le gothique *haitan* par ἐπικαλεῖν (cf. plus haut p. 235). On voit donc que l'isolement de HAVere ou AVere dans la racine **ku**, serait complet, et nous sommes autorisés par là à le remettre sous le radical **aw**, **wă**, *souffler*, d'où *désirer*.

AVeo, *je souhaite*, a donné AVidus, av*ide*, *qui désire ardemment quelque chose* ou *toutes choses*, AViditas, *vif désir*, av*idité* et AViditer, av*idement*. AVidus est frère de AVarus, *qui désire toujours acquérir*, av*are;* AVarus a donné AVaritia, *désir violent d'acquérir* ou *de posséder;* av*arice*. AVidere, en se contractant, est devenu AUdere, comme *gaudere* de *gavidus* est

pour *gavidere*, que l'on retrouve dans *gavisus sum*, je me suis réjoui. AUdere exprime l'idée d'*aspirer à*, *tendre fortement vers*, *poursuivre violemment un but*, *oser*. Ce verbe a formé un adjectif d'habitude AUdax, AUdacis, *qui ose*, au*dacieux*, d'où AUdacia, *courage*, au*dace*, etc.

L'individualisation de *souffler*, en *enfler*, *augmenter*, *croître*, peut réclamer à juste titre comme lui appartenant le verbe latin AVere ou HAVere, *se bien porter* et l'aspiration que nous retrouvons dans une des formes de ce verbe, forme du reste aussi employée que sa sœur non aspirée, nous autorise à considérer celle-ci comme tronquée, incomplète, et à placer le verbe HAVere sous un radical **KA-WA = KAWA**, que nous étudierons plus loin, p. 329, plutôt que sous la racine simple **AW**, souffler. Nous étudierons cependant ce mot ici même, à cause de sa grande ressemblance lexiologique *actuelle* avec AVere, AVidus, etc. (H)AVere exprime l'idée de *se bien porter*, *être en santé prospère*, d'où *être heureux*, et il ne se trouve jamais qu'à l'impératif : AVe, et à l'infinitif, excepté une fois dans un auteur de la décadence, Mamertin (*Gratiar. act. ad. Julian.*), qui dans une seule phrase, l'emploie aux présents de l'indicatif et de l'infinitif, au futur et à l'imparfait du subjonctif.

AVe veut donc dire : *porte-toi bien* (engraisse), d'où *bonjour*, *adieu*, et autres formes de *salut*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port. : av*ido*, *a* (av*ide*) ; — ital. : av*idita* (av*idité*) ; — port. : av*idez* ; — picard : av*er* (av*are*) ; — prov. : av*ar* ; — ital., esp. et port. : av*aro*, *a* ; — prov. et esp. : av*aricia* (av*arice*) ; — ital. : av*arizia* ; — port. : av*areza*, etc. — Prov. : aou*jar* ; — ital. : os*are* ; — espag. : os*ar* ; — port. : ous*ar* ; — ital., esp. et port. : au*dacia*.

3. KWA, KWI, *souffler fortement*, *gonfler*, *enfler*; *créer*, *accroître*.

I. Avec le préfixe de renforcement **KA**, **WĀ** a donné **KAWĀ** devenu **KWĀ**, *souffler fortement*, *gonfler*, *enfler*; *créer*, *accroître*.

En sanskrit **KWĀ** s'adoucit en *ÇVA* et devient d'ordinaire *ÇVI*. *ÇWA*yâmi, *je m'enfle*, *je grossis*, d'où *je crois*, *je grandis*; *ÇWA*gatu, *ÇWA*yîci, *enflure*, *gonflement*.

Le participe parfait passif de *ÇWA*yâmi, *ÇU*na, *gonflé*, a pour correspondant grec ΚΕνός (ΚFΕνός), *gonflé*, *plein de vent*, d'où *vide* (cf. *vanus* et *inanis*, plein de vent, vide, vain), tandis que *ÇU*nya est représenté par ΚΕναὸς (= ΚFΕνεός), avec le même sens; un autre dérivé grec est ΚΥω (= ΚFΥω), *contenir*, *porter dans son sein*, *être pleine* (en parlant d'une femelle).

En latin on ne retrouve ces formes que dans CUmerum (cf. grec ΧΥΜβη, *vase creux*) sorte de grand *panier* ou de *vase* en terre servant particulièrement à conserver le blé, et dans CUmulus, *tas*, *amas*, considéré comme gonflement; ce qui prouve bien que ce mot ne vient pas de *culmus* ou de *culmen* (v. rac. **KṚ**), à part toute difficulté étymologique, c'est que l'idée primitive de CUmulus est un amas pour *combler* la mesure, pour la *gonfler* jusqu'à ce qu'elle soit pleine, et non, comme le dit M. Freund, et après lui, M. Theil, un amas en pointe. CUmulus a donné un verbe CUmulare, d'où ac-CUmulare, *mettre en tas*, *accumuler*, *combler*; CUmulatio et ac-CUmulatio, *accumulation*, etc. Le grec a un ΚΥμα, *gonflement des flots*, *tempête*, *orage*, d'où vient notre mot d'architecture *cymaise*, sorte de moulure renflée concave par le haut et convexe par le bas, et qui s'emploie surtout aux couronnements des édifices.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : cu*mular* (co*mbler*) ; — ital. : co*lmare*, cu*mulare ;* — esp. : co*lmar ;* on trouve un bas-latin COlmus, avec le sens d'*embarras* dans un chemin, d'où le vieux verbe français *se* co*mbler* = *s'embarrasser* (Lancelot du Lac, t. I, f° 43), d'où encore le franç. *en-*co*mbrer ;* — port.: co*mol ;* — ital. et esp. : co*lmo ;* — port. : cu*mulo*, au sens de *tas de terre*, etc., etc.

II. **KWA** et **KWI**, aryaques, devenus en sanskrit *ÇWA* et *ÇWI*, ont quelquefois changé en latin le W en R. Nous aurons occasion dans la suite de cet article de voir plusieurs exemples de ce changement, bizarre au premier abord, mais fort explicable après tout, et qui a lieu d'une manière constante. Cf. aussi plus loin CREta, la blanche, la craie = *ÇWÊ*tâ.

Ainsi *CWA*s sanskrit devient CRAs, latin. Ce mot exprime l'idée générale d'*avenir*.

La racine **KWA**, *souffler fortement*, que nous avons vu prendre successivement les sens de *gonfler*, *augmenter*, et *ajouter en soufflant*, s'individualise enfin dans *augmenter*, *ajouter* d'une manière absolue.

CRAs signifie donc : en ajoutant du temps au temps où l'on agit, où l'on parle.

Horace dit encore dans ce sens : « Quid sit futurum *cras* fuge quaerere ; Évite de chercher ce qui t'arrivera dans l'avenir. » *Od*. I, IX, 13.

Ce n'est qu'en particularisant ce sens d'avenir en celui de l'avenir le plus prochain, que l'on a fini par traduire CRAs par *demain*, en l'opposant constamment au jour présent, ce jour d'hui, *hoc die*, *hodie*.

Nous employons encore *aujourd'hui*, *demain*, au sens général, et nous disons, par exemple, qu'il ne faut pas compter sur le *lendemain*, c'est-à-dire sur l'*avenir*.

L'adjectif CRAstinus, sanskr. *ÇVA*stanas, dérivé de CRAs,

exprime aussi, mais très-rarement, l'idée générale d'avenir, à côté de celle du jour de demain. Pour la terminaison *-tinus*, sanskr. *-tanas*, cf. vesper-*tinus*, pris-*tinus*, matu-*tinus*, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — ProCRAstinare, *remettre au lendemain*, d'où, en général, *ajourner;* et proCRAstinatio, *ajournement*.

III. Une autre forme issue aussi de **KWA** au sens de *gonfler*, c'est CRAssus, *gonflé*, *gros*, *gras*, *épais;* au fig. *grand*, et au moral *épais* (d'intelligence), une paresse *crasse* (vieil adjectif), c'est une paresse d'une épaisseur telle, qu'il est presque impossible de la percer, il en est de même en théol. d'une ignorance *crasse;* nous disons quelquefois d'un mauvais étudiant: il est cra*sseux* d'ignorance ou de paresse. Ce mot cra*sseux* est dérivé du substantif cra*sse* et cra*sse* lui-même n'est que le reste d'un vieux qualitatif qui, en adoucissant sa première lettre, nous a laissé gra*s*, gra*sse*. La cra*sse* n'est donc qu'une *épaisse* couche de saletés. De CRAssus sont venus CRAssities et CRAssitudo, *grosseur*, *épaisseur;* CRAssescere, *devenir* gra*s*, *épais;* CRAssifico, *rendre épais*, *épaissir;* CRAssedo, CRAssamen, CRAssamentum, *résidu épais*, *matière consistante*, *sédiment*, *dépôt;* CRAssus est assez connu comme nom propre; nous le traduirons littéralement par *le* gra*s*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Bas-latin : GRAssus, gra*s;* — picard et hain. : cra*s*, cra*sse;* — wallon : crâ*s*, crâ*se;* et crau, crau*se;* — prov. et catal. : gra*s;* — ital. : gra*sso;* — esp. : gra*so;* — roum. : gra*s*, etc.

IV. C'est au participe aoriste *ÇVAnt*, *enflant*, *gonflant*, que nous devons le principal nom du chien, le premier de nos animaux domestiques, d'après Pictet (*op. cit.* I, 375).

Un grand nombre d'animaux tirent leur nom de leur puissance fécondante; le *chien* est de ce nombre, seulement ce nom de l'*enflant* lui vient du résultat de cette force généra-

trice, et c'est la *grossesse* de la chienne qui a fait donner au mâle le nom de *ÇVAnt*, *le gonflant*, *l'engrosseur*.

Ce participe fait au nominatif *ÇVAn ;* c'est la forme sanskrite correspondant à notre CA*n* dans le dérivé de second degré CAnis pour CVAnis (albanais : *ken* pour *kven*).

Ce **KWA** est contracté en **KU** dans le grec ΚΥΩΝ ; mais aucune famille de langues ne représente mieux l'aryaque **KWANT** que la famille germanique qui possède en tudesque: *hundas ;* en anglo-sax. : *hund ;* en scand. : *hunds ;* enfin, en all. : *hund*, etc. Cf. encore hindi : *svan ;* zend : *çpan* = *çvan* (comme *açpa* = *açva*) ; médique (ap. *Hérot.*, I, 110) : *çpaka* (σπάκα) = chi*enne*, etc. ; — lith. : *szu*, au plur. *szunes ;* — lett. : *suns*, etc. ; — irl. : *cu*, génit. *con*, plur. *cona ;* — arm. : *kf*, plur. *kunn*, etc.

CAnis a donné au latin l'adjectif CAninus, *qui concerne le* chi*en* et le diminutif CAnicula, qui, à côté de son sens primitif de *petite* chi*enne*, désigne la constellation ca*nicule* (ainsi nommée parce que les zodiaques la désignent par un chi*en*) et les *jours* ca*niculaires* (pendant la ca*nicule*), d'où l'expression *chaleur* ca*niculaire* pour désigner une chaleur semblable à celle des jours ca*niculaires* qui sont les plus chauds de l'année.

Dérivés moins importants. — CAtulus, CAtellus (dimin.), *petit* chi*en*, etc.

Dérivés romans. — Picard : ki*en* (chi*en*) ; dans le Santerre, tche*n ;* — rouchi : ti*en ;* — wallon : che*n ;* — Berry : che*n*, chi*n*, etc. (Comme on le voit, ce mot est des plus intéressants pour l'histoire du *chuintement* dans les patois français) ; — prov. : ca*n ;* — ital. : ca*ne ;* — esp. et port. : ca*o ;* — roum. ; câ*ne*, ca*téa*, câ*tel ;* — ital. : ca*nicola* (ca*nicule*) ; — prov., esp., port. et roum. : ca*nicula*, etc.

V. L'idée de *souffler* s'est individualisée en celle de *pousser des soupirs* (su-spir-are, so-spir-o, de spirare, *souffler*),

d'où *se plaindre*, et la simplicité de ce changement d'idées nous dispense de toute autre explication.

Le sanskr. possède, à côté d'un *ÇVA*s, *ÇVA*simi, *souffler*, *siffler*, *respirer*, *soupirer*, *gémir*, un *ÇUk'* (pour **KUK** = **K-WA-K**) *pleurer*, *gémir* (prés. = *ÇO*k'âmi) d'où *ÇU*k' (fém.) *gémissements*, *pleurs*.

Le verbe latin QUEri pour QUEsi signifie *se plaindre*, *exprimer sa douleur par des lamentations*.

De là QUEstus, *plaintes*, *gémissements ;* QUErulus, *plaintif*, *gémissant*, sorte de diminutif que nous rendrions bien par *plaignard ;* QUEribundus a le même sens.

QUErimonia exprime l'idée de *plaintes*, *regrets*, puis *brouille*, que*relle*. Ce mot de que*relle* demande une courte explication : QUErela signifie généralement *plainte*, *grief ;* mais, à partir du siècle d'Auguste, il s'emploie surtout pour désigner la *plainte en justice*. Comme ces sortes de choses ont été de tout temps une des causes les plus fréquentes de brouilles et d'inimitiés, il en résulta que le français que*relle* devint synonyme de *lutte*, de *brouilleries causées par une plainte en justice*, puis plus tard et absolument, toute espèce de *dispute*. Mais il est curieux de constater que le latin QUErela n'a jamais eu le sens du que*relle* français. L'italien que*relare* signifie encore aujourd'hui et seulement *accuser*, porter plainte en justice ; l'espagnol que*rela* a les deux sens : *plainte* et *dispute ;* cf. gallois : *cais* = dispute, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — Con-QUEror, i, *se plaindre énergiquement ;* — con-QUEstus, *vive plainte ;* — con-QUEstio, *action de se plaindre*, *de déplorer vivement*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : que*rela* (*plainte*, *lamentation*), que*relare* (*accuser*), que*relator*, etc. ; que*relarsi* (*se plaindre*, *gémir*), etc. ; — esp. : que*rella*, que*rellarse*, que*rellador*, que*relloso*, etc.

4. SWAp, *dormir*.

Par l'image *respirer fortement*, *respirer bruyamment*, *ronfler*, la racine **WAp**, intensive de **WA**, combinée avec le préfixe **SA** = *fortement*, a donné une forme **S-WAp** *dormir* (cf. plus loin la racine **DRA**, avec le même sens).

En sanskr. nous trouvons, par contraction de **WA** en **U**, *SU*pti, *sommeil*, *SU*pta, *endormi*, *SU*pnas, *sommeil*, etc. Ce dernier correspond exactement au grec Ὕπνος, avec esprit rude remplaçant le Σ. Cf. encore, pour le sens, le grec αὔω, ἰ-αύω, *souffler*, *dormir*, *ronfler*; ἄημι, je *souffle*, etc.

Le latin a un SVOpnus devenu SVOmnus par l'assimilation de *m* en *p*, et enfin SOmnus par la disparition de l'*u* (cf. *socer* = *svocer*, *soror* = *svosor*, etc., p. 81). — SOmnus est donc pour SOpnus ou plus anciennement SVOpnus; et ce qui rend cette étymologie incontestable, c'est le verbe SOpire (SOpio = *SVA*payami) et ses dérivés, ainsi que les vocables correspondants des langues sœurs, tels que le lithuan. : *sapnas*, rêve, songe; — le slav. ecc. : *sunu*, songe, *supati*, dormir; — l'anc. all. : *swebjan*, dormir; — le vieux nord. : *svefn*, sommeil, etc. (cf. encore le zend *qap*, dormir et *qafna*, sommeil). — SOpire est donc pour S-VOpire. Ce verbe exprime l'*idée d'engourdissement par le* sommeil, *par l'assoupissement*. On retrouve ce sens dans l'abstrait SOpor qui a son correspondant, quant à la forme, dans le grec Ὀπός pour ΣϜΟΠός (= **S-WAPas**), *suc de pavot*, *suc qui fait endormir*, puis, *toute espèce de suc*, d'où Ὄπιον, devenu notre moderne op*ium*. SOpor désigne quelquefois ce *suc laiteux* et de là tout *breuvage* sop*orifique*.

SOpor a formé un verbe dénominatif peu usité et incomplet de plusieurs temps, qui exprime l'idée d'*assoupir*, d'*endormir*; d'où *calmer*, *apaiser*, *éteindre*, etc.

SVOP se contracte en SUP dans SUPinus, *couché comme pour dormir*, d'où SUPinare, *se renverser*, *se coucher pour dormir*, et SUPinatio et SUPinitas, *posture renversée pour dormir*, etc.

Revenons à SOMnus. Ce mot signifie som*meil*, d'où poétiquement, *nuit* et *mort*. De là, ce qui n'arrive que pendant le sommeil s'est appelé *rêve*, son*ge*, SOMnium ; et *rêver*, son*ger*, d'où *extravaguer*, *faire des* son*ges creux*, s'est dit SOMniare (fr. son*ger*, cf. *pigeon* de *pipio*, etc.)

Nous citerons seulement parmi les autres dérivés SOMnolentia, som*nolence*, SOMnifer, *assoupissant*, SOMnicularis, *endormi*, *assoupi*, *nonchalant* ; SOMniosus et SOMnosus, *dormeur* et *rêveur*, som*nolent*, *sujet aux rêves* et *aux* son*ges creux*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : son*no*, sop*ore* (som*meil*), sogn*o* (song*e*), sog*nare* (song*er*), sop*orifero* (sop*orifère*, *assoupissant*) ; — esp. : suen*o*, sop*or*, son*ar*, sop*orifero*, sop*oroso* ; — port. : som*no*, son*ho*, son*har*, sop*orifero*, sop*oroso* ; — roum. : som*n* (som*meil*) ; — ital. : op*pio* ; — esp. : op*io* ; — roum. : op*ium*, etc., etc.

5. KWAP, *souffler fortement ; s'évaporer ; être essoufflé.*

Du préfixe **KA** ou **K**, *fortement*, et de **WAP**, intensitif de **WA**, *souffler*, naît **KWAP**, *souffler fortement*, *courir*, *aspirer fortement à*, *être passionné pour*... Excepté dans les langues slaves, le W de **KWAP** tombe ou se contracte en U par son union avec le A qui le suit. De là deux racines bien connues **KAP** et **KUP**, reproduites par le sanskrit, le grec, le latin, l'allemand, etc.

I. L'idée de *souffler fortement*, *aller à la manière du vent*, a donné celle de *s'évaporer*. C'est cette idée que l'on retrouve dans le skr. : *KApi*, *encens*, *KApilas*, *parfum* ; dans le goth. : *hvapjas*, fumée (?) ; dans le lith. : *kvapas*, souffle, fumée,

vapeur, parfum, *kvepalai*, bonne odeur, parfum, *kvepoju*, haleine, vapeur; dans le bohémien : *kopet*, fumée; dans le slave eccl. : *kopru*, etc., et tous ces mots prouvent bien que le latin VApor (= VApos), va*peur*, *fumée*, quelquefois *feu*, *flamme*, est pour CVApor. De là le verbe dénominatif VAporare pour CVAporare, *remplir de* va*peur*, au neutr. *s'é*va*porer*, et au fig. *être brûlé*, *consumé*; VAporatio, *é*va*poration*, *transpiration;* VAporatus, va*poreux*, *fumant*.

C'est certainement à la même racine, mais dans le sens simple de *souffler*, que se rapporte VArpa, *vin éventé*, au fig. *vaurien;* d'où VApidus, *éventé* (en parl. du vin), et au fig. *gâté*, *corrompu*, *vicieux*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : va*pore*, va*porita* (va*peur*), va*porare* (éva*porer*), va*porazione* (éva*poration*), va*poroso ;* — esp. : va*por*, va*porar*, va*porear*, va*porizar*, va*porizacion*, va*poroso;* — port. : va*por*, va*porar*, va*poraçao*, va*poroso ;* — roum. : va*por*, *a* va*poriza*, va*porizatie*, va*poros*, etc.

II. Nous avons vu tout à l'heure l'idée de *dormir*, rendue par celle de *souffler* (*ronfler*). Nous allons examiner maintenant la filiation de *courir* descendu directement de *souffler fortement*. En effet, le résultat le plus facile à constater d'une course violente chez un animal quelconque, c'est son ESSOUFFLEment. Lorsque les hommes primitifs voyaient un homme *essoufflé*, la première idée qui leur venait était celle-ci : il vient de courir, d'où l'idée d'essoufflement et celle de course se confondirent tellement dans leur esprit qu'ils prirent l'une pour l'autre.

Ils trouvèrent le type de la vitesse à la course dans le cheval, qui dès l'origine et à cause de ses précieuses qualités fut asservi à l'homme, et ils l'appelèrent **KApala**, *le soufflant fortement*, le *courant vite*, le *rapide*.

En sanskr. *ÇApala* signifie encore aujourd'hui *mobile*, *vif*, *pétulant*, *rapide*.

De la forme organique le latin a fait CAballus, devenu en français cheval. Cf. kavi : *kapala* (Vocab. kavi de *Stamford Rafles*); — persan : *kuwal*; — slave : *kobyla*; — cymriq. : *ceffyl*; — irland. : *capal*; all. : *gaul*, etc. cf. aussi le grec KAπτω dont le parfait κέκηφα et le participe κεκαφηώς signifient quelquefois *aspirer fortement*, *souffler*, *haleter*, d'où *expirer*.

CAballus ne se trouve guère dans la bonne latinité que dans les poëtes, et encore y est-il assez rare; plus tard, on s'en est servi dans la prose. On le retrouve dans les proverbes suivants : Optat ephippia bos piger, optat arare CAballus (Horace, *Ep.* I, 14, 43). — Le bœuf paresseux voudrait porter la housse, le cheval voudrait labourer, c'est-à-dire : Chacun désire la condition de son voisin qu'il regarde comme plus heureux que lui. — CAballus in clivo, c'est un cheval dans une descente, c'est-à-dire un homme à la démarche lente. (Petron. *Sat.*, 134, 2.)

Avant le moyen âge, ce mot signifiait toujours *cheval de fatigue*, *bidet*, *cheval hongre*, *rosse*[1]. C'est aussi le sens du grec KAβάλλης, ὁ, qui du reste était calqué sur les Latins. On voit que les Pélasges-Italiques avaient complétement oublié le sens primitif de *rapide* rendu par leur mot CAballus. Ce n'est que plus tard, et peut-être à cause de la dureté irremédiable d'un mot français formé sur *equus* (ce mot eût été *èque* ou *ec !*) que *cheval* reprit son sens noble de coursier rapide. L'espagnol et l'italien ne possèdent aussi que *cavallo* ou *caballo*; *equus* eût formé dans ces langues un *èque* ou un *equo*, qui du reste eût été assez facile à prononcer, mais il y avait là une autre difficulté : c'était d'éviter toute confusion avec *equo*, signifiant *égal*, confusion qui ne pouvait exister

[1] On voit ici un exemple de sens péjoratif attaché méchamment à la langue des vainqueurs Germains par les Gaulois vaincus : *ross* en germain, veut dire *coursier de combat!*

chez les Latins, puisqu'ils prononçaient AIquo ce que nous écrivons AEquo, en accentuant l'*i* comme l'*i* français trématisé (cf. plus haut, p. 61).

Quelle que soit la raison de ce retour dans les langues romanes du sens primitif de **KAPala**, il est positif que dans ces langues, CAballus a absorbé les sens de *equus* en conservant les siens.

CAballus a formé un CAballarius que l'on trouve seulement dans deux vieux glossaires, et c'est cette formation, fort régulière du reste, qui nous a donné les mots che*valier*, che*valerie* et ca*valier*, ca*valerie ;* les deux premiers, de formation primaire ou populaire comme che*val*, et les seconds, de formation secondaire ou savante comme ca*vale*, que l'on retrouve en latin sous la forme CAballa.

DÉRIVÉS ROMANS. — Provenç. : ca*valh* (che*val*), *cavallier*, *cavayer* (*cavalier*, che*valier*), ca*valcar*, *cavalguar* (che*vaucher*, ca*valcader*), *cavalcada* (che*vauchée*, ca*valcade*), etc. ; — ital. : ca*vallo*, ca*valla* (*jument*), ca*valiere*, ca*valcare*, ca*valcata ;* — esp. : ca*ballo*, ca*ballero*, ca*balgar*, ca*balgada ;* — catalan : ca*ball*, ca*valgar ;* — port. : ca*vallo*, ca*valleiro*, ca*valgar*, *cavalgada ;* — roum. : ca*l*, ca*baler*, etc., etc.

6. KWAp, *souffler fortement*, *aspirer à*, *aimer*.

L'idée morale d'*aspiration vers* quelque chose, se retrouve dans le radical **K-WAp**, composé de **KA**, *fortement* + **WA**, *souffler* + **P** = **PA** suffixe verbal exprimant une idée active. **KWAp**, au figuré, c'est donc *souffler fortement vers quelque chose*, *aspirer* (ad-SPIRare, *souffler vers*) à, d'où *désirer fortement*, *aimer*, puis *être voluptueux*, *luxurieux*, *lubrique*.

Les deux sens qui ont laissé des dérivés en latin sont *désirer* et *aimer* (avec volupté).

I. **kwAp** devenu en latin CUp a donné CUpere, io, *désirer ardemment*, *souhaiter*, *demander quelque chose*.

De là CUpidus, *désireux*, *avide*, quelquefois *amoureux*, mais rarement. — Ordinairement CUpidus se prend en mauvaise part, dans le sens de notre mot cu*pide;* il en est de même de ses dérivés CUpedo, CUpido et CUpiditas, *vif désir* et cu*pidité*. Cependant ces mots expriment parfois le *désir amoureux;* CUpiditas n'est employé dans ce sens que par Pline (3, 5, 4). Quant à CUpido, cette signification lui est plus souvent attribuée; ce nom est même devenu celui du dieu de l'amour personnifié et Cu*pidon* est un des mythes les plus aimés des anciens Latins.

Avant de nous lancer dans l'étude de CUp au sens d'*aimer* et d'*être voluptueux*, nous citerons encore parmi les dérivés de CUpere, *désirer*, un contracté CUpes, *friand*, *désireur*, *avide*, cu*pide*, d'où CUpedia et CUpadia, *friandises* (morceaux désirables et désirés); CUpedia a pour correspondant grec KAΠυρια, ou KAΠυριδια, *friandises*, d'un KAΠυρός, que nous verrons plus tard avec les sens de *débauché* et de *brûlant*, et qui exprime en général un *vif désir*, une *vive passion*.

Mais les dérivés les plus importants de CUpere sont l'inchoatif conCUpiscere, *commencer à désirer*, *convoiter*, d'où conCUpiscentia, *désir*, *concupiscence* et perCUpere, *désirer beaucoup*, etc.

Le sanskrit a, dans le sens d'*aspirer à*, *éprouver un vif désir*, un *ÇU*-dh, qui ne diffère de CUp que par l'adoucissement initial et la différence du suffixe verbal (**dha** au lieu de **pa**) ; cf. plus haut, p. 145.

Parmi les langues germaniques, l'allemand dit : *hoffen;* l'anglais : *to hope*, désirer, d'où espérer.

Nous ferons une remarque au sujet des langues slaves. Ces grands idiomes indo-européens ont prouvé une fois de plus, dans la racine qui nous occupe, leur étonnante puis-

sance de conservation; car il n'ont pas perdu le *w* de la racine **WA**; on trouve en polonais *kwapic'* et en esclavon *kzipieti* avec le sens de *bouillir*, *être ardent*. (On sait qu'en esclavon le *v* primitif est toujours remplacé par *z*.)

Je reviens maintenant à l'individualisation de *souffler* en *être amoureux*, dont j'ai déjà dit un mot tout à l'heure à propos de CUPido. En grec, la mère de Cu*pidon* s'appelle KΥΠρις. On a dit que ce nom de *Vénus* venait de ce qu'elle était sortie de la mer près des rivages de l'île de Chy*pre*[1]. Ne serait-ce pas plutôt l'île de Chy*pre* elle-même, qui aurait pris son nom de la déesse de l'amour, ou de la vie débauchée et pleine de volupté que menaient les Cy*priotes*. On sait que le nom de Chy*pre* n'est pas le nom primitif de cette île qui en a porté successivement plusieurs autres. Notre supposition n'a donc rien d'invraisemblable; au reste, nous la donnons pour ce qu'elle vaut. Nous serons aussi discrets à l'égard de *Cythère* (KΥΘηρος) en constatant seulement que ce mot peut très-bien venir de la combinaison du radical **K-WA** avec **DHA**, *poser*, *faire* (= Θε) combinaison que nous avons déjà constatée tout à l'heure dans le sanskrit ÇUdh.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital.: cu*pere* (*désirer*), cu*pidita* (*cupidite*), cu*pido* (*avide*, cu*pide*); — port.: cu*pido*, cu*pides*, etc.; — ital.: *concupiscenza*, *concupiscibilità* (*concupisceme*); — esp. et port.: *concupiscencia*, etc.

II. Du sens d'*aimer*, nous avons dit que le radical **KWAP** *descendait* à celui d'*être luxurieux*, *lubrique*.

C'est cette idée qui a donné naissance au latin APer pour CAPer qui est lui-même mutilé pour CVAPer (cf. le slave ecclésiastique *vepr̃*, sanglier, qui a perdu le *k* et conservé le *v*), il en est de même du polonais *vieprz* pour *kvieprz*.

[1] On sait que ce mythe vient de ce que le culte de la déesse de l'amour a été apporté aux îles grecques par les Phéniciens (Astarté), d'où Vénus, d'après la fable, est née de l'écume de la mer.

Le grec dit ΚΑΠρος, et il est remarquable que ce mot désigne surtout le *sanglier mâle* (on trouve quelquefois un féminin ΚΑΠραινα = *laie*). Le sanglier est donc le *luxurieux*, le *lubrique*, et il est curieux de comparer ce terme à son frère ΣΥς (lat. SUs; le sanglier s'appelle souvent ΣΥς ἀγρίος), *porc*, *cochon*, qui signifie l'*animal fécondeur* (rac. **SU**, *répandre*, *féconder*), ainsi qu'à ΓΟνδης, *cochon de lait* (rac. **GAn**, *engendrer*). Le grec a encore un ΚΑΠυρός, *débauché*, qui a formé ΚΑΠυρίζειν, *se livrer à la débauche*. — Cf. anc. haut-all. : *ebar;* — goth. : *ibur* (?) ; — allem. : *eber*, etc.

Le même sens se retrouve aussi, mais mieux conservé dans le nom de la chè*vre*, CApra pour CVApra, dont le masculin CAper est aussi employé pour désigner le *bouc*. (Cf. angl.-sax. : *hăfar;* — anc. nord. : *hafra* = bouc ; — irl. : *cabhar*, *gabhar*, *gobhar;* — kymr. : *gafr;* — corn. : *gavar;* — arm. : *gavr*, *gaour*, etc. = chèvre.) On sait que cet animal est très-lubrique[1] ; nous disons encore en parlant d'un vieillard débauché : c'est un vieux bouc ! De plus, le bouc ayant la peau ridée et sordide, CAper a formé un verbe nominal CAperare, *rider*, *sillonner de rides*, et au neutre, *se rider*, d'où *se refrogner*. Quant à CApra, après avoir formé des dérivés tels que CAprarius, *relatif aux* chè*vres* et che*vrier*, CAprinus, *qui concerne les* chè*vres*, CAprea, che*vreuil*, elle a donné un diminutif CApella, *petite* chè*vre*, d'où un adjectif CApellianus.

C'est à dessein que nous n'avons pas encore parlé des composés CAprifolium, chè*vre-feuille*, et CAprificus, *figuier sauvage*, d'où CAprificare, *faire mûrir les figues par la piqûre d'un insecte* (hyménoptère du genre cynips), et CAprificatio, substantif désignant ce moyen artificiel de mûrissement.

Ces plantes appartiennent à la famille des ca*prifoliacées*

[1] C'est le même vice qui a fait donner au singe le nom de *KApi* (pour *KVApi*) en sanskrit ; — grec : ΚΗπος, ΚΕΙπος ; — tud. : *affo ;* — all. : *affe ;* — angl. : *ape*, etc.

et tirent sans doute leur nom de ce que les chèvres aiment à se nourrir de leurs fruits ou de leurs feuilles[1].

DÉRIVÉS ROMANS. — Tous les mots français dérivés de CApra et de ses composés (*chèvre*, *chevreau*, *chevrotin*, etc.), sont formés par l'adoucissement du *p* en *b* qui devient lui-même *v*. — Prov., esp. et port. : *cabra* (*chèvre*) ; — ital. et roum. : *capra* ; — prov. : *cabro* (*bouc*), *cabrier* (*chevrier*), *cabrol*, *cairol* (*chevreuil*) ; — ital. : *capro*, *capraro*, *caprajo*, *cavriolo*, *capriuolo* ; — esp. : *cabron*, *cabrero*, *cabriolo* ; — port. : *cabreiro*, *cabrito montes* (*chevreuil*), etc. ; — roum. : *capro*, *caprar* (*chevrier*), *caprior* (*chevreuil*) ; — prov. : *caprifuelh* (*chèvre-feuille*) ; — ital. : *caprifoglio*, etc., etc.

7. WAK, *souffler*.

Au sens de *souffler*, *venter*, une racine seconde **VAK** se retrouve dans le sanskrit *VAçika*, *plein d'air*, *vide*, le synonyme de *ÇUnya*. Le latin dit VAcuus avec le même sens ; de VAcuus se sont formés VAcuare, *vider*, *rendre vide*, d'où *retrancher* ; VAcuefacere, avec les mêmes sens et VAcuitas, *vide*, et dans un sens spécial *interrègne*. A côté de VAcuare on a un VAcare, *être vide*, d'où VAcatio, *vide*, et plus tard, *exemption*, *décharge d'un devoir*, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — SuperVAcare, *surabonder* ; — SuperVAcuus, superVAcaneus, *surabondant*, *inutile*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *vacuare* (*évacuer*), *vacuo*, *a* (*vide*, *oisif*, *paresseux*), *vacuita* (*vide*, *vacuité*), *vacuazione* (*évacuation*) ; — esp. : *vaciar*, *vacio*, *vaco*, *vacuo*, *vacuidad*, *vaciedad* ; — port. : *vacuo* (*vide*), *vacuidade* (*vacuité*), etc.

[1] Selon M. Littré (*Dict. franç.* verb. Chèvrefeuille) le nom de *chèvrefeuille* viendrait de ce que cette plante grimpe comme une chèvre. Malgré tout mon respect pour la science de l'illustre philologue, j'ai peine à me ranger à son opinion sur ce point

8. WAS, *souffler*.

Par la forme secondaire **WAs**, *souffler*[1], contractée en **Us** et gunée en **AUs**, **WA** a donné au latin un AUsa devenu par le changement si fréquent de *s* en *r* (*labor* = *labos*, *flor* = *flos*; cf. plus haut, p. 81, etc.). AUra *souffle*, *air*.

AUra (cf. grec Ἄω, Ἄϋω) rend l'idée de *toute espèce de vent*, mais particulièrement d'un petit *vent doux*, ce que nous appelons aujourd'hui *zéphyr*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port.: aur*a* (*zéphyr*, *vent favorable*, d'où, au fig. *faveur*, *bienveillance*, etc.).

9. WAD, *aspirer*, *flairer*, *sentir*.

Par un thème contracté **Uda** pour **WAda**, nous arrivons au latin ODere pour UDere. ODere est devenu plus tard OLere; (pour D = L, cf. plus haut, p. 80). Ce qui prouve que ODere est bien la forme primitive, c'est un ODefacit que l'on trouve dans Festus, p. 174, édit. Müll. « ODefacit, dicebant pro OLfacit (ou OLefacit). »

D'ailleurs, nous avons toute une classe de dérivés latins du thème **Uda** qui a conservé le D. Comme prototype de ces dérivés nous trouvons ODor, -ris (pour ODos, cf. *arbos* = *arbor*, *labos* = *labor*, etc.), *odeur*, *senteur bonne* ou *mauvaise*, et au figuré *vent* de quelque chose, *soupçon*, *pressentiment*. De là, un verbe ODoror, *chercher à l'aide de l'odorat*, *flairer*, et au fig., dans un sens de mépris, *aspirer à quelque chose*; d'une manière absolue, *se mettre en quête*, *suivre à la piste*, *chercher*. On trouve aussi un actif ODoro, *rendre* od*orant*, *parfumer*.

[1] Cette forme **VAs** est souvent employée dans le *Rig-Véda* avec le sens de *briller*, *luire* (par enflammer). Cf. *Çyavanta VAstave* en parlant des aurores. (*Rig-Véda*, I, 48, 2.)

Le parfait ODoratus a formé ODoratio, *odeur*, ODorativus, *odorant*, et ODoratus, *odorat*. ODor a été directement formatif dans ODoramen, et ODoramentum, *substance odorante*, *parfum*, *aromate*, et dans ODorus, *parfumé*, et ODorifer, *odoriférant*.

Le grec a des correspondants à toutes ces formes dans Ὄζω, *sentir*, *exhaler une odeur*, Ὀσμή, *odeur*, *odorant*, et leurs composés.

Cf. encore lith. : *ud-zu*, sentir, exhaler ; — bohém. : *ud-iti*, parfumer, etc.

Nous avons dit que la forme primitive ODere était devenue OLere.

OLere, *exhaler une odeur*, *sentir*, au fig., *sentir quelque chose*, *en révéler la présence*, *le trahir ;* dans le sens réfléchi, *se faire remarquer par son odeur*, *trahir sa présence*.

De là OLens, *odorant*, et en mauvaise part, *moisi*, *qui sent mauvais*, *vieux*. Avec le même sens péjoratif, OLentica et OLenticulum, *lieux infects*, et OLetum, *excréments*, *immondices*, d'où un verbe OLetare, *souiller*, *infecter*. — Cf. *sentina*, sentine, de *sentire*.

Combiné avec *facere*, OLere a formé OLfacio et OLfacto, pour OLefacio et OLefacto verbes sans infinitif au sens de *flairer*, *faire flairer*, dont le dérivé a donné OLfactus, ûs, *exhalaison*, *odeur*, le nom de notre nerf *olfactif* et un verbe composé sub-OLfacere, *sentir*, au fig., *pressentir*, etc.

Parmi les autres composés de OLere, nous citerons encore :

Ad-OLere, *émettre une odeur*, *sentir*, d'où ad-OLescere, dans la langue des sacrifices, *être chargé des substances odoriférantes*.

Il faut bien se garder de confondre ces mots avec leurs similaires au sens de *croître*, *agrandir*, *élever*, que nous verrons plus tard à la racine ṛ (classe TENDRE) ;

Red-OLere, *être odorant*, *exhaler*, *sentir ;*

Sub-OLere, *flairer*, *répandre une odeur*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *odore*, *odoramento* (*odeur*), *odorare* (*flairer*, *sentir*), *odoroso* (*odoriférant*), *odorato*, *odorazione* (*odorat*), *olezzo* (*bonne odeur*), *olezzare* (*rendre une bonne odeur*), *olfare* (*flairer*, *sentir*) ; — esp. : *odorato* (*odorat*), *odorifero*, *oler* (*sentir*, *flairer*), *oledor* (*qui sent*), *oledero* (*qui a de l'odeur*), *olfato* (*odorat*, *flair*), *olfatear* (*flairer avec empressement*) ; — port. : *odorato*, *odorifero*, *odoriferante*, *olfato*, *olfacto* (*odorat*), etc.

10. PU, *flairer*, *puer*.

En composition avec **API** devenu **PI**, **WA** a donné **PU**, *flairer*, *puer*.

Cette racine **PU** au sens de *sentir*, a en latin les deux sens de pu*er*, *avoir honte*, et d'être pu*dique* que nous allons successivement examiner.

I. L'idée de pu*er*, venant de celle de *souffler*, n'a pas besoin de se justifier ; de *souffler* à *flairer* et *sentir*, la transition est toute naturelle, et comme les odeurs agréables sont de beaucoup les plus rares, ce que l'on sent est devenu pu*anteur*, et pu*er* a été exprimé pour *sentir*.

Nous trouvons donc en latin : PUs (grec : ΠΥον ; sanskr. : *PŪ*ya), *humeur visqueuse* et *nauséabonde*, *pus*. *Plein de* pus, pu*rulent*, s'est dit PUsulentus devenu PUrulentus, *amas de* pus, pu*rulence*, PUrulentia.

PUtere, PUteo, *sentir mauvais*, pu*er* (sanskr. : *PŪ*y, pu*er*, *se pourrir ;* grec : ΠΥΘω, *pourrir*, *se* pu*tréfier*, ΠΥω, ΠΥωσις, etc. ; lith. : *puvvu*, puer) *être gâté*, a engendré un PUtidus, pu*ant*, *infect*, ainsi qu'un inchoatif PUtescere, *devenir* pu*ant*, *infect*, *se gâter*, *se corrompre*. De là, PUtor, pu*anteur*, pou*rriture* ; sanskr. : *PU*ti, *mauvaise odeur*, *corruption*, etc.

Un adjectif renforcé PUTer, tris, *gâté*, pourri, au propre et au figuré, a été le père du verbe PUTreo et de son inchoatif PUTresco, *je suis en putréfaction*, ou *je tombe en putréfaction* qui ont eux-mêmes formé l'adjectif PUTridus, *gâté*, pourri, PUTride et PUTror, pourriture.

Quand à PUTrefacere, pourrir, *se putréfier*, et à son dérivé nominal PUTrefactio, *pourriture et putréfaction*, ils sont composés avec le verbe *facere*, faire, et sont conséquemment tout à fait actifs.

Le latin PUTacius et PUTorius, *civette*, putois (en skr. : *PUti*, *PUtika* et *PUtiçârig'â*), appartiennent à cette même racine. — Cf. encore lith. : *puti* (pussu) ; — goth. : *fuls* ; — anglo-sax. et tud. : *fûl* (avec le sens de pourri) ; — zend : *pû*, puer, *puiti*, pourriture ; — scand. : *fûi*, *fûki*, puanteur ; — irl. : *putar*, puant ; — kymr. : *pwdo*, pourri, etc., etc. ; — armor. : *pudask*, putois, etc. Voir Pictet (*op. cit.* I, 451).

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *puzzare*, *putire* (puer), *purulenza* (*purulence*), *putrido* (*purulent*, *putride*), *putrefare* (*putréfier*), *putrefazione* (*putréfaction*) ; — esp. : pus (pus), *purulencia*, *purulento*, *pudrir* (*putréfier*), *putrido*, *putridez* ; — port. : pus, *purulentia*, *purulento*, *apodrecer*, *pütrificar*, *pütrido*, *podridão*, *pötridez*, *pütrefaçao* ; — roum. : *puroju* (pus), *puroime* (*purulence*), *puroios* (*purulent*), *a putrezi* (*putréfier*), *putrezire* (*putréfaction*), etc. ; — languedoc. : *pudi* (*putois*) ; — ital. : *puzzola*, etc.

II. Comment l'idée de PUDere, *avoir honte*, *rougir*, se rattache-t-elle à la racine **PU** (= **PI** + **WA**), *sentir*, *puer?*

PUDere, c'est proprement, et originairement, *rendre puant*, et à l'actif *être puant*, soit au physique, soit au moral. Que l'on ne nous accuse pas d'inventer le sens moral de *puer* ; nous disons encore aujourd'hui : « Il est *puant* de vanité ; » — « Cette affaire me *pue* au nez, me *dégoûte*. » Or, *être*

pu*ant* au moral, c'est être méchant à un point de vue quelconque, avoir un vice ou un défaut qui vous rend désagréable et dont *on doit rougir*, dont on doit avoir honte pour tâcher de s'en corriger. PUdere, c'est donc *avoir honte* d'un vice physique ou moral qui vous rend *dégoûtant* aux autres, et qui vous fait *puer*. Que l'on nous pardonne d'appuyer autant sur ces détails que le lecteur pu*dibond* (PUdibundus, *qui rougit facilement*) pourrait trouver déplacés; mais cette filiation d'idées est d'une grande importance, et il n'y a jamais d'*impudeur* à rechercher la vérité. PUdere est surtout employé comme verbe impersonnel : *me* PUdet, *j'ai honte.*

PUdens, *qui a de la* pud*eur*, a donné négativement le français *impudent* (im-PUdens, d'où im-PUdentia, *impudeur*, *impudence*).

PUdor signifie *honte* et *chose déshonorante;* mais plus souvent, pu*deur*, *modestie*, *innocence*, etc. Avec un suffixe -*icus* très-fréquemment employé pour former des adjectifs, PUd a donné PUdicus, pu*dique*, *chaste*, *vertueux*, d'où PUdicitia, *chasteté*, pu*dicité*, *vertu* (surtout des femmes); im-PUdicus et im-PUdicitia, *impudique* et *impudicité*, *impudeur*, etc.

Un dérivé très-important de ce mot est re-PUdium, *action d'avoir honte*, et de *repousser avec mépris*, d'où re-PUdiare, *repousser avec honte*, *rejeter avec mépris*, *répudier* (même en parlant d'un mariage seulement projeté; cf. *Paul Dig.*, 50, 16, 191).

Re-PUdiare a donné re-PUdiator, *action de rejeter*, *répudiation;* re-PUdiator, *celui qui fait cette action*, etc.

Dérivés moins importants. — Dis-PUdet, *avoir grande honte*, *être tout honteux;* — sup-PUdet, *éprouver quelque honte*, *être un peu honteux;* — PUdimenta, *les parties honteuses du corps*, etc., etc.

Dérivés romans. — Ital. : pu*dore* (pu*deur*), pu*dico* (pu*dique*),

pu*dicizia* (pu*dicité*), pu*dende* (*parties honteuses*), etc.; — esp. et port. : pu*dor*, pu*dico*, pu*dicicia*, pu*dendo*, *a* (*honteux*, *-euse*), etc.

II

AW ou **WA**

Souffler, brûler, briller, etc.

Nous remarquons d'abord, et cette remarque s'appliquera à tous les radicaux issus de la racine simple **WA** ou **AW** que nous allons étudier, que toutes les racines indo-européennes au sens de *souffler*, prennent aussi celui de *flamber* et d'*enflammer*. Cf. **AN**, **DHU**, **SPHU**, etc. Les Aryas avaient donc remarqué que le feu a besoin d'air pour s'entretenir, et cette racine seule prouverait qu'avant leur séparation en familles distinctes, nos premiers pères étaient arrivés sinon à une certaine culture intellectuelle, du moins à une certaine perspicacité observatrice qui leur permettait de remonter du fait perçu à la cause efficiente.

Les Indiens appelaient le feu, *VA*yu-sakhi, le compagnon, l'ami, le *cohabitant* du vent, ou Agnirax, le conservateur, le nourricier du feu. La même idée reparait dans *AN*alas, feu, dérivé, comme *AN*ilas, vent, de **AN**, souffler. En effet, ce qui pour nos physiciens s'appelle l'air, c'est-à-dire les gaz sans lesquels le feu s'éteint, était le vent, le souffle de l'air chez les premiers Aryas.

Ceci dit pour expliquer la filiation de **WA**, *brûler*, d'où *briller*, par rapport à **WA**, *souffler*, nous commençons immédiatement nos études lexicologiques en faisant autant de paragraphes différents qu'il y a de mots latins issus de radicaux distincts ou d'idées diverses.

1. WAS, US, *brûler*.

Le désidératif **WAS** contracté en **US**, a donné à côté du skr. *UṢ*, *brûler*, le verbe latin URO, URERE pour USO, USERE, *brûler*, *consumer*, au physique et au moral, d'où un diminutif Ustulo, au même sens, formé sur le passé Ustus, *brûlé* (cf. skr. : *Uṣṇas*, *chaud ;* — zend : *uç*, brûler, consumer, etc.).

En composition avec **API**, *sur*, Uso a donné **API**-Uso, devenu (par la chute de l'*a*) **PI**-Uso, **P**-Uso, et par l'affaiblissement du *p* en *b* : BI-Uso et B-Uso, B-Usere. (Cfr. Bibo de **PĪ**)

Le verbe latin B-Uso devenu B-URO, est inusité, mais on le retrouve dans la forme participiale substantive B-Ustum, qui désigne l'*endroit où l'on brûlait les morts*, le *bûcher* lui-même et enfin le *tombeau* qui renfermait les cendres. De là BUstuarius, *relatif au bûcher*, et (pris substantivement) *entrepreneur de funérailles*. Nous trouvons aussi dans Festus (p. 26) un BURUM, qui rend l'idée d'une *couleur de feu*, d'où *rouge*, *roux*.

B-URERE a survécu dans les composés com-BURERE, *brûler complétement* (et au fig. *être consumé d'amour*) d'où com-BUstio, *combustion*, d'où nous avons fait en français les adjectifs *combustible* et *incombustible*.

Revenons à URERE. Ce verbe, outre les vocables dont nous venons de parler, et les deux mots UREDO, inis, *brûlure*, *démangeaison*, *désir amoureux*, *charbon* (maladie) et URTICA (cf. lith. : *usne*, *usnis*, chardon), *ortie*, *démangeaison*, *désir amoureux*, a donné les dérivés suivants :

Ad-URERE, *brûler à la surface*, et métaphoriquement *blesser*, *détruire ;*

Amb-URERE, *brûler autour*, *brûler complétement ;*

De-URERE, *brûler entièrement*, *incendier ;* métaphoriquement en parlant du froid, *brûler*, *faire périr ;*

Ex-URere, *brûler*, *consumer*, *embraser*, d'où ex-Ustio, *action de brûler*, *embrasement ;*

In-URere, *brûler intérieurement ;* au figuré, *graver*, *imprimer*, etc. ;

Ob-URere (ne se trouve qu'au part. ob-Ustus), *brûler autour* (poétique) ;

Per-URere, *brûler entièrement;* au figuré *brûler*, *enflammer*, *ronger*, *miner*, etc. ;

Prae-URere, *brûler quelque chose par devant* ou *par le bout ;*

Semi-Ustus, sem-Ustus, semi-Ustulatus, *à demi brûlé*, etc.

M. Pictet (I, 298) rattache encore à cette racine le nom de l'oi*gnon*, Unio pour Usnio ; cf. skr. : *UÇ*na, oi*gnon*, littéralement « *chaud*, *brûlant*, *piquant*, à cause *de l'âcreté du suc.* »

De même M. Curtius (*Grundz. der griechisch. Etym.*, 2[e] édit., p. 356) place aussi sous cette racine (toutefois avec un ?) le mot AUster qui serait alors guné pour Uster (le *brûlant*), nom d'un *vent chaud du midi ;* de là AUstralis et AUstrinus, *du midi*, aus*tral*, etc.

Cf. ΑΥω, ΑΥω, *sécher*, *brûler*, ΕΥρος, l'eu*rus*, *vent du sud-est*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *combus*tione, *combus*tibile, *ortica* (*ortie*), Aus*tro* (Aus*ter*), aus*trale* (aus*tral*), u*rente* (*brûlant*); — esp. : *combus*tion, *combus*tible, *or*tiga, Aus*tro*, aus*tral*; — port. : *combus*tao, *combus*tivel, *combus*tibilidade, *comburente* (*brûlant*), u*rtiga*, Aus*tro*, aus*tral ;* — roum. : u*rzika* (*ortie*), Aus*trie*, aus*tral*, etc., etc. Le roumain a encore us*kat*, pour signifier *sec*, *brûlant ; a* us*ka*, *brûler*, *sécher*, etc., etc.

2. SWAS, SUS, *sécher*.

Le verbe **WAS** combiné avec **SA** = fortement, a donné un composé **S-WAS** contracté en **SUS**, et ce composé a servi à exprimer l'idée de *brûler fortement*, d'où *sécher*.

Par un changement de sifflantes dont il abuse, le sanskrit dit *ÇUṣ* pour SUs(*ÇU*ṣyâmi), *se sécher*, *se dessécher*, puis dépérir. De là *ÇU*ṣa, *siccité*, *ÇU*ṣira, *le feu qui sèche*, et *ÇU*ṣira, *le vent qui sèche*. De là aussi *ÇU*ṣka, sec.

Cf. zend : *huska;* — slav. : *sùch;* — lith. : *sausas*, etc.

Le grec a guné l'*u* et a formé ΣΑΥκρος, *délicat*, *frêle* (par le *dépérissement*, *le dessèchement*) ΣΑΥλος, ΣΑΥκος, ΣΑΥρα, ΣΑχνος, etc.

Le latin a affaibli l'*u* en *i* (cf. l'irlandais *siac*, sec), et nous trouvons dans cette langue SIccus pour SIscus.

SIccus désigne tout ce qui est sec, *desséché*, *brûlé*, etc. Au figuré, et en bonne part, SIccus se dit d'un style nerveux, non délayé. SIccus a formé le dénominatif SIccare (d'où ex-SIccare) s*écher*, *dessécher* et *se dessécher ;* en médecine, il se dit de la guérison d'une maladie d'humeurs. SIccitas (skr. *SU*cis et *ÇU*sis), s*écheresse*, au propre et au figuré ; SIccatio, *dessiccation ;* on trouve aussi un inchoatif neutre SIccescere, *devenir* sec, *se* s*écher ;* mais ce verbe est postérieur à Auguste.

Un autre dérivé latin du radical **SUs**, c'est SItis, *la soif* (*la des*s*échante*). Métaphoriquement, SItis a le sens de s*écheresse*, et au figuré, il exprime un *violent désir*. De SItis est venu le verbe dénominatif SItio, neutre et actif exprimant l'idée *d'avoir soif*, *d'être* sec (métaph.) et de *désirer quelque chose avec passion* (au fig.). — Le vase avec lequel on puisait de l'eau pour étancher sa soif s'appelait SItula et SItella.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : sec*co*, sec*care*, sec*chezza*, sic*cita*, sec*catojo* (s*échoir*) ; — esp. : se*co*, *a*, se*car*, se*quedad ;* — port. : sec*co*, *a*, sec*car*, sec*ca*, sec*ura*, se*quidad ;* — roum. : se*k* (sec), *a* se*ka* (s*écher*), sec*eta* (s*écheresse*), etc., etc. ; soi*f* = se*te* (ital.) ; se*d* (esp.) ; sê*de* (port.) ; se*te* (roum.), etc.

3. KWAs, KUs (KAUs), *brûler*, *cautériser*.

KWAs devenu **KUs** et guné en **KAUs** a donné au sankr. *KAUṣna*, mfn., *chaud;* au grec KAΙω pour KAΥω (au futur KAΥσω), *brûler;* KAΥμα, τό, *feu*, *ignition;* KAΥτηρ, *celui qui brûle*, d'où *fer brûlant pour brûler une plaie*.

Le latin a transcrit ce mot, et il a CAUter et CAUterium, *fer à* cau*tère*, CAUterire et CAUterizare, cau*tériser*.

CAUsticus a gardé l'*s* de **KWAs**. Ce mot est calqué sur le grec KAΥστικός, et signifie *mordant*, *acide*, caus*tique*, dont nous avons fait, ainsi que la plupart des langues novo-latines (voir plus bas) un substantif caus*ticité*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : cau*teri* (cau*tère*) ; — ital., esp. et port. : cau*terio ;* — roum. : cau*ter ;* — prov. : cau*terizacio* (cau*térisation*) ; — ital. : cau*terizzazione ;* — esp. : cau*terizacion ;* — port : cau*terisacão ;* — roum. : cau*terizacie*, etc. ; — ital., esp. et port. : caus*tico* (caus*tique*) ; — roum. : caus*tic ;* — esp. : caus*ticidad* (caus*ticité*) ; — port. : caus*ticidade ;* — roum. : caus*ticitate*, etc., etc.

4. PRA-WAs, PRUs, PURs, *brûler*.

En composition avec **PRA**, la racine **WAs** a donné **PRA-WAs** contracté en **PRUs**, *brûler*.

PRUs est resté en sanskrit védique et signifie *brûler*, *flamber; PRUṣta*, *brûlé; PRUṣwa*, *saison des chaleurs*, etc. En se gunant, **PRUs** a formé *PRAUṣa*, *combustion ;* grec : ΠΡΗσις pour ΠΡΩσις. Ce mot vient du verbe ΠΡΗΘω, formé avec **DHA** = ΘΣ, *faire ;* il est le frère de πιμ-ΠΡΗμι, *brûler*. ΠΡΟΥ(σ)μ-(ε)νος, ἡ, en grec, pru*nier*, est un participe présent moyen de l'inusité ΠΡΟΥ(σ)ω, *brûler ;* mais ici ΠΡΟΥμνος ne signifie plus *brûler*, mais bien *bruni*, *brun* (couleur qui provient souvent de la combustion). All. : *brau*(*s*)*n*, devenu en français bru*n*.

En latin nous trouvons PRUnus (pour PRUмnus qui est lui-même pour PRUsnus), prû*nier* (grec : ΠΡΟΥνη), PRUnum, pru*ne*, etc.

Cf. anglo-sax. : *plûme;* — scand. : *plôma ;* — ahall. : *pruma ;* — kymr. : *plymmis ;* — lette : *pluhme*, etc., etc.

Cette étymologie du nom de la *prune* indique que les premières espèces de ce genre de fruit furent des espèces *brunes*. On voit que la philologie comparée, à part sa haute portée philosophique et historique, peut encore fournir la solution de quelques problèmes d'histoire naturelle fort intéressants. Nous insistons avec plaisir sur ce fait, quoiqu'il n'ait pour nous qu'une importance secondaire. Ce sont là, comme de petites anecdotes dans la grande histoire des langues.

Un mot où le latin a conservé au radical **PRUs** son sens de *brûler*, c'est *PRUs*na devenu *PRU*na, *charbon ardent*, *braise* (le *brûlé*).

PRUs devient par métathèse PURs dans le grec ΠΥΡ(Σ) (πῦ) *feu ;* tud. : *viur ;* all. : *feuer*. — ΠΥΡ(Σ) a formé, entre autres dérivés ΠΥΡΣος, ὁ, *feu*, et ΠΥΡ(Σ)α, que le latin a transcrit dans PURa, *bûcher en flamme* (rogus) employé par Virgile et par Ovide.

Tous les mots dont nous venons de parler ont pour prototype latin un verbe PRUsire devenu PRUrire, qui, au propre, n'a conservé que le sens d'*éprouver une démangeaison*, mais qui, au fig., signifie encore, *brûler de désirs*, etc. De là PRUritus et PRUrigo, *démangeaison*, pru*rit ;* PRUriosus, PRUriginosus et PRUritivus, *qui éprouve des démangeaisons*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : pru*gna* (pru*ne*), pru*gno* (pru*nier*), bru*no* (bru*n*), prui*re* (*démanger*), pru*rito*, pru*rigine* (*démangeaison*) ; — esp. : pru*na*, bru*no*, pru*rito ;* — port. : prui*r*, pru*rir* (*démanger*), prü*ido*, pru*rido* (*démangeaison*); — roum. : pru*na* (pru*ne*), pru*n* (pru*nier*), etc., etc.

5. AW ou WA, *brûler*, *briller*.

Nous placerons d'abord sous cette individualisation le nom sanskrit *AVis*, *soleil*.

Nous aimons mieux le classer ici que sous l'idée *brûler*, quoique aucune raison philologique ne nous en fasse un devoir, parce que nous supposons que les Aryas aimaient mieux le soleil *brillant*, que le soleil *brûlant*. Au reste, c'est là une affaire de goût, et l'on peut tout aussi bien placer *AVis* à **AW**, brûler, au paragraphe précédent (p. 348).

Il reste,, en fin de compte, une assez grande incertitude dans le classement des vocables sanskrits appartenant à la racine **AW**, **WA**. Cette incertitude est causée par les liens intimes qui unissent l'idée de *brûler* à celle de *briller* et qui font que ces deux individualisations s'enchevêtrent souvent l'une dans l'autre.

Il n'y a cependant pas d'erreur possible pour le latin, et c'est ce qui nous a permis de séparer les deux individualisations *brûler* et *briller* et d'en faire deux subdivisions distinctes ; nous ne l'eussions pas osé si nous eussions fait la lexiologie des mots sanskrits.

Ainsi, il est bien certain que le latin AUnora pour AUsora, l'au*rore*, ne peut pas signifier la *brûlante*. Jamais la déesse aux doigts de rose n'a brûlé personne, mais son éclat resplendissant, sa douce et à la fois brillante lumière, ont dû frapper un peuple primitif que les progrès de la civilisation n'avait pas encore déshabitué de se lever en même temps qu'elle.

AUsosa se retrouve dans le sanskrit *U*sasa, forme de duel de *U*sas, l'au*rore* (cf. lith. : *auszra*).

Ces mots sont formés, ainsi que *U*sra, *aube*, *crépuscule*, d'un thème **UGa** ou **AUGa** (skr. *AUgas*, *lumière*), se référant

à une racine **Us**, *briller*, *brûler*, dont le désidératif est **UKs** ($g+s=ks$). — Cf. skr: *Usar*, *matin* ; — zend. : *uça*, *uçarih*, aurore ; — grec : ΑΥος, ΑΥως, devenu Ηος, Ηώς, etc.

Par métonymie on emploie AUrora (=AUsosa, cf. p. 80) pour désigner le pays du levant, l'*orient*. — Cf. ahal. : *ôstan* et *ôstar* ; — vieux nord. : *aus-tur* = l'orient. Ces mots, ainsi que l'allemand *ost*, l'anglo-sax. *est*, etc., sont contractés de **USas-tara**, *le côté de l'aurore*.

Le métal *brillant* par excellence s'appelle AUrum, l'or, d'où AUreus, *d'or*, AUratus, au*ré*, devenu *doré*[1]; AUreolus, *d'or*, *de couleur d'or* (de là le français au*réole*, *cercle d'or* dont les peintres entourent la tête de certains personnages) ; AUrarius, *d'or*, et pris substantivement or*févre*, d'un AUrifaber, inusité dans le latin classique qui dit AUrifex, AUrifer, au*rifère* ; AUraria, *mine d'or*, etc.

Cf. grec : ΑΥρον ; — irland. erse : *or*, *ôr* ; — kymr. : *aur* ; — corn. : *eur* ; — armor. : *aour* ; — alban. : *ar* ; — anc. pruss. : *ausis* ; — lith. : *auksas*, etc.

Un autre nom de métal appartient encore à cette racine[2]; c'est celui de l'ai*rain*, AEs, AEris (cf. skr. : ayas ; — goth. : ais et isarn ; — all. : eisen ; — angl. : iron; — celt. : iarunn, etc.), qui signifie d'abord toute espèce de métal brut tiré de la terre, excepté l'or et l'argent, puis *bronze*, et enfin, *argent*, *monnaie*, d'où *salaire*, etc.

De là Aereus, *fait d'airain* ; AEratus, ob-AEratus, *couvert d'airain* ; AErarius, *qui concerne l'airain*, d'où substantive-

[1] Au*ré* précédé de la préposition *de*. Nous avons en français un certain nombre de fautes causées par des liaisons de mots : nous disons *le lierre* pour *l'hyerre* (hedera) ; *en nage* pour *en age* (in aqua, agua); *un nombril* pour *un ombril* (ombilicus), etc. J'ai moi-même bien souvent entendu les paysans des bords de l'Oise dire en parlant de leur rivière : *la Loise*.

[2] Je sais qu'on veut voir dans *A*Yas, l'indompté (**a-das**); mais cette hypothèse est plus ingénieuse qu'admissible. Le caractère le plus frappant d'un métal est son brillant, et il est naturel de placer AEs (= *A*Yas pour ϜAYas ou *A*ϜYas), à côté de AUrum, dont l'étymologie est incontestée.

ment ouvrier qui travaille l'airain, *forgeron*, etc. ; AErarium, *trésor public;* AEraria, *mine;* AErugo, AEruca, *rouille;* AEramen, AEramentum, *objet d'airain*, dont sont issus les vocables novo-latins (voir plus bas), etc., etc.

Dans tous ces mots, l'*s* du thème s'est changé en *r;* il s'est conservé au contraire dans AEneus (dim. AEneolus) pour AEsneus, *d'airain*, que l'on trouve parfois sous les formes AEnus (=AEsnus), AHEneus (=AHEsnus), AHEnus (=AHEsnus), etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — AEruginare, *prendre de la rouille;* — AEruginosus, *rouillé;* — AErosus, *riche en airain;* — AErisonus, *retentissant du bruit de l'airain;* — AEripes, AEnipes, AHEnipes, *qui a des pieds d'airain*, etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port. : au*rora;* — ital. : au*ro*, au*reola*, au*rino*, au*rato* (*doré*), au*rifero* (au*rifère*) ; — esp. : *oro*, au*reola*, au*reo*, au*rifero;* — port. : ou*ro*, au*reola*, au*reo;* — ital. : *dorare*, *indorare* (*dorer*), *indoratore* (*doreur*); — esp. : *dorar*, *dorador;* — port. : au*rear*, *dourar*, *dourador;* — roum. : au*r* (*or*), *a* au*ri* (*dorer*), etc., etc.

Prov. : a*ram*, e*ram* (ai*rain*) : — ital. : *rame* pour a*rame;* — port. : a*rame;* — esp. : a*rambre*, a*lambre;* — roum. : a*rama*. — Tous ces mots issus de AEramen que nous avons vu plus haut.

33

DHU

(DHAW)

A côté du sanskrit *DHUm*as (pour *DHAw*as; *w*=*m* cf. p. 77), fu*mée*, *vapeur*, et du grec Θυμός, ὁ, *souffle*, *haleine*, *âme*, le latin devrait avoir DHUmus, fu*mée*. Mais il a perdu le *d* initial devant l'*h* aspirée, ce qui arrive très-souvent, la

consonne la plus forte annulant la plus faible (cf. p. 80), et après cette aphérèse du *d*, l'*h* s'est changée en *f;* nous avons donc FUMUS au lieu de DHUMUS. (Cf. *DHŪkas*, *souffle; DHUpas*, fu*mée; DHŪlis*, poussière; — zend.: *dunman*, fumée, brouillard; — grec: ΘΥϜος, ὁ, *parfum*, *encens*, ΘΥω, *sacrifier*, *offrir des parfums aux dieux*, etc.; — esclav.: *dounôn*, souffler; — slav. ecclés.: *dunuti*, respirer, *dyniu*, fumée, *duchu*, souffle, *dusa*, âme ; — lith. : *duma*, souffle, esprit, *duszia*, souffle; — russ.: *duma*, *duch;* — lith.. *dumoti*, penser; — lett.: *dohmâht;* — lith.: *dussas*, souffle; — esclav.: *dümü*, fumée; — got. : *dauns*, odeur; — anc. nord: *dust*, poussière; — tud.: *tum*, fumée, *tunst*, tempête; — all.: *dunst*, fumée, exhalaison, *duften*, s'exhaler, transpirer, etc.)

FUMUS, qui signifie fu*mée*, *vapeur*, *exhalaison*, a formé FUMARE, fu*mer*, *jeter de la* fu*mée;* FUMOSUS, *plein de* fu*mée*, *en*fu*mé*, fu*meux*, fu*mant;* FUMEUS, FUMIDUS et FUMICUS, même sens; FUMIGARE, *en*fu*mer;* FUMIGER et FUMIFER, *plein de* fu*mée;* FUMIGATIO, fu*migation*.

Le participe passé de FUMARE, FUMATUS a donné FUMATIO, *action d'exposer le vin à la* fu*mée* et FUMATOR, *celui qui fait cette action*, etc.

Au moral, *être en ébullition*, *bouillonner*, *être transporté de colère*, *de rage*, se dit FURERE pour FUSERE pour DHUSERE; c'est, comme on le voit, une forme désidérative.

FURO est le père de FUROR (pour DHUSOR), *folie* fu*rieuse*, fu*reur;* FURIARE, *rendre* fu*rieux;* FURIALIS, *de* fu*rie*, fu*rieux;* FURIATOR, *qui met en* fu*reur;* FURIBUNDUS, fu*rieux*, fu*ribond;* FURIOSUS, fu*rieux*, *insensé*, *agité par les* fu*ries* (FURIAE).

FU s'est adouci en FI dans FIMUS, *qui* fu*me*, fu*mier* (d'un bas-latin FUMARIUS), d'où FIMETUM, *fosse au* fu*mier*, et dans suf-FIRE (sub + FIRE = DHI + esse) fu*miger*, *faire des* fu*migations;* nous avons déjà maintes fois constaté qu'en composi-

tion l'affaiblissement de la voyelle avait presque toujours lieu ; nous en avons ici un nouvel exemple : suf-FIo est contracté pour suf-FImo (de FUmo). De suf-FIre viennent suf-FItio et suf-FItus, fu*migation ;* suf-FItor, *celui qui par*fu*me par des* fu*migations ;* puis suf-FImen et suf-FImentum, fu*mée de par*fums, d'où suf-FImentare, fu*miger*, *par*fu*mer*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : fu*mare* (fu*mer*) ; — prov. et esp. : fu*mar ;* — port. : fu*meirar ;* — roum. : *a* fu*ma ;* — anc. franç. : fu*m* (fu*mée*) ; — prov. : fu*mada ;* — ital. : fu*ma*, fu*nmio ;* — esp. : hu*mo ;* — port. : fu*mo*, fu*maça ;* — roum. : fu*m*, etc. ;

Ital. : fu*rore* (fu*reur*) ; — ital., esp. et port. : fu*ria* (fu*rie*), fu*rioso* (fu*rieux*) ; — prov., esp. et port. : fu*ror ;* — roum. : fu*rie*, fu*rios*, etc.

Bas-latin : FImarium (fu*mier*) ; — prov. : fe*morier*, fe*rmotier*, fe*morie*, fo*morie ;* — FImus a donné un picard et ancien français : fi*en* (fu*mier*, fi*ente*) ; — prov. : fem, fe*mp ;* — Quant au français moderne fi*ente*, il se rapproche de la forme du latin FImetum, *lieu rempli de fumier ;* — prov. : fe*nta*, fe*nda*, fi*enda ;* — catal. : fe*mpta*, etc., etc.

34

SPU, SPHU

Souffler, enfler.

I. Nous trouvons en sanskrit le redoublé *PHUPPHU*sa, *PUPPHU*sa, pour *SPHU*sa, *le soufflant*, *le respirant*, *le poumon*.

Le thème non aspiré **spuḍh** a donné le terme diminutif (d'un PUsa) PUsula pour SPUdula ; PUsula, *soufflure*, *ampoule*, a donné PUsulatus et PUsulosus, *couvert d'ampoules ;* mais la forme la plus fréquente de ce mot est PUstula, pus*tule*, d'ou PUstulare, *couvrir de* pus*tules* (au passif *se couvrir de*),

l'inchoatif PUstulescere, *se couvri de pustules*, etc. Cf. le grec ΦΥΣαλὶς, ἡ, *pustule*, *enflure*, du verbe dénominatif ΦΥΣάω, *souffle*, *enfler*, fait sur (Σ)ΦΥΣα, ἡ, *souffle*, *vent*, *gonflement*. — ΣΦΥζω, *venter*, *être agité*. — Cf. skr. : *PUPPHU*la, *ventosité*, *flatuosité*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port. : pus*tula*; — esp. : pos*tilla*, etc.

II. Le grec ΦΥχω, *je souffle*, *je respire* (avec Ψ pour ΣΦ), appartient aussi à cette racine; de là ΨΥχή, ἡ, *souffle*, *âme*, transcrit dans le latin PSYche, *l'amante de l'Amour*, psy*ché*.

III. De même que nous avons vu la racine **WA**, *souffler*, prendre le sens de *gonfler*, ainsi nous allons voir **SPHU** exprimer à son tour l'idée de *gonflement*.

En sanskr. nous trouvons *SPHU*tis, *gonflement*, *PHU*tkaras (pour *SPHUT*-), *bouffi d'orgueil*, *orgueilleux* (qui fait *sphut*[1]); et comme terme de mépris nous trouvons un (s)PHUT, *fi !* que nous employons encore tous les jours sans nous douter que nous disons un mot sanskrit ou plutôt une onomatopée universellement répandue dans les langues indo-européennes.

Le grec possède un ΣΦΟγγος, ΣΠΟγγος, ὁ, *la gonflée*, l'*es*po*nge*, devenu simplement *é*po*nge*; en latin SPOngia, d'où SPOngere et SPOngizare, *e*(s)po*nger*, SPOngiosus, spo*ngieux*, etc. Nous n'avons pas besoin de dire que tous ces mots sont gunés : **SPU** = SPAU = SPO.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : *es*po*nja*, *es*po*nga*, (*es*po*nge*) ; — esp. et port. : *es*po*nja* ; — ital. : spu*gna*, etc.

IV. Par un thème intensitif en *g* (de *ga*, engendrer), **SPHUG**, la forme aspirée **SPHU** a donné le grec ΣΦΟΓγος, *le*

[1] Le lecteur a-t-il jamais remarqué dans une basse-cour le dindon, le plus orgueilleux, sinon le plus bête des animaux? A-t-on l'air de l'admirer, il fait la roue, il se *gonfle* d'orgueil, et, arrivé au paroxysme de sa sotte *bouffissure*, il pousse un *sphut* des plus caractérisés.

champignon (*gonflé*), et le latin FUngus pour SPHUngus, *champignon*, *morille*, d'où au fig. *imbécile*, *sot*, qui a formé FUngosus, *semblable au champignon*, *poreux*, fon*gueux*, et FUngositas.

Dérivés romans. — Ital. : fu*ngo* (*champignon*); — esp. : ho*ngo*, etc., etc.

V. Une forme secondaire intensitive **sphudh**, a donné au latin FUtilis, *plein de vent*, fu*tile* (cf. *inanis* et *vanus*), d'où FUtilitas, *vanité*, *inanité*, fu*tilité*;

Et (par affaiblissement en **sphidh**) FIdes ou FIdis (d'où FIdicen), *le gonflé*, *le boyau*, d'où *corde* et *instrument de musique à cordes*. — Cf. le grec Σφίδη, ἡ, *boyau*, *corde*.

On retrouve encore ce sens dans FUnis, *corde*, *cordage*, d'où FUmale, relatif aux cordes; FUniculus, *petite corde*; FUmirepus et FUnambulus, *danseur de corde*, fu*nambule*.

Dérivés romans. — Ital. : fu*tile*, fu*tilità*; — esp. : fu*til*, fu*tilitad*; — port. : fü*til*, fü*tilidade*; — esp. : fi*deos* (*vermicelle*); — roum. : fu*mie* (*corde*); — esp. : fu*ne*; — ital. : fu*nambolo*; — esp. et port. : fu*nambulo*, etc., etc.

VI. Un redoublé FIFUnculi pour FUFUnculi a le sens de *petits tubes*, *canaux*, c'est-à-dire, *endroit vide*, où il n'y a que de l'air, d'après la théorie des anciens, pour qui l'air était le vide. — Cf. σίφων, *siphon* et σιφνός, *vide*.

VII. **spu** guné en **spau** (=SPO), a donné au latin un vieux participe présent SPOnt, marquant l'*inspiration individuelle* vers, le *vœu personnel*, employé rarement au génitif SPONtis et souvent à l'ablatif SPOnte : SPOnte sua, *de son plein gré*. De là SPOntalis et SPOntaneus, *volontaire*, spon*tané*.

Ce même **spu** ou SPO combiné avec la terminaison intensive DH ou D (pour **dha**, *poser*, *effectuer*, *faire*, p. 145), a donné un frère à SPOnte : SPOndeo. SPOndere (forme neutre)

a le sens d'*accéder aux vœux* (au souffle d'aspiration), *promettre* et au physique *émettre* (souffler) *une idée*, *dire*, *répondre;* SPO-pondit, *il a dit*, *il a promis* (cf. à la racine suivante, l'allem. : *sprechen*).

Le sens primitif de SPOndere paraît être : *faire une prière aux dieux*, *leur demander quelque chose*, *aspirer vers eux;* le rhythme poétique appelé spondée (SPOndeus), a reçu ce nom parce qu'il était sans doute destiné surtout aux prières accompagnées de libations. Cf. ΣΠΟΝδή, ἡ, *libation;* ΣΠΕΝδω, *faire des libations*, etc. On sait que la libation est le plus simple et le plus ancien des sacrifices, et qu'on ne priait jamais les dieux sans leur faire des offrandes de ce genre ; voilà pourquoi les deux idées d'*aspirer* vers les dieux et de faire des libations ont fini par se confondre.

Quoi qu'il en soit le verbe latin SPOndere a donné SPOnsor, *celui qui promet*, SPOnsio et SPOnsus, ûs, *promesse*, *engagement.* Le participe SPOnsus, pris substantivement, signifie *le promis*, *l'excellent*, *le prétendu*, *l'espoux* (l'*u* pour *n* comme dans couvent et conventus, etc.), et au féminin SPOnsa, *la promise*, *l'espouse*. De là, SPOnsalis, *qui concerne les fiançailles;* SPOnsalia, *fiançailles;* SPOnsare, *promettre en mariage*, *fiancer*, etc.

Le composé le plus important de SPOndere est re-SPOndere, *promettre en retour* et re-SPOndere (*répondre*) *repliquer*, d'où re-SPOnsum et re-SPOnsio, *response* (*réponse*), l'intensitif re-SPOnsare, *répondre* et le fréquentatif re-SPOnsitare, *donner de fréquentes réponses*, et spécialement *être avocat consultant.* Re-SPOndere a un sous-dérivé très-important dans corre-SPOndere (parler réciproquement ensemble), *correspondre*, etc.

Nous citerons encore parmi les verbes formés de SPOndere, de-SPOndere, *promettre*, et surtout *promettre le mariage*, d'où de-SPOnsare, *fiancer*, et de-SPOnsatio, *fiançailles.*

Le préfixe *de*, en prenant une attribution négative, donne quelquefois à de-SPOndere le sens de *se décourager*, *être désespéré* (*desperatus*, de spirare, *souffler*), *n'avoir plus de désirs*, *d'aspirations vers le bonheur idéal*. On voit que ce sens revient tout à fait à la signification primitive de SPOndere qui est *souffler vers quelque chose*, *aspirer à*, etc. En ce sens, de-SPOndere a donné de-SPOnsio, *désespoir*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : spo*ntano*, spo*ntaneo* (spo*ntané*), spo*ntaneita* (spo*ntanéité*), spo*nso* (*époux*), spo*nzalizia* (*épousailles*, *fiançailles*), *rispondere* (*répondre*), *risposta* (*réponse*, le français a un mot analogue : *riposte*), *corrispondere* (*correspondre*), *correspondenza* (*correspondance*), spo*ndeo* (spon*dée*), etc. ; — esp. : *espontaneo*, *espontaneidad*, *esposo*, *a*, *desposorio*, *responder*, *respuesta*, *corresponder* (et port.), *correspondencia* (et port.), *espondeo*, etc. ; — port. : *espontaneo*, *espontaneidade*, *esposo*, *a*, *esponsaes*, *responder*, *responso*, *resposta*, *esponder*, etc. ;— roum. : spo*ntaneu*, spo*ntaneitate*, *a raspunde*, *raspuns*, *a corespunde*, *corespundere*, spo*ndeu*, etc., etc.

35

SPṚ, SPHṚ

Souffler, respirer, gonfler.

I. Le sanskrit a *SPṚtau*, *souffle*, *SPṚnôti*, *il respire*, *il vit* ; et le redoublé *PUPPHU*la, *vent*, *enflure*, *gonflement*, pour (S)*PUSPHUR*a ; à côté du grec ΨΟΛος, ὁ, *fumée* pour ΣΠΟΛος (Ψ = ΣΠ).

SPṚ, en prenant la voyelle déterminative I, a donné au latin SPIRare, SPIRo, *souffler* et particulièrement *prendre haleine*, *respirer*, *vivre*. De là SPIRatio, *respiration*, SPIRaculum, SPIRamen et SPIRamentum, *soupirail* par où passe

l'air ; SPIRabilis, *respirable* et surtout SPIRitus, *souffle*, *vent*, *haleine*, *vie*, *esprit*, etc., d'où SPIRitalis et SPIRitualis, *qui sert à la respiration* et au fig. *spirituel* ; SPIRitalis est devenu l'abstrait SPIRitalitas ou SPIRitualitas, *nature spirituelle*, *spiritualité*, etc.

De là aussi plusieurs composés verbaux, tels que :

Ad-SPIRare, devenu a-SPIRare, *souffler vers*, *aspirer à*, d'où a-SPIRatio, *aspiration* ;

Ex-PIRare (ex-SPIRare) *rendre par le souffle*, *expirer*, d'où ex-PIRatio, *expiration* ;

Con-SPIRare, *souffler ensemble*, *de concert*, au moral, *être d'accord*, *s'entendre*, *conspirer*, d'où con-SPIRatio, *conspiration*, etc. ;

In-SPIRare, *souffler dans* ou *sur* ; au fig. *inspirer*, d'où in-SPIRatio, *souffle*, *inspiration* ;

Per-SPIRare, *souffler à travers*, *transpirer* (*transpirare* n'existe pas en latin) ;

Re-SPIRare, *rendre un souffle*, *exhaler*, *respirer*, d'où re-SPIRatio, *respiration*, re-SPIRabilis, *respirable*, etc. ;

Su-SPIRare (sub + SPIR-are), *respirer avec force*, *sou(s)pire*, d'où su-SPIRium, *respiration*, *soupir*, *gémissement* ; su-SPIRatus et su-SPIRitus (très-rare), *soupir* ; su-SPIRatio (post. à Aug.), *soupir* ; su-SPIRiosus, *asthmatique*, etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : *esperit*, *sperit* (*esprit*) ; — ital. : *spiro* (*haleine*, *souffle*, *esprit*), *spirto*, *spirito* (*esprit*), *spirare* (*respirer*, *expirer*), *spirazione* (*inspiration*), *spiracolo*, *spiraglio* (*soupirail*), *spiritale*, *spirituale*, *spiritualità*, *aspirare*, *aspirazione*, *conspirare*, *conspirazione*, *conspiratore*, *inspirare*, *inspirazione*, *inspiratore*, *rispirare*, *rispirazione*, etc., *sospiro* (*soupir*), *sospirare*, etc., etc. ; — esp. : *espiritu* (*esprit*, *valeur*, *énergie*), *espirar* (*exhaler*, *inspirer*, *expirer*), *espiritoso* (*courageux*, *spiritueux*), *espiritual*, *espiritualidad*, *aspirar*, *aspiracion*, *conspirar*, *conspiracion*, *conspirador*,

inspirar, *inspiracion*, *inspirador*, *respiro*, *respirar*, *respiracion*, *suspiro*, *suspirar*, etc., etc. ; — port. (les mots correspondants aux vocables espagnols que nous venons de citer sont les mêmes en portugais, sauf) : *espirito*, *espiritualidade*, *aspiração*, *conspiração*, *inspiração*, *respiração*, etc., etc.; — roum. : *a espira* (*expirer*), *espiracie* (*expiration*), *spirtos* (*spiritueux*), *spiritualism* (*spiritualisme*), *spiritualitate* (*spiritualité*), *a aspira* (*aspirer*), *aspiraçie* (*aspiration*), *a conspira*, *conspiraçie*, *conspirator*, *a respira*, *respiraçie*, *suspiu* (*soupir*), *a suspira* (*soupirer*), etc., etc.

II. La forme **SPṚ** se retrouve intacte dans le latin SPERare, *aspirer vers quelque chose*, *espérer*, à côté de SPES (dimin. SPEcula pour SPERcula), *espoir*, *espérance*, *attente de quelque chose*; SPERO a donné SPERabilis, *qu'on peut espérer*, et par son participe SPERatus SPERatio, *espérance*, d'où de-SPERatio, *désespoir*, *désespérance* dont le verbe est de-SPERare, *désespérer*.

Presque tous les linguistes s'accordent à rapprocher de SPES le mot pro-SPER (ou pro-SPERus), *qui répond à l'espérance*, *désiré*, *conforme aux vœux*, *heureux*, *favorable*, *prospère*, etc. De là pro-SPERare, *faire réussir quelque chose* et *prospérer ;* pro-SPERitas, *succès*, *bonheur*, *prospérité*, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — In-SPERans, *qui n'espère pas;* — in-SPERatus, *innattendu*, *inespéré*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : *esperar* (*espérer*) ; — ital. : *sperare*, *speranza*, *disperare*, *disperazione*, *prospero*, *prosperita;* — esp. et port. : *esperar*, *desesperar*, *prospero*, *prosperar ;* — esp. : *esperanza*, *desesperamiento ;* — port. : *esperança*, *desesperação ;* roum. : — *a prospera*, *prosper*, *prosperitate*, etc., etc.

III. Cette même forme **SPṚ** est encore reproduite dans le grec ΣΠΛΑΓχνον, τό (*le soufflet du corps*), le *diaphragme* (gros muscle qui sépare l'estomac des poumons et qui se soulève

à chaque inspiration), et dans le latin SPLEnnis (ΣΠΛΗν, ὁ), *la rate*, d'où la maladie anglaise appelée le *spleen*.

36

AN

(NA)

Souffler, respirer, vivre.

I. A côté du sanskrit *AN*ya-tê, *AN*até, *AN*iti, *il respire, il vit* (de *AN*as, *AN*ilas, *souffle, vent*), et du grec ANεμος, *souffle, vent*, le latin a un ANimus et un ANima.

ANimus signifie *le souffle de l'intelligence*, le principe spirituel de la vie intellectuelle et morale de l'homme, l'*e*SPR*it* (voir plus haut à la racine précédente **SPR**) *le sentiment, les sens, le courage, la mémoire, le plaisir*, etc. De là, ANimosus, *plein de courage*, ANimositas, *courage*, et en mauvaise part, AN*imosité*. ANimus prend le sens d'*attention* dans ANimadvertere, *diriger son esprit vers quelque chose*, et (dans un sens particulier) pour venger, *punir, châtier*. ANimadverto est une forme contracte pour ANimum adverto, sous laquelle on le rencontre encore très-souvent avant la période classique. Ce verbe a donné ANimadversor, *observateur* et *punisseur*, ANimadversus, ûs, *punition*, et ANimadversio, *perception, observation de quelque chose*, d'où *attention* donnée à une faute, *punition*, et plus particulièrement *attention mauvaise donnée à quelqu'un ou à quelque chose, haine*, AN*imadversion*.

ANima, *air, respiration, souffle, vie*, ÂM*e*, n'est peut-être qu'une forme féminine accessoire de ANimus; ce qu'il y a de certain, même en acceptant cette hypothèse, c'est que cette forme féminine a mieux conservé que la forme masculine principale le sens primitif de la racine **AN** et qu'elle a laissé plus de dérivés que ANimus.

Nous ne citerons que les principaux de ces dérivés, qui sont les suivants :

ANimare, *emplir d'air*, *souffler dans*, d'où an*imer*, *donner la vie;* ANimans, an*imé;* par le participe passé ANimatus, ANimare a donné ANimator, *qui* an*ime*, et ANimatio, *action d'*an*imer*, d'où nous avons fait an*imation*, *état de celui qui est plein de vie*, *de mouvement*, etc. Citons encore ANimal, *être* an*imé*, an*ima*l; et l'adjectif ANimalis, *composé d'air*, *aérien;* ex-ANimis, ex-ANimus, *qui a perdu le souffle de la vie*, *mort*, d'où ex-ANimare, *ôter le souffle*, *la vie*, *faire mourir*, surtout de terreur; ex-ANimatio, *privation du souffle*, *suffocation;* ex-ANimalis, *qui a perdu le souffle;* semi-ANimis, *à demi-mort*, *presque mort;* in-ANimus et in-ANimis, *privé de souffle*, *sans vie;* un-ANimis, e, *qui est dans l'unité des mêmes sentiments*, *un*an*ime*, d'où unANimitas, *un*an*imité*, etc., etc. — Cf. Irland. *anail*, souffle, respiration; kymr. *anal*, armor. *anal*, *énal*, souffle; persan : *ân*, intelligence; goth. *uz-ana*, expirer; ahall. *unst*, tempête; scand. *andi*, esprit, etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Vieux franç. (slt pour l'orthographe) : an*ème* (â*me*); — prov : an*ma*, ar*ma;* an*imar;* an*imal;* an*imositate*, etc.; — ital. : an*ima*, an*imare*, an*imato*, an*imo*, an*imoso*, an*imosità*, an*imazione*, an*imadversione*, an*imal*, an*imalità*, etc.; — esp. et port. : al*ma*, an*imar*, an*imato*, an*imo*, an*imoso*, an*imosidad*, an*imacion*, an*imadversion*, an*imal*, an*imalidad*, etc.; — port. : an*imosidade*, an*imação*, an*imadversão*, an*imalidade*, etc.; — roum. : in*ima*, an*imal*, an*imalitate*, an*imacie* (an*imation*), an*imositate*, etc., etc.

II. L'animal ou l'être vivant par excellence a reçu en skr. le nom d'*(A)N*ṛ, *NA*RAS, *homme*, *chef*, *maître* (féminin *NA*ri, *la femme*). En grec, ANηρ, ANδρός, pour ANέρος, *l'homme*, en latin NERO, qui ne s'est plus conservé que comme *nom propre* (Néron).

Le grec ANθρωπος vient de ANδρο + ωπ = *figure d'homme*.

III. **AN** prend le sens de *faire des vents* (*souffler*) dans ANus, ANus d'où ANulus, et celui de *flairer*, *puer*, dans ANus, *vieille femme* et *vieille sorcière.*

In-ANis, anciennement in-ANus, signifie *celui qui est gonflé d'air*, *qui est vide* (voir p. 321), où il n'y a rien, *vain* (cf. VAnus, etc.).

In-ANis a donné in-ANitas, *vide*, *vanité*, *in-ANite;* in-ANire, *rendre vide*, in-ANescere, *devenir vide;* in-ANitio et in-ANiae, *vide de l'estomac*, *in-ANition;* ex-inANire, *vider*, *réduire à néant*, *détruire*, d'où ex-inANitio (post. à Aug.), *évacuation*, *destruction*, etc., etc.

Dérivés romans. — Ital., esp. et port., an*o* (an*us*); — esp., *inanicion* (*inanition*); — port., *inanido* (*épuisé*); *inanição*, etc.

37

SNṚ

Flairer; ronfler, dormir.

La racine **SNṚ**, qui a donné au grec (Σ)NAPκη, ἡ, *profond sommeil* (rappelé par la respiration bruyante, le ronflement qui l'accompagne), *torpeur*, *engourdissement* (transcrit dans le latin NARce), d'où NAPκωτικός, nar*cotique*, se retrouve dans le latin NARis pour SNARis, nar*ine* (la flaireuse ou la souffleuse); de là NARiputeus, *punais*, NARinosus, *qui a un grand*, *un large nez*, et surtout NARicare, *rire dans son nez d'un air moqueur*, *se moquer*, nar*guer*; NARio, *moqueur*. NARis est pour NARus, comme le prouve NASus (S = R), *le nez*, d'où NASutus et NASica, *qui a un grand* nez. — Du sens propre de nez, NARis et NASus en sont venus à exprimer toute espèce de *goulot*, de *canal*, comme le prouve le mot NASiterna, nas*iterne*, sorte d'*aiguière à trois goulots* ou *becs* (*à trois nez*).

Nous trouvons encore le grec ΝΑΡδος, *plante odoriférante*, d'où le latin NARdus, etc.

Cf. lithuanien : ***snarglas***, morve ; — lette : ***scnurgulas*** ; — lith. : ***sznurkssle***, museau ; — goth. : ***snairran***, ronfler ; — all. : ***schnarren***, ***scharchen***, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : nas*o* (nez), nar*e* (nar*ine*), nas*ale* (nas*al*), etc. ; — esp. et port. : nariz, nas*al* ; — ital., esp. et port. : nar*cotico*, *a* (nar*cotique*), nar*do* (nar*d*) ; — port. : nar*cotina* (nar*cotine*), etc. ; — roum. : nas, nar*e*, nas*al*, nar*cotic*, nar*cotina*, nar*d*, etc., etc.

38

DRA

Souffler, ronfler, dormir.

(DRAI, DAR)

En sanskrit *DRAI*, d'où *DRA*mi et *DRA*yâmi, *je dors* ; d'où *DRA*na, *dormant*, *endormi* ; ni-*DRA*, ni-*DRA*na, sommeil ; on trouve aussi *DRAnk*sâti, *il ronfle*, *il fait entendre un bruit affreux*, d'où au moral, *il aspire à*, *il désire* (la respiration précipitée et bruyante est le principal symptôme d'un désir ardent, *cf*. cupere à la racine WA, souffle, page 338.

Le grec a ΔΡΑΘειν, ΔΡΗΘειν, ΔΕΡΘειν et ΔΑΡΘανειν, *dormir*, les premiers formés tout simplement par le préfixe intensitif **DRA**, le dernier par le redoublement de ΔΑΡ ; car ΔΑΡΘανειν est pour ΔΑΡΔΑΡνειν.

Par une métathèse de l'R analogue à celle que l'on trouve dans ΔΑΡΘανειν, le latin DRA a fait DAR, puis DOR, d'où DORMIRE, DORMIO, *ronfler*, dor*mir*. Le thème DORMITUS a formé un intensitif DORMITARE, *avoir envie de* dor*mir*, *s'en*dor*mir*, d'où DORMITATIO, *sommeil*, *envie de* dor*mir*, DORMITATOR, dor*meur*, *rêveur*, etc.

DORMio a donné directement DORMitio, *action de* dor*mir*, *sommeil* ; DORMitorius, *qui concerne le sommeil*, et le neutre DORMitorium, pris substantivement, dor*toir*.

Les principaux composés de DORMire sont :

E-DORMire (d'où un inchoatif e-DORMiscere, avec les mêmes sens), *achever son somme*, ou plutôt *dissiper son ivresse en* dor*mant ;*

In-DORMire, dor*mir sur quelque chose*, et au figuré *négliger ;* on trouve dans un glossaire un in-DORMis, synonyme de *in-somnis ;*

Ob-DORMire (d'où l'intens. ob DORMitare et l'inchoat. ob-DORMiscere, avec les mêmes sens), *s'en*dor*mir*, etc.

Cf. slave ecclés. : *driemati*, dormir ; — saxon : *drôm ;* — scandin. : *draum ;* — angl. : *dream;* — tud. : *troum*, sommeil, songe, rêve ; — allem. : *traum*, d'où *trâumen*, songer, rêver, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : dur*mir*, dor*mir*, dor*midor* (dor*meur*), dor*mitori* (dor*toir*) ; — ital. : dor*mire*, dor*mitore*, dor*mitante*, dor*mitorio*, dor*mentorio ;* — esp. : dor*mir ;* — port. : dro*mir ;* — esp. et port. : dor*mitar*, dor*midor*, dor*mitorio ;* — roum. : *a* dor*mi*, dor*mitor*, dor*toar*, dor*mitoriu*, etc., etc.

Classe **BRUIRE**

III

Genre DÉTRUIRE

Le genre DÉTRUIRE comprend toutes les imitations du *craquement*, du *battement*, etc. Ici, comme dans le genre *souffler*, c'est la consonne qui joue le rôle principal, la voyelle demeurant à peu près indifférente au sens primitif de la racine et servant seulement à celle-ci de point d'appui et de support.

1. Ordre P, T, K.

Tribu P.

39

PU

Détruire, frapper, heurter, battre, fouler, punir, effrayer, couper, retrancher.

(PUNS, PAW)

I. Le sanskrit a formé, par un thème *PU*sa, *battu*, un verbe *PU*ns, *PU*nsayâmi, qui signifie d'abord *broyer*, *triturer*, *fouler aux pieds*, puis pu*nir*, *châtier* (cf. *PU*th, *PU*thâmi, etc.).

Le latin reproduit le sens primitif de la racine **PU** dans un verbe de-PUvire (avec V furtif né de U), *détruire*, *abattre*, *frapper*, *battre*, formé par un thème PUv. Festus, qui l'écrit de-PUvere, dit (p. 53) qu'il égale *caedere*.

PAVire a donné PAVitum, *sol battu*, *solidifié*, *dallage;* PAVimentum, *carrelage*, pav*age*, d'où PAVimentare, *garnir d'un plancher*, *carreler*, *daller*, pav*er*, et PAVimentarius, pav*eur*.

On trouve aussi PAVicula et PAVicla, *batte*, *maillet*, instrument pour aplatir, d'où PAVicula, *aplanir*, *niveler en frappant;* et enfin PAVera, vieux nom qui désignait le *blé* (qu'on doit *frapper*, *battre*).

A PAVio, il faut comparer le grec ΠΑϜίω, devenu ΠΑΙω, et avec renforcement du Π par le Τ (πτόλις = πόλις; πτίσσω pour πίσσω, etc.) ΠΤΑΐω, *je heurte*, d'où ΠΤΑῖσμα, τό.

Il faut remarquer que ΠΑϜ (PAV) est dans ΠΑϜιω et PAVio pour ΠΑΥ guné de ΠΥ (**PU**). Il en est de même dans la série de mots que nous allons maintenant étudier.

Dérivés romans. — Ital. : pav*imentare* (pav*er*); — ital. et port., pav*imento* (pav*é*); etc.

II. L'idée d'*effrayer*, *faire peur*, vient de celle de *tuer*, *détruire ;* c'est ici, comme très-souvent, le conséquent moral représenté par son antécédent physique.

Ainsi PAVere, *être effrayé*, contient PAV, *frapper*, de même que TEMere, *craindre*, contient TEM (**TAM**), *trancher*, *détruire* ; de même que METus, *crainte*, et METuere, *craindre*, contiennent la racine secondaire MET (**MA**, **MI**), *lancer*, *abattre*, etc. (Cf. *messis* pour *mestis* = *mettis*, la *moisson*).

PU guné en **PAW** a donc donné aux Romains leur PAVeo, PAVere, *trembler d'effroi*, *d'épouvante*, *être effrayé*, *avoir* peur, d'où PAVor, *agitation*, *émotion causée par la frayeur*, (paour = peur) peur, et PAVidus (d'où le nég. imPAVidus) *qui tremble de* peur ou *d'effroi*[1]. PAVeo a en outre formé plusieurs verbes dérivés ou composés avec le même sens, tels que PAVefacere, PAVescere et ex-PAVescere (inch.), *s'effrayer*, et enfin le fréquentatif PAVitare, *trembler de* peur, de *frayeur* ; d'où PAVitatio, *frayeur*, *effroi*.

DÉRIVÉS ROMANS : — Prov. : paour*ous* (peur*eux*) ; — ital. : paur*a* (peur) ; paur*oso* (peur*eux*) ; — esp. et port. : pav*or* (peur) ; pav*oroso* (*effrayant*) ; etc., etc.

III. Le désidératif-intensitif non guné **PUkṣ**, issu d'un thème **PUka**, *frappé*, se retrouve dans PUGnus, *le* poing, *le frappant*, d'où PUGillus, *ce qu'on peut prendre avec le* poing, et PUGil, *athlète qui lutte à coups de* poings *au* pu*gilat* (PUGilatus) d'où PUGilari et PUGillare, *être athlète* et *s'exercer au* pugil*at*, etc. = Cf. grec : ΠΥΓμή, ἡ, d'où ΠΥΓμαῖος, pyg*mée*, etc. ; skr. : *MU*(*K*)ṣti pour *PU*(*K*)ṣti, poi*ng* (*PU*t et *MU*t existent en skr. avec le sens de *frapper*, *broyer*) ; et avec le même sens : tud. : *fûst*(*i*) ; all. *faust*, etc. ; esclav. *pensti*, etc.

A côté de PUGnus, *le* poi*ng*, *le frappant*, nous devons placer PUGna, *le combat*, *la bataille*, *la lutte où l'on s'em-*

[1] PAVOR signifie aussi en général *ce qui effraye*, témoin ce vers de Dante (*Inferno*, I, 53) : *Con la paura ch'uscia di sua vista.*

poigne, comme on dirait encore aujourd'hui vulgairement en français. PUGNA a donné PUGNARE, *combattre*, *se battre*, *lutter ;* et du participe PUGNATUS sont issus PUGNATOR et PUGNATRIX, *guerrier* et *guerrière* et PUGNATORIUS, *qui concerne la lutte*, *le combat ;* nous citerons encore le dérivé PUGNAX (cf. *audax*, *ferox*) *qui aime le combat*, *violent*, *véhément*, d'où PUGNACITAS, *ardeur belliqueuse*, etc.

PUGNARE a formé plusieurs composés dont les principaux sont :

De-PUGNARE, *combattre*, *lutter vivement*, d'où de-PUGNATOR, *athlète*, et de-PUGNATIO, *combat acharné*, etc. ;

Ex-PUGNARE, *prendre d'assaut*, *forcer*, *soumettre* et au figuré *vaincre*, *dompter*, d'où ex-PUGNATOR et ex-PUGNAX, *qui triomphe*, *vainqueur*, ex-PUGNATIO, *prise d'assaut*, ex-PUGNABILIS, *qu'on peut prendre*, *vaincre*, dont le nég. est in-ex-PUGNABILIS, *inexpugnable*, etc.;

Im-PUGNARE, *combattre contre*, *attaquer*, *harceler*, etc., d'où im-PUGNATOR, *qui combat*, *qui attaque* et im-PUGNATIO, *attaque*, etc.; on trouve aussi le préfixe *in* avec le sens négatif dans im-PUGNATUS, *inattaqué ;*

Op-PUGNARE (pour ob-PUGNARE) *attaquer*, *assaillir*, *assiéger*, au propre et au figuré et dans Plaute, *frapper avec le poing* (ce qui, à défaut d'autres preuves, établirait la parenté de PUGNA et de PUGNUS) ; de là op-PUGNATOR, *qui assiége*, op-PUGNATIO, *siége*, *attaque*, etc. ;

Pro-PUGNARE, *s'élancer pour combattre*, *combattre devant*, d'où *protéger*, *défendre ;* de là pro-PUGNATOR, *défenseur*, *soldat*, *combattant* ; pro-PUGNATIO, *défense d'un lieu* et au figuré *défense ;* pro-PUGNACULUM, *ouvrage de défense*, *défense*, etc.;

Re-PUGNARE, *lutter contre*, *résister*, *opposer* de la résistance, autrement *répugner à quelqu'un* ou *à quelque chose* ; de là re-PUGNATOR, *qui combat*, *résiste ;* re-PUGNATIO, *opposition*, *résistance* ; re-PUGNANTIA, *lutte*, *résistance*, *ré-pugnance*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : pu*gno* (poi*ng*); pu*gillato* (pu*gilat*); pu*gna* (*combat*); pu*gnare* (*combattre*); *repugnanza* (*ré*pu*gnance*); *repugnare* (*ré*pu*gner*); — esp. et port. pu*gilato*; pu*gna*; pu*gnar*; *repugnancia*; *repugnar*; — esp. pu*ño* (poi*ng*); — port. pun*ho*; — roum. pu*mn* (poi*ng*); pu*gilat*, etc.

IV. Nous avons déjà cité le verbe skr. *PUKṢ*, au sens de *heurter*, *frapper*, *fouler*; nous en rapprocherons ici la forme nasalisée PUNGere, *heurter*, *piquer*, *percer*, qui, par ses derniers sens, semble réclamer la paternité de PUGio, poi*gnard*, *stylet*, et de son diminutif PUGiunculus, *petit* poi*gnard*. Au figuré PUNGere a le sens de *piquer*, *aiguillonner*, *tourmenter*, etc. Par son participe passif PUNctus, ce verbe a formé PUNctum, petit *trou* fait avec une pointe, d'où poi*nt*[1], et un poi*nt dans l'espace* ou un poi*nt dans le temps* (un court instant). De là aussi PUNctus et PUNctura, *piqûre*; PUNctio (méd.), poi*nt*, *douleur* poi*gnante*; PUNctiuncula, *petit élancement*, *légère douleur*, etc.

Les dérivés de PUNGere sont :

Com-PUNGere, *piquer fortement*, d'où com-PUNctio, poi*nt de côté*, etc.; c'est d'un passif com-PUNGi, signifiant en terme ecclésiastique *être touché*, *piqué* par des remords cuisants qu'est venu l'abstrait *componction*;

Ex-PUNGere, *effacer avec une* pointe, *enlever*, *faire disparaître*; *rayer*, *biffer*, *noter*, *contrôler*, etc.; de là ex-PUNctor, avec les sens correspondants à ceux du verbe, et ex-PUNctio (post. à l'ép. class.), *accomplissement*, *achèvement*, etc.;

Inter-PUNGere, po*nctuer*, d'où inter-PUNctio et inter-PUNctum, po*nctuation*, etc.;

Re-PUNGere, qui ne se trouve guère que dans une phrase de Cicéron : *repungere animum*, au sens de *piquer légère-*

[1] A ce sujet nous ferons remarquer que la négation composée ***ne point*** (ne punctum, pas un point) est beaucoup plus énergique que ***ne pas*** (ne passus, pas un pas).

ment par une plaisanterie; ce verbe a dû cependant s'employer au sens physique, puisque nous trouvons un re-PUnctor, *piqueur*, chargé de pointer les membres absents dans certaines réunions.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : pu*nto* (poi*nt*) ; pu*gnale* (poi*gnard*); *compunzione* (*componction*) ; — esp. : pu*nto*, pu*ñal*; *compuncion*; — port. po*nto*; pu*nhal*; *compunçao*; — roum. pu*mnal* (poi*gnard*), etc.

V. La forme secondaire *PUs*, *frapper*, pu*nir*, est reproduite avec le guna dans le latin POIsna devenu POEsna, pei*ne*, *châtiment*. Ici POI = POU = **PU** (guné)[1]. Le grec ΠΟΙ(σ)νή, ἡ, avec les mêmes sens, d'où ΠΟΙνάω, *je châtie*; ΠΟΙνάτωρ, ὁ, etc.

POEna (= POEsna = POIsna) a donné POEnalis, *qui concerne la peine*, pé*nal*; et POEnio que l'on trouve très-rarement avec le guna et qui s'écrit le plus souvent sous la forme simple PUnio, PUnire. Cependant la forme gunée a laissé un intensitif POEnitere, primitivement pu*nir*, *tourmenter*, *venger*, d'où ensuite *causer du regret*, et impersonnellement *regretter*, *se repentir*. C'est dans ce dernier sens qu'il a donné POEnitentia, *repentir*, *regret* et pé*nitence*, etc.

PUnire, *châtier*, pu*nir* et *venger* a donné PUnitio, pei*ne*, pu*nition* ; PUnitor, *celui qui châtie*, *le* pu*nisseur*. On trouve encore des composés négatifs tels que im-PUnis et im-PUnitus, *impuni*, im-PUne, *impunément*, im-PUnitas, *impunité*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : pe*na* (pei*ne*); pe*nare* (pei*ner*) ; pe*nitenza* (pé*nitence*) ; pu*nire* (pu*nir*); pu*nizione* (pu*nition*); etc. — esp. et port. : pe*na*; pe*nar*; pe*nitencia*; pu*nir*; pu*nição* (port.); pu*nicion* (esp.) ; etc.

[1] Il importe de remarquer ici que le thème POIna aurait pu donner PUnire avec changement de *oi* en *u*, ce qui renverrait cette famille de mots à la rac. **PI** (voir plus loin, p. 380) skr. *PIS*, piler, écraser, broyer. Ce qui paraîtrait donner quelque vraisemblance à cette explication, c'est l'existence dans les langues germaniques d'un participe présent *fijand* (all. *feind*) nuisant à, faisant de la peine à, etc.

VI. Un thème **PUta** (cf. skr. *PUth*) a donné au latin un verbe PUtare, au sens primitif de *couper*, *retrancher*, *émonder;* ce sens se retrouve surtout dans certains composés, que nous verrons tout à l'heure, mais il n'est pas le seul ni même le plus important du verbe PUtare, car ce mot est très-rare, au sens propre de *couper*. Mais *couper*, *séparer*, *émonder*, en considérant une chose, le bon du mauvais, c'est *apprécier* cette chose, *l'estimer* ce qu'elle vaut, *peser* ses bons et ses mauvais côtés, y *penser*. De là PUtare, *couper*, *émonder*, a signifié (au figuré) d'abord *apurer* un compte, *mettre au net un travail*, puis *penser*, *croire*, *juger*, *être d'avis*, *estimer*.

Les principaux dérivés directs de PUto ont conservé le sens physique de *couper* à côté du sens moral de *penser;* ainsi PUtatio signifie également *pensée* et *action de couper*, *d'élaguer les arbres*. Mais le sens propre se trouve seul dans les auteurs de l'époque classique; PUtator, c'est simplement celui *qui taille les arbres*, tandis que PUtativus, *imaginaire*, pu*tatif*, est pris seulement au figuré; PUtamen a le sens de *coupure*, *rognure*, ce qui tombe quand on taille quelque chose, et particulièrement le bois.

Quant aux composés de PUtare, les uns n'ont conservé que le sens physique, tandis que dans les autres on rencontre aussi l'idée morale; ainsi :

Am-PUtare, c'est *détacher en coupant autour*, *ampu*ter; de là am-PUtatio, *am*-pu*tation*;

*Compu*ter quelque chose (com-PUtare), c'est *séparer vigoureusement* (con-) les différentes parties d'un calcul pour arriver plus sûrement à la solution;

Dé-pu*ter* quelqu'un (de-PUtare), c'est le *détacher* du corps social dont il fait partie pour l'envoyer au dehors en *dé*pu*tation* (de-PUtatio);

Dis-PUtare a d'abord le sens de *couper un compte* pour

mieux l'évaluer, et de là *calculer* quelque chose, et au figuré *considérer*, *débattre* et enfin *disputer;* de là dis-PUtator, dis-PUtatio, etc. ;

Im-PUtare, *porter en compte*, *compter*, *mesurer ;* au figuré *imputer*, d'où im-PUtator, im-PUtatio, etc. ;

Post-PUtare (ant. à l'ép. class.) *compter après*, *mettre en seconde ligne*, *estimer moins ;*

Réputer quelqu'un (re-PUtare), c'est le *distinguer* (*dis* = couper, séparer) du vulgaire, et la *réputation* (re-PUtatio) est une *distinction* accordée par l'opinion publique à ceux qui se séparent de la foule des autres hommes par un mérite quelconque ;

Sup-PUtare a les mêmes sens que com-PUtare.

DÉRIVÉS ROMANS. — Les langues romanes ont toutes pris le verbe *pensare* pour exprimer l'idée de penser. Elles n'ont gardé PUtare que dans pu*tativo* (pu*tatif*) qui existe en ital., en esp. et en port., et dans les mots composés où on le retrouve intact sauf dans com*pter* (ital. con*tare;* esp. et port. con*tar*). Voici les principaux de ces composés ; il est bien entendu qu'à moins de désignation contraire, les abstraits de ces verbes se forment comme à l'ordinaire, c'est-à-dire pour l'italien en-*azione*, pour l'esp. en-*acion*, pour le port. en-*ação* et pour le roumain en-*acie*. — Ital. : *amputare* (*amputer*) ; *de*pu*tare* (*députer*) ; *dis*-pu*tare* (*disputer*) ; *im*-pu*tare* (*imputer*) ; *ré*-pu*tare* (*réputer*) ; *supputare* (*supputer*), etc. ; — esp. et port. : *amputar*, etc. ; il faut seulement remarquer l'orthographe espagnole de *diputar* et desp*utar ;* — roum. : *a am*pu*ta ;a deputa ; a dis*pu*ta*, dont le nom est *disputa* (*dispute*) ; *a imputa*, *imputare* (*imputation*) ; *a reputa ;* le verbe *supputer* n'a pas de forme correspondante dans cette langue ; etc., etc.

VII. L'idée de *purifier* vient de celle de *retrancher les choses impures*, *de séparer le mauvais du bon*, etc. Nous avons vu tout à l'heure le verbe PUtare avec les sens d'*émonder* et de

penser; nous le retrouvons ici avec le sens de pu*rifier;* mais PUtare n'est pas un verbe premier.

Les lexicographes ont inventé comme type de toute cette famille latine un vieux verbe PUo, rapproché du skr. *PŪ, nettoyer,* pu*rifier.* Que ce verbe ait existé ou non, peu nous importe; ce qu'il y a de certain, c'est que nous trouvons une forme participiale PUtus (d'où PUtare), toujours avec U bref, au sens de PUrus, *nettoyé, pur* (cf. skr., *PŪta, nettoyé,* pu*rifié; PŪti,* pu*reté,* pu*rification,* etc.). Mais la forme primaire PUtus n'a pas disparu complétement; elle est restée intacte dans PUtus, *nettoyé,* pu*rifié,* pur, *sans mélange.* Ordinairement, dans les textes, on trouve ce mot joint à PUrus, qui est beaucoup plus employé; nous citerons un seul passage de Varron (L. L. 6, 7, § 63): « PUtare valet PUrum facere. Ideo antiqui PUrum PUtum appellarunt. » A côté de PUrus, disons de suite qu'il faut placer le vieux mot PUsus, *coupé, rapetissé, émondé, recoupé, court, petit,* d'où PUsillus, PUsillanimis, pu*sillanime,* etc. PUrus signifie donc pur, *sans mélange,* qui ne renferme rien d'étranger, et particulièrement rien de sale, d'où *propre,* et au figuré *innocent, chaste, vertueux;* en terme de droit, *absolu, sans exception,* pur *et simple.* De PUrus est venu un contracté causatif PUro, *épurer,* pu*rifier, nettoyer.*

Ce verbe est extrêmement rare; on emploie presque toujours à sa place un composé PUrifico, d'où est venu notre français pu*rifier.* PURificare a donné PURificatio, pu*rification.* L'abstrait de PURus est PURitas, pu*reté, limpidité, innocence.*

Le dérivé le plus important de PURus, c'est PURgo, qui est issu, soit directement de PURus (PURum *ago;* cf. *castigo,* de *castum ago*), soit d'un diminutif du verbe PURo, qui serait PURico, puis PURco, adouci en PURgo; nous préférons la première de ces deux filiations. Quoi qu'il en soit, PURgare signifie *nettoyer,* pu*rifier,* pu*rger,* et dans un sens médi-

cal tout spécial, pu*rger*, *faire évacuer*, d'où *relâcher*, *dissiper*, *guérir*, et au moral, *justifier*, *disculper;* au point de vue religieux, *laver d'un péché*.

On le trouve quelquefois aussi avec le sens de *nettoyer*, d'*aplanir* : « Magistratus qui viis locisque publicis PUrgandis praeerunt. » *Insc.* ap. Mur. 582, *fin*.

Un petit nombre seulement des dérivés de PURgo a pris le sens médical. Ces dérivés sont : PURgatio, *nettoyage*, puri*fication* et pu*rgation;* PURgatura, pu*rgation* (en parlant des animaux) PURgatus, pu*rifié* et pu*rgé;* PURgaticius et PURgatorius, pu*rgatif*. Les autres mots issus de PURgo ont seulement le sens de *nettoyer*, pu*rifier;* les principaux sont : PURgabilis, *facile à nettoyer ;* PURgamen et PURgamentum, *immondices enlevées d'un endroit ;* PURgator, celui *qui nettoye*, surtout *cureur d'égouts*, et enfin un intensitif PURgitare, *nettoyer*, et au figuré *chercher à se disculper*.

PURgo a trois composés principaux :

Ex-PURgare, *nettoyer en enlevant*, *émonder*, *guérir* (en parlant d'une maladie) ; au figuré *corriger* et pu*rger d'une accusation*, *disculper*, etc. De là ex-PURgatio (mot de Plaute), *excuse*, *justification*, etc. ;

Per-PURgare, *nettoyer entièrement ;* au figuré *éclaircir*, etc. ;

Re-PURgare, *nettoyer de nouveau ;* absolt. *enlever*, *ôter;* de là re-PURgatio et re-PURgum (tous deux postérieurs à l'ép. class.) avec le sens de pu*rification*, *nettoyage*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : esp. et port. : pur*o* (pur) ; — ital., pu*rificare* (pu*rifier*) ; pu*rificazione* (pu*rification*) ; pu*rità* (pu*reté*) ; pu*rgare* (pu*rger*) ; pu*rgazione ;* — esp. et port. : pu*rificar ;* — *acion ;* — *ação ;* pu*reza ;* *purgar ;* — *acion ; ação ;* — roum. : *a* pu*rga;* pu*rgacie*, etc.

40

PI

Piler, broyer, écraser, heurter, tailler, racler, faire mal, nuire, haïr.

I. Le verbe sanskrit *PIṣ*, *PInaṣmi*, a le sens de pi*ler*, *broyer*, *mettre en pièces*, d'où *tuer;* de là *PIṣta*, *poudre*, *farine*. Cf. *PÊṣana*, *mouture*, *moulin à bras*, etc.; zend : *piṣ*, *piç*, farine; armén. : *pṣrel*, moudre, etc., etc.; grec : ΠΙσον, τὸ, *le* poi*s*, dont le renforcé est ΠΤΙσσω, *je* pi*le*, *je monde*, pour ΠΙσσω; comme on trouve ΠΤαίω pour Παίω (cf. plus haut p. 371).

Le latin a PIla pour PIda, *mortier à* pi*ler* et *balle à jouer à la paume*, la pi*lée;* PIla signifie aussi toute espèce de *balle*, de pe*lote*, de pe*loton*, *boule*, *sphère*, d'où le diminutif PIlula, *petite boule*, pilule, et PIleus, sorte de *chapeau rond*, chez les romains. A côté de PIla nous devons placer PIlum, pi*lon* avec lequel on pile dans un mortier, d'où *javelot* de l'infanterie romaine. PIla a donné un verbe dénominatif PIlare, d'où notre français pi*ler*. On peut aussi placer sous cette racine **PI**, PIlus, poi*l*, *cheveu* (l'écrasé, le broyé, l'aminci), d'où PIlare, *se couvrir de* poils et e-PIlare, *dégarnir de* poils, *é*pi*ler*.

Outre e-PIlare, nous trouvons encore deux composés importants de PIlare :

— Com-PIlare, *battre*, *rouer*, pi*ler de coups* et *amasser en pillant* (en *accumulant*, en *empilant*), d'où *dépouiller*, etc. De là com-PIlator, *pillard*, *plagiaire*, com-PIlatio, *action d'enlever*, *pillage*, *plagiat* et, en bonne part, *compilation ;*

— Ex-PIlare, *piller*, *dépouiller*, *voler*, d'où ex-PIlator et ex-PIlatio, avec les sens correspondants.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — PIleatus, *coiffé du* PIleus ; — PIlosus, *couvert de* poil*s*, poi*lu ;* — PIlanus, *soldat armé du* PIlum ; — ante-PIlanus, soldat qui combattait devant le

PI*lanus*; — PIlatus, *armé de javelots ;* — prae-PIlatus, *garni d'une balle*, *d'une boule*. d'où au figuré *émoussé*, *inoffensif ;* — PIlaris, *relatif à la balle ;* — PIlarius, *jongleur*, *prestidigitateur* (qui fait des tours avec des boules) ; etc.

Dérivés romans. — Ital. : pe*lo* (poi*l*) ; *compilare* (*compiler*) ; pi*llola* (pi*lule*) ; — esp. : pe*lo ; compilar* ; pi*ldora* ; — port. : pe*llo ; compilar ;* pi*lula ;* — roum. : pi*lula;* — esp. : pi*la* (pi*le*); *apilar* (*empiler*) ; pe*lota* (pe*lote*) ; — port. : pi*lha ; empilhar ;* pe*llar* (*épiler*) ; etc.

II. La forme désidérative *PIs*, que nous avons déjà vue en sanskrit et en grec, a donné au latin PIso, -onis, *mortier à* pi*ler ;* PIsare et plus fréquemment PInsare (avec nasale intercalaire), *broyer*, pi*ler*, *tasser*, *battre* (cf. lith. *paisau*, guné pour *pisau*, écraser), d'où PInsatio, *action d'écraser*, *de broyer;* le parfait PIstus a donné un assez grand nombre de dérivés parmi lesquels nous citerons PIstor, celui *qui* pi*le le grain*, *meunier ;* PIstare, pi*ler ;* PIstillum, pi*lon* et pi*stil des fleurs* (qui a la forme d'un pi*lon*) ; PIstrinum, lieu où le grain était pi*lé* ou *moulu*, *moulin*, d'où PIstrinensis, *qui concerne le moulin* et PIstrinarius, *meunier ;* PIstrina, lieu où l'on fait le pain, *boulangerie*, etc.

Nous avons déjà cité le grec ΠΙσον, τό, le poi*s* (le mondé) ; nous le retrouvons dans le latin PIsum ou PIsa, poi*s*, *légume*. — Cf. irland. : *piosa*, miette, morceau ; armor. : *pisel*, *pesel*, etc. : lith. : *pesta*, mortier ; russe : *pest*u, etc.

Dérivés romans. — Ital. pi*stillo* (pi*stil*) ; — esp. pi*stilo ;* — port. : pi*stillo ;* — roum. : pi*stil ;* — ital. : pi*sello* (poi*s*) ; pi*store* (boulanger) ; — esp. : pi*star* (pi*ler*, *écraser*) ; pi*stura* (*action de* pi*ler*) ; pi*stadero* (pi*lon*), etc.

III. Le thème de formation pronominale (par KA) a donné au skr. *PIccayati*, *il coupe*, *il taille*, *il figure*, au grec ΠΕΙκω (avec guna par ε) *je tonds*, *je peigne*, et ΠΙΚρός, pi*quant*, *acerbe*, *amer*. — Cf. letton. *pikts*, piquant ; — lith. *piauju*, je

heurte, je blesse; goth. *fijan* (*f* pour *p*), blesser, nuire, haïr; *fijands*, ennemi; allem. *feind*, etc.

Le latin possède, par un même procédé de formation, PEccare (*pec* guné de *pic*), *heurter* (le droit), *blesser*, pé*cher*, *commettre une faute*, d'où PEccatum, *faute*, *action coupable*, pé*ché*, PEccator, pé*cheur* et PEccatrix, pé*cheresse*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS.—Ital. pe*ccare* (pé*cher*); pe*ccato* (pé*ché*); pec*catore* (pé*cheur*); — esp. : pe*car*, pe*cado*; pe*cador*; — port. : pe*ccar*; pe*ccado*; pe*ccador*; — roum. : *a* pa*catui*; pa*cat*; pa*catos*; etc.

IV. Le *racleur*, le pei*gne* se dit PEcten (cf. κτενς devenu κτείς, ὁ, *le raclant*, *le* pei*gne*), et PEctere ainsi que le dénominatif PEctinare signifie pei*gner*, *racler*, *affiner*; d'où *nettoyer*, *arranger*. PEctere a donné un composé très-rare de-PEctere, pei*gner*, qui prend quelquefois le sens de *rosser*, ce que nous appelons vulgairement *donner une* pei*gnée*, *une raclée*. Citons encore le poét. pro-PExus, pei*gné en avant*, et par suite, *long*, en parlant de la barbe, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : pe*ttine* (pei*gne*); pe*ttinare* (pei*gner*); — esp. : pe*ine*; pe*inar*; — port. : pe*nte*; pe*ntear*; — roum. : pie*ntin*; *a* pie*ntinu*; etc.

V. Sous sa forme intensitive par G (= **GA**, *produire*, *engendrer*), **PI** devenu **PIG** (skr. *PIng*) a donné au latin PINGere (cf. rus. : *piszu*, j'écris; polonais : *pisze*), pingo, *tracer*, *dessiner* (en taillant, sculptant, gravant, etc.) [1], d'où pe*indre* (= PE*INgre*).

Le participe PIctus a formé PIctor, pe*intre*, et PIctura, pe*inture*, qui n'ont pas pris la nasale; il en est de même de PIGmentum, *matière colorante*, *couleur*, *fard*, d'où PIGmentatus,

[1] Le *d* ne remplace pas ici le *g*; la forme latine a passé par une forme française *peinre* et le *d* est une simple lettre euphonique placée entre la nasale et la roulante. Cfr. *fingere* = *feinre* = *feindre*, etc.

fardé et PIGmentarius, *marchand de couleurs*, *de drogues ; droguiste*, *parfumeur*, *pharmacien*.

Les principaux composés verbaux de PINGere sont :

Ap-PINGere (très-rare), pe*indre sur*, et au figuré *ajouter à*.

De-PINGere, *décrire*, *dé*pe*indre* et *farder*.

Com-PINGere, qui a gardé le sens primitif de *tailler*, *construire*, *fabriquer*, tandis que le simple PINGere a pris le sens spécial de *figurer par les couleurs*, de pe*indre*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : pi*ngere* (pe*indre*) ; pi*ttore* (pe*intre*) ; pi*ttura* (pe*inture*) ; — esp. et port. : pi*ntar ;* pi*ntor ;* pi*ntura ;* etc.

VI. Nous avons vu tout à l'heure incidemment le sens de *faire mal*, *blesser*, *haïr*. Le skr. a conservé ce sens dans *PI*yu, *PI*yant, *PI*yatinu, *ennemi*, *scélérat* (qui veut nuire) ; *PI*yâru, dêva*PI*yu, *ennemi des dieux;* etc. Cf. got. : *fijan*, blesser, haïr ; *faian*, blâmer, d'où *fijands*, ennemi et *fiathva*, inimitié ; angl.-sax. : *fian* et *fiend*, *fiond ;* scandin. : *fiâ* et *fiandi ;* ahall. : *fiên*, *fiânt ;* irland. : *fi*, mauvais, méchant ; *fiamh*, horrible, abominable ; *fiamhan*, crime, forfait, etc., etc. (Cf. Pictet, *op. cit*. II, 201.)

Nous rattacherons également ici, avec M. Aufrecht (*Z*. III, 200) le latin PEjor, PEssimus, superlatif pour PÊjissimus.

DÉRIVÉS ROMANS. — Pi*s* = pe*ggio* (ital.), — pe*or* (esp.), — pe*ior* (port.), etc.

41

PṚ

Frapper, blesser; faire du bruit en frappant.

(PRA, PRU)

I. Peut-être les mots au sens de *frapper bruyamment* que nous avons placés au genre CRIER, racine **KRA** (p. 253, 254) pourraient-ils être plus logiquement placés ici ; ce qui

pourrait donner quelque poids à cette opinion, c'est une forme désidérative sanskrite *PṚṢ* (*PARṣâmi*), *frapper*, *blesser*. En grec, nous trouvons un ΠΛΑτάσσειν, *faire du bruit en frappant*; ΠΛΗσσειν, *frapper*, *blesser*, ΠΛΗγμα, etc.

En latin, outre *plango*, *plaga*, et les autres mots auxquels nous faisions allusion tout à l'heure et sur l'origine desquels nous n'osons pas nous prononcer, nous rencontrons un certain nombre de formes que nous allons maintenant étudier. Nous devons seulement faire remarquer que tous ces vocables se rencontrent uniquement sur le terrain gréco-latin; nous ne connaissons pas de correspondants dans les autres langues indo-européennes. Cette réserve faite, nous pouvons avancer.

Le seul mot latin appartenant à cette racine qui ait conservé l'R primitif est FERire, FERio (avec le changement si fréquent de P en F : plecto = flecto, etc.) *frapper*, *fendre*, *battre*, *blesser*, etc.

— Re-FERire (très-rare), *rendre un coup* est le seul composé que nous ayons à citer.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov., franç., ital., port. : fér*ir*; — esp. : hé*rir*, etc.

II. Par le même changement de P en F, le radical PLA donne au latin la forme intensitive FLAGrum, *fouet* (pour frapper), *courroie*, *lanière*, *étrivière*, d'où un diminutif FLAGellum qui a donné le verbe dénominatif FLAGellare, FLAGeller, *battre*, *fouetter*, *frapper*. De FLAGellare est venu FLAGellatio, fla*gellation*.

A côté de ce FLAGellare, on peut placer FLIGere, *frapper*, *heurter*, vieux mot antérieur à l'époque classique (ainsi que son dérivé FLIctus, *coup*) et qui doit surtout nous intéresser à cause de ses dérivés Af-FLIGere et in-FLIGere.

Af-FLIGere exprime l'idée de *frapper quelqu'un* ou *quelque chose*, *le lancer* ou *le jeter* quelque part *par un coup*, d'où le *ruiner*, l'*abattre*, le *renverser*. Le sens dans lequel nous en-

tendons aujourd'hui le mot *affliger* ne se retrouve que dans le participe Af-FLIctus, *abattu*, *malheureux*, *af-fligé*, *découragé ;* dans certaines provinces de France, et notamment en Picardie, *affligé* se prend encore dans le sens physique de malade et surtout de blessé (frappé); on y dit d'un homme infirme : Il est affligé !

Af-FLIctus a donné af-FLIctio, *peine physique* ou *morale*, *af-fliction* et le verbe dénominatif af-FLIctare, *heurter violemment*, *frapper avec force*, d'où *tourmenter*, *maltraiter*, au propre et au figuré.

In-FLIgere, c'est *lancer* ou *frapper contre*, *in-fliger une punition* à quelqu'un, c'est le *frapper* d'une peine. De là in-FLIctus, *choc*, *heurt*, *rencontre*, et in-FLIctio, *action d'infliger* quelque chose à quelqu'un.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : fla*gellare ;* — *azione ; affligere ; izione ;* — esp. : *afligir ; afliccion ;* — port. : fla*gellar ;* — *ação ; affligir ;* — *icção ; infligir* (*infliger*) ; etc.

III. Le radical **PLU** (pour **PLA** = **PRA** = **PṚ**) guné en **PLAU** a donné au latin la forme intensitive PLAUdere, *frapper*, *battre* quelque chose *avec bruit*, et particulièrement *battre les mains l'une contre l'autre* en signe d'approbation, *applaudir ;* de là PLAUsus pour PLAUdtus, *action de frapper avec bruit*, *applaudissement ;* PLAUsibilis, *qui mérite d'être applaudi*, *louable*, plau*sible ;* le fréquentatif PLAUsitare, *battre*, *faire retentir* quelque chose, et particulièrement les ailes, en parlant des oiseaux, etc.

On trouve aussi ap-PLAUdere, *frapper une chose contre une autre* et *applaudir*, d'où ap-PLAUsus et ap-PLAUsa (*celui qui applaudit*).

On remarquera que toutes ces formes sont purement latines et n'ont pas de correspondants dans les autres langues.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *applaudire* (*applaudir*) ; *applaudimento* (*applaudissement*) ; — esp. : *aplaudir ; aplauso ;*

— port. : *applaudir; applauso;* — roum. : *a aplauda; aplaus;* etc.

2. Ordre P, T, K.

Tribu T.

42

TA, TU

(TABH, TAP, TAM)

Détruire, frapper, blesser; couper, fendre, tailler.

I. Le verbe simple **TA**, *couper, tailler,* s'est combiné avec le verbe formatif des diminutifs **BHA** (p. 146) pour créer un vieux verbe poétique TABere, primitivement *être détruit,* puis *disparaître, se consumer, languir,* etc., dont l'inchoatif neutre TABescere, *dépérir, se consumer, se fondre, se liquéfier,* est très-usité et a donné les composés :

— Con-TABescere (très-rare), *dépérir insensiblement, se fondre,* etc.;

— Ex-TABescere, mêmes sens, et *maigrir, dépérir;*

— In-TABescere, mêmes sens, etc.

L'idée de destruction se retrouve encore dans TABes, *dépérissement, consomption;* TABidus, etc., et dans un vieux TABum, au sens de *maladie de langueur,* puis de *venin, virus, liquide pestilentiel, sang corrompu,* etc.

— Cf. gr. THκω, *fondre, se liquéfier;* — slave ecclés. : *taja, fondre,* etc ; — angl.-sax. : *thâvan;* — allem. : *thaven,* se liquéfier, etc.

La *découpée,* la *taillée,* c'est la TABula, *la planche* et *la table;* TABella, *la planchette, la tablette,* etc. De là un grand nombre de dérivés, tels que TABulare, *planchéier* (d'où con-TABulare et son subst. con-TABulatio, avec le même sens),

TAbulatio et TAbulatum, *plancher*, *boiserie*, *étage*, TAbulinum, *plancher*, *balcon*, etc.

Au sens de *tablette à écrire*, TAbula a été l'origine de TAbularium, *dépôt des archives*, TAbellarius, *relatif à la correspondance*, et substantivement, *messager*, *chancelier*, etc.; TAbellio, *garde-notes*, *notaire*, *tabellion*, etc., etc.

TAberna (qui suppose un TAber; cf. *faber*, etc.), c'est la *maisonnette* bâtie en planches, comme l'étaient les premières *cabanes* et les premières *boutiques*, *tavernes*; de là le diminutif TAbernaculum qui a fini par signifier *cabane de toile*, *tente*. Dans la langue ecclésiastique, *tabernacle*, et, par affaiblissement de *a* en *u* (dans les composés adj. et subst. con-TUbernalis), con-TUbernium, *habitation commune*, d'où *amitié*, *intimité*, *camaraderie*, etc.

Enfin, M. Pictet (*op. cit.* I, 421), rattache encore à cette racine le latin TAbanus, *taon* (*le destructeur*, ou plutôt, *celui qui tourmente*). — Cf. Irl. : *tabhul*; — malai. : *tabûân*, *taburan*; — javan. : *tawon*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *tavola* (*table*); *taverna* (*taverne*); *tabernacolo* (*tabernacle*); *tafano* (*taon*) (f = bh.); — esp. : *tabla*; *tabelion* (*tabellion*); *taberna*; *tabernaculo*; *tabano*; — port. : *tabua*, *taboada*, *tabella*; *tabellião*; *taverna*; *tabernaculo*; *tabão*; — roum. : *tabloù* (*tableau*); *tabernakoul*; *taoun*; etc., etc.

II. Une forme intensitive **TUp**, au sens de *frapper*, *tuer*, se retrouve dans le skr. *TUp*, *TAUp*ati, *TAUp*ayati, etc. La forme correspondante **TAp** a aussi donné à cette même langue un *TAp*as, *douleur*, *mortification*, d'où *TAp*asya, *ascète*, *pénitent*, *TAp*asya-ti, *il fait pénitence* (en se frappant par dévotion), etc., etc.

Le grec possède un ΤΥΠῶ, inusité (on trouve cependant un ΤΥΠέω, ῶ, *frapper*, *empreindre*, *façonner*), employé seulement

avec un T intercalaire, TΥΠτω (aor. ἔΤΥΠον), *je frappe*; ΤΥΠος, τό, *coup*, *blessure*; ΤΥΠος, ὁ, *empreinte*, *marque*, *forme*, *type*. — Cf. ΤΥΠόω, *je forme*; ΤΥΠανον et ΤΥμΠανον, τό, *tambour*, *tympan*; ΤΥΜμα, τό, pour ΤΥΠμα, *coups*, *blessure*, etc.

— Cf. russ. : *topaiu*, je frappe; — pol. : *tupam*; — all. *tupfen*, *tapfen*; — ang. : *to tup*, *to tap*; frapper, etc.

Le radical TEP existe en latin; il a donné, avec une *m* intercalaire, TEMPus, *le battement de l'artère à la tempe*, d'où TEMPora, *les tempes*, et enfin, quelquefois, *le visage* (cf. κροταφίς, *marteau* et κρόταφος, *tempe*). A côté de TEMPus, nous devons placer TEMPestas, la *tourmente*, la *tempête* (celle qui *frappe* ou plutôt qui *détruit*).

Dérivés romans. — Ital. : *tempia* (*tempes*); *tempesta* (*tempête*); — esp. *tempestad*; — port. : *tempestade*; — roum. : *timpla* (*tempes*); etc.

III. Nous avons vu tout à l'heure le mot **TApas** avec le sens de *coup*, nous allons le retrouver ici avec celui de division et, en particulier, de division du temps, de la durée. « TEMPus, dit Cicéron (*Invent.* I, 26, 39), est id quo nunc utimur.... pars quaedam aeternitatis cum alicujus annui, menstrui, diurni nocturnive spatii certa significatione. » Nous pourrions citer un autre passage de Cicéron (*Univ.* 9, fin) et une phrase de Varron (*L. L.* 6, 2, 52), si cela était nécessaire pour prouver que de tout temps les Romains ont eu conscience de la signification de ce mot. TEMPus est donc *une division de la durée*.

Ce mot a donné TEMPestivus (dont le nég. est in-TEMPestus ou in-TEMPestivus, *intempestif*, *inopportum*, *déplacé*), *qui arrive à propos*, *tempestif*, *favorable* et quelquefois dans le sens prégnant, qui arrive de bonne heure, *précoce*, etc. De là TEMPestivitas, *temps opportun*, et par métaphore, *bonne constitution*, etc., TEMPorarius, TEMPoralis, *temporaire*, et quelques

autres mots peu importants sont dérivés directement de TEMPUS.

Mais où le sens primitif de division s'accentue bien davantage, c'est dans le verbe TEMPERARE (formé d'un *tampas* issu de *tapas* et changé en *temper*, pour *tempes*), *diviser*, *distribuer*, *combiner*, et surtout *bien combiner*, *ordonner*, *tempérer*, etc. La famille de ce verbe est nombreuse. Nous citerons seulement le part. prés. TEMPERAN(T)S, *qui garde la mesure*, *réservé*, *tempérant*, d'où TEMPERANTIA, *mesure*, *réserve*, *tempérance*; TEMPERATUS a les mêmes sens que TEMPERANS et son opposé est in-TEMPERATUS; de même que l'on trouve aussi in-TEMPERANS et in-TEMPERANTIA; TEMPERATIO et TEMPERATUM, *combinaison habile*, *bonne organisation*, *sage tempérament*; etc., etc.

Le composé ob-TEMPERARE exprime l'idée de combiner sa conduite d'après les ordres de quelqu'un, d'*obtempérer* à ses demandes, de lui *obéir*. De là ob-TEMPERATIO.

Quant à TEMPERIES, *juste distribution*, *bonne proportion*, et, en parlant du climat, *bonne température*, il ne demande aucune explication. Son négatif est in-TEMPERIES (quelquefois in-TEMPERIAE, au pluriel), *dérèglement*, *excès*, *folie*, et dans un sens spécial, *intempérie*.

Il faut considérer comme un diminutif de TEMPUS le mot TEMPULUM, devenu TEMPLUM, dont l'origine est certaine. Les latins eux-mêmes se chargent de nous l'apprendre. Je citerai un seul passage : « TEMPLUM dicitur locus manu auguris designatus in aere, post quem factum illico captantur auguria. » (Serv. in Virg. *Æn.* I, 92. — Cf. notamment Varron, *L. L.* VII, 2, 81.) Ainsi le TEMPLUM est une *division de l'espace* comme le TEMPUS est une *division de la durée* ; mais, encore une fois, la forme diminutive de TEMPLUM prouve que le simple TEMPUS a possédé les deux sens[1].

[1] Grimm (*Gersch. d. deutsch. Spr.*, p. 232) donne à TEMPLUM le sens de *lieu du feu;* on voit que ce sens ne peut être que très-secondaire.

Après avoir signifié un lieu circonscrit dans l'espace découvert par le bâton de l'augure, et de là toute espèce de lieu circonscrit, TEmplum a rendu l'idée de l'*ouverture faite aux toits* des édifices sacrés pour permettre aux augures de contempler les cieux. On en trouve la preuve dans une partie de la charpente d'un toit romain qui, d'après Vitruve, s'appelait TEmplum. Ces TEmpla formaient la première couverture du toit. (Cf. Rich, *Dict des Antiq. rom.* au mot *Materiatio.*)

Le sens de TEmplum vient donc du choix préalable du terrain sacré qui était circonscrit et limité (*coupé* dans le sol environnant) par des augures.

« In hoc TEmplo faciundo, — dit Varron après le passage que nous avons cité tout à l'heure, — arbores constitui fines apparet, et intra eas regiones, qua oculi conspiciant, id est tueamur, a quo TEmplum dictum et conTEmplare, ut apud Ennium in Medea :

ConTEmpla et TEmplum Cereris ad laevam aspice;

conTEmpla et conspicare idem esse apparet. » (*L. L.* VII, 2, 82). La *contemplation* (con-TEmplatio) avait lieu dans un espace déterminé du ciel correspondant à l'espace terrestre délimité pour le TEmplum. Remarquez que ces mots et leurs dérivés tels que con-TEmplator, con-TEmplativus, etc., expriment l'idée de regarder fortement (con-), attentivement.

Nous devons aussi noter avec soin un con-TEmplabilis qui se trouve deux fois dans Ammien Marcellin (30, 5 ; 20, 7) avec le sens de : *qui frappe juste*, *qui atteint le but.*

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *tempo* (*temps*) : *temporaneo* (*temporaire*) ; *temporale* (*temporel*) ; *temperare* (*tempérer*) ; *temperanza* (*tempérance*) ; *tempio*, *templo* (*temple*) ; *contemplare* (*contempler*) ; — esp. et port. : *temporario ; temporal ; templo ; contemplar ;* — ital., esp. et port. : *in-tempestivo* (*intempestif*) ; *in-temperie* (*intempérie*) ; — esp. : *tiempo* (*temps*) ;

atemperar (*tempérer*) ; *templanza* (*tempérance*) ; — port. : *tempo ; tẽmperer ; temperança ;* — roum. : *timpoul* (*temps*) ; *templou* (*temple*) ; etc., etc.

IV. Le mythe du soleil archer dardant au loin ses traits comme des flèches ainsi que nous le montrent les Grecs dans leur 'Απόλλων ἑκηβόλος, se retrouve dans un **TAp** indo-européen qui est le père d'une nombreuse famille.

Ainsi, nous avons en skr. *TApas*, *la chaleur*, et la saison des chaleurs, *l'été* ; *TApayati*, *il brûle*, *il consume*, etc. — Cf. zend. : *tap*, chauffer, d'où *tafnu*, ardent; — persan : *tabistân*, été, de *tabîdan* ou *taftan*, chauffer ; — kymr. : *tymp*, saison ; *twymp*, chaud ; etc. ; — anglo-sax. : *thef-ian*, avoir chaud ; — slav. ecclés. : *teplŭ ;* — russ. : *teplo ;* — pol. : *cieplo*, chaleur, etc.

Le latin a conservé cette forme primitive dans TEpos devenu TEpor, *chaleur*, frère de TEpere, TEpeo, *chauffer*, TEpidus, *chaud ;* TEpescere (inchoat.), *commencer à s'échauffer* (d'où in-TEpescere, *tiédir*, et au fig. *diminuer*, *s'affaiblir*), TEpefacere, même sens, etc.

Quant au grec, il possède un TEφρα pour TEπρα (avec transport de l'esprit rude de ρ), ἡ, *cendre* (*la brûlée*), et surtout TAφος et TAφή, *funérailles* (par le feu), etc. — Cf. Pictet, *op. cit.*, II, 507.

Dérivés romans. — Ital. : *tepere* (*être tiède*) ; *tepido* (*tiède*); port. : *tepor* (*tiédeur*) ; *tepido ;* etc.

V. Une forme désidérative **TAkṣ** a donné, à côté des vocables skr. *TAkṣati*, *TWAkṣati*, *il fend*, *il brise*, puis *il fabrique ; TAkṣaka*, *charpentier*, etc., et grecs : TEκτων, ὁ, *charpentier*, *architecte* ; TYKίζειν, *tailler*, *façonner ;* TEYχειν, *préparer*, *construire* ; etc., un latin TExere, *couper*, *tailler*, puis, en général, *façonner* et enfin *tisser*.

— Cf. Zend. : *takhsh*, *tash*, couper, façonner, faire ; —

pers. : *tâchtan*, percer, filer ; — irl. : *tachaim*, gratter, racler ; — kymr. : *tociaw*, *twciaw*, couper, tailler ; — anc. slav. : *tûkati*, tisser ; *tesati*, couper, tailler ; — lith. : *taszyti*, tailler, etc.

De là TExtus, TExtum et TExtura, *toile*, *tissu ;* TExtilis, *textile*, *tissé*, *tissu ;* TExtor (cf. pour la forme *TAKṣa* et TEκτων) et TExtrix, *tisseur*, *tisserand* et *tisseuse ;* TEla (pour TExtela ; cf. *ala* d'*axilla*, *mala* de *maxilla ;* Cic., *Orat.* 45, 153), *la toile*, d'où sub-TIlis, dont le tissu est fin, dont la trame est délicate, et au fig. *malin*, *subtil*, qui a de la *subtilité* (*sub-tilitas*), etc.

Les principaux composés verbaux de TExere sont :

— At-TExere, *tisser avec*, *entrelacer*, d'où *ajouter*, *adjoindre ;*

— Con-TExere, même sens, et *composer*, *faire ;* d'où con-TExtus, *étroitement uni*, *serré*, *compact ;* con-TExtus, *liaison*, *composition*, au pr. et au fig ; con-TExtio (post. à l'ép. class.), *assemblage*, *composition*, *contexture ;* con-TExtor, *fabricant*, *compositeur ;*

— De-TExere (poét.) *achever de tresser un tissu*, et au fig. *achever* quelque chose ;

— In-TExere, *tisser dans*, *entrelacer* et au fig. *composer*, d'où in-TExtus (post. à Aug.), *assemblage ;* inter-TExere (post. à Aug.), *entrelacer*, d'où inter-TExtus, *tissu*, *entrelacé ;*

— Per-TExere, *tisser d'un bout à l'autre*, *achever* (au pr. et au fig.) ;

— Prae-TExere, *tisser devant*, d'où, en général, placer devant et au fig. *mettre en avant*, *alléguer*, *prétexter ;* le sens physique se retrouve dans prae-TExta (toga), *la robe prétexte* (on appelait aussi la tragédie prae-TExta, sous-entendu *fabula*), prae-TExtatus, *revêtu de la prétexte*, tandis que le sens moral est resté dans prae-TExtus, *apparence*, *prétexte ;*

— Re-TExere, *défaire un tissu* ou *tisser de nouveau;* au fig., *défaire* (en général);

— Sub-TExere, (post. à Aug.) *tisser dessous*, *adapter sous*, *mettre*, *ajouter* (au prop. et au fig.), de là sub-TEmen (pour sub-TExmen), *chaîne d'un tissu*, et au fig. (poét.) *tissu*, *trame*, etc.

Le latin a conservé un mot au sens propre de détruire ou couper; c'est TAxus, le *blaireau*, que M. Pictet (*op. cit.*, I, 440) fait venir de l'erse *taghan*, avec le même sens.

Nous signalerons encore, bien que la langue latine n'ait rien à y voir, une curieuse étude du même auteur sur les noms de la hache qui se rattachent à cette forme **TAK** ou **TAKṣ** (*op. cit.*, II, 128).

Peut-être pourrait-on encore attribuer à cette racine un autre TAxus, l'*if*, soit parce qu'on faisait des piques avec cet arbre, soit parce qu'on en tirait un poison, et ce qui semblerait donner raison à cette dernière hypothèse, c'est TOxicum (grec : TOξικόν), *poison*.

— Cf. russe : *tisŭ;* pol. *cis*, if; — pol. : *cios*, bois taillé, etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — TExtorius, *qui concerne les tissus*, et au fig. *captieux*, *fallacieux;* — TExtrinus, *qui concerne le métier de tisserand*, et substantivement, au neutre, *atelier de tissage*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *tessere* (*tisser*) ; *tela*, *toile*) ; *tessitura* (*texture*) ; *sottile* (*subtil*) ; *sottigliezza* (*subtilité*) ; *pretesto* (*prétexte*); — esp. : *tejer; tejido ; tela ; textura ; sutil; sutilidad; pretexto ;* — port. : *tecer ; tecido ; teïa ; contextura ; subtil; subtilidade; prĕtexto ;* — roum. : a *tese* (*tisser*) ; etc.

VI. Le latin TUndere (tundo, tutudi), *frapper*, *blesser*, *marteler*, *piler*, *broyer*, a ses correspondants sanskrits dans *TUd*, *battre*, *frapper*, *couper*, *broyer; TAUdas*, *coups*, *meur-*

tre; TUNna (pour *TUDna*) m. f. n., *détruit*, *coupé*, *tué*, etc. — Le suffixe formatif de l'intensitif est ici **DHĀ**, *poser*, *faire*; cf. p. 145. — Quant au grec, il n'a conservé cette forme que dans quelques noms propres tels que ΤΥΔεύς, ΤΥΔας, ΤΥΝΔάρης, ΤΥΝΔάρεος, etc. — Cf. Got. : *stauta*, je frappe; anc. haut. all. *stôzu*, etc.

A côté de TUNDere, nous trouvons en latin un TUDe(t)s, itis, *marteau*, selon Festus, 352 et 253 : « TUDites malleos appellant antiqui a TUNDendo. » Ce mot prouve bien qu'un TUDere archaïque a précédé le TUNDere classique. Nous en trouvons de nouvelles preuves dans le fréquentatif TUDitare, usité seulement au participe présent TUDitans, avec le sens de *frappant*, *poussant avec violence*, *remuant*, *agitant*, etc., et surtout dans TUDicula, *sorte de machine à broyer*, TUDiatores, *ouvriers forgerons*, etc. Citons encore la Dea Per-TUNda.

Quant à TUNDere, il a formé plusieurs composés :

— Con-TUNDere, *écraser*, *broyer*, *contusionner*, d'où con-TUsio, *action de meurtrir*, *contusion*;

— Ex-TUNDere (poét. et peu class.), *faire sortir en frappant*, d'où *arracher* et *fabriquer*;

— Ob-TUNDere, *frapper contre* ou *sur*, *émousser* (au prop. et au fig.) d'où ob-TUNsio (post. à l'ép. class.), *action de frapper*, *choc*, *coup*;

— Per-TUNDere, *percer d'outre en outre*, *trouer*;

— Re-TUNDere, *repousser en frappant*, *émousser* (au prop. et au fig.); etc., etc.

Le sens spécial de *couper*, *retrancher*, est celui du verbe TONDere (tondeo, totondi), *raser; tondre*, et au fig. *dépouiller de* (très-rare); de ce verbe sont issus TONsio, TONsus, TONsura, *action de tondre*, *tonte;* TONsor, *barbier*, *perruquier*, etc.; TONsus, *tondu* (dont le correspondant in-TONsus, se prend parfois au fig., et signifie alors *grossier*, *peu civi-*

lisé), etc. ; TOnstrina et TOnstrinum, *boutique de barbier* et quelques composés verbaux tels que :

— At-TOndere, to*ndre*, *raser autour*, *élaguer*, *faire disparaître* (au pr. et au fig.) ;

— De-TOndere, to*ndre*, *couper*, *tailler*, d'où de-TOnsio.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : to*ndere*, to*sare* (to*ndre*) ; *il* to*sare* (to*nte*) ; *contusione* (*contusion*) ; — esp. : tu*ndir* (to*ndre* et *battre*) ; tu*nda* (to*nte* et *volée de coups*) ; *contusion* ; — port. : to*sar* (to*ndre* et vulgairement, *rosser*) ; to*satura* ; *contusão* ; tu*nda* (to*nte* et *volée de coups*) ; to*sa* (*rossée*) ; etc. ; — roum. : a tou*nde* (to*ndre*) ; etc., etc.

VII. Une forme **TAm**, issue de **TAw** guna de **TU** frère de **TA** (cf. **KA, KU, KAM ; DRA, DRU, DRAM ; GHNA, GHNU, GHNAM**, etc.), a donné au skr. **TAmas**, *obscurité* et littéralement, *l'effrayante*, *effrayer* se disant par *détruire*, l'effet moral rappelé par sa cause physique, comme dans *pavor*, *metus*, etc. Le latin TI*mor* pour TI*mos* est d'ailleurs identique au skr. *TA*mas. Ce qui effraye le plus les populations peu civilisées, n'est-ce pas la nuit qui vient leur retirer la chaleur et la lumière, c'est-à-dire ce qui entretient et égaye l'existence ? Que l'on songe un instant à ces époques primitives où l'homme ne connaissait encore d'autre feu que celui du soleil, avant la découverte du *pramantha !* Le langage s'en souvient et en porte les traces. Nous verrons tout à l'heure (p. 410), **ksapas**, *le crépuscule ;* nous trouvons ici **TAmas**, *l'obscurité*.

A côté de ce vocable au sens figuré, et de son dérivé *TAM*ata, *effrayé*, *tourmenté*, le skr. a des mots au sens physique tels que *TAM*ala, *couteau*, *épée ; TAM*ayati, *il brise*, *il tourmente ; T*Amyati, *il est détruit* ; etc.

Le grec possède un verbe TEMνω, TAMνω, *je fends*, *je coupe ;* TOMη, ἡ, *section*, d'où ἐπι-TOMη et ἀνα-TOMη, *anatomie* ; TO-

μος, ὁ, *morceau coupé*, *pièce*, *tranche*, d'où ἄ-TOμος, atome; TMAω (pour TEμαω), *je coupe*, *je fends* ; TMHσις (pour TEμη-σις), ἡ, etc., etc.

Le latin a légèrement modifié le **TAm** primitif par une permutation de nasale, et c'est ainsi qu'un **TAma** frère de *TAM*as skr. a donné le TEnebrae (cf. allem. *dämmern*), *ténèbres*, des Latins (= par **BHR**, *porter*; voir plus loin à la classe PRESSER), *qui porte la nuit*, *l'épouvante*. De là TEnebrosus, TEnebricus et TEnebricosus, *obscur*, *ténébreux*, *secret* (au phys. et au moral); etc., etc.

La même idée de l'effroi amené par la crainte de la destruction a fait naître dans le domaine latin un verbe affaibli TImere, TImeo, *craindre*, *avoir peur*, *être effrayé*. A côté de ce verbe se placent l'abstrait TImor, *crainte*, *effroi*, *peur*, l'adjectif TImidus, *timide*, *craintif*, d'où l'abstrait TImiditas, *crainte habituelle*, *timidité*, etc. Nous trouvons un autre composé sub-TImere, *craindre un peu*, et un inchoatif TImescere qui a lui-même formé ex-TImescere et per-TImescere, etc.

Enfin, nous placerons encore ici TEmnere, *couper*, *retrancher* (cf. gr. TEμνω), *rejeter*, dont le composé con-TEmnere est beaucoup plus usité.

Con-TEmnere, c'est *retrancher fortement* (de l'estime des hommes), *mépriser ;* de là con-TEmptus (avec *p* euphonique), *méprisé*, et substantivement, *mépris*; con-TEmptor, *méprisant*, *contempteur*, etc.

Dérivés romans. — Ital. *tenebre* (*ténèbres*) ; *temere* (*craindre*); *timido* (*timide*); *temenza*, *timidita* (*timidité*); — esp. : *tinieblas ;* — esp. et port. : *tenebroso* (*ténébreux*) ; *temer ; timido ; timidez ;* etc. ; — roum. : *a ce teme* (*craindre*)*; temere* (*crainte*) ; etc.

43

TṚ

(TRI, TRU, TṚG)

Détruire, broyer, battre; user, percer; diviser, partager; massacrer, anéantir.

I. Le latin TERere (tero, trivi, tritum), *broyer*, *piler*, *écraser*, *frotter*, *consumer*, etc., a des correspondants exacts dans les vocables grecs TEίρω pour TEPίω, *je bats*, *je broie*, *je tourmente*, *je consume* (cf. skr. *TAP*, *battre* et *consumer*), et dans TEIPέω, *je perce*, *je blesse;* TPYω, TPYχω, *je racle*, *j'use en frottant*, *je détruis;* TPIβω, *je bats*, *je broie*, *je frotte*, *j'use;* TOPεύω, *je perce*, *je sculpte*, *je cisèle*, etc. — Cf. anc. sl. : *trieti;* — lit. : *triti;* — kymr. : *tori;* — arm. : *terri* [1]; avec le sens de *briser*, etc.; — allem. : *ver-derben*, être détruit, se corrompre, etc.

Le parfait TRItus, *broyé*, *fréquenté*, en parlant d'un chemin, *usité*, en parlant du langage, etc., a été le père d'une nombreuse famille dont TRItor, *broyeur*, TRItus et TRItura, *action de frotter*, tri*ture*, et enfin le verbe TRIturare, *broyer*, tri*turer* et au figuré *tourmenter*, sont les membres principaux. — Cf. pour la forme, le skr. *TRU*tis, *blessure*, *plaie*, *douleur; TRAU*-tran, *arme offensive*, etc. — Ce verbe TRIturare, qui s'emploie principalement dans le sens de *broyer le blé*, doit être rapproché de TRIticum, *blé*, *froment*, de TRIbulum, sorte de *machine à battre le blé* (cf. anglo-sax. : *therscol;* anc. all. : *driskil* = fléau) et de leurs dérivés, parmi lesquels je citerai seulement le verbe TRIbulare [2], *presser avec la herse* ou tout autre instrument et au fig. (latin eccl.) *presser*, *tourmenter*, *tortu-*

[1] On connaît le cri de guerre des Gaulois : *terri-ben! terri-ben!* cassez les têtes, cassez les têtes !

[2] M. Rabasté (*Lang. osque*, p. 50) rapproche de TRIbulare un supin osque TRI*barakaum*.

rer, d'où TRIbulatio, *tribulation*, etc. — Au sens spécial de TRIturare, cf. goth. : *triskan ;* anglo-sax. : *therscan ;* angl. : *to trash* ; scand. : *threskia ;* anc. all. : *drescan ;* all. : *dreschen*, etc.

Nous sommes obligés de revenir à TERere pour citer quelques composés :

— At-TERere, *frotter sur*, *ruiner*, *abattre*, *écraser ;*

— Con-TERere, *écraser*, *broyer*, *tuer* (le temps), *détruire*, etc. ;

— De-TERere, *broyer*, *user par le frottement*, *détruire*, d'où de-TRImentum, *action d'enlever* par le frottement, puis *préjudice*, *détriment ;* nous rattacherons encore à ce verbe le comparatif de-TERior, *plus usé*, puis *mauvais*, etc. ; d'où le superlatif de-TERrimus et un verbe de-TERiorare, *gâter*, *user*, *détériorer ;*

— Ex-TERere, *écraser*, *user*, *briser*, *faire disparaître* en frottant ;

— In-TERere, *broyer dans*, d'où *tremper dans* (au pr. et au fig.) ;

— Ob-TERere, *écraser*, *broyer*, *mettre en pièces* (au phys. et au moral) ;

— Pro-TERere, *fouler*, *écraser*, *broyer* ; etc. Ce verbe a donné un adjectif pro-TERvus (pour pro-TERuus), *qui foule aux pieds*, *insolent*, *brutal*, d'où pro-TERvire (post. à l'ép. class.) *être insolent* ; pro-TERvia et pro-TERvitas, *insolence*, *brutalité*, etc. [1]

Citons encore inter-TRImentum et inter-TRItura, *usure* par le frottement, *déchet*, et au fig. *dommage*, *préjudice*, etc. ; ainsi que TERes, etis, *poli* par le frottement, *arrondi*, *fait au tour*, et au fig. *poli*, *fin*, *délicat*, etc.

Le diminutif redoublé et affaibli TITILlare, exprime l'idée

[1] D'après M. Dietz (*Etym. Wort.* II, 428) le provençal tri*ar* et le franç. tri*er* viendraient de *battre* pour *séparer*.

d'un *frottement* réel et imaginaire *qui chatouille*, *occasionne une* titil*lation* (TITILlus, TITILlatus, TITILlatio, TITILlamentum).

Une autre forme affaiblie qui doit trouver sa place ici, c'est TELum, *trait*, *javelot*, *flèche* et en général toute *arme de jet*; le contraire d'*arma*, qui exprime les armes destinées à combattre *de près*.

Enfin, nous citerons, comme dernier dérivé de TERere, le nom de la tar*ière*, TERebrum ou TERebra (grec : TEPέτρον, -τό), d'où s'est formé le verbe TERebrare (de là ex-TERebrare et per-TERebrare), *percer*, *forer*, *troner ;* le substantif TERebratio, etc. — Cf. Irl. *; tarar;* erse : *tora ;* kymr. : *taradr;* armor. : *tarar;* russ. : *trepliu ;* lith. : *trupu*, je perce.

Dérivés romans. — Ital. : tri*tare*, tri*turare* (*broyer*, tri*turer*) ; tri*tico* (*blé*) ; tri*bolazione* (tri*bulation*) ; de*trimento* (*dé*tri*ment*) ; de*teriorare* (*détériorer*) ; titil*lare* (titil*ler*) ; te*lo* (*trait*) ; etc. ; — esp. et port. : tri*turar ;* de*trimento ;* de*teriorar ;* — esp. : tri*ticeo* (*qui concerne le blé*) ; tri*bulacion ;* titi*lar ;* ta*ladro* (tar*ière*) ; — port. : tri*bulaçao ;* titil*lar ;* etc.

II. L'antique *division* du peuple en familles fit nommer la tribu en skr. *TRA*pã (*la coupée* dans la nation) ; l'irlandais *treabh*, famille, clan, et *treabhur*, race, lignage, ont conservé ce sens primitif ; de là, on est venu à appeler du même nom l'endroit où demeurait la famille, et la maison, puis l'assemblage des maisons devint en lith. *troba* ; en kymr. *treb*, *tref*, *tre ;* en irl. *treabhtha ;* en goth. *thaurp ;* en anglo-sax. *dhorpe*, en scand. *thorp*, etc. Enfin, de l'idée de demeure, on arriva à celle de possession, et nous retrouvons ce sens dans l'anc. irl. *atrab*, domicile et possession, etc.

Le latin est peut-être, de toutes les langues indo-européennes, celle qui a le mieux conservé cette idée ; en effet, à côté de TRIbus (*la division du peuple*), *la* tri*bu*, nous trouvons TRIbutum et TRIbutio (*la division*, *la répartition des impôts*),

le tri*but;* enfin, et surtout, TRIbuere, *distribuer*, *répartir*, *donner*, *accorder*, etc. Le TRIbunus, c'est le *chef* de la tribu ou de la maison, et, en général, tout *chef civil* et *militaire*. Quant au TRIbunal, un passage de Tacite (*Ann.* II, 83) prouve jusqu'à l'évidence que ce mot signifiait d'abord toute espèce de *petit édifice*, et que ce n'est que plus tard qu'il a signifié le lieu élevé où l'on rendait la justice (tri*bunal*), puis toute espèce de hauteur. — Cf. osque : *tribuum;* vieux latin : *tribus* = *aediculam* et *aediculas* d'après Rabasté (*De la langue osque*, p. 67).

Les principaux composés de TRIbuere sont :

— At-TRIbuere, *attribuer*, *assigner*, *allouer*, *appliquer*, d'où at-TRIbutio, *attribution ;*

— Con-TRIbuere, *ajouter à* ce qui est déjà à la masse, *contribuer*, d'où con-TRIbutio, *répartition* et *contribution ;*

— Dis-TRIbuere, *répartir*, *partager*, *distribuer*, d'où dis-TRIbutio, *distribution*;

— Re-TRIbuere, *donner en échange*, *restituer*, *donner de nouveau* ou *d'une manière périodique*, c'est-à-dire *rétribuer*, d'où re-TRIbutio, *rétribution;* etc.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — TRIbunatus, *dignité* ou *fonction de* tri*bun*, tri*bunat*; — TRIbunicius, *qui concerne le* tri*bun*; — TRIbutarius, *relatif au* tri*but*, tri*butaire;* etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port.: tri*bu* (tri*bu*), tri*buto* (tri*but*); tri*buno* (tri*bun*)*;* etc.; — esp. et port.: tri*bunal* (tri*bunal*) ; *atribuir* (l'esp. a deux *tt*) (*attribuer*); *con —; dis —; re —;* tous ces verbes forment leur substantif en espagnol par *cion* (*atribucion*), en port. par *ção* (*attribuição*)*; re*-tri*buir* n'a pas de nom correspondant en portugais ; — ital. : tri*bunale; attribuire* (sans nom corresp.)*; con —* (*contribuzione*); *dis —* : *re —*; etc.; — roum.; *a atribui; a con —; a dis —*; le nom correspondant se forme en — *uçie* (*atribucie*), etc., etc.

III. Avec l'addition d'un G reste du verbe formatif des diminutifs **GA** (p. 145), le même **TṚ** primitif a donné au skr. *TṚ*(G)hati, *il fend*, *il blesse*, *il détruit*, et au latin un TERgere, *frapper*, puis *frotter*, *nettoyer*, *polir*. — Cf. pour le sens le grec ΤΡΥΒω, *je brise*, *je broie*, *je frotte*, *je gratte*.

Parmi les composés de TERgere, nous citerons :

— Abs-TERgere, *frotter*, *essuyer*, *balayer*, au fig. *faire disparaître*, *chasser*, *bannir* ;

— De-TERgere, et per-TERgere ont les mêmes sens, le dernier avec une nuance de perfection (cf. plus haut, p. 131).

Nous placerons également ici, à cause de sa signification, quoique sa forme le mette plutôt à côté de TERere (§ I de cette racine) le vieux mot TERe(t)s, *gratté*, *frotté*, *poli*, *arrondi*, *doux*, qui a ses correspondants dans le sanskrit *TAR*uṇa, *jeune*, *juvénile*, et dans le vieux sabin TERentum, *mou*, *doux*, etc. C'est ce TERentum qui a donné naissance au nom propre TERentius, *doux* ; etc. — Cf. Encore le vieux sabin TURunda = *vermicelle*, *nouille*, à cause de son *poli* ou de sa *finesse*.

Dérivés romans. — Ital. : ter*gere* (*nettoyer*, *purger*) ; etc.

IV. Du latin TRUx, *destructeur*, *cruel*, *sauvage*, *farouche*, qui a formé d'une part, TRUculentus, *dur*, *farouche*, et TRUculentia, d'autre part, TRUcidare, *tuer*, *égorger*, *détruire*, et ses sous-dérivés TRUcidatio, TRUcidator, etc., nous pouvons rapprocher, pour la forme, le grec ΤΡΥχος, τό, *étoffe usée*, *détruite*, d'où ΤΡΥχνόω, etc.

Une formation analogue a donné TRUncus, *coupé*, *mutilé*, et substantivement le tro*nc* d'un arbre, d'une colonne, d'un corps, etc. De là TRUncare, *couper*, *amputer*, tro*nquer* (au pr. et au fig.), TRUncatio, *amputation*, etc.

TRUncare possède deux composés :

— De-TRUncare (d'où de-TRUncatio) et ob-TRUncare (d'où ob-TRUncatio), *couper*, *mutiler*, *décapiter*, *mettre en morceaux*, etc.

Dérivés romans. — Ital. : tru*cidare* (*massacrer*, *tuer*) ; tru*cidamento* (*massacre*) ; tru*cidatore* (*meurtrier*) ; tru*culento* (*atroce*, *cruel*) ; tron*care* (*tronquer*) ; tron*cato*, tron*co* (*tronqué et* tronc) ; etc. ; — esp. et port. : tru*cidaz*, tru*culento* ; — esp. : tru*ncar* ; tru*nco* ; — port. : tron*car*, tron*char* ; tron*co*, tron*cho* ; tru*culentia* (*cruauté*), etc. ; — roum. : *a* tru*ncia* tron*quer*) ; tru*nciu* (tron*c*), etc., etc.

V. Le feu étant considéré comme destructeur (cf. plus haut, *TA*pas, p. 391), nous devons placer ici le verbe latin TORrere (torreo, torrui, tostum), *brûler*, *rôtir*, *sécher*, *dessécher*, d'où TORrescere, *se brûler*, *se dessécher*, TORrefacere, tor*réfier*, *brûler*, *griller*, TORridus, *brûlant*, *sec*, tor*ride*, TOStare, *griller*, *rôtir*, etc. Et ce n'est pas seulement sur le domaine latin que se rencontre ce verbe, car nous le trouvons dans le skr. *TARṣ*yati, *il a soif*, *il est desséché*; dans le grec TEPσειν, *sécher*, etc. — Cf. encore zend : *tarsna*, soif (skr. *TARṣ*as) ; goth. : *thaurstei*, soif; *thaursja*, avoir soif; ahal. : *darru*, je suis desséché ; allem. : *durst*, soif ; *darren*, sécher au four et *dörren*, sécher, dessécher ; lithuan. : *troksztu*, il a soif (?) ; etc., etc.

L'idée de destruction se retrouve seule dans un participe présent TORrens, -tis, *cours d'eau violent*, tor*rent*, ce qui semblerait prouver que le verbe TORrere n'a perdu son sens primitif que bien après sa formation sur le domaine latin.

Le féminin du part. passé de TORrere, TOSta, a donné, outre un verbe TOStare, *griller*, *rôtir*, un substantif TESta (*e* = *o*), *terre cuite*, *brique*, *tuile*, d'où *vase*, et enfin par assimilation, *coquille de mollusques* ; de ce dernier sens est venu le nom de la tor*tue*, TEStudo, inis.

DÉRIVÉS MOINS IMPORTANTS. — TORris, *tison ardent;* — re-TORridus, *desséché*, *rabougri*, *racorné* (au prop. et au fig.); — TESteus, TEstaceus, *de terre cuite;* — TEStu ou TEStum, *couvercle en terre cuite;* — TEStula, tes*son;* — TESticius, *cuit sous un couvercle de terre*, en parlant du pain; — TES-tudineus, TEStudineatus et TEStudinatus, *de* tor*tue*, etc,

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port. : tor*rido* (*rôti*, *brûlé*, *sec*, tor*ride*); tor*rente* (tor*rent*); — ital. : tes*tudine*, tes*tuggine* (tor*tue*); — esp. : tos*tar* (*rôtir*, *griller*); tos*tadura;* tos*tador;* tes*tudo*, tor*tuga* (tor*tue*); etc.; — port. : tor*rar*, tor*reficar* (*griller*, *rôtir*, tor*réfier*); tor*rado* (*brûlé*, tor*réfié*); tor*refacção* (tor*réfaction*); tos*tar* (*rôtir*); tes*to* (*couvercle*, tes*son*); etc.; — roum.: tor*ent* (tor*rent*); *broască* tes*toacă* (tor*tue*); etc.

3. Ordre P, T, K.

Tribu K, (SK, KS).

Avant d'entamer la tribu K, il est nécessaire de dire ici quelques mots des différentes modifications que subit ici le K aryaque.

Tantôt le K s'est renforcé en SK; il y a alors renforcement de K par S; et cet S initial n'est pas, comme on l'a cru souvent, un reste du préfixe SA, fortement. S est bien un signe de renforcement, mais il est primitif, et la racine **SKA**, par exemple, est sortie ainsi formée de la bouche des premiers Aryas, sans avoir jamais été SA-KA; de même que **STA**, *poser*, *établir*, n'est certainement pas pour SA-TA et ainsi de bien d'autres que nous pourrions citer. Lorsque SA a été ajouté postérieurement à la formation de la racine, le S initial est presque toujours suivi d'une voyelle, comme nous le verrons ici même pour *se-care*.

D'autres fois, il y a métathèse du SK renforcé en KS, et ce KS devient lui-même fort souvent KH, avec la sifflante gutturale pour la sifflante dentale.

Cette métathèse est confirmée par l'existence dans le sanskrit de *çcam*, manger (çc = sk), *çcut* (pour skut), verser, couler goutte à goutte, etc. Au **SK** aryaque correspond donc en sanskrit une double forme *KṢ* et *ÇC*; celle-ci a amené dans le sanskrit classique un simple *K'*; témoin *k'amnômi* (V), je mange, pour *çcamnômi; côtâmi*, je verse, pour *çcôtâmi*, etc.

Parfois enfin, d'après une loi bien connue de nos lecteurs (cf. plus haut, p. 87), l'explosive K tombe devant la prolongeable S et de KS, il ne reste plus que S, seul représentant d'un **KS** primitif; citons seulement *sons* pour *csons* (cf. σινις pour ξσινις), etc.

KS est aussi représenté en grec et en latin par G; on en verra de très-nombreux exemples en grec; en latin, nous citerons, outre ceux que nous aurons à étudier tout à l'heure, *rigare* de **VṚKs** ou **VṚs**; *augere*, de **VAKs**, etc. Le même KṢ, en passant par KH, est aussi représenté par un simple G dans les langues germaniques : *auge* de AKṣa, l'œil, etc.

Les racines que nous avons à examiner ici pourront donc se trouver sous trois formes différentes : **K**, **SK** et **KS** (pouvant devenir **S**, **KH** et **G**).

44

KA, KU, KI

(SKA, SKU, SKI)

(KSA, KSU, KSI)

Détruire, tomber, périr (faire tomber et faire périr), couper.

I. 1. La forme **SKAdh** a laissé des traces en latin. D'après Isidore et Marius Victor, les Romains disaient CA-

DAmitat, avant de dire CALamitat (au nom. : CALamitas), avec ce double sens de 1° *destruction du blé* par la grêle ; et 2° *dommage* en général. Donc CALamitas appartient à une forme intensitive **KAdh** (par **DHA**, p. 145) pour **SKAdh**, de notre racine. (Pour L = D, voir p. 79).

En effet, pour les anciens Aryas et aussi pour les premiers Romains, peuples essentiellement agricoles, le malheur par excellence, c'était la perte des moissons, et on comprend très-bien que de cette description soit venu le mot destiné à rendre le malheur en général, car tel est le sens de CALamitas, ca*lamité ;* d'où CALamitosus, *qui cause* ou *qui reçoit un grand dommage*, ca*lamiteux*, etc.

A côté de CALamitas, nous devons placer CADaver, *le corps détruit, mort*, ca*davre.* La forme intensive en **DH** se retrouve dans le grec ἀ-ΣΧΗΘος, qui n'a pas été blessé (in-columis); cf. all. : *schaden*, blesser, couper ; — goth. : *skathian*, blesser, nuire, endommager ; — angl. : *to scath.*

Dérivés romans. — Prov. : ca*lamitat ;* — ital. : ca*lamita ;* — esp. : ca*lamidad ;* — port. : ca*lamidade* ;

— Ital. : ca*davere*, ca*davero ;* — esp. et port. : ca*daver ;* — roum.: ca*davru* ; etc.

2. Combiné avec le préfixe **SA** (= fortement) le radical **KA** a donné le verbe latin se-CA-re (seCO), *couper en morceaux, mettre en pièces, détruire*, etc. Le parfait se-Ctus pour se-CAtus (comme le prouve le part. fut. se-CA-turus, que l'on trouve dans Columelle, 5, 6, 2) a donné se-C-tarius, *coupé, châtré ;* se-Ctio, *action de couper*, d'où *résultat d'une coupure, section*, seCtor, *coupeur, secteur ;* seCtura, *coupure ;* se-C-tilis, *coupé, fendu*, ou *qui peut être coupé, sectile*, etc.

Au verbe se-CAre correspond exactement le composé esclavon *cje-kôn*, tailler, tuer (cf. se-CUris, *la tranchante, la hache*. V. plus loin, la forme **KU**, **SKU**).

Cf. pour le sens, la forme sanskrite *K'Ap*, *fendre, briser*

(*K'AP*ayoti) ; le grec ΚΟπτω, *je coupe ;* le lithuanien *kapoiou*, je coupe ; russe : *kopaiu ;* l'allemand : *kappen ;* et l'angl. : *to chop*, couper, trancher ; tous ces mots sont issus d'une forme secondaire causative **KAp.**

SeCAre a formé un assez grand nombre de composés parmi lesquels nous citerons :

— Circum-seCAre, *couper autour*, *circoncire ;*

— Con-seCAre, *couper par petits morceaux*, *découper ;*

— De-seCAre, *couper*, d'où de-seCtio, *taille*, *coupe ;*

— Dis-seCAre, *découper ;* ce mot est postérieur à Auguste, et ne s'emploie pas dans le sens du français *disséquer* et *dissection ;*

— Ex-seCAre, *enlever en coupant*, *couper*, *retrancher ;* d'où ex-seCtio, *action de couper*, *amputation*, *section ;*

— Per-seCAre, *couper entièrement*, *séparer*, *retrancher ;*

— Prae-seCAre, *couper par le bout*, *par devant*, *rogner ;*

— Pro-seCAre, *couper par devant*, et dans le sens religieux, *couper les parties de la victime* qui doivent être offertes ; de là pro-seCtum, *les entrailles de la victime* offertes en sacrifice ;

— Re-seCAre, *couper*, *tailler* (surtout au fig.), *supprimer*, *abréger ;* de là re-seCtio, *taille* de plantes ;

— Sub-seCAre, *couper par le bas*, *rogner ;* de là sub-seCIvus ou sub-siCIvus, *qui est retranché*, *rogné*, et au fig. *le reste ;* etc.

Le même verbe seCAre a donné, par l'affaiblissement de C en G, un seGmen (très-rare) que l'on trouve plus souvent sous la forme seGmentum, *partie coupée*, *parcelle*, *segment* (ant. et post. à l'ép. class.), *morceau*, *parcelle*, *rognure ;* re-seGmina, *rognures*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *secare*, *segare* (*couper*, *scier*, *moissonner*) ; *settore* (*secteur*) ; *sezione* (*section*) ; — esp. : *segar* (*faucher*, *moissonner*) ; *segazon* (*fauchaison*, *moisson*) ;

sector (*secteur*); *seccion* (*section*); *dissëcar* (*dissé*quer); — port. : *segar; sector; sëçcão; disse*quar; — ital., esp. et port : *segmento* (*segment*); — roum. : *sector; seçtie* (*section*); *segment; a dise*ca (*dissé*quer), etc.

3. La forme intensitive aspirée **KHAd** a donné au latin KHODtis devenu, par la chute du K, HODtis et plus tard seulement par le changement de D en S devant T (cf. p. 93), HOstis, comme le prouvent les formes mieux conservées (H)ODisse, (H)ODium, etc. — Cf. vieil ital. : *fostis* (f = h, p. 88); goth. : *gast-s*, etc.

Le *haïsseur* (HOstis), est donc représenté ici par le *destructeur* (**TI** est essentiellement actif); c'est l'effet pour la cause, le symptôme intérieur pour le sentiment que le langage ne saurait rendre d'une façon directe.

De HOstis, *l'ennemi* ou *l'étranger*, ce qui, chez les peuples primitifs est toujours synonyme, sont issus le verbe HOstire, *frapper* et *agir en ennemi*, d'où *user de représailles*; HOstilis et HOsticus, *qui concerne l'ennemi*, hos*tile*, d'où HOstilitas, hos*tilité*, *inimitié;* (cf. tud. : *hadara*, ennemi; haïsseur; all. : *hader;* tud. : *haz*, haine; all. : *hass;* angl. : *to hate;* tud. : *hatjan*; franç. : *haïr*, *haine.*).

Nous trouvons aussi un vieux mot HOstorium, qui par son sens de *racloire*, *grattoir*, rappelle complétement l'idée de *détruire* de la racine dont il est issu.

A côté de HOstis, *le destructeur* (*le* haïs*seur*), nous placerons *la victime*, l'hos*tie*, HOstia, que Festus (p. 102) fait venir de HOstire, *frapper* : « HOstia dicta est ab eo, quod est HOstire, ferire. » Festus avait parfaitement raison.

A ces mots, nous comparerons encore les survivants issus de la même racine : 1° Par un thème **KATa** : sanskrit ÇATru, *ennemi* (qui blesse); ÇATHati, *il blesse*, *il tue*; grec : KOTos, *besoin de détruire* et *de nuire*, *haine*, *ressentiment;*

EXθρος pour XEθρος, ὁ, *ennemi ;* 2° avec KT pour KS : KTEω, KTAω, *je blesse*, *je tue*, etc.

Nous avons déjà avancé tout à l'heure que (H)O*dium* et (H)O*disse* appartenaient à cette racine ; il nous reste à citer, à côté de ces mots, Odiosus, *détesté* ou *détestable*, *odieux*, dont le superlatif est per-Odiosus, ex-Osus et per-Osus, etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : o*stilità* (ho*stilité*) ; o*stia* (ho*stie*, *victime*) ; o*diare* (*haïr*) ; — esp. : ho*stil* (ho*stile*) ; ho*stilidad* ; ho*stia ;* o*diar ;* — port. : ho*stil ;* ho*stilidade ;* ho*stia ;* o*diar ;* — ital., esp. et port. : o*dio* (*haine*) ; o*dioso* (o*dieux*) ; — roum. : o*stie* (ho*stie*) ; etc.

4. M. Bopp (*Vergl. Gramm.*, II, 68) propose pour le nombre *quatre* une étymologie (êka + tisr, 1 + 3, avec apocope de l'*ê*) qui nous paraît au moins bien douteuse. Ne pourrait-on plus justement voir dans ce nombre une *section* (cf. *deux* et *huit*) du nombre 5, une coupure (rac. KA) dans la main étendue (cinq)?

L'aryaque de ce mot serait **KA-tar**, devenu par renforcement **KAt-var** ; skr., zend. et lith. : **K'atvar** ; irland. : *ceathair ;* ombr. : *petro* (P=K, cf. p. 79) ; ancien gaulois : *betro* (dans *betro-nida*, voiture à quatre roues) ; grec : TEτταρες (att.) = πέσσυρες et ΠΙσυρες (éol.) = KEσυρες (homer. πίσυρες) ; latin : QUAtuor, primitivement déclinable. A ce propos, nous ferons remarquer que c'est seulement en skr. que tous les mots ordinaux sont déclinables ; en grec il n'y a plus que les *quatre* premiers ; en latin, les *trois*. De même en gothique. Bien plus, en skr. ils ont les trois genres : *K'A*tvar (masc.), *K'A*tsar (fém.) ; etc. ; mais ce qui prouve bien que primitivement, le latin a décliné QUATtuor, c'est qu'il a encore une forme forte (QUAttro), correspondant aux cas forts primitifs (N. V. AC. [sauf l'acc. plur.]), et une forme faible (QUAttuor), correspondant aux cas faibles. Il en est de même du grec qui,

à côté de TEσσαρες (= KEτταρες) (fort), possède TEτρα (= KEτρα) (faible).

Dans l'hypothèse où QUAtuor et QUAttro seraient bien placés ici, ce que nous persistons à croire, nous citerons les dérivés suivants de ces mots : QUAter (skr. *K'A*tur ; ombr. PEtur), qua*tre fois ;* QUAtuordecim, qua*torze ;* QUAterni, *qui sont* qua*tre à* qua*tre ;* QUArtus, qua*trième ;* QUAdraginta, qua*rante ;* QUAdriga, qua*drige ;* QUAdrupes, qua*drupède ;* QUAdruplex, qua*druple ;* QUAdra, *qui a* qua*tre côtés*, *carré ;* de là QUAdrare, *é*qua*rrir*, *rendre quelque chose carré*, etc.

On comprend qu'il nous est complétement impossible de citer ici tous les dérivés, excessivement nombreux, de QUAtuor et de QUAttro (dont le D s'affaiblit souvent comme nous venons de le voir.) — Cf. Got. : *fidvôr ;* ahall. : *fior ;* allem. : *vier ;* slav. ecclés. : *cetyr-ije ;* lit. : *keturi*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : qua*ttro ;* qua*ttordici ;* qua*ranta ;* (et port.) qua*rto ;* (et port.) qua*drupede ;* (et port.) qua*druplo ;* qua*drato ;* etc. ; — esp. : cua*tro ;* ca*torce ;* cua*renta ;* cua*rto ;* qua*drupedo ;* cuá*druplo ;* cua*drado*, etc. ; — port. : qua*tro ;* qua*torze ;* qua*ranta ;* qua*drado ;* etc. ; — roum. : pa*tru* (= ka*tru*, qua*tre*) ; pa*tru-spredece* (qua*torze*) ; pa*tru-decĭ* (qua*rante*) ; *al* pâ*trule* (*le* qua*trième*) ; *al* pâ*tra* (*le* qua*trième*) ; qua*druped ;* pa*tra* (*carré*) ; etc. ; etc.

II. La forme organique **SKA**, devenue, en prenant le signe du diminutif **BH** (**BHA**, luire, paraître, p. 146), le radical **SKAbh**, se retrouve dans le latin SCAbere, *frapper*, *gratter*, d'où SCAbies, *aspérité* (causée par des coups), *rugosité ;* au fig. *démangeaison*, *vif désir ;* SCAbiosus, *raboteux*, et SCAber, *rude*, *raboteux*, *âpre*, *hérissé* et particulièrement *hérissé de crasse*, *de saletés*, *malpropre ;* d'où, en ce sens, SCAbrere, *être sale*, *malpropre*, SCAbro, *saligaud*, *homme malpropre*. Ces deux sens, confondus dans la racine **SKA**, de *rugosités* qui dé-

mangent et qu'on gratte et de *saletés*, ont donné le verbe SCA-BIARE, *avoir la gale*, d'où SCAbiola, *gale*, *lèpre*, et SCAbidus, *galeux*, *lépreux* ; etc.

A côté du diminutif **skabh**, nous placerons un intensitif **skap** devenant souvent **skaph** en s'aspirant. Cet intensitif se retrouve dans le grec ΣΚΑπτω, *gratter* et *creuser*, d'où ΣΚΑφος, *fosse*, *bassin*, ΣΚΑφις, *canot*, *esquif*; ΣΚΑφη, tout corps creusé par la main des hommes et le plus souvent *barque*, *canot*; etc. Le latin a transcrit ΣΚΑφη dans SCApha, *esquif*, *barque*, d'où SCApharius, *batelier*, etc.

III. Nous arrivons maintenant à l'étude du radical **ksa** formé par métathèse pour **ska**.

Pour les Aryas primitifs la nuit était la grande cause de frayeur, si bien que presque tous les mots qui signifient la nuit dans leur langue ont pour sens littéral la détruisante, la tueuse (— cf. *tenebrae*, p. 395), pour l'*effrayante*, etc.

L'un de ces mots est l'aryaque et sanskrit **ksapas** (causatif en P) que nous retrouvons dans le latin CREpus pour CSEpus. KSApas est une forme de participe présent et signifie positivement la *détruisante*.

CREpus ne se trouve plus en latin, mais nous avons le diminutif CREpusculum (*la petite nuit*), *la nuit*, *le* cré*puscule* (cf. diluculum, *le petit jour*).

A côté de CREpus, nous avons CREper (et CREperus), vieux mot qui signifie aussi *obscurité*, et, adjectivement, cré*pusculaire*, d'où *incertain*, *douteux*.

La racine **ksa** au participe présent **ksat** a donné au latin (C)SOnt devenu SOns [1], SOntis, *le péchant*, *le coupable*. SOns a formé SOnticus, *nuisible*, *funeste* et (en parlant d'une maladie) *grave*, et in-SOns, *non coupable*, *innocent*.

[1] Le latin a S pour KS dans un certain nombre de mots; nous rappellerons seulement mistus pour miksstus (mixtus) et sestus pour seksstus (sextus).

Cf. sanskrit K'Atha, *méchant*, *qui fait mal* ; ÇAthyan, *mal ;* grec : ΚΟτος, *haine*, *esprit de mal*, *de vengeance ;* allemand : *sunde*, le péché, etc.

IV. La forme primaire **KU** à côté de **KA** (cf. **DRa**, **DRU** ; **GHNA**, **GHNU**, etc.), a donné au latin un CUDere, CUDo, (= bohém. *kuju*) *battre*, d'où les deux dérivés :

— Ex-CUDere, *faire sortir* ou *jaillir en frappant*, *tirer de*, *préparer ;*

— Pro-CUDere, *frapper*, *repousser*, *chasser*, puis *faire du feu* (en frappant), de là *produire*, *façonner*, etc.

Un troisième composé in-CUDere s'est perdu et se retrouve seulement dans in-CUs, in-CUDis (au pr. et au fig.), *marteau*, *enclume ;* pro-CUDere signifie aussi, mais antérieurement à l'époque class. *forger*. — Cf. slav. eccl. : *kijj*, marteau.

Cf. *K'U*tati et *K'HU*ṭati, *il fend*, *il taille*, *il divise;* avec guṇa de U : *KHAU*ḍati, *il fend*, *il sépare*, etc.

La *tranchante* par excellence, c'est la *hache*, qui s'appelle en skr. para*ÇUs;* grec : πέλε-ΚΥς. — Cf. lith. : *skuttu*, je fends. Le latin possède, par une formation analogue à celle de se-CAre, que nous avons vu plus haut, p. 405, un se-CU-ris, *la tranchante*, *la hache*.

Le tudesque *houwan*, trancher, tailler (allem. : *haven;* ang. : *to hew*), a donné au français les mots *houer*, *houe*, *hoyau*, etc.

Un *rocher aigu* et tranchant s'appelle en latin Côs (= CO(t) s), COtis ou encore CAUtes; c'est le **KU** guné. — Cf. skr. : *K'AU*, *trancher*, *couper*.

La même forme gunée de **KU** a donné au latin CAUDex ou CODex, *bois taillé*, *planche*, puis *tablette* (cf. plus haut, p. 386) *à écrire*, et *livre;* de là CAUDeus, *cassette de bois*, CAUDicarius et CAUDicalis, *relatif au bois*, CODicilli, *petits morceaux de bois* et *petites tablettes*, puis *petit écrit* et *addition testa-*

mentaire, *codicille*, etc., etc. — A COdex, cf. plus loin, *scêda* et *scheda*, à la forme **KI**, **SKI**, p. 414.

Un des noms latins de la *lance* est COntus, qui rend aussi l'idée de *pique*, de *pénis*, etc., et les analogues à cette forme se rencontrent en skr. (*KUNTa*, *lance; KUNTala*, *charrue*), en grec : (ΚΟντος, *bois de lance*, *perche*, *pénis*), en kymr. : (*cont*), en irland. : (*cut*), etc.

Une forme intensive **SKUp**, gunée en **SKAUp** (= SCOp), a donné au latin SCOpa, SCOpae, *petites branches coupées menues* dont on fait des *balais*, SCOpula et SCOpulae, *petit balai*; SCOpio, *grappe de raisin*, a la même étymologie. Cf. pour la forme intensive *K'HUpati* (vieux nord. : *skapt*; tud. : *scatf* = hostile), et pour le sens *KSUdra* [1] (m. f. n.) *taillé*, d'où *petit*; kṣiṇa, *coupé*, *taillé*, *mince*; ΣΧΙδαρος, *mince*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : co*dice* (code); co*dicillo* (*codicille*); sco*pa* (*bouleau*, *arbrisseau*; *balai*, *verge*, d'où) sco*pare* (*fustiger*), etc.; — esp. : co*dice* (*recueil manuscrit*), co*dicilo*; *escoba* (*balai*); *escobar* (*balayer*); etc.; — esp. et port. : co*digo* (code); — port. : co*dice* (*ancien manuscrit*); co*dicillo*; *escova* (*brosse*, *verge*); *escovar* (*brosser*, *fustiger*); etc.; — roum. : co*ndikâ* (code); co*dicil*; etc.; etc.

V. **KI** guné en **KAI** a donné au latin CAIdes ou CAEdes, *meurtre*, *destruction*, CAIdere ou CAEdere (caedo, cecidi, caesum), *couper*, *tailler*, *sculpter*, *abattre*, *détruire*; mais la forme non gunée est restée dans CIda, *le tueur*, que l'on trouve seulement en composition dans homi-CIda, *homicide*, *tueur d'homme*, parri-CIda (pour patri-CIda), *qui tue son père*, *parricide*; et dans tous les composés verbaux de CAEdere.

— Abs-CIdere, *séparer en coupant*, *retrancher*; d'où abs-CIsio, *retranchement*, etc.;

[1] Par la chute du K, ce mot est devenu *SUdra*, nom de la dernière caste de l'Inde.

— Ac-CIDere, *couper de près*, *détruire*, *exterminer ;*

— Circum-CIDere, *couper autour*, *tailler*, *rogner*, d'où circum-CIsio, *action de couper autour*, et dans un sens spécial, *circoncision ;*

— Con-CIDere, *battre fortement*, *déchirer*, *couper en morceaux ;* au fig. *abattre*, *détruire;* de là con-CIsio et con-CIsura, *coupure*, *entaille*, et, en parlant d'une phrase, morcellement des propositions en membres isolés, et aujourd'hui, manière de s'exprimer *tranchée* et brève, *concision*, etc. ;

— De-CIDere, *couper*, *retrancher*, *déchirer*, *graver*, au fig. *trancher un point en litige*, *une difficulté*, *décider ;* etc. ; de là de-CIsio, *arrangements*, *décision*, etc. ;

— Ex-CIDere, *détacher en frappant*, *en coupant*, d'où ex-CIsio et ex-CIsura, *entaille*, *coupure*, etc. ;

— In-CIDere, *entailler*, *graver*, *inciser*, *couper*, d'où in-CIsio et in-CIsura, *coupure*, *entaille*, *incision ;* etc. ;

— Oc-CIDere, *abattre*, *terrasser*, *assommer*, *mettre en pièces*, *tuer ;* d'où oc-CIsor, *tueur ;* oc-CIDio ou oc-CIsio, *action de tuer*, *tuerie*, *carnage*, etc. ;

—Prae-CIDere, *frapper par devant*, *couper*, *immoler*, *trancher*, *supprimer*, d'où prae-CIsio, *coupure*, *ruine*, etc. ;

— Re-CIDere, *ôter en coupant*, *couper*, etc. ; de là re-CIsio, *action de couper*, *de rogner*, etc. ;

Suc-CIDere, *couper par le bas*, *moissonner*, *massacrer*, etc. : de là suc-CIsio, *action de couper*, *destruction*, et suc-CIDia, *quartier de viande dépecée*, etc.

Nous citerons, encore, parmi les mots issus de CAEDere, CAEmentum, *moellon* (pierre brisée), *poudre de pierre*, *ciment;* CAEDuus (terme d'agricult.), *bon à couper ;* CAEstus, *ceste*, *gantelet* garni de plomb, pour les combats de gladiateurs, etc.

La même forme intensitive gunée **KAId** a donné le latin CAELum (pour CAEDum, p. 79), *ciseau*, *burin ;* d'ou CAELare,

graver, *ciseler*; CAElamen et CAElatura, *ciselure*, *gravure*, CAElator, *ciseleur*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : *circumcisio; concisio; decisio; incizio; precisio*; cimen (*ciment*); etc.; — ital. : *circoncidere; circoncisione; concisione; de-; in-; precisione* n'a pas de verbe correspondant; — esp. : *circuncidar; circoncision; con-; de-; de-cidir; in-cision; pre-*; *cimento*; etc.; — port. : *circumcidar; circumsão; concisão; de-; in-; pre-; decidir; in-; cimento*; — roum. : *precida* (*préciser*); *precidie* (*précision*); — ital. : *cesello* (*ciseau*; Littré *Dict.*); — esp. : *cincel*; — port. : *sinzel*, etc.

La forme **skid** a donné au grec ΣΧΙζω pour ΣΧΙδίω, *je fends*, *je divise*, *je sépare*; ΣΧΙσμος, ὁ, et ΣΧΙΣμα, τό, *division*, schisme; ΣΧΙδναμαι, *se fendre*, *s'élargir*; ΣΧΙδαρος, *mince*; ΣΧΙφος (dor.) et ΞΙφος (att.), *la tranchante*, *l'épée*.

Le sanskrit a partout la métathèse : *KṢIṇa* (m. f. n.), *coupé*, *taillé*, *mince*; *KṢAyati*, *il périt*, *il est détruit*; *K'HIta* (*K'H* = *KS*), m. f. n. *coupé*, *fendu*, *détruit*; *K'HInatti*, *il fend*, *il coupe*, etc. — Cf. encore zend. : *çcid* = briser, fracturer; goth. : *skaidan*, diviser, séparer; allem. : *scheiden*; tud. : *sceit*, division, etc.; vieux nord. : *skíd*, bois fendu; lith. : *skëd-zu*, division, séparation, etc., etc.

Quant au latin, il possède, à côté de SCIda (qui s'écrit aussi SCHEda = grec : ΣΧΕδη ou ΣΧΙδη), *petite planchette pour écrire*, *morceau de papier* (cf. plus haut COdex, à la forme **ku**, p. 411), un verbe SCIndere (scindo, scidi, scissum), *fendre*, *couper*, *scinder*. Ce verbe a formé un certain nombre de composés :

— Ab-SCIndere, *séparer violemment*, *arracher*, etc.; d'où ab SCIsio, *interruption*, etc.;

— Con-SCIndere, *mettre en pièces*, *déchirer*, d'où Con-SCIssio, *action de déchirer*, etc.;

— Di-SCIndere, *déchirer*, *fendre*, *couper*, d'où di-SCIssio,

séparation, *division*, et di-SCIDium, *déchirement*, *divorce*, etc.

— Ex-SCINDere, *séparer violemment*, *fendre*, *briser*; au fig. *retrancher*, d'où ex-SCIDium, *ruine*, *destruction*, *anéantissement*, etc.;

— Inter-SCINDere, *rompre par le milieu*, *couper*, etc.;

— Per-SCINDere, *déchirer*, *fendre*, etc.;

— Pro-SCINDere, *fendre devant soi*, *ouvrir*, *sillonner*; d'où pro-SCIssio, *fente*, *labour*, etc.;

— Re-SCINDere, *séparer*, *ouvrir*, *couper*, *abroger*, *casser*, *annuler*, etc.; d'où re-SCIssio, *rescision*, *annulation*, etc.

Dérivés romans. — Ital. : sc*indere* (sc*inder*); sc*issione* (sc*ission*); — esp. et port. : sc*isma* (sch*isme*); — esp. : c*isma*; — roum. : sch*ismă*, etc.

45

KṚ

(SKṚ, KSṚ)

Détruire, couper, tailler; racler, graver, écrire.

I. Une seule famille de mots a conservé en latin la forme simple non affaiblie **KṚ**; à cette famille appartient CARo, CARnis, *la* chair (*la détruite*). Cf. skr. *KRA*wya; *la* chair; grec : τὸ ΚΡΕϝας; got. : *hraw*; irl. : *carna*; celt. : *caru*, etc.

Nous citerons, parmi les dérivés de CARo : CARuarius, *relatif à la* chair et substantivement, *garde-manger*; CARnalis, char*nel*, d'où CARnalitas, *concupiscence*, *faiblesse de la* chair; CARnifex, *bourreau*, d'où CARnificina, *office de bourreau*, et CARnificare (d'où ex-CARnificare), *faire l'office de bourreau*, *torturer*, *égorger*, etc., etc.

Sous cette racine se place encore CARies, CARiei, celle qui détruit, *la* car*ie*, *la pourriture*, d'où CARiosus, *vermoulu*, *pourri*, *gâté*, car*ié*, etc.

Le verbe CARere, CAReo, exprime l'idée d'*être privé*, *dépouillé de*, *manquer*, etc. (cf. *mancare* de *mancus*). On voit qu'il trouve sa place ici avec la plus grande vraisemblance.

Il en est de même d'un vieux verbe CARinare, que l'on trouve dans Festus avec le sens de *nuire*, *invectiver*, *injurier*, etc.

Citons encore le grec XAPασσω dont est issu XAPακτερ, ὁ, transcrit dans le latin CHAracter, car*actère*, etc.

Le vieux mot latin CVRtus a conservé parfaitement le sens primitif de la racine, car il signifie, *tronqué*, *brisé*, *raccourci*, *écourté*, cour*t*, etc. Cf. goth. : *hairus ;* vieux nord. : *heru*, *hior ;* slave ecclés. : *kora*, etc.

Le sabin CVRis, *lance*, *pique*, doit se placer encore ici.

Enfin CARduus, char*don* (*le piquant*) ou *artichaut* s'explique de lui-même.

Dérivés romans. — Prov. : car*n* (chair); — ital., esp., port. et roum. : carn*e;* — ital et roum. : car*ie* (car*ie*) ; — esp. et port. : car*ies ;* — ital. : carne*fice* (*bourreau*) ; ca*rente* (*manquant*) ; — esp. et port. : car*ecer* (*manquer*) ; etc.; — Prov., ital., esp. et port. : car*do* (char*don*) ; — ital. : ca*rattere* (car*actère*) ; — esp., port., roum. : car*acter ;* — ital. et esp. : cor*to* (cour*t*) ; — prov. : cor*t ;* — port. : cur*to ;* — roum. : scur*t ;* — prov. : col*telh*, co*telh* (cou*teau*) ; — ital. : cul*tello ;* — esp. : cuchil*lo ;* — port. : cu*tello;* — roum. : cu*zit ;* etc. ; etc.

II. La forme intensitive renforcée **SKṚp** n'a rien donné au sanskrit ni au grec et se rencontre au contraire sur le domaine latin. En effet, nous trouvons dans cette langue un SCALpere pour SCARpere, *racler*, *gratter*, scal*per*, d'où SCALprum, *couteau*, et son diminutif SCALpellum, scal*pel*, etc.

A côté de SCALpere, nous devons placer son frère SCULpere pour SCURpere, *tailler*, scul*pter*, d'où SCULptor, scul*pteur*, SCULptura, scul*pture*, SCULptilis, *qui concerne la*

sculp*ture*, et deux composés : ex-SCULpere, *creuser*, *entailler*, sculp*ter* et in-SCULpere, *graver*, *inciser*, *tracer*, etc.

Nous citerons encore SCIRpus (tud. : *sciluf*), *le jonc*, *le roseau* (le tranchant, à cause de ses feuilles coupantes).— (Cf. le grec : ΓΡΙΦος.) — Cf. irl. : *sgeilpiu*, petit couteau, de *sgealpaim*, *scalpaim*, fendre, couper ; anglo.-sax. : *screope*, couteau, de *screopan*, couper; tudesq. : *screfon*, inciser ; lit. : *sklemp-iu*, tailler, façonner ; etc., etc.

Avec la voyelle U, la même forme intensitive **SKṚP** est restée au latin dans SCRUpus, *pierre tranchante*, d'où SCRUpulus, scru*pule* (cf. remords), etc., et dans son substitut RŬpes pour SRŬpes. Cf. ΣΚΟΡΠιος, ΣΚΟλος, et ΣΚΩλος (*scorpion*).

Dérivés romans. — Ital. : scal*pello* (scal*pel*); scol*pire* (sculp*ter*) ; scul*tore* (scul*pteur*) ; scul*tura* (scul*pture*) ; — esp. et port. : escal*pelo ;* escul*pir ;* — esp. : escul*tor ;* escul*tura ;* — port. : escul*ptor ;* escul*ptura ;* — roum. : scal*pel ; a* sculp*ta ;* sculp*tor;* sculp*tura*, etc., etc.

— Ital. : scru*pulo* (scru*pule*) *;* ru*pe* (*roche*) *;* — esp. et part. : escru*pulo* ; — roum. : scru*pul ;* etc.

III. Le même verbe primitif **SKṚ** en prenant la forme diminutive **BH** et le renforcement de **Ṛ** en **A** et en **I** a donné au grec un ΣΚΑΡιΦος, ὁ, *instrument pour gratter*, *style*, *racloir* (cf. scari*ficateur*), et au latin un verbe SCRIbere, *tracer*, escri*bre*, écri*re* dont la famille est nombreuse. — Cf. tud. : *skriban ;* allem. : *schreiben ;* etc.

Les principaux dérivés du verbe SCRIbere sont les suivants : SCRIba, *écrivain public*, scri*be*, *copiste ;* SCRIptum, *écrit*, *pièce écrite* ; SCRIptura, *ligne tracée*, *texte*, *écriture ;* SCRIptio, *action d'écrire*, *écrit* ; SCRIptor, *écrivain*, *copiste*, *secrétaire ;* le fréquentatif SCRIptitare, etc., etc.

Quant aux composés verbaux, ils sont fort nombreux :

— Ad-SCRIbere, *écrire en sus*, *ajouter*, *attribuer*, d'où ad-SCRIptio, ce qu'on ajoute à un *écrit*, *addition*, etc. ;

— Circum-SCRIbere, *tracer autour*, *entourer*, *définir*, *circonscrire*, *interdire*, *tromper* (en entourant de mensonges, etc.) ; de là circum-SCRIptor, *trompeur*, *fripon ;* circum-SCRIptio, *cercle tracé autour*, *circonscription*, *définition*, *ruse*, etc. ;

— Con-SCRIbere, *écrire ensemble*, *enrôler*, *écrire sur*, etc. ; de là con-SCRIptio, *action d'écrire ensemble*, *enrôlement*, *con-SCRIption*, etc. ;

— De-SCRIbere, *écrire à propos de : décrire*, etc. ; de là de-SCRIptio, *figure*, *représentation*, *description*, etc. ;

— Ex-SCRIbere, *copier*, *transcrire*, *extraire*, etc. ;

— In-SCRIbere, *écrire sur*, *inscrire*, *désigner*, etc. ; de là in-SCRIptio, *action d'écrire sur*, et *titre*, *inscription*, etc. ;

— Per-SCRIbere, *écrire en entier; avec détail*, *s'inscrire*, d'où *s'engager*, etc. ; de là per-SCRIptio, *écriture de commerce*, *procès-verbal*, etc. ;

— Prae-SCRIbere, *écrire en tête*, *marquer*, *prescrire*, *ordonner*, *mettre en avant*, etc. ; de là prae-SCRIptio, *titre*, *intitulé*, *prescription*, *allégation*, etc. :

— Pro-SCRIbere, *annoncer par écrit*, *publier*, puis *proscrire au nom de la loi ;* de là pro-SCRIptio, *affiche de vente*, *confiscation*, *proscription*, etc. ;

— Re-SCRIbere, *inscrire de nouveau*, *récrire*, *répondre*, etc. ; de là re-SCRIptio et re-SCRIptum, *réponse* (principalement d'un prince à une question posée par les magistrats), *rescrit*, etc. ;

— Sub-SCRIbere, *écrire dessous*, *au bas*, *transcrire*, *signer*, *souscrire*, *adhérer à*, etc. ; de là sub-SCRIptio, *inscription*, *souscription*, *signature*, etc. ;

— Tran-SCRIbere, *transcrire*, *copier*, *transporter par un*

acte, *vendre*, etc. ; de là tran-SCRIPtio, *transport*, *cession*, etc.

Dérivés romans. — Prov. : escri*ure* (*é*crire) ; descri*ure* (*dé*crire) ; *in*scri*re* (*in*scri*re*), etc. ; — ital. : scri*vere* ; *de*scri*vere* ; *in*scri*vere*, etc. ; — esp. : escri*bir* ; *de*scri*bir* ; *in*scri*bir*, etc. ; — port. : escre*ver* ; *de*scre*ver* ; *in*scre*ver* ; etc. ; — roum. : *a* scri ; *a de*scri ; *a in*scri ; etc., etc.

IV. La forme **KSṚ**, métathèse de l'organique **SKṚ**, se trouve avec guna de **Ṛ** en **UR** dans le skr. *KṢUR*as, *rasoir*, *KṢUR*in, *barbier* ; *KṢUR*ati, il *taille*, *il sculpte* ; *KUR*ati, *il racle*, *il gratte*, *il rase* ; etc. ; — dans le grec ΞΥΡός, ὁ, *rasoir*, *tranchant* ; ΞΥΡάω, *je rase*, *je fais le poil*, etc. ; etc.

Le latin possède un SARio pour CSARio, *gratter*, sar*cler*, *nettoyer le sol*, qui semble appartenir à cette racine (cf. Pictet, *op. cit.*, II, 285).

Cf. encore lith : *skirru*, je rogne ; tudesque : *sceran* ou *sciran*, d'où le franç. scir*er* (provençal : esquir*ar*), devenu schir*er*, d'où *de*-schir*er*, *dé*chir*er* ; allem. : *scheren*, tondre, raser ; angl. : *to shear*.

Nous venons de voir que le latin SARio était issu d'un CSARio avec perte de l'explosive initiale ; nous croyons qu'un phénomène analogue (Cf. *nodus* pour *cnodus* ; *sons* pour *csons* ; *nomen* pour *gnomen* ; etc.) a fait d'un primitif CSARPo le verbe SARPo, SARPere, *couper*, *émonder*. Cf. grec : ἉΡΠη, *faux* (pour ΣΑΡΠη) ; anc. slav. : *srupu* ; russ. : *serpu* ; illyr. : *sarp*, etc. Cette opinion est celle de M. Kuhn (*Z.*, IV, 22), tandis que d'après Grimm (*Gesch. der d. Spr.*, p. 303) SARPo serait le frère de SERPo, et que selon M. Pott (*Et. F.*, II, 123) ce mot et ses congénères seraient le produit d'une racine **ṚP**, unie au préfixe de renforcement **S** ou **SA**.

Un fait qui vient à l'appui de l'opinion que nous adoptons est l'existence à côté de SARPere (issue de **KSṚP** d'un CARPere

pour SCARPere représentant la forme renforcée **skṛp**, sans métathèse (cf. *scharf* [allem.], trancher).

CARPere (carpsi, carptum) signifie *cueillir*, *couper*, *prendre*, *arracher*, etc. Parmi les composés de ce verbe nous citerons :

— Con-CERPere, (avec affaiblissement de *a* en *e;* cf. p. 69), *déchirer* et au moral, *médire*, etc.;

— De-CERPere, *cueillir* et quelquefois *détruire ;*

— Dis-CERPere, *déchirer*, *mettre en pièces*, *diviser*, etc.;

— Ex-CERPere, *tirer de*, *extraire*, *séparer*, etc., etc.

V. Nous avons vu plus haut (p. 404) comment le **skṛ**, **ksṛ** pouvait arriver au **gṛ**. Nous allons examiner ici ce que cette forme secondaire a donné au latin. Mais auparavant, nous devons encore faire remarquer que les trois formes **skṛ**, **kṛ** et **gṛ** se rencontrent parfois en tudesque dans le même mot; par exemple : *scrit*-mali (*le pas*, de *malen*, peindre), se dit aussi *krit*-mali et *grit*-mali (cf. all. *schreiten*).

La même idée de *marcher*, par *fouler* aux pieds se trouve aussi dans le latin GRAdus, *pas*, *marche*, d'où GRAdi, GRAdior, *marcher*, *s'avancer ;* on trouve aussi quelquefois une forme GRAssor, *marcher*, *faire irruption sur*, etc. : d'où GRAssator, *brigand* et, dans le sens primitif, avec affaiblissement de *a* en *e*, GREssus, *marche*, *pas*.

GRAdi a de nombreux composés verbaux qui ont tous affaibli *a* en *e* :

— Ag-GREdi, *aller vers*, *marcher contre*, *attaquer*, d'où ag-GREssio, *attaquer*, *aggression*, etc.;

— Con-GREdi, *marcher avec*, *combattre*, etc., d'où con-GREssus et con-GREssio, *abord*, *commerce*, *fréquentation et combat*, etc.;

— De-GREdi, *marcher hors*, *sortir*, *s'éloigner*, etc..

— Di-GREdi, *s'éloigner*, *s'écarter*, *s'en aller*, d'où di-GREs-

sus et di-GREssio, *action de s'éloigner*, *digression*, etc.;

— E-GREDI, *marcher hors*, *sortir*, d'où e-GREssus et e-GREssio, *action de s'éloigner*, *sortir*, etc.;

— In-GREDI, *marcher sur* ou *vers*, *s'avancer*, *aborder*, *commencer*, de là in-GREssus et in-GREssio, *marche*, *entrée*, etc.;

— Intro-GREDI, *entrer dedans;*

— Prae-GREDI, *marcher devant*, *devancer*, d'où prae-GREssus et prae-GREssio, *action de précéder*, etc.;

— Pro-GREDI, *aller en avant*, *s'avancer*, *progresser*, d'où pro-GREssus et pro-GREssio, *action d'avancer*, *progression*, *progrès*, etc;;

— Re-GREDI, *aller en arrière*, *retourner*, *rétrograder*, d'où re-GREssus et re-GREssio, *marche rétrograde*, *retour*, etc.;

— Trans-GREDI, *passer outre*, *passer par-dessus*, *traverser*, *transgresser*, d'où trans-GREssus, *action de traverser* et trans-GREssio, même sens et *transgression*, etc.

GRADUS, le père de toute cette famille, s'est spécialisé plus tard au sens de *marche* (d'un escalier), *degré*, etc., et c'est ce sens qui a donné celui de GRANDIS, *élevé*, *avancé*, *grand*, etc. GRANDIS est père de GRANDIRE, *faire pousser*, *augmenter*; GRANDITAS, *grandeur*, etc.

La même forme intensitive **GRAdh** altérée de **SKRAdh** a donné encore au latin, mais avec affaiblissement de R en L, leur GLADIUS, *le glaive*, *l'épée* (d'où GLADIATOR, *fabricant d'épées* et *gladiateur*), à côté duquel on trouve aussi GLADMINA devenu LADMINA, puis, par la chute du *d*, LAMINA, *la lame* (**MAN** = *plein* [de frottement]).

L'allemand nous offre aussi une forme intensitive en **DH**; c'est *glatt*, lisse, raclé, uni, poli, dont le correspondant latin (par le **BH** des diminutifs) est GLABER (cf. gr. : ΓΛΑφυρος), *raclé*, *uni*, *poli*, *rasé*, *épilé*, *glabre*, etc. De là GLABRARE, *enlever le poil*, GLABRESCERE, *perdre ses poils*, etc.

Le même sens et la même forme se rencontrent dans GLUBere, *ôter l'écorce*, *peler*, *racler*, d'où (G)LIber, *deuxième écorce*, *pelure*, li*ber*, et enfin li*vre*, parce qu'on écrivait d'abord sur des écorces préparées. De là LIbrarius, *écrivain*, *copiste*, li*braire*; LIbraria, *boutique de* li*braire*, li*brairie*, etc.; et un composé verbal de-LIbrare, *peler*, *écorcer*, etc.

Enfin, avant de terminer cet article, nous ferons remarquer que le grec a ΓΡ ou ΓΛ dans beaucoup de vocables où le latin a conservé la forme **SKṚ**; ainsi nous voyons ΓΛΑΦειν à côté de SCRIbere; ΓΛΥΦειν à côté de SCULpere; ΓΛΙΦος à côté de SCIRpus, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. et esp.: gra*n*; — prov.: gran*dir;* glai, glay, glavi, gla*zi* (glai*ve*); gla*bro* (gla*bre*); li*bre* (li*vre*); li*brari* (li*braire*); li*braria* (li*brairie*); — prov., ital. et esp.: la*mina* (la*me*); — prov.: la*ma*, lai*ma* (id.); — ital.: la*ma* (on trouve déjà dans Horace [*Odes*, II, 2] un LAmna pour LAmina); — ital.: gra*do* (*degré*); gra*dazione* (gra*dation*), *aggressione* (*aggression*); *congresso* (*congrès*); *digressione* (*digression*); *ingrediente* (ce qui entre dedans); *progresso* (*progrès*); *progressione* (*progression*); *trans*gre*dire* (*trans*gres*ser*); *transgressione* (*transgression*); *retro*gra*dare* (*rétro*gra*der*); gran*de* (gra*nd*); gran*dezza* (gran*deur*); gran*dire* (gran*dir*); gla*dio* (glai*ve*); gla*diatore* (gla*diateur*); li*braio* (li*braire*); — ital. esp. et port.: li*bro* (li*vre*); — ital. et esp.: li*breria* (li*brairie*); — port.: li*braria;* — roum.: li*brerie;* — esp.: gra*do;* gra*dacion* (port.: *açâo;* *congreso;* *digression* (p.: *essâo*); *progreso;* *progresion* (p. — *essâo*); *transgredir;* *transgresion;* *retro*gra*dar* (aussi port.); gran*dor;* gran*deza* (aussi port.); gla*diator* (aussi roum.); li*brero;* etc.; — port.: gra*u* (*degré*); *aggressâo;* *congresso:* *pro* —; *trans*gre*dir;* *essâo;* glai*ro* (glai*ve*); liv*reiro;* — roum.: li*brar* (li*braire*); etc.

4. Ordre B, D, G.

Tribu B.

46

BHA, BHI

(BHID, BHIG)

Détruire, battre, fendre, trancher, tailler.

I. Sous la rac. **BHA**, nous placerons les imitations du ba*ttement*, dont la principale est, en latin, le verbe BAtuere ou BAttuere, *frapper*, ba*ttre*, *s'escrimer*, qui a donné naissance à quelques dérivés de basse latinité. — Cf. grec : ΠΑτασσειν.

Dérivés romans. — Ital. : ba*ttere* (ba*ttre*) ; — esp. : ba*tir* ; — port. : ba*ter* ; — roum. : *a* ba*te* ; etc.

II. Nous avons vu plus haut pp. 88 et 93, comment le **BH** aryaque, au commencement des mots, devenait souvent en latin F, en passant par H. Nous en avons ici deux nouveaux exemples. La concordance des langues classiques est ici complète.

Le skr. possède un **BHId** (*BHI*nadmi), *briser*, *fendre*, *percer*, *diviser* (cf. tud. : *beiten* ; all. : *beissen* ; angl. : *to bite*, mordre), d'où *BHI*nna, *brisé*, *fendu*, *BHID* et *BHID*ti, *brisure*, *fente*, *division* ; etc. Le sens de craindre est ici venu de celui de nuire (cf. plus haut, p. 395) et nous trouvons **BHI** (**BHI**-bêmi), *craindre*, d'où **BHI**, *crainte*, *terreur*.

Le grec a ΦΙΔειν, ΦΕΙΔειν (avec guna de *i*) *trancher*, *retrancher*, *séparer* ; d'où ΦΙΔος, ΦΕΙΔος, *ménager*, *avare* ; ΦΙΤρος, *bois fendu*, etc. ΦΟδος (d'une forme **BHU** gunée), *crainte*, *peur* et toute sa famille correspondent au skr. **BHI**.

Enfin le latin a d'abord une forme intensitive par **DHA**, dans FInDere, FInDo, fen*dre*, *trancher*, d'où FIssilis (pour FIDsilis), *facile à* fen*dre*, FIssus, fendu; FIssura, fen*te*, fis*sure*, etc.; et deux composés verbaux :

— Dif-FInDere, fen*dre*, *séparer en deux*, ;

— In-FIndere, même sens et particulièrement *tracer un sillon* (fen*dre dedans*). (Cf. lith. : *bindokas*, hache, cognée).

Une forme active FInis (= FInnis = FIDnis), exprime l'idée de ce qui tranche, ce qui termine une chose, *la* fin; de là un verbe FInire, *terminer*, finir, FInitimus, *qui est aux con*fin*s* (voir plus bas), *voisin*, etc.; et quelques composés :

— Ad-FInis, *qui touche par ses deux extrémités*, c'est-à-dire *voisin*, *contigu*, *attenant*, et au moral, *sympathique*, *ami*, *allié*, etc.; de là af-FInitas, *voisinage*, *alliance*, *ressemblance*, *affinité*, etc.

— Con-FInis a les mêmes sens que le précédent;

— De-FInire, *borner*, *circonscrire*, *définir*, d'où de-FInitio, *circonscription*, *définition*, etc.;

— In-FInitas, *qui n'a pas de* fin, *infini*, et in-FInitas, *l'immensité*, *l'infini*;

— Prae-FInire, *déterminer d'avance*, *régler*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : fen*dere* (fen*dre*); fin*ire* (fin*ir*); — esp. : he*nder* (*h* = *f*; p. 89); fe*necer*; — port. : fe*nder*; fin*alizar*; etc.

III. Un autre intensitif par **GA** (p. 145), **BHIG**, se retrouve dans le latin FIngere (avec nasale intercalaire), *tailler*, *sculpter*, *façonner*, *travailler* quelque chose, et au moral fei*ndre* (— fei*nre*= fei*ngre*). — (Cf. *peindre*, p. 382). De là les composés :

— Af-FINGere, *former*, *façonner*, *imaginer*, etc.;

— Con-FINGere, avec les mêmes sens;

— Ef-FINGere, *faire le portrait*, *dépeindre*, *imiter*, etc.;

— Per-FIngere, *imiter parfaitement* (*Inscr.* ap. Fabr. p. 685).

De plus, le participe FIctus a donné FIctio et FIctura, *action de former, de façonner*, d'où *fiction ;* FIctor, *sculpteur, statuaire, modeleur ;* FIctilis, *argile* (fait de terre) ; FIcticius, *fabriqué*, d'où *faux, simulé.*

Enfin, FIngere, en perdant la nasale parasite, a formé FIgulus, *potier*, d'où FIgulare, *former, façonner* (principalement avec de l'argile), et surtout FIgura, ce qui a été taillé, façonné, *figure, corps*, d'où FIgurare, *façonner, former, figurer*, dont un participe FIguratus qui lui-même a été le père de FIguratio, *figure, aspect, configuration ;* FIgurator, celui qui représente par une image ; au phys. *sculpteur*, ce que l'on appelait au moyen âge un *imagier ;* etc. Composés verbaux :

— Con-FIgurare, *figurer ensemble*, d'où con-FIguratio, *aspect, configuration* ;

— De-FIgurare, *déformer, défigurer*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : *fingere* (*feindre*) ; *finta* (*feinte*) ; — esp. et port. : *fingir ;* — esp. : *fingimiento ;* — port. ; *fingimento ;* — roum. : *finta* (*feinte d'escrime*) ;

— Ital., esp., port. et roum. : *figura* (*figure*) ; — ital. : *figurare* (*figurer*) : — esp. et port. : *figurar ;* — roum. : *a figura* ; etc.

47

DA,

(DAK, DAP)

Fendre, couper, mordre.

Le verbe simple **DA**, skr. DĀti, *il coupe* DĀTA *coupé*, grec : ΔAιω, n'étant pas représenté en latin, nous abordons immédiatement les formes secondaires.

I. DAK, *mordre.*

Le principal produit de la racine tertiaire **DAK** sur le terrain latin est LAcrima, l*arme* (*la mordante*, *l'amère*), pour DAcrima, que l'on trouve dans Livius Andronicus (Festus, édit. Müller, p. 68).

Le même mot existe en skr. *AÇ*ru pour *DA*çru, l*arme*, et dans le grec τὸ ΔΑΚρυ, ΔΑΚρυμα, avec le même sens. — Cf. encore *DA*ça-ti, *il mord ;* ΔΑΚνειν, *mordre*, *piquer*, etc., etc. ; goth., *tagr;* tud., *zah-ar;* all., *zähre*; angl., *tear;* kymr., *daigr*, *dagar*, etc.

LAcryma a été le père de LAcrimare, *pleurer*, d'où col-LAcrimare, *pleurer ensemble*, *déplorer*, etc.

DAK se renforçant en **DYAK** a donné au skr., avec la chute du D, *YAKṚ*t, *l'amer*, *le foie*, comme au grec Ἧπαρ (η = ya et π = κ ; p. 79) et au latin JEcur, JEcor.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : la*crima*, la*crema*, la*grema* (l*arme*); — ital., esp. et port. : la*grima* ; — roum. : la*crama*, etc.

II. DAP, *broyer*, *manger.*

Cette forme se retrouve dans le latin EPulæ pour DEPulæ (Gr. ΔΕΙΠνον), *aliments*, *mets ;* d'où EPulari, *manger*, etc.

Nous citerons encore DAPS, DAPES, *banquet sacré*, *sacrifice offert aux Dieux*, que nous rapprocherons du grec ΔΑΠτειν, *dévorer*, *déchirer ;* ΔΑΠνος, *qui mange son bien*, *prodigue ;* ΔΑΠνη, *prodigalité ;* etc.

5. Ordre B, D, G.

Tribu D.

48

DWA, DWI ou **DU**

(DAU).

I. L'idée de *division*, dans toutes les langues indo-européennes, a engendré celle de *dualité*. Deux n'est-il pas en effet le premier degré de toute séparation. On comprendra surtout cette individualisation si l'on songe que **aika**, *un*, explique quelque chose dans son tout (**I** guné en **AI** = cela + **KA**). Donc, ce qui n'est déjà plus considéré dans son unité est considéré d'abord dans une première division régulière en deux. Prenez une pomme *entière*, vous aurez *un*; tranchez-la une première fois, vous aurez *deux*, et vous n'obtiendrez jamais *trois* avant d'avoir fait une division qui vous donne *deux*. Ceci est une vérité vulgaire, sans doute, mais qu'il est bon de rappeler pour bien faire comprendre le mécanisme du langage (pour les nombres venant de l'idée de division, cf. *quatre*, p. 408 ; et *huit*, p. 449).

A côté du skr. *DVIS* ou *DVI* (duel *DVAU*, de *DVA*), du grec ΔΥΟ, ΔΥΩ; du goth. : *twai* (all. : *zwei*; angl. : *two*;) ; du lith. : *dwi*, etc. ; nous trouvons le latin DUO, ae, o, deux.

Outre les noms de nombre que ce mot a formés, tels que DUOdecim, dou*ze* (skr. *DWĀ*daça; gr. : ΔFΩδεκα) : DUOdecimus, dou*zième*; DUOdecies, dou*ze fois*; DUOdeni, *par* dou*ze*; DUcenti, DUceni, *au nombre de* deux *cents*, etc. ; outre ces noms, DUO est le père d'un DUplus (gr. : ΔΙπλοῦς) ou DUplex,

dou*ble*, *rusé*, d'où un verbe DUplicare, dou*bler*, *accroître*, *augmenter*, etc. De plus, nous devons placer ici DUBius (= DU ou DWI + bius, en skr. bhayas, *qui paraît*, *qui semble*, de **BHA**, *paraître*), *qui va de côté et d'autres*, dou*teux*, *équivoque*; DUBium, dou*te*, d'où DUBitare, dou*ter*, *mettre en* dou*te*, *hésiter*, qui a lui-même formé les trois composés suivants :

— ad-DUBitare, *incliner vers le* dou*te* ;

— In-DUBitare, dou*ter de*, *mettre en* dou*te;* et (avec *in* négatif) in-DUBitatus et in-DUBitabilis, *qui est hors de* dou*te*, indu*bitable*, etc. ;

— Sub-DUBitare, dou*ter un peu*, etc.

L'adverbe aryaque et sanskrit **DWIs** (grec : ΔϜΙΣ ; goth. : *twis*), deux *fois*, doit nous arrêter un instant. Ce mot a donné au latin deux formes : 1° DIS, employé seulement en composition : DIS-cedere, DIS-rumpere, etc. ; 2° BIS (d'où BIni, deux ; BInarius, dou*ble*, etc.), non pas par VIS, à cause de la chute du D, comme l'ont prétendu quelques linguistes, mais bien à cause de la parenté du son DU et du son B : *du*ellum = *be*llum ; *bo*nus = *duo*nus (cf. zend. : *bis;* hindoustani : *byareh* à côté du persan *duazdeh*, etc.).

BIS, en composition perd son *s* à moins qu'il ne soit suivi d'une autre sifflante. Ex. : BI-partiri, BI-pennis, BI-pariam et BIS-seni, BIs-sextialis, etc.

Le latin emploie BIs en composition, quand il veut marquer principalement l'*idée de dualité;* il emploie DIS quand il s'agit d'exprimer une *idée générale de division :* DIS-pertire, *séparer en mille* ; BI-partire, *diviser en deux*, etc.

Cette distinction se montre aussi en sanskrit, en grec et dans les langues germaniques.

En skr. *DWI*, qui exprime l'idée de dualité, a engendré *VI*, qui marque l'idée générale de division. Ex. : *DVI*-g'a, *deux fois né* (conf. p. 210), *DVI*-pathar, *carrefour de deux branches ;* et *VI*-tan, *étendre de différents côtés; VI*-sarga,

une émission qui se détache de nous, et surtout *VI*nçati (pour *DVI*nçati), *vingt* opposé à deux : *DVI.*

Citons encore *DVI*-hṛdaya, *qui a* deux *cœurs*, *femme grosse*, qu'il est curieux de rapprocher du sens général du latin DIS-cordia, *séparation* d*es cœurs*, dis*corde*.

En grec, ΔΙΣ exprime la dualité (ΔΙπους = *à deux pieds*), et ΔΙΑ, la division générale ; ΔΙΑ est un pluriel neutre comme *tria*, *quia;* etc.

Dans les langues germaniques, nous avons *zvi* (tudesque), *zir* et l'allemand *zwei* avec le sens de division en deux, tandis que le goth. *dis* exprime la division générale. *Zwischen* (anc. dat. de *zwei*) s'emploie dans le sens général : all. mod. : in *zwischen*, dans l'entre-temps, etc,

Ce qui ne nous appartient pas étant *séparé* de nous, du sens de division, *DWI* est arrivé au sens négatif : skr. *VI*-karna, *sans oreilles ; VI*-g'ana, *sans hommes*, *VI*-g'na, d'où *VI*-g'nèya, *méconnaissable*, etc. De même en latin DIS-plicere, dé*plaire*, etc.

Le latin a aussi une forme négative DE = **DWE** : DE-mens, *qui a peu d'esprit*, *dément ;* DE-bilis (= DE + habilis), dé*bile*, etc. ; une autre forme DI = **DWI** : DI-mittere, *renvoyer;* DI-gnoscere, *méconnaître*, etc. ; et enfin un VE = **DWE**, tout à fait analogue au *VI* sansk. : VE-cors, *sans cœur* ; VE-sanus, *insensé*, etc. (Cf. cependant p. 135.)

De cette idée de séparation le grec a pris celle d'action double : ΔΙΑ-λογος, ΔΙΑ-φερω, etc.

Enfin, l'idée de diviser a engendré notamment dans la langue grecque :

1° Celle de *traverser* ou *faire traverser* dans l'espace et dans le temps ; dans l'espace (parcourir, etc.) ; ΔΙ-ερχομαι, ΔΙΑ-βαλλω, ΔΙΑ-βολος, etc. ; — dans le temps (durer) : ΔΙΑ-στρατηγειν, *traverser le commandement ;* ΔΙ-ετιζειν, *durer toute l'année*, *achever l'année ;* ΔΙΑ-χειμαζειν, *hiverner*, etc.

2° Celle d'*achever*, par traverser (*per*-petrare) : ΔΙΑ-πληρειν, ***remplir tout à fait***, etc.

En latin, nous trouvons souvent DI pour DIS, et alors il devient long.

D'autres fois, l'S se change en R, ce qui, du reste, arrive toujours lorsqu'il se trouve entre deux consonnes : DIRimere, *séparer* (= DIS + emere, *prendre*), etc.

Nous passons à l'étude de quelques mots issus directement de la rac. **DWA**, **DWI**, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : dui, dos (deux) ; do*blar* (dou*bler*) ; do*pte*, du*bte* (dou*te*) ; do*ptar*, du*ptar* (dou*ter*) ; etc. ; — ital. : duo, due ; do*ppiare* ; do*tta* ; do*ttare* ; — esp. : dos ; do*blar ;* du*da ;* du*dar ;* — port. : dous, doas ; do*brar ;* du*da ;* du*vidar* ; — roum. : doï (m.), doă (f.) ; etc.

II. Une forme nasalisée **DWAn** (par **NA**, pronom des objets éloignés), est d'abord devenue **WAN**, et c'est sous cette forme que nous la retrouvons dans le germanique *wenig*, frotté, recoupé, usé, petit, d'où peu. Mais ce **WAN** s'est adjoint sur le terrain latin le préfixe **SA** ou **S** (= *fortement*, p. 135) et nous avons un S-VENex, *usé*, *frotté*, *fruste*, *vieux*, devenu SENex (grec : Ἕνος).

Du reste, ce n'est pas seulement sur le terrain latin que se rencontre cette adjonction ; le goth. a *sineigs*, et le celt., un *sean*, avec le même sens.

De SENex sont venus : SENilis, *de vieillard*, seni*le* ; SENium et SENectus, *vieillesse*, sén*ilité*, *sévérité*, etc. ; SENescere (inch.), *devenir vieux*, *vieillir*, *décliner*, *maigrir*, *se consumer*, *périr ;* SENatus, *l'assemblée des vieillards*, *le* sén*at*, d'où SENator, sén*ateur*, etc,

La forme intensitive DWAp, *détruire*, *racler*, *aiguiser*, *tailler*, a perdu partout son D qui est tombé devant W. A cette forme secondaire se rattachent le grec Ὅπλον pour FΟπλον,

arme, l'allemand *waffe*, arme (holl. : *wappen*) d'où *wafnen*, armer; enfin l'aryaque et le skr. VApus = VApvas, *ce qui est plein de sculpture, ce qui est fouillé, la figure, la forme, la beauté;* d'où le latin LEpos, LEporis (d'où LEpidus, *beau, élégant, gracieux, agréable*) avec le sens de *belle forme, beauté*, etc. — Cf. *l*entus pour *v*entus, p. 77.

Enfin, nous avons un exemple de la forme diminutive dans l'aryaque **DWAbh** (*qui semble deux, deux*, d'où le skr. *UBH*a, duel: *UBH*au, *les* deux, le grec Ἄμφω, le latin AMBO, etc. — Cf., p. 153.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : seni*le* (séni*le*); sen*ato* (séna*t*); le*pore* (*grâce*), etc. ; — esp. et port. : seni*l*, sen*ado;* — roum. : sen*at*, etc.

III. Une forme nasalisée **DWAM**, issue de **DWAw** (w = m) guné de **DWU** ou **DU** a donné au sanskrit un *VAM*, *crever*, vomir, au grec Fεμέω et au latin VOMo, VOMere, vom*ir*, *rendre*, *rejeter;* d'où, outre quelques dérivés peu importants, les composés — con-VOMere, vom*ir sur;* — e-VOMere, vo*mir abondamment*, et re-VOMere, *re*vom*ir*, *rendre*, *rejeter*, etc. — Cf. skr. *VĀM*à, *la femme* (parturiens) *et le sein*; all., *weib;* angl., *wife*, la femme; lith., *wemiu*, vomir, etc.; angl., *to vomit*, vomir, etc.

A côté de VOMere, il ne faut pas oublier VOMica qui, avant de signifier *abcès*, vom*ique*, etc., a exprimé l'idée de *plaie, fléau, mal, peste*, etc., et surtout VOMer, *soc de la charrue, charrue*. Ces deux mots, comme on le voit, ont conservé le sens primitif de *détruire* et *couper*, *trancher*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : vom*itare* (vom*ir*), etc.; — esp. et port. : vom*itar*, etc.

IV. La forme **DWI** est de beaucoup la plus importante de cette racine, car, outre les mots que nous avons étudiés au § 1, nous trouvons encore : — En skr., *DIVI*DHas, di*visé;*

DVEṣas, *rupture ; DVIṣ*, *chercher à détruire*, *haïr* (cf. irRItare, p. 438), etc. ; en grec, Ἴδιος (pour FIΔιος), *qui vit retiré*, *particulier*, etc. ; en latin, VIDere, qui a dû primitivement signifier *couper*, *séparer*, comme le prouve di-VIDere qui a conservé le sens physique de *partager*, *diviser*, *distribuer*, etc. ; de là di-VIsio, *partage*, *division* ; di-VIsor, *celui qui sépare*, *diviseur*, etc.

A côté de ce VID latin dans *dividere*, correspondant à la racine sanskrite *VIDH*, blesser, diviser, il faut placer le VID latin dans VIDère, voir, identique au *VID* sanskrit, voir avec les yeux de l'esprit, savoir. En effet, pour bien voir une chose, il faut bien séparer ses divers éléments ou ses divers attributs, bien les *dis*tinguer; nous renverrons du reste le lecteur à ce que nous avons dit à propos de PUtare, *couper*, et *penser* (p. 376).

En sanskrit, à côté de *VED*mi, je sais, nous trouvons *VID*at, *celui qui* voi*t*, *qui sait*, car voir et *savoir*, c'est tout un, savoir n'étant que voir intérieurement ; de plus, *VI*das, *la puissance de* voir ; VIdita, un sage ; *VED*as, *le véda*, etc. En grec, FEIΔος, *beauté du visage*, *forme extérieure* (cf. VApus et LEpor) ; FἸΔειν, voir et *savoir* ; (FEIΔέσια = FEIΔεια = FEIΔεα) FIΔεα, *apparence*, *forme*, d'où, par l'intermédiaire de la transcription romaine IDea, notre ID*ée* ; FIΔειν, voir ; FOIΔ,α FEIΔομαι, *savoir*, *connaître*, etc., etc.

Goth., *vitan* ; anglo-sax., *witan* ; scand., *vita* ; anc. all., *wizan* ; all., *wissen*, savoir ; angl., *wit*, esprit, etc. ; lith., *wysti* (*wydau*), voir ; *weidas*, *waidas*, aspect, vue, visage, etc. ; anc. sl., *vidieti*, voir, etc., etc.

VIDere est le père de VIDelicet, *il est clair*, *il est évident* ; VIsum, v*ision*, *perception* ; VIsus, vu*e*, *sens de la* vu*e* ; VIsio, vu*e*, *action de* voir, *examiner* ; VIsitare, voir *souvent*, *aller* voir, vi*siter*, etc., etc. Citons encore les com-posés : — e-VIDens, vi*sible*, *clair*, evi*dent*, d'où e-VIDentia, *clarté*,

évidence;— in-VIDere (*voir contre*), *envier*, *porter envie*, d'où inVIDia, *jalousie*, *envie;* in-VIDiosus, *envieux*, etc.; — per-VIDere, voir *clairement*, *parfaitement*, etc.; — prae-VIDere, voir *d'avance*, *prévoir*, etc.; — pro-VIDere, voir *d'avance*, *prévoir*, *veiller à*, etc. Le part. prés. pro-VIDens, *prévoyant*, (d'où pro-VIDentia, *prévoyance*, *prescience* et *providence*) se contracte en prUDens, *prévoyant*, *avisé* et *sagace*, *sage*, etc.; de là prUDentia, *prévoyance;* — re-VIDere, *revoir*, etc.—Cf. encore zend.: *vid*, savoir, comprendre; skr., *WIṣa*, *pénétration*, *esprit;* FOI(ο)δμαι, *je connais*, *je sais;* FAIσθάνομαι (int. par **DHA**), etc. C'est (**D**)**WIS** qui a donné FIσθμός, *le col*, ou partie qui sépare deux régions: ISTHMUS, is*thme*.

Peut-être le mot IDUS, *nom des ides*, une des divisions du mois chez les Romains, est-il pour (F) IDUS, par influence grecque. De là viendrait un verbe (F) IDUARE, *diviser*, *séparer*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital.: ve*dere* (voir); vi*sitare* (vi*siter*); évi*dente* (évi*dent*); in*vidiare* (envier); prevedere (prévoir); provi*denza* (providence); prudenza (prudence); dividere (diviser, séparer); istmo (is*thme*), etc.;— esp. et port.: ver, visitar, evidente, prever, providencia, prudencia, dividir, etc.; — esp.: invidiar, istmo; — port.: invejar, isthmo; — roum.: a vedea, a vizita, a prevedea, provedinsa, prudensa, istm, etc.

49

DHA

(DHAN)

Frapper, tuer, heurter, trouer.

Le sanskrit possède un *DHAna*, *tuerie*, *destruction*, dans pra-*DHAna*, *bataille; DHAnus*, *l'arc*, *le tueur;* et, avec perte du *d* inital: *HAnti*, *il frappe*, *il tue; HAta* (m. f. n.), *frappé*, *tué*.

En grec, nous trouvons : ΘΕΙΝεῖν, *frapper;* ΘΝησκειν (inch), *mourir*, et toute leur famille ; ΘΑΝατος, ὁ, *mort*, etc.

Enfin, dans la langue latine, nous avons un verbe FENDere (F = DH, pp. 87 et 93), qui est à DHAN ou HAN ce que TENDere est à TAN.

La véritable racine latine est FEN, que nous retrouvons dans FENestra, *le trou*, *l'ouverture*, *la fenêtre*, etc.

Ce verbe FENDere est inusité, mais il a formé des composés : — de-FENDere, *frapper*, *écarter un ennemi*, *se défendre ;* de là de-FENsio, *défense ;* de-FENsor, *défenseur*, etc. ; — in-FENsus, *irrité*, *ennemi*, etc. ; — of-FENDere, *heurter contre*, *frapper contre*, *offenser ;* de là of-FENsus, ûs, *rencontre*, *choc;* of-FENsor, *offenseur ;* of-FENsare, *heurter*, *choquer*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : fin*estra* (fenê*tre*) ; fen*dere* (fen*dre*) ; *di-* (défen*dre*) ; *of-* (*of*fenser) etc. — esp. : hend*er ; de*fend*er ; o- ;* — port. : fend*er ; de- ; of-*, etc.

50

DR̥

I. Au sens primitif et physique, nous trouvons le skr. *DARayati*, *il déchire*, *il divise ; DARayati*, *il brise*, *il fend ; DARis*, *coupure ; DARDARa*, *brisé ; DR̥tis*, *dépouille*, et avec L pour R : *DALan* et *DALis*, *division*, *fragment*, *portion*, etc.

En grec : ΔΕΡω, ΔΕΙρω, *j'arrache*, *j'enlève ;* ΔΕΡμα, τό ; ΔΡΙμος, *perçant ;* ΔΗΡις, ἡ, *combat*, ΔΕΛλις, ἡ, *guêpe ;* ΔΗΛέομαι, *je fends*, *je détruis*.

En latin (avec L = R) : DOLus (gr. ΔΟΛος), *morceau ;* d'où *chose enlevée*, *arrachée*, *fraude*, dol, *tromperie ;* de là un verbe DOLare, *couper*, *façonner*, *travailler ;* DOLabra, dol*abre*, dol*oire*, sorte de *pioche* ou de *hache* (anc. sl., *dlato*, couteau) ; DOLare a un composé verbal e-DOLare, avec les mêmes sens.

DOLium, *le tonneau* (le bois creusé), semble se rattacher à cette racine, ainsi que DOLo (grec : ΔΟΛων), *bâton ferré, aiguillon, poignard.* — Cf. anc. sl., *dlato* ; russ., *doloto* ; anglosax., *daradh;* scand., *dörr* ; armor., *dared*, lance, poignard, DARD.

Il en est de même du verbe DELere, DELeo, *détruire, faire disparaître, biffer*, etc. — Cf. lith., *durru*, je déchire ; russ., *deru;* lith., *dallyiu*, je coupe : irl., *dailim ;* got., *tairan;* lith., *dirti ;* anc. sl., *drati*, etc.; diviser, couper ; gaël., *dorr;* all., *zorn* (de *zehren* [*ver-zehren*], déchirer ; angl., *to tear*), la colère (qui se manifeste par la destruction). — Cf. κότος, odium, haine (p. 407).

Les langues germaniques prouvent qu'il exista dans la langue commune un DHṚ, *déchirer, couper*, à côté de DṚ : goth., *dailjan* (d'où *dails*, partie, portion ; all., *theil;* angl., *deal*) ; angl., *to deal;* all., *theilen*, diviser, trancher, partager.

Nous signalerons encore le français *trappe* (skr. *DARa*, *trou, crevasse, grotte*), issu du tud. *trapa*, trou (percé), trappe d'une forme DṚP. — (Cf. all. *treffen*). *Trappe* a donné *attraper*, prendre dans une *trappe;* ital., *attrapare ;* esp., *atrapar*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Esp. et port., dol*o* (dol) ; — ital., dogl*io* (*tonneau*), etc.

II. L'idée de détruire s'est individualisée ici en celle de *causer du mal, de la douleur* (la cause physique rappelant indirectement l'effet physiologique ou moral), puis *éprouver de la peine*, et enfin *se plaindre*. Le verbe latin DOLere exprime tous ces sens. Son participe présent DOLens signifie *plaignard*, dol*ent*, tandis que le négatif in-DOLens désigne une personne qui ne se plaint jamais, *qui ne ressent rien*, indol*ente*.

Mais le mot le plus important de cette famille est l'actif DOLor, *celle qui tourmente, la* douleur, *le chagrin* (physique ou moral).

Un inchoatif DOLescere, que l'on rencontre seulement dans un glossaire (Philox.), a formé les composés : — con-DOLescere, *souffrir beaucoup* et *souffrir avec;* — in-DOLescere, *souffrir, s'affliger sur quelque chose ;* — per-DOLescere, *éprouver une vive* douleur, etc. — Cf. skr. *DARa, crainte; DARada, effroi*, etc., etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : dol*ere* (*souffrir*) ; dogl*iente* (do*lent*) ; dol*ere* (doul*eur*) ; dogl*ia* (*chagrin, peine*) ; dol*enza*, dogl*ienza* (dol*éance*) ; — prov. : dol*ensa*, dol*entia* (dol*éance*) ; — prov. et esp. : dol*or* (doul*eur*) ; — esp. : dol*er*, dol*iente*, dol*encia;* — port. : do*er* (*souffrir*) ; da*ente* (dol*ent*) ; — port. et roum. : do*r* (doul*eur*), etc.

6. Ordre B, D, G.

Tribu G.

51

GṚ

Broyer, frotter, user.

A côté du sanskrit *G'ARati, il broie, il frotte, il use;* le latin a GRAnum, *le* grai*n* (le broyé), d'où GRAnarium, gre*nier*.

Cf. grec, ΓΥΡις, ἡ, *fine farine de froment* ; irland., erse, *gran ;* kymr., *grawn ;* arm., *greûn ;* anglo-sax. et scand., *corn, korn ;* anc. all., *korn, kern;* anc. sl., *zrĭno* ; russ., *zerno*; pol., *ziarno*, etc. ; tous ces mots avec le sens de *grain* et *blé*.

C'est la même racine **GṚ** au sens d'user, qui a donné au

skr. *G'AR*ana, m. f. n., *usé*, *vieux* ; *G'AR*at, *vieux*, et au grec l'ΓΕΡων, *vieux*, *vieillard*, et toute sa famille.

Cf. skr., GṚ, *broyer*, *ronger*, *dévorer* ; *GAR*an, *poison* ; grec : l'ΓΟΡγός, *destructeur*, *féroce*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. : gra*n*, gra (gra*in*) ; — ital. et esp. : gra*no* ; — port. : grã*o* ; — roum. : gra*unte*, etc.

7. Ordre Ṛ.

52

Ṛ.

Détruire.

Ṛ ; Ṛp ; Ṛg (AG) **Ṛdh** (AD,) ;

Ṛbh ; Ṛk (UK) ; **Ṛks ; vṚ.**

I. Ṛ. 1. AR, RA, *labourer*.

L'idée de *déchirer* a donné celle de *labourer* ; en effet, c'est cette première idée qui vient naturellement à l'esprit lorsqu'on voit la charrue fendre la terre en la soulevant violemment.

A côté des mots sanskrits *AR*wati, *il rompt*, *il fend* ; *IR*â, *la terre labourée* ; et du grec ΑΡόω, *je laboure* ; Ἔρα, *terre* (irl., *ire*), le latin nous présente ARatrum (gr. ΑΡοτρον, τὸ), *charrue* ; ARator, *laboureur* ; ARatio, *labour*, etc., et deux composés verbaux ; ex-ARare, *enlever en labourant*, *creuser*, *sillonner*, *déchirer*, *tracer* ; et ob-ARare, *labourer*, *cultiver autour*.

A ARatrum, comp. kymr., *aradyr*, *arado* ; anc. corn., *aradar* ; armor., *araze*, *arar*, etc.

ARvum, *terre labourée*, *champ*, et son similaire ARmentum (m = w, p. 77), *bête de labour*, *animal domestique*, sont encore plus voisins du sanskrit *AR*wati. — Cf. lith., *aru* ; lett.,

arru; russ., *oriu*; pol., *orze*, je laboure; irl., *araim;* kymr., *aru;* arm., *ara;* goth., *arjan;* anglo-sax., *erian;* scand., *eria;* tud., *aran;* all., *ären;* angl., *to are*, labourer. (Voir Pictet, *op. cit.*, II, 78, 79.)

Le sillon que laisse dans l'eau la rame et le navire lui-même en creusant l'onde ont fait donner à l'aviron le nom de REmus (cf. skr., ARitra, ra*me*, *gouvernail;* grec, Ἐρετής, ra*meur;* anglo.-sax. et scand., *âr;* angl., *oar*, sued., *ara;* grec, en composition, ΗΡης, etc., ra*me*).

De REmus sont venus REmex, ra*meur*, d'où REmigium, ra*mes*, *rang de* ra*mes*, et REmigare, ra*mer;* bi-REmis, *à deux rangs de* ra*mes*, etc.

Dérivés romans. —Ital. : ar*are* (*labourer*); ar*atro* (*charrue*); ar*mento* (*troupeau*); ram*o*, ram*a*, rem*o* (ra*me*), etc. ; — esp. et port. : ar*ar*, ar*ado;* — esp. : rem*o;* — port. : ar*mento*, ar*miento*, re*mo*, ra*ma*, re*sma*, etc.

2. IR, RI, *être en colère*, *s'irriter*.

La colère s'exprime par son effet, la destruction, le mal; aussi avons-nous en latin IRa, *colère*, *fureur*, d'où IRatus, *irrité;* IRasci (inchoat.), *se mettre en colère*, *s'emporter*; IRacundus, *colère*, ir*ascible*, *emporté;* IRacundia, *penchant à la colère*, ir*ascibilité*, etc.

Un thème, **RIta**, *frappé*, *raclé*, *déchiré*, a donné le verbe inusité RItare, d'où ir-RItare, *blesser*, *déchirer*, *irriter*, *provoquer*, etc., et quelquefois *anéantir*, *annuler*, d'un ir-RItus, *anéanti; annulé*, *stérile*, *vain*, etc.

Dérivés romans. — Ital., esp. et port. : ir*a* (*colère*, ir*e*) ; — ital. : ir*ascibile* (ir*ascible*) ; ir*ritare* (ir*riter*), etc. ; — esp. : ir*ascible*, etc. ; — port. : ir*ascivel*, etc. ; — esp. et port. : ir*ritar;* — roum. : *a* ir*ita*, etc.

3. AL, LA, *déchirer*, *mettre en morceaux*.

LAtro, onis, *le déchireur*, *le sabreur*, *le soldat*, exprime plus souvent l'idée d'*assassin*, de *brigand*, de *voleur;* de là LAtroci-

nari, *être à la solde de quelqu'un* et *exercer la piraterie ;* LAtrocinium, *service militaire, vol à main armée, brigandage*, etc.

Cf. le grec ΛΑτρις, *soldat*, et principalement *soldat mercenaire ;* d'où *serviteur à gages, esclave*, etc,

Nous devons encore placer ici un verbe latin LAniare (issu d'un part. parf. passif **RÂna**, conjugué d'après la dixième conjugaison : **RÂnayâmi**[1]), *déchirer, mettre en pièces*, d'où LAnis, LAnionis (aussi LAnius, -ii), *boucher ;* LAnista, la*niste*, *celui qui achète, forme* ou *vend des gladiateurs ;* et un composé di-LAniare, avec les mêmes sens que le simple.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : la*tro* (*voleur*) ; la*niare* (*déchirer*); — esp. : la*dron ;* — port. : la*drão*, etc.

4. LI, *combattre, polir, blesser, heurter.*

Le *combat* se dit en latin LIs, LItis, forme de part. prés. **Ṛt**[1], et spécialement *la contestation en justice, le procès ;* de là LItigare, *être en procès, en* li*tige, plaider;* LItigium, *querelle, dispute, procès*, li*tige;* LItigiosus, li*tigieux*, etc.

Le nom de li*me*, LIma (celle qui polit), est isolé et ne se retrouve que dans les langues celtiques : irl. erse : *liomhán;* kymr., *llif;* arm., *lîm.*

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov., li*tigi* (li*tige*) ; — ital., esp., et port. : li*tigio ;* — prov., ital., esp. et port. : li*ma* (li*me*) ; etc.

5. RU, *tomber, labourer, creuser.*

La forme **RU** s'est conservée intacte dans RUere, *arracher, détruire, jeter à terre, précipiter*, et au neutre, *se jeter à terre, se précipiter sur, s'élancer*. De là RUina, *chute, écroulement*, rui*ne*, et les composés : cor-RUere, *s'écrouler, tomber, se précipiter;* — de-RUere et di-RUere, *précipiter, renverser, abattre;* — e-RUere, *démolir*, puis *creuser en fouillant ;* etc. ; — ir-RUere, *fondre sur, s'élancer sur ;* etc. ; — ob-RUere,

1. **Ṛt** est à **Rita** comme un part. prés. à un part. passé.

...sser, *accabler*, et plus souv., *engloutir*, *enterrer*, etc.; — pro-RUere, *pousser en avant*, *renverser*, *s'élancer*, etc.; — sub-RUere, *battre en brèche*, *ruiner*, *renverser*, *détruire*, etc.; — cf. lith., *rauju*; russ., *riou*, j'arrache; russ., *rublin*, je brise; lith., *luppu*; rus., *lupliu*, je coupe; lith., *lauz'u*; rus., *loz'z'u*, je romps; etc.; goth., *lausian*; all., *lösen*, rompre, délier, etc.; — grec : ΡΥτός, *arraché*, *enlevé*; ΡΑFίω (guné), *je brise*, *je détruis*, etc.

Nous avons vu plus haut (p. 437) ARare, ARvum, etc.; nous avons à étudier ici le mot analogue RUs, RUris, *champ*, *campagne*, qui appartient aussi à l'idée première de déchirer le sol. Nous en avons la preuve dans le lithuanien *rausyti*, creuser, fouiller la terre, *rusas*, silo pour le blé, etc.; dans l'anc. sl., *rusagŭ*, terre; le pers., *rûstâ*, terre à blé; le kymr., *rhws*; l'irl., *ros*, terre cultivée; l'anglo-sax., *reost*; anc. all., *riostar*; all. mod., *rüster*, soc de charrue, etc.

De RUs sont venus RUsticus et RUsticanus, *qui concerne les champs*, rustique, *inculte*, et substantivement, *paysan*, *villageois* (cf. le pers., *rûstâr*, avec le même sens), et en mauvaise part, *simple*, rus*tre*, rus*taud*; RUsticitas, *mœurs champêtres*, *simplicité*, rus*ticité*; RUsticari, *demeurer à la campagne*, *s'occuper de travaux des champs*, au fig., *écrire incorrectement*, etc.

La même forme a encore donné au latin RUtrum, *serfouette*, *bêche*, d'où RUtellum, *racloires*. Cf. anc. sl., *rylo*, *rylĭtsa*, pioche; russ., *rytelĭ*; pol., *rydel*; anc. all., *riutel*, pieu; irl., *ruamh*; kymr., *rhaw*, pelle, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp., port. et roum., ru*ina* (ru*ine*); — ital., esp. et port., ru*stico* (ru*stique*); port., ruïr (*se ruer*); etc.

6. LU, *détruire*, *déchirer*, *rompre*, *dissoudre*, *perdre*, *oublier*.

Les trois langues classiques ont un même verbe affaibli (L=R) au sens de détruire.

Le skr., *LU* (*LU*nâmi) exprime l'idée de *détruire* et *couper*; de là *LU*, *qui coupe*; *LU*naka, *coupure*, *division*; *LAW*a, (guné), *petit*; *LAW*itran, *faucille*, etc.

Le grec ΛΥεῖν signifie *détruire*, *rompre*, *arracher*, *détacher*, *diviser*, *délier*, *pardonner*, etc.; de là ΛΥσσα, *fureur*, *colère*. Cf. ΛΕΙος, *broyé*, *aplati*, *arraché*, *épilé*, *poli*; ΛΕΙα, ἡ : 1° *ce qu'on arrache*, *proie*, *butin*; 2° *ce qui arrache*, *grattoir*, ΛΑFιον, τὸ, *moisson* et *faucille*, etc.

Quant au latin LUere, c'est *déchirer*, *détruire*, *délier*, c'est-à-dire *perdre*. Relativement à cette idée de *perdre*, que l'on retrouve dans toute la famille de LUere, disons tout de suite que quand une chose est en complète division, en complète séparation d'avec vous, elle est perdue pour vous (cf. goth., *liusan*, guné de *lusan*; tud., *lojan*; all., *ver-lieren*; angl., *to lose*, perdre; all., *löschen*, enlever, arracher; *erlöschen*, *verlöschen*, s'éteindre, etc.).

A la même racine et à côté de LUere, nous placerons LUes, *fléau*, *peste*, *corruption*.

LUere a donné deux composés très-intéressants, soLVere et obLIvisci.

So-LVere (SO = **sa**), c'est *rompre*, *défaire*, *briser*, *dissoudre* et *pardonner*, *expier*, *purifier*; etc. De là so-LUtio, *décomposition d'un être*, *payement*, *solution* (d'une difficulté); et quelques composés : — ab-soLVere, *délier*, *dégager*, *absoudre*; de là ab-soLUtio, *délivrance*, *absolution*; dis-soLVere, *diviser*, *séparer*, *dissoudre*, d'où dis-soLUtio, *destruction*, *séparation*, *dissolution*; — ex-soLVere, *délier*, *dissoudre*, etc.; — per-soLVere, *subir*, *expier*, *payer*, *délier entièrement*, *résoudre*, etc.; — re-soLVere, *briser*, *rompre*, *délier*, *expliquer*, *résoudre*, etc.; d'où re-soLUtio, *action de dénouer*, *de délier*, *résolution*, etc.

Ob-LIVisci (ob + LU + iscere, inchoat.), c'est *perdre* la

mémoire d'une chose et *oublier;* de là ob-LIVium et ob-LIVio, *action d'oublier*, *oubli*, etc.

Le *déchirant*, le li*on*, c'est en aryaque **LAW-at** (pour **RAWat**) renforcé en **LAW-ant** (forme gunée de participe présent), qui serait en skr., *LAW*ân; le grec a ΛEFων (gén. ΛEFοντ-ος), tandis que le latin n'a plus que LEo (pour LEon), LEonis (fém., LEaena [gr., ΛEαινα] li*onne*.) Pour expliquer la forme française li*on*, il faut se rappeler que les Latins prononçaient toujours avec un son mouillé la rencontre de deux voyelles; ils disaient : LEjo, *caveja*, *pipijo*, etc. Comment aurions-nous eu des deux dernières formes *cage* et *pigeon*, sans ce *j* intercalaire, non écrit, mais seulement prononcé par les Romains (*voy.* page 76). — Cf. tud., *louwo*, *lewo ;* anc. slav., *lĭvŭ;* rus., *levŭ;* lith., *lutas ;* etc.

Ici encore il convient de placer la déesse du vol et de la rapine, LAVerna, d'où LAVerniones, *voleurs*, etc. (cf., RApina, LUcrum, etc.).

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov., *ab*sol*vre* (*ab*sou*dre*); *ab*solu*tio* (*ab*solu*tion*); *dis*sol*vre* (*dis*sou*dre*); — u*cio* (*dis*solu*tion*); etc.; — ital., *as*sol*vere ;* - u*zione; dis* - ; u*zione ; ri* - ; - u*zione; ob*li*vione* (*oub*li) ; — esp. et port., *ab*sol*ver ; re*sol*ver* ; — esp., *ab*solu*cion ; di* - ; *re* - ; — Port., *ab*sol*vição ; dis*sol*ver ;* — u*ção ; ri*solu*ção ;* — esp. et port., ol*vido* (*oub*li) ; etc.

LI*on* = le*o* (prov.), le*one* (it.) ; le*on* (esp.) ; le*ão* (Port.) ; le*u* (roum.).

II. **Ṛp. Arracher, enlever, rompre.**

Une forme intensitive en P, **Ṛp** a donné au latin son RApere, *arracher*, *enlever*, d'où RApina, *chose enlevée* ou *action d'enlever*, ra*pt*, ra*pine ;* RApax, *qui saisit*, ra*pace* (de là RApacitas, ra*pacite*); RApidus, *qui saisit vite*, et absolument *qui fait vite*, ra*pide* (de là RApiditas, ra*pidité*); RAptor, *celui qui dérobe*, *voleur*, ra*visseur ;* RAptim, *en prenant vite*, d'où

précipitamment ; le fréq., RAptare, *entraîner vite* et *ravager*, *piller*, etc.

RApere a formé en outre des composés verbaux :

Ab-RIpere, *arracher de*, *enlever*, *emporter*, etc. ;

Ar-RIpere, *prendre soudain*, *saisir*, etc. ;

Cor-RIpere, *prendre*, *saisir*, *accuser*, etc. ; de là cor-REptare et cor-REptio, *action de saisir*, etc. ;

De-RIpere, *arracher de*, *enlever*, *ôter ;*

Di-RIpere, *tirer de divers côtés*, *déchirer*, *mettre en pièces ;* d'où di-REptio, *dépouillement*, *pillage ;*

E-RIpere, *tirer hors*, *arracher de*, etc. ;

Prae-RIpere, *saisir le premier*, *s'emparer de*, etc. ;

Pro-RIpere, *tirer dehors avec efforts*, *entraîner ;*

Sub-RIpere, *prendre à la dérobée*, *soustraire*; etc.

La même forme intensive **rp**, a donné au skr., *LUp*, *détruire*, *briser*, *rompre*, *faire irruption*, et au latin (avec intercalation d'une nasale), un verbe RUmpere, *briser*, *rompre*, d'où RUptor, *celui qui rompt ;* RUptura, *rupture*, etc. ; RUpes, *roche abrupte*, et un grand nombre de composés : — ab-RUmpere, *disjoindre en brisant*, *briser ;* d'où ab-RUptio, *rupture*, et ab-RUptum, *pente rapide*, *précipice* (cf. RUpes), etc. ; — cor-RUmpere, *détruire*, *corrompre*, *gâter ;* d'où cor-RUptio, *corruption ;* cor-RUptor; *corrupteur*, etc. ; — de-RUmpere, usité seulement au passé de-RUptus, *escarpé ;* — di-RUmpere, *fracasser*, *briser*, *rompre*, etc. ; — e-RUmpere, *sortir dehors avec impétuosité*, *s'élancer*, *pousser hors*, *briser*, *percer*, etc. ; d'où e-RUptio, *sortie impétueuse*, *irruption*, *éruption*, etc. ; — inter-RUmpere, *rompre au milieu*, *couper*, *interrompre ;* d'où inter-RUptio, *interruption*, etc. ; — intro- et ir-RUmpere, *entrer rapidement*, *se précipiter vers ;* d'où ir-RUptio, *attaque*, *irruption*, etc. ; — per-RUmpere, *briser entièrement*, au fig., *s'affranchir de*, etc., — prae-RUmpere, *rompre auparavant*, d'où prae-RUptum, *lieu coupé*, *escarpé*, etc. ; — pro-RUm-

rere, *briser ce qui est devant*, *pousser avec violence*, *lancer*, *s'élancer*, etc.

Enfin, comme dernier produit latin de la rac. secondaire **Ṛp**, nous devons citer URpex ou IRpex, sorte de *hoyau*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., ra*pire* (*enlever*); ra*pina* (ra*pine*); ra*pace* (ra*pace*); ra*pido* (ra*pide*); *rompere* (rom*pre*); eru*zione* (éru*ption*), etc.; — esp., ra*piña*; ra*paz*; ra*pido*; rom*per*; *corrompar* (*corrompre*); *erupcion*, etc.; — port., rã*pina*; ra*pace*; rã*pido*; rõm*per*; *erupção*, etc.; — roum., *a* ra*pi* (*enlever*); ra*pire* (ra*pine*); ra*pitor* (ra*pace*); re*pede* (ra*pide*); *a* ru*pe* (rom*pre*); *a coru*pe (*corrompre*); eru*psie* (*éruption*); *a intre*ru*pe* (*interrompre*), etc.

III. **Ṛg. Labourer, creuser, faire peine, avoir de la douleur.**

Les premiers mots que nous rencontrions dans la famille de **Ṛg** sont le skr., *AG'*ra (**Ag** pour **Ṛg**); le grec ΑΓρός, *le champ*, *la terre labourable* (cf., ARare, p. 437), dont le similaire latin est AGer pour AGrus = un **Agras** organique. (Cf., Abel Hovelacque, dans la *Revue de linguistique*, I, 200.) De là AGrestis et AGrarius, *relatif aux champs*, a*greste* ou a*graire*; AGricola, a*griculteur*; AGricultio et AGricultura; a*griculture*; per-AGrare, *aller à travers les champs*, *parcourir*; per-EGrinus, *qui est errant*, *étranger*, *voyageur*, *pèlerin* (= *peregrin*), *qui fait des pérégrinations* (per-EGrinatio) ou *qui est dans la condition d'un étranger* (per-EGrinitas); per-EGrinari, *être* ou *voyager à l'étranger*; per-EGrinator, *grand voyageur*, etc. — Cf., goth., *akrs*; anglo-sax., *aecer*; scand., *akr*, *ekra*; tud., *achar* = champ. — irl., *acra*; kymr., *egr*; d'où le franç., *acre*, mesure de terre. (Voir plus haut RUs, p. 440.)

A cette forme appartient encore un nom latin du *hoyau*, LIGo, - onis (cf. ARatrum). — Cfr., skr., *lângala*, charrue; scand., *reka*, hoyau et épée; tud., *racho*, herse; irl., *laighe*,

bèche, pelle, etc.; et pour l'idée, le latin RAstrum, *herse, bèche.* — Cf. encore : lith., *rez'u;* russ., *riez'u*, je tranche.

RINGari, c'est *grogner en montrant les dents*, c'est-à-dire *en ouvrant la déchirure de la bouche*, Rictus, *la bouche béante, l'ouverture des lèvres*, etc.

A côté du skr., *RUG'*, *blesser*, *faire souffrir;* de *RAUGa*, *maladie*, de *RUGna* (part. parf. passif), *malade*, etc.; le latin possède un LUGere, LUGeo, *être affligé*, *témoigner de la douleur, pleurer;* de là LUGubris, *qui annonce de la douleur*, *affligé*, lu*gubre;* LUctus, *deuil*, *affliction;* LUctuosus, *qui cause du deuil*, *affligeant;* LUctificus, *funeste*, etc.; et un composé e-LUGere, *être en deuil un temps suffisant* et *quitter le deuil*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., esp. et port., a*greste* (a*greste*), a*grario* (a*graire*); lu*gubre* (lu*gubre*); — prov., et roum., a*grest;* roum., a*grarie;* — ital., *pellegrino* (*pèlerin*); *peregrinazione* (*peregrination*); — esp. et port., *poregrino;* — esp., *peregrinacion;* — port., — *ação*, etc,; — esp., r*inchar* (*hennir*), etc.

IV. Ṛd. Détruire, ronger.

1. L'intensitif en **Ṛd** (par **DĀ**, p. 145), se retrouve intact dans le skr. *ARD*, *blesser*, *attaquer;* *ARDa* (*coupé*), *demi*, *semi...*, *la moitié; RAD*, *creuser*, *tailler ; RADa*, *RADana*, *la dent*, etc., et dans les verbes latins RODere et RADere.

RODere, c'est *détruire* à force de ro*nger*, *déchirer*, *mettre en pièces*, etc. De là trois composés : — ar-RODere et circum-RODere, ro*nger*, ro*nger autour;* — prae-RODere, *ronger par devant*, *par le bout*, etc.

RADere, c'est *heurter*, *choquer*, *couper*, *racler*, etc. De là RADula et RALlum (pour RADlum), r*acloir;* RAstrum (cf. ARatrum, p. 437), RAstra, RAster ou RAstri, *herse*, *bèche*,

r*âteau*, etc., et enfin les composés : ab-RAdere, cor-RAdere et e-RAdere, ra*cler*, *enlever en* ra*clant*, etc.

Cf. pers., *rand*, rabot, racloir, râteau; irl., *rodhbh*, *rudhbh*, scie, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : ro*dere* (ro*nger*); ra*dere* (ra*ser*); — esp. : ro*er*, *arrosar*, ra*surar;* — port. : ro*er*. *arrosar ;* — roum. : *a* ro*ade*, *a* ra*de*, etc.

. LAEdere (guné de LId), c'est *frapper*, *blesser*, *endommager*, *nuire*, lé*ser*, *insulter*, etc. De là LAEsio, *blessure*, *maladie*, lé*sion*, etc.; et les composés : — al-LIdere (affaibli ; v. p. 69) *heurter contre*, *frapper contre*, *briser;* d'où al-LIsio, *action de frapper contre*, *de broyer ;* etc. ; — col-LIdere, *frapper contre*, *s'entre-choquer*, d'où col-LIsio, *choc*, *heurt*, co*llision ;* — e-LIdere, *presser fortement*, *faire sortir*, *arracher*, *briser*, etc.; d'où e-LIsio, *action d'exprimer un liquide*, et (terme gramm.) *é*lisio*n ;* — il-LIdere, *frapper contre*, *briser contre*, etc. — Cf. tud., *lidan;* all., *leiden* (guné), souffrir; *reissen*, déchirer, rompre, fendre, arracher; *retten*, arracher; angl., *to rid*.

DÉRIVÉS ROMANS. — Prov. le*zio* (lé*sion*) ; — ital., le*sione;* — esp., le*sion;* — port., lë*sar* (lé*ser*) ; lë*são;* etc.

2. AD, DA, *broyer*, *manger*, *jouir*.

Mais si nous avons des exemples de **ṛa** conservé, en beaucoup de cas aussi, cette racine est modifiée par le changement de la voyelle **ṛ** en **a**, et nous avons un terme secondaire **ad**. Cette racine secondaire a été traitée par le langage comme une racine primaire et a formé, en composition avec d'autres verbes, des racines tertiaires. A part une forme désidérative Esca (pour EDsca), *nourriture*, *aliment* (d'où Escalis, *qui se sert à table*, etc.), la forme simple **ad** est la seule qui ait donné des dérivés au latin.

Manger, *broyer* la nourriture, se dit en sanskrit *AD*-ti

ou *AT*-ti, *il mange ; AN*na (pour A*D*na), *nourriture ; AD*anan, *aliment*, etc.

En grec, nous trouvons EΔειν, *manger ;* EΔεσμα, τὸ, *nourriture*, etc.

Le latin possède aussi un EDere (EDo, Esum pour EDsum), *manger ;* d'où EDax, *grand mangeur*, *vorace*, etc. (cf. *ferox*, *audax*, *vorax*, etc.). Du part. Esus est venu Esurire (désidératif, cf. p. 146), *avoir faim*, *être affamé*, etc.

EDere a formé en outre quelques composés : — ad-EDere, *manger en partie*, *ronger*, *consumer ;* — amb-Esus, *déchiré*, *dévoré ;* — com-EDere, *manger*, et au fig. *dissiper son bien ;* — ex-EDere, *manger*, *dévorer*, *ruiner*, etc. ; — in-EDia, *privation de nourriture*, *abstinence*, *inanition ;* — ob-Esus, *rongé*, mais plus souvent *sur* — (ob = api) — *nourri*, *obèse*, *replet*, *gras*, etc. ; de là ob-Esitas, *obésité*, *excès d'embonpoint ;* — per-EDere, *dévorer*, *ronger*, *consumer*, etc. ; — sem-Esus, *à demi mangé*, *à demi rongé*.

Citons encore ANnona (pour ADnona), *nourriture*, *ration*, et surtout *provision de vivres*, que nous rapprocherons du skr. ADana.

— Cf. lith., *edmi*, je mange ; russ. et pol., *ie(d)m ;* russ., *iedenïe*, nourriture ; goth., *itan*, manger ; all., *essen ;* angl., *to eat ;* gaël., *itham ;* kymr., *esu*, je mange, etc.

Un participe présent actif, EDen(t)s ou DEn(t)s, signifie *celle qui broie*, *la* dent *;* de là DEntatus, *qui a ses* dents, *dentelé ;* e-DEntulus, *édenté ;* bi-DEns, *qui a deux* dents *;* tri-DEns, *qui a trois* dents, *trident*, etc.

Cf. skr., *DAt*, *DAntas* ; gr. OΔOυς (pour OΔOντ), OΔOντος, ὁ ; lith., *dantis* ; goth., *tunthus ;* angl., *tooth ;* all., *zahn ;* kymr., *dant*, etc.

Enfin, le même **AD**, uni au préfixe **SU**, exprimant l'idée de *bien* (p. 211) a constitué une racine tertiaire **SUAD**, qui primitivement signifie *bien manger ;* de là *SWAD*, *manger*, *goû-*

ter, *jouir*[1] ; *SWA*Dana, *action de manger; SWĀD*us (=*SWA*-Duas, *plein de bien mangé*), qui n'existe plus en sanskrit, mais qui se retrouve dans le grec Ἡδύς, *bon à manger*, *savoureux*, *doux*, *agréable*, etc., et dans le latin SUAvis (=SUADuis), *agréable au goût*, *doux*, suave, d'où SUAvitas, *goût agréable*, *douceur*, suavité, *agréments*, etc.—Cf. encore le grec ἉΝΔάνω, Ἁδεῖν, *plaire*, *être agréable*, *être du goût de*, d'où Ἡδονή, *plaisir*, *joie*, *agrément*, *volupté*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : ed*ace* (*mangeur*, *glouton*) ; esca (*nourriture*) ; de*nte* (de*nt*) ; soa*ve* (sua*ve*); soa*vità* (sua*vite*), etc. ; — esp. : *obesidad* (*obésité*) ; die*nte*, sua*ve*, sua*vidad*, etc. ; — port. : ed*az*, *öbesidade*, de*nte*, sua*ve*, suä*vidade*, etc. ; — roum. : di*nte*, etc. ; — prov. : de*nt*, etc.

V. Ṛbh. Perdre, être privé de.

La racine primaire **Ṛ**, par l'adjonction du verbe formatif des diminutifs **BHĀ**, a constitué une racine secondaire **Ṛbh**, qui est reproduite par le skr. *AṚBHa*, *AṚBHaka*, qui n'a plus que le sens de *petit enfant*, *petit d'animal*, dans le sanskrit classique, tandis que dans le sanskrit védique il sert, comme adjectif, à désigner les choses *petites*, *faibles*, *chétives*, d'où *jeunes*, etc. — Cf., pour la forme, skr. *ARB*, *attaquer*, *tuer*, *blesser*, et pour le sens, le grec Λιτός, *nu*, *chétif*, *petit* (pour *usé*, *aminci*); goth., *leitils;* angl., *little*, petit.

En grec et en sanskrit, les mots qui correspondent pour la forme au skr. *AṚBHa*, expriment l'idée de *perte*, de *privation;* ὈΡΦός, *privé de*, d'où Ὀρφανός, or*phelin;* ORBus, *privé de*, *délaissé*, etc. — Cf. arm., *orb*, orphelin ; russ., *robia*, enfant ; allem., *arm*, privé de, etc.

ORBus est le père d'ORBare, *priver de ;* d'ORBitas, *perte*, *privation*, etc.

1. Bien manger était pour les premiers hommes le suprême et presque le seul moyen — le langage en est témoin — d'être *content* (con-TENtus = *bien tendu, bien plein*). Cf. encore **PRI**, *satisfaire*, *aimer*, et **PṚ**, *emplir*, *combler*.

Cf., venant également de la forme diminutive **Ṛbh** : tud., *raubon ;* all., *rauben*, arracher, enlever ; goth., *raupian ;* all., *rupfen*, *raufen*, arracher, plumer, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : or*fano*, or*fanino* (or*phelin*) ; — esp. : huér*fano ;* — port. : or*fão*, etc.

VI. Ṛk, détruire, trouer, lacérer, arracher, gagner.

La forme secondaire **Ṛk**, *détruire*, *briser*, etc., est à la tête d'une assez nombreuse famille.

Le seul mot qui, en latin, n'ait pas affaibli R en L est RUnca ou encore RUnco, -onis, *sarcloir*, d'où RUncare, *sarcler ;* RUncina (gr. 'ΡΥΚάνη), ra*bot ;* RUncinare, ra*boter*, etc. Peut-être aussi RAUca, *ver*, et eRUca, *chenille*, appartiennent-ils à la même racine, à cause de l'effet destructeur de leur présence. — Cf. skr., *RUK'*, *frapper ; LUNcita*, *coupé ;* pers., *rand*, *randah*, rabot, râteau, etc. ; goth., *raupian*, sarcler, etc.

Partout ailleurs, dans cette racine secondaire, le latin a affaibli l'R en L.

Ainsi LAcus, *fente*, *trou*, d'où LAcuna, la*cune*, et LAcunar ou LAquear, *plafond* avec lacune, avec *lambris*, etc., est pour RAcus.—Cf. skr., *LUK*, *rupture*, la*cune ;* all., *lücke*, *loch*, trou, lacune, etc.

D'un thème LAcer, *mutilé*, *déchiré*, *mis en pièces* (cf. grec, ΛΑΚερός), la langue de Rome a fait le verbe LAcerare, la*cérer*, *déchirer*, *mettre en pièces*, etc. De là LAceratio, *action de déchirer*, *de* la*cérer ;* LAcinia (grec, ΛΑΚίς), *segment*, *morceau*, *parcelle*, qui a formé lui-même LAciniare, *diviser par parties*, *morceler*, etc. ; et un composé : di-LAcerare, avec les mêmes sens que le simple.

La première richesse ayant consisté dans le butin arraché à l'ennemi ou dans les moissons coupées dans les campagnes, on comprend que l'idée de profit, gain, bénéfice, soit venue de celle de couper et d'arracher (cf. RApina, p. 442, et LAver-

niones, p. 442). C'est, en effet, ce qui a eu lieu pour LUcrum, d'où LUcrari, *gagner, avoir du bénéfice*, etc. — Cf. skr., *LÔta*, *LÔtra*, *butin ;* gr. : ΛΗίον, τὸ, *moisson ;* ΛΕία, ἡ ; goth., *laun ;* anc. all., *laon ;* all., *lohn*, gain, profit ; irl., *lot*, rapine, etc.

Deux formes issues de **ṚK** ont perdu complétement la voyelle **Ṛ** qui s'est changée en **U**[1], puis gunée en **AW**.

Ces deux formes sont Occa et Octo.

Occa signifie *herse*, instrument de labourage ; de là Occare, *herser*, etc. Cf. gr., Ὀξίνα (de Ὀξύς) ; kymr., *ocet ;* arm., *oged*, etc.

Octo, c'est, comme nous l'avons déjà vu (p. 123), la double division (cf. les nombres 2, 4) par quatre des deux mains; il n'est pas besoin de faire remarquer qu'Octo est une forme de duel. Le latin Octo et le grec Ὀκτώ sont mieux conservés que le skr. *Aṣtau* (pour *Açtau* = *AK'tau* = *AKtau*). — Cf. goth., *ahtau ;* all., *acht ;* gaël., *ochd*, etc.

Nous citerons seulement les principaux dérivés latins de *octo :*

Octoni, qui sont *au nombre de* huit ; Octavus, hui*tième ;* October, *le* hui*tième mois de l'année ;* Octies, huit *fois ;* Octoginta, *quatre-vingts ;* Octogies, *quatre-vingts fois ;* Octogesimus, *quatre-vingtième ;* Octogeni, *qui sont quatre-vingts ;* Octogenti et Octingeni, *qui sont* huit *cents ;* Octogentesimus, huit *centième*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital., port. et roum. : la*cuna* (la*cune*) ; la*cerare* (la*cérer*) ; lu*cro* (lu*cre*) ; o*tto* (huit) ; o*ttanta* (*quatre-vingts*) ; o*ttobre* (o*ctobre*), etc. — esp. et port. : la*cerar*, lu*cro ;* — esp. : la*guna*, o*cho*, o*chenta*, o*ctubre*, etc. ; — port. : o*ito*, o*itenta*, o*utubro*, etc. ; — roum. : o*pt* (huit) ; o*ctobrie*, etc.

1. On remarquera que **Ṛ** se changera en **A** et en **U**, mais jamais en **I**, bien qu'il y ait de nombreux exemples de vocables en **IR** ou **RI**, **IL** ou **LI**.

VII. **Ṛks, combattre, déchirer.**

Le radical inchoatif **Ṛks** est le père de RIxa, *combat*, *lutte*, *rixe*, d'où RIxari, *se quereller*, *lutter*, *combattre*, etc.; cf. gr., 'ΕΡΙΖω, 'ΕΡΙΣω (dorien), *lutter*, *combattre*, etc.

A côté de ce mot, il faut placer l'affaibli LUxare, *arracher*, *détacher*, *disloquer*, *luxer*, d'où LUxatio et LUxatura, *luxation*, etc.

Enfin, nous avons encore à citer le skr., ṚKSa qui, dans un passage du Rig-Véda, signifie encore *destructeur* (Böhtlingk et Roth, *Sanskrit-Wörterb.*), tandis que dans le sanskrit classique il est le nom de l'*ours*. Ce nom se retrouve dans un certain nombre de langues indo-européennes et en particulier dans le grec 'ΑΡΚτος et dans le latin UR(c)sus, d'où un féminin URsa.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : rissa (rixe); orso (ours), etc. ; — esp. : rija, oso, etc. ;— port. : rixa, lüxar (luxer); urso, etc.; — roum. : urs, etc.

VIII. **W—Ṛ. Frapper, blesser, lutter.**

L'union du préfixe **AWA** (p. 159) et de la racine **Ṛ** a donné un radical secondaire au sens de *blesser*. Le sanskrit, par une forme **WṚt = WṚta**, possède un *WṚtra*, *le tueur*, *l'ennemi*; et aussi un verbe *VRAçc* (= *VRAk*), *déchirer*; le goth., un verbe *vritan*, blesser, gratter, tracer (angl. *to write*, écrire). Le grec a aussi un ΒΡΑκος (éol.) devenu ΡΑκος, puis ΛΑκος, τὸ, *ce qui est déchiré*, *lambeau*, etc. Le latin place ici un VULnus (affaibli pour VURnus = **VRAnas**), *blessure*, *coup*, d'où VULnerare, *faire des blessures*, *blesser*; VULneratio, etc.

Par le changement de la voyelle **Ṛ** en **U** et l'addition d'un **N** intercalaire, cette forme **WṚ** (devenu **WUN**) a donné au skr. VUNṭayâmi (cf. goth., *vuntsan*; all., *wunden*), *blesser*. Cf. le grec FΟΥτάω et FΟΥτάζω, *je blesse*, *je frappe*, etc.

La même forme **WṚ**, en prenant la voyelle **I** et la forme intensitive par **DĀ** (p. 145), a donné au grec un FEPIZειν *lutter*, *combattre*, et un FEPι(δ)ς, ἜΡιδος, *dispute*, *querelle*, *discorde* (cf. ἘΡιννύς, *furie*), dont le correspondant latin est RIvalis (= RIdualis = FRIdualis), *qui lutte avec*, *rival*. Ce mot a formé un substantif RIvalitas, *lutte*, *rivalité*, etc.

DÉRIVÉS ROMANS. — Ital. : vul*nerare* (*blesser*) ; ri*vale* (ri*val*); ri*valità* (ri*valité*), etc. ; — esp. et port. : vul*nerar*, ri*val* ; — esp. : ri*validad* ; — port. : ri*välidade* ; — roum, : ri*val*, ri*va-litate*, etc.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LA

LANGUE LATINE

ÉTUDIÉE

DANS L'UNITÉ INDO-EUROPÉENNE

HISTOIRE — GRAMMAIRE — LEXIQUE

PAR

AMÉDÉE DE CAIX DE SAINT-AYMOUR

« Nous savons mieux le latin depuis que nous savons le sanskrit. »
(Eug. Burnouf.)

« La connaissance du sanskrit conduira à une méthode d'enseigner le latin tout autre que celle qu'on suit. »
(Desgranges, *Grammaire sanscrite-française*, t. I, p. xviii.)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1868

DU MÊME AUTEUR

LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT
DES LANGUES CLASSIQUES ET DES LANGUES VIVANTES

LEUR AVENIR PAR LA MÉTHODE COMPARATIVE

PARIS, DENTU, 1866 — IN-8 BROCHÉ : 1 FRANC

REVUE
DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL DE DOCUMENTS
POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE DES LANGUES, A L'ETHNOLOGIE, A LA MYTHOLOGIE
ET A L'HISTOIRE

Cette revue paraît en juillet, octobre, janvier et avril

PRIX DE L'ABONNEMENT :

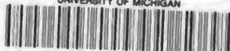
Paris, 12 fr.; Départements, 14 fr.; Étranger, le port en sus

Les abonnements sont reçus chez M. MAISONNEUVE,
15, quai Voltaire, à Paris

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO (OCTOBRE 1867)

Aryaque et sanskrit, par M. Michel Bréal. — Les variations du V aryaque, par M. Jules Oppert. — Idéologie positive. Familles naturelles des idées verbales dans la parole indo-européenne, par M. H. Chavée. — Les éléments de la dérivation, par M. Abel Hovelacque. — Sur la déclinaison indo-européenne (suite), par M. A. de Caix de Saint-Aymour. — Études védiques (Indra), par M. Girard de Rialle. — Étymologie aryo-romane. *Regret*, *regretter*, par M. Chavée.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02762 3092